



JULIE-ANNE

BASTARD

Mieux

VAUT

TARD

que jamais



JULIE-ANNE BASTARD

MIEUX VAUT
(MO)TARD QUE JAMAIS

BMR

Couverture : © Studio BMR
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2020, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean-Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-787576-5

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Aux hommes de ma vie : nombreux !

À mon conjoint, à mes fils, à mon père, à mes frères.

Et à la femme de ma vie : ma mère.

Chapitre 1

— J'ai un mec.

Ma mère suspend son geste, et laisse retomber dans son assiette la fourchette qu'elle s'apprêtait à porter à ses lèvres. Je lui cloue le bec. Trente secondes. Son front se plisse, ses narines se dilatent. Les rides au coin de ses yeux sombres s'accroissent, signe chez elle d'une très grande réflexion. Elle me jauge, cherche ses mots, les trouve et passe à l'offensive. L'interrogatoire peut commencer. Ce qu'elle ignore, c'est que je suis prête.

— Ah oui ?

— Ah oui.

Son ton ne me plaît pas, mais alors là, pas du tout. Je ne sais pas si ce qui me fait le plus mal, c'est son incrédulité ou le sarcasme latent de sa question. Quoi qu'il en soit, ma mère doute de ma capacité à me trouver un amoureux et ça m'énerve. C'est ma mère, elle devrait me faire confiance. « C'est peut-être justement parce que c'est ta mère qu'elle sait pertinemment que tu as plus de chance de te casser une jambe que d'avoir rencontré le grand amour », raille ma conscience. Ce n'est quand même pas de ma faute si les hommes dignes d'intérêt ne courent pas les rues. Franchement, je suis sûre que c'est statistiquement plus facile de gagner au loto que de tomber sur le bon numéro ! À mon avis, les types bien sont soit déjà en couple, soit cachés au fin fond d'une grotte. Personnellement, je ne les ai jamais vus, et pourtant j'ai bien cherché. Ceux que j'ai eu « le privilège » de croiser sont quasiment tous vicieux, retors, pervers, narcissiques, imbuables. Je me réserve le droit d'allonger cette liste, dans la mesure où elle est loin d'être exhaustive. C'est donc en pleine connaissance de cause que j'ai décidé de faire une pause, une très longue pause, une très, très longue pause. Surtout à l'échelle de ma vie. Deux ans, c'est une éternité. Cette abstinence prolongée a eu le mérite de me permettre de me consacrer à ce qui importe vraiment, à savoir les soirées canapé-thé-livre, mon apprentissage du tricot et mes cours de zumba. Comme je n'ai toujours pas la silhouette de Jennifer Lopez et que je n'ai pas dépassé un troisième rang de mailles, il est facile de deviner laquelle de

ces trois activités est ma distraction favorite. Depuis quelques mois, mon vieux canapé rouge *Backabro* d'Ikea est même devenu mon meilleur ami. C'est avec lui que je passe le plus clair de mon temps libre. Il a le mérite d'être à la fois fidèle et présent, qualités dont mon dernier petit ami était foncièrement dépourvu. Mon ex était un pauvre mec, ce qui fait probablement de moi une pauvre fille. J'ai cru à toutes les fadaises qu'il pouvait me débiter. Ce que j'ai pu être stupide ! Non, mais sans rire, qui est assez cruche pour croire que sa moitié a des réunions de boulot après 20 heures, y compris le vendredi soir et le week-end ? J'ai une excuse, j'étais désespérément accro à lui, à ses sourires, à ses promesses. Avec Mickaël, j'avais le sentiment d'avoir tiré le numéro gagnant, signé le contrat d'amour longue durée. Certes, il travaillait trop, beaucoup trop, à mon goût, mais je ne voyais rien à redire à son désir d'ascension sociale. S'il ne comptait pas ses heures au bureau, c'était pour nous, j'en avais l'intime conviction, pour nous construire un avenir digne de ce nom. Un avenir qui impliquait nécessairement une maison avec cheminée et parquet de chêne, et une ribambelle de gamins. Pour que notre « happy end » se réalise, il fallait des sous et donc qu'il se donne corps et âme dans son boulot. CQFD. Notre conception de « l'investissement corps et âme » différait en tous points. Il a usé et abusé de son corps avec sa stagiaire. S'il avait une conscience, il a dû la ranger avec sa chemise sous un paquet de dossiers. Je n'ai jamais su si cette « aventure » avait duré longtemps ou non. J'avoue que j'ai oublié mon bon sens et ma raison, quand mon regard a vu des larmes de contrition rouler le long de ses joues mal rasées. Il est revenu vers moi, la queue entre les jambes, et une bague de fiançailles à la main. Je lui ai accordé mon pardon. Il a promis, juré, craché. Sur la tête de sa mère, on ne l'y reprendrait plus. Il avait appris la leçon. C'en était fini des parties de jambes en l'air avec toute femme qui ne serait pas la sienne. Sa pauvre mère a du souci à se faire, car il ne lui a fallu que quelques semaines avant de la vouer à la damnation éternelle. Il n'allait pas changer, moi, si. Aucune envie de devenir la fille la plus cocue de la capitale, il y a des limites à mes ambitions de notoriété. Malade comme un chien, j'avais quitté le boulot un peu plus tôt. La goutte au nez, un mal de crâne épouvantable, la voix de Dark Vador. Il fallait que je me soigne. Dans trois jours, la Saint-Valentin. Hors de question que je manque cette fête essentielle pour tout amoureux qui se respecte, le rhume n'est pas une option. Dus-je avaler un cocktail

aspirine-thym-lait chaud au miel, je serai guérie le jour J ! Lorsque j'ai ouvert la porte, j'étais résolue à me jeter sur mon lit, après avoir ingurgité tous les remèdes de grand-mère imaginables. Je ne suis pas allée plus loin que le seuil. Les corps enchevêtrés de Lydia et de Mickaël roulaient sur le sol, et me barraient la route. Laissez-moi vous présenter la partenaire de lutte de mon charmant fiancé. Lydia, mon amie Lydia, avec qui j'avais partagé les bancs de l'école, les soirées pyjama et qui m'avait même prêté sa valise cabine. (J'ai pour ainsi dire oublié de lui rendre depuis.) Mickaël osait me tromper sur MON tapis dans MON salon. Mon sang n'a fait qu'un tour et je les ai chassés. Un balai est toujours utile pour se débarrasser de la saleté. Dehors, à moitié nus, en plein hiver. Fin de la partie. Ils peuvent s'estimer chanceux que ce jour-là, je n'ai pas réussi à remettre la main sur mes ciseaux de cuisine ! Il y a des règles dans la vie auxquelles on ne doit pas déroger, et ce sous aucun prétexte, sinon c'est le bordel ! On ne couche pas avec le mec d'une de ses amies, et on ne couche pas avec une amie de sa chérie. Ces deux adages figurent en bonne position, juste après on ne doit pas tuer ses parents, je crois. Double trahison, qui dit mieux ? Ces deux traîtres ont eu beau frapper à la porte, hurler, tenter de me soudoyer, rien n'y a fait. Ma porte est restée close. Je n'ai pas mis le feu à leurs affaires, non pas que l'envie m'en ait manqué, je me suis contentée de les jeter par la fenêtre. Je suis une femme raisonnable, moi. J'ai retrouvé ma dignité, mais il était trop tard pour mon cœur. Il n'a pas survécu. Piétiné, fracassé, réduit en miettes. J'étais désespérément incroyablement éprise de lui. Pathétique. Mais ça, c'était avant, du temps où je rêvais aux princes charmants, au mariage et à tout le tralala. Maintenant, mes amoureux sont Earl Grey, *Backabro* et Jane Austen. Et je sais qu'eux ne me décevront jamais. Et je suis très heureuse, comme ça, merci bien. Aujourd'hui, Lydia et Mickaël sont mariés et ont deux enfants, le troisième est en route. Ma mère a cru bon de me le dire, en insistant sur le fait que si je n'avais pas fait ma difficile, c'est moi qui serais à sa place. J'insiste, je suis très, très heureuse.

— Ah oui.

Pas le choix. Je me défends. Je me répète. Ma mère sourit, et ce sourire ne me dit rien qui vaille. Je sens que mon ego va encore en prendre un coup mais je m'entête. Vous allez penser que mon vocabulaire est fort limité, mais je vous rappelle que je suis en grande conversation avec ma mère.

Cela relèverait du miracle que j'aie le dernier mot. À moins que... Elle ne réagit pas, ou plutôt pas de la façon dont je le souhaiterais puisqu'elle reporte toute son attention sur son assiette de poulet rôti. Elle déguste lentement une nouvelle bouchée. Je suis prise d'une soudaine envie, certes non avouable, de lui enfoncer un os en travers de la gorge. Qu'elle s'étouffe avec son silence ironique !

— Tu as vu que Lebourg a installé un nain orange dans son jardin ?

Finalement, je crois que je préférerais quand elle se taisait.

— Maman, tu as entendu ce que je viens de dire ? dois-je m'inquiéter ? Démence sénile ? Alzheimer, peut-être ?

Si elle s'imagine que je vais me laisser faire et l'écouter raconter les aventures du nain de M. Lebourg, son voisin ventripotent, c'est qu'elle ne me connaît pas.

— Ma chérie, je sais que ton célibat te pèse, mais...

— Mais quoi ?

Elle commence à m'énerver avec ses sous-entendus, ses remarques acerbes et ses insinuations mesquines. Mince, on dirait moi. Je suis la reine de l'ironie et de l'humour pince-rire. Ce sont mes armes de défense préférées. Un cœur blessé a besoin d'une solide armure. Je dévisage ma mère qui a repris le cours de son repas alors que je suis incapable d'avaler une bouchée de plus, tant je sens la colère monter en moi. Nous sommes si différentes, même si physiquement, on ne peut nier une vague ressemblance. « Vague » est, selon mon avis personnel, le mot qui convient le mieux. (Bien sûr, si vous demandez son opinion à ma meilleure amie Anjali, elle vous dira que ma mère, c'est moi dans trente ans.) Nous sommes toutes les deux grandes et brunes. Voilà, les points communs. Maintenant, place au jeu des sept erreurs. Ma mère a une poitrine à faire pâlir d'envie Pamela Anderson, et la mienne, on la cherche encore. Une planche à pain a sûrement plus de rondeurs que moi. Ne parlons pas aujourd'hui de mon postérieur qui, lui aussi, aurait besoin de s'arrondir un peu pour que s'arrêtent dessus les regards masculins. La liste de mes complexes ne s'achève pas là, ce serait trop simple. Les cheveux, voilà une source inépuisable de souffrances pour la jeune femme que je suis. Si ceux de ma mère forment une jolie cascade soyeuse sur ses épaules, les miens

tombent en un fouillis pour le moins atypique. Je cherche toujours à les discipliner (ou plutôt j'essaie) avec des pinces et des barrettes. La nature est mal faite. J'aurais préféré hériter de sa chevelure de rêve plutôt que de ses grands pieds.

— Quand aurai-je la chance de rencontrer ce charmant jeune homme ?

— Mais bientôt, bientôt...

— Un jour peut-être, plaisante ma mère, avec un sourire qui en dit long sur ce qu'elle pense vraiment.

— Mais c'est quand tu veux !

Ma réplique a eu le mérite de lui en boucher un coin. La preuve, elle manque de perdre la vie sur un morceau de pain. Ce serait moche de mourir ainsi. Je vois déjà les gros titres de la feuille de chou locale : « Une mère meurt étouffée. Tragique accident de celle qui a refusé de croire sa propre fille sur parole. » Est-ce trop demander que d'attendre que sa mère vous estime capable d'avoir un petit ami ? Après avoir avalé un grand verre d'eau, elle reporte toute son attention sur moi et cherche à percer le secret que renferment mes yeux clairs. Sa fille unique, source pourtant multiple de déconvenues, d'angoisses et de déceptions en tous genres. Ses yeux me sondent, m'interrogent avec la discrétion d'un pachyderme dans un magasin de porcelaine : « Alors ma petite fille, tu vas le cracher le morceau ou je vais devoir te l'arracher de la bouche ? » Je ne fléchis pas, soutiens son regard. Œil pour œil, dent pour dent. Ma mère ne semble toujours pas convaincue. Je ne sais pas ce qu'il lui faut au juste. C'est un comble de se méfier à ce point de sa fille. Ce n'est pas comme si j'étais mythomane, ou un truc du genre. Le plus gros mensonge que j'ai dû raconter, c'est quand j'ai dit que c'était le chat qui avait cassé le vase. Le pire c'est que ce mensonge aurait pu fonctionner si nous avions effectivement eu un chat. Mentir, moi ? Jamais ! Pourquoi vérifier derrière mon dos si mes doigts sont croisés, vous aussi remettez ma parole en doute ? Pour gagner quelques secondes, elle avale une gorgée de vin et s'éclaircit les idées. Je sais très bien à quoi elle pense. Je peux lire en elle, comme dans un livre ouvert. J'ai l'habitude. Ses mimiques et ses expressions, je les connais. Elle ne sait plus si je mens ou si je dis la vérité. Pour sa défense, j'avoue que je ne lui ai jamais présenté quelqu'un, pas même le rigolo avec lequel j'ai entretenu ma

plus longue relation à ce jour, à savoir près de onze mois. Pour moi, on ne présente pas le premier venu à ses parents. C'est une affaire sérieuse, qui mérite qu'on y réfléchisse à deux fois. C'est peut-être là que le bât blesse. Tout est trop sérieux avec moi. Tout est toujours une question de vie ou de mort. Je me demande à quel moment j'ai perdu ma légèreté au profit d'une attitude contrite et pondérée. J'aurais bien une réponse à apporter mais elle m'obligerait à repenser à celui dont on ne doit pas prononcer le nom dans cette maison. Quand j'y pense, je pleure, et... bref. Je suis une fille banale, raisonnable et sérieuse. Et qui ne ment pas. Quel constat déprimant ! Aujourd'hui, ma mère m'énerve. Sérieusement.

— Dans deux semaines ? propose-t-elle.

— C'est parfait, absolument parfait, réponds-je sans hésiter.

— Pour ma soirée d'anniversaire. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Je perds de mon aplomb et déglutis. Comment ai-je pu oublier l'anniversaire de ma mère ? Il m'a suffi d'une fraction de seconde pour accepter de lui présenter mon amoureux. Je suis débile ou quoi ? Pourquoi ne suis-je pas capable de réfléchir avant d'ouvrir ma trop grande bouche ? Son fichu anniversaire est l'événement mondain dont je me passerais bien. Revoir les oncles, les tantes, et le reste des joyeux drilles qui entourent ma mère est loin de me réjouir. Et comme toute chose qui risque de gâcher ma bonne humeur, j'ai tendance à l'occulter. Jusqu'au moment où le truc en question m'explose à la figure. Que ce soit une contravention non payée, un rendez-vous chez le dentiste, ou un repas familial avec les remarques du genre : « Encore célibataire ? Attention l'horloge tourne. Tic-tac, tic-tac ». Dans quel borborygme me suis-je encore fourrée ? C'est une chose de présenter quelqu'un à sa mère. Déjà en tête-à-tête, ce ne doit pas être évident. J'imagine sans mal le malaise de chacun. On se jauge, on ne sait pas sur quel pied danser, on surveille chacun de ses mots. Les mains sont moites, les corps tendus et on prie en son for intérieur pour survivre à la soirée. Mais là, il y aura bien une vingtaine de personnes. Vingt paires d'yeux seront braquées sur nous, suspendues à nos lèvres. Je les entends déjà ; car bien sûr, ils ne seront pas avares de commentaires, de questions et de petites moqueries : « C'est lui ? », « Alors, elle a fini par se dégouter un Jules, la petite ? » ou encore « moi qui croyais qu'elle finirait vieille fille. À son âge, ce n'était pas gagné, faut dire. » Je ronchonne. Pourquoi faut-il toujours que

mes mots galopent hors de ma bouche avant que mon bon sens ne soit en mesure de les arrêter ?

— Je n'ai pas oublié. Cela fait un mois qu'on ne parle que de ça.

Je sais, je suis de mauvaise foi. Mais si j'avoue que j'ai oublié la date, je n'en aurai pas fini avec les remontrances. « Tu te moques complètement de moi ! Pourquoi ? Pourquoi es-tu si méchante avec ta pauvre mère qui s'est saignée aux quatre veines pour que tu ne manques de rien ? » J'épargne à mes oreilles dix bonnes minutes de supplice avec ce minuscule mensonge.

— Dis tout de suite que je suis une vieille peau qui radote, se vexe ma mère.

Je sais que ce n'est pas un cap facile à passer pour elle. La ménopause, les rides, la retraite qui se profile à l'horizon. Je pourrais essayer de la ménager un peu... Je décide que non.

— Oh, pas si vieille que ça, ironisé-je.

— Merci, ma fille, tu es trop aimable.

Malgré son sourire, je sais qu'elle enrage intérieurement. Pourtant, je suis persuadée qu'elle s'ennuierait si je ne la taquinai pas. C'est un des rares plaisirs que m'offre la vie : agacer ma mère. Soyons honnête, pourquoi me priverais-je de ce petit bonheur, et puis j'excelle en la matière ?

— Qu'est-ce que tu ressembles à ton père ! se lamente-t-elle.

— C'est un compliment, bien sûr.

Je sais bien que non, mais ça me plaît de la mettre en boîte un peu plus. Quand elle me regarde, c'est lui qu'elle voit, celui qu'elle n'appelle jamais par son nom. En général, ce sont les termes « géniteur », « enfoiré sadique » ou celui tout aussi flatteur de « décérébré nauséabond » qui ont sa préférence. Aujourd'hui, elle se montre donc aimable. Je sais que je lui ressemble. Même silhouette, même visage. Ma mère a bien essayé de détruire toutes les photographies sur lesquelles mon père figure. Mais, j'ai réussi à en sauver quelques-unes de la poubelle. Je les ai cachées dans la boîte du jeu *Bourricot*, persuadée qu'elle n'aurait jamais l'idée de le sortir. Quoique ce serait plutôt amusant de voir maman et ses copines en train d'essayer d'accrocher de minuscules objets en plastique sur le dos de l'âne avant qu'il n'envoie tout valser. Et puis, il y a le film de ma naissance et de

mes premières années. J'ai bien dû le voir un million de fois, les larmes me montent aux yeux invariablement. Des sourires, des regards débordants d'amour, des bougies sur un gâteau au chocolat, des couettes. Et mon père qui ouvre grand ses bras pour recevoir mes premiers pas. Et mon père qui fait à quatre pattes le tour de la pièce, sa petite championne assise sur son dos. Et mon père qui souffle mes bougies, s'amusant de mes cris outrés. Mon père... Ma mère le retrouve dans chacun de mes gestes, dans mon humour pince-sans-rire et mon sourire mordant, mais surtout dans mon regard. J'ai les yeux de mon père. Des yeux à température variable du bleu polaire au bleu ciel. En ce moment, je les devine orageux tant ma mère a cette capacité innée à me faire sortir de mes gonds. Ce qui est drôle, quand on y pense, c'est que mes parents se sont toujours rejeté la paternité de mon mauvais tempérament. Du temps où il vivait encore avec nous, mon père se plaignait sans cesse de notre fichu caractère : « Vous êtes aussi têtues l'une que l'autre ! » Ce à quoi ma mère répondait invariablement : « Qu'ai-je fait au bon Dieu pour mériter un mari et une fille aussi ingrats ! La même mauvaise herbe. Vous mériteriez que je vous laisse. » Finalement, c'est lui qui nous a abandonnés. Dire que ma mère ne le porte plus dans son cœur est un euphémisme. Il faut préciser, pour sa défense, qu'il a pris la poudre d'escampette un beau matin, en nous laissant des dettes et un réfrigérateur vide. C'est moi qui ai eu l'agréable surprise de trouver la lettre qu'il avait laissée à l'attention de ma mère, en rentrant du collège. Comme elle n'était pas pour moi, je l'ai bien sûr lue d'un bout à l'autre. Elle était courte. « Suzanne, je te quitte. Je ne t'aime plus. Je pars vivre avec Léna. Je repasserai. » Il n'est jamais revenu, n'a jamais pris de mes nouvelles. Il a quitté nos vies sans un adieu, sans un mot pour moi. Je savais qu'on divorçait de sa femme, j'ignorais cependant qu'on pouvait tirer un trait aussi facilement sur son enfant. Pas un jour ne passe sans que mon père ne manque à ma vie. C'est le premier homme à m'avoir brisé le cœur. Et malheureusement, ce n'est pas le seul. Vite, je respire profondément pour chasser des souvenirs désagréables qui refont surface. Des cadeaux des fêtes de père cachés au fond de mon cartable, des cases laissées vides sur les formulaires à l'endroit où on se plaît à écrire le nom et la profession paternels, des photos déchirées et conservées comme des reliques. Je ne dois plus y penser sinon je vais me mettre à pleurer et quand je me mets à pleurer, il est impossible de m'arrêter. Je déglutis péniblement. Dans deux

secondes, je vais m'évertuer à passer en revue mes regrets, source inépuisable du désespoir le plus absolu. Puis je terminerai par dresser la liste de tout ce qui a foiré dans ma vie cette semaine, cette année, et plus généralement, depuis le jour de ma naissance. Vite, vite, une échappatoire.

— Est-ce que je pourrais avoir un verre de vin ?

Quelle bonne idée ! L'alcool pour noyer mes pensées noires. J'espère que ma mère a prévu plusieurs bouteilles pour le déjeuner. Malgré une certaine réprobation, elle me sert généreusement. Je me concentre sur le liquide pourpre qui réveille mes papilles et calme mes tourments. Il me reste encore quelques pages à lire du dernier Carène Ponte, puis je pourrai entamer un Grimaldi, à moins que je n'entame le Bussi qui m'attend sagement sur une étagère de ma bibliothèque. Perspective d'une délicieuse soirée d'où ma mère sera absente. Mais avant je dois survivre à ce déjeuner cauchemardesque.

— Attends, Lizzie, tu ne vas pas trouver une bonne excuse pour te défilier. Tu sais à quel point ça me ferait plaisir de rencontrer l'homme qui fait vibrer ton petit cœur. Ce serait même le plus beau cadeau d'anniversaire que tu puisses offrir à ta vieille mère sur le déclin...

— Mais comme tu le dis, c'est ton anniversaire et je crains que...

— Que crains-tu ? Je te fais honte ?

Je la reconnais bien là, la sournoise. Elle a sorti les violons, et s'apprête à jouer la carte sensible. Jusqu'au bout. Si elle espère m'arracher quelques larmes, elle se fourre le doigt dans l'œil. Elle ne va pas tarder à me dire qu'elle m'a élevée toute seule, qu'elle s'est sacrifiée pour que je ne manque de rien et bla-bla-bla et bla-bla-bla. Je connais la chanson. Elle est prête à tout.

— Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

Je m'étais promis de garder mon sang-froid. Cette promesse n'aura pas tenu plus de cinq minutes.

— Alors c'est quoi le problème ?

Ma mère croise les bras et attend. Son regard percute le mien.

— C'est lui le problème.

Ma mère hausse les sourcils et me toise.

— Pardon ?

— Ce n'est pas vraiment lui le problème, ce que je veux dire c'est que... Il risque de poser problème...

L'expression de ma mère passe de l'étonnement à l'effroi. Si je ne fais pas plus attention à la façon de présenter les choses, elle va faire une crise cardiaque avant que je n'aie pu achever ma phrase.

— Il n'est pas trop le genre de la maison !

— Je suis une vieille peau qui radote, mais en plus, je suis intolérante, c'est vraiment comme ça que tu me vois ? Tu sais, je n'ai rien contre les gens différents...

— Ah oui ? Tu es sûre ?

— Arrête Lizzie, à t'entendre, je suis raciste ou un truc du genre ! Moi, j'aime tout le monde.

Je me retiens de répondre. Je risquerais de tenir des propos tellement blessants que je devrais m'en excuser pendant des jours. Je tourne ma langue sept fois dans ma bouche et respire calmement. Je me souviens parfaitement de la façon dont elle a fait fuir l'amour de ma vie quand j'avais dix-huit ans, sous prétexte qu'il était trop « différent » de moi pour que ça marche. Pourquoi cela se passerait-il autrement aujourd'hui ?

— Elizabeth, tu ferais mieux de m'avouer tout de suite que tu me fais un canular ! Je n'y crois pas deux secondes à ton histoire d'amoureux. Tu l'aurais rencontré où ? Hein ? Je mettrais ma main au feu que tu passes toujours tes soirées à siroter du vin avec un bon bouquin ! Car c'est ça la vérité, tu es juste une fille tellement difficile que tu fais fuir tous les mecs potables.

— Ce sont les mecs qui sont...

— Oui, toujours une bonne excuse ! Et dire que tu as refusé tous les rendez-vous que je voulais t'organiser avec Paul, le fils de Marilynne. Tu sais qu'il a demandé de tes nouvelles ?

Je me souviens très bien de lui. Comment l'oublier ? On a bien un peu flirté, il y a quelques semaines. Il est plutôt beau gosse, plutôt sympathique, plutôt marrant. En plus, il aime (presque) autant les livres que moi. Mais ce n'est pas facile à dire, il y a un truc qui ne colle pas même si je ne peux pas

l'expliquer. Ça aurait pu marcher. Ça pourrait marcher si on essayait vraiment. Mais je ne sais pas, moi, c'est le fils d'une amie de ma mère et ce serait trop bizarre si on allait plus loin, non ? De grands yeux bleu clair, des boucles blondes, une silhouette gracile et des lèvres... Oui, c'est vrai, je l'aime bien Paul, mais si je le revois, ce serait donner raison à ma mère et créer un antécédent préjudiciable, non ? Assurément, je préfère tirer un trait sur cette histoire et oublier son baiser.

— Paul, mais je ne veux pas sortir avec Paul puisque... Mais pourquoi tu me parles de lui ?

— Ça fait combien de temps que tu n'as pas couché avec un garçon ? Parce qu'au final, c'est bien ça le problème ! Si seulement tu n'étais pas aussi coincée et frustrée !

— Moi, coincée et frustrée ! Tu veux rire ! Et puis je ne vais pas te raconter ma vie sexuelle, c'est... c'est dégoûtant ! Tu es ma mère !

— Quelle vie sexuelle ? ricane-t-elle. Celle que tu vis par procuration dans tes romances ? Je suis sûre que ça te ferait du bien ; moi, je n'hésite pas à m'...

C'en est trop, je plaque mes mains sur mes oreilles pour ne pas entendre parler des ébats amoureux de ma mère.

— Je disais juste ça pour toi ! Il risque de détonner au milieu de tes copines du club de bridge ! Et que va penser cousine Muriel ? Ce n'est peut-être pas la meilleure occasion pour que tu le rencontres, c'est tout !

Ma mère secoue la tête et soupire longuement.

— C'est une excuse pitoyable. Il a quoi, quatre bras ?

— Non, c'est juste un motard tatoué.

La bombe est lâchée.

— Quoi ?

Ma mère pâlit, appuie ses deux mains sur la table, comme si elle allait perdre l'équilibre. On fait moins la maligne, maintenant, n'est-ce pas ? Elle reprend son souffle. C'est le moment idéal. Elle l'a bien cherché. J'enfonce le clou.

— Il fume, il boit, il écoute du métal et...

Elle vieillit de dix ans en une minute, se laisse tomber sur sa chaise.

— Et ?

Cette question a du mal à franchir le seuil de ses lèvres. Je souris. Je suis sûre qu'elle imagine déjà mon rockeur tatoué en train d'écraser sa cigarette sur son tapis persan ou de poser sa bouteille de bière sur sa table en chêne. Sans même se servir d'un sous-verre ! Le comble du scandale.

— Il me baise comme un dieu. C'est le meilleur coup de ma vie, merci bien. Si tu le souhaites, je te raconte comment la dernière fois il m'a soulevée de terre et m'a...

— Je te crois sur parole.

Je suis heureuse de l'apprendre. Les couleurs ont déserté son visage, la pilule a du mal à passer. Ses yeux risquent de sortir de leurs orbites. En même temps, c'est elle qui l'a cherché. Elle voulait savoir ; maintenant, elle sait.

— Je te prépare un café ? me propose-t-elle.

— Non, ça va aller, merci. Je ne peux plus rien avaler.

— Moi, j'en ai besoin.

Elle se lève péniblement, secoue sa carcasse et entreprend de débarrasser les assiettes afin de les emporter dans la cuisine. Elle s'arrête et prononce les mots que toute mère a le devoir de dire en pareilles circonstances, sous peine de froisser irrémédiablement sa progéniture chérie. Ces mots lui coûtent, je le vois bien à la façon dont sa bouche se déforme en un rictus.

— L'essentiel pour moi, c'est que tu sois heureuse, ma puce. S'il te plaît, je suis sûre qu'il me plaira aussi.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ça me touche.

Ma mère disparaît et je l'entends s'agiter dans la cuisine. Une tasse fracasse le sol. Ça aurait pu être pire. Vraiment. Qu'est-ce que ça sera quand elle le verra ? Mon beau rockeur tatoué comme il faut au milieu des coussins brodés et des verres en cristal. Quand elle le verra... Je soupire, ferme les yeux, et me laisse aller contre le dossier de ma chaise. Ce n'est pas d'un café que je vais avoir besoin, mais d'une vodka. Une bouteille, oui. Un truc bien costaud pour m'aider à supporter les conséquences de mes mots. Quatre mots, quatre petits mots. Et c'est le bordel. Quatre mots de

rien du tout. Quatre mots séparant la vérité du mensonge. « J'ai un mec. »
Je suis dans la merde.

Chapitre 2

— Que comptes-tu faire avec ma voiture ? m'interroge Anjali, en plongeant son regard dans le mien.

Elle insiste bien sur le possessif, c'est un « ma » majuscule qu'il faut entendre. Pourtant je ne répons pas à sa question, je me contente de lui sourire. Avec un rapide baiser sur sa joue, je m'empare de sa clé et prends place dans la Clio qu'elle a garée dans l'allée. Hop, marche arrière, marche avant. C'est fait.

— Merci, ma jolie, m'écrié-je joyeusement. Tu m'as rendu un fier service.

— Tu as complètement perdu la tête ! Tu as de la fièvre ?

— Bien au contraire.

Horriifiée, elle ramasse le jean sur lequel je viens de rouler à deux reprises. Elle n'a pas le temps de l'observer que je le lui arrache. D'un œil critique, je l'étudie sous toutes les coutures. Je suis pleinement satisfaite du résultat. Délavé, vieilli, usé. Il a pris au moins cinq ans d'un coup. Super. Je frappe dans mes mains. Une bonne chose de faite.

— Je te signale que tu viens d'abîmer un pantalon flambant neuf !

Anjali pose sur moi un regard désapprobateur : « Quelle est la nouvelle lubie de ma Lizzie chérie ? Cette pauvre fille est complètement fêlée ! Il me faut, de toute urgence, le numéro de l'hôpital psychiatrique le plus proche. »

— Parce qu'il était tout sauf rock'n'roll.

— Et alors ? m'interroge-t-elle, perplexe.

Puisqu'elle semble incapable de saisir la logique de mon raisonnement, je vais devoir lui expliquer le pourquoi du comment. Et comme cela risque de prendre un peu de temps, je décide que le mieux à faire est de nous installer dans le salon, devant le fondant au chocolat tout juste sorti du four. Je jette un coup d'œil sur ma montre. C'est bon, il reste bien deux heures avant que ma mère ne soit de retour.

— Je vais tout t'expliquer.

— J’y compte bien, parce que j’avoue que tu me fais peur.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi, lui lancé-je vivement.

Je saisis ma meilleure amie par le bras et l’entraîne vers l’intérieur le plus vite possible. Ici, les voisins sont autant d’espions potentiels qui auront tôt fait de raconter à ma mère ce qu’ils ont vu. Il faudrait d’ailleurs que je vérifie que M. Lebourg n’a pas placé une caméra ou un micro dans un de ses affreux nains. Anjali se laisse faire. Je crois que la curiosité l’emporte et qu’elle a hâte que je lui explique ma démarche artistique. Cependant, ça m’a pris à peine la porte franchie, elle s’arrête net, secoue son épaisse chevelure noire et se tourne vers moi, le visage marqué par une inquiétude grandissante.

— Tu as fait un gâteau ?

Je hausse les épaules. Je ne vais pas nier l’évidence. Une délicieuse odeur vient chatouiller nos narines. Je sais que ce n’est pas bon pour la ligne, mais je ne connais aucun autre remède légal contre le blues et le stress.

— Trois fois rien, à peine dix minutes.

— C’est encore plus grave que ce que je pensais, déclare ma meilleure amie, consternée.

Elle se laisse tomber sur le canapé, se prend la tête entre les mains. Elle n’est pas du tout du genre à en faire des tonnes. Je soupire. Mais c’est aussi pour ça que je l’aime. Je la connais depuis longtemps, non très longtemps. Je suis en train de compter les années, mais les chiffres et moi, ça fait deux. Nos routes se sont croisées sur le banc de l’école primaire de Boissy-Saint-Léger (terminus du RER, si vous souhaitez rendre visite à ma mère.) Elle a débarqué le jour de la rentrée, avec ses grands yeux en amande, ses longs cheveux noirs et sa peau dorée. Elle ne connaissait personne, ne parlait même pas notre langue. Les mots ne sont pas nécessaires entre les enfants, un échange de sourires et de bonbons, et le tour était joué.

— Ce n’est pas comme si j’avais fait une forêt-noire ; là tu aurais eu de quoi te poser des questions.

Anjali lève un sourcil dubitatif.

— Je gère la situation, lui assuré-je.

Je brandis fièrement le fruit de mon dur labeur.

— Tu ne gères rien du tout, oui ! Tu roules sur un jean ! Tu cuisines ! Dis-le-moi tout de suite, tu as une maladie grave, c'est ça ?

L'angoisse que je lis au fond de ses yeux noisette est si sincère que je lui épargne mon ironie et mes boutades. Si je ne la rassure pas immédiatement, elle risque la crise cardiaque ou pire encore, de fondre en larmes. Et ça je ne pourrai pas le supporter, surtout si elles sont versées par ma faute.

— Non, non, rien de tel ! C'est un mec...

— Un mec ? Alors, c'est qui le sale type qui t'a mise dans cet état que j'aille lui casser la figure ?

Elle plaisante. À moitié. Je défie quelconque d'avoir une meilleure amie aussi exceptionnelle qu'Anjali.

— Ce n'est même pas vraiment un mec...

Si seulement c'était un mec, mais j'avoue que de ce côté-là, c'est le calme plat. Pire encore, c'est le désert, le néant, le vide sidéral. Depuis près de deux ans, je suis entrée dans la catégorie très convoitée des célibataires de moins de trente ans amoureuses de leur travail. Un homme, pour quoi faire ? J'ai perdu assez de temps pour les beaux yeux d'un mâle incapable de m'apprécier à ma juste valeur pour savoir qu'aujourd'hui, je suis bien mieux toute seule. Je fais ce que je veux, quand je veux. Je ne rends de compte à personne. Enfin ça, ce n'est pas totalement vrai. Il y a ma mère. Ma chère maman. Celle qui m'ayant mise au monde a le droit de vie et de mort sur ma destinée sentimentale à coups de « je te l'avais bien dit », de « tic-tac, tic-tac » ou encore de « Moi, à ton âge, je ne passais pas toutes mes soirées le nez plongé dans un bouquin. » Je connais la chanson par cœur. Pour vous la faire courte, ma mère sait tout. Mieux que tout le monde. Surtout mieux que moi. Enfin, c'est ce qu'elle se plaît à croire. N'allez pas vous imaginer que je ne l'aime pas ou un truc du genre ! Je n'ai pas de mots assez forts pour exprimer l'amour que je lui porte. Cela étant dit, je dois aussi avouer à quel point elle me tape sur les nerfs. Il faudrait être un saint pour rester zen face à Suzanne Bayard, le rouleau compresseur de la confiance en soi et le tsunami de l'intrusion affective. Sous prétexte qu'elle a une photo de moi avec des boutons sur le nez et un vilain appareil dentaire, elle croit savoir ce qui est le mieux pour moi. Pourtant depuis que j'ai découvert la crème anti-acné, je n'ai pas lieu de me plaindre. Merci

bien. Ma mère a un avis sur tout, tout le temps, et bien sûr, elle ne se gêne pas pour m'en faire part. D'ordinaire, j'arrive à prendre sur moi et à faire la sourde oreille à ses remarques acerbes et à ses commentaires désabusés sur la vie que je mène. Pourquoi ne pas la renvoyer dans les cordes ? Eh bien, c'est simple, ma mère n'a que moi. Une famille version modèle réduit. Alors d'ordinaire, j'arrive à contrôler mon impulsivité. Enfin jusqu'à ce midi où j'aurais mieux fait de me brûler la langue. Mais le plat n'était pas assez chaud.

— En fait, c'est ma mère...

— Quoi ta mère ? Je ne vois pas le rapport entre ton jean et ta mère...

— Moi non plus, et pourtant il y en a un.

Anjali retire, enfin, son manteau, étire ses longues jambes avant de s'installer confortablement en tailleur.

— On n'avait pas parlé d'un fondant au chocolat avant de s'attaquer à la longue liste des défauts de la reine mère.

Je lui tire la langue, et me précipite dans la cuisine.

— Tu prendras un thé ?

— Jamais de la vie, je ne suis pas malade, moi, me répond Anjali depuis le salon.

Je lui verse donc une tasse monstrueusement grande de l'infâme café noir de ma mère avant de me préparer un thé vert. Ma mère sait que je ne bois que du thé noir et parfumé, mais c'est plus fort qu'elle, dans la mesure où elle a décrété que le vert était meilleur pour la santé, elle refuse désormais de m'acheter mon préféré. « Tu me remercieras un jour de prendre aussi bien soin de toi ». Ce qu'elle peut m'énerver... Je suis encore en train de pester dans ma tête quand je rejoins mon amie dans le salon.

— Tu veux me faire mourir ? m'interroge-t-elle.

Ses yeux s'agrandissent et elle désigne le plateau rempli de victuailles. J'ai clairement abusé : on trouve non seulement un délicieux gâteau réalisé par mes blanches mains, mais aussi de la crème chantilly, des bonbons acidulés et des cookies aux éclats de noisette. Si le stress ne me tue pas, ce sera le sucre. Je dépose également deux grands mugs devant nous. Il faut ce qu'il faut pour reprendre des forces.

— Tu n'es pas obligée de manger, protesté-je. Si tu préfères, je peux t'apporter une pomme. J'enlève tout si tu veux.

— Non, non, ne te donne pas cette peine.

Anjali me sourit et quand Anjali sourit, c'est une dose de bonheur à l'état pur qui déferle dans votre âme. L'effet est immédiat. Je me sens mieux et chasse temporairement le nuage noir qui s'est installé (par ma faute, soyons honnêtes) au-dessus de ma tête. Je m'écroule à côté d'elle sur la banquette.

— Elle m'a poussée à bout !

— Et donc tu as décidé de manger des gâteaux hypercaloriques et d'endommager toutes tes fringues. Tu sais qu'il est un peu tard pour faire ta crise d'adolescence, n'est-ce pas ?

— N'importe quoi ! Tu n'y es pas du tout ! C'est sa faute si j'en suis arrivée là.

— Ta réaction est vraiment très mature, tu as raison.

— Si ta mère était comme la mienne, tu comprendrais ! Mais la tienne est juste parfaite.

Sans mentir, la mère adoptive d'Anjali est charmante, drôle, aimante. Elle a réussi le double pari d'être à la fois présente sans être envahissante. Elle a toujours laissé à sa fille la latitude pour s'épanouir. Quand ma mère avait besoin de connaître mon emploi du temps à la seconde près, elle allait jusqu'à questionner mes amis. Systématiquement, elle refusait que je participe à la moindre sortie ou fête. Bien sûr pour Anjali les choses étaient différentes. Sa mère lui proposait de la déposer à la soirée, et même de venir la rechercher. Elle attendait que sa fille se confie sans la harceler et lui faisait confiance pour se montrer raisonnable. Jamais Anjali n'a voulu échanger nos mères, je ne comprends pas pourquoi.

— Je crois que je discerne les grandes lignes du problème, mais ce n'est pas nouveau en même temps que ta mère t'agace. Pourquoi aujourd'hui as-tu décidé de ruiner ta garde-robe ? Si tu as des envies de renouveau, il y a quelques tenues que je veux bien récupérer avant que tu ne les saccages. Alors, avoue tout ! Elle veut te brancher avec un mec, c'est ça ? Ou pire ta mère a un mec ?

Cette fois, c'est à mon tour d'éclater de rire. Ma mère, le parangon de la vertu, dans les bras d'un homme. D'un homme, un vrai. Un autre que mon père. En fait, je n'ai pas vraiment envie de rire, je crois. Mais maintenant qu'elle le dit.

— Je lui ai raconté que j'avais un mec.

— Mais pourquoi tu as fait ça ? Tu veux que je te prête mon Florian ? Ou mon frère ?

— Impossible. Elle les connaît tous les deux.

— Attends quelques jours et invente une rupture plausible...

Je secoue la tête négativement. J'y ai bien pensé depuis son départ, mais il en va de mon honneur. Elle ne me lâcherait plus jamais si j'avouais tout maintenant. Je dois assurer, et donc customiser mon jean n'est que la première partie de mon plan.

— Impossible, vraiment impossible. Tu la connais, je serais à sa merci pendant des mois.

— Demande à un copain de tenir le rôle et hop ni vu ni connu tu embrouilles la daronne récalcitrante. Paul serait ravi de jouer ton fiancé.

Qu'est-ce qu'elles ont toutes avec Paul ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de vous laisser une chance. Tout ça parce qu'il a déjà vu ta mère... En fait, ce devrait même être un critère de sélection, il connaît ta mère et pourtant il n'a pas encore pris un aller simple pour le Zimbabwe.

Je soupire, elle n'a pas tort, mais je dois rester concentrée sur mon projet duquel Paul est exclu. La moindre distraction peut m'être fatale.

— Impossible, je te dis. Mon amoureux est un motard tatoué qui fume des Marlboro sans filtre.

— C'est tout ?

Je vois bien les efforts qu'Anjali fait pour ne pas me rire au nez.

— Pas tout à fait, soupiré-je. Je n'ai eu d'autre choix que d'accepter de le lui présenter dans quinze jours le soir de son anniversaire.

— Tu es folle ou quoi ! s'exclame-t-elle. Tu ne trouves pas un copain valable depuis ton imbécile d'ex et tu voudrais en dégouter un en moins de

deux semaines. Alors, non seulement, il faut que tu embauches un gars pour jouer le rôle de ton petit ami officiel, mais en plus il faut que ce soit un mec style « rockeur ». Tu m'arrêtes si j'ai mal compris surtout.

— Malheureusement, tu n'as pas mal compris.

— Alors tu t'es mis dans un sacré pétrin, ma belle.

— Je ne te le fais pas dire.

— Je pense quand même que tu ferais mieux de tout avouer. Je sais que ça sera un mauvais moment à passer, mais...

— Jamais de la vie !

— Et Paul ?

— Quoi, Paul ? Je ne vais pas me taper un mec que ma mère m'aura dégotté, c'est une question de principe.

— Les principes ne tiennent pas chaud la nuit, alors que les hommes comme Paul... Quel est le plan qui a germé dans l'esprit tortueux de Mlle Bayard ?

— Si je te l'explique, il faudra que je te découpe en petits morceaux.

— Tu ne me tueras pas, tu as trop besoin de l'aide de ta meilleure amie pour te tirer de ce mauvais pas.

— Même pas tu vois, je vais m'en sortir comme une grande. Toute seule. Enfin, j'espère.

Et c'est parti pour la minute d'auto-apitoiement. Je suis nulle, je n'arrive à rien, je devrais dire la vérité tout de suite. En plus, ma vie est pathétiquement ennuyeuse. Et cela fait plus de deux ans que j'ai oublié la signification de l'expression « partie de jambes en l'air ». Je jette un œil à ma montre. La minute est finie. Je bondis sur mes pieds. Il est temps que je passe à l'action. Je quitte sans regret mes collants, fais glisser ma jupe plissée grise et enfile le jean artistiquement préparé. Je m'étudie rapidement et le retire. Le jugeant encore trop sérieux, j'attrape une paire de ciseaux de cuisine.

— Tu ne vas quand même pas te couper les cheveux, s'inquiète Anjali en retenant mon geste.

— Tu es folle ou quoi ? Jamais de la vie.

Personne, je dis bien personne ne touche à ma chevelure. Pas même moi, surtout pas moi.

— C'est pour lui.

Lui, c'est mon nouveau meilleur ami puisque la première a l'air complètement à la masse. Je taille le jean, le découpant à des endroits stratégiques que j'espère sexy.

— Et tu as découvert toute seule que cela était rock'n'roll de trouver un pantalon neuf ? Ne me dis pas que tu as fait une recherche sur Google.

— Je ne te le dis pas alors.

Anjali s'empare de mon portable que j'ai abandonné sur le canapé dès son arrivée, pianote fébrilement et pousse un cri au bout de dix secondes.

— Tu n'es pas croyable, tu as tapé : « comment avoir un look rock'n'roll »¹ !

— Bah, j'avais besoin d'idées. Ce n'est pas tous les jours que je me prépare pour une soirée rock !

— Parce que tu comptes sortir dans cette tenue ! s'exclame-t-elle.

— Bien sûr, rappelle-toi, il me faut un mec. Alors à moins que tu en aies un sous le coude à me proposer, je dois, dans un temps record, dégouter un homme crédible pour le rôle ; puis je devrais le convaincre de m'aider.

J'enfile à nouveau mon jean, troque ma chemise à motifs contre un tee-shirt près du corps noir. J'avoue que je commence à me prendre au jeu et pour un peu, je me trouverais même plutôt glamour. Je devrais faire plus souvent les boutiques.

— Tu veux ressembler à ça ? s'inquiète Anjali.

Elle me montre la photo d'une fille pour le moins rock'n'roll : tatouages sur chaque centimètre de peau visible, piercings aussi nombreux que les dessins, cheveux en crêtes multicolores. J'éclate de rire, en secouant la tête. Je vais d'abord tenter une approche moins abrasive. Si ma méthode ne fonctionne pas, il sera toujours temps de passer aux mutilations physiques spectaculaires. Pour l'instant, je me contente de parer mes oreilles de créoles en argent et d'attacher autour de mon cou un sautoir avec un pendentif tête-de-mort (le détail est d'importance). Satisfaite de l'image que

me renvoie mon miroir, j'enfile un Perfecto en faux cuir clouté qui tombe parfaitement sur mes épaules étroites.

— Tu me trouves comment ?

— Franchement ?

— Bien sûr ! De toute façon, je te demanderais de me mentir que tu en serais bien incapable.

— Tu n'es pas mal, concède-t-elle en m'obligeant à pivoter pour me regarder sous toutes les coutures. Enfin si l'on aime bien le genre punk à chiens.

Je complète ma tenue par une paire de Dr Martens, celles que j'ai réclamées des mois durant à ma mère avant qu'elle ne cède et ne me les achète. Cette même paire de Dr qui gisent depuis le premier jour de la fac au fond de mon placard. Au moins, je ne les aurais pas gardées pour rien puisqu'elles vont sortir de la grotte où je les avais oubliées. Je devrais me résoudre à les jeter, ou à les donner. J'ignore pourquoi je les conserve. Peut-être pour me rappeler qu'avant de devenir une bibliothécaire d'affaires coincée et fière de l'être, j'ai fait une brève incartade dans le monde de la rébellion (si on peut considérer des chaussures comme un signe de rébellion.) Je me laisse tomber à côté d'Anjali qui fait défiler les pages sur mon téléphone, s'amuse à s'arrêter sur les tenues les plus extravagantes qu'elle trouve et à les commenter.

— Tu es sûre que tu ne veux pas te couper un peu les cheveux pendant que tu y es ? Je cite : « Pour un style rock plus affirmé, vous pouvez opter pour un rasé artistique sur la nuque. »

— Ça ne va pas la tête ? Ce n'est pas comme si j'avais perdu la raison tout de même.

— Permets-moi d'en douter. Tu ne vas pas te laisser tenter par la fumette au moins, ou pire te tatouer Johnny sur l'épaule ?

— Tu sais que tu ne m'aides vraiment pas là.

— Tu n'as pas eu besoin de moi pour te mettre dans un pétrin pareil, je vais me contenter de manger ce gâteau au chocolat qui soit dit en passant est succulent et prier pour que tu retrouves tes esprits.

— Tu viens avec moi, ce soir ! Nous allons découvrir le groupe Paradoxal Intensity !

Anjali manque de s'étouffer et recrache les miettes.

— Moi, je ne vais nulle part.

— Tu ne vas quand même pas abandonner ta meilleure amie adorée au milieu de ces suppôts de Satan ?

Je lui fais les yeux qui supplient et ajoute des trémolos dans ma voix. Elle va craquer, c'est sûr. Sinon, j'emploierai la manière forte et j'utiliserai le chantage, en menaçant de ressortir les vieux dossiers. Je vais chercher le flyer que j'ai récupéré du côté des Halles. Une de ces petites publicités imprimées sur un papier jauni bon marché et que des mecs plus ou moins louches distribuent à la sortie du métro. Si j'avais seulement imaginé quand je l'ai accepté l'autre jour qu'il ne finirait pas comme les précédents dans la corbeille de recyclage, je ne me serais pas crue moi-même. « Concert à partir de 21 heures, Paradoxal Intensity. Prix libre. » Ces informations en lettres noires sont écrites sur une *calavera* mexicaine multicolore qui sans être tout à fait effrayante, ne m'inspire pas la plus grande sympathie. L'adresse du pub est inscrite en dos dans une police gothique, passablement ridicule. Tout comme son nom, le *Burning Man*.

— Ce nom me fait peur, cette publicité me fait peur, tu me fais peur.

Je décide de ne plus l'écouter, et de sortir ma trousse de maquillage. Elle semble oublier que je n'ai pas le choix, et que ce n'est pas de ma faute si ma mère est mère. Je lui arrache mon portable des mains et trouve un modèle des plus intéressants. Un grand merci à mon ami Google qui me permet d'étrenner des fards à paupières que je n'ai jamais eu l'occasion d'utiliser (du gris et du vert pour ne pas les citer). Je surcharge mes cils avec du mascara noir, étire mes yeux avec un trait d'eye-liner et on dirait Madonna à ses débuts. Mes lèvres ont droit également à un traitement de choc puisque je les tartine généreusement avec un rouge intense.

— Tu en penses quoi ?

J'ignore pourquoi au juste je lui pose la question car je sais très bien ce qu'elle va me répondre.

— Tu as mangé un tube de rouges à lèvres ?

— Parfait. Je crois que je suis prête, lui dis-je avec un sourire.

Enfin, ça c'est que je dis à Anjali, mais en réalité je n'en mène pas large, habillée comme une rockeuse de quatre sous et maquillée comme une arpenteuse de boulevards. J'espère juste que mon déguisement fera illusion et me permettra de me fondre dans le décor, le temps nécessaire pour parvenir à mes fins.

— Souhaite-moi bonne chance, alors.

— Plutôt deux fois qu'une, ma chérie, car tu vas en avoir besoin.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir avec moi ?

— Je préférerais encore me faire arracher une dent sans anesthésie. Passer une soirée au milieu d'agités du bocal qui sautent dans tous les sens et écoutent une musique de sourds est au-dessus de mes forces !

— Et tu te prétends mon amie ?

Je fais semblant de bouder jusqu'à ce que les doigts d'Anjali me volent un éclat de rire en me chatouillant les côtes.

— Tu sais bien que je ne peux pas ce soir. C'est l'anniversaire de Florian. Je doute qu'il comprenne que je ne lui prépare pas son gâteau préféré pour t'accompagner à un concert. Je t'aime, mais là...

Elle hausse les épaules, avec une excuse au bord des lèvres. Comment pourrais-je lui en vouloir ?

— Change d'avis et viens déguster un morceau de fraisier avec nous, insiste-t-elle de sa voix douce à laquelle je ne peux jamais rien refuser

— Fait maison ?

— Bien sûr, tu me prends pour qui ?

— Je te déteste. Souhaite-lui un bon anniversaire de ma part. Ne t'inquiète pas, ça va aller.

En gros, je vais devoir me débrouiller toute seule.

[1.](#) Je vous assure que cette page existe : « Comment s'habiller comme un rockeur » sur Wikihow.

Chapitre 3

Un gorille bodybuildé, bras croisés, me toise des pieds à la tête et lève un sourcil interrogateur.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr, lance le videur avec un petit rictus sarcastique. Bonne soirée, mademoiselle.

Il ouvre la porte et s'efface pour me laisser passer. J'ai répondu à son ton ironique par un sourire hautain. Pourquoi une fille seule n'aurait-elle pas le loisir de venir applaudir un groupe de rock ? Hein ? On est au XXI^e siècle, si je veux écouter *Paradoxal Intensity* tranquillement, c'est mon droit, non ? À la seconde où je descends les marches, je comprends mon erreur. « Tranquillement » n'est décidément pas l'adverbe qui convient pour décrire ce pub, que dis-je, cette antichambre de l'enfer. La fonction du vigile n'est sans doute pas de filtrer les gens à l'entrée, mais de les empêcher de s'échapper. Je n'exagère même pas. L'atmosphère est oppressante, en grande partie en raison des briques apparentes sur les murs et sur le plafond voûté. Au bout de la salle se trouve la scène où un groupe s'égosille à pleins poumons. Attention, les monstres sont lâchés, sortez vos boules Quies ! Des mecs à l'allure d'ours, et qui en ont probablement l'odeur, hurlent en se sautant dessus. Je pense qu'il y aurait matière à une étude ethnologique intéressante. Mes oreilles vont se suicider.

— Allez Lizzie, haut les cœurs ! Hors de question que tu ne repartes pas avec un type sous le bras ! m'encouragé-je.

Je respire. Une fois, deux fois. Et me lance dans l'arène, à la recherche de ma victime idéale. Ça ne devrait pas être bien compliqué, tous les spécimens qui s'offrent à ma vue semblent avoir oublié la signification des mots « rasoir » et « paire de ciseaux ». Comme je n'ai pas complètement perdu l'esprit, je ne m'approche pas de la scène et reste du côté du comptoir en bois et des quelques tables placées devant. Pour pouvoir observer plus à mon aise, je me rends au bar et commande une bière. (D'ordinaire, j'opte plutôt pour du vin blanc ou un cocktail avec plein de trucs dedans, mais comme je veux me fondre dans la masse, je la joue fine.)

— Je vous offre un verre, ma jolie ?

Je me tourne vers la voix qui a l'audace de m'aborder. Peut-être est-ce mon sauveur ? Peut-être pas. Il est chauve, version boule de billard et a un ventre si imposant qu'il doit lui permettre de poser sa pinte dessus. Cela fait déjà deux mauvais points pour lui. Et puis, il m'a appelée « ma jolie ». Troisième mauvais point.

— Je suis désolée, vous ne correspondez pas du tout à mes critères de sélection.

— Hein ?

— Quand on est poli, on dit « comment ».

L'inconnu me dévisage. D'un seul coup, il doit la trouver plutôt étrange la fan de métal qui parle comme une professeure. Il éclate de rire et je serais tentée de faire comme lui si je n'avais une mission à accomplir. Ce projet nécessite ma concentration et mon sérieux. Le type soulève sa chope et j'accepte de trinquer avec lui.

— Alors que fais-tu ici ?

Si tu savais...

— Je fais une étude ethnologique sur la facilité déconcertante avec laquelle les hommes se comportent comme des primates dès qu'ils se retrouvent dans un espace confiné.

— Hein ?

J'hésite à le reprendre, mais je crains qu'il ne soit un cas désespéré. Ce « bon gros son qui déchire » a dû réduire son cerveau en bouillie. Comme s'il se rappelait soudain qu'il a oublié d'éteindre la lumière, le molosse m'adresse un petit salut et prend la tangente. Je crois que je lui ai fait peur. Tant mieux. Je me retourne vers la salle, l'œil à l'affût. Moi, je ne perds pas de vue ma quête : trouver le type assez fou pour accepter une mission dangereuse (dîner avec ma mère a été comparé par mon précédent petit-ami à un saut à l'élastique, sans élastique). Récapituler mes arguments pour le convaincre m'aide à rester concentrée, malgré le bruit. J'évite de m'appuyer contre le bar qui a dû rencontrer un torchon pour la dernière fois dans les années 1980. J'espère bien pouvoir la remettre cette petite veste ou à défaut, la revendre. Je passe la salle en revue plusieurs fois avant de jeter mon

dévolu sur un mec. Déjà, il n'est pas en train de se défouler comme les autres agités du bocal sur la piste de danse et aucune fille délurée n'est accrochée à son bras. En plus, à ses pieds, trône un casque noir. Mentalement, je coche les cases de ma check-list : cheveux bruns ébouriffés un peu trop longs, mal rasé et tatouages bien visibles. Je dois encore vérifier certains points, mais il pourrait faire l'affaire. Et puis, celui-là a un truc auquel je n'avais pas pensé et qui serait susceptible de se révéler important : il a un regard rassurant. Je n'irai pas jusqu'à dire sympathique, mais on ne l'imagine pas étrangler des femmes dans une ruelle sombre. Certes, il ne faut pas se fier aux apparences, car elles sont souvent trompeuses. C'est pour cette raison que je m'apprête à passer à la deuxième étape de mon plan. Le soumettre à un interrogatoire subtil me permettra de savoir s'il s'agit d'un psychopathe en cavale, ou si je peux lui accorder le minimum de confiance requise pour le présenter à ma mère. Aussitôt, je chasse de ma tête une pensée peu catholique. Et si justement c'était un dangereux fou furieux échappé d'un asile... Je balaie cette idée, qui, bien que tentante, serait sans doute un peu trop radicale. C'est ma mère, quand même. Une gorgée de bière tiédasse me donne le courage de ne pas me dégonfler. Si je réfléchis trop, je vais réaliser que je suis complètement irrationnelle et je vais voler jusqu'à la sortie. Hors de question. En quelques enjambées, je suis près de la table qu'il partage avec deux modèles du même acabit, le casque de moto en moins. Comme il ne semble pas remarquer ma présence, je toussote pour attirer son attention. Sans succès. Je simule alors la pire quinte de toux de mon existence pour que trois paires d'yeux consentent à se tourner vers moi. C'est parti. Mon cœur palpite. C'est maintenant ou tout de suite. Cinq titres de Paradoxal Intensity, c'est déjà cinq de trop. Mes oreilles vont mettre des jours à me pardonner l'épreuve que je leur ai fait subir.

— Excuse-moi, est-ce que je pourrais te toucher un mot ?

Je rive mon regard au sien pour l'empêcher de refuser. Après la surprise, une curiosité amusée apparaît au fond de ses prunelles noisette. Il hésite pourtant, ses copains en profitent pour parler en son nom.

— Bien sûr qu'il veut, assure un type en replaçant sur son nez ses lunettes carrées.

— Et puis s'il ne veut pas, je suis dispo, enchérit l'autre homme aux traits fins arborant de nombreux piercings à l'oreille.

D'un œil aguerri, j'étudie son visage et prends note de sa candidature. Ses cheveux multicolores sont un bon point pour lui. Cependant, l'absence de barbe est un frein à l'embauche.

— Désolée, c'est lui qu'il me faut.

Pourquoi ai-je dit ça ? Maintenant, il va penser que je le drague ou un truc du genre. Il recrache sa gorgée de bière pendant que ses camarades éclatent de rire. Leurs commentaires salaces fument et me font monter le rouge aux joues. Je souhaiterais répliquer, mais comme un poisson hors de l'eau, je me contente de rester la bouche ouverte.

— La petite dame sait ce qu'elle veut !

— Tais-toi, Mehdi.

— Tu as intérêt à assurer, ajoute son acolyte, hilare.

— Hé, Gombo, tu ne vas pas t'y mettre aussi !

Je n'ai pas le temps de préciser le fond de ma pensée qu'il se lève d'un bond pour les faire taire. S'il croit m'impressionner en dépliant sa haute silhouette, c'est raté. Il croise ses bras tatoués sur son torse, son regard se teinte d'animosité. OK. J'avoue, je n'en mène pas large. Inconsciemment, je me redresse. J'ai lu quelque part que si vous vous retrouvez face à un ours, il ne faut pas lui montrer votre peur et lui tenir tête. Plus facile à dire qu'à faire surtout lorsqu'il s'adresse à moi de sa voix rauque et agacée.

— Je t'écoute.

— Pas ici, m'offusqué-je.

Mehdi et le dénommé Gombo rient tellement que s'ils ne prennent garde, leur bière va ressortir par leur nez. Mon grand motard soupire ostensiblement et jette un coup d'œil à la scène avant de reposer sur moi son regard scrutateur. Je devine sans mal les interrogations qui s'agitent sous ses cheveux mal coiffés.

— Je vais prendre l'air.

— À ta place, Alex, je ne prendrais pas que l'air, lance gaiement Gombo, en tapant dans la main de Mehdi.

J'ai enfin un prénom à mettre sur le visage de mon candidat : Alex. Ce dernier affiche un petit rictus satisfait qui ne m'indique rien de bon.

— Commandez-moi une autre bière, je reviens.

— C'est ça, ricane Mehdi.

Mais dans quelle galère me suis-je fourrée ? Au moins, j'ai réussi la première étape : harponner le poisson. Maintenant, il faut encore que je le sorte de l'eau et le mette dans mon panier. Trop tard pour faire marche arrière. Alex attrape sa veste, l'enfile et s'éloigne.

— Tu viens, je n'ai pas toute la soirée.

C'est seulement lorsque Alex m'interpelle que je me rends compte que je n'ai pas osé faire un pas. Il me faut user de toute ma force de persuasion pour ordonner à mes jambes de le suivre. Cependant, arrivée à mi-escalier, je m'agrippe à lui.

— Attends-moi une minute, je reviens.

Interloqué, il se demande sans doute quel genre de harpie peut souhaiter lui parler avant de le planter sans autre forme de procès. Je ne suis plus à ça près. D'un pas rapide, je rejoins ses amis. Je pose mes deux mains sur leur table. Aussitôt, je regrette ce geste inconsidéré en sentant le bois poisseux sous mes doigts. Où est mon gel hydroalcoolique ?

— Ce n'est pas du tout ce que vous croyez ?

— Oh là là, il n'y a pas de souci, s'amuse Gombo.

En l'absence de réponse de Mehdi, je plante mon regard dans le sien et insiste.

— Ce mec ne m'intéresse pas du tout de cette façon, alors gardez vos sarcasmes. C'est compris ?

Mehdi lève les mains, comme s'il craignait que je ne m'en prenne physiquement à lui.

— OK, OK.

— Très bien, je voulais que ce soit clair.

Satisfaite, je leur adresse un sourire et tourne les talons que je fais claquer sur le sol. Il est important que la vérité soit rétablie pour partir sur de bonnes bases. En plus, s'ils savaient à quel point leur copain avec son

style de repris de justice en cavale est loin d'être à mon goût, ils n'iraient pas s'imaginer que nous allons mêler nos salives et plus si affinités dans les toilettes sordides d'un bar underground. Déjà que je vais devoir désinfecter mes mains, ce n'est pas pour laisser une autre partie de mon anatomie entrer au contact de cet endroit.

— C'est bon ?

J'opine vigoureusement, soulagée qu'il m'ait attendue. Ensemble, nous sortons, salués par le gorille. Le petit sourire entendu que les deux mâles échangent m'énerve. Je ne saurais dire ce qui m'agace le plus, si c'est de passer pour une fille facile aux yeux d'un pauvre type ou si c'est de découvrir qu'Alex est un habitué et doit repartir en charmante compagnie. Je ne prends pas le temps de me poser davantage de questions, car Alex s'adosse contre le mur, sort une cigarette de sa poche et plante son regard dans le mien.

Chapitre 4

C'est bien ma veine. Pourquoi a-t-il fallu que la seule fille bizarre de la soirée jette son dévolu sur moi ? Si Medhi et Gombo n'avaient pas été là, je l'aurais envoyée promener. Mais je les connais, ils ne m'auraient pas lâché. Pourtant il y avait un joli brin de fille à une table voisine, avec une coupe à la garçonne et un rire rocailleux. Aux œillades jetées en coin, je suis persuadé qu'elle aurait accepté un dernier verre. Maintenant, c'est foutu. À cause de l'autre. Elle pourrait être qualifiée de mignonne, si l'on aime les filles rock jusqu'au bout des ongles. À croire qu'elle a étudié le manuel de la parfaite petite groupie avant de se pointer. Ce n'est vraiment pas mon style. Je soupire et lève les yeux vers la toquée, sûre d'elle. Elle me regarde. Non, elle ne me regarde pas. Elle m'analyse. Elle me jauge. Elle me passe aux rayons X.

Et elle ne décoince pas un mot.

— Alors ?

Face à son silence désarmant, je fais tourner ma cigarette et la porte à mes lèvres. Avant de me souvenir que j'ai arrêté. Pour de bon cette fois. En de pareilles circonstances, on comprendrait que je craque. Mais j'ai promis. Si elle n'a rien à balancer, je vais la planter là et avec un peu de chance, la jolie fille sera encore visible. Je me décolle du mur, secoue ma grande carcasse avec la ferme intention de dire ciao à la bizarre.

— Est-ce que tu comptes la fumer ?

— Pourquoi ?

Sa question a le chic pour me tirer de mes rêveries. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire que je la fume ou non ? Elle est de la police ou quoi ? Elle ne parle pas pendant cinq minutes, me reluque comme si j'étais un vulgaire bout de viande et le premier truc qu'elle me sort, c'est à propos de ma clope. Elle a vraiment une case en moins. Et forcément, c'est pour ma pomme. Pas pour Medhi ou pour Gombo. À croire que mon style n'est pas encore assez négligé, ma barbe pas assez longue, pour que les chats errants se sentent toujours obligés de venir se frotter à ma jambe. Mon expression

se durcit. Au lieu de lui faire peur, je vois apparaître sur ses lèvres un sourire satisfait, qui ne me rassure pas le moins du monde.

— Ce serait bien que tu fumes.

— Pardon ?

Je plonge mon regard dans le sien, et y décèle une désarmante sincérité. C'est bien la première fois qu'une personne se réjouit que mes poumons meurent à petit feu.

— Si c'est la seule question que tu voulais me poser, je vais aller finir ma bière et me trouver une fille saine d'esprit avec laquelle terminer cette soirée. J'ai déjà mal à la tête et je le sens tout de suite quand je croise une casse-couilles de première. Et tu m'as l'air d'être une vraie championne dans cette catégorie.

Je me redresse, la toise, passablement énervé. Au lieu de reculer, elle s'approche d'un pas.

— Je pourrais toujours raconter que c'est pour moi que tu as arrêté de fumer.

A-t-elle entendu un seul des mots que je viens de prononcer ? Il me faut une bière et une fille, à la rigueur une aspirine, mais sûrement pas une harpie qui me casse les pieds. Cette journée a été dure, très dure et j'ai besoin de l'oublier pour pouvoir me lever demain.

— Je n'en ai plus pour longtemps, affirme-t-elle. Après, promis, je paie ma tournée et je dois bien avoir un ibuprofène quelque part au fond de mon sac. Par contre, pour la fille, je peux t'assurer que tu n'as aucune chance et que de toute façon, je ne pourrais rien faire, même si je le voulais.

Je lève un sourcil interrogateur, incapable de verbaliser les questions qui me viennent à l'esprit. Je dois avoir l'air d'un poisson crevé, la bouche ouverte. C'est une conversation complètement surréaliste, à moins que mes deux compères m'aient tendu un piège. Oui, c'est ça. Je me tourne à droite et à gauche à la recherche de leurs mines hilares. Personne en vue.

— Cette fille avait la main sur la cuisse du grand chauve à ses côtés. Alors à moins que tu ne cherches la bagarre, tenter une approche me semble passablement risqué.

— Mais de quoi... ? Mais...

Ses yeux rivés aux miens, elle me fait perdre mes moyens.

— J'ai bien remarqué que la miss 95D et rire ravageur t'avait tapé dans l'œil, mais comme je te l'ai dit, passe ton chemin. Elle est prise, et son mec est un vrai costaud.

Son sourire s'excuse. Elle ose un pas supplémentaire dans ma direction et je m'attends presque à ce qu'elle me touche. J'ai envie de reculer. Cette conversation me met mal à l'aise, cette fille me met mal à l'aise. Le bon sens voudrait que je me tire loin, très loin. Mais pas moyen d'ordonner à mes jambes de bouger, je suis figé et ressemble de plus en plus à un poisson.

— As-tu beaucoup de tatouages ? attaque-t-elle à nouveau.

Elle ne me laisse le temps ni de répondre ni de m'offusquer. Elle poursuit ses réflexions à haute voix avant d'enchaîner avec une nouvelle question.

— Je vois que tu as un piercing à la lèvre et un autre à l'arcade sourcilière. Ça fera l'affaire. Tu en as d'autres ? Bon, ce n'est pas très important, personne n'ira vérifier.

Je me passe la main sur mon visage. Hors de question de lui laisser avoir le dessus. Si elle veut jouer, autant qu'on soit deux. Je vais m'amuser un peu avec cette groupie complètement fêlée qui cherche le grand frisson. C'est juste que je ne lui ai pas encore montré qu'entre nous deux, c'est moi qui contrôle la situation. Toujours. Pas les greluches qui pensent qu'en mettant leurs atouts en valeur, elles vont me mener par le bout du nez. Elles sont toutes pareilles. J'ai donné. Mon jeu, mes règles.

— C'est ça, j'ai compris, lui assuré-je en offrant mon sourire ravageur.

Étonnée, elle s'arrête, attend que je finisse ma phrase restée en suspens. Je m'amuse à titiller de mes dents mon piercing à la lèvre. Mon regard se rive au sien et je me rapproche d'elle. Il est si facile de déstabiliser une jeune femme qui paraissait si sûre d'elle une minute auparavant. Nos corps se frôlent, je suis si près que je sens sa poitrine se soulever rapidement.

— Tu veux savoir l'effet que ça fait d'embrasser le vilain garçon ?

Chapitre 5

— Mais pas du tout, bafouillé-je.

Il colle son torse contre le mien et je frémis. Tous mes muscles se contractent au son de sa voix rauque qui résonne à mes oreilles. Mon corps n'a décidément aucun discernement. Je dois redevenir maîtresse de moi-même, refuser son attitude de mâle dominant. S'il tente quelque chose, je lui envoie un coup de genou bien placé pour lui faire passer l'envie de poser ses lèvres sur les miennes.

— Ça va aller, lui assuré-je.

Je plaque ma main sur son torse pour rétablir une distance de sécurité entre nous deux. Cela le fait rire, je ne vois vraiment pas pourquoi. C'est le mauvais numéro, on peut oublier. Je me suis plantée sur toute la ligne. C'est un pervers, ni plus ni moins, qui va essayer de m'entraîner dans un coin sombre. Cependant, la perspective de devoir retourner dans l'ancre de l'enfer me semble aussi effrayante que d'affronter son baiser.

— C'est dommage, tu risques de te priver d'une expérience unique, qui décuple le plaisir... Et ce quel que soit l'endroit où je touche la peau d'une femme.

Instantanément, mon rythme cardiaque s'emballe. Je lui interdis d'avoir ce pouvoir sur mon corps. C'est à moi d'instaurer les règles de notre éventuelle collaboration.

— Je pense que tu es l'homme qu'il me faut.

Ses yeux s'écarquillent, et il perd de sa superbe. On fait moins le malin face à une femme qui sait ce qu'elle désire.

— C'est bon, je me casse.

Alex tourne les talons. J'avoue que j'y suis peut-être allée un peu fort. Il a pris peur et s' imagine que je souhaite lui passer la corde au cou. Moi, c'est plutôt mes jambes que je voudrais prendre à mon cou. Mais je ne peux pas, parce qu'il y a ma mère. Je le retiens d'un geste, en posant ma main sur son avant-bras.

— Attends...

Dans ma tête, les mots se bousculent et je perds complètement mes moyens. Peut-être aurais-je dû effectuer une recherche sur Google pour savoir comment présenter les choses à un mec sans l'inciter à monter dans le premier train pour Vladivostok.

— Enfin, je voulais dire... l'homme de la situation... Mon dernier espoir...

Au lieu de le calmer, mes paroles le troublent davantage et je resserre mon étreinte sur son bras contracté. Aucune envie qu'il m'échappe et de devoir recommencer la partie depuis le début.

— Tu n'es pas du tout mon genre... Même si, ce n'est pas un problème, au contraire... Tout ça, c'est à cause de ma mère.

Il hésite, inspire, et... éclate de rire ! Un rire rocailleux, profond, qui contraste avec la lueur sombre de ses yeux. S'il connaissait ma mère, il n'y trouverait aucune source d'amusement. Malgré son rire, qu'il n'a pas le bon ton de chercher à dissimuler, je prends sur moi de lui raconter mon mensonge et le rôle que je compte lui faire tenir.

— Ma mère est, comment dire...

Les mots me manquent, ou plutôt menacent de déborder. Je dois rester précise et concise.

— Ma mère est pénible, envahissante, castratrice. Elle pense qu'elle connaît tout mieux que moi, oublie sans cesse que je ne suis plus un bébé et que je peux m'assumer. Ah, et puis, elle veut que je sorte avec le garçon qu'elle m'a présenté. Ce mec, je l'aime bien, mais comme c'est le fils d'une amie de ma mère, je me suis dit que... Et puis, elle téléphone à mes copines, elle croit que je ne le sais pas, mais bien sûr, je le sais. Elle est tellement énervante, enfin si tu la connaissais, tu comprendrais.

— Je comprends, assure-t-il en secouant la tête.

— Dieu soit loué, je ne lui ressemble pas du tout.

Son rire s'intensifie, les larmes lui montent aux yeux. Agacée, je lui tape le bras pour l'inciter à un minimum de calme et de retenue. C'est bien ma veine de tomber sur le seul motard qui ne fume pas et qui a un rire de baleine sous anxiolytiques.

— Je n'ai pas le plaisir de connaître ta mère, mais tu es...

— Bref, j’ai menti à ma mère et…

— Ce n’est pas bien ça.

Mon regard se durcit. Je déteste qu’on ne me prenne pas au sérieux.

— Si tu arrêtais de te marrer, ça me permettrait de t’expliquer la situation.

D’un revers de manche, il essuie les larmes qui ont roulé sur ses joues et pose sa main sur sa bouche. Si ses yeux continuent de rire, au moins il m’épargne le son.

— J’ai dit à ma mère que mon amoureux était un motard tatoué qui fume comme un pompier. Alors si tu avais la gentillesse de m’aider à lui faire croire que nous sortons ensemble, je t’en serais reconnaissante.

— Ce n’est pas que je ne veux pas, c’est que…

— Une copine ?

— Non, mais…

Son regard évite à présent de croiser le mien, il hésite à me répondre et finalement opte pour le repli stratégique, avec un haussement d’épaules.

— C’était très amusant tout ça et tu as l’air d’être une gentille fille, mais je ne peux pas. C’est trop le bordel dans ma vie pour que j’accepte ta proposition. Tu trouveras sans peine un gars à l’intérieur, mais moi, c’est impossible. Je suis désolé.

Je le regarde s’éloigner avant de décider de me bouger les fesses. Je refuse son argument, je n’accepte pas ses excuses. J’ai besoin de son aide. En quelques pas, je le rattrape et le retiens d’un geste. Je m’accroche à son avant-bras et s’il le faut, je ne le lâcherai pas jusqu’à ce qu’il change d’avis. Je sais me montrer persuasive quand la situation l’exige.

— Je t’en prie. Ne m’oblige pas à retourner là-dedans et à trouver un autre mec capable d’endosser ce rôle.

Instinctivement, je fais monter mes larmes. Aucun type ne résiste. Ils sont toujours prêts à voler au secours d’une jeune demoiselle en détresse. C’est le côté chevaleresque hérité du Moyen Âge : moi homme, toi faible femme. Moi te secourir, car bras super costauds. D’ordinaire, ça m’agace ;

aujourd'hui, cela ferait mon affaire, je l'avoue. Les yeux inondés de larmes, j'insiste.

— J'ai vraiment besoin de ton aide.

— Tu ne vas pas pleurer quand même ?

Douche froide. Je déglutis, me ressaisis et me frotte le visage.

— C'est le froid... Tu veux que je te supplie ? Tu veux que je me mette à genoux ? Tu veux de l'argent ? Tu veux que... ?

— Combien ? me coupe-t-il.

À défaut d'être sensible aux larmes, il s'avère vénal. Au moins, il a un point faible et je compte bien l'utiliser, tant qu'il n'exige pas de moi que je vide mon assurance vie. Motard tatoué ou pas, si ses prétentions sont trop élevées, je trouverai bien un autre gars moins gourmand pour m'accompagner le jour J.

— Deux cents euros ?

— C'est à ce prix-là que tu estimes ta tranquillité ?

— Il s'agit d'une soirée d'anniversaire où tu vas pouvoir te comporter comme un mufle et te goinfrer de gâteau. Dédommagé pour être le moins sympathique possible auprès de ma mère...

— Et pour roucouler avec toi, précise-t-il.

— J'avoue que cela m'arrangerait que tu m'embrasses une ou deux fois, et que tu me tiennes par la main... Et si ma mère enrage, tu auras même droit à une petite rallonge.

— Combien ?

— Je ne sais pas moi, cent balles de plus... Mais il n'y a que le fric qui t'intéresse ou quoi ?

— Non, je voulais juste essayer de t'énervier, s'amuse-t-il.

Je vois bien qu'il ne me croit pas. C'est vrai que cette situation peut sembler risible et j'avoue que si ça arrivait à n'importe qui, je serais sans doute la première à me moquer. Mais là, j'ai froid, je suis crevée, je fais le pied de grue à minuit devant une boîte sordide, alors non, je n'ai pas envie de rire ! J'ai envie d'être dans mon lit avec une bonne tasse de thé.

— Alors ? Tu acceptes ou non ?

— J’accepte, mais à une condition...

— Tant que ce n’est pas sexuel.

— Ah non, pas du tout ! s’exclame-t-il, gagné à nouveau par l’hilarité.

OK, s’il m’avait fait une proposition indécente, je lui aurais probablement envoyé un coup de genou bien senti, mais le fait qu’il n’y ait même pas pensé est encore plus vexant.

— J’ai une meilleure idée.

— Super, raillé-je.

— Tu vas m’accompagner le week-end prochain chez mes parents. On va jouer au petit couple modèle, et après je t’aiderai à faire enrager ta mère. Ça marche ?

Une lueur canaille envahit les yeux bruns d’Alex.

— Vois ça comme un entraînement. Et même pas besoin de vider ton compte en banque.

Je dois reconnaître qu’il n’a pas tort. C’est toujours bien d’avoir une répétition avant la grande représentation. Cependant, les délais sont courts. Nous devons apprendre à donner le change, et à paraître crédibles. Ce dernier point semble le plus compliqué à instaurer. Nous ne saurions être plus dissemblables l’un de l’autre. Qui ira croire que lui et moi formons un « nous » ? Quiconque me connaît un minimum ne pourrait imaginer que je me suis amourachée d’un motard tatoué qui ignore la signification des mots « rasoir » et « peigne » et qui a ses habitudes dans un bar glauquissime ? Une vision fugace traverse mon esprit : ma mère au bord de l’apoplexie quand je lui présente mon cher et tendre. Rien que la perspective de la faire tourner en bourrique m’incite à ranger mes questionnements et mes angoisses au placard. Au pire, nous serons démasqués. Au mieux, ma mère me fichera la paix pour les dix ans à venir. Même si je doute qu’elle soit capable de tenir aussi longtemps, la moindre accalmie sera appréciable. Alex lève sa main pour que je scelle notre accord. J’inspire profondément et frappe ma paume contre la sienne. C’est parti pour le spectacle !

— Alors ? On commence par quoi ?

— Là, je vais aller boire un verre, et on verra demain. Rien ne presse.

Ma mâchoire se décroche littéralement. Il ne pense pas ce qu'il a dit, il cherche juste à tester ma résistance au stress. Où est son « je déconne », pour que je puisse respirer à nouveau ? Il ne peut pas être sérieux, c'est sûr.

— Attends, je vais te noter mon numéro. T'as un stylo ?

Machinalement, j'en extirpe un de mon sac et le lui tends. Avec ses dents, il le décapuchonne sous mes yeux stupéfaits, s'empare de ma main et griffonne dessus.

— Tu m'appelles tout à l'heure, mais pas trop tôt.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— Ou plutôt lundi, cela me semble plus raisonnable.

Raisnable ? En quoi est-ce raisonnable de gâcher ne serait-ce qu'une minute ? Sous le choc, je ne réponds rien. Comme si l'on avait la moindre seconde à perdre. Une semaine, c'est demain ! Bon d'accord, ça nous laisse environ six jours pour nous mettre au point, autant dire que c'est fort peu, alors s'il se la joue « on a le temps, pas de panique », nous sommes foutus. Je répète « foutus », même si ce n'est pas un mot que j'ai l'habitude d'employer. En plus, je vais rencontrer sa famille. Un milliard de questions affluent à mon cerveau qui n'a pas l'avantage d'être imbibé par l'alcool et de fonctionner au ralenti. Agacée, mes sourcils se froncent, mais je ne pipe mot, me contentant de le toiser de mon regard méchant.

— À demain...

Sa phrase reste en suspens. En proie à une réflexion intense, il se tourne vers moi et cherche à deviner... Ma bouche s'arrondit d'étonnement. Il ne connaît même pas mon nom, et pense que ce n'est pas grave si on attend lundi. Il doit sentir que je vais l'interroger, car il m'empêche de parler en plaquant son index sur mes lèvres.

— Pas tout de suite, répète-t-il blasé, sans se soucier de mon air furieux. J'ai besoin d'une cuite, une vraie qui déchire bien la tête. Alors bonne soirée, machine.

Est-ce normal cette envie que j'ai de lui crever les yeux avec mes ongles peinturlurés ? D'un mouvement brusque, il met fin à notre conversation et s'éloigne vers le vigile qui l'interpelle.

— Alex, tu veux une clope ?

Il accepte, avant de se raviser.

— Je ne fume plus.

— Pour combien de temps ?

Insensible à la raillerie, il hausse les épaules et se fait ouvrir la porte. Alors que je m'apprête à lui emboîter le pas, Alex s'arrête et se retourne.

— Pas elle, déclare-t-il.

— Quoi ?

Je manque de m'étouffer.

— Je t'ai assez vue.

Il tourne les talons, s'engouffre dans le bar et me plante là. Quel connard ! Très énervée, je tape du pied contre le sol. J'ai bien essayé de franchir la barrière de gros muscles. En vain.

— Un mec claque des doigts, et vous, vous obéissez comme un brave petit toutou ?

— Exactement, ma jolie.

Ma main me démange, mais je me retiens. Il fait quasiment deux fois ma taille en hauteur et en largeur. Il serait sans doute plus prudent que j'évite de le provoquer, sait-on jamais. Fébrilement, je m'empare de mon téléphone et appelle un taxi. Aucune envie d'affronter les rues sombres et les coins louches toute seule. Après cinq minutes d'attente qui m'ont semblé bien plus longues, je m'engouffre dans le véhicule en adressant un salut d'adieu méprisant au gros bras. Il faut vraiment avoir une vie bien ennuyeuse pour s'amuser d'une telle situation. Ou être vigile au *Burning Man*, le vestibule de l'enfer.

Chapitre 6

Lizzie

Au bout de la dixième sonnerie stridente retentissant près de mon oreille, je décroche, prête à enguirlander ma mère comme il se doit.

— Toujours vivante ?

C'est Anjali, elle a de la chance. Je me contente de grogner. Ce n'est pas une heure décente pour téléphoner. Il est à peine 14 heures.

— Tu aurais pu envoyer un message tout de même, m'accuse-t-elle. Alors, il est comment ?

— Aux antipodes de ce que je cherche...

Ma voix est si rocailleuse que je peine à la reconnaître. Je sais que c'est la mienne parce qu'elle sort de ma bouche, mais elle ne serait pas plus différente si j'avais fumé deux paquets de cigarettes. J'ai pris froid. Super.

— Parce que toi, tu cherches ? me raille-t-elle. Première nouvelle.

Il est bien trop tôt pour que je me dispute avec mon amie, et j'avoue que mon cerveau est loin d'avoir repris sa place habituelle. C'est dû à un excès de *Paradoxal Intensity*.

— Bien sûr, un homme serviable...

— Tu prépares ta liste de courses pour le supermarché ?

Je fais comme si je ne l'avais pas entendue, ce qui est peut-être le cas d'ailleurs et poursuis.

— Stable et aimable aussi.

— Baisable, ne serait-ce pas mieux ?

— En effet, ce serait un plus, mais je me contenterais d'un « acceptable » en la matière, s'il se montre prévenant, instruit et qu'il me fait oublier mon quotidien.

— Paul serait parfait...

— Si c'est pour me parler de tout ce que je manque, je raccroche. Je devrais le rappeler...

Je sais très bien qu'elle a raison et que j'ai tort. Pas la peine d'en rajouter une couche, Paul est un mec bien, qui me plaît et dont le premier baiser était plein de promesses...

— Parle-moi de l'homme que tu as trouvé alors.

Lui décrire Alex va tenir en peu de mots et ceux-ci seront loin d'être flatteurs.

— Et la soirée d'anniversaire de Florian ?

J'essaie de faire diversion. Je crains cependant que quelques secondes ne soient insuffisantes à retrouver mes cordes vocales. Mon portable coincé entre mon épaule et mon oreille, je m'extirpe de mon lit et m'enroule dans ma couette. Il me faut un café. Vite.

— Champagne, gâteau, bougies, cadeau, bref.

— Mais il était content ?

— Si tu veux savoir si je lui ai sorti le grand jeu, la réponse est oui et il n'a pas eu l'air de s'en plaindre. Maintenant, pourrais-tu arrêter de tourner autour du pot et tout me raconter ?

Je grogne, et plutôt deux fois qu'une. Un arrêt devant la glace sur le chemin de la cuisine n'était pas une bonne idée. Mon miroir se moque de moi. J'ai l'air d'un panda, mais d'un panda à l'article de la mort, avec mes yeux cernés de mascara dégoûlant et des traces de rouge sur mes joues.

— Lizzie, ça va ? s'inquiète soudainement Anjali.

— C'est ma tête.

— Désolée ma chérie, mais je n'ai pas de quoi te payer un ravalement de façade.

On réglera ce problème plus tard. Pour l'instant, ma survie tient à la dose de caféine que je regrette de ne pouvoir m'injecter directement dans les veines. Une tasse entre les mains, je retourne dans le salon m'effondrer sur le canapé avant de raconter à ma meilleure amie mes premières impressions. Le café me brûle la gorge et m'arrache un cri de douleur. Mon escapade nocturne va me valoir une visite chez le docteur.

— Il ressemble à quoi ? Tu n'as pas fait de photo, je présume.

— Un ours mal léché ! En plus, il en a l'odeur.

— Tu veux dire que tu t'es retrouvée suffisamment proche pour respirer son parfum ?

— Et même plus encore, il a failli m'embrasser.

Un cri, un cri hystérique retentit à l'autre bout du fil. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de lui annoncer de but en blanc qu'un parfait inconnu s'était approché de mes lèvres. Je juge préférable de lui cacher que l'espace d'un instant, j'avais eu la faiblesse de me demander ce que je ressentirais si son piercing heurtait ma lèvre.

— Peux-tu arrêter de hurler à mes oreilles ? Ce concert m'a déjà rendue à moitié sourde.

— Je te laisse pendant une soirée et tu reviens plus dévergondée que jamais.

— Je ne suis pas une nonne que je sache.

— Pas encore.

Ce qu'elle peut être agaçante à avoir toujours raison !

— En tout cas, ce qui compte, c'est que ma mère va le détester et ça, c'est jubilatoire.

— Si tu le dis. Et tu le revois quand ce mec parfaitement imparfait ?

— Je dois l'appeler demain et...

Une angoisse me saisit alors que mon regard s'arrête sur ma paume où les chiffres à moitié effacés dansent en une tache noirâtre. Je me lève d'un bond, trébuche sur ma couette et m'étale de tout mon long sur le sol de mon salon. Version crêpe ratée.

— Lizzie, ça va ?

— Aïe.

Voici la seule réponse que je suis capable de lui apporter. Je rassemble mes membres endoloris sous moi. Si j'étais du genre superstitieuse, chat noir, échelle et miroir, je me dirais que c'est parce que je suis en train de commettre un péché et que mentir à sa mère est un crime passible de bien des châtiments. Bleus en tous genres, maux de gorge et de tête ne sont que le début des sept plaies de la vengeance karmique.

— Tu veux que je vienne te voir ? Tu m'as l'air un peu en vrac.

— Non, c'est entre moi et les instances supérieures ! Elles ont décidé d'avoir ma peau depuis que j'ai commencé à mentir...

— Tu sais qu'il est encore temps de faire marche arrière.

— J'ai fait le plus dur. J'ai ferré l'ours, y a plus qu'à le coacher un peu, et tout se passera bien. Dans deux semaines, cette histoire sera finie et il sera toujours temps de contacter Paul. Tu ne crois pas ?

— Si tu le dis, répète Anjali qui ne semble pas convaincue pour deux sous. Bois un lait chaud avec du miel.

D'une oreille distraite, j'écoute ses recommandations tout en frottant mes genoux endoloris. Pourquoi voulais-je me lever déjà ? Mes pensées s'égarèrent avec le babillage d'Anjali en fond sonore. J'ai tellement mal partout qu'il serait plus simple de me demander où je n'ai pas mal. Soudain, l'appel de mon lit se fait le plus fort.

— À plus tard ma puce, je vais me recoucher.

Elle m'envoie une volée de bisous que je reçois avec plaisir, même si j'aurais bien aimé qu'elle s'abstienne de la petite raillerie finale : « Vas-tu rêver de Paul ou d'Alex ? » La fourbe s'empresse de raccrocher, avant que je n'aie eu le temps de la rappeler à l'ordre. Elle ne perd rien pour attendre.

Avec précaution cette fois, je me relève et me dirige vers ma chambre. Je tombe en étoile de mer sur mon lit. C'est bien l'avantage d'être célibataire, je n'ai pas à partager mon espace vital. La couette, les oreillers et les coussins, tout est à moi, rien qu'à moi. C'est bien gentil de dire qu'il faut partager et tout ça, mais franchement qui a goûté au plaisir de pouvoir s'enrouler comme un sushi dans sa couverture ne rêve aucunement de céder ce petit bonheur contre les ronflements d'un beau parleur. Est-ce qu'Alex ronfle ? Probablement, et je suis certaine qu'il s'accapare le lit. Je chasse cette pensée, pour essayer de faire le vide et de rejoindre les bras de Morphée. Quelques heures supplémentaires de sommeil devraient me permettre d'y voir plus clair et d'attaquer la deuxième phase de mon plan : faire de Lizzie et d'Alex le couple de l'année. Je vais lui téléphoner et établir un programme précis. Le mot se fraie un chemin jusqu'à ma conscience, malgré mon engourdissement généralisé. Je tâtonne sur ma table de chevet, bouscule trois livres qui chutent, renverse mon mug à moitié vide. Cela n'empêche pas que le restant de café se répande sur le sol

— maudit karma ! Pourtant, je ne ralentis pas ma recherche frénétique. Ce n'est qu'en mettant la main sur le Post-it que je respire à nouveau. Je l'ai griffonné à mon retour avant de m'écrouler sur mon lit. Je n'ai pas l'habitude de me coucher si tard, moi. J'embrasse ce bout de papier, mon ticket de loto gagnant et bénis mon sens pratique qui malgré ma fatigue hébétée m'a fait noter le numéro d'Alex. Pour plus de sécurité, je décide de l'enregistrer immédiatement et de le tester. S'il m'a donné un faux numéro, je jure que je débarque au *Burning Man* et l'oblige à écouter Maria Carey et Céline Dion en boucle. Une sonnerie, deux sonneries, trois sonneries, quatre sonneries. Le répondeur s'enclenche et diffuse un message préenregistré. Je raccroche. Ça chauffe pour ses oreilles, mais il ne le sait pas encore. Persévérante, je rappelle. Une sonnerie, deux sonn... Une voix d'outre-tombe répond. Aucun doute possible, c'est la sienne, et il y a fort à parier qu'il a tenu parole en buvant comme un étudiant en première année de médecine un jeudi soir. Il grogne. C'est sa façon à lui d'entrer en communication avec les autres êtres humains. Je sais, ce que c'est. Mais après une chute, un café serré et une bonne dose de peur panique, je me sens à présent en pleine forme.

— Sais-tu au moins le prénom de la fille à tes côtés ? lui lancé-je en guise de bonjour.

Chapitre 7

Alex

Machinalement, je tâtonne à côté de moi. Je ne sens rien d'autre qu'un amas de vêtements et de tissus. Aucune trace d'un être humain de sexe féminin dans mon lit. Dommage. Je préférerais néanmoins vérifier, car mon cerveau est passablement embrumé et aurait pu oublier ce genre d'information.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris quand je t'ai dit : « appelle-moi lundi » ?

L'éclat de rire de Lizzie me vrille les tympans. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans.

— Je pensais que tu plaisantais, vu toutes les choses que nous devons régler d'ici samedi prochain. Il nous faut...

— Stop !

Je m'extirpe du lit, coince le téléphone entre mon épaule et mon oreille, enfle un caleçon et me traîne jusqu'à la cuisine. La cafetière est vide. Fait chier. La boîte de café également. Fait grave chier. Je fouille dans le placard au-dessus de l'évier : quelques conserves, des biscuits et un vieux paquet de céréales à moitié entamé, mais pas de café. La porte de Gombo est fermée, je me retiens d'aller y frapper frénétiquement ou de la défoncer à coups de pied. Pour me calmer, j'attrape une cigarette et la porte à ma bouche.

— Je déteste qu'on me harcèle et ta tendance hystérique est pour le moins flippante. On avait dit lundi ! LUN-DI ! Toi et tes foutues questions, vous ne pouvez pas attendre jusqu'à demain ?

— Non, nous ne pouvons pas.

Je respire profondément, expulse le paquet et la clope loin de moi. Si je ne me retiens pas, je vais rompre ma promesse et ça, je ne le veux pas, encore moins à cause d'une foldingue qui a un souci de compréhension. Pourtant, j'ai été clair. Ni subtil ni implicite. Juste trois mots que même une femme peut comprendre : « Appelle-moi lundi. » Je crois qu'elle a dû se coller trop près des enceintes hier soir et que son cerveau a été carbonisé.

— Je n'ai pas bu de café. Tu es prévenue. Si on poursuit cette conversation, c'est à tes risques et périls.

— Je prends le risque. J'ai survécu au concert de *Paradoxal Intensity*, je devrais tenir le coup.

Au lieu de raccrocher et de proposer de rappeler plus tard, ce que n'importe quelle personne civilisée ferait, elle insiste. Elle a donc décidé de me casser les pieds jusqu'au bout.

— Va faire les courses !

J'aurais pu me contenter de glisser un mot sous la porte de mon colocataire, plutôt que de hurler à travers l'appartement, mais je suis d'une humeur de chien. Visiblement, je ne suis pas non plus une personne très civilisée et je n'ai pas appris l'art de la subtilité. Des borborygmes traversent la cloison. Je doute que ce soit un « Avec plaisir, mon cher Alex ». Pas de fille, pas de café, c'est trop pour moi. Et il me faut supporter cette conversation indigeste qui pousse mon cerveau au suicide.

— Tu demandes aux filles avec lesquelles tu t'envoies en l'air de faire tes courses ?

— Toujours. Pourquoi ? Tu ne demandes pas ça à tes mecs ? répliqué-je du tac au tac.

Je donnerais cher en cet instant pour voir l'expression effarée de son visage.

— Je ne pensais pas que tu étais du genre à ramener tes conquêtes chez toi. Je suis surprise, c'est tout. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te tenir la jambe encore très longtemps, ta copine risque de s'impatienter et de se demander où tu es passé.

— Vous êtes bien aimable, ma chère, raillé-je.

— On se voit demain ? Je finis à 18 h 30, on pourrait se...

— Non.

Je la coupe. Mon ton est froid, net, sans appel. Demain, c'est lundi. Déjà. Ma gorge se serre. Je devrais être habitué pourtant. Ce n'est pas comme si c'était la première fois. Ou la dernière.

— Mais on n'a pas une minute à perdre, si on veut être...

— Non.

Je passe une main sur mon visage et me frotte les yeux, espérant dissiper les images que des nuits d'ivresse et de débauche n'ont pas réussi à chasser. Décidément, elle ne doit pas comprendre le français. J'ai utilisé un terme simple pourtant, à la portée d'un enfant de deux ans. Cette fille est vraiment un cas.

— Tu es vraiment de mauvais poil, constate-t-elle.

Si elle savait à quel point, elle prendrait ses jambes à son cou et attendrait que je sois de meilleure humeur. Mais elle s'accroche, comme une sangsue. Dans quelle galère me suis-je fourré ? Ne plus jamais accepter la décision absurde d'une fille paumée après plusieurs bières et une semaine pourrie. Je presse mes doigts contre mes yeux alors que des images affluent. Sombres. J'essaie de les chasser, en secouant ma grande carcasse. En vain. Il me faut un café.

— Mardi, alors ? Mais c'est ma dernière proposition.

Sa voix agaçante chantonne à mon oreille. Je soupire profondément. Mes pensées refusent de se concentrer sur cette idée et la perspective de revoir ma famille. Pour l'instant, je préfère ne pas leur accorder trop d'importance. Un problème après l'autre. D'abord, il faut que je sorte. De retour dans ma chambre, j'enfile un pantalon, un tee-shirt. Je réponds à l'envahisseuse par un grognement, le portable calé entre l'épaule et l'oreille, pendant que je lace mes chaussures. Ma veste, mes clés. Un coup de poing dans la porte de Gombo.

— La prochaine fois que tu me fais ce coup-là, je te fracasse.

Un cri me vrille le tympan.

— Tu es fou ! s'époumone-t-elle. Pas la peine de me menacer !

— C'est pas à toi que je parle, c'est à l'autre abruti qui fait semblant de dormir.

— Tu parles toujours comme ça à tes coups d'un soir ? Tu as des soucis de violence ? On devrait peut-être tout laisser tomber. Après tout, ma mère est plutôt compréhensive et elle ne risque pas de me...

— Stop !

Si je la laisse faire, je suis persuadée qu'elle continuera ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je fais claquer la porte d'entrée, avant de dévaler l'escalier.

— Je ne suis pas prête à courir le risque que tu t'en prennes physiquement à moi, reprend-elle.

J'hésite. Il serait si facile de la laisser croire que je suis le tordu qu'elle s'imagine déjà et de mettre un terme à cette plaisanterie avant qu'elle n'aille trop loin. L'air frais me fouette le visage et j'inspire profondément.

— Tu es dans la rue ? s'étonne-t-elle.

— Oui, j'ai vraiment besoin d'un café et puisque tu as besoin de tout savoir, mon colocataire n'a pas fait les courses. Une fois de plus.

— Si tu veux, je t'en offre un.

— Je croyais que j'étais un dangereux psychopathe dont tu devais te méfier comme de la peste ?

— Quoi ? Mais je n'ai jamais dit ça.

Sa mauvaise foi dessine sur mes lèvres un sourire, alors que mes pas me portent jusqu'à l'épicerie au coin de ma rue qui a la bonne idée d'être ouverte sept jours sur sept. D'un hochement de tête, je salue Freddy et m'engage dans les allées à la recherche de mon précieux nectar.

— Alors un petit café ou un grand si tu préfères, je crois qu'il me reste un peu de sucre et j'ai peut-être aussi du lait. Tu le prends comment ?

— Tu ne lâches jamais l'affaire ?

Un rire franc et sincère éclate à l'autre bout du téléphone.

— Jamais. Alors ? insiste-t-elle.

Arrivé à la caisse, je tends le paquet à Freddy.

— Dure soirée ? me demande-t-il, compatissant.

Ma tête doit répondre à ma place puisqu'il n'insiste pas.

— As-tu besoin d'autre chose ?

— Tu aurais des boules Quies ?

La harpie s'égosille. J'adresse un clin d'œil à Freddy dont le sourire en dit long sur ce qu'il pense. C'est certain, il ne perd pas une miette des

propos de ma charmante interlocutrice.

— Dure journée également, commente-t-il.

Sans dire un mot, il lève une boîte de préservatifs et me la présente. Mon hochement de tête est négatif. La supporter est suffisamment pénible pour ne pas imaginer la glisser dans mon lit. Elle me casserait les oreilles avant que je n'aie eu le temps de faire tomber la chemise.

— Comme tu veux, mais si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

— Aucun risque, pas avec...

Pour éviter les foudres supplémentaires de la bavarde, je laisse ma phrase en suspens. Je me félicite même de ne pas rajouter qu'il y a plus de chances de voir des billets de cinq cents euros tomber du ciel que de parvenir à décoincer Miss Je-parle-trop. Mon paquet de café sous le bras, je fais demi-tour. Elle jacasse à mes oreilles, mais les bruits de la rue ont le mérite de rendre inaudible une partie de ses paroles. Je grimpe les marches quatre à quatre, claque à nouveau la porte d'entrée. Gombo ne semble toujours pas réveillé. Dommage.

— Hum, hum, mon café sent merveilleusement bon. Il est juste divin, me tente-t-elle.

Bruyamment, elle avale une grosse gorgée, en espérant avoir avancé l'argument décisif. C'est mal me connaître. Si elle est tenace, je le suis aussi. J'attrape mes écouteurs, les colle au fond de mes oreilles. Cafetière, eau, filtre, poudre de café. Je me concentre sur mes gestes, pour éviter de l'envoyer promener.

— Tu serais incapable de me laisser boire ma tasse en paix, et j'avoue que tout ce que je veux maintenant, c'est que tu te taises.

Le silence s'installe. Pendant un instant, je crois même qu'elle a raccroché et que ma prière a été exaucée.

— Très bien.

Mademoiselle est vexée. Tant pis. J'avais prévu. On ne réveille pas un lion qui dort.

— On se voit demain soir ? lance-t-elle.

— Oui, oui, accepté-je, blasé.

Cette conversation n'en finira donc jamais ? Mon café coule bien trop lentement ; je devrais peut-être me pencher et laisser le liquide couler directement dans ma gorge.

— Très bien, je t'envoie un SMS demain matin pour peaufiner les détails. Je te souhaite...

Son empressement m'interpelle.

— Attends une seconde.

Ma conscience cherche à emboîter les différentes pièces du puzzle. J'ai beau être fatigué, la variation légère de son intonation ne m'a pas échappé. Je sais que je devrais profiter de cette sortie de secours pour aller comater tranquillement sur le canapé, mais c'est plus fort que moi. Il y a un truc qui ne colle pas.

— Tu vas raccrocher comme ça, et me laisser tranquille ?

Mon ton est suspicieux, mon instinct allume les warnings. Presque trop facile. C'est louche.

— Tu veux récupérer de ta soirée, c'est absolument normal. On discutera tranquillement demain.

Et là, la puce à mon oreille atteint enfin mon cerveau.

— Mardi, tu veux dire ?

Prise en flagrant délit de malhonnêteté, la fille n'ose pas répondre. Elle est vraiment incroyable, elle ne perd jamais le nord. Ne pas baisser la garde est un impératif quand on a affaire à plus coriace que soi. Elle a essayé de me filouter et moi, comme un bleu, j'ai bien failli me faire avoir.

— On se voit mardi, je choisis le restaurant. Je t'envoie les informations par SMS.

— Mais si, tu...

— Je vais le faire. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais... ne me le fais pas regretter.

— Tu parles du SMS ou de notre projet ?

— Des deux.

— Parce que si...

— Stop !

Et avant qu'elle ne recommence, je raccroche.

Chapitre 8

Adossé contre le mur, le regard dans le vague, Alex m'attend. Il fait rouler entre ses doigts une cigarette éteinte. Il a peut-être réellement arrêté de fumer. Pour le sortir de ses pensées, je l'interpelle. Il relève la tête. Son regard effaré ne trompe pas, il ne doit pas avoir l'habitude de voir des femmes vêtues avec autant de classe. J'ai troqué ma tenue de rockeuse du dimanche contre mon « uniforme » de travail : une tenue sobre et confortable, des ballerines souples et un chignon qui essaie de dompter mes boucles sauvages. En plus, la robe que j'ai choisie, je l'adore. Je l'ai dégottée dans une friperie. Elle m'appelait au secours, seule sur un portemanteau, depuis des années : prune, vintage années 1950, légèrement évasée. J'étais obligée de craquer. Si je l'ai extirpée de ma garde-robe, c'est aussi parce qu'elle a la bonne idée d'avoir un col bateau. Si jamais il prend à Alex l'idée de lorgner ma poitrine, il en sera pour ses frais. Je veux qu'il reste concentré. On n'est pas là pour la bagatelle, mais bien pour apprendre à se connaître, cela requiert donc toute son attention. Non pas que mon décolleté serait susceptible de l'affoler à ce point, mais sait-on jamais. Avec ce genre d'individus, la méfiance est de rigueur. Le programme de la soirée est simple : je dois tout savoir sur lui avant de débarquer dans sa famille et lui apprendre comment se comporter face à ma mère. Je me demande laquelle de ces deux parties sera la plus aisée. Alex se redresse et m'étudie sous toutes les coutures. Ses yeux s'écarquillent, leur expression oscille entre stupeur et étonnement, ce qui n'est pas pour me déplaire. Il peine à me reconnaître. Tant mieux.

— C'est quoi cette tenue ? s'exclame-t-il.

Face à son ton mordant, la moutarde commence à me monter au nez. Il se croit élégant, lui, avec son jean à trous, son tee-shirt informe et sa veste de motard élimée ? Il faut croire que oui.

— Bonsoir, Alex. J'espère que tu as passé une bonne journée.

— Non, mais sérieux. C'est juste pas possible, tu en as conscience ? Mes parents ne vont jamais gober notre mytho. Impossible. Qu'as-tu fait de ta panoplie de parfaite petite rebelle ?

— Mon déguisement, tu veux dire ? Je l'ai rangé au fond d'un placard, mais ne t'inquiète pas, je le ressortirai pour Halloween.

— Ne me dis pas que c'est ta tenue de tous les jours... Le style bibliothécaire coincée, ce n'est vraiment pas seyant.

Heureusement que son avis m'importe peu sinon mon visage serait déjà en train de se décomposer. Que suis-je en droit d'attendre de la part d'un mec qui porte aux nues *Paradoxal Intensity* ? Malgré tout, je referme mon manteau pour cacher ma robe et ne pas lui donner l'occasion de la déprécier davantage.

— Parce que je m'habille avec goût et élégance, je suis forcément une bibliothécaire coincée qui passe son temps le nez plongé dans ses bouquins ?

Face à mon index accusateur, Alex lève un sourcil interrogateur. J'attends ses excuses, que dis-je, je les exige. C'est un minimum.

— Je ne m'attendais pas à ça de ta part, j'avoue que je suis déçue. Les gens doivent passer leur temps à critiquer tes piercings ou tes tatouages et à juger tes fringues. Et finalement, tu es comme les autres. Je te pensais différent, m'agacé-je, dépitée.

Il est comme les autres mâles. Dominant, méprisant, sûr de lui. Il s'estime le roi du bon goût, et sème ses jugements à l'emporte-pièce sans se soucier du mal qu'une parole peut causer. Enfin... Si j'accordais la moindre valeur à ce qu'il pense, cela m'atteindrait. Je suis contente de constater que ses mots glissent sur moi sans me toucher. Il n'aime pas ma tenue et en un sens, tant mieux !

— Si je t'ai blessée, je suis désolé.

— C'est la moindre des choses. Même si pour ta gouverne, je ne suis pas vexée du tout.

Bien sûr que je le suis.

— Tu fais quoi dans la vie ? Allez, dis-moi, m'encourage-t-il.

Après ma longue tirade, j'hésite à répondre à sa question somme toute légitime. Forcément si on est censés être intimes, c'est un détail de ma vie qu'il devrait connaître à mon sujet. Je déglutis et murmure ma réponse.

— Pardon ?

L'œil taquin, il fond vers moi et ses lèvres s'égayent d'un sourire amusé.

— Je suis bibliothécaire. Voilà, tu es content ?

Il éclate de rire. S'il osait, il s'en taperait les cuisses.

— Je suis ravie d'être la source de ton hilarité, grogné-je.

— Allez, viens, on va dîner.

— Je m'appelle Lizzie, enfin Elizabeth, mais tout le monde me surnomme Lizzie.

— Effectivement, c'est le genre d'informations qu'un petit ami devrait connaître.

— C'est certain.

Je le laisse m'entraîner dans une pizzeria. Si l'extérieur ne paie pas de mine, l'ambiance à l'intérieur est nettement plus agréable. Une décoration simple et chaleureuse, des bougies joliment disposées, des pans de mur brut de décoffrage. Le serveur nous installe à une minuscule table qui doit favoriser la promiscuité. En effet. À peine assis, je sens la jambe d'Alex heurter la mienne. Involontairement. Je lui fais les gros yeux. Il ne comprend pas le message subliminal que je lui adresse. Ostensiblement, je me déplace de quelques centimètres pour qu'aucune partie de nos corps ne se touche.

— C'est là que tu emmènes toutes tes conquêtes ?

— Seulement celles avec lesquelles je n'ai pas encore couché.

— Tu as compris que je ne coucherai pas avec toi et que ceci n'a rien à voir avec un rendez-vous galant, n'est-ce pas ?

Je le foudroie du regard. J'ai conscience qu'avec ce genre d'énergumènes il vaut mieux mettre les points sur les *i* et les barres aux *t*. On remplit chacun notre part du contrat, bonjour, bonsoir et ensuite, on reprend le cours de nos vies. Moi avec mon canapé, mon thé et mes romans, et peut-être un Paul à mes côtés. Lui avec sa musique de sauvage, ses coups d'un soir et ses copains bizarres. Alex n'a pas l'occasion de me répondre que le patron en personne vient me glisser une carte, avant de serrer vigoureusement la main d'Alex. Passé l'étonnement, je découvre le menu pour le moins alléchant. Mon ventre se contracte et me rappelle que j'ai sauté le déjeuner. Je fais la maligne comme ça devant lui, parce qu'il m'énerve profondément,

mais en réalité, je n'en mène pas large. Ma confiance est de façade, mon trouillomètre est monté à un milliard. Si sur le papier, mon plan semble parfait, dès que je le mets en pratique, le chemin à gravir me semble insurmontable et semé d'embûches. On est déjà mardi. Si j'étais un petit génie des maths, je ferais un savant calcul pour dénombrer les minutes qu'il nous reste avant la rencontre. Sur une petite musique dramatique, le décompte fatidique apparaîtrait. Le compte à rebours est lancé, il ne vous reste plus que quelques heures avant que la bombe ne vous explose à la figure.

— La même chose que d'habitude ?

— Bien sûr.

Avec un claquement de doigts, le propriétaire interpelle un serveur qui s'empresse d'apporter une bouteille de vin rouge à notre table. Parfaitement à l'aise, Alex étire ses jambes, je râle. Il se croit chez lui, ou quoi ? Je reporte mon attention sur le menu, puisque je n'ai pas la chance d'être une habituée des lieux.

— La spéciale Allegra ? demandé-je, interrogeant le serveur.

— C'est notre spécialité, une recette pleine de gourmandises que je ne peux que vous conseiller.

— Et pourquoi Allegra ?

— Allegra est le prénom de ma mère.

Alex et le patron échangent un regard entendu que je n'arrive pas à interpréter. Comment Alex pourrait-il connaître la mère du patron ? Sa mère doit avoir au bas mot dans les quatre-vingts ans, je doute qu'elle compte parmi les conquêtes de M. Alex. Je m'affole. Pourvu qu'elle ne compte pas parmi ses conquêtes.

— C'est elle qui m'a tout appris, précise le patron, affichant un large sourire sous sa moustache généreuse. Je lui dois tout, absolument tout et en particulier cette composition dont vous me direz des nouvelles.

— Alors je crois que je vais me laisser tenter avec *allégresse* et avec une bouteille d'eau pétillante.

Avant de s'éloigner, le chef s'amuse de mon jeu de mots, ce qui contraste avec l'expression consternée d'Alex.

— Quoi ? Elle n'était pas drôle ma repartie ?

Il souffle. Pas grave, je vais supporter sa muflerie. C'est pour la bonne cause, à savoir : la mienne. Alex se sert un verre de vin plus que généreux et repose la bouteille devant lui. La galanterie se perd. Je souffle, m'en empare et me verse quelques centimètres de chianti. C'est juste pour tremper les lèvres, je ne suis pas une alcoolique, moi.

— Pour notre premier rendez-vous, je propose que nous portions un toast.

— Ce n'est pas un rendez-vous, rectifié-je, machinalement.

Il balaie mon objection d'un geste de la main.

— Puissions-nous survivre sans y laisser trop de plumes, lance Alex en levant son verre.

Je soupire. En même temps, il n'a pas tort. Je heurte mon verre au sien pour y joindre mon souhait.

— Puissions-nous survivre !

Sans perdre une minute de plus, j'entreprends de vider ma sacoche de facteur sur la table.

— Je peux savoir ce que tu fabriques ?

Je ne daigne pas répondre. Comme si cela n'était pas assez évident à me voir tripatouiller au milieu de mes effets personnels étalés sur la table. Enfin, j'extirpe triomphalement un carnet bleu et sors un crayon à papier de ma trousse.

— J'ai absolument besoin de ça, lancé-je en brandissant le calepin sous son nez. Je parie que tu n'as pas préparé cet entretien.

Ostensiblement, il émet un long sifflement et ferme les yeux.

— Le contraire m'aurait étonné, raillé-je.

— J'ai peut-être le droit de passer un coup de fil à mon avocat avant que tu ne commences ton interrogatoire ? Je tiens à te rappeler que je suis un être humain et que j'ai des droits, manger en fait partie.

Je ne réponds pas, mon froncement de sourcils suffit. Je tourne les pages, relis ma prise de notes et me lance. Hors de question que cette soirée s'éternise : questions, pizza, puis chacun rentre chez soi.

— Alors pour commencer, peux-tu me donner ton nom de famille, tes prénoms et ta date de naissance ?

— Tu as vraiment besoin de savoir que je m'appelle Alexandre, Thomas, Mathieu ?

— On ne sait jamais.

Rapidement, je présente une nouvelle page que je titre « Projet : Alex » et note soigneusement cette information.

— Tu penses que ta mère va demander au milieu de la conversation : « Tiens, mon cher Alex, quel est ton deuxième prénom ? »

— Oui, pourquoi pas ?

Il hausse les épaules, interpelle un serveur pour commander une seconde bouteille de vin alors que nous avons à peine entamé la première.

— On va en avoir besoin.

— Je crois plutôt que tu devrais garder les idées claires. Aucune envie de te voir rouler sous la table ou de devoir te ramener chez toi.

— Il me faudrait plus que quelques verres de chianti pour me mettre à terre.

— Si tu n'y vois aucun inconvénient, je préfère ne prendre aucun risque.

À peine le serveur arrive-t-il avec notre seconde bouteille que je le renvoie, affirmant qu'en définitive, une seule sera suffisante. Les protestations d'Alex sont vaines. Comme si j'allais écouter les jérémiades d'un adolescent attardé. Son immaturité est saisissante et consternante. S'il parvient à jouer son rôle, cela tiendra du miracle. Allumer un cierge à Notre-Dame semble soudain une excellente idée. Une dizaine même ! Je préfère m'assurer que le Grand Barbu là-haut soit sensible à ma prière désespérée. Mes questions sont numérotées de 1 à 89 ; la soirée va être longue, très longue, surtout s'il met autant de mauvaise volonté dès la première. C'est un comble ! À l'entendre, on pourrait croire qu'il subit un véritable calvaire. Je ne l'ai pas forcé à accepter cette comédie que je sache. D'ailleurs, j'ai eu l'impression que ça l'arrangeait bien lui aussi que je joue le rôle de sa petite amie auprès de ses parents. Du doigt, je parcours la liste des questions et arrête mon index à la numéro 24.

— Tu as des frères ? Des sœurs ? Comment s'appellent-ils ? Et si tu es fils unique, tu as des cousins dont tu es proche ?

— Rien que ça ? Je meurs de faim, je n'ai jamais les idées claires quand je suis dans cet état.

— Tu crois qu'on a le temps ?

Ma voix part dans les aigus. Mon carnet devient une arme potentielle entre mes mains. Si personne ne retient mon bras, je jure que je vais le lui écraser sur la tête avant la fin de la soirée, et que nul ne se risquera à me le reprocher. Je ne suis pas d'un naturel violent, mais il vaut mieux éviter de me chercher.

— Et toi ?

— Moi, quoi ?

Je mets quelques secondes à comprendre qu'il me retourne ma question. Il en profite pour m'arracher mon carnet et commence à le lire. Il se permet même de commenter chacun des points que je souhaite aborder d'un petit grognement. Ambiance, ambiance... L'arrivée de nos plats crée un intermède bienvenu. Attirée par l'odeur alléchante, j'oublie un instant le but de cette soirée lorsque le serveur dépose devant moi ce qui s'apparente davantage à un saladier qu'à une assiette.

— Tu vas manger tout ça ? s'amuse Alex.

— Et qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

— Le fait que tu sois une jeune femme pondérée et raisonnable, qui fait forcément attention à sa ligne.

— Dans tes rêves ! Je crois même que je prendrai un dessert.

Gourmande, je me lèche les babines, plante ma fourchette dans une feuille de salade et de la *coppa* avant de les dévorer. Le patron n'a pas menti.

— Bien sûr, si je cherchais à te charmer, ce serait différent. Du bout des dents, je picorerais juste une salade verte, sans vinaigrette, et encore. Les hommes aiment les femmes avec un appétit d'oiseau.

— Ah bon ? C'est vrai que tu sembles avoir une longue expérience en la matière.

Son sarcasme ne me touche pas, je viens d'atteindre le paradis en laissant fondre sur ma langue une tomate confite, après avoir croqué dans une aubergine parfaitement grillée.

— Et moi, si je souhaitais te séduire, je te sortirais le grand jeu et te permettrais même de goûter ma pizza.

Il fait passer sous mon nez sa fourchette, dégoulinante de fromage. Un parfum subtil et légèrement piquant chatouille mes narines. Prise d'une pulsion subite, je croque dans sa bouchée et manque de mourir. Il éclate de rire, alors que je me verse un grand verre d'eau. Je le vide d'une traite pour éteindre le brasier qui s'est allumé dans ma gorge. Ce fourbe a dû verser du piment quand je prenais ma salade en photo.

— Tu cherches à me tuer ! Je vais porter plainte !

— Ta réaction n'est pas du tout disproportionnée, s'amuse-t-il en versant de l'huile piquante sur l'intégralité de sa pizza.

Le message est clair, la guerre est déclarée. S'il essaie de me piquer ne serait-ce qu'un bout d'artichaut, je lui plante ma fourchette dans la main et l'accompagne d'un rire satanique.

— Peut-être même que si la fille est vraiment appétissante...

Il insiste sur le dernier mot, au cas où je n'aurais pas compris son allusion sexuelle. Ce n'est pas parce que je ne suis pas une dévergondée que je suis une nonne.

— ... je partagerais avec elle.

— Sache qu'il faut bien plus qu'un bout de pizza pour qu'un homme me mette dans son lit.

— Alors heureusement que ce n'est pas un rencard. Ça me reviendrait cher en sorties pour parvenir à mes fins.

Je me retiens, non sans mal, de l'insulter copieusement et engouffre de grandes bouchées que je mastique nerveusement. Ce monsieur-je-sais-tout est agaçant. S'il pouvait juste se taire un instant que je savoure mon dîner en paix. Mais visiblement, ce n'est pas à l'ordre du jour, il compte bien enchaîner les piques, les remarques acerbes jusqu'à ce que je lui enfonce mon couteau entre les deux yeux. Je prends sur moi. Le dîner est délicieux, le cadre est divin. Il suffirait qu'un autre homme soit assis en face de moi

pour faire de cette soirée un souvenir inoubliable. Paul aime-t-il la cuisine italienne ? Il faudra que je pense à lui poser la question. En attendant d'avoir l'opportunité de tester un nouveau prétendant, et un nouveau plat de la carte, je dois me contenter de partager ma table avec un type suffisant et méprisant. Je soupire et étudie attentivement les traits de son visage. La fatigue et l'inquiétude marquent sa peau. Il n'est peut-être pas seulement ce sale type qui aboie et mord. Peut-être, je dis bien peut-être qu'un cœur se cache sous cette montagne de muscles.

— Tu ne devrais pas manger si vite, ce n'est pas bon pour la santé, s'amuse-t-il.

Une lueur cocasse étincelle dans ses pupilles noisette. On devine le charmeur. Quitte à jouer ma psychologue du dimanche, je découvre aisément que sous cette carapace de bad boy se cache en réalité un être doux et sensible, confronté chaque jour aux regards méprisants. La différence dérange, et donc sa seule défense est le sarcasme. Finalement, c'est plutôt facile de le cerner.

— Et puis, ça fait gonfler et tu n'as clairement pas besoin de ça.

Oubliez ce que je viens de penser, c'est un mufle dénué de cœur. Point barre.

Chapitre 9

Alex

Un petit sourire narquois vient égayer mes lèvres. Je ne pensais pas m'amuser autant avec Miss J'ai-tout-son-contrôle et son carnet. Sans lever le nez, elle dévore sa salade, dans laquelle elle a refusé, avec un froncement de sourcils, que je vole une feuille.

— On dirait que toi aussi, tu avais faim.

— J'ai sauté le déjeuner, avoue-t-elle. J'avais tellement peur que tu ne me laisses tomber.

Et elle plante son regard dans le mien.

— Ce n'est pas mon genre, lui assuré-je. Je n'ai qu'une parole, et je te l'avais donnée.

— Très bien.

— Très bien, quoi ?

— Tu peux goûter mes petits poivrons grillés, si tu veux.

Je ne me fais pas prier et je pioche généreusement dans son assiette. Je l'invite à faire de même.

— Une fois suffit, proteste-t-elle.

— Promis, je ne te fais pas de blague. Je t'accorde que la 'nduja est une saucisse très piquante, mais prends un peu de ricotta en même temps et tu m'en diras des nouvelles.

Elle hésite, accepte la bouchée que je lui tends avec ma fourchette et la déguste du bout des lèvres, persuadée que le piment va lui brûler la langue. J'avoue que je comprends sa méfiance. Les traits de son visage se détendent progressivement.

— Tu as raison, c'est délicieux...

Et avant que je n'aie eu le temps de réagir, elle s'empare de mon assiette, se découpe une large part qu'elle attrape et entreprend de manger à la main.

— Ne te gêne surtout pas !

Mon ton est plus amusé que réellement embêté.

— Veux-tu que je t'en commande une, rien que pour toi ? insisté-je.

Je suis déjà en train de lever le bras pour héler le serveur qu'elle m'interrompt, en posant sa main sur la mienne.

— Je préfère garder une petite place pour le dessert, déclare-t-elle, un sourire jusqu'aux oreilles.

Tout ce qui peut lui faire oublier ses fichues questions est une bonne chose. Je sais, je sais. Il faut qu'en quelques jours on sache ce qu'un couple ordinaire apprend en plusieurs mois. Je soupire. Je sens que je vais le regretter, mais les mots sortent malgré tout de ma bouche.

— Allez, interroge-moi.

— Avec plaisir.

Elle repose, sans doute à regret, sa fourchette et se redresse avant de lever son stylo, prête à dégainer.

— On reprend...

Son regard descend sur ses lignes noircies, parcourt ses questions et s'arrête.

— Tu as des frères et des sœurs ?

— Alors, j'ai un frère absolument charmant, Gabriel. Il devrait te plaire, c'est le beau gosse de la famille.

Le sarcasme ne lui échappe pas, ses sourcils se froncent.

— Tu me prends pour qui ? râle-t-elle. Ton frère pourrait être le sosie de Brad Pitt que je n'aurais aucune envie de sortir avec lui. Tu me suffis.

— Sérieusement ? Tu résisterais au charme d'un homme beau, grand, ressemblant à une de tes stars préférées ?

— Dit comme ça, j'avoue que la question se pose. Si je troque le motard tatoué contre un canon blond aux fossettes incroyables, je n'y perdrai pas au change, au contraire. Ton frère ressemble vraiment à Brad Pitt ? L'espoir est permis.

— Non. Absolument pas.

Elle soupire. Elle va devoir se contenter de moi.

— Avant, il y a ma sœur Camille, reprend-il. Selon l'humeur du moment, elle sera séparée ou rabibochée avec son débile de mari. Ils ont un enfant, le petit Henri, un gosse attachant ; tu te le mettras dans la poche si tu aimes jouer aux Playmobil ou à Pokémon. Et puis, il y a Coline... Coline, c'est...

La tête penchée, le stylo de Lizzie court sur la feuille.

— Coline, c'est la plus jeune, la plus...

— La plus quoi ?

Son stylo entre les dents, elle lève un sourcil interrogateur.

— Tu ne veux pas arrêter d'écrire ? Tu me stresses. Et tu feras quoi samedi, hein ? Tu sortiras ton carnet ? « Attendez une seconde. Je suis sûre d'avoir noté l'information quelque part. »

— Mais d'ici là, je pourrai réviser, proteste-t-elle mollement.

— Tu devais être le genre de fille toujours au premier rang et qui n'attendait pas le dernier moment pour préparer son contrôle...

— Alors, là, pas du tout ! J'ai eu ma période rebelle, tu sais. Une fois, j'ai même séché un après-midi de cours pour aller traîner au centre commercial.

— Quelle vilaine fille ! Et tu as été punie ?

— Si tu savais... Ma mère m'est tombée dessus à bras raccourcis. Privée de télé, de téléphone, de console, d'argent de poche pendant un mois. J'ai cru mourir d'ennui. Mais ce n'est pas le pire !

— Ah oui, tu es sûre ?

— Ma mère a téléphoné au lycée et a obligé la CPE à me coller quatre mercredis après-midi d'affilée. Elle a cédé sans broncher. Ma mère, c'est le diable, tu sais.

— Et ton père ? Tu ne m'as pas encore parlé de lui.

Son visage se referme aussitôt. Un voile de tristesse assombrit son regard. Elle remplit son verre à ras bord de vin rouge et se réfugie dedans.

— Rien à dire.

— Il est...

Je laisse ma phrase en suspens. Je refuse de prononcer le mot qui risque de remplir ses yeux de larmes.

— Pas à ma connaissance.

Entre nous, un ange passe et menace de s'installer. Deux choix s'offrent à moi : marche arrière ou pieds joints. Comme je suis plutôt du genre téméraire, je choisis la seconde option et décide de ne pas lâcher l'affaire. Si elle veut que je joue cartes sur table, je souhaite qu'elle en fasse autant.

— Un divorce difficile ?

— On va dire ça, répond-elle.

Son regard fuit le mien, ses doigts triturent nerveusement une serviette en papier.

— Tu le vois toujours ?

Elle soupire, agacée par la tournure que prend la conversation. Son regard se durcit.

— Tu veux savoir quoi au juste ? Mon père nous a abandonnées, m'a abandonnée. Du jour au lendemain. Il a pris ses affaires, a rejoint sa poule et a oublié qu'il avait une fille. Je n'ai pas de père, et je m'en porte très bien. On peut en revenir à ta sœur Coline ?

Ses doigts se referment avec une telle violence sur le pied de son verre que je crains, un instant, qu'elle ne le brise.

— Je déteste le chocolat.

— Pardon ?

— Je déteste le chocolat, répété-je.

— Comment peut-on détester le chocolat ? Le chocolat, c'est la vie, assure-t-elle.

— Tu veux le noter sur ton carnet, ou tu penses que tu vas t'en souvenir ?

Affligée, elle secoue la tête.

— Personne ne va croire une seconde à notre relation ! Moi en couple avec quelqu'un qui ne mange pas de chocolat ? Impossible.

Avec un sourire amusé, elle fait claquer sa langue. Aussi vite qu'il était apparu, le chagrin a quitté ses yeux qui se nuancent d'un bleu plus clair.

— Puis-je vous débarrasser ? demande notre serveur.

Nos assiettes sont vides, la réponse est évidente. Il nous tend la carte des desserts et s'esquive pour nous laisser le temps de la réflexion. La plupart des filles refusent poliment. Les plus culottées se proposent comme ultime gourmandise, les autres affirment qu'elles ont bien trop mangé et qu'elles devront jeûner le lendemain. Mon choix est arrêté, mais je devine l'hésitation gourmande de Lizzie.

— On partage un dessert ? me surprends-je à proposer.

— Non.

Ça m'apprendra à me montrer galant.

— Si c'était un rencard, pourquoi pas..., précise-t-elle. On prendrait une glace gigantesque que nous dégusterions à deux, en nous mangeant des yeux...

Ses yeux papillotent comme si elle avait une poussière accrochée à un cil, c'est tout sauf sexy. Je crois bien que la greluce qui me la jouerait battement de cils et œillades mièvres, je ne m'afficherais pas avec elle en public.

— Comme ce n'est pas le cas, je vais savourer mon tiramisu sans t'en laisser une miette.

— Pourquoi cela ne m'étonne-t-il même pas ?

— Au moins tu auras appris que le chocolat, le café et moi, c'est une grande histoire d'amour.

— Une gourmande qui ne partage pas, répliqué-je.

— Je ne partage dans aucun domaine.

— Je devrais peut-être aussi prendre des notes pour me souvenir de tous les éléments importants que tu me dévoiles sur toi.

— Puisque tu en parles...

Le sac à nouveau renversé sur la table, elle farfouille quelques secondes avant d'en extirper un carnet de cuir brun qu'elle me tend cérémonieusement.

— J'ai pensé que tu pourrais en avoir besoin.

Je tourne la première page, et j'y lis « Aide-mémoire Lizzie/Alex ». Si elle croit que je vais lui dire merci, elle se trompe. Elle me fait peur.

— Tu ne pourras pas dire que je ne te fais jamais de cadeau.

Chapitre 10

— Lizzie, ma famille va te cuisiner, c'est une évidence. Cependant, ils vont vouloir que tu leur parles de toi, non de moi, et normalement, c'est un sujet que tu maîtrises.

Je grimace. Parler de moi n'est pas mon sujet de conversation préféré. Comme dirait Anjali, je souffre d'un manque de confiance pathologique et je préfère être une oreille attentive. J'ai toujours peur d'ennuyer les autres. Je me soigne, mais chassez le naturel, il revient au galop. Ma respiration s'accélère, une vague de panique menace de me submerger. Cinq parfaits inconnus vont me questionner, analyser mes réponses et je vais devoir rester calme, tout en jouant à la parfaite petite amoureuse.

— Je les connais, insiste-t-il, sans voir que mes yeux s'écarquillent d'effroi.

Je serre mon carnet contre moi. Avec lui, je suis forte. Il me reste encore quelques jours pour réviser et préparer mon grand oral. Je prends une profonde inspiration, avale une grosse gorgée d'eau.

— Ils voudront tout savoir de notre rencontre, de la façon dont nous sommes tombés amoureux. C'est à ce moment-là que les choses risquent de mal tourner, si nous ne sommes pas préparés. Enfin, il faudra avoir survécu au sixième sens maternel et aux blagues vaseuses de mon frère.

Un problème à la fois. Je focalise mon attention sur le premier point à maîtriser. Il nous faut une histoire crédible à leur présenter, un truc bien vendeur.

— Nous pourrions nous être rencontrés au musée ? hasardé-je.

Mon imagination s'emballe déjà. Le même tableau nous bouleverse, on se sourit, on discute et sans nous en rendre compte, nous poursuivons la visite ensemble.

— Une exposition d'art contemporain ? Ou de street art ?

— Peu crédible, assure-t-il.

Pourtant cela aurait été sympa de raconter que nous étions tombés en adoration de la même œuvre avant même d'échanger notre premier regard.

Une relation basée sur l'amour de l'art ne peut être que durable.

— Oublie toutes les cartes postales...

Je lève un sourcil interrogateur.

— Ni le pont des Arts, ni le Sacré-Cœur, ni Notre-Dame.

— Et la tour Eiffel ?

— N'y pense même pas ! Aucune chance que j'aie me cailler les fesses de mon plein gré là-haut.

Je soupire et chasse loin de mon esprit tous les lieux les plus romantiques de la capitale. Et ils sont nombreux.

— Dans une supérette ? propose Alex, après un temps de réflexion.

Je le foudroie du regard. Il ne pense pas sérieusement que j'aurais craqué sur lui au milieu du rayon surgelé. Ou mieux, au rayon papiers toilette. La classe, non ?

— Hors de question !

Mon refus est catégorique. Quitte à rêver notre histoire, autant qu'elle soit belle, pleine de tendresses et de promesses romantiques. La réalité est en général tellement décevante.

— Alors au *Burning Man* ? Au moins, ce serait crédible.

— J'en doute.

— Sauf si tu ressors ta panoplie de rockeuse du dimanche.

Son regard amusé jauge à nouveau ma tenue. Comme s'il ne s'en était pas déjà assez moqué. Ne lui a-t-on jamais appris que les plaisanteries les plus courtes étaient de loin les meilleures ?

— OK., admet-il. Très mauvaise idée.

Même pas besoin d'intervenir ! Il s'est rendu compte comme un grand qu'il était à côté de la plaque en nous inventant une rencontre dans un pub glauque. Au moins un point où nous sommes d'accord. Il nous faut cependant près de trente minutes d'après négociations et deux expressos pour parvenir à un consensus. Vous avez deux minutes ? Je vous raconte la romance (improbable) de Lizzie Bayard et d'Alexandre Larchevêque... Une histoire d'amour quelle qu'elle soit, c'est d'abord une rencontre. La nôtre a eu lieu le soir de la fête de la musique. C'est le seul jour de l'année

où les amateurs de *Paradoxal Intensity* et de la nouvelle scène française risquent de se croiser. De la musique, des rires, des tintements de verre (version Alex). Du bruit, de la sueur, des esprits qui s'échauffent (ma version). Une rue étroite, un mouvement de foule, et mon talon qui se prend dans une bouche d'égout. Je trébuche, tombe à plat ventre. Ne pas hésiter à rajouter une louche de maladresse saupoudrée de panique lors de mon récit. Et là, Alex, sans hésiter une seconde, me soulève dans ses bras musclés et me sauve d'une mort certaine sous les piétinements de fêtards alcoolisés. Je consens à lui donner le beau rôle, celui du chevalier servant qui vole au secours de la damoiselle en détresse. Il a assuré que l'inverse serait invraisemblable et que je l'aurais probablement écrasé à coups de talon aiguille plutôt que de lui tendre la main. Il n'a pas tort. Alex m'a donc relevée, nos regards se sont croisés et ne se sont plus lâchés. Mièvre ou pas, je m'en fiche. C'est le coup de foudre au premier regard, sinon j'arrête tout. Il y a des principes avec lesquels je refuse de transiger : on ne trempe pas sa tartine dans son café le matin, on dit « pain au chocolat » et on tombe amoureux à la première seconde. Point à la ligne. Si j'ai deux pieds gauches, il peut bien faire l'effort de se la jouer romantique un minimum.

Soudain, Alex s'empare de ma main par-dessus la table et enlace mes doigts aux siens. La prunelle de ses yeux s'anime, avant qu'un sourire n'étire ses lèvres.

— Je t'aime, murmure-t-il.

Mon cœur a un raté. En un instant, il me fait passer d'une émotion à l'autre.

— Je t'aime, répète-t-il.

J'éclate de rire.

— Déjà la première fois, ce n'était pas exactement ça, mais la seconde frôle le ridicule...

— Tu exagères.

— Tu l'as déjà dit ? Sincèrement ?

Les lèvres d'Alex adoptent une moue boudeuse.

— Allez, mon petit ! Séduis-moi. Sors-moi le grand jeu !

— Le grand jeu ? m'interroge-t-il, un brin dubitatif.

— Le grand jeu.

Il verrouille son regard au mien. L'intensité de ses prunelles change subtilement ; si un éclat amusé subsiste, une lueur animale vient de s'allumer. En une fraction de seconde, j'entrevois l'homme qui parvient à séduire n'importe quelle femme. Malgré ses tatouages. Malgré ses goûts musicaux plus que douteux. Malgré son manque de tact évident. Alex se penche légèrement vers moi ; son regard quitte le mien, descend lentement et accroche ma bouche. Je déglutis. Heureusement que son charme primitif ne risque pas de me faire de l'effet.

— Je propose que nous portions un toast à ton insolente beauté.

— Ta technique de drague consiste à saouler la fille ?

— Seulement si c'est nécessaire.

— Et ça marche vraiment ?

Il plaque impérieusement son index sur ma bouche.

— Chut, murmure-t-il. Fais-moi le plaisir de me laisser une chance, je pourrais ne pas être celui que tu crois.

J'en doute, mais il mérite que je fasse un effort. Il ne retire pas son doigt et l'attarde sur ma lèvre inférieure étonnamment sèche.

— Pourrions-nous avoir du champagne ? interpelle-t-il le serveur passant à portée de voix.

Alex ne me quitte pas des yeux, cale son souffle sur le mien, comme si nous étions seuls au monde. Sans me faire prier, j'accepte une coupe. Nos verres tintent joliment. Il est charmant, le bougre, surtout lorsque les mots qui sortent de sa bouche se teintent de tendresse et de miel. Sa main capture la mienne, sa délicatesse me surprend. Je m'attendais à ce que ses larges mains soient rugueuses et non aussi douces que s'il les avait badigeonnées de crème hydratante.

— Tu n'es pas du tout mon type de femme, commence-t-il.

Je hausse un sourcil interrogateur.

— D'ordinaire, je préfère les femmes avec un peu plus... et surtout un peu moins de....

Il cherche ses mots, semble les soupeser.

— J'aime les jolies blondes tatouées, avec un style plus... moderne et un peu moins de...

— Cerveille ? proposé-je.

— Un peu moins de manières, j'allais dire.

— Bien sûr, ironisé-je.

Évidemment, ce genre de mec aime les nanas qui rient comme des pintades, se tortillent et sortent tout droit de *Rock'n'roll magazine*. Des grandes perches tatouées au décolleté vertigineux qui tombent sous son charme dès le premier battement de cils.

— Tu es différente, et c'est en ça que tu me plais ! Tu fais tomber une à une les barrières que j'ai dressées autour de moi.

Son regard ardent est rivé sur moi. Ses doigts s'aventurent en une légère caresse sur la peau de mon poignet. Je frémis imperceptiblement et espère que mes joues n'ont pas viré à l'écarlate. Un délicieux frisson parcourt mon échine.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'une soirée en ta compagnie soit aussi plaisante.

Tient-il toujours son rôle ou est-il sincère ? Je ne saurais le dire. Avec une dextérité redoutable, il manie le langage, sait trouver le mot juste capable de faire fondre le cœur de n'importe quelle midinette. Le picotement de ses doigts est si agréable que les mots enrobés de gentillesse ne peuvent que faire mouche.

— Ta maniaquerie, ton souci du détail et de l'organisation, tes réparties cinglantes sont absolument charmants. Tu me plais bien plus que je ne le pensais.

Brusquement, il porte ma main à sa bouche et en effleure la paume de ses lèvres. L'air se raréfie, l'atmosphère change, se charge d'électricité. La curiosité et la légèreté cèdent le pas au sérieux et à une étincelle de désir. Si ce contact léger me trouble, il est redoublé par le regard brillant qu'il glisse sur moi. J'ai beau me répéter que ce n'est qu'un jeu, mon corps est en train de succomber, lentement, mais sûrement.

— Je ne suis pas une fille facile.

— C'est une bonne chose, s'amuse-t-il, j'aime les défis.

En prenant son temps, il fait remonter ses doigts jusqu'à mon coude, en dessinant des arabesques avec son index. Ma gorge s'assèche. Sa caresse m'arrache un soupir de plaisir. Si j'osais, je fermerais les yeux pour profiter de l'agréable sensation de ses doigts. Sa délicatesse me surprend. Je bégaye, balbutie, incapable de verbaliser le fond de ma pensée, alors que son index glisse dans le creux de ma main. Je marque un temps d'arrêt. Il faut que je me rende à l'évidence, ma peau nue se régale de ses caresses. Ma réaction épidermique est indéniable. Il me touche, de bien des façons. Et mon cœur, imperceptiblement, baisse ses barrières, n'écoute que d'une oreille distraite les mises en garde de ma conscience.

— Alors ?

Je ne comprends pas sa question. Me demande-t-il l'autorisation d'aller plus loin ? Sans que j'aie besoin d'insister, il précise le fond de sa pensée.

— Estimes-tu que ce sera suffisant pour que tout le monde nous croie ensemble ?

Les mots me manquent. Je reste coite, la bouche asséchée. Comme un automate, je hoche la tête.

— On y va ? poursuit-il.

Un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Tu me la rends ? insiste-t-il.

J'écarquille les yeux, les baisse sur nos doigts tendrement enlacés. Il n'a pas besoin de me le dire deux fois pour que je me recule vivement. Mes mains moites rejoignent mes genoux que je serre nerveusement. Aussitôt il hèle le serveur et demande la note.

— Je te laisse régler, lance Alex.

En une seconde, il est debout et enfile son blouson. Je pense qu'il plaisante et attends qu'il dégaine sa carte bleue. Rien. Pas un geste en direction de sa poche. J'aurais dû m'en douter. Ce type a oublié, depuis longtemps, la signification du mot « politesse » qui est pourtant fort utile dans ce genre de situation. Comme je suis une fille bien élevée, moi, je garde les réflexions sur son manque de galanterie et sa grossièreté. La plupart des hommes ont la décence de payer le premier dîner, ou du moins de le proposer. Après, la femme est libre de se laisser ou non inviter.

— Bien sûr, je t’offre le repas.

Je prends sur moi. Je me la joue grand seigneur et ne flanche pas dans ma résolution. Si je l’accable de reproches, il trouvera une nouvelle raison de se moquer de moi. Heureusement qu’il a choisi un restaurant qui soit dans mon budget. Dans le cas contraire, j’aurais puisé dans mon épargne retraite, plutôt que de lui demander de régler la note. Hors de question d’entrer dans son jeu, je suis plus maligne qu’il ne le pense. Je glisse sur mes lèvres un sourire hypocrite. D’ailleurs, cela m’amuse de le surprendre. Clairement, il s’imaginait que je serais incapable de tenir ma langue. Je le sens au regard qu’il fait peser sur moi alors que je noue mon écharpe autour de mon cou.

Dehors, le froid me saisit. Je déteste l’hiver, autant que l’hiver me déteste. Nez qui coule en permanence, gorge irritée et yeux qui larmoient. Je suis comme les plantes, j’ai besoin de soleil et de chaleur pour m’épanouir. Je serre mon manteau contre moi et me dandine d’un pied sur l’autre. Je me frotte les mains, histoire de les réchauffer. Un petit sourire en coin, Alex anticipe ma réaction. Il va être déçu, car je n’ai aucunement l’intention de souligner son manque d’éducation. S’il n’a rien de plus à me dire, je ne vais pas m’éterniser, mon lit et ma bouillotte m’attendent.

— Je vais donc te souhaiter une bonne soirée, déclaré-je.

Je lui tends ma main. Il lève un sourcil interrogateur et finit par la serrer.

— Tu as intérêt à être prête à l’heure demain !

— Bien sûr, tu me prends pour qui ?

Je suis immédiatement sur la défensive. Lorsqu’on m’attaque, je sors les griffes et me prépare à mordre.

— Tu es toujours comme ça ?

— Comment ?

— En mode roquet énervé.

Je me pince les lèvres pour éviter de lui aboyer dessus et lui donner raison. Derrière mon écharpe, je dissimule ma moue boudeuse.

— Alors, à demain.

Un petit salut de la main en guise de conclusion, et je commence déjà à m'éloigner.

— Si cela avait été un rencard, je t'aurais embrassée, m'interpelle-t-il.

— Le premier soir ?

Je me demande bien pourquoi je pose la question, le contraire aurait été pour le moins surprenant. Avec ce genre de spécimen, il ne doit pas y avoir beaucoup de second soir, à moins que la partie de jambes en l'air n'ait été mémorable.

— Toujours.

— Juste un baiser ?

— Ça dépend...

Son sourire se fait énigmatique. Il a, imprimée sur le visage, l'expression de l'homme sûr de lui, à qui nulle femme ne peut résister.

— Je me serais approché de toi.

Pourquoi faut-il qu'il joigne le geste à la parole ? Ce n'est pas comme si je ne le croyais pas, nulle envie qu'il me fasse une démonstration. En deux enjambées, il franchit la distance qui nous sépare. Cette proximité inattendue éveille mes sens.

— J'aurais rajusté une mèche...

D'un geste lent, il glisse mes cheveux derrière mon oreille. Mes joues virent, à nouveau, au cramoisi alors que ses doigts effleurent ma peau avec une telle délicatesse que des frissons me parcourent des pieds à la tête. Alex se penche vers moi, son souffle chaud vient caresser mes lèvres.

— Et je t'aurais embrassée si tendrement que tu n'aurais pas pu résister davantage...

Je retiens mon souffle. Son regard percute le mien, le sonde intensément. Mon corps entier se met à trembler. Comme une feuille. Un instant, j'hésite et... Je recule, gênée, incapable de faire face.

— C'est ce que tu crois, affirmé-je.

Alex ébouriffe ses cheveux, rassemble ses pensées et se dirige vers sa moto. Mon corps refuse d'esquisser le moindre mouvement, je dois lui

laisser le temps de s'en remettre avant d'exiger de lui qu'il me réponde à nouveau. Je le suis du regard.

— Veux-tu que je te raccompagne ? propose-t-il.

— Jamais tu ne me feras monter sur une moto.

Mon ton le convainc d'enfourcher son monstre d'acier, sans insister davantage. Il s'apprête à baisser la visière, quand il suspend son geste et se tourne vers moi.

— Tu n'as pas peur des seringues, n'est-ce pas ?

Mes yeux s'agrandissent démesurément et ma bouche s'arrondit en un O choqué. Voilà ma réponse à sa question.

— Super. À demain, alors.

Il n'a décidément pas les yeux en face des trous pour interpréter mon silence outré comme un consentement. Ce mec est fou, un fou dangereux même. Que veut-il me faire avec une seringue ? Un tatouage ? Mon souffle se coupe. Dans quelle galère me suis-je encore embarquée ? On devrait me couper la langue, pour m'empêcher de débiter des bêtises plus vite que l'éclair. Soudain, une pensée me frappe. Les tatoueurs n'utilisent pas de seringues, mais des aiguilles. Ce sont les... Le mot redouté refuse de franchir mes lèvres. Non seulement c'est un motard tatoué qui fume comme un pompier et boit comme un trou, mais pire que tout, c'est un drogué qui veut m'initier. Les choses s'enchaînent ensuite très vite. Il baisse sa visière, démarre et disparaît dans un vrombissement assourdissant au coin de la rue. Moi, ma bouche ouverte et mes jambes flageolantes restons donc seules.

Chapitre 11

Le réveil pique. Ce devrait être interdit de devoir se lever aussi tôt. Ma montre doit être mal réglée puisqu'elle indique 6 h 15. Je regrette d'avoir accepté de passer une journée avec lui. Un vent glacial me cingle le visage à peine la porte de l'immeuble franchie. Avant d'enfoncer mes mains gantées dans mes poches, je relève le col de ma veste et enfonce mon bonnet en laine sur mes oreilles. Faire le pied de grue, à une heure où même les poules ne sont pas encore levées, a le chic de me mettre de mauvais poil. Avec lui, c'est épidermique, dès qu'il est dans les parages, je suis d'une humeur de chien. Il finit toujours par faire ressortir ce qu'il y a de plus mauvais en moi. C'est amusant que j'utilise l'adverbe « toujours » quand je pense à lui alors qu'on sait que je l'ai vu en tout et pour tout deux fois dans ma vie. 6 h 16 : il est en retard. 6 h 17 : je le hais et j'ai envie de le trucider. 6 h 18 : s'il n'est pas là dans une minute, je retourne finir ma nuit. Je suis déjà en train de faire demi-tour, appelée par la chaleur réconfortante de mon lit, quand le vrombissement d'une moto fait vibrer mes entrailles et m'éloigne irrémédiablement des bras de Morphée.

— Enfin, râlé-je, par principe.

— J'ai dû passer au cabinet récupérer quelques affaires avant de venir te chercher.

— Au cabinet ?

— Nous avons un cabinet rue Voltaire avec Anaïs et Laurence.

Mes yeux s'écarquillent d'incompréhension.

— Je suis infirmier, tu sais.

— Ah oui ! Très bien !

— Tu pensais que je faisais quel métier ? Dealer de drogue peut-être ? éclate-t-il de rire.

Son rire s'éteint dans sa gorge quand il comprend que l'idée qu'il soit un drogué m'a traversé l'esprit et que c'est l'expression d'un réel soulagement qui vient d'apparaître sur mon visage fatigué. C'est sa faute aussi avec son histoire de « seringue », j'en ai fait des cauchemars toute la nuit. J'ai

imaginé qu'il allait m'entraîner dans un immeuble sordide et me proposer de me défoncer.

— Sérieusement ?

Mes épaules se soulèvent, en guise d'excuse.

— Pour te faire pardonner, tu n'as plus le choix, assure-t-il.

Amusé, Alex me tend un casque de moto.

— C'est pour quoi faire ?

Je reconnais que la réponse est évidente, mais à l'idée de chevaucher cet engin, une peur irrationnelle monte en moi. Je crois que je préfère encore essayer la cocaïne que de risquer ma vie sur les routes, accrochée à un fou furieux.

— Ah non, je refuse.

Mon ton se veut convaincant, mes bras se croisent obstinément. Je ne céderai pas. Plutôt mourir. En même temps, on est d'accord que faire de la moto à Paris, c'est signer son arrêt de mort, non ?

— À moins que tu ne souhaites courir derrière, tu n'as pas d'autre choix.

Alex est catégorique, aussi têtu que moi. Je saute d'un pied sur l'autre. Le bon sens voudrait que je dise « stop » et que je tourne les talons en hurlant, toute retenue balayée.

— Tu as la trouille ? me questionne Alex.

— Je ne sais vraiment pas ce qui te fait croire ça.

— Alors, monte.

Moi, je n'ai peur de rien. Je suis une dure à cuire ; si je le voulais, je pourrais rouler des mécaniques, vêtue d'un marcel et en mordillant un cure-dent entre mes lèvres.

— Puisqu'il le faut, soupirez-je.

Le casque doit me faire ressembler à un cosmonaute. D'un geste habile, il m'aide à le placer correctement et rabat la visière.

— Tu sais que tu peux me faire confiance ?

Si je n'avais porté cet affreux casque qui couvre la moitié de mon visage, il aurait vu mon sourcil incrédule se lever.

— Tu me prends vraiment pour un taré, s’agace-t-il.

Rapidement, il énumère les consignes de sécurité et ma détermination déjà fragile menace de s’envoler. Avant que je ne puisse changer d’avis, il ferme son blouson et enfile son propre casque. Il enfourche sa grosse cylindrée noire et m’invite à le rejoindre.

— Détends-toi, suis mes mouvements et tout ira bien, m’assure-t-il.

S’il le dit, c’est que ça doit être vrai. Je m’appuie sur lui en tremblant, avant de prendre place derrière lui, avec la grâce d’un pingouin.

— Et puis, dans le pire des cas, je suis infirmier. Tu seras contente de me trouver si tu te blesses, ironise-t-il.

Si seulement il pouvait voir les éclairs que mes yeux lui jettent.

— Tu peux t’accrocher à moi ou aux...

— Je vais tenir les poignées, si tu n’y vois pas d’inconvénient, le coupé-je.

À peine a-t-il démarré la moto que je me cramponne à sa taille et me colle contre lui. Peu importe s’il entend mes hurlements terrorisés et que je lui perce les tympans. La peur me coupe la respiration. Je ferme les yeux ou, pour être honnête, j’écrase mes paupières l’une contre l’autre. Je vais mourir, je le sais, et je n’ai même pas rédigé mon testament. J’aurais dû laisser sa chance à Paul et dire à ma mère que je l’aime malgré tout. Je n’ai même pas le temps d’adresser une prière au Tout-Puissant qu’Alex pile son engin infernal et que je percute son dos. S’il descend lestement, j’avoue que sans l’appui de sa main, je me serais littéralement écroulée. Il est 6 h 50 et je viens de vivre l’expérience la plus terrifiante de toute ma vie. Encore plus effrayante que lorsque Anjali m’a obligée à faire le train fantôme à la foire du Trône avec elle. J’avais cédé à sa supplique, non pas parce que c’est ma meilleure amie, mais parce qu’elle avait su toucher la corde sensible. « Il n’y a que les chochottes qui refusent de faire un manège que même un gosse de douze ans fait avec le sourire aux lèvres. » C’est qui la mauviette maintenant, hein ? OK., mes genoux font des castagnettes et je suis plus livide qu’un cachet d’aspirine, mais je l’ai fait, et ça, ce n’est pas rien. J’ai survécu.

— Tu ne vas pas vomir quand même ? me questionne Alex.

J'avoue que c'est une proposition plutôt tentante. Ce serait même la vengeance parfaite, dans la mesure où j'ai déjà perdu toute dignité. Je ne suis plus à ça près. Son petit sourire arrogant du mec fier de lui disparaîtrait instantanément si je souillais ses chaussures. Il ne me laisse pas le temps de mettre ma menace à exécution. Il pousse la porte cochère d'un immeuble et nous fait monter deux étages à pied, bien qu'il y ait un ascenseur à disposition. Un coup discret sur la porte et nous pénétrons dans un couloir sombre.

— Marc, c'est l'infirmier...

— Je suis là, répond une voix grave remplie de dentifrice depuis la salle de bain.

Avec assurance, Alex se faufile jusqu'à l'homme qui se rince la bouche avant de nous saluer.

— Je vous présente ma stagiaire, Mlle Bayard. Ça ne vous dérange pas si elle assiste aux soins ?

Il hoche la tête, et part s'allonger sur le canapé. Et baisse son pantalon ! Les yeux écarquillés, je vire au rouge écarlate. Un parfait inconnu me montre son fessier poilu au-dessus duquel se trouve un pansement. Pour mon baptême du feu, Alex ne m'épargne rien et pourtant je refuse de détourner les yeux. Je suis Elizabeth Bayard et ce n'est pas un petit bobo de rien du tout qui va me faire peur... OK, ce n'est pas rien. Je déglutis difficilement, mes yeux s'écarquillent devant l'ampleur de la plaie suintante. Heureusement le patient, s'il peut m'entendre, ne peut voir mon visage se décomposer. Avant 7 heures du matin, se retrouver face à des fesses poilues et une plaie purulente, c'est rude. Même après 7 heures, ce le serait aussi quand on y pense. Bien qu'il n'en laisse rien paraître, je suis sûre qu'Alex doit bien se fendre la poire. Il me prend pour une poule mouillée, à moi de lui prouver qu'il a tort. Je vais tout endurer courageusement et il verra ainsi de quel bois je me chauffe.

— Vous devez avoir sacrément mal ! ne puis-je cependant m'empêcher de commenter à voix haute.

— C'est vrai que j'ai connu mieux dans ma vie, réplique l'homme.

Sans perdre une minute, Alex sort le matériel dont il a besoin.

— C'est pour cette raison que je viens chaque jour mécher la plaie depuis que Marc s'est fait opérer d'un kyste pilonidal.

Les gestes d'Alex sont précis et efficaces. Ses mains ne tremblent pas, il ne bronche pas, ni ne cille. Pour sûr, il en a vu d'autres.

— Comme il prend le RER à 7 h 30, nous devons passer de bonne heure. Ma tournée commence avec lui et c'est pour cette raison que tu as dû te réveiller si tôt.

— Je me lève toujours de bonne heure, ce n'est absolument pas un problème pour moi.

Menteuse, menteuse, menteuse. Alex n'a pas besoin de savoir que m'extraire de mon lit relève d'une opération commando. Les gifles, le verre d'eau, les quinze sonneries différentes sont parfois nécessaires. Marmotte est mon second prénom.

— Et vous pouvez vous asseoir ?

J'enchaîne les questions, d'autant plus aisément que Marc ne se formalise pas. Sincèrement, je préfère éviter qu'Alex s'attarde sur mon manque de réactivité matinale. Je fais de gros efforts pour rester courtoise, alors que ma main ne demande qu'à rencontrer sa joue.

— J'avoue qu'en ce moment, je me promène avec mon coussin de petit vieux.

— Te sens-tu capable de finir le soin ?

L'air goguenard, Alex se tourne vers moi. Est-il réellement insensible au point de ne percevoir aucun des signaux de détresse que je lui envoie ? J'en reste bouche bée.

— Il n'y a plus qu'à mettre le pansement étanche, insiste mon bourreau.

Promis, demain, je l'emmène à la bibliothèque et je lui fais couvrir des livres, on verra s'il fait toujours le malin. OK, ce n'est pas comparable. Le pire, c'est que je suis sûre qu'il ferait ça très bien, dans la mesure où il est capable de positionner correctement un bandage sans qu'il ne s'entortille. Il me lance un défi, je n'ai pas d'autre choix que de le relever ; retrouver ma dignité perdue est à ce prix. Je souffle profondément et accepte.

— Explique-moi.

Brièvement, il me donne quelques consignes et je me concentre. Comme s'il s'agissait d'une opération à cœur ouvert, je m'applique à exécuter le pansement. Fière de moi, je me redresse. Je viens de remplacer au pied levé le chirurgien et mon patient a survécu, en tout cas, il ne hurle pas, ce qui est un signe encourageant que je ne m'y suis pas trop mal prise.

— C'est très bien, me complimente-t-il. C'est bon, Marc, tu vas pouvoir aller bosser.

Ne serait-ce pas un éclat de respect qui traverse la pupille d'Alex ? Je ne me suis pas dégonflée. Je suis dégoûtée, choquée, éprouvée, mais pas peu fière. Je viens de sauver une vie. Rien de moins. Petite danse de la victoire dans ma tête. La porte d'entrée refermée, je me tourne vers lui et le foudroie. Si nous étions les personnages d'un Marvel, mon regard lancerait des éclairs et le réduirait en cendre en une fraction de seconde. Mais comme nous sommes dans la réalité, il me faut joindre les mots aux gros yeux pour qu'il comprenne à quel point je suis hors de moi. Anticipant ma colère, il lève la main pour m'inciter au silence.

— Tu voulais savoir qui je suis, tu le vois.

— Tu m'aurais dit que tu étais infirmier, j'aurais compris.

— C'est là où tu te trompes, tu n'aurais pas compris.

— Tu m'as prise au piège, insisté-je froidement.

Je refuse de croire qu'il a raison, que c'était le seul véritable moyen de le connaître, lui, sous cette carapace. D'un geste de la main, Alex chasse une boucle de mon visage et esquisse un sourire indéfinissable. Mon cœur manque un battement. La douceur de ses doigts sur mes tempes me coupe le souffle. Mais le temps reprend aussitôt sa course lorsqu'il jette un coup d'œil à sa montre.

— On y va.

— Ce n'est pas trop tôt.

— Monsieur Fidelli, il est 7 h 05, commence patiemment Alex.

— Je vous attendais à 7 heures, moi.

Un sourire se glisse sur mes lèvres. Alex se fait gronder par un vieux monsieur chauve et ventripotent.

— Et moi, je vous avais dit que je viendrais entre 7 heures et 7 h 30, on peut donc estimer que je suis ponctuel.

— On va dire ça, râle le vieux monsieur.

Péniblement, il prend place dans un fauteuil aussi usé que lui.

— Et c'est qui, elle ?

— C'est ma stagiaire. D'ailleurs, cela vous dérangerait si...

— Cela me dérange, en effet, coupe M. Grognon.

Il écorne l'image du papy gâteau avec sa brusquerie, son manque d'amabilité et ses manières de vieux grigou. Je suis surprise qu'Alex garde son calme et sa politesse face à un énerguemène de cet acabit. Il y a longtemps que je lui aurais fait avaler son dentier au lieu de ses pilules. Je me force à lui sourire.

— Pas de souci, je vais patienter dans le couloir.

Aucune envie de voir les fesses de ce charmant vieux monsieur avant ma première tasse de café. Ni après d'ailleurs. Tiens, penser à demander à Alex quand la pause petit déjeuner aura lieu.

— Sur le palier, vous voulez dire.

Je crois qu'il plaisante, mais aucunement. Si j'envisage sérieusement de lui faire avaler son dentier, je ne vous dis pas le sort que je réserve à sa canne.

— Vous tenez à ce que j'attende Alex hors de votre appartement ?

— Eh bien dites donc, on ne peut pas dire que vous compreniez très vite. Il vaudrait peut-être mieux que vous ne deveniez jamais infirmière. Caissière à la rigueur, et encore...

Il me jauge des pieds à la tête, méprisant.

— Et puis avec votre physique, vous ne pouvez même pas envisager de vous faire entretenir par un mari plein aux as.

Des grossièretés plus grosses que moi me montent aux lèvres, mais comme je suis une personne mature et pondérée, je me contente de sourire de toutes mes dents. Je tourne les talons et m'éloigne. La politesse des personnes âgées n'est qu'un mythe, à moins qu'il ne soit l'exception qui confirme la règle. Je préfère croire en cette deuxième version, et laisser le bénéfice du doute à tous les autres petits vieux que nous allons croiser aujourd'hui. Preuve que je suis plus que raisonnable, je me retiens de dire à Alex de rater exprès sa piqûre.

— Je n'en ai pas longtemps, assure Alex. Je surveille juste la glycémie de M. Fidelli avant de lui injecter sa dose d'insuline, puis je...

— Vous n'êtes pas obligé de raconter ma vie à tout le monde, s'impatiente le vieux bourru.

Avec une politesse excessive et hypocrite, je lui souhaite une agréable journée et sors de la pièce, les poings serrés. Dans ma tête, les insultes fusent. Je n'ai pas encore quitté de l'appartement et profite donc encore un peu de la mauvaise humeur de M. Fidelli. Il ronchonne, pousse de petits cris et se plaint de l'incapacité d'Alex à faire une piqûre correctement. Bien sûr le tout agrémenté d'insultes, sinon ce ne serait pas amusant. Si j'étais vraiment la fille raisonnable que je prétends être, celle qui ne part jamais au quart de tour, j'obéirais sans doute aux désirs d'un vieux monsieur, probablement aigri par une vie difficile, je compatirais intérieurement, mais au risque de vous décevoir, ce n'est vraiment pas mon genre. Je suis bibliothécaire, pas mère Teresa pour deux sous. Je me verrais plutôt comme une Jeanne d'Arc moderne. La coupe au bol et la sainteté en moins. Prise d'une impulsion subite, je fais demi-tour et passe la tête dans le salon.

— Alex, tu es plutôt croissant ou pain au chocolat ? Brioche au sucre peut-être ?

D'un même élan, les deux hommes se tournent vers moi. Je vous laisse deviner lequel des deux menace de faire une crise d'apoplexie.

— Ne me dis rien, je prendrai un assortiment, lancé-je avec un sourire triomphant.

Sans demander mon reste, je m'en vais d'un pas guilleret hors de l'appartement de M. Grognon.

7 h 37 : le jour refuse de se lever, ou plutôt il se lève du pied gauche, lui aussi. C'est le mois de janvier, il faudrait bannir sa présence dans le calendrier. Les fêtes sont finies, les papiers cadeaux s'accumulent et les cadavres de sapins déplumés hantent les trottoirs dès le lendemain du réveillon. Le ventre gonflé, on jure qu'on va commencer un régime. Bien sûr cette bonne résolution est, comme toutes les autres, aussitôt oubliée. Comme si cela ne suffisait pas, le temps maussade et glacial est de la partie. L'hiver refuse de laisser céder sa place au printemps, et rougit mon nez. Ce serait trop demander qu'un petit rayon éclaire ma journée. Sans doute.

Alex fait disparaître un deuxième croissant, essuie sa bouche d'un revers de manche avant de pousser une lourde porte cochère en bois. Sa voix sourit lorsqu'il ouvre la porte d'entrée de l'appartement dont il a la clé.

— Léontine, c'est moi.

Seul un silence glaçant nous répond.

— Elle doit encore être en train de dormir, me chuchote Alex.

Il allume, et nous progressons lentement. Je m'arrête un instant devant les portraits sur les murs : plusieurs générations se mêlent et dessinent le parcours d'une vie. À l'âge respectable où le meilleur est passé, serai-je moi aussi en photo sur un mur, entourée de mes enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants ? Tiendrai-je tendrement la main d'un homme jusqu'à ce que la mort nous sépare ?

— Léontine, appelle-t-il doucement.

Alex pousse la porte d'une chambre plongée dans l'obscurité la plus totale. Alors qu'il appuie sur l'interrupteur, une lumière blanche se diffuse et je distingue finalement un corps tout fragile enseveli sous une montagne de couvertures. Aucun mouvement, aucune réponse. Et si elle était... Mon sang se fige, et je m'agrippe à la main d'Alex. Solidement. Mes jambes flageolantes menacent de céder sous mon poids.

— C'est Alex, répète-t-il un peu plus fort.

La silhouette ne frémit pas. Je refuse de le lâcher, et je m'approche du lit avec lui. Mon comportement est totalement irrationnel, mais ses doigts enlacés aux miens m'évitent de perdre pied. Avec tendresse, il pose son autre main sur la joue ridée. Et des yeux engourdis de sommeil s'ouvrent doucement et se posent sur nous.

— La belle au bois dormant doit se réveiller, murmure Alex.

La vieille dame consent à se redresser, secoue sa carcasse, frotte son visage et adresse un sourire radieux au prince peu charmant qui vient de l'obliger à quitter ses rêves. Elle se tourne vers moi. Lentement, son regard bienveillant descend, s'arrête sur nos mains étroitement serrées.

— Eh bien, mon ami, tu me fais des infidélités ? s'amuse-t-elle.

— C'est son premier jour, la petite te croyait morte.

Un « oh » scandalisé s'échappe de mes lèvres. Je suis mortifiée.

— Pas encore, me rassure-t-elle.

— Il ne faut pas lui en vouloir. Dans quelque temps, elle saura que Mme Lanjou est une dure à cuire.

— Un peu dure d'oreille, rit la vieille dame.

Ce rire cristallin efface les années qui marquent son visage, rappelle la jeune fille insouciante qu'elle a dû être.

— J'ai déjà enterré trois maris, et ne désespère pas d'en trouver un quatrième.

— Il ne faudra pas nous l'user trop vite celui-là.

— Ce n'est tout de même pas ma faute si les hommes de mon âge ne tiennent pas le choc. Il me faudrait un petit jeune.

— Vous savez bien qu'entre nous c'est impossible...

— Pas toi, mon chou, je pensais à un petit jeune de 65 ans.

Je ne peux m'empêcher de sourire aux facéties de la femme qui, ragaillardie, saute à présent hors de son lit.

— Lizzie, il va maintenant falloir que tu lâches ma main. Je dois m'occuper correctement de la plus jolie de mes patientes.

— Voyou, lance gaiement Léontine en tapotant le bras d'Alex, je suis sûre que tu dis ça à toutes les femmes.

— Pas du tout ! Toi seule as su conquérir mon cœur.

Mes doigts crispés lâchent ceux d'Alex. Rassurée, je consens à m'éloigner de quelques pas et prends appui contre le mur. Mes pensées s'entrechoquent, mon rythme cardiaque peine à ralentir.

— Vous vous sentez bien, jeune fille ? s'inquiète sincèrement la vieille femme.

Pour qu'une octogénaire à la peau ridée et à la mise en plis impeccable, pense que mon état est plus critique que le sien, c'est que je dois faire peur à voir. Vraiment très peur. Il faut vite que je me recompose une expression sérieuse et professionnelle, comme si je savais ce que je faisais dans cette galère.

— C'est que je n'ai pas eu ma dose quotidienne de café, réponds-je d'une voix éraillée.

— Bonne idée, mon petit. Et faites-le bien serré.

— Je ne sais pas si je...

Mon regard cherche l'approbation d'Alex. Sans un mot, il parvient à m'encourager.

— Vas-y, je m'occupe de ma chérie.

Comme une adolescente prépubère, Léontine replace une mèche derrière son oreille et se met à glousser. Il n'y a pas à dire, Alex sait parler aux femmes. Enfin celles qui ont dépassé depuis longtemps l'âge légal de la retraite.

— Faites comme chez vous, mon chou ! Fouillez dans les placards, vous trouverez tout ce dont vous avez besoin.

— Enfin, ce n'est pas gagné avec elle, raille Alex.

— Je crois que je vais savoir faire du café, grommelé-je. Mais peut-être que dans le tien, je vais y verser de l'arsenic.

— Tu n'oserais pas ?

— Tu crois ?

Ses yeux me sourient, et je prends la tangente avant qu'il ne décide de se venger. Il trouverait le moyen de m'obliger à soigner une plaie purulente ou un furoncle dégoûtant sur une fesse. Je préfère ne pas prendre de risques et accepte ma nouvelle mission. Cuisine, cafetière, café, tasses. Ça devrait être dans mes cordes, et en effet, je ne suis pas peu fière de moi quand je vois un liquide noir s'écouler lentement. Petite danse de la victoire. Je suis en train de tourner sur moi-même quand je me fige à la vue d'Alex et de Léontine. À côté d'un grand gaillard de plus d'un mètre quatre-vingts, la silhouette semble encore plus gracile, comme si le moindre souffle de vent risquait de la renverser.

— Elle n'est pas un peu dérangée, ta stagiaire ? interroge Léontine, appuyée sur l'avant-bras d'Alex.

— Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire, s'amuse Alex.

Fragile, Léontine, il faut le dire vite. C'est l'idée que je me faisais d'elle, avant de l'entendre se moquer aussi ouvertement. Elle est, en réalité, aussi douce qu'un roquet. Alex l'aide à s'asseoir face à l'étroite table en formica et dépose devant elle un pilulier. Léontine porte sa tasse à ses lèvres sèches.

— Ce café est parfaitement imbuvable, avance Léontine.

Une grimace déforme ses traits. Mon café est absolument parfait, j'en suis sûre. Vexée, je suis sur le point de rétorquer. S'il y a bien un truc que je suis capable de réussir les yeux fermés, c'est le café. J'ai une longue expérience derrière moi. Cependant Alex prend les devants et pointe son doigt vers la vieille femme.

— Je sais ce que tu essaies de faire, mais tu ne m'auras pas.

Alex vide sa tasse d'un trait.

— C'est à prendre ou à laisser, mais je ne te donnerai pas de sucre.

— Tu n'es vraiment pas gentil.

La vieille dame redevient petite fille face au refus manifeste d'Alex de céder à sa demande. Bientôt elle va lui faire le regard du chien battu ou taper des pieds pour marquer son mécontentement.

— Rien qu'un petit morceau ? susurre la vieille dame en battant des cils.

Elle se la joue adolescente, découvrant son potentiel aguicheur. Sans succès. Alex secoue obstinément la tête.

— Non, pas la peine d’essayer de me charmer, je...

La porte d’entrée claque violemment, je sursaute. Une vraie trouillarde.

— C’est moi, chantonne une voix un brin gouailleuse depuis le corridor. Vous ne devinerez jamais qui j’ai croisé... Tiens, bonjour Alex, roucoule une jeune femme en claquant sur ses joues deux bises sonores.

Alex me la présente rapidement, il s’agit d’une aide à domicile. Elle gère notamment le ménage de ce grand appartement.

Il n’y a pas besoin d’être devin pour savoir que cette fille n’est pas insensible au charme du beau ténébreux à mes côtés. Le côté mauvais garçon a toujours un effet dévastateur sur la gent féminine. En moins d’une seconde d’observation, je devine qu’elle est accro à Alex. Les signes sont tous là : cheveux dans lesquels on passe une main, un index qui se pose à la commissure des lèvres soigneusement maquillées et un petit rire débile qui ponctue chacune de ses phrases. Moi je suis vaccinée. Grâce à mon ex. Je devrais lui envoyer une carte de remerciement, tiens. Il m’évite aujourd’hui une bonne dose de ridicule.

— On devrait peut-être y aller, lancé-je innocemment.

La jeune femme m’envoie aussitôt un regard assassin, à croire que je viens de coller ma bouche à celle d’Alex. Si elle se doutait à quel point il n’est pas mon style, elle saurait qu’elle n’a aucun souci à se faire, et qu’elle peut continuer à le draguer en toute impunité.

— Tu as absolument raison. Je ne vois jamais le temps passer quand je m’occupe de la plus charmante.

Il adresse un clin d’œil complice à Léontine, qui rougit jusqu’aux oreilles.

— À demain, ma jolie, pas de folie en mon absence.

13 h 30 : je vais mourir. Mon estomac revendique son existence. Les rendez-vous se sont enchaînés à un rythme effréné. Moto, soins médicaux, et au suivant. Escarres, diabète, fracture du col du fémur, ulcère... Tous ces soins devraient m’avoir coupé l’appétit. Il n’en est rien. J’ai une faim de loup que des plaies horribles n’ont pas réussi à faire disparaître.

— Pitié, il faut que je mange...

Mes pas refusent de me porter plus loin. S'il veut que je le suive, il va devoir me porter sur son épaule.

— Petite nature, râle Alex.

Il sort sur portable, consulte ses rendez-vous. J'avoue que je le voyais plutôt comme un homme bordélique, en même temps, je pensais aussi que c'était un drogué tatoué, fumant clope sur clope avant de sillonner les routes à fond les gaz.

— Tu promets qu'après le déjeuner, tu me suivras sans rechigner ?

Les doigts croisés dans le dos, je jure sur la tête de ma mère de la jouer profil bas.

— Très bien, concède-t-il. Nous avons trente minutes.

Le regard suspicieux du serveur nous indique une table au fond de la salle. Le plus loin possible de la baie vitrée qui donne sur la rue. Sympathique. Pour la première fois, je sais ce que ça fait d'être un paria. D'habitude, on me place, moi et mon sourire inimitable bien plus proche de l'entrée.

— Ça ne te dérange pas ?

— Quoi ?

— Ce n'est pas normal que...

— Puis-je prendre votre commande ?

Le serveur zélé ne me laisse pas achever ma phrase, en pointant son carnet sous notre nez.

— Bien sûr.

Mon ton est froid, mon regard glacial. Je ne suis pas contente et je veux qu'il le sache. Si je n'étais aussi affamée, je froncerais les sourcils et taperais du poing sur la table, avant de lui faire une leçon de morale sur la tolérance, la justice et l'acceptation de la différence. Mais mon estomac crie famine. J'avoue, je suis lâche, et pèse dans la balance mon désir de revêtir mon costume de justicière et mon appétit inassouvi.

— Je voudrais une entrecôte grillée, avec des frites.

Ce n'est pas de ma faute si mon estomac parle à travers ma bouche.

— Une sauce ?

— Roquefort.

Alex éclate de rire, avant de commander le même plat que moi.

— Il y a un problème ?

— Aucun. Vive l'haleine de chacal...

— Ce n'est pas comme si tu avais prévu de m'offrir le baiser du siècle. Parce que si c'est le cas, préviens-moi, je commanderai des fraises ou, mieux, je me laverai les dents.

Alex secoue la tête, et durant une longue seconde, son regard s'accroche à mes lèvres avec une étrange lueur, mélange d'incrédulité et de pensée impure. Mon ventre se contracte délicieusement ; soudain, je pense à ce que je ressentirais si ses lèvres se posaient sur les miennes et imagine l'effet de son piercing frôlant ma langue. Je déglutis péniblement, avant de baisser les yeux sur ses mains qui jouent avec un morceau de pain. Ses mains viriles et pourtant capables de douceur. Ses longs doigts parcourant ma peau nue...

D'un bond, je me lève, et les yeux d'Alex s'agrandissent démesurément. J'hésite entre me jeter sur ses lèvres et prendre la fuite. Comme d'habitude, je choisis la seconde option. Je me retrouve nez à nez avec notre serveur, manquant de renverser le plateau qu'il tient en équilibre. Ç'aurait été dommage, car nos assiettes sentent divinement bon.

— Pourquoi ne pas nous avoir installés devant ?

Je l'agresse. Alors, tu réponds quoi à ça ? Toi et tes a priori ridicules, vous allez pouvoir vous rhabiller.

— J'ai pensé que vous préféreriez être tranquilles...

— N'est-ce pas plutôt parce que mon ami ne correspond pas à l'image de votre restaurant ?

Je singe les guillemets en l'air.

— Non, pas du tout.

— Alors, pourquoi ne pas nous avoir placés à cette table ?

La superhéroïne en moi veut qu'il avoue et reconnaisse ses torts. Ce serveur est pétri de préjugés.

— Pas du tout, madame, s'offusque-t-il.

J'émets un petit ricanement dubitatif. Mais bien sûr, genre je vais te croire.

— Nous attendons un groupe de neuf personnes, la table leur est réservée. Voulez-vous que je vous montre le planning ?

— Pourrions-nous avoir du pain ? demandé-je, en lui tendant le panier en osier.

— Mais certainement, madame s'amuse le serveur.

Il dépose les assiettes fumantes sur notre table, à laquelle je me rassois, gênée. Je remercie vivement notre serveur pour sa rapidité, et ajoute un compliment pour le chef, sans même avoir goûté mon plat.

— Satisfaite ?

— Ce n'est pas la peine d'en rajouter, toi.

— Tu sais, la plupart des gens se moquent de ce à quoi je peux bien ressembler.

— Attends, tu as l'air d'un... d'un...

— Je t'en prie, dis-moi.

— Je ne sais pas, moi, m'agacé-je.

Nerveusement, je plante ma fourchette dans mon steak et découpe un large morceau de viande, que je me mets à mastiquer.

Chapitre 12

Sa phrase reste en suspens. Je n'ai pas besoin qu'elle l'achève pour la compléter moi-même. Pour me décrire, les mots qui reviennent le plus souvent sont : rebelle, repris de justice, délinquant, dangereux. Enfin, pour ceux qui sont le plus politiquement corrects. Dans la rue, j'avoue que je ne les entends même plus, et lorsque je dégaine mon regard de tueur, ils cessent de franchir le seuil des lèvres des passants.

— Et tes patients, ils ne disent rien de tout ça !

— Parfois, ils se signent en criant « *vade retro satanas* », mais dans l'ensemble, ça se passe bien.

— Sérieusement ? insiste-t-elle.

— Je suis toujours sérieux. Alors oui, au début, ils sont souvent impressionnés ou déstabilisés, mais ils s'habituent à moi.

Ma réponse ne semble pas la satisfaire, sur sa bouche se dessine une moue dubitative.

— Et toi, comment réagiras-tu si je venais te faire des soins ?

— Moi ? Hors de question que je te laisse poser un doigt sur moi !

Sa franchise m'amuse, autant que son regard choqué.

— Excuse-moi d'être honnête, mais...

Pour ne pas achever sa phrase, Lizzie choisit de changer de sujet et me presse de questions sur mon métier. Elle ne se montrerait pas plus intéressée si elle avait décidé de se reconvertir.

— Et ça ne te dérange pas que les gens dont tu t'occupes soient toujours...

— Toujours quoi ?

— Toujours malades.

Devant l'absurdité de sa question qui le paraît d'autant plus une fois formulée à voix haute, elle éclate d'un rire sonore et contagieux.

— Ce que je veux dire, c'est que c'est triste quand même...

Mon rire s'étouffe dans ma gorge. C'est triste, oui, putain, c'est triste. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle s'empare de ma main, que je lui abandonne sans m'en rendre compte. Une boule se noue dans ma gorge. On a beau se préparer, s'y attendre, savoir. En réalité, je crois qu'on ne s'habitue jamais vraiment à ressentir un tel manque.

— Où étais-tu lundi ? murmure-t-elle, en cherchant mes yeux.

— Avec Paulette...

Lizzie attend que je poursuive, sans me presser et sans lâcher ni ma main ni mes yeux. Les mots ont du mal à venir jusqu'à mes lèvres. Les dire à voix haute les rend tellement concrets, vrais, définitifs. Je me racle la gorge.

— Elle est morte, et l'inhumation avait lieu lundi.

— Et vous étiez... proches ?

Son doux sourire m'encourage à poursuivre. En temps normal, c'est ce moment-là que je choisis pour effectuer une petite pirouette et changer de sujet de conversation.

— Quand on a ouvert le cabinet avec les filles, nous n'avions aucune clientèle. Forcément, nous avons une vague idée de la démarche à suivre pour s'en faire une sans avoir à déboursier une fortune... Les premiers temps, on attendait les coups de fil, en buvant du café. Et un matin, Paulette a appelé et c'est moi qui ai répondu. Sa voix m'a fracturé le tympan. Et puis je suis allé chez elle, encore tout neuf et tout maladroit, malgré mes quatre années passées à l'hôpital. Tous les jours, matin et soir, pendant des années...

— Comme Léontine...

Je hausse les épaules. Bien sûr, on apprend à garder ses distances, à rester professionnel, mais nous sommes aussi des humains et s'attacher est naturel. Surtout quand il s'agit d'un petit bout de femme avec des yeux en amande et la gouaille facile.

— Comment fais-tu pour supporter tout ça ? La maladie, la mort, la souffrance. J'en serais bien incapable. Et je ne te parle même pas du sang ou de toutes ces matières purulentes que le corps humain est capable de produire...

J'éclate de rire.

— Grâce à des moments comme celui-ci.

— Sérieusement ?

— Tu m’as offert une belle parenthèse aujourd’hui. Surtout quand tu as parlé de viennoiseries devant mon patient le plus râleur. Demain, il va se plaindre, et les jours suivants aussi, je pense ; mais ça valait le coup.

Lizzie oscille entre le rire et les larmes ; sa main serre la mienne.

— Tu as une patience d’ange ; à ce vieux grincheux, j’aurais fait une piqûre dans les fesses direct.

— Il vaut mieux pour tout le monde que tu restes bibliothécaire, alors !

Un instant, j’oublie les bavardages, les bruits de vaisselle, le monde autour de nous, et je me perds dans son regard azur. Un ciel estival, radieux, lumineux. La chaleur de sa main réchauffe la mienne et m’envoie des frissons électriques. Sans crier gare, les battements de mon cœur s’accélèrent. Si je me penchais par-dessus la table, je pourrais l’embrasser, découvrir la saveur de ses lèvres. Je déglutis. Qu’est-ce qui ne va pas chez moi ? Une semaine d’abstinence, et me voilà prêt à sauter sur la première fille venue. Je vais devoir y remédier.

— Je prendrais bien un...

— On y va, la coupé-je.

Un café aurait été le bienvenu, mais rester auprès de ses grands yeux qui me dévorent n’est pas une bonne idée. Brutalement, je retire ma main que j’avais abandonnée entre les siennes et me lève d’un bond comme mu par un ressort invisible. Je dois me ressaisir.

— J’ai encore faim, marmonne-t-elle entre ses dents. En plus, ils ont de la mousse au chocolat.

On dirait une fillette à qui on refuse une friandise ; elle m’amuse autant qu’elle m’agace.

— Dépêche-toi de mettre ton manteau.

— Oui, papa, réplique-t-elle.

Si elle osait, je suis sûr qu’elle taperait du pied pour montrer à quel point elle est mécontente. Heureusement, nous sommes en public, donc elle se contente de prendre le plus de temps possible pour se couvrir. J’hésite à lui

nouer moi-même son écharpe autour du cou, mais je crains de ne pas réussir à me contenir et de l'étrangler. Pour ne pas commettre l'irréparable, je m'éloigne en direction de la caisse.

— Ça a été ?

— Oui, oui, très bon.

— Désolé pour le malentendu...

D'un geste de la main, il m'invite à me retourner et à constater par moi-même que les clients sont arrivés.

— Je vous ai cru, lui assuré-je. C'est juste Lizzie qui, parfois, s'enflamme un peu.

— Ah, les femmes amoureuses.

Il m'adresse un clin d'œil de connivence, en me rendant ma carte bleue alors que Lizzie nous rejoint enfin.

— Je vous dois combien ? lance-t-elle.

— Monsieur a déjà réglé pour vous deux.

Au lieu de me remercier, elle me jette un regard froid. Qu'est-ce qui ne va pas, encore ? Comme je n'ai aucune envie de perdre davantage de temps, je l'entraîne à l'extérieur.

— Je pouvais payer mon repas, me reproche-t-elle.

— Un merci aurait fait l'affaire.

Lourdement, elle soupire.

— Jamais contente.

— Non, jamais.

Finalement, elle est plus agaçante qu'amusante, la petite fille trop gâtée.

Chapitre 13

Après un bref coup de sonnette, Alex pousse la lourde porte en bois et annonce, d'une voix forte, notre arrivée. Je traîne les pieds et m'attarde plus que de raison dans l'entrée de l'appartement.

— Lizzie.

Alex me fait les gros yeux, son instinct ne le trompe pas. Il sent que je préférerais être partout ailleurs plutôt qu'ici, à me demander ce qu'il m'a réservé pour cet après-midi. Réflexion faite, le déjeuner me pèse un peu sur l'estomac et je doute que la vue, ou pire l'odeur, de nouvelles plaies facilitent ma digestion.

— Tu comptes rester dans le couloir ?

— Je peux ?

— Non.

Avec la plus mauvaise volonté du monde, je le suis dans un salon aux murs recouverts de bibliothèques et de tableaux. Les années ont surchargé les étagères de bibelots et de photos. Un couple de personnes âgées, installées confortablement sur des fauteuils d'un autre temps, regardent la télévision. Le son est bien trop fort. Le mari se lève le premier et vient serrer chaleureusement la main d'Alex.

— Comment allez-vous, monsieur Amosset ?

— Très bien. Tu es venu nous présenter ton amoureuse ? hasarde le vieux monsieur.

Avec un large sourire, M. Amosset se dirige vers moi et me prend la main entre les siennes. Il la garde un long moment, ancrant ses yeux dans les miens. J'hésite entre me sentir mal à l'aise et touchée par sa prévenance.

— Pas exactement, réplique Alex, amusé.

— C'est bien dommage, elle a vraiment de beaux yeux, la petite.

Le compliment me fait rougir. C'est toujours bon pour le moral et pour l'ego lorsqu'un homme vante votre beauté. Je reporte mon attention sur Alex qui se penche lentement vers la vieille dame.

— C'est ma stagiaire, ment Alex. Elle vient découvrir le métier sur le terrain.

M. Amosset lâche finalement ma main.

— Vous avez de la chance, Alex est sans doute le meilleur des professeurs. Vous ne pouviez pas mieux tomber.

— C'est ce que je me disais aussi.

Je n'en pense pas un mot. Depuis le début de la journée, Alex ne m'a pas ménagée une seconde, m'aurait laissé mourir de faim si je n'avais tapé du poing sur la table et n'hésite pas à me montrer le pire. Ce type-là n'a rien du pédagogue idéal, version Mr Keating dans *Le Cercle des poètes disparus*, c'est plutôt le sergent instructeur Hartman de *Full Metal jacket*. Quoi ? Vous trouvez que j'exagère ? Moi ! Ce n'est pas du tout mon genre pourtant. Bon, c'est vrai qu'il ne m'agonit pas d'injures. Sa méthode n'est pas non plus fondée sur l'humiliation. Je soupire. Si je suis honnête... Alex est, même si ça me tue de le reconnaître, un infirmier exceptionnel. Je pose sur lui un regard plus doux, me répétant les paroles du vieil homme : « Je ne pouvais pas mieux tomber. » Je commence à croire qu'il a raison. Quelle probabilité avais-je que mon motard tatoué soit un digne successeur de mère Teresa ? Alex s'approche doucement de Mme Amosset, s'empare de la télécommande et coupe le sifflet à l'animateur dopé aux amphétamines.

— Bonjour madame Amosset.

La vieille femme lève vers lui ses yeux délavés et plisse le nez.

— Bonjour monsieur...

Elle cherche le nom, comme si elle l'avait sur le bout de la langue.

— Alex, votre infirmier.

La voix d'Alex est calme et posée. Si elle me fait du bien, je ne doute pas qu'elle produise le même effet sur la vieille femme. Pourtant, c'est un nuage d'inquiétude qui traverse ses iris bleu clair.

— Je n'ai pas besoin d'un infirmier. Qui vous a fait venir ? l'agresse-t-elle.

— Votre médecin traitant.

— M. Leduc ?

— Mme Parillos.

— Je ne connais pas cette dame, assure-t-elle. Je vais toujours voir M. Leduc. Il me suit, ainsi que les enfants.

Une lueur inquiète envahit les yeux délavés de la vieille femme qui glisse entre son époux et Alex. Ce dernier s'accroupit près de Mme Amosset, accroche son regard, puis il prend les mains ridées avec une douceur infinie entre les siennes.

— Tout va bien.

Sa voix se veut apaisante.

— Tout va bien ?

— Tout va bien, répète-t-il, assuré. Nous allons faire les soins prescrits par le docteur et ensuite, je vous rends à votre mari qui vous aura préparé une bonne tasse de thé au citron.

— J'aime quand il est bien chaud et avec...

— Deux sucres, complète son mari gentiment.

— Et tu iras chercher les enfants à l'école ? ajoute la vieille dame.

— Bien sûr, et je leur apporterai leur goûter.

M. Amosset et Alex aident la vieille femme à se relever. Elle s'agrippe alors au bras qu'Alex lui propose.

— Et les enfants à l'école, c'est toi qui iras les chercher ?

Son mari lui adresse un sourire rassurant. Sa silhouette fragile le semble encore plus, à mesure que je me rends compte que son esprit déraile. Ses enfants sont grands et les portraits de bambins qui ornent les murs sont probablement ceux de leurs nombreux petits-enfants. À la dérobée, j'observe M. Amosset et je comprends que cela ne devient pas plus facile au fur et à mesure que progresse la maladie. Peut-on prendre l'habitude que la femme aimée oublie les fragments d'une vie que vous avez construite à deux ? Ma gorge se serre, en devinant la tristesse de cet homme. Avec une patience infinie, Alex la rassure, lui explique les soins qu'il va lui prodiguer. Sans doute, les mêmes que la veille. Les yeux d'Alex croisent les miens, et sans qu'un mot ne soit échangé, nous nous comprenons.

— Je prendrais bien un petit café, demandé-je à M. Amosset.

Le regard du vieil homme oscille entre sa femme et moi.

— Savez-vous que ce méchant Alex m'a privé de dessert ? ajouté-je.

— Ce n'est vraiment pas gentil de ta part, fiston.

Avec un sursaut d'énergie, la patiente tape vivement sur le bras d'Alex.

— Ce n'est pas comme ça que ton père et moi t'avons élevé.

— C'est vrai, pardon.

Comme un petit garçon à qui l'on vient de tirer l'oreille, il baisse la tête et accepte la rebuffade, sans chercher à la reprendre. D'ailleurs, il profite de ce qu'elle le considère comme son fils pour l'entraîner vers la chambre.

— Si j'ai bien compris, je nous prépare un café et une petite douceur ?

— Avec plaisir.

Un mug brûlant de café et quelques sablés de Noël plus tard, M. Amosset est devenu Robert. Je jure que j'ai voulu tenir ma langue, mais je n'ai pas pu m'empêcher de lui poser des questions. Son sourire m'a rassurée : évoquer son passé semble lui réchauffer le cœur. En quelques mots, il me dresse le parcours d'une vie : le premier baiser, les enfants puis les petits-enfants, les coups durs, les coups de cœur, les rires, et l'Alzheimer qui jette son ombre sur leurs dernières années. Des larmes me montent aux yeux, devenir un inconnu aux yeux de la femme qu'on aime, peut-on imaginer pire douleur ?

— Ne pleurez pas pour nous, mademoiselle.

— Je suis désolée, vraiment désolée. Je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne suis pas aussi sensible d'habitude.

— Je parie que si.

Comme c'est un vieux monsieur, je n'ai pas envie de le contredire. À l'aide d'une serviette en papier, je tamponne mes yeux humides, mais je ne peux m'empêcher de renifler bruyamment.

— Ma chère Lizzie, j'espère que vous trouverez un jour un homme capable de rester à vos côtés, même si vous oubliez jusqu'à son nom.

— Je le souhaite aussi.

Ma voix est remplie de doutes et d'amertume. Un mec bien ne se trouve pas sous les sabots d'un cheval, je ne sais pas exactement ce que cela veut dire, mais je crois surtout que M. Amosset est une exception et que le modèle du gentleman a été perdu depuis les années 1970. Si Robert m'a raconté leurs soixante-deux ans de mariage, je me suis moi aussi quelque peu épanchée sur mes déboires sentimentaux. Je sais d'emblée qu'Alex va me reprocher mon manque de professionnalisme. Pourtant je n'ai pu que me confier à une oreille aussi attentive.

— Un cœur brisé guérit, m'assure-t-il.

Mon scepticisme ne lui a pas échappé.

— Si on met des mois à soigner un bras cassé, combien de temps faut-il pour réparer un organe aussi complexe ? Un an ? Dix ans ? Jamais.

M. Amosset prend le temps de répondre, pose sa main ridée sur la mienne. Son expérience de la vie l'a rendu sage.

— Il suffit de rencontrer la bonne personne.

Je ne peux lui reprocher de se montrer si fleur bleue et si naïf. Forcément à son époque, les choses étaient différentes, bien plus faciles, si vous voulez mon avis. Un homme tombait amoureux d'une femme, la courtisait, demandait la main à son père et c'était parti pour toute une vie. Aujourd'hui, la compétition est rude et un mariage sur deux se termine par un divorce. Et les petits amis n'hésitent pas à tromper leur dulcinée avec les dénommées Lydia.

Sceptique, je hausse les épaules.

— Mon petit, faites-moi confiance, je sais bien plus de choses que vous. Vous devez prendre le risque d'aimer à nouveau.

Lorsque Alex et Mme Amosset reviennent, j'avoue avoir perdu toute notion de temps.

— Vous vous en entendez comme larrons en foire, tous les deux, on dirait, lance Mme Amosset avec un sourire épanoui.

— C'est vrai, m'exclamé-je. Robert et moi sommes de bons amis à présent.

— Désolé de vous interrompre, mais la journée n'est pas finie.

Alex ne râle pas vraiment, je vois bien que ses yeux sourient. Prévenant, il installe confortablement Mme Amosset dans son fauteuil, s'assure qu'elle n'a besoin de rien. À regret, je me lève et embrasse les joues soigneusement rasées.

— Le devoir m'appelle.

— Pense à ce que je t'ai dit, ma petite, et reviens quand tu veux, déclare Robert.

Ce n'est pas Lizzie la pseudo infirmière qu'il raccompagne à la porte, mais une amie de longue date.

— Je vais essayer, promis.

Je sais que la curiosité d'Alex est aiguisée, mais il a la patience d'attendre que nous soyons sortis de l'immeuble pour poser les questions qui lui brûlent les lèvres.

— Vous avez parlé de quoi ?

— Tu aimerais bien le savoir, hein ?

À sa place, je ferais pareil et s'il résistait, je lui arracherais les mots de la bouche à force de chatouillis dans les côtes. Il n'aura pas besoin d'en venir aux mains pour que je lâche le morceau, je suis comme ça, moi, j'ai une âme généreuse. Je lui raconte sans me faire prier davantage la conversation que j'ai eue avec ce monsieur absolument charmant. Alex pourrait en prendre de la graine.

— Certains hommes sont de parfaits gentlemen, lui assuré-je.

— Et certaines femmes ne sont pas de véritables harpies quand on ne cède pas au moindre de leurs caprices.

— Ce n'était pas un caprice. Je risquais vraiment l'hypoglycémie. Si Robert ne m'avait pas offert des biscuits, je me serais certainement évanouie.

— C'est sûr qu'avec une entrecôte et un kilo de frites, le malaise n'était pas loin, ironise-t-il.

Mollement, je lui tape sur le bras. Mes yeux cherchent les siens, et je rêve qu'il devine ce que je ressens, ce tumulte de sentiments qui m'animent depuis ces dernières heures.

— Allez, en selle, mademoiselle.

Avec un sourire encourageant, Alex me tend mon casque, mais j'hésite à le prendre. Il ne comprend rien.

— Qu'est-ce qui se passe, encore ? C'est le manque de quoi, maintenant ?

— Je rentre chez moi.

Ma réponse m'étonne moi-même, mais en cet instant, je voudrais juste mon canapé, un oreiller moelleux à blottir contre moi et une tasse de thé brûlant. Son sourcil se lève en signe d'interrogation. La situation l'amuse, plus qu'elle ne l'agace. Il ne me comprend pas.

— C'est trop pour moi.

Imperceptiblement, les larmes me montent aux yeux. Avec ma manche, je les essuie avant qu'elles ne roulent sur mes joues.

— Lizzie...

Sa voix se charge d'inquiétude lorsqu'il prononce mon prénom.

— D'abord la moto, et après des gens malades, des gens qui souffrent, des gens vieux et qui vont... Et ils sont gentils, absolument charmants... Et c'est trop triste... Et je me suis levée, à cinq heures, putain, ce n'est pas humain.

Je pleure à chaudes larmes, renifle bruyamment. Mes nerfs lâchent.

— Et cette femme, cette femme... Elle n'a connu qu'un seul homme dans sa vie et elle est en train de l'oublier. Un peu plus, jour après jour. Pourtant ils ont passé soixante-deux ans ensemble. Soixante-deux ans ! Tu t'en rends compte ? Pour moi, soixante-deux jours, ça tient déjà du miracle ! Et tu ne m'as même pas laissé le temps de manger une mousse au chocolat, ce midi. Et...

— OK, OK. Monte !

Face à son ton autoritaire, je me contente d'obéir. J'essuie mon visage dans sa veste. Tout est de sa faute. Les yeux fermés, je m'accroche fermement à lui, chasse toute pensée de mon esprit. La vitesse, le bruit, les slaloms... ne me dérangent plus autant qu'avant. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'apprécie la promenade, mais au moins, j'ai surmonté ma peur.

Brutalement, Alex arrête la moto, en descend et m'incite à l'attendre. Je n'ai même pas la force de lui opposer la moindre résistance. Et il fait ça tous les jours ?

— Je reviens dans une minute.

Je profite de cette pause pour envoyer un message à Anjali et annuler notre soirée cinéma. Mon message se veut court et rassurant, ponctué d'une bonne dose de smileys. Je sais qu'elle ne m'en voudra pas. Pas trop, surtout si Florian n'a pas planifié une sortie entre potes. La pauvre petite Lizzie n'a pas le choix, il en va de sa santé mentale, elle doit digérer le trop-plein d'émotions. Seule. Déjà je commence à parler de moi à la troisième personne, ce n'est pas bon signe. Mon corps me lance un appel de détresse. Repos et calme. Dès que je serai chez moi, une soupe et au lit. Mamie Lizzie. En quelques heures, j'ai bien pris cinquante ans.

— On peut y aller, lance Alex. Je te ramène chez toi.

— Merci.

Un sourire de soulagement apparaît sur mon visage maculé de larmes. Sans faire de détour supplémentaire, Alex se gare en bas de mon immeuble.

— Vous voilà arrivée, gentille dame.

— Oh quel homme galant, ricané-je.

— Tu ne pourras plus dire le contraire.

— Oui, mais ce n'est pas ce que j'ai affirmé à ma mère pourtant.

Maintenant que je sais que je vais enfin pouvoir me reposer, un sursaut d'énergie m'envahit.

— Je suis ravi de constater que tu n'as pas perdu ton sens de l'humour.

— Je t'offre un café ?

Contrairement à certains, je n'oublie pas mes bonnes manières, même si j'espère secrètement que sa réponse sera négative. Si j'ai hâte d'enfiler un pyjama moelleux, j'avoue que je n'ai pas très envie de lui montrer mon appartement. C'est un peu trop intime.

— Tu as du sucre ?

— Ça dépend, tu dois surveiller ton diabète ou non ?

— Je vois que tu as bien retenu la leçon. Tu as peut-être un avenir en tant qu'infirmière, finalement.

— Jamais.

S'il y a bien une chose que je peux jurer sur la tête de ma mère, sans craindre de me dédire, c'est celle-ci. Jamais on ne me verra soigner des ulcères ou des plaies ouvertes de mon plein gré ! Pour rien au monde, je ne quitterai ma bibliothèque, mes livres, et même les sarcasmes de Géraldine me semblent préférables à un job qui nécessite autant d'abnégation.

— Il faut que je retourne bosser. On se voit samedi, alors ?

J'acquiesce. J'espère que d'ici là j'aurais repris des forces. L'instant de vérité va vite venir. Avant d'enfourcher sa moto, il me tend un sac en plastique. Déconcertée, je m'apprête à découvrir ce qu'il contient lorsqu'il m'arrête d'un geste de la main. Son petit sourire gêné m'interpelle.

— Tu l'ouvriras une fois que tu seras chez toi.

Il m'adresse un dernier salut et démarre en trombe. J'attends qu'il ait disparu au coin de la rue avant de monter les marches quatre à quatre. Ma curiosité est telle que je ne retire même pas mes chaussures avant de répandre le contenu du sac sur la table basse. Un sourire s'étire d'une de mes oreilles à l'autre. Un *Santé magazine* consacré aux hémorroïdes et autres joyeusetés du corps humain, une crème hydratante au miel pour les mains, un pot de mousse au chocolat noir. Alex est décidément un homme surprenant.

Chapitre 14

Lizzie

Je n'ai plus quinze ans. Je sais, on attend ce type de réflexion de la bouche d'une octogénaire aux cheveux violet pâle, mais honnêtement, je ne me remets toujours pas de ma journée d'infirmière stagiaire, mes pieds non plus. J'ai avalé un bol de soupe, dévoré le succulent pot de mousse au chocolat et j'ai gagné mon lit, limite en rampant. Et je me suis effondrée comme une masse. Douze heures de sommeil plus tard, eh bien j'étais toujours sur les rotules. Mais j'ai quel âge bon sang de bois ? J'ai étouffé des bâillements toute la journée, ce qui m'a valu les gros yeux de Géraldine et ses petits sarcasmes habituels.

Ce soir, je me promets de m'endormir avec les poules. Je ne suis là pour personne et demain, je ne serai plus Lizzie-le-zombie. Mes chaussures volent dans le couloir, ainsi que mon manteau et mon écharpe.

— Tu as vu, maman, je fais ce que je veux et tu ne peux rien dire, car tu n'es pas là.

Je sais qu'elle ne peut pas m'entendre, mais ça fait toujours plaisir de se rendre compte qu'on est seule chez soi. Et tranquille. La deuxième étape de mon programme consiste à éteindre mon portable et à mettre la musique à fond. Sans surprise, la voix d'Aretha Franklin s'élève et m'incite à danser. En me dandinant, je m'octroie un verre de vin rouge avant de retirer mes vêtements que je ne prends pas la peine de ranger. On verra demain pour remettre tout en ordre. Entre une nuisette sexy et une combinaison d'ours blanc, mon choix se porte sur la tenue la plus confortable, que j'enrichis d'une paire de chaussettes en laine.

— *What you want, honey, you got it...*

En rythme, je me déhanche, je chaloupe. Je suis sexy Lizzie, j'ai la danse dans la peau. Il ne me manque plus qu'une barre de pole dance, pour devenir la stripteaseuse la plus en vue de Las Vegas. Mes mains soulèvent mes cheveux qui retombent en cascade sur mes épaules. La liberté m'enivre, à moins que ce ne soit la bouteille de vin que j'ai largement entamée. Je tourbillonne, imaginant ma nouvelle vie de star.

— *Ooooooooooooooooooooooh !*

En plus, je sais chanter. Ma voix est suave, chaleureuse. Mon potentiel de star augmente à chaque gorgée de vin. Cependant, lorsque je manque de m'étaler sur le tapis, je décide qu'il est temps de passer à la deuxième étape de ma soirée et de m'échouer tel un cachalot sur mon meilleur ami, le canapé. Un sursaut de courage m'envahit et je sors de mon sac à main le masque à base d'argile que m'a offert Muriel. Je dois absolument le tester avec le secret espoir de retrouver l'éclat de ma jeunesse.

« Je jure sur la tête de ma mère que tu ne vas pas le regretter. Demain, tu auras la peau d'un nouveau-né. Et les cernes violacés sous tes yeux auront diminué. »

Merci ma Mumu de souligner que j'ai l'air d'une vieille fripée, je vais essayer de ne pas me vexer. En même temps, elle n'a pas tort. Je pense avoir pris dix ans depuis que j'ai fait la connaissance d'Alex. À ce rythme-là, dans deux semaines, je n'aurai plus qu'à prendre rendez-vous dans une clinique de chirurgie esthétique puisque je ressemblerai à un mélange entre Geneviève de Fontenay et les frères Bogdanov. Pendant qu'il en est encore temps, je dois me reprendre en main et me tartiner généreusement de cette crème à la couleur et à l'odeur douteuse. La tête me tourne, la chanson entame son cinquième passage.

— *All I'm asking is for a little respect when I come home, ooh, yeah, now¹.*

Pour éviter de rendre mon repas sur mon tapis persan, je remplace judicieusement le vin par un mug de thé à l'orange et à la cannelle. J'attrape mon Jane Austen préféré. Ce soir, j'ai rendez-vous avec le colonel Brandon, je ne suis donc plus là pour personne. Je sais bien que tout le monde préfère *Orgueil et Préjugés*. Pas une semaine ne passe sans qu'un usager de la bibliothèque ne me le réclame. J'essaie, alors, de lui vanter le charme et les mérites des sœurs Dashwood et d'emprunter *Raison et Sentiments*, mais rien à faire. Fitzwilliam Darcy et Elizabeth Bennet sont indétrônables dans le cœur des lecteurs. Si je dois mon prénom à cette héroïne (je ne m'en plains pas, ma mère aurait pu avoir des goûts livresques plus hasardeux), je me sens plus proche d'une Marianne Dashwood, enamourée du séduisant et séducteur Willoughby avant de trouver l'amour auprès du rassurant colonel

Brandon, dont l'âge, la bienveillance et la tranquillité vont lui assurer un bonheur conjugal durable. Personnellement, j'ai tiré un trait sur les beaux gosses versatiles. Le prochain homme que je laisserai entrer dans ma vie (après une phase plus ou moins longue d'observation) devra se montrer en toutes circonstances pondéré et responsable. Je ne parle même pas du temps qu'il faudra à l'heureux élu avant que mon lit ne lui soit accessible. Mes ailes refusent qu'on les brûle à nouveau, et mes larmes de couler. Sur ma liste, Paul remplit déjà un certain nombre de critères.

J'en suis là de mes réflexions quand on frappe à la porte. « Frapper » n'est pas le terme adéquat. On tambourine violemment. Une seule personne est susceptible de me déranger le soir où je décide de n'être là pour personne. Son prénom commence par « an » et se termine par « jali ». Vous voyez qui ça peut être ? Seule une meilleure amie en titre peut se croire au-dessus des lois qui régissent les soirées glandouilles. Vous oseriez déranger votre copain si celui-ci vous a clairement fait comprendre qu'il voulait s'offrir un tête-à-tête avec son lit, vous ? Non, vous, vous ne le feriez pas, à moins d'avoir un truc extrêmement grave à annoncer. Aussitôt mon cœur se serre à la pensée que si Anjali débarque sans s'être annoncée, c'est qu'il y a forcément une bonne raison. Je me jette donc sur la porte que j'ouvre violemment et tombe nez à nez avec Alex. Je pousse un cri, il pousse un cri. Nos cris se répondent.

— C'est quoi cette horreur ? s'exclame-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Ma question percute la sienne. Sans que je ne l'invite à entrer, il me pousse doucement et pénètre dans mon antre. Comme il fallait s'y attendre de la part de quelqu'un qui s'invite chez vous, il commence à fureter, à soulever des bibelots, à poser ses sales mains sur mes affaires. En un mot, il fourre son vilain nez un peu partout. Stupéfaite, je croise les bras sur ma poitrine et attends qu'il se rende compte comme un grand à quel point il est impoli.

— Je peux savoir ce que tu fais ici. On était d'accord pour que je vienne te chercher samedi matin. Tu ne peux plus te passer de moi ? Ou tu veux que je vienne m'occuper de tes patients ?

Alex ne me répond pas. Il est trop occupé à passer au crible chaque élément de mon environnement. Soudain, il s'empare de la tasse que j'ai abandonnée sur la table basse, la soulève et me la montre.

— Sérieusement ? Mais tu as quel âge ?

Qu'est-ce qu'elle a ma tasse, hein ? Dans un champ de pissenlits, Winnie et ses amis s'ébattent joyeusement. C'est gai, festif, parfait pour lutter contre la morosité ambiante. M. Sans-gêne se permet d'avaler une grande gorgée de thé, de MON thé dans MA tasse. Il fait une grimace dégoûtée, le nez plissé, comme si je venais de tenter de l'empoisonner. J'arrache ma tasse de ses mains.

— Seuls les êtres supérieurs dotés d'une réelle sensibilité sont capables d'apprécier le thé de Noël et toi, toi... tu as la capacité émotionnelle d'une petite cuillère !

Alex s'écroule sur le canapé, et croise ses pieds sur la table de basse. Il n'y a que moi qui aie le droit, c'est le privilège du propriétaire des lieux, non des envahisseurs mal élevés.

— Va t'habiller, déclare-t-il.

— Non. Je suis chez moi, tranquille, et tu t'incrustes. Alors, maintenant, tu es gentil et tu vas repartir. Oust !

Je le chasse d'un geste de la main, comme on tente de se débarrasser d'une mouche agaçante. Enfin, c'est plus simple lorsqu'il s'agit d'un insecte. Alex est un très, très gros nuisible qui n'a pas l'air décidé à bouger ses fesses de mon divan. Je soupire ostensiblement.

— Dehors, au revoir. On se voit samedi matin. Bye, bye !

Si besoin, je peux le saluer dans deux ou trois autres langues étrangères pour qu'il percute mieux. Je n'ai qu'une idée : je veux qu'il parte. Maintenant, tout de suite, le plus tôt possible, et essayer de sauver ce qui reste de cette soirée.

— On peut savoir pourquoi tu es verte.

— Tu débarques, tu gâches mon programme. C'est normal que je sois verte de rage !

— Non, verte, mais au sens de « tu ressembles à Hulk, en plus flippante » !

Je tamponne mes joues du bout de mes doigts et ma bouche s'arrondit en un O d'effroi. D'un seul coup, je me souviens que je suis vêtue de ma combinaison d'ours polaire, d'une vieille paire de chaussettes qui boulochent, que Aretha s'égosille en fond sonore et que je porte un masque qui ferait fureur à Halloween.

— Barre-toi ! m'écrié-je.

— Où sont passées vos bonnes manières, ma chère Elizabeth ?

— À croire que tu déteins sur moi plus que je ne veux bien le croire.

Amusé, il m'adresse un clin d'œil horripilant. Ce mec est tout bonnement insupportable.

— C'est normal, les fringues par terre ? Ce n'est pas bien du tout ! lance-t-il gaiement.

Il ramasse ma robe froissée et la secoue. En bougonnant, je lui arrache des mains et récupère le reste de mes vêtements. Avant de lui sauter au cou, je choisis la voie de la raison et cours m'enfermer dans ma salle de bains.

Quand je sors, tu n'es plus là !

À grande eau, je frotte mon visage. Si les traces verdâtres s'étiolent au fond du lavabo, j'ai le regret de constater que mon visage est rouge vif. Pas sûre qu'il ait bien supporté le masque de Muriel.

— Tu n'as pas Netflix ?

— Toi, tu devrais déjà être parti ! répliqué-je.

J'enfile la robe que j'ai portée aujourd'hui, rassemble mes cheveux en une vague queue-de-cheval et sors de la pièce avec le secret espoir qu'Alex en ait profité pour prendre la poudre d'escampette. Un soupir ravi monte à mes lèvres lorsque je constate que mon envahisseur a déserté le canapé. Mon soulagement est cependant de courte durée, trente secondes exactement. Le problème s'est juste téléporté dans la cuisine.

— Où ranges-tu le sucre ?

— Je croyais que c'était mauvais pour la santé.

Il lève les yeux au ciel, mais hésite à poursuivre la joute verbale. Il me tend une tasse, en marmonnant que lui, au moins, n'a pas besoin de faire attention à sa ligne.

— Tu as su dénicher les dosettes de café et les tasses, sans mon aide. Trouver un sucrier en métal ne devrait être qu'une formalité.

Après avoir ouvert un ou deux placards, il met la main sur l'objet de sa convoitise. Chacun armé d'une tasse, nous retournons dans le salon.

— Maintenant, tu vas peut-être me dire ce que tu fais chez moi, hasardé-je.

— Je sors avec Gombo et Mehdi, et tu viens avec nous !

— En quel honneur ?

Rien au monde ne m'obligera à sortir. Il me faudrait une bonne raison, une sacrément bonne raison. Le colonel Brandon et Aretha m'attendent.

— Vois ça comme une répétition générale avant la grande première.

C'est une bonne raison, il n'y a pas à dire. Il est malin, le fourbe. Il touche la corde sensible, en avançant un argument percutant.

— S'entraîner n'est pas une mauvaise idée.

— Content de te l'entendre dire. Et puis, tu leur as fait forte impression. Ils avaient hâte de te revoir.

— Je n'en doute pas.

Puisque j'ai accepté malgré moi sa proposition, je dois me préparer. Hors de question de sortir aussi négligée. Un rapide ravalement de façade s'impose, ainsi qu'un bon coup de brosse. Alex m'emboîte le pas jusqu'à ma chambre.

— Tu aurais pu faire ton lit, ce matin.

Je suis persuadée que sa chambre est un bouge infâme et que je ne devrais pas lui répondre. Vexée, je tire sur les pans de la couette pour la remettre en place. Pourquoi faut-il qu'il débarque le seul jour où je me suis levée en retard et où tout n'est pas tiré à quatre épingles ?

— Parce que tu fais le tien peut-être ?

— Tu voudrais venir visiter ma chambre ?

Je rougis jusqu'à la pointe des cheveux. Des pensées lubriques risquent de naître dans son esprit tortueux si je ne dissipe pas immédiatement le malentendu.

— J’imagine très bien...

— Tu imagines des choses, me coupe-t-il, amusé. Et nous sommes habillés ou non ?

Mon regard le foudroie. Une, deux, il est mort. Mon crayon noir pourrait devenir une arme redoutable s’il ne calme pas ses ardeurs et ses insinuations déplacées. Je refuse d’entrer dans son petit jeu de provocation, je sais très bien que cela va nous amener sur un terrain glissant.

— Tu n’aurais pas une tenue « normale » ? insiste-t-il lourdement.

— Mais c’est une tenue par...

— Je veux dire un truc simple, me coupe-t-il.

Pourtant j’aurais bien aimé lui expliquer le fond de ma pensée. Nous n’avons pas la même définition du bon goût et encore moins de la « normalité ». Sans même utiliser un dessous de verre, Alex se permet de poser sa tasse sur ma table de chevet.

— Tu sais, un jean, un tee-shirt, un vêtement qui ne donne pas l’impression de faire un saut de cent ans dans le passé.

Je ne relève pas. Alex a toujours le mot vexant, la pointe agaçante, c’est sa marque de fabrique. Pour ne pas ajouter de l’eau à son moulin, je choisis de me concentrer sur mon reflet dans le miroir. Et il y a du pain sur la planche. De ma trousse, j’extirpe un mascara, un rouge à lèvres et du fard à paupières irisé.

— Tu devrais mettre ton jean, tu sais, celui plein de trous et complètement usé...

Sans crier gare, Alex se permet d’ouvrir un des tiroirs de mon armoire. Bien évidemment, il ne contient pas mon seul et unique jean de rockeuse, mais ma collection de sous-vêtements. Sans paraître gêné le moins du monde, il soulève du bout des doigts un string en dentelle noire, du genre de ceux qu’on ne sort que pour les grandes occasions et le brandit triomphalement. Il vient de franchir la ligne rouge.

— Petite cachottière, ricane-t-il.

D’un bond, je me jette sur lui, le déséquilibre et le lui arrache des mains. Surpris, il tombe à la renverse sur mon lit. Dommage, j’aurais préféré qu’il s’écrase par terre. Pas de chance. J’appuie mon index sur sa poitrine.

— Là, mon petit bonhomme, on va mettre les pendules à l'heure. Tu dépasses les bornes. Tu viens chez moi, tu m'agresses et...

— C'est tout ?

— Non, je n'ai pas fini. Et je te prierais d'ôter ce petit sourire narquois de ton visage ou sinon...

— Ou sinon ?

— Sinon.... Sinon...

Mes yeux cherchent et trouvent rapidement un moyen de pression. Je m'empare de son mug de café brûlant et le menace.

— Tu n'oserais pas...

— Oh que si.

Pour lui prouver mon sérieux, je commence à verser le café sur son pantalon.

— Ça ne va pas la tête, s'époumone-t-il en se levant d'un bond.

— As-tu bien compris la leçon ?

De sa réponse dépend ma réaction. Il est donc important qu'il pèse bien ses mots.

— OK, OK. Je garde mes mains dans mes poches, mais enfle ton jean, par pitié.

Pour faire preuve de bonne volonté, je pêche mon pantalon troué au fond de mon bac de linge sale. Je ne croyais pas être obligée de le remettre si tôt.

— Pourrais-tu te retourner, s'il te plaît ?

Amusé, il s'exécute pourtant. Je n'ai aucune confiance en lui. Je suis persuadée qu'il va attendre que je sois en petite culotte, les seins à l'air, pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est à ce genre de détails qu'on va se faire griller. Les amoureux se baladent à poil, sans que cela pose le moindre problème.

Un éclat de rire sonore s'échappe de ma gorge. Il ne perd pas le nord, le bougre.

— Nous gagnerions en crédibilité si tu pouvais te rincer l'œil ?

— J'en suis persuadé, réplique-t-il du tac au tac.

— Très bien, alors tu n’as qu’à regarder. Tu sais à quel point il est inconcevable que notre stratagème soit découvert ? Si pour cela, je dois me tenir nue devant toi, je me plie à cette exigence.

Je me plante à quelques centimètres derrière lui, les deux mains sur les hanches. Je me cambre, bombe le torse.

— Sérieusement ?

— Je ne plaisante jamais quand il s’agit de nudité.

Il hésite, ignore sur quel pied danser. Ravie, je ne compte pas mettre un terme à son mal-être. Brusquement, il fait volte-face et mes yeux s’écarquillent de stupeur. Je ne m’attendais pas à ce qu’il le fasse. Pour de vrai.

— Mais ça ne va pas la tête !

Un cri violent s’arrache de ma gorge, alors que mes bras tentent maladroitement de cacher ma poitrine.

— Tu n’as pas à rougir, tu es plutôt jolie dans ton genre !

Quel mufle ! Comment ça « plutôt jolie » ? Il a quoi mon genre ?

— C’est sûr que comparée à toutes les nénettes siliconées, refaites des pieds à la tête que tu te tapes, je dois te paraître moins bandante.

Ma propre grossièreté me surprend. C’est sa faute. S’il n’avait pas débarqué comme un malappris, je ne me métamorphoserais pas en marchande de poissons. Ce n’est pas une façon de parler à une femme. Je suis « passable ». Ce n’est pas comme si son avis avait une quelconque valeur à mes yeux. Je devrais me réjouir de ne pas être à son goût, sinon il faudrait que je m’arme d’une bombe lacrymogène.

— Mais retourne-toi, bon sang de bois !

Pris d’un violent fou rire, il se tord en deux.

— C’est quoi cette expression ? Tu as quel âge ? Même ma grand-mère n’emploie pas ce langage.

Je grogne, tout en enfilant mon fameux jean rock’n’roll et un top noir à fines bretelles. Je rassemble mes cheveux en queue-de-cheval.

— Voilà, je suis prête.

Mon ton est volontairement froid, et sans appel. C'est à prendre ou à laisser, je refuse de faire des efforts supplémentaires. La lueur amusée n'a pas déserté son regard alors qu'il baisse les yeux jusqu'à mes pieds, s'attardant sur mes chaussettes à pois roses. Je devine ses railleries avant que les mots ne sortent de sa bouche. D'un claquement de langue, je le contrains au silence.

— Je n'ai rien dit, se défend-il.

— Tu as pensé tellement fort que je t'ai entendu.

Mes Dr Martens sortent de nouveau du placard et je les enfile à regret.

— Tu ne veux pas te dépêcher un peu, le temps qu'on les rejoigne, ils en seront déjà à leur troisième tournée.

Mon regard se durcit. Grâce à lui, j'ai non seulement l'attirail d'une rebelle, mais j'en ai aussi l'humeur. Vindicative, boudeuse, colérique. Nous allons passer une bonne soirée, je le sens.

1. [Otis Redding, Respect, 1965](#). Chanson reprise par Aretha Franklin en 1967 ;

Chapitre 15

Alex

— Attends, j'ai oublié quelque chose, s'exclame-t-elle, en posant sa main sur mon avant-bras.

— Quoi encore ?

Mon agacement est facile à comprendre, ce n'est pas comme si c'était la troisième fois qu'elle me faisait le coup depuis que nous sommes sortis de son appartement. À ce rythme-là, le bar sera fermé d'ici à ce qu'on l'atteigne.

— T'es bien une fille, ne puis-je m'empêcher d'ajouter.

Aussitôt, une protestation s'élève.

— J'ai oublié mes boules Quies.

— Et tu comptes en faire quoi ?

— Aucune envie de devenir sourde comme un pot ! Ta musique de barbare m'a assez fait saigner les oreilles samedi dernier, je préfère me montrer prudente.

Comprenant qu'elle est sérieuse, je la retiens avant qu'elle ne remonte l'escalier.

— Et tu espères participer comment à la conversation avec des machins au fond de tes oreilles ?

— Je pensais plutôt me coller à toi, afficher un air niais et béat, en te bécotant la joue.

— Tu ne ferais pas ça, quand même ?

Je m'inquiète, elle m'inquiète. Cette nana est flippante. Après son grand numéro de foldingue à tendance hystérique, Gombo et Medhi vont avoir du mal à nous croire en couple. Comment pourraient-ils s'imaginer que je me suis amouraché d'une fille comme elle ? Alors, si en plus, elle se la joue greluche de service avec QI de poule et pot de colle de surcroît, autant écrire sur nos fronts que nous sommes des mythomanes. Ça ira plus vite et ce sera nettement moins fatigant.

— Tu n’as vraiment aucun sens de l’humour, soupire-t-elle. Tu es certain que mes tympanes vont survivre à la soirée ?

D’un geste brusque, je lui tends son casque et l’encourage ainsi à monter derrière moi. Je garde pour moi les mots qui risqueraient de ne pas être aimables. Elle s’exécute et s’accroche solidement à ma taille. Ses bras noués autour de moi ne me dérangent pas, bien qu’elle me serre un peu trop fort. Ma moto prend en vitesse, et s’envole sur les boulevards. La ville ne me procure pas les mêmes sensations que des routes de campagne ou de montagne. À fond, seul, oubliant tout. Cependant, ce soir, un étrange sentiment d’euphorie m’anime alors que les rues parisiennes défilent sous mes yeux. J’aurais presque envie que cette promenade dure plus longtemps. J’hésite à lancer ma Triumph Speed Triple un peu plus vite et à quitter la capitale. Au bout de combien de kilomètres se rendrait-elle compte que j’ai changé de projet ? Elle finirait par monter sur ses grands chevaux, et pousserait de petits cris aigus. Un sourire moqueur vissé aux lèvres, je me gare en face du pub. Je l’aide à descendre, ma propre galanterie me surprend. Lizzie semble satisfaite de ne pas poser un pied devant le *Burning Man*, c’est qu’elle n’a pas franchi la porte du *Cambridge Post*, sinon elle ne se réjouirait pas si vite.

L’ambiance est électrique. Bruyante, agitée, surchargée. Je lui attrape la main, et la tiens fermement pour nous frayer un chemin jusqu’à la table où nous attendent Medhi, Gombo ainsi que Tom, Nathanaël et Lola. Des cris de joie ponctuent notre arrivée tardive. Nous saluons l’assemblée d’un geste de la main, avant de nous asseoir. Il ne faut pas plus de dix secondes à mes deux acolytes pour reconnaître Lizzie et pour éclater de rire. Je ne leur donne pas deux minutes de plus avant de commencer les plaisanteries paillardes.

— Voici Lizzie, ma... ma...

Le qualificatif a du mal à franchir mes lèvres.

— ... petite amie, complète Lizzie. Il a peur que je ne disparaisse s’il formule les mots à voix haute.

— Petite amie, répété-je.

Un entraînement est définitivement une bonne idée. Si je n’arrive pas à prononcer des phrases aussi simples devant mes potes, je n’ose imaginer ce

que je vais ressentir en la présentant à ma famille que je n'ai pas vue depuis plusieurs mois. Moins, je la fréquente, mieux je me porte. Je ne sais même pas ce qui m'a pris de m'engager dans un tel projet. C'est sa faute, à elle, avec ses mensonges, ses initiatives farfelues et sa détermination inébranlables. Elle m'a contaminé. Je me suis dit que c'était peut-être le moment de faire une nouvelle tentative, de parler avec ma mère, d'affronter mon père. Avec Lizzie à mes côtés, ils seront dans un meilleur état d'esprit pour me recevoir, ils n'oseront pas sortir leur attirail de griefs et de reproches. Ils demeureront polis et courtois, faisant passer leur devoir d'hospitalité avant le reste. Enfin, c'est ce que j'espère.

— Lizzie, Lizzie, comme... commence Lola.

— Comme la fille du chanteur d'*Aerosmith*, s'exclame Lizzie, le sourire aux lèvres.

Je la devine satisfaite de son nouveau mensonge. Cela aurait été du plus bel effet si elle ne s'était pas trompée sur le prénom de cette dernière.

— Liv Tyler, tu veux dire ?

Mes copains ont des petits rires discrets qui s'apparentent à des ricanements. Un mauvais point pour Lizzie. Dans deux minutes, si elle ne se montre pas plus maligne, ils vont la qualifier de « stupide » et « de passage ». Des traits rouges marbrent les joues de Lizzie qui se rend compte de sa bévue.

— J'ai tenté, lance-t-elle gaiement. C'est tellement plus canon de s'appeler Liv. Moi, c'est Elizabeth. Vous connaissez un prénom plus ringard ? En plus, c'est celui de...

Elle hésite, s'arrête. Ses pensées s'agitent sous sa boîte crânienne. Le bon sens voudrait qu'elle avoue que sa mère est amoureuse de la littérature anglaise et qu'elle s'est inspirée de l'héroïne d'*Orgueil et Préjugés*. Je devine qu'elle n'en fera rien, elle cherche une référence plus audacieuse, plus « cool » sans se rendre compte qu'elle risque plutôt de passer pour une débile profonde.

— Comme la reine d'Angleterre !

Tout le monde éclate de rire.

— Excusez-moi, Votre Altesse, je ne vous avais pas reconnue, lance Gombo, en effectuant une révérence qui suscite l'hilarité générale.

— Où est ton sac à main ? intervient Lola.

— Et ton chapeau violet avec des plumes et des dentelles ? ajoute, railleur, Nathanaël.

— Pas la deuxième, la première, croit bon de préciser Lizzie. Celle qui favorisa l'épanouissement du théâtre anglais et apporta une stabilité bienvenue au royaume.

Lizzie se transforme en professeur d'histoire ; les regards se font mi-surpris, mi-amusés. Cette fille est un sacré numéro. Je parie qu'elle n'a pas voulu parler de Jane Austen, de peur qu'on la prenne pour une intello coincée malgré sa tenue de rockeuse en herbe et la voilà en train de se métamorphoser en Stéphane Bern.

— Vous savez, c'est la fille de Henry VIII et d'Anne Boleyn qui sera exécutée, insiste-t-elle. Elle ne s'est jamais mariée, on l'a même surnommée la Reine Vierge.

Oui, c'est nettement plus cool d'être assimilée à une reine vierge, qui a exterminé la moitié de sa famille, plutôt qu'à une héroïne romantique que tout le monde connaît. Il faudra qu'elle m'explique son raisonnement sur ce coup-là. Si je parviens à comprendre cette fille, cela relèvera du miracle. En même temps en ai-je vraiment envie ?

— Vierge, dis-tu ? C'est bon à savoir !

Medhi m'adresse un clin d'œil goguenard.

— Oui, tout à fait, insiste-t-elle.

La lueur innocente de son regard ne faiblit pas. Elle ne sent pas la plaisanterie scabreuse que Medhi s'apprête à lâcher, et que ses oreilles auront bien du mal à oublier.

— Tu veux nous en parler ?

Avant qu'un quiproquo durable ne s'installe et qu'elle ne devienne la risée de la tablée, j'interviens. Je glisse discrètement à Lizzie que ce n'est pas un cours sur la lignée des Tudors que mes copains s'attendent à recevoir, mais plutôt un cours d'éducation sexuelle. Sa bouche s'arrondit en

un « oh » offusqué et gêné. Incapable de trouver une repartie, elle se mordille la lèvre, alors que ses joues rougissent.

— Doit-on te donner du « Majesté » ? l'interroge Gombo.

Il se lève, attrape une chaise et invite Lizzie à venir s'asseoir près de lui. Elle souffle, rassemble ses idées et ose, enfin, répondre.

— Comme nous sommes entre nous, tu peux te contenter de m'appeler Lizzie.

Elizabeth, notre reine à nous, se glisse aux côtés de mon ami. Tel un aigle fondant sur sa proie, il se penche vers elle et s'apprête à la cuisiner aux petits oignons. J'espère qu'elle n'a pas l'intention de répondre à chaque question par un nouveau bobard sinon nous serons grillés avant notre première gorgée de bière. Je salue tout le monde, avant de m'installer près d'elle. On n'est jamais trop prudent, je dois garder un œil sur elle. Qu'est-elle encore capable d'inventer ?

— Alors, comme ça, vous êtes ensemble ? m'interroge Gombo.

Finalement Gombo a décidé d'attaquer non pas la jolie oie blanche, mais son ami de longue date. Plus simple. On se connaît tellement bien, lui et moi. Et tout a commencé par un tatouage. Le jour de mes dix-huit ans, je suis monté à Paris et j'ai trouvé un salon. Ce cadeau, je me le suis offert. La majorité évoquait pour moi la liberté, et la liberté c'était de disposer de mon corps, comme je l'entendais. Mes parents étaient contre, bien sûr. Mais j'étais déterminé. Mon corps, mes choix, ma décision. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Corentin. Moins de tatouages, moins de piercings, et moins de joie dans ses yeux aussi. Ses géniteurs l'avaient foutu à la porte, en découvrant que leur fils était bisexuel. Il avait atterri, par hasard, à *L'Atelier 206*, en plein cœur d'un quartier populaire où le patron Niko lui avait donné sa chance et son surnom. Il m'avait vu entrer avec mon regard noir de l'ado mal dans ses baskets et qui a la haine, et avait simplement dit : « Gombo, ce gars-là, tu gères, mais tu fais ça bien, sinon tu auras affaire à moi. » Le boss n'a pas eu besoin de casser la figure à son apprenti, moi non plus. À cette époque, il squattait à droite, à gauche, et je lui avais proposé de partager un studio, le temps que je finisse mes études d'infirmier.

— Eh oui, comme tu peux le constater.

— Et c'est sérieux ? s'étonne Medhi.

— Autant que ça puisse l’être en quelques jours. Les mecs, on se détend. Je ne lui ai pas encore passé la bague au doigt, répond Lizzie à ma place.

Au moment où la serveuse arrive à portée de voix, je nous commande deux pressions.

— J’aurais préféré un Mojito, proteste Lizzie.

Mes deux compères éclatent de rire.

— Vous êtes vraiment ensemble ?

Le regard suspicieux de Gombo me sonde. Mon colocataire me connaît par cœur, il ne va pas gober le premier bobard venu. En tout cas, pas aussi facilement. J’espère que Lizzie est prête, parce que la bataille s’annonce rude, il va falloir la jouer serré. Je l’ai su à la seconde où il a voulu qu’elle s’assoie près de lui. Sans surprise, il la soumet à un interrogatoire en règle, il sent le traquenard à plein nez. Les regards en coin qu’il me jette ne trompent pas et signifient : « La blague est bonne, mon lapin. Tu peux duper tout le monde, mais moi je te connais. Je sais ton goût prononcé pour le changement. Ce genre de filles n’est vraiment, vraiment pas ton style. » Lizzie ne se démonte pas, elle répond sans se départir de son sourire.

— Quand je l’ai vu au concert, l’autre soir, j’ai craqué.

— Elle lui a littéralement sauté dessus ! ajoute Medhi.

Lizzie hausse les épaules, ne cherche pas à nier une évidence.

— C’est vrai, ça ne s’explique pas. J’ai pris mon courage à deux mains pour aller lui parler et...

— Attends, tu n’avais pas l’air timide du tout ! Tu lui as sorti un truc du genre : « c’est toi que je veux » et tu ne l’as pas lâché du regard. J’ai pensé que tu allais le dévorer tout cru, ce pauvre Alex.

— C’est vrai ? s’étonne Lola.

— Je crains bien que oui, se met à rire Lizzie. Je ne m’en souviens plus très bien.

— Oh la menteuse, commentent Medhi et Gombo.

Ils ne croient pas si bien dire. Gombo cherche pourtant mon regard, et le sonde. Ses certitudes commencent à s’ébranler et il attend impatiemment que j’avoue la supercherie.

— Au concert ? Mais quel concert ? interroge Lola.

Sa curiosité est naturelle, elle ne peut que se demander ce qui a favorisé cette improbable rencontre. Certes, Lizzie a mis sa tenue de rockeuse, mais dès qu'elle a ouvert la bouche, tout le monde a deviné qu'elle était loin d'en avoir l'âme. Trop propre, pas assez de tatouages. Lola, comme les autres, cherche à emboîter les différentes pièces de cet étrange puzzle.

— Paradoxal Intensity, annonce Lizzie.

— Tu nous fais marcher ? interroge Nathanaël, sceptique.

Lizzie secoue la tête.

— Déjà que tu te trouves au concert de *Paradoxal Intensity*, dans une salle bondée, je peine à y croire. Et puis, là, tu jettes ton dévolu sur Alex. Ne le prends pas mal, vieux, mais bon...

Je fais semblant de m'offusquer et lui lance un sous-bock qu'il esquisse de justesse.

— Bref, tu oses, toi. Je ne te connais pas encore beaucoup, mais tu ne m'as pas l'air d'être le genre de filles à prendre les devants, arrête-moi si je me trompe.

— Que veux-tu, il y a certaines choses qui ne s'expliquent pas... Je peine à croire moi-même que ça ait eu lieu et pourtant...

— Et pourtant...

Elle s'amuse follement et jusqu'à présent, elle maîtrise la situation. Je décide de la laisser entre les mains de mon ami. Il va la cuisiner. Elle a intérêt d'avoir les reins solides. Elle s'agrippe à mon bras, alors que je m'apprête à me lever.

— Tu ne vas pas m'abandonner avec eux ! me chuchote-t-elle à l'oreille.

L'inquiétude perce. Finalement, elle est peut-être moins à l'aise qu'il n'y paraît.

— Tout va bien se passer, assuré-je, en détachant ses doigts.

C'est qu'elle a de la poigne, la petite, lorsqu'elle panique.

— Je reviens.

— Tu sors t'en griller une ? m'interroge Lola.

Sans attendre ma réponse, elle se lève et enfile sa veste en cuir.

— Je t'accompagne.

— Moi aussi, ajoute Tom.

— Tu as repris ? m'agresse Lizzie.

Si sa voix ne trahissait pas déjà autant sa déception, l'expression de son visage à elle seule suffirait à comprendre sa colère et sa profonde désapprobation. La faire enrager serait si aisé que ce n'en est même plus drôle.

— J'ai arrêté.

— Encore, commente Lola.

Sa bouche se fend d'une moue boudeuse, ce petit rictus agaçant au possible qu'elle prend quand elle est sûre d'elle.

— Définitivement, assuré-je. J'ai promis...

— Si c'est pour une femme, tu ne tiendras pas, s'amuse Tom.

— Je tiendrai.

J'adresse à Lizzie un clin d'œil complice. Elle, elle sait pourquoi je ne flancherai pas. Pas cette fois. De là où elle est, Paulette doit être fière de moi. Pour l'instant, en tout cas. Penser à elle me file un coup au moral. Finalement, j'ai moins besoin de prendre l'air que d'un verre.

— Il me faut une bière. Je vais au bar, quelqu'un...

— Tu es sûr que tu ne veux pas t'en griller une petite ? me tente Tom.

Je fronce les sourcils. Qu'il peut être lourd, quand il s'y met ! Du coup, j'ai encore moins envie de craquer.

— Non, et toi aussi, tu devrais arrêter. En plus, je viens de lire que ça rendait stérile...

— Ça tombe bien, je n'aime pas les enfants ! réplique-t-il.

Tom et Lola abdiquent, n'insistent pas davantage et sortent, pendant que je me dirige vers le comptoir. Je sens peser sur moi le regard satisfait de Lizzie. Visiblement, une deuxième femme se réjouit de ma décision. Je parie que, de là où elle est, Paulette doit afficher un sourire triomphant.

— Salut beau gosse.

Des lèvres douces se posent à la frontière de ma bouche. Elles appartiennent à une jolie nana. Blonde, pulpeuse, facile. Le genre de filles qui me faisait craquer. Qui me fait craquer. Dès que cette mascarade est terminée, je retourne à ma vie d'avant et aux histoires sans lendemain. J'observe des pieds à la tête, cette jeune femme qui n'a pas froid aux yeux, mais qui doit se geler les fesses dans cette tenue indécente. Je devrais peut-être noter son numéro de téléphone. Pour plus tard, juste au cas où. J'aurai envie de me changer les idées, c'est sûr. Sans regret, je troquerai les prises de bec avec Miss Je-suis-la-plus-sérieuse contre une partie de jambes en l'air.

— Tu vas bien ? continue-t-elle joyeusement. Je suis ravie de te revoir.

Mince. C'est qui ? La dernière fois que je l'ai croisée, ça devait être dans mon lit, après une nuit d'ivresse. Pourtant son prénom refuse de revenir à ma mémoire. Vu le sourire coquin qu'elle m'adresse, je suppose que notre premier échange s'est bien déroulé et qu'elle ne serait pas contre remettre le couvert. Dans l'absolu, cela pourrait être une bonne idée si je ne sentais pas peser sur moi le regard de mon chaperon. De façon lapidaire, je réponds à sa question et cherche à me sortir de cette situation gênante, en y laissant le moins de plumes.

— Si ma fiancée se rend compte que je parle à une femme aussi charmante, je risque de passer une très mauvaise soirée.

— Toi, fiancé ? s'étonne-t-elle.

Je me penche vers elle, et lui montre d'un geste du menton Lizzie.

— Tu vois, cette jolie brune qui rêverait bien de savoir ce qu'on se dit, c'est d'elle dont je suis éperdument amoureux.

Mon interlocutrice fronce les sourcils réduits à une ligne noire très étrange.

— J'ignorais que sous le séducteur se cachait un grand romantique, ironise-t-elle.

— Quand c'est la bonne, un homme évolue. La preuve !

— Enfin, si tu changes d'avis, je ne serai pas loin.

Je me garde de lui dévoiler le fond de ma pensée, en lui expliquant qu'à moins d'être complètement saoul, il n'y a aucune chance que nos chemins

se croisent à nouveau. Elle me colle un baiser appuyé au bord des lèvres. Je lui révèle que je suis fou d'amour pour une autre, et cela ne l'empêche pas de me provoquer. Je m'en débarrasse, en lui promettant de me souvenir d'elle si l'opportunité se présente.

— Pour ma part, cela ne me dérange pas de partager, m'assure-t-elle.

Décidément, les femmes m'étonneront toujours. Dès lors qu'on croit les avoir cernées, elles prononcent des paroles qui montrent à quel point nos visions divergent. Je rejoins ma « fiancée ». Moi qui rechignais à la qualifier de « petite amie », je viens de la propulser directement au stade de « fiancée ».

— Ta blague a assez duré, mon vieux. C'est quoi, un pari ? me lance gaiement Gombo.

Je soupire, secoue la tête. Je m'ébouriffe les cheveux, essayant de gagner quelques précieuses secondes. Vite, une idée. Si mon ami doute que je suis sérieusement épris de Lizzie, comment convaincre mes parents, mon frère et mes sœurs ? Je ne lui réponds pas, hausse les épaules et je me laisse tomber sur ma chaise. Je tends l'oreille ; la conversation porte sur la musique, ce qui n'est guère étonnant quand on connaît les loustics qui se trouvent autour de cette table. Invariablement, les choses s'enveniment, à mesure que les esprits s'échauffent. Sans surprise, Lizzie reste silencieuse. Je doute qu'elle puisse participer au débat, estimer si les *Macadam Twist* se sont davantage inspirés de la musique cubaine ou des sonorités portoricaines pour composer leur quatrième opus, ou hiérarchiser les différents albums de *Born in Mississippi*.

— J'aime beaucoup ce groupe, intervient soudainement Lizzie.

Tous, moi y compris, nous nous tournons vers elle.

— Forcément, lance Nathanaël. Depuis qu'une de leurs chansons a été reprise dans une publicité, les gens en raffolent.

— Je ne regarde pas la télé.

— Toi, tu connais *Born in Mississippi* ? s'étonne Medhi.

— C'est parce que je n'ai pas de tatouages que je ne pourrais pas aimer du rock alternatif ?

— Ce n'est pas ça, c'est que...

Piqué au vif, Medhi prend le temps de formuler sa réponse. Les mots lui manquent. Heureusement pour lui, Lola intervient. Elle n'a jamais sa langue dans sa poche, quand il s'agit de donner son avis ou mettre les pieds dans le plat. C'est ce qui fait son charme.

— On te verrait plutôt fan de Céline Dion ou de Francis Cabrel. Sans vouloir te vexer, ajoute-t-elle, avec un sourire d'excuse.

— J'aime bien aussi, reconnaît Lizzie sans se démonter, même si ma préférence va pour les chanteuses soul.

— Et tu apprécies *Born in Mississippi* ? insiste Mehdi, sceptique. Et un album, une chanson en particulier ?

Pendant une seconde, Lizzie se tait. Bien sûr qu'elle ne sait pas quoi répondre. Et se servir de son téléphone portable serait loin d'être discret. Je voudrais bien lui venir en aide, parce que, sincèrement, elle ne s'en sort pas mal. Pas mal du tout. Mais si je lui souffle un titre au creux de l'oreille, nous serons grillés tous les deux. Tous les regards sont braqués sur elle. Sur ce coup, elle est seule.

— *Play For Me* est très sympa...

Gagné par une soudaine hilarité, Nathanaël se tape les cuisses.

— La chanson de la pub, bien sûr. Tu as bien failli nous avoir. Tu avais l'air tellement convaincante. J'étais à deux doigts de penser que tu les connaissais.

— Ce n'est pas grave, tu sais, déclare Lola. Je te ferai écouter *Born in Mississippi* un de ces jours si tu veux. J'ai tous leurs...

— Même leur version *unplugged*, produite à Philadelphie en 2011 ?

Lola cherche en sa mémoire.

— Je ne crois pas.

— Ce n'est pas étonnant. C'est un album que le bassiste John Stenford a fait retirer de la vente. Pendant l'été 2011, le groupe avait prévu d'enregistrer en studio de nouveaux morceaux. Mike souhaitait revenir aux fondamentaux : des textes plus personnels, plus travaillés, plus tristes aussi. Le leader avait envie de se confier, de partager ses sentiments y compris les plus noirs, sa peur de la mort ou du temps qui passe. Sa chanson *No Human* évoque même son divorce très difficile d'avec l'actrice Courtney, la façon

« inhumaine » dont elle l'a traité en le privant de leur fils. Mais cela n'était pas du goût de tout le monde et en particulier de John. Enfin bref, hasard ou coïncidence, le matin de la première prise de son, John n'est nulle part. On le cherche, on ne le trouve pas, on téléphone à droite et à gauche. Envolé, le mec. Il semble avoir disparu de la surface de la terre.

Je regarde mes voisins et ils sont comme moi, suspendus à ses lèvres. Il n'y a pas à dire, elle sait tenir un auditoire en haleine. Je suis impressionné par le talent avec lequel elle retourne la situation, avec une aisance toute naturelle. Elle est décidément pleine de ressources et de surprises. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle puisse les connaître aussi bien, et encore moins aimer un groupe comme celui-ci.

— Et il était où ?

— Aucune idée. Certains disent qu'il est parti se marier en douce à Las Vegas, d'autres qu'il avait prévu de tenter une carrière solo à Memphis. La version la plus probable, c'est qu'il s'est isolé dans une cabane à la frontière canadienne, a passé son temps à vider des bouteilles de whisky et a fait le mort pour que ce nouvel album ne voie jamais le jour.

— Mais il a vu le jour, n'est-ce pas ?

— Exactement ! Trois mois plus tard, dans tous les bacs, on trouvait le fameux *Sad Sadness*. Sur la pochette, on peut lire le nom des membres du groupe, y compris celui de John. Or, ce n'est pas lui qui a joué sur cet opus.

— Tu en es sûre ?

Convaincue, Lizzie hoche la tête.

— Mais qui, alors ?

— Aucune idée. Cela fait partie du mystère. Des noms ont circulé Bryan Hobbes, Jimmy Clerch, même Michael Jackson, c'est dire.

— Il est peut-être revenu pour enregistrer cet album ?

— Michael Jackson ?

J'éclate de rire, en même temps que Gombo, en imaginant le retour de Mickaël caché sous un drap blanc pour faire « fantôme » et grattant la guitare au côté de Mike et des autres.

— Ce serait le plus logique, continue Medhi, imperturbable. John se barre et revient, après avoir drossaoulé.

— J'en doute. Sinon pourquoi aurait-il refusé que *Sad Sadness* soit diffusé et rencontre le succès des précédents opus ?

— Et tu l'as ? l'interroge Medhi. Je suis super curieux de l'écouter.

— Si seulement, soupire Lizzie. Mais il coûte plus de deux mille cinq cents dollars sur eBay et il y en a très peu en vente. Les vrais fans n'accepteront jamais de s'en séparer. Si jamais vous voulez vous cotiser, mon anniversaire est le 16 juin, enfin je dis ça, je ne dis rien, sourit-elle.

— Elle ne perd pas le nord ta meuf, assure Gombo, en m'adressant un clin d'œil complice.

— Jamais.

Les copains décident de lever leur verre en l'honneur de Lizzie et de *Born in Mississippi*. Il ne m'en faut pas plus pour que je m'autorise à me détendre. Elle a remporté la première manche.

Chapitre 16

Un soupir d'aise s'échappe de mes lèvres. J'assure comme une bête. Je ne suis plus juste « Lizzie », je suis « Mythomane Lizzie », la reine des menteuses. Je peux souffler deux minutes. Ma gorgée de Mojito est encore meilleure puisqu'elle s'accompagne d'un sentiment de triomphe. Je dois avoir bu un peu trop, j'ai même la naïveté de croire que le plus dur est passé et que je n'ai plus qu'à me laisser glisser pour ne pas faire de bourdes. Le sourire d'Alex se décripe, lui aussi se détend. Tant qu'il ne se détend pas devant moi avec l'autre pétasse qui l'a alpagné quand il est allé se chercher un verre, je devrais assurer. Sans surprise, elle appartient à la catégorie du « tout cuit ». Vite consommée, vite oubliée. Alex doit sacrément avoir morflé pour se contenter de petites greluches de seconde zone qui croient trouver le véritable amour, en commençant par ouvrir leurs cuisses. Il est grand, tatoué et vacciné, il fait ce qu'il veut, mais s'il pouvait éviter de le faire tant que je suis dans les parages, je lui en serais reconnaissante. Alex prend appui sur ma chaise et se penche à mon oreille.

— Tu aimes les *Born in Mississippi* ?

— Ça te surprend à ce point ?

Une question contre une autre question.

— Tu me déroutes, c'est tout.

— En bien ou en mal ?

— Je ne le sais pas encore, admet-il avec un sourire. Au fait, il s'appelle comment le batteur du groupe ?

— Le batteur ?

— Oui, celui qui joue de la batterie.

Je hausse les épaules.

— Aucune idée, l'article des *Inrocks* ne le précisait pas.

Alex éclate de rire.

— Incroyable.

— Bah quoi, j'ai eu un peu de temps pendant ma pause déjeuner, je me suis dit que j'allais enrichir ma culture personnelle. Mais je n'ai aucun mérite, j'ai une excellente mémoire.

— Tu es incroyable, répète-t-il, en secouant la tête.

Je décide de prendre sa phrase comme un compliment et affiche un sourire satisfait.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, je passe une bonne soirée avec des gens que dans la vraie vie, je n'aurais sans doute jamais croisés. À commencer par Gombo, le colocataire d'Alex, tatoueur professionnel au look improbable. Tatouages, piercings, longue mèche de cheveux verte qui balaie son visage. Probabilité de le rencontrer et de lui parler : autour de zéro. Puis, nous avons l'autre grand ami d'Alex, Mehdi. De beaux yeux sombres, une barbe soignée, une gouaille typiquement parisienne. Il travaille comme agent de sécurité dans une parfumerie près des Champs-Élysées. L'année dernière, j'y ai acheté un coffret de Chanel pour ma mère. Je l'ai peut-être croisé sans le regarder. Je crois qu'il termine une formation pour travailler auprès des enfants. Le brouhaha ne m'a pas permis d'approfondir la question. Et puis nous avons Tom, aux cheveux trop longs, à la silhouette imposante. Je suis sûr qu'aucun gars normal ne vient lui chercher des poux dans la tête. Il me fait pourtant penser à un gros nounours. Je vais quand même éviter de le lui dire. Il a bien essayé de m'expliquer dans quoi il travaillait, mais je n'ai pas entendu sa réponse. Il faudra que je lui pose la question à nouveau, si l'occasion se présente. Si j'ai bien compris, Nathanaël est prof de sport, ce qui ne m'étonne pas. Franchement, c'est le beau gosse du groupe. Celui qui pourrait me plaire, si je me laissais avoir par un joli minois et des muscles bien dessinés. Et des fossettes sur les joues. Et... non, non, ce n'est pas du tout mon type. Et puis, ce soir, j'ai un mec. Cela ferait mauvais genre que je drague un de ses copains sous son nez, alors qu'il me présente, ses potes. Non ?

— Tu bloques ? me lance Lola.

— Je... Quoi ? balbutié-je, sans comprendre le sens de sa question.

— Tu mates, tu te rinces l'œil ?

— Moi, pas du tout, m'offusqué-je.

Le rouge marbre mes joues. Prise en flagrant délit.

— Ses abdos sont aussi durs que...

Gênée, je déglutis péniblement et cherche à m'extirper de cette conversation.

— ... que son cerveau est petit, conclut Lola.

Je ne peux retenir un éclat de rire, suivi par celui bien plus rocailleux de Lola. Pour vous aider à cerner l'intonation de Lola, c'est simple, un mélange d'Amy Winehouse et de Nina Simone. La voix grave de la fille qui boit trop, fume trop, profite trop de la vie. Je n'émetts aucunement un jugement de valeur, ou peut-être que si en fin compte, je l'envie quelque part. Cela saute aux yeux qu'elle n'a peur de rien et qu'elle ne passe pas à côté de sa vie, elle. Demain, elle se lève tôt, et pourtant elle n'est pas sur le départ, bien que ma montre m'indique clairement que nous avons basculé dans le jour d'après depuis deux heures et des poussières. Je la vois mal préférer rester à la maison à une soirée entre amis. Je souffle. Anjali a beau être ma meilleure amie, j'avais renoncé à la voir pour profiter de ma tranquillité et de ma solitude. Ça craint. Je crains. Deuxième salve de soupirs. Il semble que Lola soit la seule fille « officielle » du groupe. Sa coupe courte accentue la finesse de ses traits. Elle a l'air sympa, elle doit l'être. Elle est drôle, impertinente ; sa bonne humeur est contagieuse. Elle ose dire tout haut ce que je n'oserais penser tout bas. En un mot, je suis impressionnée.

— Je change de boulot comme de chemise, m'assure-t-elle.

Je lève un sourcil circonspect. Je sais que je suis crédule, mais tout de même pas à ce point. À l'heure actuelle, quand on a la chance de trouver un travail qui nous convienne, avec un salaire respectable et un boss qu'on peut qualifier d'acceptable, on reste où on est et on se tait. Cela ne me viendrait jamais à l'esprit de partir, même si je dois supporter Mme Géraldine-je-ronchonne-tout-le-temps ou Nathalie-j'ai-un-balai-coincé-quelque-part.

— Mon pire cauchemar !

Je ne mens pas. L'instabilité, la peur du lendemain, j'en frissonne rien qu'en en parlant.

— Actuellement, je fais le service dans une entreprise à Nanterre, mais j'ignore pour combien de temps. Peut-être que dans quelques mois, je retournerai travailler dans un bar tel que celui-ci ou dans un resto pour les touristes du côté de Saint-Michel.

— Dans un pub, ce serait mieux, intervient Nathanaël.

— On sait pourquoi, ricane Medhi.

— Dis tout de suite que je suis un alcoolique.

— Pas besoin.

D'un geste magistral, Medhi présente les cadavres de bouteilles et les verres qui se sont accumulés devant Nathanaël depuis le début de la soirée.

— Faut croire que je n'ai pas encore assez bu, puisque j'entends toutes les conneries qui sortent de ta bouche.

Désespérée, Lola secoue la tête.

— Dans la restauration, c'est très fréquent, tu sais. Et puis, c'est plutôt sympa de ne pas toujours voir les mêmes têtes.

— Si tu le dis.

Je suis loin d'être convaincue par ce qu'elle avance, mais je respecte son point de vue. Même si elle a tort. Comment le changement pourrait-il être plaisant ? La stabilité émotionnelle et professionnelle est la clé du bonheur. Les psychologues du monde entier vous le confirmeront. Et si jamais ils ne vous l'expliquent pas, c'est que ce sont des charlatans.

— C'est bien de se poser de temps en temps, non ?

Si elle ne me croit pas, j'ai une série d'arguments tout prêts. Je pourrais lui vanter durant des heures les charmes d'une existence réglée, organisée et stable.

— La vie est faite de tellement d'opportunités, pourquoi se lim...

— Bonsoir, tout le monde.

La voix est chaude. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'elle appartient à une belle femme. J'ai raison, bien sûr. Non seulement la fille est jolie, quoique l'adjectif qui conviendrait mieux pour la qualifier soit « sublime », mais en outre, elle est jeune. Une métisse aux incroyables yeux verts se tient devant nous, perchée sur d'indécents talons aiguilles. Un doux

sourire empreint de mélancolie étire ses lèvres soigneusement maquillées. Je parie que les hommes doivent se battre pour obtenir un regard de sa part. Soudain, l'air se raréfie et un froid glacial, limite polaire, s'installe. Nul ne lui répond. C'est un brin impoli tout de même. Du coup, je hasarde un timide « salut ». Même pas sûre qu'elle m'ait entendue. Tous, moi y comprise, nous dévisageons cette jeune femme qui vient d'arriver et qui a réussi l'exploit de nous faire taire. Une question se pose, une seule, en vérité : pour quel homme est-elle là ? D'un bond, Alex se lève et manque de renverser la déesse, arrêtée à quelques pas de lui. Leurs regards se croisent. Cet échange dure une fraction de seconde avant qu'il ne s'éloigne vers la sortie. J'acquiesce une certitude : c'est pour lui qu'elle est là, j'en mettrais ma main au feu. Ma gorge se serre. Je détache mes yeux de la perfection incarnée pour suivre la silhouette élancée d'Alex. En son genre, lui aussi est un modèle proche de l'idéal. Plus d'un mètre quatre-vingts de virilité brute, de charme masculin et de provocation insolente. Trop beau pour être honnête. Je soupire profondément. Alex s'arrête au bar, j'hésite à le rejoindre.

— Dégage.

Le ton de Medhi est sans appel. Son regard froid frappe la jeune inconnue. Nul ne le contredit ou ne cherche à prendre la défense de la demoiselle en détresse. Elle affronte le mépris de la tablée. Seuls mes yeux expriment un mélange de stupéfaction et de surprise, mais elle évite de les croiser. Elle tient tête à Medhi, comme si les mots glissaient sur elle, semblables à une caresse. Si j'étais à sa place, je partirais en courant, on n'aurait pas besoin de me le dire deux fois. J'essaie de deviner ce qui justifie une réaction aussi vive, mais n'ayant aucune faculté pour lire dans les pensées, j'en suis réduite aux suppositions et aux conjectures, qui vont jusqu'aux plus délirantes. Une chose est sûre néanmoins, et n'est pas le fruit d'une imagination trop fertile : Miss Je-jette-un-froid n'est pas la bienvenue, et c'est le moins qu'on puisse dire. J'ignore ce qu'elle a fait pour mériter un tel traitement, mais c'est suffisamment grave pour qu'ils se montrent unanimes. Froissée, elle hésite, bat des cils, mais n'obéit pas. Son sourire n'a pas disparu de ses lèvres, à croire qu'elle n'a rien entendu. Elle choisit sa nouvelle cible, espérant sans doute obtenir une réaction plus positive.

— Comment vas-tu, Nathanaël ?

— Bien.

Au moins lui, il répond, même si c'est aussi froidement qu'une lame de rasoir.

— Et toi, Lola ?

— Comme si j'avais l'intention de t'adresser la parole, ricane-t-elle. Maintenant, Medhi a été assez clair. Casse-toi.

L'inconnue lui offre un large sourire. La mâchoire de Lola se contracte et son corps se tend. Je n'aimerais pas être la cible de sa colère.

— Medhi, c'est un homme, il n'osera pas lever la main sur toi. Moi, je n'aurai pas ses scrupules.

D'instinct, je sais qu'elle ne plaisante pas. Ses poings se serrent, son regard se durcit et à la place de l'inconnue, je ferais demi-tour. Je veux bien ouvrir les paris. Un contre mille que la fille l'emporte. Lola ressemble à une tigresse et l'autre à une petite chose fragile. Pourtant, la jeune femme ne bouge pas. Je la sous-estime sans doute un peu trop. Je suis trouillarde, elle, elle est déterminée. Ou folle. Probablement un peu des deux.

— Tu veux vraiment que je te refasse le portrait ? crache Lola.

Avant que Lola ne saute à la gorge de la dure d'oreille, Gombo se lève et apaise son amie d'un geste. Il s'approche ensuite de la jeune femme, et s'adresse à elle lentement.

— Tu ferais mieux de partir. Maintenant.

Pour la première fois, sa détermination semble flancher.

— Je vous souhaite une bonne soirée, lance-t-elle.

Ses yeux émeraude glissent sur chacun, s'attarde sur moi un peu plus longtemps, croise le regard de Gombo. Et elle repart, emportant avec elle les réponses aux questions que je me pose. On pourrait croire que c'est de son plein gré qu'elle s'éloigne, et non suite à l'ordre qu'elle a reçu.

— Putain, qu'est-ce qu'elle fout là, cette conne ?

Oh là là, deux insultes dans la même phrase, Gombo ne la porte pas dans son cœur, lui non plus. Lui qui semble si calme, si posé, bouillonne littéralement. Peut-être que j'ai mal interprété les signes, la réaction de

Gombo paraît tellement disproportionnée que j'en viens à penser que c'est peut-être lui qui a eu une histoire avec cette beauté.

— Elle ne manque pas d'air... ajoute Nathanaël.

Je réfrène ma curiosité naturelle, ne sentant pas mes voisins disposés à aborder le sujet. Mon regard passe de l'un à l'autre, espérant s'accrocher à celui qui osera parler. Mais en vain. Ils ont conclu un pacte secret, ou quoi ? Je me tourne, à nouveau, vers le bar. Ma mâchoire risque de se décrocher, quand je constate que le serpent vient de s'enrouler autour d'Alex. Tous portent la même analyse que moi sur le spectacle.

— Je vais lui régler son compte, lance Medhi.

Avec son expression farouche et déterminée, j'ai le sentiment qu'il va vraiment se lever et massacrer la fille sans nom.

— C'est qui cette fille ?

Ma voix a volé quelques décibels.

— Ce n'est pas à nous de te le dire, me répond Gombo. Quand il sera prêt, il te parlera.

Pour lui poser la question directement, je préfère attendre qu'elle retire ses griffes de son bras. Si tout le monde la déteste, je la déteste aussi. D'ordinaire pourtant, je ne suis pas du genre à juger un livre sur sa couverture. Je me forge d'abord une opinion, basée sur une observation minutieuse, et ensuite seulement, je critique. Cependant, à voir la haine qui anime les visages des amis d'Alex, j'aurais tendance à me fier à leur avis collectif. L'expression inquiète d'Alex n'échappe pas à mon œil scrutateur. Un pli soucieux barre son front. Attentif, il écoute ce qu'elle dit, hoche la tête de temps en temps, mais ne desserre pas les lèvres. En revanche, la bouche et les yeux bien trop maquillés sourient. Sous ses airs angéliques, elle a dû faire les pires ignominies. L'adage « il ne faut pas se fier aux apparences » est plus vrai que jamais. Elle s'approche un peu plus de lui, se penche vers lui. Je retiens mon souffle. Allez, Medhi, Lola, c'est le moment d'aller lui péter la gueule ! Promis, je ne dirai rien. Comme au ralenti, l'ensorceleuse pose sa bouche sur la joue d'Alex. De là où je suis, je n'arrive pas à savoir si elle a ou non frôlé ses lèvres. Quoi qu'il en soit, il saisit sa main qu'il retire vivement de son avant-bras. Le spectacle est fini, rentrez chez vous. D'un pas décidé, Alex revient vers notre table et nous

nous détournons. Nous nous mettons tous à parler et à rire bêtement, comme si nous n'étions pas en train de l'espionner (vérité), mais en train de discuter et de trinquer gaiement (mise en scène).

— Lizzie, on y va.

Chapitre 17

Lizzie

Son ordre me fait l'effet d'une gifle et répand un souffle glacial sur la tablée. Finalement, l'inconnue et lui ont un point commun. Partout où ils passent, la joie de vivre et le bonheur trépassent.

— Il est encore tôt, argumente Gombo. Allez, un dernier verre, et c'est moi qui te l'offre !

Je n'ose lever les yeux vers Alex, qui reste debout près de ma chaise.

— À toi et à ta reine d'Angleterre bien sûr !

— Et nous, on peut aller se faire voir, râle Medhi.

Leurs efforts pour détendre l'atmosphère et dérider Alex sont louables et je les en remercie silencieusement. Cependant, Alex semble hermétique à leur stratégie de diversion.

— Une prochaine fois, les gars, je suis claqué, ment-il effrontément. Allez, viens, Lizzie.

J'hésite un instant. Qu'est-ce qui est le plus prudent : rester avec les amis d'Alex et quelques coups dans le nez au risque d'éventer notre secret ou rentrer avec Alex et sa bonne humeur ? J'avoue que l'interruption de celle dont on ne doit pas prononcer le nom m'a dessaoulée et je serais bien tentée de rester. Affronter Alex pendant le retour me semble une épreuve quasi insurmontable, même pour Super Lizzie.

— Viens.

En quelques minutes, Alex a changé du tout au tout. Je sens poindre l'animosité de notre première rencontre. Je n'ai pas le courage de m'opposer à lui, et je me lève. Le trajet va être long. Je commence à saluer un à un les copains d'Alex, mais cela n'a pas l'heur de lui plaire. Il m'incite fortement à accélérer, si je ne souhaite pas rentrer à pied.

— Tu diras au revoir une autre fois.

— Hé, attends, tu as bien deux minutes. Je veux mon bisou, moi, lance Nathanaël, en pointant sa joue avec son index.

Alex souffle. Je me dépêche de faire le tour de la table, avec un petit pincement au cœur. Il y a fort à parier que cette première rencontre sera aussi la dernière, si tout se passe comme prévu. La probabilité que je revienne dans un tel endroit après l'anniversaire de ma mère est insignifiante. Je soupire discrètement. Dommage, je commençais à les trouver sympas. Avec un ultime salut de la main, je suis Alex jusqu'à la sortie, ou plutôt j'essaie de le suivre. S'il pouvait m'attendre, cela m'arrangerait. Le trajet va être pénible. L'air froid me saisit. Alors que je prends quelques secondes pour serrer mon écharpe, Alex se dirige vers sa moto, garée un peu plus loin. Ai-je vraiment envie de monter derrière lui ? Sa mauvaise humeur est presque palpable. Conduire dans cet état de nervosité n'est pas prudent. Je suis en train de me chercher une bonne excuse pour me défilier, quand il se tourne brutalement vers moi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je... Tu...

— Accouche.

— Tu as trop bu.

Prise au dépourvu, je n'y vais pas par quatre chemins. C'est un fait, il a bu. Je ne monte pas, et il ne devrait pas le faire non plus. Il me toise, son regard est plein d'animosité. Je ravale ma salive, en même temps que mes arguments. Plus d'un tiers des accidents mortels sont liés à l'alcool. Si on rajoute sa nervosité, et sa colère, notre chance de survie diminue encore plus.

— Je suis trop jeune pour mourir.

Je sais, c'est une réflexion égoïste, mais c'est vrai. Je n'ai pas accompli un dixième de la liste des choses à faire avant mes trente ans et je ne risquerai pas de passer l'arme à gauche ce soir à cause d'un crétin, incapable de se rendre compte qu'il n'est pas en état de prendre le volant, ou le guidon, appelez ça comme vous le souhaitez, de sa moto.

— On rentre à pied, déclaré-je.

— Comme tu veux.

Je me réjouis intérieurement de son élan de lucidité, même si cette décision annonce à mes pieds une bonne heure de torture. J'ai oublié à quel

point mes Dr Martens étaient des chaussures lourdes et inconfortables. L'effort en perspective m'arrache un soupir de fatigue. Je devrais peut-être lui suggérer l'option taxi ou Uber, mais dans la mesure où il commence déjà à avancer à vive allure, je doute qu'il soit très réceptif à ma brillante idée. D'emblée, je peine à le suivre.

— Ça te tuerait de m'attendre ! l'interpellé-je.

Il ne ralentit nullement, ne se retourne même pas.

— Qu'est-ce qui te met dans un état pareil ?

— Ce ne sont pas tes affaires, grogne-t-il en guise de réponse.

— Ça le devient si tu m'obliges à courir derrière toi comme un petit chien. Je ne vais pas te suivre ainsi sur des kilomètres.

— Je ne vais pas ralentir.

— Et puis, j'ai le droit de savoir.

Je me retiens de dire que j'en ai surtout très envie. J'ai besoin de mettre un nom sur ce visage métissé, une histoire derrière le sourire de façade. Ma curiosité est légitime. En réalité, une seule question me brûle les lèvres, mais je n'ose la formuler directement : à quel point ont-ils été amoureux et le sont-ils encore ? Je suis persuadée qu'il faut s'être aimé incroyablement fort pour que la simple présence de l'autre vous fasse perdre l'esprit.

— Tu n'as aucun droit, réplique-t-il froidement.

Au moins, ma remarque a eu le mérite qu'il s'arrête et me toise. Peut-être que j'aurais mieux fait de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler, son regard me glace. Il est tellement agaçant, insaisissable, borné. Le chaud, le froid. Je ne sais jamais sur quel pied danser avec lui. La soirée s'était étonnamment bien passée, ses amis commençaient même à m'apprécier, et voilà qu'Alex redevient un mec, imbuvable et imbu de lui-même. Lorsqu'il ouvre la bouche, j'ai envie de lui enfoncer une chaussette pour qu'il se taise.

— Tu te sens obligé de m'agresser ?

— Tu t'attendais à quoi ? À ce que je t'embrasse ? ricane-t-il méchamment.

— Même pas cap.

Qu'est-ce qu'il me prend ? Je dois tourner sept fois ma langue dans ma bouche, je répète, je dois tourner ma langue dans ma bouche. J'inspire, j'expire. Alex revient sur ses pas, à quelques centimètres de moi.

— Bien sûr que si, répond-il dans un souffle qui fait frémir chaque parcelle de ma peau.

Il fait courir ses yeux sur moi. Lentement, intensément. C'est moi ou l'air se raréfie soudain ?

— C'est juste que je n'en ai aucune envie.

— Ça tombe bien, moi non plus.

Ce type est tout simplement horripilant. Je le hais. S'il s'imagine que je rêve que son piercing frotte ma lèvre, ou que nos langues dansent ensemble, il se fourre le doigt dans l'œil. Profondément. Ma curiosité ne va pas jusque-là. C'était juste pour le provoquer, rien de plus. Je m'en fiche complètement de lui et de ce top model, incroyablement bien foutu. Le regard que je fais peser sur lui est empreint de mépris, j'espère qu'il le sent, à défaut de le voir. Dommage qu'il fasse si sombre, il ne peut lire ma colère et mon amertume. J'ai joué à la nana sympa, j'ai même étudié des magazines de rockeurs pendant ma pause déjeuner et tout ce que je récolte ce sont les sarcasmes d'un mec mal luné.

— Tu n'es pas du tout mon genre, insiste-t-il.

C'est bon, j'avais compris, ce n'est pas la peine d'en rajouter. Il aime les filles pulpeuses, au charme indécent, qui pourraient faire carrière au cinéma, plus qu'au rayon littérature.

— Tu es juste une gamine odieuse, capricieuse et prétentieuse. Je ne sais pas si je vais réussir à te supporter jusqu'à samedi.

— Et moi peut-être pas une minute de plus. Espèce de... Espèce de...

Quand la colère s'empare de moi, les mots se mélangent et j'en viens à bégayer. Je le hais, je le hais. Mes ongles me démangent. Je frémis. Une telle rage bouillonne en moi que je doute d'être capable de me contenir bien longtemps. Moi, une petite fille pourrie gâtée ? Il sait à qui il parle ? Il se prend pour qui ce pauvre abruti, avec ses soirées de minables ?

— T'as gagné ! lui hurlé-je. Je suis à deux doigts de te caresser le visage avec mon poing.

— Et qu'est-ce qui t'en empêche ? s'enquiert-il, méprisant.

— Le bon sens.

Le temps suspend son cours. Et un instant, les tensions accumulées explosent, et Alex éclate de rire. Un rire qui vient du fond des entrailles et résonne étrangement.

— Oui, Lizzie, tu es pleine de bon sens.

De façon aussi surprenante qu'inattendue, ses doigts s'attaquent à ma joue en une caresse. Mon ventre se contracte. Aussitôt, la colère cède le pas à un sentiment non identifiable. Le temps que je décide de l'attitude à adopter, il a retiré sa main et l'a enfouie dans sa poche. Parenthèse terminée. Nous restons là, quelques instants, l'un face à l'autre. L'obscurité, même si elle n'est pas totale ne me permet pas de discerner et d'analyser les expressions de son visage. Le souffle court, j'attends que ses lèvres se fracassent sur les miennes et détruisent le malaise qui menace de s'installer. Il lève la main, et je suis prête à recevoir son baiser. Or sa main reste en l'air, et une voiture s'arrête au bord du trottoir. Alex ouvre la portière arrière, et avec un grognement de frustration, je grimpe.

— Bonne nuit, Lizzie.

— Je... Quoi ? Tu...

Le bégaiement nerveux me reprend quand je comprends qu'Alex n'a aucunement l'attention de monter dans le taxi avec moi. En un mot, il se débarrasse de moi.

— Viens me chercher samedi.

— Je serai là à 11 heures.

— À midi, et avec le café.

— D'accord pour midi, mais ne compte pas sur moi pour t'apporter ton petit déjeuner, répliqué-je, blessée.

— Bonne nuit, Lizzie.

Un sourire énigmatique se dessine sur ses lèvres, et il claque la portière. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre avant que le taxi ne démarre. Un tumulte d'émotions contradictoires m'assaille : colère, frustration, tentation.

— Bonne nuit, Alex.

Chapitre 18

— Dépêche-toi, je suis mal garée !

Oh purée ! La voix agaçante de Lizzie me vrille les oreilles à travers l'interphone. Exaspéré, je soupire. Elle ne pouvait pas être en retard, comme tout le monde. Maintenant, je vais devoir faire l'impasse sur la douche et le premier café.

— Oh, la chieuse ! ne puis-je m'empêcher de grogner.

Brièvement, je ferme les yeux et frotte mes tempes douloureuses. Sur coup-là, elle n'y est pour rien si je me paie une sacrée gueule de bois. J'ai décidé, tout seul, comme un grand de me déchirer la tête à la tequila au *Burning Man*. Je retourne dans ma chambre, enfile mon jean de la veille et jette un sac de voyage sur mon lit.

— Aïe, beugle une voix cachée sous la couette.

Une blonde émerge et fronce les sourcils. C'est qui, elle ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ? m'interroge-t-elle.

— Je dois partir.

Réponse simple, claire, nette et précise. Mes neurones imbibés d'alcool ont à peu près tout oublié de la soirée à commencer par la fille, son prénom et même si ça a valu le coup de la ramener chez moi. Je me fais peur parfois.

— Maintenant ?

Perspicace, Einstein. Je hoche la tête, et sans me soucier davantage d'elle, j'enfouis dans mon sac quelques fringues propres et une tenue de sport.

— Et donc, comme tu es chez moi, il faut que tu partes.

Je n'attends pas de commentaire de sa part, je me précipite dans la salle de bains. Même si je doute qu'un brossage de dents ne soit pas suffisant pour faire oublier les relents d'alcool, Lizzie pourra s'estimer chanceuse que j'y ai pensé. Je prends également deux minutes pour fouiller dans les meubles à la recherche d'une aspirine, sans succès. De violents coups

frappent contre ma boîte crânienne, et j'asperge mon visage d'eau glacée. C'est le mieux que je puisse faire pour l'instant. Quand je reviens dans ma chambre, la fille a quitté mon lit et est en train de passer une mini-jupe et un top moulant. Je comprends ce qui m'a fait craquer, son corps est un pousse-au-crime. Cependant lorsqu'elle se retourne vers moi, je me rends compte qu'elle est nettement moins sexy. Un réveil difficile met rarement en valeur les filles trop maquillées.

— Tu es vraiment un sale type, m'accuse-t-elle.

En se dandinant, elle enfle une paire de collants et des escarpins pointus.

— Tu as tout compris.

Ses yeux me lancent des éclairs, et en mon for intérieur, je prie pour qu'elle ne se serve pas de ses chaussures comme d'une arme.

— En même temps, tu t'attendais à quoi ?

Avec mépris, elle me toise de son regard dégoulinant de mascara. Mais je m'en moque, je jette un coup d'œil sur ma montre, me rappelle que Miss Je-sais-tout va me casser les pieds. Je n'ai pas le temps de prendre en compte les états d'âme d'une fille qui cocote le parfum et les relations bon marché. Mon seul souci est de trouver un cachet pour lutter contre ma migraine.

— Tu n'es qu'un connard.

— Je sais, et je suis désolé. Tu n'es pas la première à me le dire et sans doute pas la dernière. Je serais bien resté avec toi, et ton joli petit cul, mais je dois absolument rendre visite à mes parents. Et puis, cette nuit, c'était super...

Telle une hyène en chaleur, la fille se met à ricaner bêtement.

— Super ? Tu es sûr ?

J'ai balancé un « super », histoire de dire quelque chose. Elle ne voulait quand même pas que je lui sorte que ça avait été le meilleur coup de toute ma vie, alors que je n'ai aucune idée de la façon dont elle a atterri dans mon lit ? Elle devrait déjà se rendre compte que je prends sur moi et que je fais des efforts. Je cherche juste à ce qu'elle se taise, et si elle pouvait m'épargner la scène de la fille outragée, ça m'arrangerait.

— Tu étais tellement raide que tu t'es effondré comme une loque sur ton pieu, j'ai essayé de te ranimer, mais sans succès.

— Alors, pourquoi t'es pas rentrée chez toi ?

— J'avais pensé que tu serais plus en forme ce matin.

Si elle tente de m'aguicher, c'est raté, et même plutôt pathétique. Si elle prenait le temps de se regarder dans le miroir, elle comprendrait mon air dégoûté.

— Sans façon. Tu sais, je suis vraiment pressé. Mais, si tu veux, je t'appelle ?

Bien sûr, la probabilité que je lui téléphone flirte avec zéro, mais il est plus poli de poser la question, je trouve. Et puis, c'est tout à fait le genre de filles que je suis ravi d'ordinaire de ramener à l'appartement. Une paire de seins qui tient dans la paume, un petit cul rebondi, un air pas farouche pour deux sous.

— Pas la peine, oublie-moi.

C'est comme si c'était fait, je pense, et pour une fois, j'ai la bonne idée de me taire. Je l'aide à sortir plus vite, en la poussant un peu et en lui tendant son sac à main. Elle m'adresse un doigt d'honneur que je n'ai pas volé en descendant l'escalier. La journée commence bien.

Chapitre 19

— Enfin, s'agace Lizzie.

Nerveusement, elle pianote sur le volant. Le ton est donné. Mademoiselle est de mauvaise humeur. Une furieuse envie de faire demi-tour m'assaille pendant que j'ouvre le coffre et y jette mon sac de voyage à côté de son énorme valise à roulettes. C'est bien une fille, elle déménage sa maison alors que nous ne partons qu'un week-end. Le « sait-on jamais » triomphera toujours sur le bon sens et la praticité, quoi qu'elle en dise.

— Bonjour à toi également, ironisé-je en faisant claquer ma portière. Tu es sûre que tu vas avoir assez d'affaires ?

Son regard me foudroie. Elle ne répond rien. L'intérieur de sa voiture est aussi astiqué que l'extérieur. Le contraire m'aurait étonné, et peut-être un peu déçu. Lizzie ne déroge pas à la règle, tirée à quatre épingles avec une de ses affreuses robes vintage et coiffée avec un chignon qui pourrait concurrencer celui de Geneviève de Fontenay. Elle est, sans surprise, tellement classique que même grand-père Paulette aurait eu l'air d'une fashion victime en comparaison. Je suis certain qu'elle s'est débarrassée de son jean pour éviter d'avoir à le remettre. Je recule mon siège pour étirer mes longues jambes et essaie de m'installer confortablement en vue d'un trajet qui ne peut être qu'insupportable.

— Mes parents vont t'adorer. Tu es tout à fait leur style.

Lizzie n'est pas dupe, pourtant elle décide de bien prendre ma remarque, même si la raillerie perce sous le compliment. Ma conductrice me toise, avant de démarrer sur les chapeaux de roue.

— Les parents m'adorent toujours, je préférerais que ce soit le cas de leur fils.

Elle soupire.

— Les mecs sont tous des salauds, je suis bien placé pour le savoir, lui réponds-je.

Elle ne me contredit pas et me jette à nouveau un regard en coin. Je ne plaisante pas pourtant. Je suis l'exemple même du sale type et pour son plus

grand malheur, je suis affalé sur le siège avant de sa Clio impeccable.

— Tu étais obligé de prendre une cuite ? m'agresse-t-elle.

— J'ai voulu oublier toute cette merde, cette idée débile. L'alcool, ça aide ; l'alcool et...

Ne pas achever ma phrase me semble judicieux. Cela n'a beau n'être qu'un jeu, pour elle comme pour moi, elle n'en demeure pas moins une femme. Et mon expérience de la gent féminine m'intime de me taire et de garder pour moi mes parties de jambes en l'air.

Je ferme les yeux, écrase ma tête contre la vitre. De violents coups tambourinent dans ma boîte crânienne et les douleurs ne vont pas cesser si elle m'accable de reproches.

— J'espère que c'était bien.

— Quoi ?

Si elle pouvait opter pour un parcours silencieux, je lui en serais reconnaissant. Visiblement, elle en a décidé autrement, puisque nous sommes à peine partis qu'elle attaque fort avec ses questions. Au moins, elle n'a pas sorti son carnet.

— La soirée, la fille...

— Je ne sais pas ce qui te fait croire qu'il y avait une fille.

— Moi non plus, à part le suçon dans ton cou peut-être, ironise ma voisine sans quitter la route des yeux.

— Ah ça, ricané-je.

J'abaisse le pare-soleil et mire la trace que m'a laissée ma nuit.

— On dira que tu es fouguese et que nos ébats sont particulièrement torrides.

— Super, j'ai hâte de passer pour une sans-gêne auprès de tes parents. Je suis tout à fait le genre de nanas qui marque son territoire. J'espère que tu as gardé son numéro, parce qu'elle a l'air top.

Je ne réplique rien. Après la façon dont je l'ai traitée ce matin, il n'y a aucune chance que je la recontacte, mais ça, je n'ai pas envie de l'avouer à Lizzie. Je préfère qu'elle continue de me voir comme un séducteur sans attaches, parce que c'est ce que je suis. Ce n'est ni la première ni la dernière

fois que je chasse ma conquête d'un soir après une nuit d'ivresse et de débauche, je suis un pro des « on s'appelle » et « c'était super ».

Le tour de cette conversation ne m'indique rien de bon. Si je ferme les yeux suffisamment longtemps, Lizzie va peut-être finir par comprendre d'elle-même que je n'aspire qu'à grappiller quelques minutes de sommeil supplémentaires. C'est une grossière erreur, je le sais, je le sens dans mes poils de bras qui se hérissent dès que je pense à ce que nous sommes en train de faire. Le retour au bercail du fils prodigue, la bonne blague. Je ne me donne pas dix minutes avant de péter un plomb et d'avoir envie de les étouffer. Je ne le fais pas pour lui, je le fais pour elle. Ma mère a bondi de joie quand je lui ai annoncé que je viendrais passer le week-end. Elle en a même lâché le combiné. Son bonheur m'a serré le cœur.

— Et la douche, c'était en option ? m'accuse-t-elle.

Je sens mon tee-shirt, elle n'a pas tort. J'aurais peut-être dû prendre quelques minutes de plus pour me préparer.

— Tu devrais me dire merci, je me suis quand même brossé les dents.

— Non, mais pincez-moi, je rêve. Si je comprends bien, tu vas passer un week-end dans ta famille que tu n'as pas vue depuis des mois et tu ne fais même pas l'effort de mettre des vêtements propres ?

— Tu as tout compris.

— C'est ton droit d'avoir l'air d'un clodo.

— Merci.

Je jette un deuxième coup d'œil dans le miroir de courtoisie pour constater l'ampleur des dégâts. Mes prunelles sombres sont cernées, ma peau blafarde. Mes cheveux et ma barbe s'apparentent à un champ de bataille. Mes parents vont adorer, mon père surtout. Tous mes choix sont source de discorde : mon travail, mon mode de vie... sans parler de mes tatouages trop nombreux et de mes piercings trop apparents. À leur goût. J'espère sincèrement que venir accompagné de Lizzie adoucira leur opinion, même si j'ai un sérieux doute. J'aurais peut-être dû emmener la blonde frivole de cette nuit, plutôt que cette brune explosive. Avec un peu de chance, son côté « première de la classe » séduira pourtant la maisonnée. Lizzie triture le GPS accroché sous le rétroviseur et marmonne contre les

nouvelles technologies qui ne servent à rien. Mon mal de crâne augmente à vitesse grand V.

— On va chez tes parents, ça te tuerait de m’indiquer la route ?

— C’est pour ça qu’on a un GPS, non ?

— Et ça t’arracherait la langue d’être aimable ?

— Ça ne fait pas partie du contrat.

Je l’entends bougonner des paroles peu amènes, mais mon cerveau en souffrance refuse d’y prêter attention. Quoique, soyons honnête un instant, je me moque bien qu’elle me prenne pour un mufle ou un goujat, dans une semaine, je n’aurai plus à supporter Miss Je-sais-tout et pourrai retourner à ma vie qui me convenait déjà très bien avant qu’elle ne vienne y mettre son grain de sel. J’aurais pu dire non, j’aurais dû dire non. Mais c’est plus fort que moi, si on me provoque, je démarre au quart de tour. Je lui demanderais bien de la boucler, et de me laisser comater en paix. Je me tâte. La prise de tête qui risque d’en découler mérite-t-elle l’effort que je formule cette prière ?

— Elle ne se tait donc jamais, râlé-je.

— Elle te rappelle qu’elle entend tout ce que tu dis et qu’elle n’a pas l’intention de se taire puisqu’elle a encore quelques questions auxquelles monsieur doit se donner la peine de répondre.

De façon exagérée, je soupire avant de laisser tomber mon front sur le tableau de bord.

— Mais t’es pas bien, ne salis pas la voiture d’Anjali.

— C’est qui ?

— Ma meilleure amie, mais je t’ai déjà parlé d’elle. Elle a eu la gentillesse de nous prêter sa Clio. Elle est comme une sœur pour moi.

— Tout le monde n’a pas la chance d’être enfant unique, répliqué-je.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

Elle a peut-être raison. Ce n’est pas de leur faute s’ils ont suivi le modèle paternel. Gabriel et Camille sont tous deux avocats, et Coline a pour elle sa jeunesse. Elle est libre de faire ce qu’elle veut. C’est moi, le vilain petit

canard, celui qui marche en dehors des clous, qui fait trop de bruit, qui ne rentre pas dans le moule.

— Les rapports avec mon père ont toujours été conflictuels. Plus on se disputait, plus mon corps se couvrait d'encre et plus mes coiffures devenaient audacieuses. Tu aurais dû me voir à dix-huit ans, je suis sûr que tu aurais eu peur.

— À ce point ?

— Une coupe à l'iroquoise orange, un regard de tueur et une veste en cuir cloutée. Je ne voulais pas qu'on m'approche ni qu'on me fasse chier.

— Ah oui, quand même. Et ça marchait ?

— Oui, pendant un temps. Puis j'ai rencontré...

Je n'achève pas ma phrase, je ne sais pas si j'ai vraiment envie de lui raconter cette partie de ma vie. Lui confier mon passé risquerait de la pousser à fuir.

— Bref, c'est loin tout ça. Si j'avais eu mon collier à clous, il y a fort à parier que tu aurais jeté ton dévolu sur un autre rockeur tatoué.

— Ç'aurait été dommage.

Je ne parviens pas à déterminer si elle est ironique ou non. Fichue migraine. Mon regard se perd dans le paysage. Morne, froid, sans vie. Déprimant.

— On arrive bientôt, lance gaiement Lizzie.

Elle ne se rend pas compte que cette information ne me réjouit nullement. Je commence à pianoter nerveusement sur mon genou, comme à chaque fois que j'approche de la maison. Cette maison que je ne considère plus comme la mienne. Un étranger dans ma propre famille.

— Fais-moi réviser.

— As-tu ton carnet ? Il faut que je sache sur quoi te poser des questions.

Elle me fait les gros yeux.

— Tu n'aurais pas une aspirine ? l'interrogé-je.

— Si, regarde dans mon sac.

Pourquoi faut-il que le sac des dames soit un tel foutoir ? Ont-elles réellement besoin de tous ces trucs ? Elle se donne un air de tyran de l'organisation et du rangement, alors qu'en réalité, elle est aussi bordélique que moi. Pourquoi a-t-elle un casse-noix ? Je le sors, lui montre. Elle hausse les épaules, en signe d'excuse et se lance dans une explication improbable impliquant Anjali et sa mère.

— Au moins si un écureuil t'attaque, tu pourras te défendre, plaisanté-je. Et moi qui pensais que tu étais une fille ordonnée, un brin psychorigide, j'avais tort.

— Bien sûr que si ! C'est juste que je n'ai pas eu le temps de m'en occuper hier. D'ordinaire, mon sac est parfaitement rangé.

Elle se défend. J'ai touché une corde sensible.

— Ce qui ne me dit toujours pas pourquoi tu as un casse-noix dans...

Ma main se serre sur un tube. Soigner mon mal de crâne est nettement plus important que d'obtenir des explications.

— Dieu soit loué, j'ai trouvé un cachet. Un peu plus, et j'allais avoir besoin de sortir un piolet pour partir en expédition au fond.

À ce moment-là, j'aurais pu reposer le sac à mes pieds. Cependant, anticipant le soulagement que le médicament va m'apporter, je me sens de bien meilleure humeur. Je suis prêt à poursuivre mes investigations : percer les secrets de la vie de Mlle Bayard. En moins de trente secondes, j'ai déjà découvert qu'elle se promenait avec un casse-noix, et que c'était une fausse maniaque. Accordez-moi une minute et je saurai le nom de son premier chat. Je mets la main sur son portable, source inépuisable d'informations. Ce dernier clignote, annonçant l'arrivée d'un message. N'importe quel individu se contenterait de tendre le téléphone à son propriétaire, mais je ne suis décidément pas ce genre de mecs. Et puis, lorsqu'on est en couple, on doit tout se dire, n'avoir aucun secret l'un pour l'autre, non ?

— C'est qui Paul ? Ton amour ?

Les sourcils de ma voisine se froncent et son regard se tourne vers moi, envahi par un éclat de colère. Si elle pouvait m'étrangler, je crois qu'elle le ferait, mais ses doigts restent crispés sur le volant, ce qui n'empêche pas la voiture de faire une embardée.

— Concentre-toi, je n'ai pas envie de finir mes jours en fauteuil roulant.

— Ce ne sont pas tes affaires, lâche ça.

— Pourtant à ta place, je voudrais savoir ce que Paul m'a écrit.

Sa main se tend dans ma direction, et essaie de s'emparer du portable. Enfin, sans quitter la route des yeux, elle n'a aucune chance d'y parvenir. Son agacement m'amuse tant que je n'ai aucune raison d'y mettre un terme. Et puis toute diversion est bonne à prendre pour oublier ce que nous faisons là.

— Tu sais qu'il est interdit de téléphoner au volant, n'est-ce pas ? J'aurais peut-être dû vérifier que tu avais ton permis avant de te confier ma vie. N'es-tu pas curieuse de connaître ce que Paul... Et puis si tu me trompes, j'ai bien le droit d'être mis au courant.

Elle me régale d'un grognement digne d'un ours mal léché.

— Range-le tout de suite ou je te jure que je me gare, me menace-t-elle, en ralentissant dangereusement la voiture.

— Très bien, je capitule. Je suis cependant ravi de constater qu'un petit monsieur fait fondre ton cœur de glace.

— Au moins moi, je connais son prénom. Peux-tu en dire autant ?

— Oh, là, là, mais c'est qu'elle mord. Un vrai pit-bull, quoique avec tes boucles, tu ressemblerais davantage à un caniche enragé.

Vexée, elle se tait et fait mine de se concentrer sur la route devenue de campagne depuis notre sortie de l'autoroute. Je profite de ce silence pour faire le point.

— Paul est mille fois mieux que tu ne le seras jamais.

— « Paul est mille fois mieux que toi, nanananère »

Mon imitation de sa voix haut perchée ne la fait guère sourire. Son regard me foudroie, ses lèvres courroucées se pincent. Ses jointures blanchissent tant ses doigts se crispent sur le volant. La situation m'amuse.

— Railler, te moquer, c'est tout ce que tu es capable de faire !

— C'est vrai. Je ne peux que te donner raison sur ce point, je vais même le prendre pour un compliment.

— Ce n'en est pas un pourtant.

— Et selon quelle loi, ce ne serait pas une bonne chose d'avoir de l'humour et de l'autodérision ou de pratiquer l'ironie ?

— Selon toutes les lois. Fais preuve d'un peu de bon sens. Critiquer, c'est tellement facile. C'est comme si...

— On y est, la coupé-je.

Mon corps se tend, ma mâchoire se crispe. Une panique sournoise m'envahit. C'est une mauvaise idée, une très mauvaise idée. Les souvenirs remontent à la surface : les disputes, les cris, les remarques, l'intolérance. Il y en a de bons, pourtant, qui essaient de se faufiler jusqu'à ma conscience : le sourire bienveillant de ma mère en premier.

— Tu comptes descendre de la voiture ?

Chapitre 20

— Il y a un souci ?

— Quoi encore ? s'agace Alex, le corps tendu.

Nul besoin d'être devin. La perspective de revoir sa famille lui plaît autant que de se faire arracher une dent. Son sourire railleur a disparu, remplacé par une moue contrariée et un regard noir. Sa mâchoire contractée m'encourage à me montrer prudente, au cas où il se déciderait à me sauter dessus et à me mordre.

— Tu comptes jouer aux devinettes ? aboie-t-il. Je te rappelle que tout ça, c'est TA faute.

D'un geste rageur, il désigne la propriété que j'imagine immense et superbe derrière la palissade en bois. Le bon sens m'incite à ne pas préciser que l'idée de venir rendre une petite visite de courtoisie à ses parents a germé dans son esprit, non dans le mien. Il y a clairement des moments où ce n'est pas le moment.

— On ne s'est pas entraînés...

Nerveusement, il soupire, passe une main dans ses cheveux. Je laisse la fin de ma phrase en suspens sentant le feu me monter aux joues.

— ... à nous embrasser.

Une expression soulagée apparaît sur son visage, alors que le mien doit exprimer un mélange de gêne, de stupeur et d'effroi. Pourquoi n'ai-je pas tourné ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler ? C'est quoi mon problème au juste ? D'ordinaire, je suis une fille normale. Pondérée, raisonnable, réfléchie. Alex me rend stupide. Vraiment stupide. S'il y a bien un domaine dans lequel la répétition ne paraît pas indispensable, c'est bien celui-ci. Je ne compte pas lui rouler des pelles devant ses parents à longueur de journée. Un baiser du bout des lèvres sera amplement suffisant. Et encore, une poignée de main semble envisageable.

— Très bien.

Quoi, très bien ? Je ne suis pas prête ! Persuadée qu'il allait me rire au nez, je n'ai pas anticipé que sa réponse puisse être positive. Je me suis lavé

les dents ?

— Très bien.

Soudain, l'air se charge en électricité. Tous mes muscles se contractent en entendant sa voix rauque. Mon corps n'a clairement aucun discernement. Alex rive son regard au mien, et s'approche. Dans l'attente de son baiser, je retiens mon souffle. Ses mains s'emparent de mon visage. Sa bouche percute la mienne, le métal de son piercing racle ma lèvre. Un frisson de plaisir me parcourt, je n'ai jamais été embrassée ainsi. Ni l'un ni l'autre ne veut céder. La lutte de nos langues qui se mêlent se fait acharnée alors que son corps se presse contre le mien, sa main descend et se pose dans le creux de mon dos. Naturellement, mes bras se nouent autour de son cou. Soudain, il met fin à ce baiser et recule d'un pas. Mes jambes manquent de se dérober sous moi ; s'il n'y avait la voiture à proximité pour que je m'y appuie, je serais probablement tombée à la renverse. Je reprends mon souffle.

— Tu crois que ce sera suffisamment crédible ?

— J'ai un doute.

Mon sourire forcément niais dément mon propos. Je dois contrôler la situation avant qu'il ne s' imagine que son baiser a eu un quelconque effet sur moi. Je ne vais pas craquer pour un mec qui enchaîne les nanas et les tequilas, et pas nécessairement dans cet ordre. La réparation de mon cœur est fragile. Ce n'est qu'une comédie (même s'il faut reconnaître que c'est un acteur-né), rien qu'une comédie. Dès lundi, je retournerai à mes livres, j'appellerai Paul et tout sera comme avant. Je ne me donne pas plus de vingt-quatre heures pour oublier son baiser. Vingt-quatre heures maximum.

— Il faut donc qu'on s'entraîne à nouveau, sourit Alex, en franchissant la distance nous séparant.

Excitées, mes lèvres se préparent à livrer un nouveau combat. Les frissons qui me parcourent des pieds à la tête suggèrent que cela est loin de déplaire à mon corps. Ce fourbe. Alex prend un temps infiniment long pour s'approcher de ma bouche, une ardeur indécente apparaît dans ses prunelles étincelantes. Est-ce toujours un jeu ?

— Il me semblait bien avoir vu une voiture se garer, s'exclame une voix féminine dans notre dos.

Comme une enfant prise en faute, je me retourne vivement et espère que la mère d'Alex ne peut pas lire mes pensées, car ces dernières sont fort impudiques. Son arrivée inopinée refroidit instantanément mes ardeurs. Elle ouvre grand la barrière de bois avant ses bras.

— Salut, lance Alex.

Il ne fait pas le moindre pas dans sa direction. Les bras maternels retombent, et elle essaie de cacher tant bien que mal sa déception et le manque d'enthousiasme de son fils. J'imagine aisément qu'elle voudrait le serrer contre elle, manger ses joues de baisers et passer sa main dans ses cheveux. Mais il n'a plus cinq ans, et cette effusion de bons sentiments risquerait de le braquer, je le sens. Elle le sait également. Elle garde donc ses caresses et ses marques de tendresse pour elle.

— Je suis ravie que tu sois là.

Ses yeux ne sont pas assez grands pour embrasser sa longue silhouette du regard.

— Moi aussi, répond machinalement Alex.

Et avec un peu plus de conviction, ça donne quoi ?

— Enfin... tout le monde est ravi que tu sois là, que vous soyez là, se reprend-elle aussitôt en se souvenant de ma présence.

Avec un sourire sincère, elle se tourne vers moi pour me souhaiter la bienvenue. Il ne me faut pas plus de dix secondes pour décider que cette femme est adorable et que nous allons forcément très bien nous entendre. De jolies rides sillonnent son encadré de cheveux argentés et agrandissent ses yeux noisette. Elle est grande, plus grande que moi. C'est un brin rageant. Comme dirait ma mère, j'aurais dû manger ma soupe quand j'étais petite.

— Bienvenue chez nous, mademoiselle...

Puisque Alex n'a visiblement pas l'intention de me présenter, il va falloir que je le fasse moi-même. Je lui jette un regard en biais, monsieur s'est refermé comme une huître. Apparemment, les effets de notre baiser ne lui ont guère profité.

— Je m'appelle Elizabeth, mais tout le monde me surnomme Lizzie.

Au lieu d'accepter la main qu'elle me tend, je ne peux m'empêcher de faire claquer deux bises sonores sur ses joues. Elle sursaute, surprise. Je prends une profonde respiration, je dois absolument me calmer, et me concentrer. Ce serait moche de faillir à ma mission, trente secondes à peine après notre arrivée. Même s'il est normal d'être stressée quand on rencontre sa belle-mère, je ne dois pas oublier que je ne suis pas là pour bécoter Alex, mais pour épater sa famille. Ma raison a beau allumer des warnings, la panique s'empare de moi, ne m'épargnant ni les tremblements ni les paroles incontrôlables.

— Alex m'a beaucoup parlé de vous !

— Ah oui ? s'étonne la mère d'Alex, le front barré d'un pli soucieux.

Le toussotement de mon voisin m'indique que je viens de commettre ma première boulette. Et nous ne sommes même pas encore entrés dans la maison. Il faut que mon cerveau fonctionne à nouveau normalement et que mes hormones retournent dans le droit chemin. Ceci n'est pas une répétition. Je répète. Ceci n'est pas une répétition. Ni Alex ni moi n'aurons une seconde chance si je me plante.

— Vous pouvez vous garer sur la propriété, lance la mère d'Alex. Nous vous attendions ?

C'est qui ce nous ? Elle et son mari, je présume. Je dois absolument calmer les battements de mon cœur, avant l'infarctus. Alex et moi remontons dans la voiture et échangeons un regard complice. Que la partie commence ! Inquiète, je pose ma main sur la cuisse d'Alex.

— C'est une très mauvaise idée, lâché-je.

— Et c'est seulement maintenant que tu t'en rends compte ?

Chapitre 21

Je survis à l'épreuve des présentations. Je mentirais en disant que je suis à l'aise, mais je ne m'en sors pas trop mal. Dans la mesure où je n'ai aucun point de comparaison, il est difficile d'évaluer mon degré de réussite. Nerveusement, je tourne ma cuillère dans ma tasse de café non sucré. Je souris à Mme Larchevêque, qui me sourit en retour. Ses doigts à elle triturent une serviette en papier, alors qu'elle se retient de prononcer à haute voix les questions qui la travaillent. À la façon dont elle couve son enfant des yeux, il est pourtant aisé de deviner le bonheur que cette visite lui procure. Joie et stress se combattent. En ce qui me concerne, je gère. Comme une pro. Le sourire, je maîtrise. Les compliments, j'ai la technique. Village, maison, décoration intérieure. Séduire une mère se révèle plus facile que de s'attacher son fils. C'est peut-être parce que c'est une femme et que les femmes sont nettement moins compliquées que les hommes. Nous sommes toutes les mêmes. Il ne nous faut pas grand-chose pour qu'un sourire se glisse sur nos lèvres. Un mot doux, une louange bien tournée, un regard tendre. Elle a juste besoin d'être aimée et comprise. Je la rassure. Tout est parfait. Elle n'a pas de souci à se faire. Avec une courtoisie et une gentillesse sincères, Liliane se renseigne sur moi. Elle se montre charmante et ses questions traduisent davantage une curiosité naturelle qu'un désir intrusif de savoir le pedigree de la personne face à elle. Ce n'est pas ma mère qui agirait de la sorte. À la seconde où Alex poussera la porte, elle plantera ses griffes dans son bras et ne le lâchera plus, le petit rire satanique en prime. Il aura le droit à un interrogatoire en règle absolument désagréable. Pour estimer s'il est suffisamment bien pour sa fille, ce qui de toute façon ne sera pas le cas. Elle étudiera chaque élément de son parcours, n'hésitera pas à appuyer là où ça fait mal et à s'enquérir de l'honnêteté de ses intentions, si ce n'est de ses revenus. Aucune subtilité, aucun scrupule, droit au but. Heureusement, Alex n'est pas mon véritable petit ami. Si c'était le cas, il y a fort à parier qu'il ne le serait plus après avoir fait connaissance avec l'inquisitrice.

— Et toi, Alex, ton travail se passe bien ?

— Oui.

— As-tu beaucoup de patients victimes de la grippe ou de la gastro-entérite ? Ils ont dit à la télévision qu’il y avait un pic épidémique en Île-de-France.

— Oui.

Les réponses lapidaires d’Alex ne m’étonnent guère et s’enchaînent. Depuis que nous nous sommes installés autour de la table de la salle à manger, il donne l’impression d’être assis sur des chardons tant il gigote. Le nez plongé dans sa tasse, Alex cherche à lire l’avenir dans le marc de café. Si ce n’était pas déplacé et peu opportun, je lui préciserais que son rejeton est un ours, mais qu’il ne faut pas se fier aux apparences. Je me retiens de lui faire l’article sur son fils, c’est son fils, elle doit connaître le cœur en or que dissimule son allure de mauvais garçon. Je me donne une nouvelle mission, celle de renouer les liens affectifs entre Alex et sa mère. Avant la fin du week-end, ils se seront pris dans les bras. Vous avez ma parole. Ces deux-là ne me feront pas mentir.

La porte d’entrée s’ouvre à la volée, et un charmant petit ange au regard rieur court se pendre au cou de Liliane. Avec tendresse, elle ébouriffe les cheveux blonds avant de les couvrir de baisers. Il est suivi de près par une jeune femme habillée de façon fort élégante. Un ensemble tailleur-pantalon, des chaussures à talons aiguilles. Classique et chic. Ses cheveux châtons méchés de blond encadrent harmonieusement son visage soigneusement maquillé. Elle respire la détermination. Le lien de parenté avec Alex ne fait pas l’ombre d’un doute. Le même port de tête, la même prestance, et surtout la même nuance dorée dans ses yeux noisette. Mon regard embrasse sa silhouette, Camille est un peu plus grande que moi, et a quelques rondeurs plus marquées.

— Henri, calme-toi ! Laisse ta mamie respirer.

Au lieu d’obéir, le jeune garçon écrase son visage contre la poitrine de sa grand-mère, avec un éclat de rire.

— Tout va bien, proteste Liliane, ravie. Il a bien le droit de faire des câlins à sa mamie.

Camille hausse les épaules et se dirige vers nous, d’un pas assuré. Bien sûr, elle savait qu’on devait venir, mais je suis sûre que tant qu’elle ne nous avait pas vus « en vrai », elle pensait que son frère leur ferait faux bond,

comme d'habitude. Son « je-ne-sais-pas-comment-me-comporter » se devine au sourire figé apparu sur ses lèvres quand elle nous a aperçus attablés. Tranquillement, Alex continue de siroter son café. La question à mille euros est : va-t-il se lever pour saluer sa sœur ?

— Bonjour, Alex. Comment vas-tu ?

Frère et sœur s'embrassent du bout des lèvres. (La réponse est oui, mais sans doute parce qu'elle est venue suffisamment près de lui pour qu'il n'ait plus le choix.)

— Maman m'avait dit que tu serais accompagné, mais je reconnais que je n'y croyais pas.

— Moi non plus, précisé-je.

Rien de tel qu'une petite boutade pour détendre l'atmosphère. Ou pas.

— Moi, c'est Camille, se présente-t-elle avant d'effleurer mes joues de deux baisers.

Je me mords les lèvres pour ne pas avouer que je sais. Que je sais tout, ou presque. Camille, trente-quatre ans, mère de Henri six ans. En couple avec Jean-François. Avocate. J'ai son curriculum vitae qui défile dans ma tête, je pourrais même lui faire passer un entretien d'embauche immédiatement.

— Moi, c'est Lizzie.

Elle me détaille de la tête aux pieds, semble apprécier ma tenue. Je ne doute pas de la surprise que mon profil doit lui susciter. Quoi, notre Alex, avec un petit rat de bibliothèque ? Comme c'est étrange ! Bien sûr, elle aurait été moins étonnée si j'avais arboré mon look de rockeuse savamment étudié. Prête à répondre aux questions qu'elle ne va pas manquer de me poser, je suis sur mes gardes. Comme un boxer dans les starting-bocks. Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Je ne suis pas une très grande sportive. Elle est avocate, elle a déjà dû en cuisiner des criminels, et des plus coriaces que moi. Afin de ne pas me trahir, je dois rester concentrée et utiliser toutes mes facultés mentales pour coller au plan.

— Je t'imaginai un peu plus...

Alex ne lui laisse pas achever sa phrase et attaque aussitôt.

— Ça te pose un problème ?

— Oh non, pas du tout, s'écrie Camille, gênée. C'est juste qu'elle est classique, tu ne nous as pas habitués à...

Le regard d'Alex se durcit. La panique m'envahit. Cela ne fait pas une heure que nous sommes arrivés et notre mascarade va déjà être découverte. J'essuie mes mains moites sur ma robe. La fille qui gère comme une pro n'en mène pas large. Je ne sais plus quoi dire, la méfiance de Camille transparaît par tous ses pores. Avec un mélange d'animosité et de consternation, Alex jauge sa sœur aînée. On fait plus chaleureux comme retrouvailles.

— Je vais courir, reprend Alex.

Alors là s'il en vient aux grossièretés, je ne vois pas bien ce que je peux faire. Le verbe « courir » est sans doute un des gros mots les plus usités de la langue française, et tout le monde croit bon de l'utiliser à tout bout de champ. Je fais les gros yeux à Alex, assortis d'un haussement de sourcils et doublés d'un clin d'œil, mais il ne comprend pas le message subliminal que j'essaie de lui envoyer. Moi, je ne cours pas. Jamais. Sous aucun prétexte. Ni pour rattraper un bus. Ni pour acheter une robe en solde. Ni après le temps. Alors, « courir » pour de vrai, avec une paire de baskets, c'est tout simplement inconcevable. La dernière fois, ça devait être en terminale pour le bac et j'avoue que ce n'est pas le meilleur souvenir de ma vie. Je l'ai rangé bien soigneusement à côté de mes Dr Martens. C'est tout dire.

— Et tu viens avec moi.

Visiblement, il a du mal à comprendre. L'alcool et la blonde de service ont dû détruire le reste de son cerveau. Mes yeux écarquillés ne signifient nullement : « J'ai hâte d'enfiler des tennis et de courir avec toi. » De toute façon, je n'en ai pas. Dans ma valise, tu trouveras une paire de chaussons si tu cherches bien, mais pas la moindre trace de baskets.

— C'est contre ma religion, déclaré-je.

Tous éclatent de rire. Je suis enchantée d'être la source de leur hilarité, même si ce n'était pas le but premier de ma repartie. Je croise les bras, farouchement déterminée à refuser de faire du sport de mon plein gré.

— Allez, ça va te faire du bien ! insiste-t-il.

— Dis tout de suite que j'en ai besoin.

Il sait trouver les mots pour parler aux femmes, lui. Pour les vexer, oui.

— Les chocolats, les bûches de Noël, les chaussons aux pommes, ce n'est pas l'idéal pour la silhouette.

Décidément, il ne doit pas tenir à la vie. Argumenter que j'ai pris du poids est une stratégie fort risquée. Je le dévisage, consternée.

— Tu sais parler aux femmes, toi, le raille sa sœur, en essuyant ses yeux baignés de larmes.

— C'est exactement ce que je pensais.

Devant mon regard incrédule, Alex s'agenouille et joint ses mains en une prière. Les rires redoublent. Ce mec est fou, mais du genre fou furieux qui fait peur. La camisole de force sera bientôt nécessaire.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ma voix vire dans les aigus. Pourquoi se sent-il obligé de se donner en spectacle devant sa famille ? Il y a cinq minutes, il était prêt à assommer sa sœur avec sa petite cuillère, et maintenant monsieur semble avoir dévoré un clown pour son petit déjeuner. Sans prévenir, il s'empare de ma main. Ce geste théâtral arrache des rires aux spectateurs présents.

— Je t'en supplie, viens courir avec moi, ô mon amour.

— Je... je...

Pourquoi me mets-je à bafouiller ? La réponse est simple pourtant, elle tient en trois lettres.

— Je n'ai pas de tenue ni de baskets.

Voilà, mon excuse. Ce n'est même pas un mensonge.

— S'il n'y a que ça, je te prête ce qu'il te faut. Tu chausse du combien ? intervient Camille.

— Du 38.

De façon automatique, les mots sortent de ma bouche. Je sens le piège se refermer sur moi.

— Dommage, je fais du 40.

Avec un peu de chance, je vais peut-être échapper à la séance de torture. Je croise les doigts. Et puis, cela serait trop dangereux de courir, avec des

bottes, n'est-ce pas ?

— Mais Coline fait du 38, il doit y avoir une paire de baskets dans l'entrée, précise Liliane.

— Cela me gêne, je ne vais pas lui prendre ses baskets sans lui demander son avis...

Si ma tentative vous semble désespérée, c'est parce que je le suis réellement. Tout le monde s'accordera pour dire que je suis trop jeune pour mourir. Et c'est ce qui ne va pas manquer d'arriver si on m'oblige à faire du sport.

— Aucun problème, insiste la mère d'Alex. Ma seconde fille est comme toi, ce doit être contre sa religion. Je suis persuadée que c'est leur esthétisme qui lui a plu, plus que leur utilité.

— Elle va les porter avec sa robe rose, je crois.

— Mais si elle y tient...

— Prends-les, profitez du fait qu'il ne pleuve pas.

La mort dans l'âme, je sors de la pièce, à la suite de Camille et de son frère. L'échafaud m'attend. Mais comme je ne veux pas mourir seule, je propose aussitôt à Camille de se joindre à notre folle équipée. Peut-être qu'elle aura une voiture à laver, une pelouse à tondre, un achat urgent ou que sais-je ? Et alors je n'aurai plus qu'à lui offrir mon aide.

— Tu viens avec nous ?

Avant de répondre, Camille se tourne vers son frère.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

Oh purée, elle aussi aime courir ! Mon dernier espoir se fracasse contre le sourire enjoué d'une sportive convaincue. Je suis cernée.

— Au contraire, vous pouvez même y aller tous les deux, ce serait bien pour...

Alex me tend ma valise et m'empêche d'emprunter ma porte de secours. Quel goujat ! Elle est si lourde que je manque de tomber à la renverse.

— Tu peux te changer dans la salle de bains, si tu veux.

— Si je veux ?

Alex pince les lèvres, et secoue la tête, amusé.

— Je t'apporte une tenue complète, annonce Camille. Au fait, tu as besoin de chaussettes ?

— Oui, reconnais-je.

Camille s'éloigne en trotinant, grimpe les marches de l'escalier et disparaît à l'étage, dans une des chambres. À peine a-t-elle quitté mon champ de vision que je fonds sur Alex et que mon doigt accusateur s'écrase sur sa poitrine.

— Quel est ton problème ?

Jusqu'ici il n'a eu qu'un infime aperçu de Lizzie en colère, maintenant, il va découvrir de quel bois je me chauffe.

— Tu es malade ! Tu as un souci, toi !

Ma voix part en vrille, tant je suis prise de panique. Oui, c'est l'effet que fait sur moi le mot « sport », je ne me contrôle plus, je vous jure. Son éclat de rire siffle à mes oreilles comme une gifle. Je souffre au plus profond de mon âme et il se moque ouvertement de moi. S'il ne prend garde, mes poings vont tambouriner contre sa poitrine. À défaut de lui faire mal, cela me soulagera un peu.

— Je ne peux... Je ne cours pas, c'est tout.

Obstinée, je croise les bras, ajoute la moue boudeuse et tape du pied sur le sol, histoire qu'il me prenne au sérieux. Je ne bougerai pas d'un pouce ; il devra me traîner de force.

— Tu es tellement chou, tu m'éclates !

Sans prévenir, Alex me colle sur la tempe un baiser, qui me fait me sentir toute drôle. Un sourire s'installe sournoisement sur mes lèvres courroucées. Le temps que je sorte de ma torpeur, Camille dévale l'escalier et lève triomphalement un legging rose électrique et un marcel noir. Que dire si ce n'est « super, je vais mourir en ressemblant à un bonbon acidulé, vraiment, c'est super ». Vu que je risque de me transformer en glaçon dans cette tenue, j'aurai au moins le réconfort que mon agonie soit rapide. Il y a un instant, je me demandais quand j'allais toucher le fond et bien on peut dire que c'est chose faite. Avec un sourire, Camille me tend ses trouvailles et me désigne la salle de bain d'un geste. Un requiem lugubre m'accompagne

dans ma métamorphose physique, j'aurais préféré que ce soit la chanson de Survivor, *Eyes of The Tiger*, mais je ne me souviens plus des paroles. Je ne me transforme donc pas en Rocky Balboa, mais en Davina, version « la dépression me guette ». Un frisson glacé court le long de mon échine alors que je rejoins les autres dans l'entrée.

— Prête ?

Non. Non, et non. Ma bouche refuse de s'ouvrir et de répondre le fameux « oui » de politesse qu'Alex attend. Durant mon absence, Alex et Camille ont eu le temps de se changer. Cette dernière a enfilé un ensemble près du corps bleu et une paire de baskets aussi fluo que les miennes. Au moins, elles pourront nous servir de lampe torche si on se perd dans le noir. Elle saute d'un pied sur l'autre, tend ses bras en avant puis en l'air, s'accroupit et se relève. Étrangement, elle semble savoir ce qu'elle fait. Ce n'est sans doute pas la première fois qu'elle attache ses cheveux en mode guerrière. Je devrais peut-être suivre son exemple. Je décide que non, c'est trop dangereux. Je serais capable de me coincer un nerf en essayant vainement de toucher le bout de mes orteils avec mes doigts. Mon regard glisse sur Alex. Il a enfilé un jogging gris qui tombe négligemment sur ses hanches et un tee-shirt noir. Sur ses biceps s'enroulent quelques tatouages, j'hésite à m'approcher pour les détailler. Ce qui serait plus simple, c'est qu'il enlève le haut. Soudain, il lève les bras et un pan de son tee-shirt se soulève suffisamment pour laisser apparaître son ventre. Malgré moi, mon regard s'aimante sur son nombril et descend progressivement. Ce que j'entrevois excite ma curiosité, des abdominaux sculptés et la naissance d'un V musculaire. Dieu, que ce mec peut être sexy, même quand il porte une tenue de sport ! Est-ce moi ou la température augmente anormalement ? Même pas besoin de courir que le rouge me monte aux joues. Alex surprend mon regard, et s'en amuse. Le sourire arrogant du type qui sait que son physique est un atout apparaît sur son visage. Il n'a que ça pour lui. Il n'est ni sympa, ni galant, ni poli. Sa conversation est limitée et ses manières à revoir. Pour séduire, les poules de seconde zone ou les rockeuses en herbe, il ne doit pas avoir son pareil. Un regard noir, une moue ironique, un petit air mystérieux. J'avale ma salive et me renfrogne. Si dans cette tenue, lui est beau comme le diable, je doute de pouvoir en dire autant. Mon pantalon est trop serré, mon tee-shirt trop large, et mes baskets trop colorées. Si c'était carnaval, ce

serait parfait ; je serais déguisée en Davina, période « Toutoutouyoutou » et non en nonne bouddhiste. Parfois, je me fais peur ; je me retrouve toujours dans des situations improbables qui dépassent l'entendement. Tout ça à cause de mon fichu caractère et de mon incapacité congénitale à tenir ma langue ! Cap ou pas cap ? C'est fini pour moi ! La vérité, rien que la vérité, je le jure. Dès demain. Ou plutôt lundi prochain.

— Tu ne t'échauffes pas ? s'étonne Camille, le sourcil levé.

De quel droit se permet-elle de m'insulter ? Aucune envie de risquer la luxation d'épaules avec des moulinets des bras ou de fléchir sur mes jambes et d'être incapable de me relever sans prendre appui sur le mur. J'ai ma fierté, tout de même.

— Pas besoin, assuré-je, en essayant d'adopter un ton convaincant.

Je m'adosse, et affiche l'air confiant de la fille qui gère.

— Alors, on est partis ? Petit ou grand tour ?

L'enthousiasme de Camille est effrayant.

— Tu prépares le marathon ? s'intéresse Alex.

Aussitôt, le frère et la sœur entament une conversation où il est question de « running », de « fracturé », de « cardio », de « VMA » et de « fartleck ». Qu'on me donne un décodeur, par pitié. Mes yeux imploreraient leur compassion, s'ils daignaient m'accorder leur attention, mais ils sont bien trop occupés à comparer leurs statistiques et leurs performances respectives pour se soucier de moi.

— Est-ce que ça te va si on part vers chez les Baudreuil ?

— La forêt, bonne idée !

Pour la forme, Alex se tourne vers moi et me demande mon avis.

— Ça te convient ?

— C'est...

Impossible ? Un cauchemar ? Le pire jour de ma vie ? Suspendus à mes lèvres, ils attendent ma réponse. Mensonge ou vérité ? Je m'apprête à ouvrir la bouche lorsque Alex intervient.

— Que je suis bête, tu ne connais pas le coin !

— On va te le faire découvrir, alors.

— En plus, c'est une Parisienne, ajoute Alex.

J'ai le droit à un regard compatissant de Camille. La vieille bagarre Paris/province, grande ville/campagne repointe le bout de son nez. Je me retiens de lui dire que je ne suis pas vraiment parisienne, mais plutôt banlieusarde.

— Attention où tu mets les pieds, s'amuse-t-elle, en s'élançant au petit trot dans l'allée, aussitôt suivie et rattrapée par Alex.

De peur de me faire distancer dès les premiers mètres, j'aligne ma foulée sur celle d'Alex et de Camille pendant... deux minutes. J'ai juste le temps de penser qu'en fait c'est hyper facile, et que j'ai eu tort de m'inquiéter que mon corps m'envoie des signaux de fatigue : accélération du rythme cardiaque, point de côté, gouttes de sueur perlant sur le front et dans le dos. Imperceptiblement, l'écart se creuse. Je voudrais bien rester à leur niveau, mais mon cœur va exploser si je continue à cette vitesse. Je souffle comme un bœuf. Et eux, ils ont l'air à l'aise, même pas courbaturés, leurs pieds volent avec légèreté. Je parie que leurs aisselles ne sentent même pas la transpiration, non pas que j'ai l'intention d'aller y fourrer mon nez. Je les déteste. Je suis si épuisée que je n'apprécie pas à sa juste valeur la haute silhouette d'Alex et sa foulée régulière. Si de face, il est pas mal ; de dos, je dois avouer qu'il est *mama mia*. Un fessier parfait, une carrure impressionnante. Ce mec est si athlétique qu'il pourrait poser pour le calendrier des dieux du stade. Je suis troublée. Motard tatoué, infirmier altruiste et maintenant marathonien incroyable. Si en plus, il sait cuisiner le tiramisu et repasser ses chemises (quoi que je ne pense pas qu'il en porte souvent), il est bon à marier. Mais soyons honnête, il n'est pas facile de se rincer l'œil quand on cherche à éviter de rendre son déjeuner sur des baskets qui ne vous appartiennent même pas. Il me faut un plan, je ne vais pas tenir très longtemps. Mon corps atteint ses limites. Promis, si je survis, je m'inscris à la salle de sport près de chez moi, mais ce n'est pas gagné. Avec sa faux et son chronomètre, la mort rôde au-dessus de ma tête. Mais, non, je n'exagère pas ! Je souffle et m'accroche à l'idée qui me traverse l'esprit. Prise d'une impulsion subite, je puise dans mes dernières ressources. Je m'élançe, comme si j'avais le feu aux fesses (ou si j'étais poursuivie par ma mauvaise conscience) et dépasse Alex et sa sœur, les laissant sidérés. Puis je m'écroule vingt mètres plus loin. Je ne gagnerais

sans doute pas le prix d'interprétation féminine, mais si je peux arrêter de courir, l'honneur sauf, alors je n'aurai pas tout perdu.

— Ma cheville ! Aïe ! Aïe !

Je crie, tandis que les deux sportifs me rejoignent le plus vite possible.

— Que s'est-il passé ? m'interroge Camille. Je t'ai vue tomber.

— Ça va ? enchérit Alex.

Leurs questions se superposent, traduisant leur inquiétude à mon égard. Peut-être que ma chute a eu l'air un tant soit peu crédible. En tout cas, je pense que je vais avoir quelques bleus pour en témoigner. Je n'ai même pas le temps d'inventer un mensonge plausible qu'Alex s'est agenouillé auprès de moi, et a retiré ma chaussure droite. On se croirait dans Cendrillon. La classe princière en moins. Mes cheveux sont collés à mon front cramoisi, mon souffle est court. Et je porte un legging. Et porter un legging aussi serré, c'est rarement une bonne idée. Il soulève ma jambe, remonte difficilement le bas de mon pantalon (j'ai bien fait de m'épiler) et prend ma cheville entre ses mains. Il la manipule avec délicatesse d'avant en arrière.

— Je te fais mal ?

— Ah non, pas du tout.

Ses gestes sont doux, ses doigts effleurent ma peau nue et me font frissonner.

— Tu es sûre ? s'étonne-t-il, le sourcil levé.

Oh, là, là ! Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Je lui adresse un compliment, et monsieur se montre encore dubitatif.

— C'est cassé ? Il faut la conduire à l'hôpital ? D'habitude, j'emporte toujours mon téléphone quand je sors courir, mais comme on y allait ensemble, je...

La crise de panique de Camille me ramène à l'instant présent, et au rôle de grande blessée que je dois tenir.

— Ah, si, j'ai mal, très mal.

Si je porte la main à mon front, ou que je mime un évanouissement, j'aurais l'air sans doute plus crédible.

— Rien de grave, déclare Alex.

Qu'est-ce qu'il en sait ? Il n'est pas médecin que je sache. Il tapote ma jambe, avant de la lâcher. Brutalement. Finies la douceur et les caresses. Au regard qu'il me jette, je comprends que je suis grillée.

— On devrait peut-être rentrer... suggère Camille.

— Non, non, je vais me débrouiller. Ça va aller.

Peut-être que j'en fais trop là ? Camille devient suspicieuse, cherche à démêler le vrai du faux. Je m'en veux (un peu) de savoir qu'elle s'inquiète ainsi pour moi. Être Lizzie, la reine du mensonge, n'est pas une mince affaire. Si je pouvais lui avouer à quel point ce n'est pas moi, ça. Les baskets, le legging près du corps, courir, mentir. Peut-être que nous devrions simplement la mettre dans la confiance ? Après tout, elle a l'air sympa, elle devrait comprendre qu'Alex souhaite juste revenir dans les bonnes grâces de ses parents, en leur faisant croire qu'il s'est casé. Je suis à deux doigts de tout lui révéler. Ce serait plus facile si un membre de sa famille connaissait la mascarade, il pourrait nous aider à duper les parents, suffisamment longtemps pour qu'Alex renoue le dialogue. Ce dernier doit sentir que je suis sur le point de lâcher le morceau, puisque son regard se durcit. Si je trahis notre secret, j'ai la très nette impression qu'il va me sauter à la gorge. Message bien reçu.

— Alex a raison. Ça va passer, c'est une petite fatigue passagère. Le temps que vous finissiez votre tour, j'aurai récupéré.

— On peut t'accompagner... propose Camille.

— Je m'en voudrais, et puis je sens qu'Alex en a besoin.

Il me jette un regard noir.

— Courez aussi longtemps que vous le souhaitez, je vais rentrer tranquillement.

Je suis sauvée. Ou presque. Je vais marcher en boitant un peu tant que je serai dans leur champ de vision et ensuite, je me faufile dans le manoir Larchevêque. Je refuse d'employer désormais le terme « maison », tant elle n'est en rien comparable à celle que ma mère loue, avec ses deux chambres à l'étage. Là, je suis sûre qu'il va me falloir un plan pour m'orienter.

— On court encore une dizaine de kilomètres, et on fait demi-tour, ça te va ? me questionne Alex.

Je hoche la tête. Dix kilomètres, il voulait ma mort ! Comment pouvait-il croire que mes pieds allaient accepter de me porter aussi longtemps ? Dix mètres à la rigueur, mais dix kilomètres ! Pourquoi pas cent tant qu'il y était ? Moi, pour dix kilomètres, je prends la voiture. Je ne m'attarde pas sur ce chiffre effroyable, et me concentre sur ma délivrance. Vigoureusement, je hoche la tête et affiche sur mes lèvres un sourire rassurant.

— C'est bien par là ?

D'un geste de la main, j'indique le chemin qui me semble être le bon. Effarés, Camille et Alex échangent un regard inquiet.

— Tu veux dire par là ? m'interroge Alex, en pointant son index dans une tout autre direction.

— Bien sûr, je vous faisais une blague.

Mon rire sonne faux ; du coup, je l'agrémente d'une tape sur ma cuisse.

— À tout à l'heure, alors, me lance Camille.

Alex se penche vers moi, m'aide à me relever et en profite pour me glisser quelques mots au creux de l'oreille, sans que sa sœur ne les entende.

— Ne fais pas tout foirer.

On pourrait croire qu'il plaisante, je sais bien que ce n'est pas le cas. Il ne me fait pas confiance, il a raison. Moi non plus, je ne me fais pas confiance.

Chapitre 22

En ouvrant la porte d'entrée, je manque de percuter Alex. Alex ?! Comment est-ce possible ? Je veux bien croire qu'il court vite et que je marche à la vitesse d'une tortue, mais quand même.

— Déjà là ? Tu es plus rapide que Hussein Bolt, ma parole !

— Pardon ?

Ce n'est pas Alex, c'est son sosie qui se retourne vers moi. Je me fige. Il me répond d'une voix grave et sensuelle et plonge ses yeux noisette dans les miens. La ressemblance entre les deux frères est troublante, Alex aurait pu me prévenir.

— C'est parce que nous sommes partis courir avec Camille et Alex, et je me suis tordu la cheville et donc je...

— À qui ai-je l'honneur ? me coupe-t-il.

— Je suis la petite amie d'Alex, réponds-je sans hésiter

Gabriel ne cherche même pas à masquer sa surprise et émet un petit ricanement.

— Et elle a un nom, la copine de mon petit frère ?

— Elizabeth, mais tout le monde m'appelle Lizzie.

Je n'aime pas le ton qu'il emploie avec moi, un mélange d'ironie et de fausse gentillesse. Tous mes signaux d'alerte viennent de s'allumer. Le grand frère d'Alex me regarde avec une attention soutenue qui, pour une raison que je ne sais expliquer, me met mal à l'aise.

— On se fait la bise alors.

Alors qu'il s'approche de moi, je lui tends la main. Il lève un sourcil interrogateur avant de s'en emparer et de la serrer plus longuement que l'usage ne le recommande. L'amusement a remplacé l'étonnement dans son regard.

— Et donc tu sors avec Alex, c'est pour le moins inattendu.

Ma répartie cinglante me reste en travers de la gorge quand une tornade me saute dessus, après avoir dévalé l'escalier.

— Lizzie ! s'exclame une voix féminine.

Des lèvres se collent sur mes joues, tandis que des bras graciles m'enserrent.

— Tu dois être heureuse de me rencontrer !

Lorsque Alex m'a parlé de sa petite sœur, j'ai senti la tendresse qu'il lui portait et je comprends désormais pourquoi. Coline, en moins de quelques secondes, m'ouvre les bras et m'accueille comme une amie de la famille. Elle est légère et extravagante. Tout ce que je ne suis pas.

— Hé, tu m'as volé mes baskets !

— Ça commence bien, raille Gabriel.

— Non, non, protesté-je, c'est Camille qui m'a dit que...

— Oh, plaisanté-je, et lui aussi.

Coline tape le bras de son frère qui s'est adossé nonchalamment contre le mur pour mieux nous observer. Mentalement, je note de garder mes distances avec lui, il serait capable de découvrir le pot aux roses et de nous faire chanter. Il semble du genre fouineur.

— Elles te vont presque mieux qu'à moi, et si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à fouiller dans mon placard, même si c'est le bazar. Bon, maintenant, parlons sérieusement, avant que mon stupide grand frère ne soit de retour ! Dis-moi tout !

Avec un sourire de connivence, elle me saisit par le bras, mais avant qu'elle ne m'entraîne vers la salle, je me dérobe et m'engage dans l'escalier qui mène à l'étage. J'ai besoin de me préparer pour l'interrogatoire, que ce soit celui de la pétillante Coline ou celui du sceptique Gabriel.

— Après le sport, une douche s'impose, répliqué-je, avant de prendre la poudre d'escampette.

Vautrée sur le lit d'Alex, je savoure le dernier roman de JC Staignier¹, oubliant momentanément où je me trouve. La romance historique me permettra toujours de m'évader, surtout si tout part en vrille dans la réalité. Qu'est-ce qu'un conflit avec sa mère, en comparaison d'un régicide, d'un mariage sans amour ou d'une main coupée pour félonie ? Mes problèmes me semblent insignifiants quand j'évolue au milieu des chevaliers et de

leurs gentes dames. M'échapper loin, très loin. Et pourtant lorsque Alex ouvre la porte, je ne peux m'empêcher de relever le nez et de revenir à l'instant présent. Décoiffé, les cheveux mouillés qui gouttent sur son torse, il est plus sexy que jamais. Enfin, je veux dire qu'il dégage quelque chose d'incroyablement animal qui pourrait plaire à certaines. Mais pas à moi, cela va sans dire. Si je l'observe aussi attentivement, c'est juste par souci d'apprendre à mieux le connaître. Je le décortique sous toutes les coutures, incapable de garder mes yeux dans ma poche. D'ailleurs, ma petite robe en laine grise n'en comporte aucune. Ses tatouages, son histoire, se déploient sur sa peau mise à nue. Et ce livre-là, il me plairait de le lire. Ma bouche s'assèche.

— Une vraie lady ne se rince pas l'œil, plaisante-t-il goguenard, un sourire machiavélique illuminant son visage.

Je pique un fard et détourne aussitôt le regard. Mon roman menace de s'échapper de mes mains. Je souffle et me penche de nouveau sur ma lecture des aventures d'Emmet et d'Ilyana. Comme par hasard, ces deux-là en profitent pour... se dévêtir. Des images de corps impudiques, une passion débridée. Vite, je dois me calmer.

— Si tu veux, je te...

Un instant, je crois qu'il va aller laisser tomber la serviette qu'il a négligemment nouée autour de sa taille. S'il me dévoile le reste de son anatomie, j'ignore qu'elle sera ma réaction : prendre mes jambes à mon cou ou pendre mes jambes à son cou. Je sens mes joues rougir sous l'intensité de son regard. Rien ne justifie que je pousse aussi loin mes investigations. D'un bond, je me lève et prétexte une soif inextinguible pour me faufiler hors de la pièce. Cet homme se joue de moi avec une déconcertante facilité. Je crains cependant qu'un verre d'eau ne suffise à calmer mes ardeurs, à moins que je ne me le jette directement au visage. Je manque de rater une marche, lorsque j'entends des voix s'élever dans la cuisine en contrebas. Mes oreilles sifflent. Il est question de nous, d'Alex et de moi. Comme je ne suis pas d'un naturel curieux, je tends mon oreille et m'écrase contre le mur, en mode furtif.

— Alex n'est pas du genre à se laisser passer la corde au cou.

— Mais cette fille a su le dompter, ricane Gabriel.

— Elle est parfaite pour lui.

— Tu disais déjà ça de Leïla et vois où cela l'a mené.

Tous se taisent un bref instant. Il faudra que je creuse la question. Simple curiosité. Je retiens mon souffle. Plaquée contre le mur, je me prends pour James Bond, la classe en moins.

— Là, c'est différent... Cette jeune femme a du punch.

— Oui, c'est ça, un sacré tempérament.

Je vais prendre ça pour un compliment, pourtant j'ignore si c'en est un. D'ordinaire, je cerne assez rapidement les gens. Donc si je me fie à ma première impression, Gabriel ne m'aime pas. Ma seconde confirme la première.

— Lizzie n'est pas son type habituel. Elle ne ressemble pas aux autres.

Est-ce une bonne chose ? C'est bien d'être différente, non ? Elle a bien dit « aux autres » ? Mais on parle de combien exactement ? Qu'on me donne un ordre de grandeur ! Simple curiosité, bien sûr. Mes jambes commencent à se tétaniser, pas facile de se la jouer espionne, quand on manque clairement d'entraînement. En essayant d'être la plus discrète, je bouge légèrement et adopte une position plus confortable. Les fourmis qui dansent dans mes pieds sont le cadet de mes soucis, ne pas perdre une miette de cette conversation intéressante reste ma priorité.

— C'est peut-être une bonne chose.

Un bruit de casseroles assourdissant suit une bordée de jurons.

— Ne touche pas à ça, c'est pour le dîner...

— Un de plus, un de moins, qui verra la différence ? Tu les as comptés ?

— Ça se pourrait !

— Tu te souviens de Magali, une vraie hystérique, et de Gwenaëlle ?

— Je l'aimais bien, moi.

— Toi, tu aimes bien tout le monde.

— Non, je n'aime pas tout le monde. Et de toute façon, toi tu n'aimes personne.

Je suis sûre que c'est Coline qui parle. Je pense qu'elle pourrait être une alliée de poids, avec son côté fleur bleue et bien dans ses baskets. Baskets qu'il faudra que je songe à lui rendre à ce propos. Je doute d'en avoir besoin à nouveau.

— Il les fait défiler dans sa vie, commente Camille.

Son timbre est un peu plus haut, et on y sent la fatigue d'une mère de famille. À les épier ainsi, sans voir leurs visages, je me croirais dans *The Voice*, pendant les auditions à l'aveugle. J'étudie les inflexions de la voix, les subtiles variations d'intonation, perce l'implicite et écoute les silences. Leurs mots construisent l'image d'un Alex séducteur dont je n'ai eu jusqu'alors qu'un aperçu. Cependant ce que je découvre, mais peut-être que je me trompe – je vous rappelle que je ne suis espionne que depuis cinq minutes –, c'est aussi un Alex dont le petit cœur a été malmené par la gent féminine.

— Dans son lit plutôt, raille malicieusement Gabriel.

— Si je ne te connaissais pas, je pourrais croire que tu es jaloux, ironise Coline.

Au grognement de Gabriel, Coline répond par un éclat de rire.

— Elles ne comptent pas, poursuit Camille.

Leur mère déclare quelque chose que je ne parviens pas à saisir, même en tendant l'oreille le plus possible, au risque de perdre l'équilibre. Je dois savoir, je veux savoir. Mon souffle s'accélère, mes sourcils se froncent. Il peut bien être sorti avec la moitié de la planète que je n'y verrais aucun inconvénient. Ce n'est pas comme s'il était vraiment mon petit ami. Mon corps engourdi réclame une pause, cherche une position plus confortable, mais mon esprit se torture. On parle de combien au juste. Dix ? Trente ? Un milliard ? Donnez-moi un ordre d'idée !

— Elle a l'air cool.

— Cool, tu es sérieuse, là ? l'interroge Gabriel.

Coline croque dans une pomme. Décidément cette petite me plaît.

— Peut-être pas cool, mais, disons, je ne sais pas, moi, originale.

— C'est une façon polie pour dire « hyper classique » ?

— Et alors, je ne vois pas le problème, intervient Liliane.

— Vous ne trouvez pas cela étrange, Alex et cette bibliothécaire... Vous ne m'enlèverez pas de la tête qu'il y a un truc de louche.

— En quel sens ? lance Camille, suspicieuse.

J'oublie de respirer. Oh, là, là, Gabriel-le-teigneux a mis le doigt là où ça fait mal. Il semble sur le point de nous percer à jour. Il sent que notre couple a ce je-ne-sais-quoi qui ne tient pas la route, qui sonne faux. Le duo improbable, la bibliothécaire posée et le motard impulsif, la belle et la bête. Le pot aux roses va être découvert et ils vont me jeter dehors. Comme une malpropre.

— C'est quoi ton problème ? s'agace Coline. Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ? Ils vont bien ensemble.

— Tu l'as vue quoi, cinq minutes, et tu décides que c'est la femme de sa vie ?

Liliane intervient pour inciter ses enfants à se calmer.

— Ce mec court les filles depuis qu'il a découvert la crème anti-acné.

Par déduction, c'est Camille qui vient de confirmer ce que je craignais. Alex est un bourreau des cœurs, et ce depuis de longues années. Je dois me méfier de son flegme ravageur et de son sourire enjôleur, enfin quand il daigne ranger sa mauvaise humeur au placard. Pourquoi mon radar anti don Juan ne s'allume-t-il pas ? Peut-être, parce qu'il n'est pas *du tout* ton style, ironise ma conscience.

— Tu devrais lui demander de te la prêter cette crème miraculeuse. Ton visage t'en serait reconnaissant, ajoute Coline.

Protestation virile, cavalcade, éclats de rire. Rappel à l'ordre maternel : « La cuisine, ce n'est pas un terrain de jeu. » Je serais presque jalouse de l'entente et de la solidarité qu'évoquent ces éclats et ces confidences. Une famille, une vraie. Des parents, un frère et des sœurs avec lesquels se prendre la tête. Je me sens seule, encore plus seule.

— Je compte sur vous, et surtout sur toi, pour lui laisser une chance.

J'imagine aisément maman Larchevêque, les deux mains sur les hanches, avant qu'elle ne tende un index accusateur vers son fils, et peut-être même vers ses filles. Il est hors de question que sa couvée n'adopte pas la bonne

attitude. Mon cœur se serre. Comment réagira-t-elle en apprenant que nous lui avons menti ? Que celle qu'elle a si bien accueillie et défendue est une usurpatrice ? Que cette chance, je ne la mérite pas.

— Moi, je préférerais Alicia avec ses faux cils et ses...

Je pense que Gabriel vient de se prendre un coup. Louche ? Torchon ? Poêle à frire ? Quoi qu'il en soit, c'est amplement justifié. Il s'insurge vivement.

— Lizzie est très belle, proteste la mère. Elle a un charme naturel et doux.

Plusieurs confirment. Mon ego les remercie silencieusement.

— Une grande perche sans fesses et sans seins, commente Gabriel.

J'ai le poing qui me démange, et ce n'est pas dû à mon immobilité prolongée.

— Tant mieux si elle ne te plaît pas, lance Coline. Ça évitera que tu ne cherches à la lui piquer...

Un ange passe. À nouveau, la mère rappelle à ses enfants et surtout à son fils de bien se comporter avec moi.

— Pour une fois que votre frère fait l'effort de venir, je ne tolérerai pas que...

— C'est bon, c'est bon... capitule Gabriel.

Pour combien de temps ?

[1.](#) JC Staignier, le destin des cœurs perdus, tome 1 : Les damoiselles de Castel Dark, Something Else éditions, 2018.

Chapitre 23

— Qu'est-ce que tu fabriques ? m'interpelle une voix dans mon dos.

Mon cœur a un raté et mon cerveau, un court-circuit. La honte me tue. Avant de me retourner, je prends un instant pour composer, sur mon visage, l'expression la plus innocente qui soit. Celle qui pourrait lui faire croire que mon attitude n'a rien de suspect.

— J'hésite à les rejoindre...

Je ponctue ma phrase d'un haussement d'épaules. Mon propre aplomb me surprend. En même temps, je ne suis plus à un mensonge près. « J'espionne ta famille pour en apprendre plus sur toi, l'air de rien » ne me semblait pas la réponse la plus indiquée, quoique la plus honnête. Alex descend deux marches et se place à côté de moi. À cette distance, impossible d'échapper à son regard inquisiteur.

— Tu as peur ?

S'il savait... Il fait un pas, et me voilà coincée contre le mur. Si ma position était inconfortable, quelques secondes auparavant, elle devient désormais franchement gênante. Il pose ses mains à plat de part et d'autre de mon visage. Je déglutis difficilement alors qu'il plante ses yeux dans les miens. Un sourire railleur étire le coin de sa bouche. L'espace entre nous est si mince que si je respire trop profondément, ma poitrine touchera son torse. Je ne respire plus. Aucun mot n'ose franchir le seuil de mes lèvres, je risquerais de trahir ce que je refuse de ressentir.

— Pas du tout, bafouillé-je faiblement.

Si je savais... Peur, moi ? De lui ? Certainement pas. Mon cœur s'emballe de façon indécente alors que son souffle chaud vient caresser ma bouche. Je déglutis difficilement et avale une bouffée d'oxygène. Nos peaux se frôlent un instant, et mon trouble s'intensifie. Perçoit-il ce qui m'agite ? Fuir ou rester, j'ignore ce que mon corps décidera si je le laisse prendre le contrôle. Je mordille ma lèvre aussi fort que possible, de façon à ce que la douleur me permette d'oublier les pensées impudiques qui

m'assaillent. Il inspire profondément et caresse du bout de ses doigts mes joues marbrées de rougeurs.

— Et maintenant ?

Si je me hissais sur la pointe des pieds, je pourrais nouer mes bras autour de sa nuque et poser ma bouche contre la sienne. Je mettrais ainsi un terme à mes propres interrogations. La prunelle de ses yeux s'assombrit, animée par une lueur animale. Happé par un violent désir, mon ventre se contracte.

— Personne ne va te manger, me chuchote-t-il malicieusement.

— Tu crois ?

— En revanche, ils vont sans l'ombre d'un doute te passer à la casserole.

Et toi, Alex, vas-tu me passer à la casserole si je n'y prends garde ? M'afficher comme une de tes poules sur ton tableau de chasse déjà bien garni, au milieu des « Gwenaëlle », « Alicia » et « Magali » ? Quitte à être une poule, je préfère autant passer pour une poule mouillée, aucune envie de me brûler les ailes, à force de jouer avec le feu. Je me décolle du mur et me faufile sous son bras pour m'écarter de lui. Remettre une distance de sécurité entre nous deux est la seule idée raisonnable. Même sous la torture, je ne lui avouerais jamais que c'est de lui dont j'ai peur, de son corps parfait, de cette expression insolente qui ne quitte jamais ses yeux indécents. Peur de savoir ce que je ressentirais s'il me prenait dans ses bras, peur de ne jamais le savoir. Peur de succomber à la tentation, de me laisser dévorer de baisers avant de le regretter amèrement. La peur que j'éprouve est si vive, si profonde que j'ignore si je parviendrais à nouveau à faire confiance à un homme. Une angoisse viscérale guide chacun de mes choix. Pire qu'une froussarde de l'amour, je le suis de la vie. Mon cœur refuse qu'on ne l'entraîne sur cette pente forcément douloureuse. Il n'y a pas d'amour heureux, chacun le sait. Mes parents en sont l'exemple, et j'en ai fait moi-même l'expérience. J'ai donné, merci bien, mais non merci. Il me reste encore assez de discernement pour avoir la certitude qu'aucun don Juan ne change. Jamais. Il cache son jeu, excelle dans la comédie de l'amoureux transi et dès que la fille se trouve prise dans ses filets, il ne lui faut pas plus d'un battement de cils pour jeter son dévolu sur une autre proie, aussi naïve que la précédente. J'ai été cette fille un peu idiote, j'ai succombé au charme du bonimenteur. J'ai donné. J'ai appris. Personne ne

change jamais. Point à la ligne. Et puis, ce n'est pas mon style. Je veux être l'unique, pas la centième affichée au compteur. Celui qu'il me faut, c'est un Paul. C'est bien un Paul, ça ne ment pas, ça ne triche pas et c'est approuvé par la censure maternelle. C'est une valeur sûre. Et visiblement, je lui plais, ce qui n'est pas plus mal pour mon ego malmené. Son petit SMS me donne bon espoir d'un après plein de tendresse et de sécurité. Court, net et précis. « Comment te portes-tu ? Il me tarde de te revoir. Bisous. » Les plus chipoteurs pourraient rétorquer qu'il manque d'originalité, mais je ne suis pas très gourmande. Il me suffit de savoir qu'il pense à moi et qu'il a envie qu'on se retrouve pour qu'un sentiment positif s'épanouisse en moi. Franchement, est-ce qu'on écrit ce genre de messages à une femme si on n'attend rien de plus ? Déjà, un homme qui se donne la peine de répondre, c'est un signe encourageant, non ? Et puis, lorsque l'on se reverra, les choses seront différentes. Cette mascarade avec Alex sera de l'histoire ancienne et je me tournerai, confiante, vers l'avenir. Je serai prête, prête à lui laisser une chance, et ce, grâce à Alex. S'il y a bien une leçon que j'ai apprise cette semaine, c'est que je devais trier mes sentiments et les ranger au bon endroit. Et aussi que mentir à sa mère n'est jamais la meilleure idée. Lorsque ma mère me fichera la paix avec mes histoires de cœur, il sera plus aisé de savoir ce que je veux. Encore faut-il que je survive à ce week-end plein de dangers. Je suis sur le point de gagner la cuisine, quand Alex retient mon bras.

— Ça ne coûte rien d'écouter un peu ce qui se trame en bas, si ?

Alex place son index sur sa bouche et m'incite au silence. S'il savait... J'obéis, et nous reportons notre attention sur les voix qui s'élèvent de la cuisine.

— Passe-moi le blanc, non pas celui-là. Mais tu as des yeux, ou quoi ? lance Coline.

Un plat métallique claque sur un plan de travail. Des couverts tintent.

— Vous croyez que c'est sérieux à quel point ? interroge Camille.

— J'ai hâte d'assister à un mariage, affirme la mère d'Alex.

Elle va tomber de haut. Son fils et moi sommes loin de convoler en justes noces. Si elle savait...

— Dès qu'un de nous lui présente quelqu'un, elle appelle aussitôt ses copines et prépare le vin d'honneur, murmure Alex. Ne t'inquiète pas.

Facile à dire. Je vais essayer de le croire, d'imaginer que personne ne m'en voudra si la supercherie est découverte. Un sentiment de culpabilité commence à grignoter mon sourire. Sans surprise, Gabriel ne participe pas à cet échange sur le mariage. Il se contente de mastiquer bruyamment, Dieu seul sait quoi, mais j'avoue que les effluves qui sortent de la cuisine sont plus qu'alléchants et réveillent mon estomac contracté. Camille, la mère de famille un brin rigide ; Coline, la sensible rigolote, Gabriel, une version 2.0 d'Alex en plus arrogant et plus narcissique et Liliane Larchevêque, une maman qui ressemble à une maman. Je commence à les cerner. L'espionnage est fort utile pour découvrir les gens plus rapidement, percer à jour les différents aspects de leur personnalité. Je devrais investir dans un imperméable brun et une paire de lunettes de soleil. Alex, appuyé contre le mur dans une position tout aussi inconfortable que la mienne, se concentre si intensément qu'un pli se dessine entre ses sourcils. Il ne perd pas une miette des propos échangés. J'en profite pour étudier l'expression de son visage. J'ai toujours prétendu que c'était utile de passer mes mercredis soir devant *Esprits criminels* et aujourd'hui ce soir, j'en ai la preuve. Ce n'est pas parce que les agents du FBI sont tous plus sexy les uns que les autres que je me vautre sur mon canapé en mode cachalot, avec mon paquet d'oursons à la guimauve, c'est bien pour en apprendre plus sur la nature humaine. Évidemment. Ces psychologues talentueux utilisent leurs compétences à bon escient pour établir le profil de tueurs en série, plus psychopathes les uns que les autres. En moins de quarante-cinq minutes de programme et dix bonnes minutes de publicité, ils passent la vie des suspects au peigne fin et étudient le moindre indice, du genre : « Il aime les sushis », donc c'est « un pervers narcissique qui n'a jamais coupé les ponts avec sa mère et qui, de ce fait, étrangle ses victimes. » C'est très instructif, je vous assure. Je plisse les yeux, me penche légèrement pour l'observer sous un angle différent, aucun détail ne doit m'échapper. Je ne m'arrête pas sur son torse qu'on devine musclé sous son tee-shirt ni sur ses biceps tatoués, je remonte vers son visage. Ses traits sont tendus, son esprit est tout entier tourné vers la discussion qui se déroule à quelques mètres de nous dans la cuisine. Il faut croire que ça ne fonctionne qu'avec les meurtriers

puisque son regard demeure toujours aussi insondable. Quels secrets dissimule-t-il sous une attitude railleuse et indifférente ? Mon observation n'aboutit qu'à une seule certitude : ce n'est pas un tueur. C'est une information en soi rassurante, non ?

— J'ai donné, soupire Camille.

— Tu la suspectes d'être en cloque ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

Alex et moi échangeons un regard complice. Si Gabriel savait... Aucun risque de ce côté-là. Certes les miracles existent. Mais bon, l'Immaculée Conception a ses limites. Dans le cas contraire, il aurait fallu qu'Alex et moi, nous.... Cette pensée absolument absurde me fait frissonner de la tête aux pieds.

— Ce serait une explication, avance Gabriel, convaincu.

— Tu ne vas pas recommencer avec tes idées à la noix ! s'agace Coline, en soufflant bruyamment. Je suis sûre que Lizzie n'est pas enceinte.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu lui as posé la question.

Probablement à bout d'arguments, Coline soupire à nouveau.

— Pourquoi ne veux-tu pas croire qu'ils sont tout simplement amoureux l'un de l'autre ? interroge à présent Camille.

Gabriel est seul face à trois femmes qui nous soutiennent. Je ne donne pas cher de sa peau, quoi que le bougre semble déterminé à nous prendre en défaut. Alex se tourne vers moi.

— Il va falloir qu'on soit plus convaincants, sinon notre mensonge ne tiendra pas deux secondes face à mon père, me glisse-t-il.

— Je fais ce que je peux, grommelé-je.

— Oh, mon Dieu, je me suis tordu la cheville, je vais mourir...

Dans un sourire que je lui ferais bien avaler, Alex allonge démesurément ses syllabes et bat des cils. Comme si je me comportais en pintade débile ! Sa ridicule imitation ne m'arrache pas l'ombre d'une grimace et je me retiens, non sans mal, de pincer la chair tendre de son coude, histoire de lui rappeler qu'on ne se moque pas impunément de Lizzie Bayard, première du nom. Mes yeux, silencieusement, le foudroient.

— D’abord, je me suis vraiment fait mal, et deuxièmement, je joue très bien la comédie.

— Si tu le dis...

— Je le dis parce que c’est la vérité !

Sans que je n’y prenne garde, le son de ma voix est monté en même temps que mon agacement et Alex plaque vigoureusement une main sur ma bouche, de peur que nous ne soyons découverts. Nous retenons notre souffle, l’oreille à l’affût, mais la conversation se poursuit. Les espions peuvent continuer d’espionner.

— Les opposés s’attirent, c’est bien connu, explique leur mère. Votre père et moi...

— Vous, ce n’est pas pareil. Même toi, Camille, tu as dit que ça te surprenait, que tu demandais ce qu’elle pouvait lui trouver, insiste Gabriel.

Le visage d’Alex se durcit, ses traits se crispent davantage. Si proche de lui, je sens toutes les variations de son corps, y compris les plus infimes. Il se tend, les mots sont difficiles à entendre, même s’il cherche à masquer ses sentiments.

— Ça fait plaisir, grommelle Alex entre ses dents serrées.

— C’est sûr que Sidonie était plus... commence Camille.

— Nous ne parlons plus d’elle, coupe leur mère, d’un ton sans appel.

— Enfin, ce que je voulais dire, c’est que si...

— J’ai dit non.

Le timbre de Mme Larchevêque est si glacial qu’il contraste avec l’image d’une femme joviale et fragile que je me suis forgée depuis notre arrivée. Alex se met à tousser bruyamment. Visiblement, si cela l’amusait d’écouter en douce ce que sa famille pensait de nous, il n’apprécie guère la tournure que prend la conversation. Je me demande bien pourquoi. C’est bien dommage car, pour ma part, je trouvais tout cela très instructif. Je vais pouvoir compléter mes notes. Et j’ajoute le nom de « Sidonie » à la longue liste des conquêtes d’Alex. Je me promets de poursuivre mes investigations sur son sujet, dès que l’occasion se présentera. C’est de la pure curiosité afin de rendre mon personnage de petite-amie plus crédible. Toute femme se renseigne sur celles qui l’ont précédée. Rien de plus naturel. S’il me

posait la question, je lui répondrais. La liste étant courte, en comparaison, il n'aurait même pas besoin de l'écrire pour s'en souvenir. Cinq noms. Le prochain que j'ajouterai sera celui de l'homme de ma vie, ou ne sera pas. Immédiatement, les commérages cessent alors que les bruits en provenance de la cuisine s'intensifient. Dommage. Les secrets d'Alex sont encore bien enfouis. Ce dernier passe une main sur son visage, chasse l'expression de tristesse mélancolique de ses yeux et adopte de nouveau une attitude insolente de rebelle insensible, que rien ni personne n'atteint.

— C'est parti pour le show.

Son ton est faussement enjoué, l'évocation de Sidonie a voilé son regard. Alex se force à afficher un sourire de circonstance et entoure mes épaules de son bras, comme le ferait un véritable petit ami. À ce simple contact, je tressaille. C'est n'importe quoi. Heureusement pour moi, il ne se rend compte de rien. Il se concentre, endosse le rôle de l'amoureux. Il nous fait entrer dans la cuisine et se détache de moi. D'un bond souple, il se retrouve assis sur le plan de travail. Jamais je ne me risquerais à tenter la même chose, ce serait le meilleur moyen de me rompre le cou et d'atterrir les quatre fers en l'air. Gardons cette idée si la situation dérape, je pourrais toujours me lancer dans une diversion comique. Lestement, Alex s'empare d'un muffin. Voilà la délicieuse odeur qui narguait mes narines depuis un bon quart d'heure. Sa mère lui tape aussitôt sur la main pour l'obliger à lâcher sa prise.

— On n'en aura plus pour le dessert si tout le monde continue de se servir.

— C'est pas juste, bougonne-t-il.

Il se laisse glisser et en deux enjambées, se plante devant le réfrigérateur qu'il ouvre d'un geste théâtral.

— Qui veut une bière ? À moins que ce ne soit aussi pour le dîner ?

Sans attendre la réponse de ses frères et sœurs, il leur jette une bouteille que chacun saisit au vol.

— Tu sais bien que je n'aime pas la bière, rétorque Camille.

— Et toi, tu es tentée ? m'interroge Alex.

J'hésite. Ce serait peut-être plus raisonnable que je garde les idées au clair pour survivre à cette soirée. Et puis, ne vont-ils pas penser que je suis une soûlarde ? Mais si je refuse, ne vont-ils pas s'imaginer que je les juge, ou que je suis coincée, ou pire que je suis enceinte et que donc on a... ? Bref, vous voyez dans quel dilemme je me trouve. Enfin, je peux toujours compter sur Alex pour résoudre mon problème.

— Ah oui, c'est vrai.

De quoi parle-t-il ? La lueur ironique qui traverse le ciel sombre de ses yeux ne m'amuse pas du tout. Je commence à le connaître ce regard qui dit « On va bien rigoler, t'inquiète. » Autrement dit, j'ai toutes les raisons d'avoir peur. S'il croit que c'est facile de jouer la comédie, de mentir à des personnes qui t'ouvrent leur maison, c'est qu'il a un problème. Pour tout dire, je pensais que ce serait aisé de se glisser dans la peau d'une autre et de débarquer dans sa famille dont je me soucie comme de l'an quarante. Mais ça, c'était avant que sa mère m'offre un sourire désarmant d'authenticité ou que sa sœur Coline me trouve aussi jolie que sympathique. Je me fais l'effet de mener une double vie et je n'aime pas ça, pas ça du tout.

— Ma chérie ne boit que de la vodka.

— Quoi ? Je... Non... m'offusqué-je.

— Mais ma puce, il n'y a pas de honte à avoir. C'est ma famille.

Justement. Sa famille. Sa mère, son frère, ses sœurs. Lui. Quel sale type ! Et il me fait passer pour une alcoolique, rien de moins. Pas le temps de protester davantage qu'un minuscule verre se glisse entre mes doigts tremblants et que Gabriel le sert à ras bord.

— On trinque, belle-sœur ? s'amuse-t-il.

— Plutôt deux fois qu'une, répliqué-je.

Pourquoi suis-je incapable de contrôler les mots qui sortent de ma bouche ? C'est plus fort que moi, quand on me provoque, mon cerveau appuie sur « off » et je deviens aussi intelligente qu'une candidate de télé-réalité. Depuis quelques années, je refuse systématiquement de jouer à Cap ou pas cap ?, car débile ou non, je relevais toujours le défi, même si ce dernier impliquait de me retrouver à moitié nue ou d'embrasser à pleine bouche un parfait inconnu. Désormais plus mature, je m'entoure d'un voile

de vertu pour ne plus me mettre en péril. Le petit sourire en coin de Gabriel ne m'annonce rien qui vaille. Nous heurtons nos verres et je m'empresse de le boire, en feignant d'y prendre plaisir, alors que ma trachée vient de prendre feu. Littéralement. Au moins je ne risque plus de dire de bêtises, puisque cela s'apparenterait à un miracle que si j'étais à nouveau capable de parler.

— Ma chère Elizabeth...

— C'est Lizzie, en fait, il n'y a que mon grand-père qui...

— ... je veux tout connaître de celle qui a su conquérir le cœur de notre Alex.

Gabriel enlace mes épaules, comme s'il s'apprêtait à m'arracher les vers du nez. Ce contact physique me met véritablement mal à l'aise. S'il s'en rend compte, cela ne l'empêche nullement de m'approcher plus près de lui. L'atmosphère vient de perdre dix degrés.

— Lâche-la.

Le ton froid et cinglant d'Alex ne laisse nulle place à l'interprétation. S'il joue la comédie, il mérite qu'on lui décerne immédiatement un oscar. Son regard s'est assombri durant la manœuvre de Gabriel et lorsqu'il croise le mien, je déglutis péniblement. Une irrépressible envie de tenter une diversion comique monte en moi, mais la seule idée qui me vient à l'esprit c'est une blague Carambar.

— Je m'appelle Elizabeth, Marie, Jeanne Bayard, je suis taureau ascendant capricorne, je dors toujours du côté gauche, je sors avec Alex depuis le 21 juin, je rêve de voyager en Finlande ou en Afrique du Sud, et cette boisson est vraiment la plus mauvaise que j'aie jamais goûtée, résumé-je.

Face à l'expression stupéfaite des visages qui m'entourent, je panique.

— Non pas que j'ai une très grande expérience en matière d'alcool... Je ne veux pas dire non plus que votre vodka n'est pas de qualité, mais... En fait, ce que je veux dire en clair, c'est que... je reprendrai bien un verre. Quelqu'un m'accompagne ?

Sans leur laisser le temps de répondre, je remplis mon shooter à ras bord et le vide d'un trait. Finalement, ce n'est pas si mal cette brûlure de la

langue qui anesthésie toute pensée, qu'elle soit cohérente ou non. Un ange passe. Le regard toujours glacial d'Alex et leur silence consterné augmentent mon malaise. Et quand je suis stressée, c'est plus fort que moi, il faut que je parle.

— Vous connaissez la blague de Toto à l'école ?

Chapitre 24

— L’institutrice interroge Toto : « cite-moi un mammifère qui n’a pas de dents », et le jeune garçon répond : « Ma grand-mère. »

Le rire qui sort de sa bouche sonne faux, sa blague est digne d’un enfant de trois ans, mais au moins, elle réchauffe l’atmosphère. Lizzie a toujours l’air d’une folle, mais d’une gentille fêlée. Elle mérite que je lui vienne en aide. Je ne sais pas ce qu’ils pensent d’elle, mais elle commence à me plaire la petite bibliothécaire un peu barrée. J’éclate de rire, suivi par mes sœurs, ma mère et finalement par Gabriel lui-même.

— Excusez-la, elle n’a pas pris son traitement aujourd’hui.

Elle me foudroie du regard, sa jolie bouche se courrouce, mais elle ne pipe mot. Mon frère la serre toujours contre lui, et je me demande ce qui me retient de lui fracasser sa gueule d’ange. Il me provoque, comme chaque fois, et je tombe dans le panneau. Ce petit jeu malsain est une de ses spécialités. Dans trente secondes, il va la caresser ou lui murmurer des compliments à l’oreille. Mais c’est Lizzie qui prend les devants et chuchote quelques paroles que lui seul est à même d’entendre. À voir l’expression de son visage, je doute qu’elles soient très plaisantes puisque Gabriel s’empresse de retirer son bras. Je me contente d’arborer un sourire fier, j’ai le triomphe modeste, moi. Lizzie se déplace et spontanément, je lui tends la main. J’ignore ce qui m’arrive, j’ai un soudain accès de mièvrerie. À jouer au petit couple modèle qui roucoule, on finit par se laisser prendre au piège. Pour parfaire la comédie, j’enlace mes doigts aux siens. C’est juste parce que cela me semble plus prudent qu’elle reste près de moi, rien de plus. Si je ne peux en toute décence la bâillonner, je peux néanmoins éviter qu’un autre membre de ma famille ne lui mette le grappin dessus et ne la soumette à un interrogatoire plus poussé. Ma main au feu que Gabriel n’est pas le seul à se demander si cette jeune femme sans tatouage et sans piercing, avec un style tellement classique qu’en comparaison mamie Ginette s’habille à la pointe de la mode, est réellement ma copine. Je leur accorde qu’ils ont le droit de se poser la question. Si depuis trois ans, je ne leur ai présenté

aucune de mes conquêtes, celles qui ont eu le privilège de franchir le seuil de la maison ne ressemblaient en rien à des petites filles modèles.

— J'en ai fait un peu trop, non ? s'inquiète Lizzie dans un murmure.

— Non, pas du tout.

Je mens comme un arracheur de dents.

— Ah, ouf, j'avais peur...

Je dois vraiment être un excellent acteur pour qu'elle me croie sur parole et que le pli soucieux sur son front disparaisse aussitôt. Mes épaules se détendent, et j'en viendrais presque à penser que nous allons passer une agréable soirée, genre une soirée normale où un fils présente sa petite amie et où tout se déroule bien. J'avoue qu'éviter les coups de sang, les cris et les claquements de portes, cela me reposerait. Ma dernière visite me revient à l'esprit. J'étais resté une heure ou moins ? Je ne me souviens plus. Ma moto m'avait permis de prendre la tangente avant que les choses ne dégénèrent trop. J'ai dû passer en coup de vent il y a un an et même à Noël, je me suis débiné. C'est parfois commode de devoir travailler le week-end. Les filles étaient ravies et j'avoue avoir bien fêté la nouvelle année avec une miss-dentelles-et-porte-jarretelles. J'embrasse la scène du regard. Coline, Camille, Gabriel, Maman. La famille parfaite qui prépare un dîner parfait dans la plus parfaite harmonie. Je reste sur mes gardes. Il faudrait être bien naïf pour ignorer que tout peut dégénérer en un battement de cils. D'ordinaire, ma seule présence suffit à ce que tout parte en vrilles, mais là, avec Lizzie, la balance n'a pas encore décidé de quel côté elle allait pencher.

— Tu en as d'autres, des blagues ? lance Gabriel.

— Certainement, réplique-t-elle.

Imperceptiblement, elle se tend, l'étreinte de ses doigts se fait plus marquée. Mon frère l'agace, c'est un bon point pour elle.

— Tu veux que je te laisse le temps de prendre un stylo pour les noter peut-être ?

— Des blagues de Toto, c'est tout à fait de ton niveau, s'empresse d'ajouter Coline.

Ma petite sœur m'adresse un clin d'œil complice que je lui rends. C'est fou comme elle m'a manqué.

— On va bientôt passer à table, votre père ne va pas tarder...

Le plus tard sera le mieux. Mon père, ou même sa simple évocation, me met les nerfs en pelote.

— Tu as décidé de me la briser ?

Sans m'en rendre compte, j'ai dû serrer la main de Lizzie un peu plus fort. Aussitôt je relâche mon étreinte.

— Excuse-moi.

— Ce n'est rien, j'en ai une seconde.

J'apprécie sa tentative pour me dérider. Bien que ce soit en pure perte. Et l'autre n'est même pas encore arrivé.

— Au fait, qu'est-ce que tu lui as dit ? lui chuchoté-je dans le creux de l'oreille.

Ses sourcils se froncent, cherchant à se souvenir de quoi je parle.

— À mon grand frère adoré.

— Que s'il continuait son petit jeu stupide, j'allais lui écraser les couilles avec mes talons aiguilles.

Chapitre 25

Table de fête, repas de fête, famille en fête. Pour rester dans le thème, il y a fort à parier qu'ils vont nous faire notre fête quand la supercherie sera découverte. Franchement, avec mon karma, le faux-pas est garanti. La seule question à se poser désormais c'est le goudron et les plumes ou les tomates pourries ? Ce n'est pas la main d'Alex sur la mienne qui pourrait me rassurer, dans la mesure où s'il ne me la broie pas, je pourrais m'estimer heureuse. Il a l'air, lui aussi, dans ses petits souliers. Il joue bien plus gros que moi ce soir. Bien sûr, je pourrais me dire que je m'en moque et que ce n'est pas mon problème. Mais ce n'est pas mon genre. Si on tombe, on tombe à deux et j'accepterai sans broncher les plumes, mais je crains que les légumes ne tachent ma jolie robe s'ils me les jettent dessus. Silencieusement, je m'exhorte au calme et à la concentration. Ils ne vont pas te découper en morceaux quand même, ils ont l'air plutôt civilisés. Et puis, Lizzie, par pitié, arrête de manger ! Tu vas exploser ! Plus facile à dire qu'à faire quand on déguste du foie gras fondant à souhait sur du pain d'épices fait maison tout juste sorti du four. Rappelle-toi que tu es là pour une simple et bonne raison. Laquelle déjà ?

— Oui, je veux bien une autre part. C'est absolument divin, madame Larchevêque.

— Cela fait plaisir qu'on ne boude pas ma cuisine.

— Il faudrait être bien difficile, ce qui n'est pas mon cas.

— C'est ce que tout le monde peut constater, raille Gabriel, de l'autre côté de la table.

Avant qu'Alex ne jette au visage de son aîné au choix une fourchette, un couteau ou une salière en argent, je dois trouver la réplique qui clouera son caquet au grand frère pénible. La main d'Alex se crispe sur son couteau. Il a donc opté pour la solution la plus radicale. Pourquoi mon cerveau refuse-t-il de fonctionner correctement quand je le soumets à une pression extrême ?

— C'est un homme facile, comme chacun sait. J'ai eu vraiment de la chance. Dans le cas contraire, j'aurais dû faire des efforts pour le séduire.

Des éclats de rire saluent ma repartie. Seul Gabriel rit jaune. Décidément son sens de l'humour est aussi peu développé que le mien. Et on est déjà à deux points pour Miss Lizzie. Pour un peu je me jetterais des fleurs.

La conversation prend dès lors un tour anodin. J'ai survécu à l'apéritif (mais la bouteille de vin blanc n'a pas eu cette chance) et à l'entrée. Peut-être ne vais-je pas y laisser trop de plumes en fin de compte ? Mon ventre menace d'exploser, pourtant je continue inlassablement de porter ma fourchette à ma bouche. Alex ne lâche rien, ses dents se desserrent à peine. Si je n'ai pas appris grand-chose sur Alex, je vais devenir incollable sur sa famille. Grâce à une prise de notes efficace, j'avais déjà acquis une solide connaissance des membres des Larchevêque. J'ai en outre découvert que Camille s'est séparée du papa d'Henri et qu'ils pratiquent la garde alternée. Une semaine chacun. Pour faire plaisir à ses parents, elle a donc fait la route avec son petit bonhomme. Comme moi, je pense qu'elle a tiré un trait sur la gent masculine. Si je savais déjà que Coline suivait des études de psychologie, à la Sorbonne, désormais je cerne un peu mieux sa personnalité. On pourrait la qualifier d'amoureuse compulsive, les hommes n'ont qu'à bien se tenir, car le joli papillon ne semble pas décider à se poser. Elle prévoit de voyager en Inde, dès qu'elle aura mis assez de sous de côté. J'avoue que c'est un pays qui me plairait bien aussi. Quant à Gabriel, la peinture que m'en avait fait Alex est loin de la vérité. Il est mille fois pire. S'il a l'air moins taciturne et à fleur de peau que mon voisin qui relève à peine le nez de son assiette, il est, en revanche, imbu de lui-même et narcissique. Monsieur est avocat en droit international, je vous prie, et il est tout simplement insupportable. Leurs questions s'enchaînent, et j'arrive à y répondre, sans avoir recours à mon carnet de notes. Il faut dire que pour l'instant ils sont surtout soucieux de me connaître. Ils s'intéressent à moi, à ma vie, à mon histoire. Est-ce pour cette raison que je les trouve aussi charmants et que mes scrupules augmentent à leur égard ? Je leur parle donc de mon boulot à la bibliothèque et des ateliers de lecture que j'organise. Le plus dur est de ne pas monopoliser la conversation, parce que dès qu'on me lance sur un de mes sujets de prédilection, je deviens intarissable et pourrais monologuer pendant des heures. Mes neurones s'échauffent, et se préparent au combat ultime. Je n'ai pas la naïveté de croire qu'ils vont en rester là. Leur curiosité tout à fait naturelle ne va pas

tarder à s'éveiller et à moins de simuler un étouffement sur une bouchée de pain, nous ne pourrions y échapper. Je suis prête, fin prête. Allez-y, les gars.

— Mais au fait comment vous êtes-vous rencontrés ? nous questionne Coline.

— C'est vrai qu'Alex ne nous a pas habitués à fréquenter les bibliothèques, s'amuse Camille.

Aussitôt, il se raidit. Je pose une main apaisante sur sa cuisse, ce n'est pas le moment qu'il s'emporte. Nous devons garder les idées claires pour n'omettre aucun détail. Cette histoire, je la maîtrise, je l'ai même révisée ce matin, avant de prendre la route. Et là, je sors le grand jeu, j'enfile mon costume de conteuse dans lequel je me sens à l'aise. Enfin, je le suis, quand mon public par avance conquis a moins de six ans et vient écouter, les yeux brillants d'excitation *Les Aventures de Oui-Oui*. Avec eux, c'est facile, ils ne risquent pas de me jeter des tomates ni de me chasser comme une malpropre.

— Vous n'allez pas me croire, mais c'est lors de la fête de la musique que tout a commencé...

— Tu joues de l'accordéon, ou peut-être que tu es une rappeuse ?

— Comment as-tu deviné ? réponds-je le plus sérieusement du monde. C'est Alex qui t'en a parlé, avoue...

D'un geste désinvolte, je tapote l'épaule de mon cher et tendre qui se retient d'éclater de rire.

— Dans le milieu, on me surnomme Red Ruby.

— On dirait une marque de bière, avance Coline, avec curiosité.

— C'est exactement ça. Mon nom est une réponse à l'industrie agroalimentaire qui célèbre les bienfaits de l'alcool, au lieu de les dénoncer.

Je ne suis plus à un mensonge près, surtout quand je vois apparaître sur le front de Gabriel un pli d'étonnement. Il oscille entre la surprise et le doute. Mon ton volontairement déterminé achève de le convaincre que c'est tout sauf une plaisanterie.

— Je pourrai vous chanter une de mes créations si le cœur vous en dit, après le dîner. D'abord, il faut que j'échauffe mes cordes vocales.

Camille et Coline échangent avec Alex un regard interloqué. Visiblement, la nouvelle petite amie de leur frère est pour le moins étrange. J'espère cependant que c'est « étrange » dans le bon sens du terme, du genre sympathique, intrigant, plutôt que bizarre et un brin flippant. Gabriel balbutie qu'il serait enchanté de m'écouter.

— Ce n'est pas forcément le style de musique que...

— Oh non, au contraire, s'exclame Coline, sur le point de frapper dans ses mains pour marquer son enthousiasme.

Point trop n'en faut.

— Avec plaisir alors, réponds-je avec assurance.

Si mon visage cherche à exprimer la conviction digne d'un politicien hué par une foule en délire, à l'intérieur, mon cœur bat la chamade et mon cerveau menace de porter plainte contre ma langue. Alex prend appui sur ma chaise, et se penche légèrement vers moi.

— J'ai hâte de t'entendre chanter, *Red Ruby*.

Je me retiens tant bien que mal de lui tirer l'oreille et de le conduire au coin.

— Tu es très surprenante, lance gaiement Camille.

— Merci.

Je suis sincère. Ce compliment me touche particulièrement. C'est bien la première personne au monde à trouver que je suis quelqu'un d'original. Les adjectifs qui reviennent le plus souvent dans la bouche de ma mère ou d'Anjali sont « casanière », « ringarde » ou encore « ennuyeuse ». Je m'en fiche, j'aime la routine. Une vie ordinaire à faire des choses ordinaires me rend tout à fait heureuse. Il ne me manque plus qu'un homme... ordinaire pour parfaire mon tableau d'une existence ordinairement épanouissante. Cependant, je dois reconnaître que la fantaisie apportée par ce jeu de rôle n'est pas pour me déplaire, et j'en suis la première étonnée.

— Tout cela ne nous dit pas comment *Ruby Red* a rencontré notre Alex.

— *Red Ruby*, reprends-je, comme si cela avait une quelconque importance.

— Donc c'était lors de la fête de la musique.

Je lance un regard noir à Gabriel pour l'inciter au silence. S'il essaie de me couper la parole à nouveau, je lui enfonce un petit pain là où je pense que ça risque d'être très douloureux.

— Il y avait du monde, beaucoup de monde... commencé-je.

— Et la foule s'amassait dans une rue étroite pour écouter un groupe de métal urbain et un peu plus loin, un duo de rappers. Plus les gens s'agglutinaient, plus l'atmosphère se chargeait en électricité. Le bruit devenait assourdissant. On ne pouvait plus avancer ni dans un sens ni dans un autre tant on était collés les uns aux autres. L'excitation était presque palpable. La chaleur et l'alcool échauffaient les esprits, invente Alex.

Il n'y a pas à dire, il a un véritable don pour dramatiser la situation. Je suis suspendue à ses lèvres, et en jetant un regard autour de moi, je constate que je ne suis pas la seule. Tous attendent qu'Alex poursuive son récit.

— Et là un crétin a hurlé un truc du genre « On dirait des coups de feu » ou « il y a une bombe » au moment où une voiture a pétaradé un peu trop fort. La panique a remplacé les rires et les élans joyeux. En quelques secondes, l'ambiance a changé radicalement. Confusion, peur, chaos. Tout le monde s'est mis à courir, sans savoir si la direction choisie était la bonne. C'est à ce moment-là que Lizzie a été bousculée et a trébuché.

J'acquiesce. C'est tellement mieux quand c'est Alex qui raconte. J'ai l'impression d'avoir vécu cette scène. En fin de compte, je crois que j'aurais aimé qu'il me sauve.

— C'est la faute de mon fichu talon qui s'est pris dans une bouche d'égout, précisé-je.

— Je l'ai aperçue à quelques pas de moi. Je n'allais pas la laisser se faire piétiner sans réagir. Elle était, là, couchée, sur le sol, tentant en vain de se relever. À chaque fois qu'elle commençait à se redresser, un coup la renvoyait à terre. J'ai compris que si je ne l'aidais pas, elle allait mourir.

— Ç'aurait été dommage, raille Gabriel, à voix basse.

Comme je ne suis pas dure d'oreille, j'ai tout entendu. Il ne perd rien pour attendre. Je lui adresse mon sourire le plus hypocrite.

— Je ne peux que remercier le Ciel chaque jour de l'avoir placé sur ma route. Alex m'a sauvé la vie.

Des « oh » et des « ah » ponctuent ma phrase, preuve que j'ai tapé dans le mille en ajoutant une dose de romantisme. Leurs réactions m'encouragent à poursuivre dans cette direction, en faisant fi de Gabriel-le-grincheux. En cet instant pourtant, je préfère éviter de me tourner vers Alex qui ne doit guère apprécier mon envolée lyrique, mais en même temps, c'est un peu de sa faute, lui aussi a pris des libertés par rapport à la version préalablement établie.

— Personne ne me prêtait attention, on me bousculait, on me heurtait, on me cognait, des pieds écrasaient mes doigts, mes jambes. J'avais beau crier, personne ne m'entendait. Je ne pouvais plus respirer, continué-je.

Malgré moi, mes yeux se remplissent de larmes tant une telle situation serait horrible.

— J'essayais de me redresser, mais im-po-ssi-ble...

Pour créer un effet dramatique, je marque une pause après avoir prononcé le dernier mot dont j'ai détaché les syllabes.

— Au moment où j'étais sur le point de m'évanouir, des bras puissants m'ont soulevée. J'ai repris mon souffle, me suis serrée fort contre lui. Je refusais qu'il me lâche. Instantanément, malgré la panique, j'ai ressenti un fugace sentiment de sécurité. Je sais, c'est étrange. Mais je vous assure que pendant un bref moment, je n'ai plus eu peur. J'ai oublié où je me trouvais, l'angoisse, les cris. Il me tenait contre lui, je crois qu'il craignait sans doute que mes jambes refusent de me porter.

— C'est tout à fait lui, s'enthousiasme la mère d'Alex.

Un soupçon de fierté perce dans sa voix, alors qu'elle couve son fils d'un regard rempli de tendresse maternelle. Une rougeur apparaît sur les joues de mon voisin.

— Nos yeux se sont croisés et là... le coup de foudre.

Le mot est lâché. Notre amour est forcément un grand amour, un de ceux qui déplacent des montagnes. La réalité est tellement décevante, alors autant rendre la fiction bien plus plaisante. Je nous offre les paillettes, l'incroyable et l'inoubliable. Il devrait me remercier. Dans une semaine ou deux, je nous inventerai une rupture digne de ce nom. Du drame, des larmes, du sang peut-être. S'il remplit son rôle à merveille, il aura le droit à

« je préfère qu'on reste amis ». Dans le cas contraire, ce sera le salaud qui m'a trompée et m'a brisée. Dans les deux cas, j'aurais une bonne excuse pour échapper à l'inquisition maternelle. À ma mère, j'affirmerai, la mort dans l'âme et des sanglots dans la voix, que j'ai besoin de temps et de recul pour digérer cette séparation à laquelle je ne m'attendais pas. « Je t'assure que je vais bien, mais je dois me retrouver seule. Non, non, je ne veux voir personne. Je vais rester chez moi, et patienter jusqu'à ce que le chagrin s'en aille. »

— Le coup de foudre, répète Alex.

Ma tirade est loin de l'avoir convaincu, on dirait. Sa voix m'accuse : « Tu as osé faire ça. » Mon haussement d'épaules en guise d'excuse ne semble pas le satisfaire. Il presse ma main, en oubliant qu'il la brise en serrant autant. Je me penche vers lui, pose mes lèvres contre sa tempe. Je lui chuchote que notre plan se déroule à merveille et que ce serait donc dommage de devoir me conduire à l'hôpital. En effet, s'il continue d'écraser ainsi mes doigts, il risque de me casser deux phalanges.

— Vous allez très bien ensemble, admet Gabriel.

D'un même mouvement, nos regards convergent vers lui et sont surpris par sa désarmante sincérité. Si nous avons convaincu le plus récalcitrant, tous les espoirs sont permis.

Ma victoire est cependant de courte durée. La porte d'entrée s'ouvre, puis celle de la salle à manger. Le silence se fait. Mon cœur a un raté. Le père d'Alex imposant, terrifiant, mais fort élégant apparaît. Tout le monde retient son souffle. Son regard embrasse la table, s'attarde quelques instants sur Alex et moi. Un frisson glacé descend le long de ma colonne vertébrale. Jusqu'ici c'était facile, les femmes de la famille étaient déjà acquises à notre cause. Gabriel est certes le genre de mecs à qui j'ai envie de mettre deux claques dès le moment où ils ouvrent la bouche, mais finalement il n'a que très peu de pouvoir. Gustave Larchevêque est le patriarche, celui qui va prononcer notre sentence. Il offre un « bonsoir » à la cantonade avant de s'installer au bout de la table. La place du père, la place du chef de famille. Gustave Larchevêque est là, en chair et en os. Et j'ai peur. Vraiment peur. D'un bond, je me lève et me plante devant lui, la main tendue. Pour peu, j'allais lui adresser un salut militaire tant je suis impressionnée. Avouez que

cela aurait été une étrange entrée en matière. Il serre brièvement ma main, avec une expression qu'on pourrait qualifier de cordiale.

— Bonsoir votre honneur...

— Nous ne sommes pas aux États-Unis.

Le ton est froid, sans appel. Le verdict est tombé, tel un couperet sur ma nuque, coupable. Je regarde trop les séries américaines, je dois penser à orienter mon choix vers *Julie Lescaut* ou *Profilage*. On prend les mêmes et on recommence ? Pour ma défense, je n'ai jamais eu affaire à la justice, pas même eu un procès verbal, cela devrait plaider en ma faveur, non ? (OK, c'est normal, c'est parce que je n'ai pas de voiture, mais si j'en avais une, je suis sûre que je ne serai pas verbalisée.) La loi et l'ordre. Sérieuse en toutes circonstances. Mes mains serrent nerveusement les coutures de ma robe.

— Président ? hasardé-je.

— Monsieur le juge, cela conviendra mieux.

Le ton est donné. Il me jauge. Il doit avoir l'habitude de décider en un instant si la personne face à lui est digne ou non de confiance. Je suis mal, très mal. J'ai l'impression que sur mon front en lettres noires est inscrit « menteuse ». Il sonde mon âme, et je me force à esquisser un sourire. Par-dessus mon épaule, je jette un regard désespéré à Alex, comme une bouée à la mer. Je rame, je rame et j'ai secrètement besoin qu'il me sorte de cette galère. Cependant, il ne capte pas mon SOS silencieux. La mâchoire contractée et une expression noire au fond des yeux, Alex fixe son père.

— À qui ai-je l'honneur ?

Ma plaisanterie sur le terme « honneur » meurt au bord de mes lèvres sèches.

— Elizabeth Bayard, mais tout le monde m'appelle Lizzie. Il n'y a que...

— Elizabeth, je suis ravie de vous rencontrer.

J'en doute, mais j'ai la bonne idée de garder mes réflexions pour moi et de retourner à table. Pourquoi l'ai-je ainsi salué ? Je m'encourage silencieusement à rester à ma place, dans tous les sens du terme. Après avoir pressé l'épaule d'Alex, je me rassois. Lui et moi, même combat. Qu'on le veuille ou non, nous sommes une équipe. S'il coule, je coule.

Chapitre 26

— Bonsoir, papa, je suis content de te voir.

Son ton cassant dément ses propos. S'il y a bien une chose dont il n'est pas content, c'est de se retrouver ici, et vu l'accueil que son père lui réserve, je ne peux lui en faire le reproche.

— Alexandre.

Nous devrions peut-être passer directement au dessert, ou mieux, nous n'avons plus faim et sommes pressés d'aller nous coucher. Je suis sur le point de suggérer ces idées à mon voisin de table, quand je me rends compte qu'Alex est loin d'avoir fini, d'en avoir fini. Il découpe un morceau de viande et le porte tranquillement à ses lèvres. Son père ne le quitte pas des yeux. Ma main tremble en s'emparant de mon verre de vin. Les forces me manquent.

— Nous ne t'avons pas vu depuis plusieurs mois et tu oses te présenter devant nous dans cette tenue ?

— Je ne savais pas qu'il fallait que j'enfile mon costume du dimanche.

— Nous n'en attendons pas tant, mais au moins un vêtement qu'on n'imagine pas tout droit sorti d'une friperie. Ne peux-tu faire un effort ?

Alex ne se donne pas la peine de répondre. Il prend sur lui pour ignorer le sarcasme paternel. C'est tout à son honneur, car pour ma part, j'en serais totalement incapable. Pas un bonsoir, pas un mot agréable ; directement une pluie de reproches s'est abattue sur lui. Bizarrement, cela me rappelle quelqu'un. Visiblement, ce n'est pas la première fois qu'une telle discussion oppose le père et le fils. Les spectateurs sont tout aussi impuissants que moi. Le regard rivé sur son père, je ne perds aucun de ses gestes. Il se sert un verre de vin qu'il porte lentement à ses lèvres pour en déguster quelques gouttes. Espérons qu'il mette fin aux hostilités. Il croise les mains sur la table. Il se prépare au combat, j'en suis sûre.

— Tu n'as pas une chemise correcte et un pantalon qui ne soit pas troué ?

Alex jette un coup d'œil sur sa montre et émet un sifflement.

— Trente secondes avant de m'agresser. Un record.

— Tout de suite, tu nous sors le grand jeu du fils persécuté. Je ne te demande pas la lune. Ta famille ne mérite-t-elle pas que tu enfiles des vêtements propres, que tu brosses cette tignasse ou que tu te rases convenablement ?

— C'est tout à fait ce que je pense...

Oups, j'ai parlé à voix haute. Le regard noir d'Alex me le confirme. Je me mords la langue, mais trop tard pour ravalier les mots qui en sont déjà sortis, sans passer par le filtre de ma raison. J'ai peut-être un peu trop bu. Juste un peu. Un rictus qu'on pourrait presque apparenter à un sourire apparaît sur les lèvres paternelles.

— Et pour ton amie, Lizzie ? Ne mérite-t-elle pas d'avoir un homme présentable à ses côtés ? Ne penses-tu pas que ça la dérange tous ces graffitis qui couvrent ton corps ?

— Pose-lui directement la question. Elle a une langue, elle pourra te répondre elle-même.

Le père se tourne vers moi, me jauge. Je refuse qu'il me prenne à partie ou qu'il puisse croire, ne serait-ce qu'une seconde, que je suis de son côté et que j'accepte qu'il dénigre son propre fils. Mon regard se durcit. Le chat hésite à ne faire qu'une bouchée de la souris que je suis. L'impression que je dois lui faire ne doit pas être si mauvaise puisqu'il se désintéresse de moi et reporte aussitôt son attention sur Alex.

— C'est à toi que je pose la question.

— Non, ça ne la dérange pas. Elle-même, elle en est couverte.

Pourvu qu'il ne m'oblige pas à me déshabiller pour vérifier ! Alex devrait savoir qu'on doit s'en tenir au plan. Je toussote pour l'encourager à plus de retenue. Gustave plante ses yeux dans ceux de son fils. Aucun des deux ne va baisser la tête. Il ne manque plus qu'une musique d'Ennio Moriconne pour que ce repas devienne le théâtre d'un western.

— Votre veau Orloff est délicieux, madame Larchevêque. Si je n'étais pas une aussi piètre cuisinière, je vous demanderais votre recette. Mais soyons honnêtes deux secondes, j'ai plus de chance de mettre le feu à mon appartement que de réussir un plat de ce genre.

La diversion est une de mes spécialités. Les yeux embués, la mère, reconnaissante, m'adresse un timide sourire. Silencieusement, elle me remercie pour cette tentative désespérée de mettre un terme au conflit. Les repas de famille devraient toujours être des moments de partage et de convivialité, surtout si ce n'est pas moi qui ai préparé le dîner. Dans la foulée, Camille propose que nous portions un toast pour féliciter les talents du chef. Ce n'est pas de ma faute si les circonstances exigent que mon verre soit rempli et que je le boive.

— Je t'ai déjà dit que tu pouvais m'appeler Liliane.

— Oui, c'est vrai, m'excusé-je.

— Alors vous êtes ensemble, tous les deux ? reprend son père.

Pourquoi ne profite-t-il pas de ma tentative pour repartir sur un chemin moins caillouteux ? La pluie, le beau temps ? Pour ou contre la peine de mort ?

— Quoi, ça te surprend ? s'agace Alex.

— Pour être sincère, en effet.

Le regard glacial de Gustave se pose sur moi et je voudrais me ratatiner sur ma chaise. Au lieu de me faxer sous la table, je me redresse et affiche un sourire niais sur mon visage.

— Alex et moi formons un couple atypique, je le sais, mais notre amour est si profond qu'il surmonte les différences. Ce n'est pas facile tous les jours, mais nous nous aimons tellement.

Plus un mensonge est gros, plus il passe. Je décide donc de rajouter une couche de guimauve, en étalant mes prétendus sentiments amoureux.

— Je suis complètement folle de cet homme.

Monsieur Père n'est pas du genre fleur bleue, il semble pour le moins incrédule. Le convaincre ne va pas être aisé. J'attrape le visage d'Alex, place mes mains en coupole sur ses joues et pose mes lèvres sur les siennes. Il pourrait y mettre un peu du sien. Alex résiste à mon baiser.

— Je l'aime, et ça ne s'explique pas.

— Très bien, déclare le père d'Alex.

Si nous avons remporté une première bataille, nous n'avons pas encore gagné la guerre. Je me tiens sur mes gardes. L'épouse presse la main de son mari pour l'inciter au calme et à la retenue. Pendant quelque temps, la conversation tourne autour de sujets de société : le chômage, la campagne de vaccination, le droit à l'avortement. La trêve, cependant, est de courte durée. Pas le temps de terminer mon morceau de brie que le père attaque de nouveau.

— Vous êtes infirmière aussi ?

— Non, bibliothécaire. Je soigne les livres, moi.

— Savez-vous qu'il aurait pu devenir médecin ?

— Je l'ignorais.

La tension est palpable. Je crains qu'Alex ne fasse un ulcère à l'estomac à force de ronger son frein et de serrer les dents pour ne pas hurler. Finalement, ma mère est un agneau en comparaison du redoutable M. Larchevêque.

— Laisse tomber, lance Alex. Tu ne vas pas remettre ça sur le tapis, si ?

Le père ne semble pas avoir entendu Alex et poursuit sur sa lancée.

— C'est une fille qui lui a fait perdre la tête à tel point qu'il ne s'est pas levé et a manqué un examen.

— Alex, le cancre de service, se dévalorise mon voisin de table.

— Il faut bien qu'elle sache que tu aurais pu faire de grandes choses plutôt que de travailler comme un forçat pour un salaire de misère. Tu n'es qu'un bon à rien.

— Vous n'avez pas honte de vous en prendre ainsi à votre fils ?
interviens-je.

— Ce n'est rien, tente de me calmer Alex.

Je sens la pression discrète de sa main sur ma cuisse, mais je ne ralentis pas le débit.

— Comment ça, ce n'est rien ? Ton père ne réalise pas à quel point tu fais un travail exceptionnel. Je n'ai jamais rencontré un être humain aussi altruiste et bienveillant. Vous devriez voir avec quelle douceur il s'occupe de ses patients. Chaque jour, Léontine attend sa venue pour y puiser le

courage de se lever et pourtant, il lui impose un régime drastique. Il est prévenant même avec M. Fidelli, un râleur notoire, extrêmement agaçant. Moi, à sa place, je l'étoufferais avec une boîte de suppositoires. Et je ne vous ai pas encore parlé de la façon dont il explique à Mme Amosset les soins qu'il va lui faire. Elle perd complètement la tête, si bien qu'il est toujours obligé de se présenter et de lui rappeler la raison de sa venue. Mais Alex ne s'énerve pas, il prend le temps qu'il faut, trouve les mots justes pour apaiser les craintes de la vieille dame. Inlassablement. Je ne pense pas que je serais capable de faire preuve d'une telle patience.

Tout le monde me regarde et se tait. Bien, voilà qui est fait. Et si on passait au dessert ?

— Vous avez l'air convaincue de ce que vous dites. Il aura au moins réussi à vous impressionner et à vous apitoyer.

Tout le monde le regarde et se tait. D'un bond, je me lève et tape violemment sur la table de mon poing fermé. Alex m'incite à me rasseoir, mais quand la bête enragée est lâchée, c'est trop tard.

— C'est plutôt vous qui me faites pitié !

Mon doigt pointé dans sa direction se fait accusateur.

— Pas étonnant qu'il n'ait plus envie de vous voir, vous le traitez de la pire des façons ! Un père devrait savoir à quel point c'est une chance d'avoir un fils aussi généreux. Mais vous, vous... vous le rabaissez, et c'est tout sauf normal.

Je crache mes mots, incapable de me taire face à une situation injuste.

— Vous ne devriez pas vous fier autant aux apparences. Pensez-vous qu'il importe davantage d'être bien vêtu que de faire preuve d'humanité ? Si c'est le cas, je vous plains sincèrement. C'est vrai, il a des tatouages bizarres et tout plein de métal sur le visage, et alors ? Vous voulez que je vous en présente des hommes qui dissimulent sous des costumes flambant neuf un cœur de pierre ? Vous me direz ce qui compte.

— Lizzie ! s'exclame Alex.

— Je n'ai pas encore fini ! Votre fils n'est pas venu depuis plusieurs mois et au lieu de fêter son retour, vous vous acharnez contre lui. C'est vous qui devriez avoir honte, pas lui. Un père doit aimer son enfant.

Inconditionnellement, totalement. Vous n'avez pas conscience de la chance que vous avez.

À bout de souffle, les larmes aux yeux, je me laisse tomber sur ma chaise. Je me perds dans la contemplation d'une feuille de salade oubliée. Tout plutôt que de relever la tête. Je sens peser sur moi les regards de toute la table. La question à un million d'euros est de savoir s'ils contiennent de la surprise amusée ou de la panique foudroyante. Pour ne pas rester dans l'incertitude, je risque un coup d'œil timide vers Alex. Ce dernier ne se préoccupe nullement de moi ; tourné vers son père, il attend sa réaction. Et ce regard, je le connais bien, il renferme un mélange d'espoir et de crainte. Allez, Gustave, ne joue pas aux cons.

— Papa...

Tous cessent de me dévisager et reportent leur attention sur le père et le fils. Sans faire ma psychologue du dimanche, je sais très bien ce qu'Alex souhaite. Il est temps que le patriarche engoncé dans ses préjugés fasse tomber le masque et offre un geste d'apaisement ou un mot d'amour. Si cela devait leur permettre de se réconcilier, j'accepte sans ciller de leur servir de défouloir.

— Tu n'as rien à répondre ? insiste Alex. Monsieur le juge reste muet.

Sourcils froncés, lèvres serrées, front plissé. Le comportement de Gustave Larchevêque n'augure rien de bon. En tout cas, ce n'est pas l'attitude encourageante d'un homme qui s'apprête à faire un pas en direction de son fils et de le prendre dans ses bras. Loin de là. Une folle envie de le secouer comme un prunier me saisit, mais je parviens à me contrôler. J'avoue que ma main me démange. Je n'ose regarder Alex, cela me fait peur de lire dans ses yeux l'immensité de sa peine. Il est venu, il a vu, et il est déçu.

Emporté par la colère, Alex quitte la table, renversant sa chaise au passage et fait claquer la porte derrière lui. Bravo Lizzie, championne du monde. Tu viens de contribuer à la destruction d'une famille, et tout ça en moins d'une journée. Je doute qu'on t'invite pour Pâques ou Noël.

— Tu ne peux décidément faire aucun effort, s'agace Liliane. Pour une fois qu'Alex est à la maison...

— Il s'appelle Alexandre, réplique-t-il froidement.

Le soupir de Liliane me fend le cœur. Cependant au lieu de vider son sac, elle se contente de rassembler les assiettes nerveusement, les empile et les rapporte en cuisine. Un silence pesant s'installe.

— Tu n'aurais pas dû t'en prendre à lui, lance Coline. Tu ne lui as laissé aucune chance avant de l'accabler de reproches. Lizzie a raison, je ne l'aurais sans doute pas dit de cette façon, mais elle a raison. Qu'est-ce que ça peut nous faire s'il s'habille comme un clown ou un vagabond tant qu'il est heureux ? En tout cas, je préfère le voir ainsi. Il a l'air heureux, ça devrait te suffire.

— Très bien.

Calmement, Gustave essuie le coin de ses lèvres. Lentement, il recule sa chaise. Puis il sort de la pièce.

— Maintenant, il va s'enfermer dans son bureau, m'explique Camille.

— Merci Lizzie pour ce grand moment, ironise Gabriel.

— N'en rajoute pas, on sait bien que ce n'est pas sa faute, intervient Coline.

Alors que je m'apprête à passer Gabriel à la moulinette, Liliane fait irruption dans la salle avec les fameux muffins qu'elle a joliment présentés en pyramide et les dépose au centre de la table.

— Servez-vous, lance la mère de famille.

Même s'ils ont l'air appétissants, j'avoue que je n'ai plus le cœur de me goinfrer et refuse avec politesse. Mon estomac s'est noué. Visiblement, je ne suis pas la seule, car personne ne se précipite sur le dessert. Blême, Liliane s'assoit lentement et embrasse la table du regard.

— Mangez ! s'écrie-t-elle, courroucée.

Sans grande conviction, les mains obéissent et se tendent vers le plat. Il ne faut pas me le dire deux fois. Je croque avec délice, mais j'avoue que ce soir, ça a du mal à passer. J'ai fait une boulette, et pas une petite.

Chapitre 27

Après une tasse de café, je quitte la table et c'est comme une condamnée montant à l'échafaud que je rejoins la chambre plongée dans l'obscurité. Coline m'a glissé un « bon courage » et Camille m'a adressé un sourire compatissant. Quand faut y aller, faut y aller. La fuite n'est pas une option envisageable. Le surnom que je me suis octroyé est « Super Lizzie » et pas « Lizzie-la-trouillardre ». Une musique lugubre me trotte dans la tête, et accompagne chacun de mes pas. Doucement, j'ouvre la porte. Peut-être m'attend-il avec un fusil ? Je déglutis.

— Je suis vraiment, vraiment désolée. Il faut que tu me croies. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

Planté devant la fenêtre, Alex me tourne ostensiblement le dos.

— D'habitude, je me contrôle, je te jure. Mais là,...

Il ne me répond rien, ne bouge pas. Les quelques pas qui nous séparent me semblent infranchissables. Je referme la porte.

— Tu es en colère à quel point ?

Son silence m'effraie. Il me paraît plus raisonnable de ne pas m'approcher de lui, au cas où il projetterait de me dévisser la tête. Moi, j'aurais envie de le trucider s'il se comportait de cette façon le soir de l'anniversaire de ma mère. Oh mon Dieu, et s'il décidait de se venger ! Je saute d'un pied sur l'autre, incapable de gérer ce profond sentiment de malaise.

— Tu m'entends ? m'énervé-je. Je te dis que je suis sincèrement désolée. Je peux essayer d'aller leur parler, je suis sûre que je peux convaincre ton père que je ne suis pas complètement folle. Explique-moi ce que tu veux que je fasse. Je peux encore improviser une petite chanson, histoire de détendre l'atmosphère. À moins que cela ne les fasse fuir.

Son silence m'opresse. Je préférerais presque qu'il me hurle dessus. La colère, les mots qui portent autant que des coups, je pourrais encaisser, mais pas ce qu'il me fait subir en refusant de me faire face et d'amorcer le dialogue.

— Alex, crie, bon sang, fais quelque chose !

Comment peut-il se montrer si calme dans un moment si critique ! En un quart de seconde, je prends la décision que son attitude m'impose : je vais faire mon sac. Je le comprends. Il accepte de me filer un coup de main et moi, je fous le bazar dans sa vie et je l'embrouille avec tout le monde. Si seulement j'osais me sauver... Pourtant je ne suis pas du genre à capituler. Là je repartirais en le laissant seul au milieu d'une tempête que j'ai déclenchée en aboyant sur son père. Quel est mon problème à moi ? Ce n'est pas ma famille. Qui suis-je pour espérer rétablir paix et harmonie au sein du chaos familial ? Et ce en moins d'une heure ? Avant mon arrivée, il avait peut-être encore le désir que les choses s'arrangent, mais grâce à moi, ce n'est plus permis. Je suis vraiment un danger ambulante.

— Tu pourrais me répondre au moins.

La panique me saisit. Il ne peut pas réagir d'une façon normale pour une fois, avec des cris, deux ou trois coups de pied dans le mur et hop, on tourne vite la page. Tout serait préférable à ce froid glacial qui règne dans la chambre. S'il refuse de m'écouter, je me jette à ses genoux et le supplie de me pardonner.

— Parle, bon sang, ou je te jure que...

— Quoi ?

Lentement, il se retourne, une expression amusée sur le visage. Je me fige. Ce n'est pas moi qui suis dérangée, c'est lui. Il a péti un plomb, cette dispute était celle de trop. Son esprit vient de basculer du côté de la folie.

— Que vas-tu me faire si je ne réponds pas à tes nombreuses questions ?

Mon sang ne fait qu'un tour. Il a le droit de crier, de hurler, de taper du poing, mais de se moquer de moi, je ne lui permets pas. Je me campe bien droite.

— Je vais t'arracher les yeux avec mes ongles, répliqué-je.

Mon calme n'est qu'apparent, et mon désir de passer à l'acte bien réel. Son éclat de rire vrille mes tympanes.

— OK, c'est bon. Je pars !

D'un geste énervé, je m'empare de ma valise que je jette sur le lit. Mon agacement m'empêche de raisonner correctement.

— Tout est ta faute !

— Ma faute, tu es sûre ? me raille-t-il.

— Oui !

Son rire devient plus franc, plus sonore. Circonstance atténuante en cas de meurtre.

— Non, c'est la mienne, reconnais-je. Mais qu'est-ce que tu peux être pénible !

Je me retiens de ne pas me précipiter sur lui, d'écraser mes poings sur son torse et de lui arracher son petit sourire ridicule. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Le bon sens. Il fait toujours presque trente centimètres de plus que moi, et j'ai un sérieux doute sur la portée de mes coups. Les sentirait-il seulement ? Mes idées paniquent : c'est le chaos à l'intérieur comme dans ma valise où j'essaie de fourrer mes vêtements et mes livres le plus rapidement possible. Tant pis pour lui, il se débrouillera avec sa famille, je refuse qu'on se paie ma tête.

— Tu es mon héroïne, lâche-t-il.

— Je suis quoi ?

Je m'arrête net.

— Ne m'oblige pas à répéter, s'amuse-t-il.

Pourtant, je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu les quatre mots sortis de sa bouche. Au lieu de m'insulter comme il serait en droit de le faire, il me fait un compliment. Soit ce mec est fêlé, soit ce mec est... fêlé. Avec lui, je ne sais pas sur quel pied danser, et je n'aime pas ça, pas ça du tout. Il me transforme en une petite chose fragile, ballottée d'un sentiment extrême à l'autre.

— Tu as eu le courage de te dresser entre moi et ma famille, précise-t-il dans un sourire. Tu es mon héroïne.

Je lève un sourcil circonspect, il n'en pense pas un mot. Il essaie de m'amadouer. Je la connais cette technique, on enrobe ses propos de douceurs, l'adversaire baisse la garde et on lui saute au cou. D'instinct, je sonde son regard, et n'y lis qu'une profonde et désarmante sincérité. De deux choses l'une, soit Alex mérite le César du meilleur comédien, soit il

croit vraiment ce qu'il dit ? Je n'arrive pas à me décider pour l'une ou l'autre.

— Personne ne m'a jamais soutenu comme tu l'as fait ce soir.

— En criant sur tout le monde ? l'interrogé-je, sceptique.

J'ai compris. Il est ivre mort. Voici la seule explication possible.

— Merci.

Je devrais peut-être me contenter de cette déclaration et regonfler mon ego malmené ces derniers temps. Ce n'est pas tous les jours que mes faits et gestes reçoivent de tels éloges. À quand le masque et les collants fluo pour que je me transforme en « Super Lizzie » ? Lizzie, mains campées sur les hanches, le regard fier et le port de tête altier se détache, lumineuse, sur un ciel nocturne. « Super Lizzie » la redresseuse de torts, la sauveuse, la justicière au cœur d'artichaut.

— Merci, répète-t-il, en articulant chaque syllabe, pour que ce mot s'imprègne dans mon cerveau.

Il m'enveloppe de ses bras musclés, me fait pivoter et finit par effleurer ma bouche, sans que je ne m'y attende. Un baiser fugace, aussi léger qu'une plume et dont l'empreinte s'inscrit pourtant profondément en moi. Si la caresse de ses lèvres me touche, ce n'est rien en comparaison du regard qu'il pose sur moi. Intense, pénétrant, incandescent. Mon cœur menace de sortir de ma poitrine, mes jambes en profitent pour flageoler. Une étrange sensation de chaleur parcourt chaque parcelle de mon corps. Soudain, il me repose, me libère de son étreinte et d'un pas, s'écarte de moi.

— Merci, murmure-t-il.

Sans me rendre compte de ce que je fais – je pourrais toujours dire que c'est l'alcool, le stress, l'adrénaline, ou un petit zeste de n'importe quoi qui n'a pas de nom –, je franchis la distance qui nous sépare. Je ne réfléchis plus, j'agis. Je suis Super Lizzie, son héroïne. Du bout des doigts, je caresse tendrement sa joue, un peu rêche avec sa barbe de trois jours. Ce geste intime semble le dérouter bien plus que le baiser que nous venons d'échanger.

— Lizzie, vous gagnez à être connue, déclare-t-il d'une voix troublée.

Émue, j'émets un petit rire gêné.

— Vous aussi, vous aussi.

Maladroitement, il replace une mèche derrière mon oreille, qui s'empresse de se rebeller à nouveau. Son souffle chaud caresse ma bouche, et je ferme les yeux. Et j'attends que ses lèvres frôlent les miennes, que sa langue danse avec la mienne. Délicieusement.

Mais rien !

Rien.

Rien.

J'ouvre un œil, puis le second. Le regard d'Alex s'assombrit. Ses pensées l'éloignent du moment présent. Il glisse ses doigts le long de ma joue puis de mon bras, effleure à peine ma main et se détache de moi.

— On s'arrange comment pour dormir ? m'interroge-t-il.

S'il était troublé l'instant d'avant, il a vite repris le contrôle de lui-même et affiche un sourire en coin. Mon regard le fusille. Il est sérieux ?

— Hé, ne m'observe pas comme ça, tu me ferais peur. J'ai dit « dormir », pas autre chose. Je ne suis pas un pervers, je ne vais pas te sauter dessus pendant ton sommeil. Tu me prends pour qui ?

Décidément il ne comprend rien, absolument rien. Et si moi, j'avais envie qu'on me saute dessus et de pendre mes jambes à son cou, il y pense, hein ? Non, il ne pense qu'à lui. Rageusement, j'attrape ma trousse de toilette et mon pyjama en pilou-pilou décoré avec des licornes – j'avoue que je n'avais pas songé à cette partie du programme lorsque je l'ai glissé dans mon sac hier soir. Aucune envie de répondre à sa question. Je sors de la chambre, ma fierté et ma dignité sous le bras.

Après une douche glacée, mes pensées et mes hormones ont repris le droit chemin. Mon plan reste inchangé : survivre à ce week-end familial, survivre ensuite à ma mère, et survivre à Alex. Surtout à Alex. Un motard tatoué qui ne fume plus, mais qui enchaîne les filles à la place des cigarettes. Prête à en découdre, j'ouvre la porte de la salle de bains le plus doucement possible. Si j'ai préparé mes arguments pour affronter mon « petit ami », je doute d'avoir les ressources pour répondre à Gustave en pyjama ou à Gabriel torse nu. Le petit déjeuner arrivera assez vite pour que

je croise les autres mâles de la famille. Heureusement, le couloir est désert et c'est sans encombre que je me faufile dans la chambre, plongée dans une semi-pénombre. Il me faut quelques secondes pour que mes yeux s'habituent. La silhouette d'Alex se devine dans le lit, je m'approche lentement et découvre avec stupeur que monsieur s'est endormi. Ou plutôt fait semblant de dormir. Bonne idée. Je vais en faire autant.

Je me glisse sous la couette, le plus loin possible de son corps. J'essaie de ne pas bouger, mais c'est impossible. Je me tourne, me retourne et cherche vainement une petite place confortable. Comme si j'allais pouvoir rester avec lui !

— Qu'est-ce que tu fabriques ? ronchonne-t-il.

Quand je disais qu'il ne dormait pas...

Chapitre 28

Le soleil brûle ma peau nue, la plage est déserte en cette fin d'après-midi. Soudain, une jeune liane brune s'enroule autour de moi, dévore ma bouche, avant de s'attaquer au reste de mon corps. La lumière est si intense qu'elle m'aveugle. Les lèvres chaudes de la belle inconnue s'aventurent dans mon cou, qu'elle mordille agréablement. Une main s'écrase sur mon visage. Paniqué, je me redresse en sursaut. J'avais complètement oublié la présence de Lizzie près de moi. Elle choisit bien son moment celle-là pour m'agresser. Dormir avec une stressée de la vie est loin d'être de tout repos. Je préfère dormir seul. Partager son lit est un vrai calvaire. Encore, si on avait testé la résistance du matelas, ce serait différent. Je devrais la pousser, et elle finirait sa nuit sur le tapis. Ni vu ni connu. Bon débarras. Un coup de pied dans le tibia m'arrache un petit cri de douleur qui ne l'émeut nullement. Comme un beau diable, Lizzie continue de se débattre. Si elle revit sa journée de la veille, je comprends qu'elle soit si agitée.

— Non, non !

Son hurlement me fige et me fait bien plus mal que ses coups. À tâtons, je cherche l'interrupteur et allume la lampe de chevet. La panique s'entend dans sa voix essoufflée.

— Non, je suis...

Ma gorge se serre, sa détresse est si profonde qu'il faudrait avoir un cœur de pierre pour rester insensible.

— Réveille-toi, Lizzie. Tout va bien.

À moitié endormie, elle s'agrippe et enfonce ses ongles dans mon épaule.

— Mais, mais qui ?

— C'est moi... Alex.

— Alex ? répète-t-elle, incertaine.

Elle ouvre difficilement les yeux, une lueur hagarde les anime. La sueur perle sur son front. Elle se redresse, enrobe ses jambes de ses bras, l'air toujours aussi perdu. Elle peine à revenir à l'instant présent.

— Calme-toi, ne te mets pas dans des états pareils... J'ai l'habitude de me disputer avec mon père, tu n'y es pour rien.

— Ce n'est pas pour... commence-t-elle avant de laisser sa phrase en suspens.

Elle me refuse sa confiance, ne souhaite pas expliquer ce qui la trouble à ce point. Je la comprends. Si c'était à cause de l'épisode de la veille, ce serait simple de la rassurer, cependant les raisons de son cauchemar semblent bien différentes. Je lui adresse un petit sourire que j'espère compatissant. Je voudrais trouver les mots capables de l'inviter à me parler. Bien que sa fragilité me bouleverse, je n'ai aucun talent d'orateur.

— Tu es avec moi, il ne peut rien t'arriver.

Mes phrases sont banales et sonnent creux. Elles sont très éloignées de ce que je ressens en vérité.

— C'est peut-être justement parce que je suis avec toi que tout peut arriver, réplique-t-elle d'une voix monocorde.

— Ravi de constater que tu as repris tes esprits.

Un léger sourire tente de se frayer un chemin sur ses lèvres serrées.

— Je vais essayer de me rendormir, murmure-t-elle.

Son regard inquiet quitte le mien, et elle s'installe sur le côté, me tournant le dos.

— Tu es sûre que ça va aller ? On peut en parler si tu veux.

— Non.

C'est froid, net et précis. Je comprends. Son choix lui appartient. Loin de moi l'idée de la forcer à se confier si elle ne le souhaite pas. Il ne me reste plus qu'à fermer les yeux et installer mon corps le plus loin possible de son attraction dangereuse. Je n'ai pas éteint la lumière depuis plus de deux minutes que j'entends de légers sanglots.

— Lizzie, je t'en prie, parle-moi.

— Non.

— Lizzie...

— Si ça t'embête, je peux aller dormir ailleurs, s'exclame-t-elle, prête à se lever.

— Ne sois pas bête.

— Parce que je suis bête maintenant, renifle-t-elle bruyamment.

Je referme ma main sur son avant-bras pour l'empêcher de mettre sa menace à exécution. Hors de question de devoir expliquer à tout le monde pourquoi Lizzie a opté pour le canapé. Ce qui m'embête cependant encore plus que le « qu'en-dira-t-on », c'est qu'elle reste seule avec ses yeux rougis par les larmes et le tremblement inquiet de son corps.

— Rallonge-toi...

— Mais, je ne peux pas, je dois...

— Lizzie.

Je ne lui laisse plus le choix. Si je ne veux pas l'effrayer, je désire aussi qu'elle sache que je n'ai aucunement l'attention de l'abandonner à son chagrin. Doucement, je l'attire contre moi. Son dos touche mon torse. Ce simple contact nous surprend tous les deux et je la sens se contracter. Mes bras s'enroulent naturellement autour d'elle. Si elle ne cherche plus à s'échapper, elle est loin d'être détendue. Pourtant je ne la lâcherai pas. Pas tant qu'elle pleurera, secouée de violents hoquets.

— Moi, non plus je n'ai pas l'habitude...

Pas l'habitude de dormir avec une fille, de la tenir contre moi et encore moins de la consoler. Elles passent entre mes draps, et repartent. Je ne mens pas, je ne sais pas comment on fait quand le coup d'un soir reste pour la nuit, ou plutôt j'ai oublié. Je resserre mon étreinte, chasse de mon esprit la dernière fois que j'ai laissé une nana s'installer dans mon lit et dans mon cœur. Au bout de quelques minutes, ses sanglots s'apaisent et sa respiration devient plus régulière. Son corps se détend imperceptiblement, les tensions de ses épaules s'atténuent. Pourquoi cela me semble-t-il si facile de la tenir contre moi ? Pourquoi ai-je l'impression d'avoir fait ce geste toute ma vie ?

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait ce cauchemar, murmure-t-elle entre deux hoquets. Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas, ce n'est rien.

Je doute qu'elle me croie, bien que je sois sincère. Je ne lui en veux pas d'avoir perturbé mon sommeil, si elle savait à quel point mes nuits sont souvent compromises par les idées noires que je ressasse, elle se sentirait

moins seule. Je suis le genre de gars qui comprend qu'on soit au bout du rouleau, qu'on puisse craquer ou péter les plombs.

— C'est tout ça.

Son soupir déchire le silence nocturne.

— Cette journée avec ta famille m'a rappelé tout ce qui me manque.

— Pardon ? Tu veux dire, les engueulades, les regards noirs, les non-dits et les messes basses ?

— Un père, un frère, des sœurs. Une vraie famille.

Ce mot écorche sa bouche et je sens la souffrance qu'il dissimule.

— Il nous a abandonnées, ma mère et moi, quand j'avais douze ans. J'étais en sixième. Un soir, je suis revenue, toute fière parce que j'avais eu un vingt en récitation, *Le Loup et l'Agneau* de La Fontaine. J'étais sûre que mes parents allaient être contents et j'espérais qu'ils en oublieraient mon six en maths. Il n'y avait personne, ils n'étaient pas encore rentrés du boulot. Mais il y avait une enveloppe posée au centre de la table, une lettre pour ma mère. Curieuse, je l'ai lue, puis relue. Les mots se sont gravés dans ma mémoire : « Suzanne, je te quitte. Je ne t'aime plus. Je pars chez Léna. Je repasserai. » Bien sûr, il n'est jamais revenu. Il est sorti de nos vies. Définitivement. Pourtant, il avait promis. Pourquoi écrire, je repasserai si on ne le fait pas, hein ? Et puis moi, j'étais sa fille. Il n'y avait pas une ligne pour moi, pour me dire qu'il m'aimait, que j'allais lui manquer ou qu'il voulait que je vive avec Léna et lui.

— Je suis désolé, Lizzie.

— Hop, il a tiré un trait, rayé de sa vie la mention inutile.

Un petit rire amer lui échappe.

— Il a eu tort, affirmé-je.

— Tu trouves aussi ?

— Bien sûr, c'était ton père et tu étais sa fille. Il avait des responsabilités.

— Merci, Alex, merci.

Sans que je sache vraiment comment, mes mots sont parvenus à la consoler. C'est toujours ça de pris. Elle se pelotonne dans mes bras un peu

plus étroitement et étouffe un bâillement, comme si ses confidences sur l'oreiller lui avaient rappelé à quel point elle était fatiguée.

— C'est pour ça que tu n'envoies pas promener ta mère ?

— Jusqu'à mon fameux bobard, j'y arrivais plutôt pas mal. Elle me cassait les pieds, c'est vrai, mais je gérais. J'encaissais, car je sais dans le fond elle m'aime et ne me souhaite que le meilleur...

Sa voix se perd dans un murmure, et je la devine écrasée par ses souvenirs. Des souvenirs qui, si j'en crois son silence, sont loin d'être plaisants.

— Dors, Lizzie, murmuré-je au creux de son oreille.

Elle frémit lorsque mes lèvres frôlent la peau fragile de son cou.

— Je ne sais pas si je vais y arriver...

— C'est peut-être moi qui ne vais pas y arriver si tu te remets à ronfler.

— Je ne ronfle pas, proteste-t-elle.

J'en étais sûr, une plaisanterie permet toujours d'alléger l'atmosphère. Attaquez une fille sur ses prétendus ronflements et vous la verrez s'offusquer, écarquiller les yeux et s'emporter violemment. Il en va de son honneur. C'est un fait. Les hommes ronflent, les femmes respirent fort. C'est tout, et n'allez surtout pas leur dire le contraire sinon vous vous attirerez leurs foudres.

— Mais je suis sûre que toi, si, m'accuse-t-elle.

Voilà ce qu'il en résulte de lâcher une taquinerie, on entre aussitôt dans le viseur de la belle endormie.

— Tu as des preuves pour étayer ton accusation ? Des témoins dignes de confiance ? La diffamation est un crime, ma petite dame.

— Je prononcerai mon verdict dans quelques heures, alors.

Un soupçon de légèreté teinte sa voix. Son esprit s'accroche à mes boutades plutôt qu'à ses angoisses. Pari gagné.

— Il faut que tu sois en forme pour le second round.

— Le premier m'a épuisée, murmure-t-elle.

— En même temps, c'était tellement amusant de te voir tenir tête à mon père...

— Tu n'es pas obligé de mentir. Promis, demain, je vais tenir ma langue.

— Tu oses formuler ce genre de promesse à voix haute ?

Elle ne réplique rien. Peut-être que sur ses lèvres se dessine désormais un sourire. J'hésite à restaurer une distance de sécurité entre nos deux corps. Elle m'apporte sa réponse, en se collant un peu plus contre mon torse. Elle n'a pas l'intention de bouger. Sa nuque repose sur mon bras alors que j'enserme enserre encore plus doucement sa taille. Malgré le lieu incongru où nous nous trouvons, je me sens moi-même apaisé par sa présence à mes côtés, son corps contre le mien fait barrage à mes propres pensées noires. Dans mon lit d'adolescent. Chez mes parents. La respiration de Lizzie se cale sur la mienne. C'est étrange de se dire que cette fille que je connais à peine me fait du bien et m'aide à affronter ma famille. Si elle n'avait pas été là, je crois que je serais à nouveau parti en vrille tout seul, comme un grand. Même pas eu le temps puisqu'elle s'en est chargée. On se méprend sur les gens. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle s'emporterait ainsi. Quand elle m'a proposé son improbable association samedi dernier, j'ai profité de l'occasion de me faire bien voir à moindres frais, encore plus lorsqu'elle s'est pointée au restaurant, habillée avec un look années 1950. Il ne lui manquait plus que les petites lunettes pour parfaire le tableau. J'ai su qu'ils allaient l'aimer, peut-être même plus que moi. Organisée, classique, ringarde. La belle-fille idéale telle que la conçoivent Liliane et Gustave Larchevêque. Viens, je t'en prie, entre dans la famille parfaitement parfaite. Tu ne ferais pas du droit, par hasard ? Ah, dommage ! Tant pis, tu es incroyablement mieux que toutes les poules que notre fils pouvait nous ramener avant Sidonie. Le mariage est pour quand ? Le plan était simple, les amadouer, afin qu'ils soient dans les meilleures dispositions à mon égard, et pourquoi pas recoller les morceaux avec mon père ? Mais tout a volé en éclats. Comme toujours. Et Lizzie n'y est pour rien, sa culpabilité n'a pas lieu d'être. Le seul qui devrait avoir honte, c'est lui. Bien sûr, il pense être dans son bon droit. Il ne se remettra pas en cause, et j'en ai marre d'encaisser les coups. Putain, elle a raison, il devrait être fier de moi. J'aide les gens à un moment de leur vie où ils sont le plus vulnérables. Ils dévoilent leurs failles, leurs faiblesses, leurs peurs. Ma jolie Paulette, je l'ai

accompagnée jusqu'au bout. Elle était si malheureuse que ses enfants ne viennent jamais la voir, pas même pour les fêtes ; par contre, ils étaient là, les charognards, les yeux remplis de larmes pour caresser son cercueil et vider son appartement le plus vite possible. Mon corps se tend contre le sien. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle se serre un peu plus fort pour m'offrir le réconfort de sa chaleur.

— Ils finiront par se rendre compte que tu es un mec bien, même quand tu fais tout pour qu'on soit persuadé que tu n'es qu'un salaud.

C'est une fausse calme, tâchons de nous en souvenir.

— Bonne nuit, Alex, murmure-t-elle.

Ses mots ont la douceur d'un baiser sur ma peau.

Chapitre 29

— Bonne nuit, petite bibliothécaire coincée.

Sa voix caresse mon âme chavirée. Entre ses lèvres ce surnom devient une marque de tendresse. Tant de souvenirs refont surface : le manque, l'absence, la solitude. Que je regrette de n'avoir point de sœur à taquiner, ou un frère avec lequel me chamailler. Alex ne réalise pas bien la chance qu'il a d'avoir dans sa vie : Coline, Camille et même cet imbécile de Gabriel. Et puis ses parents sont toujours ensemble. Que ne donnerais-je pas pour être à sa place plutôt qu'à la mienne ! J'imagine que ses fêtes de Noël et ses fêtes d'anniversaire étaient bien plus joyeuses que les miennes ! Mes pensées m'arrachent un soupir mélancolique. N'allez pas croire que je me lamente sur mon sort ou que je suis une Cosette des temps modernes, malmenée par la Thénardier. (Ma mère a des défauts, c'est certain, mais ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.) Je pense juste qu'Alex devrait ouvrir les yeux sur ce qu'il a aujourd'hui, plutôt que de ressasser des événements passés. Événements que, soit dit en passant, il refuse de me raconter. Ce n'est pas mon problème. Ce n'est pas comme s'il était mon petit ami et que j'étais amenée à revoir sa famille sous peu. Au lieu de me reconforter, cette idée avive mon chagrin.

— Essaie de dormir, notre mission n'est pas encore finie, agent Bayard, me chuchote-t-il au creux de l'oreille.

— Je suis désolée... D'ordinaire, mes cauchemars ne réveillent que moi.

— Ne t'inquiète pas, le sommeil, c'est tellement surfait, me taquine-t-il. Dors.

Son corps à moitié nu collé contre le mien, je m'apaise imperceptiblement. Le souffle d'Alex sur ma nuque me berce. Il resserre son étreinte, pose sa jambe sur la mienne. Sa respiration ralentit avant de devenir régulière, il a réussi à s'endormir, preuve que malgré cette situation étrange, il se sent bien. Sa chaleur m'enveloppe agréablement. Mes pensées dérivent... Un léger ronflement résonne à mes oreilles et me fait sourire. Voilà pourquoi je ne partage jamais le lit d'un homme ! Il y a d'autres raisons, c'est vrai, mais celle-ci n'est pas négligeable. Un type aussi

prévenant et galant soit-il se transforme invariablement en ours la nuit venue. Alors, je ne parle même pas de ceux qui ne sont à la base ni l'un ni l'autre. Je serais tentée de lui pincer le nez ou de siffler, mais je me rends vite compte que cela ne me dérange pas, tant qu'il est près de moi. C'est sur cette dernière pensée pour le moins étrange que je sombre, enlacée par un homme que je n'aime pas.

Chatouillée par un rayon de soleil, je m'extrais du sommeil. Aucune idée de l'heure qu'il peut être. Alex n'a pas esquissé le moindre mouvement, il me serre toujours fort contre lui, sa jambe pèse lourdement sur les miennes. Pourtant hors de question que je bouge, je préfère en profiter encore quelques instants. Le calme avant la tempête, commenterait ma mère si elle était là. Elle est déjà dans ma tête, c'est bien suffisant. Que dirait-elle en me voyant au lit avec un tel homme ?

— Enfin, grommelle la voix rauque d'Alex.

Il retire vivement ses bras puis sa jambe et s'étire longuement comme un chat.

— Ça fait longtemps que tu es réveillé ?

Il bougonne, marmonne ce qui semble être un « non », mais je n'en suis pas convaincue. L'homme des cavernes a donc eu la gentillesse de m'accorder quelques minutes de repos supplémentaires, alors que cette position était sans doute plus confortable pour moi que pour lui.

— Tu ronflais tellement bien que je ne voulais pas te déranger.

— Ton sarcasme ne m'atteindra pas, ce matin. J'ai dormi comme un bébé...

— On dit « merci, Alex », quand on est une jeune femme polie.

Mon « merci » meurt au bord de mes lèvres quand Alex se glisse hors du lit, simplement vêtu d'un caleçon. Vu la réaction épidermique de ma peau, j'imagine sans peine l'effet que me procurerait la vision de son corps nu. Ses tatouages dansent sous mes yeux, et je me retiens de parcourir les dessins du bout de mes doigts, ou mieux de ma langue. Calme-toi, Lizzie. Ce n'est pas comme si c'était le premier homme qui se réveillait à tes côtés. Je suis bouche bée. Littéralement. Pour la deuxième fois face à son corps

d'athlète parfaitement sculpté. Sur son torse, s'enlacent des signes tribaux, et sur son cœur, s'entrelacent des mots qu'à cette distance, je ne parviens pas à déchiffrer. Mes yeux remontent lentement jusqu'à son regard qui sourit.

— Cela va devenir une habitude que tu me mates comme si j'étais un vulgaire morceau de viande...

Je tente de lui répondre, mais mes paroles refusent de quitter mes lèvres.

— Tu n'as pas à t'excuser. Mon corps est absolument parfait, tu n'es ni la première ni la dernière à en profiter.

Sa repartie a le mérite de me faire sortir de ma torpeur et de me ramener aussitôt sur terre. Je fronce les sourcils, me redresse et détourne le regard.

— Habille-toi, tu vas prendre froid.

— Oui, maman, réplique-t-il. Est-ce que Paul peut rivaliser avec ce corps d'Apollon ?

Je manque d'étouffer, sa goujaterie me suffoque.

— Ton humilité te perdra, ironisé-je. Paul et moi n'avons jamais...

Pourquoi je lui dis ça ? Il n'a pas besoin de tout savoir. À ce rythme-là, il connaîtra la couleur de ma petite culotte avant la fin de la journée.

— Quoi ?

Son jean à moitié enfilé, il manque de tomber à la renverse.

— Vous n'avez jamais... enfin, tu sais quoi ?

Le geste explicite qui accompagne sa question laisse peu de place à l'ambiguïté.

— Tous les hommes ne sont pas des animaux incapables de contrôler leurs pulsions.

Il éclate de rire. Un rire franc, sonore, sincère. Absolument horripilant. Ce genre de rire guttural qui me donne envie de lui enfoncer profondément une chaussette dans la gorge.

— Tu te trompes, petite Lizzie. S'il ne désire pas de te sauter dessus quand il te voit, c'est que ce n'est pas un mec pour toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ? grogné-je. Tu me connais depuis cinq minutes et tu crois que tu peux juger ma vie ?

— Oh, là, là, ne monte pas sur tes grands chevaux. Si tu veux pratiquer l'amour asexuel avec ton cher et tendre, c'est ton droit. Amuse-toi bien surtout, ricane-t-il.

J'ai des envies de meurtre sur sa personne. Je secoue la tête. Ses mots ne m'atteignent nullement, je me fiche complètement de ce qu'il pense. Il ne me connaît pas, ne sait rien ni de Paul ni de moi. Paul est un homme pour moi, alors oui, c'est vrai, je ne l'ai jamais vu à poil, mais promis, je vais y remédier. Prendre le temps de bien faire les choses est une marque de clairvoyance.

— Paul, contrairement à toi, est un mec bien. Je ne cherche pas un coup d'un soir, moi !

Emportée par la colère, je lui crache littéralement mes mots teintés d'amertume à la figure.

— Me réveiller le matin aux côtés d'une personne qui a oublié mon nom...

— Il suffit de partir avant, me coupe-t-il, sûr de lui.

Il ne va pas s'en sortir aussi facilement avec des pirouettes verbales.

— Je veux l'amour, le vrai, sinon je refuse.

Je suis catégorique.

— Ça n'existe que dans les contes de fées, pas dans la vie réelle. Tu sais le nombre de mariages qui ne se terminent pas un divorce ?

Ce qu'il peut être agaçant ! Bien sûr que je connais les chiffres, et alors cela doit-il nous empêcher de tomber amoureux ? De prendre le risque de poser son cœur sur la table ? D'enfiler une robe blanche et d'avaler des petits fours payés trop cher ? À ces questions, je n'ai pas la réponse. Ou plutôt je serais tentée de partager son avis. Cependant, par pur esprit de contradiction, je me fais défenseuse de l'amour. Il devrait me croire, tant que personne ne lui répète que j'ai tiré un trait sur la gent masculine depuis Mickaël-le-traître.

— Tu oserais le dire à Robert ?

— Robert ?

Alex me toise.

— Tu passes les voir chaque jour et tu ne sais pas comment il s'appelle ?

Alex soupire lourdement, gagné par l'exaspération. J'aurai le dernier mot, c'est lui qui a lancé les hostilités.

— Bien sûr que je connais leurs prénoms, et même leur date de naissance.

— Il faut croire que tu es capable d'avoir de la mémoire, raillé-je.

— Et tu vois, même pas besoin de carnet.

— Eh bien, lui, il a le courage d'aimer, pas comme toi. M. et Mme Amosset sont liés depuis toujours et s'adoreront dans la tendresse et le respect jusqu'à la fin.

— Tu me compares à un papy de quatre-vingt-trois ans ?

— À un papy qui sait ce qu'aimer veut dire. Prends-le pour un compliment.

Je sais, je me répète, mais les arguments me manquent. Je fulmine, le souffle court. En moins de cinq minutes, il me fait passer d'un sentiment extrême à l'autre. Lui clouer le bec vient de devenir ma raison de vivre. Que je sois foudroyée à l'instant si le motard tatoué et sans cœur a le dernier mot !

— J'attends le grand amour. Point barre.

Et les points sur les *i* et les barres aux *t*, et je suis à bout d'arguments. Ça m'énerve de m'énerver ainsi, de lui laisser prendre le contrôle sur mes émotions. Et ce avant ma première gorgée de café. Je le déteste.

— Eh bien, tu risques d'attendre longtemps ! Très longtemps ! ironise-t-il, sans lâcher mon regard.

— J'attendrai le temps qu'il faudra. Mieux vaut être seule que mal accompagnée.

Heureusement, Lizzie a toujours un stock de proverbes pour se tirer d'embarras. Sur ce coup-là, merci maman. Le débat est clos, je ne suis pas peu fière. Mais qu'Alex se rassure, je vais avoir le triomphe modeste.

— Tu veux me faire croire que c'est par choix que tu es célibataire et que tu es obligée de recruter un mec ?

Et un uppercut dans le ventre, j'en ai le souffle coupé. Je cherche mes mots, les mots qui lui feront autant de mal que les siens. Je n'aurais jamais dû baisser les armes, je rendrai coup pour coup. Enfin, si mon cerveau trouve une repartie cinglante.

— Tu vois ça ?

J'attrape mon portable et le brandis sous ses yeux.

— Oui, c'est un téléphone. Super, se moque-t-il.

Un sourire ironique étire ses lèvres.

— Eh bien, tu vois, je tente ma chance. Je n'attends plus l'amour, je vais le cueillir là où il se terre.

— Paul ?

— Oui, Paul ! À force de côtoyer un homme tel que toi, je me suis rendu compte que c'est de lui dont j'avais besoin, de ses bras, de ses baisers. Je dois te dire merci, parce que j'étais sur le point de commettre la plus grande erreur de ma vie...

Je ne précise pas le fond de ma pensée. À lui de combler les pointillés avec ce qui lui plaira, ce n'est pas mon problème. Aucune envie de percer les secrets de son esprit torturé. Je me détourne de lui et écris en hâte un SMS avant de changer d'avis et appuie sur la touche « envoi ». Trop tard pour regretter. Je viens d'avouer à Paul qu'il me manquait et que je désirais le voir. La balle est dans son camp.

— Tu aurais dû lui demander s'il avait un Scrabble ou un Monopoly pour occuper vos longues, et terriblement ennuyeuses soirées.

— C'est sûr que ça ne risque pas de t'arriver, vu que tu ne passes pas plus de deux nuits avec la même fille.

— Tu as tout compris.

Machinalement, il sort une cigarette d'un paquet, la porte à ses lèvres et attrape un briquet. Je n'en crois pas mes yeux. Il l'allume.

— Quoi ? s'énerve-t-il, sentant mon regard accusateur.

En tous points, ce mec est une déception. Il n'est même pas capable de tenir la promesse faite à une morte.

— Tu fumes ?

— Ce n'est pas ce que tu voulais, un bad boy qui fume des Marlboro sans filtre ?

— Si, mais...

D'un geste vif, il tire les rideaux et ouvre la fenêtre en grand. Un air glacial envahit la pièce. La chaleur de son corps me manque. Je serre autour de moi la couette.

— Je vais me transformer en bonhomme de neige, grommelé-je en claquant des dents.

— Tu n'es pas du genre à exagérer, toi.

— Pas du tout ! Si lundi je ne peux pas aller bosser parce que j'ai chopé une pneumonie et bien, tu pourras...

— Me dire merci, me coupe-t-il en tirant sur sa cigarette.

— Aucune chance.

Il s'appuie sur le rebord de la fenêtre.

— Tu as promis, accusé-je.

Il se tourne vers moi, souffle sa fumée ostensiblement dans ma direction. Je réponds par un toussotement marqué et culpabilisant dont il se moque comme de sa première paire de chaussettes.

— Écoute, je fais beaucoup d'efforts pour être sympa, pour supporter tout ça... mais là, c'est trop... Ne peux-tu m'accorder ce petit moment de plaisir sans me le gâcher ?

Je n'ai d'autre choix que d'acquiescer avant de passer pour la mégère la plus égoïste qui soit. S'il a besoin de ce poison pour se détendre, ai-je mon mot à dire ? Il fait ce qu'il veut, dans une semaine, ce ne sera plus mon problème.

— Très bien, prends cette clope et romps ta promesse...

— Si tu pouvais juste te taire, que je la savoure en silence.

— C'est tellement nocif...

— S’il te plaît. Je te le demande humblement. Peux-tu me laisser détruire ma santé en paix ?

J’abdique. Découragée, je lève les bras au ciel et ferme ma bouche comme une fermeture Éclair. Quittant à regret la chaleur du lit, je farfouille dans ma valise à la recherche de la tenue idéale pour une journée à la campagne avec ma belle-famille qui me déteste. Chic mais décontractée ? Ou classe, et stricte ? Je n’ai pas encore pris ma décision qu’un sifflement d’Alex me tire de mes réflexions.

— Oh, là, là, cachez ce pyjama que je ne saurais voir, s’écrie-t-il en plaquant sa main sur ses yeux, comme si l’indécence de mon vêtement de nuit le choquait.

— Ah ah, très drôle, soupiré-je.

J’arrête mon choix sur une robe noire, droite, classique, celle que j’arbore toujours aux enterrements. Je pense que compte tenu des circonstances, c’est la tenue idéale. Et puis il risque bien d’y en avoir un bientôt s’il ne fait pas un minimum d’efforts. Je me tourne vers lui et constate, ravie, qu’il a jeté la cigarette, sans l’avoir terminée. Le souvenir de sa promesse ou mon intérêt pour sa santé l’ont fait changer d’avis. Quelle que soit la raison de sa décision, je suis fière de moi.

— Tu as quel âge ? Rappelle-moi.

— Les licornes, c’est ultra tendance, répliqué-je sans me départir de mon sourire hypocrite.

— C’est loin d’être sexy pourtant.

— Mais mon but n’est pas de te séduire. Toi et moi, nous sommes déjà un vieux couple. Tu apprendras que les nuisettes en dentelle ou en soie, c’est seulement les trois premiers mois, après c’est le pilou-pilou et les grosses chaussettes.

— Je comprends mieux pourquoi tu es célibataire alors.

Répondre serait m’abaisser à son niveau. Le niveau du pauvre mec qui hante les boîtes de nuit à la recherche d’une fille facile. Pathétique. Dans ce domaine, on ne peut pas dire qu’il se débrouille avec plus de succès que moi. Bien au contraire. Peut-il se vanter d’avoir une relation suivie avec une personne du sexe opposé ? Autre qu’avec une de ses patientes de plus de

quatre-vingts ans ? Non. Moi, j'ai au moins la possibilité d'un Paul pour me tenir chaud la nuit. Rien n'est fait, on est d'accord, mais c'est une perspective, cela pourrait arriver dans un avenir plus ou moins proche. Et lui ? Je parie que dans dix ans, il en sera toujours au même point, aucune fille normalement constituée en chemise de nuit bariolée ne se réveillera jamais à ses côtés. Il sera seul, avec ses blagues oiseuses et ses commentaires débiles. Et moi, dans dix ans, je me vois avec Paul. Un Paul, c'est bien et je suis sûre que ça ne se moquera pas de mon pyjama ou de mes cheveux hirsutes le matin. D'ailleurs n'a-t-il pas répondu à mon SMS ? Comme s'il lisait dans mes pensées, Alex se précipite sur mon portable que j'ai eu la mauvaise idée de laisser à sa merci sur le lit. Plus rapide que moi, M. Sans-gêne se permet à nouveau de regarder mes messages.

— Arrête ce petit jeu-là ! Le comique de répétition, ça le fait moyen.

— Tu lui as écrit qu'il te manquait ? Tu es sérieuse ? crache-t-il, méprisant. Tu n'as donc aucun respect pour toi-même ?

— Quelqu'un te demande ton avis peut-être ? Tu n'as pas assez dormi pour que tu te montres aussi odieux ? répliqué-je du tac au tac. Rends-moi mon portable. Je ne le répéterai pas.

Mon ton est froid, sans appel. Imperturbable, Alex continue de parcourir le contenu de mon téléphone. *Ne te gêne pas surtout, pépère, fais comme si je n'étais pas là. J'adore qu'on farfouille dans ma vie privée. Ne t'inquiète pas, je vais demander à ta mère de me sortir tes albums d'enfance, et de me trouver la photo la plus compromettante qui soit. Je parie qu'il doit y en avoir une ou deux que tu préférerais cacher à jamais.* Je bondis sur mes pieds, et essaie de lui arracher mon portable des mains. Surpris, il resserre l'emprise de ses doigts autour du téléphone et me fixe, amusé par ma vaine tentative. Il est vrai que dans le cas d'un rapport physique, cela semble plus que compromis que je prenne le dessus.

— Tu n'as pas dit le mot magique ?

— Ma main dans ta figure, ça ira comme formule de politesse ?

— Vas-y, frappe-moi, me provoque-t-il. J'aime ça.

Puisqu'il insiste... Frustration, tentation, colère. Analyser avec précision les sentiments qui m'animent me paraît très risqué. Je serre les dents pour ne pas lui hurler dessus un flot ininterrompu de reproches et d'injures, ma

mâchoire se contracte à en devenir douloureuse. Emportée par un tourbillon d'émotions contradictoires, je lève la main pour le gifler avec violence, une violence dont je m'étais toujours cru incapable jusqu'à ce qu'il ne réveille en moi des pulsions animales. À quelques centimètres de son visage cependant, Alex retient mon geste, enserrant mon poignet avec force. Il doit sentir que s'il lâche, ma haine percutera sa joue. Surpris, ses yeux cherchent les miens et y plongent, j'espère qu'il y lit tout le dégoût qu'il m'inspire. Lui, ses préjugés, ses jugements à l'emporte-pièce, son mépris pour Paul, son ironie insolente. J'oublie de respirer. L'atmosphère, en une fraction de seconde, change. Son regard, aimanté au mien, s'assombrit, s'opacifie et une lueur incandescente irradie sa prunelle. Ma gorge s'assèche. Il ose baisser les yeux et les poser sur ma bouche. Je ne maîtrise plus rien, pas même les battements de mon cœur qui s'affole. La proximité de nos deux visages est dangereuse, je devrais le sentir. Le temps s'étire, et je refuse de briser ce silence. La vague de colère reflue. Je dois refouler mon désir de dévorer ses lèvres et de jouer moi aussi avec ce piercing qu'il fait rouler entre ses dents.

— J'ai très envie de savoir ce que ça fait d'embrasser le vilain motard tatoué, murmuré-je.

Je peine à croire que les mots qui viennent d'être prononcés sont sortis de ma bouche. Lentement, je me hisse vers lui, attendant sa permission. Ses yeux me l'accordent avant que ses lèvres ne franchissent l'espace entre nous. Elles effleurent les miennes avec une tendresse dont je ne l'aurais jamais pensé capable. Sa bouche fond sur la mienne et fait tomber mes dernières barrières. Ce baiser est intense, délicieusement indécent. Il abandonne mes doigts qui au lieu de s'écraser, s'attardent sur sa joue mal rasée en une caresse. Malgré toute ma volonté, mon corps cède. Ses mains descendent lentement, réveillent ma chair engourdie de sommeil, et se nouent au creux de mes reins, mon téléphone toujours emprisonné dans sa paume. Alex me capture de ses bras, me presse fortement contre lui. S'il savait que je n'ai aucun désir de m'enfuir... Son baiser se durcit, sa langue impatiente franchit mes lèvres et s'attaque à la mienne en une danse excitante. Troublé, mon cœur menace de sortir de ma poitrine, tant mes sens sont pris d'assaut par son goût de cigarette qui se répand dans ma bouche. Qu'importe si c'est la rage ou le désir qui le rendent aussi exigeant, pour

rien au monde je ne mettrai fin à ce baiser. Je sens l'effet que j'ai sur lui. Si ma conscience cherche à me rappeler que tout ceci n'est qu'un jeu, et que je risque d'y laisser des plumes, je ne l'entends pas. Il me faut plus de lui, de nous. Sa bouche, ses mains, son corps. En cet instant, rien d'autre n'existe. Enfin, rien, à part mon téléphone qui se met à sonner frénétiquement dans mon dos. Comme à regret, Alex se détache de mes lèvres et me repousse doucement. Il regarde le nom s'afficher et sans ciller, me tend l'appareil.

— C'est Paul.

— Paul, répété-je bêtement.

La réalité s'immisce brutalement entre nous. Je tremble si fort que j'ai la douloureuse impression que je vais m'effondrer.

— Tu devrais répondre.

Ses mots formulés d'une voix aussi détachée me giflent bien plus sûrement que sa main et m'arrachent à la douce torpeur qui avait envahi mon corps. violemment, mes pieds se reposent sur terre et la colère, que je croyais envolée refait surface. Je le hais. Comme je n'ai jamais haï quelqu'un avant lui. Pas même mon ex et sa grognasse. Une haine viscérale. Je le fixe, intensément, et espère une réaction de sa part.

— C'est un mec bien, énonce-t-il.

Une autre réaction sans doute. Je ne sais pas ce que j'attendais au juste, surtout d'un homme tel que lui. Je n'ai pas encore ouvert la bouche qu'il tourne les talons et claque violemment la porte. Tremblante, abasourdie, je tente de rassembler mes pensées en vrac et de me concentrer sur le seul individu qu'on puisse qualifier de « bien ». Paul a le profil du chic type. La conversation que j'ai eue avec Anjali me revient en mémoire. Elle s'imaginait naïvement que j'avais besoin d'un homme « baisable ». Forte de mes convictions, je lui avais alors répondu que je préférais qu'il soit aimable, serviable et digne de confiance. Pour ce que ça apporte de s'abandonner à la passion, j'opte pour la modération et l'amour raisonnable. Paul est le choix de la raison. J'inspire une fois, deux fois et mon doigt presse le bouton.

— Salut.

Ma voix est plus rauque que souhaitée.

— Salut Lizzie, je voulais prendre de tes nouvelles. J'espère que tu vas bien.

Aussi bien que quelqu'un qui vient de passer sous un rouleau compresseur. Mon cerveau et mon cœur sont en miette. Laisse-moi trente secondes pour balayer les restes et les jeter à la poubelle, et je suis à toi.

— Je suis en super forme !

Si j'en fais un peu trop, dites-le-moi surtout.

— Au fait, j'ai bien reçu ton message...

Un message ? Mais quel message ? Ah oui, celui de la pauvre fille désespérée qui court après un mec, et qui, selon Alex, ne se respecte pas. Alex a tort. Il a forcément tort. Ce n'est pas comme si j'avais supplié Paul de m'aimer, je sais qu'il a des sentiments pour moi. Je le sens. La voix chaleureuse et pleine de Paul est réconfortante. Il est celui dont j'ai besoin, c'est sûr, même si pour cela il faudra que je remercie l'acharnement maternel à me caser.

— Et alors ? l'interrogé-je.

Cette conversation prend soudain un tour gênant. Serait-il possible qu'il n'éprouve rien pour moi et que je me sois fait des films ? Je n'aurais jamais dû écrire sous l'impulsion de la colère. Ma raison n'a pas fait son travail correctement. Une fois de plus. Ma petite vie parfaitement réglée est en train de partir en vrilles.

— J'ai beaucoup pensé à toi, mais j'avais peur que tu n'aies pas envie de me revoir...

Ses hésitations et sa maladresse me touchent. S'il n'est pas facile pour une femme de se jeter à l'eau, nous aurions tort de nous imaginer que cela l'est pour un homme. Personne n'aime se prendre un râteau. Ou une porte. Ou un mur. Il a toujours été très sympa avec moi, et pour la première fois, je me rends compte que, sans le vouloir, j'ai pu le blesser.

— C'est vrai, j'ai hésité, mais ce n'était pas à cause de toi.

Il est si sincère, il mérite que je le sois aussi.

— C'est que...

Les mots ne parviennent pas à franchir le seuil de mes lèvres.

— Je comprends, me coupe-t-il. Tu sais, nous avons la même mère... Enfin, je veux dire que nos mères sont des personnes envahissantes et pressantes.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Un rire de soulagement résonne à mes oreilles. Il ne joue pas la comédie, lui. Et c'est reposant.

— Du coup, je me demandais... Je souhaitais te proposer de... Tu me dis si c'est gênant pour toi, ne te sens pas obligée à quoi que ce soit surtout...

Son manque de confiance est charmant. C'est un type qui place son cœur dans la balance et ignore de quel côté elle va pencher. Je dois l'encourager un peu.

— Pose ta question, tenté-je de le rassurer.

— Veux-tu venir dîner avec moi jeudi soir ?

Je souffle. Une fois que j'aurais répondu, il n'y aura plus de marche arrière possible. Une petite voix dans ma tête hurle un grand « non », mais je ne l'écoute pas, elle est mauvaise conseillère. Tout comme le sont les hormones, les règles, les mères.

— Avec plaisir.

Les deux mots sont lâchés. Je fais un choix respectable, celui de la raison et peu importe que je sois vêtue d'un pyjama couvert de licornes arc-en-ciel. Ma conscience et moi sommes en harmonie jusqu'à ce que je raccroche. La conversation à peine achevée, je m'effondre sur le lit, la poitrine écrasée par une violente douleur qui m'empêche de respirer. Je ressens, dans une zone de mon cœur que je croyais condamnée, le vide. Un vide immense. Je suis mal barrée.

Chapitre 30

Si la force avec laquelle j'ai claqué la porte n'a pas réveillé la maisonnée, je suppose que le bruit de ma cavalcade dans l'escalier aura raison de leur sommeil. Il me faut un café serré. Et une bonne paire de gifles pour me remettre les idées en place. Heureusement, la cafetière ronronne joyeusement et je me remplis une tasse à ras bord.

— Je ne demande pas si tu as bien dormi, me lance Coline.

D'un geste vif, je me tourne vers ma petite sœur, dont je n'avais pas remarqué la présence et suis soulagé de constater qu'elle est seule à la table de la cuisine. Je marmonne un « pas du tout ». Pas du tout convaincant. Mais que lui avouer ? Que Lizzie est en train de me faire péter les plombs ? Qu'elle n'est pas du tout mon genre ? Que je la déteste autant que je la désire ? Il vaudrait mieux que je me taise avant de me retrouver encore plus dans les ennuis. La prochaine fois qu'une jolie brune me demandera de lui rendre service, je la plante. Les blondes, les rousses à la rigueur, sont moins dangereuses. Le regard que Coline pose sur moi entre deux bouchées de croissant m'indique qu'elle prend des forces, mais qu'elle ne va pas tarder à lancer l'offensive. De mes frères et sœurs, je pense que Coline est celle qui a le meilleur caractère. En cela, elle ressemble à notre mère.

— Tu as tout coupé ?

— C'est plus pratique, même pas besoin de me coiffer. Je passe une main, et hop, me voilà prête à me rendre en cours. Je gagne bien dix minutes de sommeil, assure-t-elle.

Ses yeux noisette aux reflets orangés, pétillent. Si elle savait comme je suis ravie de la revoir.

— Ça te va bien.

Je suis sincère. Sa coupe courte à la garçonne ajoute du charme à sa silhouette gracile. On la surnommait « petit lutin », quand elle était enfant.

— Merci, grand frère. J'hésite à les teindre.

— Blond ?

— Non, vert gazon ou orange clémentine.

Je la jauge, essaie de deviner si elle plaisante ou non. Sur un coup de tête, je la sais capable de tout.

— Et Lizzie est encore au lit ? m’interroge Coline, curieuse.

— Où sont les autres ?

Il me semble plus judicieux de détourner la conversation sur un terrain moins glissant.

— Henri regarde des dessins animés dans le salon, Camille fait son yoga dans un coin de la maison et Gabriel dormait, je pense, jusqu’à ce que tu fasses un boucan de tous les diables.

Je hausse les épaules. Hors de question que je nie une évidence. Et puis, cela n’est pas pour me déplaire si je réveille mon imbécile de frangin.

— Les parents sont sortis...

Mon corps se tend. Même si leur absence m’accorde encore quelques instants de tranquillité, je ne serai vraiment à l’aise que quand je serai de retour à Paris. Je pourrai être moi, sans craindre les jugements, les critiques et les reproches.

— Papa a accompagné maman au marché, ils ne devraient pas tarder à revenir. Allez, dis tout à ta petite sœur adorée pour te faire pardonner ton trop long silence. Je veux du croustillant, du secret, la version non censurée, interdite aux moins de dix-huit ans.

Elle agrmente ses propos d’un rire qui ne m’indique rien de bon. Si elle s’imagine que je vais tout lui déballer parce qu’elle va battre des cils, elle se trompe lourdement.

— C’est une fille absolument super et... je pense qu’elle vous a déjà tout raconté, hier, tenté-je.

C’est compter sans la détermination de ma petite sœur qu’une telle réponse ne saurait satisfaire. Elle fronce les sourcils et me menace de son croissant à moitié entamé, dont les lambeaux feuilletés risquent de chuter à tout instant dans son thé.

— Tu crois t’en tirer ainsi ? On ne te voit pas pendant des mois, pas même à Noël ! Et tu te pointes, la bouche en cœur, en nous présentant une adorable bibliothécaire un brin décalée, habillée comme une star des années 1920. Permits-moi d’être surprise.

Les miettes de son croissant tombent à mesure qu'elle le secoue. Elle n'a pas encore décidé si elle allait employer la manière douce ou forte pour me tirer les vers du nez que Camille débarque, vêtue d'un jogging rose fluo absolument affreux. Avec sa serviette éponge, elle essuie la sueur perlant à son front et s'écroule sur une chaise.

— C'est fatigant à ce point le yoga ?

— Quel yoga ? Moi, je ne fais pas de yoga, mais de la zumba, réplique-t-elle.

— Si tu le dis.

Je jette un coup d'œil interrogateur à Coline qui hausse les épaules. J'ai perdu le fil de leur vie. J'ignore si pas si ma sœur fait de la rumba, de la lambada ou de la zumba ; je ne sais même pas ce que c'est de la zumba. Mes informations datent un peu, et pire, elles sont bien souvent de seconde main. Ma prise de conscience est saisissante : je ne connais plus ma famille. Je pourrais incriminer mon père, mais ça ne me excuse pas totalement. Ma mère, mes sœurs, mon neveu n'y sont pour rien. Absolument pour rien. Et ils paient les pots cassés. Nous n'avons échangé que quelques mots pendant notre footing hier, pas assez pour se mettre à jour.

— Comment vas-tu, Camille ?

C'est un bon début, je trouve, pour renouer le dialogue. Une question simple, sans grand risque.

— Ça va.

Pour celui qui sait lire entre les lignes, la voix de ma sœur suspecte une arrière-pensée de ma part. Elle est autant sur la réserve que je peux l'être. Ce n'est pas gagné.

— Tant mieux. Et Henri ?

— Ça va aussi.

Ce que j'entends, c'est « Qu'est-ce que ça peut bien te faire comment on va, ne fais pas semblant de t'en soucier. Sois honnête, si cela t'intéressait vraiment, tu n'avais qu'à téléphoner. » Je pourrais m'excuser, je décide que non. Après tout, elle aussi aurait pu prendre de mes nouvelles. Finalement, je devrais peut-être parler à nouveau de course à pied et d'endurance. Un terrain neutre sur lequel nous pourrions nous mettre d'accord.

— Vous vous laisserez bien tenter, avant que je n'aie tout dévoré ? lance Coline pour briser la glace en s'amusant à faire passer sous notre nez un panier richement garni de viennoiseries fraîches dont l'odeur alléchante éveille mes narines. Si Camille a la force de résister, j'avoue que ce n'est pas mon cas, j'attrape un pain au chocolat et le croque à pleines dents. Une bonne dose de sucre devrait calmer mes nerfs, déjà mis à rude épreuve par ce tourbillon de contradictions aux grands yeux électriques.

— Et Lizzie, elle préfère quoi ? m'interroge-t-elle, insidieusement.

Comme si je ne la voyais pas venir avec ses gros sabots, elle tente à nouveau de me cuisiner à propos de ma « petite amie ». Au moins est-ce une question à laquelle je peux répondre.

— Elle est plus chaussons aux pommes.

Un sourire amusé apparaît sur mes lèvres. M. Fidelli ne s'attendait sans doute pas à ce qu'elle le nargue avec l'énumération de viennoiseries que son diabète lui interdit. La petite maligne avait essayé de faire d'une pierre deux coups, se venger du vieux grognon qui l'avait mise à la porte et me soudoyer avec une bonne dose de sucre et de beurre. Une fois mon ventre rempli, elle espérait que je la laisse rentrer chez elle. Si la première partie du plan avait été un succès, la seconde, en revanche, s'était soldée par un échec. Si elle avait su, dès le début, que toute tentative de corruption même alimentaire était inutile, elle aurait peut-être saupoudré mes croissants de mort-aux-rats avant de me les offrir. Sans flancher, je l'avais vue dévorer ses deux chaussons aux pommes. La gourmande avait même argumenté que c'était meilleur pour la santé qu'une autre viennoiserie, en raison de la compote de fruits qu'on trouvait à l'intérieur. Je doute cependant qu'un nutritionniste soit convaincu par ses explications, mais je me suis bien gardé de lui en faire la remarque.

— Je suis plus quoi ? demande Lizzie, intriguée.

Elle passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Quand on parle du loup ! s'exclame Camille.

— Vous parliez de moi ? En bien, j'espère !

Lorsque son regard croise le mien, il se ferme. Ce baiser n'était décidément pas une bonne idée. Elle le sait, je le sais. Chien, chat. Moi,

elle. À force de jouer avec le feu, on va s'y brûler. Je soupire. Quelques heures encore à se supporter, à faire semblant d'être le petit couple parfait. On finirait par se laisser prendre à notre propre jeu et à croire que nous en formons vraiment un, avec les immanquables disputes. Puisque la réconciliation sur l'oreiller n'est pas à l'ordre du jour, je tente un geste d'apaisement vers elle et lui indique un siège près du mien. Son regard est noir. Si elle attend, en outre, des excuses, elle va se dessécher debout. Elle semble incapable de me fichir la paix, même quand je le lui demande gentiment. Qu'elle aille emmerder un autre mec, c'est tout le bien que je me souhaite ! Après tout, si elle veut se taper ce gros naze de Paul et se contenter d'un petit bonheur minable, en quoi cela me dérange-t-il ?

— Tiens, Lizzie, j'ai pensé à toi.

Elle ne pourra pas prétendre que je ne fais aucun effort. Je lui offre une viennoiserie, en lui adressant ce que je qualifie de sourire aimable et professionnel. Elle a un contrat à remplir et un rôle à tenir. À moi de le lui rappeler.

— Ma puce...

J'appuie volontairement sur ce petit surnom affectueusement ridicule, histoire qu'elle n'oublie pas les raisons de sa présence ici.

— Voici un chausson aux pommes, tout ce qu'il y a de plus diététique.

Son hésitation est perceptible au froncement de ses sourcils.

— Ne t'inquiète pas, je ne l'ai pas roulé dans le piment.

Un sourire discret étire ses lèvres à mesure que les souvenirs de notre premier tête-à-tête remontent à la surface.

— Pourtant, ça pourrait être bon, déclare-t-elle.

La hache de guerre vient d'être enterrée. Son attitude me le confirme puisqu'elle opte pour la chaise la plus proche de la mienne. Sans lui demander son avis, je lui sers un grand mug de café. Discrètement, je lui montre mes lèvres de mon index. Bien que mon geste soit pour le moins explicite, elle fronce les sourcils, perplexe, avant de se frotter énergiquement la bouche.

— Le contrat, murmuré-je.

Lizzie lâche un « ah » choqué qui attire aussitôt les regards surpris de mes sœurs. Gênée, Lizzie effleure mes lèvres d'un rapide baiser.

— Satisfait, monsieur ? me raille-t-elle

— Petite précision utile, c'est moi qui suis allée chercher les viennoiseries, lance Coline. Ce serait dommage que mon grand frère s'accapare tout le mérite.

— Ce n'est pas mon genre, répliqué-je.

— Merci, Coline. Ne t'inquiète pas, je sais très bien que ton frère n'est pas un gentleman.

— Ah oui ?

— C'est moi qui ai payé l'addition de notre premier resto.

Mes deux sœurs posent sur moi un regard navré. Il n'est jamais bon d'être le seul garçon dans une pièce.

— Consternant, s'exclame Coline en écrasant son front sur la table, pour marquer son désespoir.

— Je me demande bien ce que tu peux lui trouver, m'interroge Camille.

— Moi aussi, reconnaît-elle avec un sourire en coin. Vous tenez vraiment à ce que je réponde à la question ?

— Ne te sens pas obligée, répliqué-je aussitôt.

Mes sœurs hochent vigoureusement la tête, aussi curieuses l'une que l'autre. Si toutes les femmes se liguent contre moi, je ferais mieux de prendre la poudre d'escampette avant d'être rhabillé pour l'hiver. Lizzie se tourne vers moi et je vois une lueur malicieuse irradier sa prunelle.

Chapitre 31

— Le restaurant, ce n'est pas le pire, leur raconté-je.

Je ne tiens pas compte des signaux de détresse que m'envoie Alex. Il se permet même de poser sa main sur ma cuisse et de la presser. J'ai encore son histoire de « contrat » au travers de la gorge.

— Ne panique pas, mon lapin, je ne parlerai pas de...

Sa bouche s'arrondit en un O parfait, et ses doigts se crispent douloureusement sur ma jambe. Une lueur sincèrement inquiète noie son regard. Que craint-il que je raconte ? Nos souvenirs communs sont si peu nombreux... Un restaurant, une soirée ou deux, pas de quoi... Et soudain, je comprends. Ce qui le trouble, c'est que je puisse parler d'elle, de la jolie fille inconnue. Serait-ce cette fameuse Sidonie qui a causé un malaise si profond quand son nom a été mentionné la veille ? Intérieurement, je peste. J'aimerais tant savoir ce qui agite ces grands yeux clairs.

— Ah bon, parce que je ne vois pas ce qu'on peut imaginer de pire, avance Coline. Un mec me fait ça, il n'y a pas de second rencard !

Mon regard s'ancre dans celui d'Alex. Il mériterait que je profite de l'occasion, que je me venge, que j'obtienne de force les informations qu'il me tait, mais je ne peux m'y résoudre. Ma main se pose sur la sienne, exerce une légère pression qui se veut rassurante. Sois tranquille, tes secrets sont bien gardés et ne me seront pas dévoilés à la table du petit déjeuner.

— Il m'a obligée à passer une journée à ses côtés ! soupiré-je ostensiblement.

— Pardon ? s'étonne Camille.

— D'ordinaire, on est plutôt ravi d'avoir du temps avec son amoureux, précise Coline.

Mes propos ont l'air de follement la faire rire, je crois que ses sœurs m'aiment bien, ou à défaut s'amusent bien. Coline attaque une nouvelle viennoiserie, et m'adresse un clin d'œil complice.

— Ce que je veux dire, en clair, c'est qu'Alex a insisté pour que je l'accompagne pendant toute une tournée.

Coline en lâche son croissant. Celui-ci tombe dans son café, éclabousse la table et son haut de sport sans qu'elle y prête attention. Coline, la bouche ouverte, est choquée. Pourtant, ce n'est pas comme si je lui avais annoncé que nous nous étions mariés en douce à Las Vegas ou qu'il m'avait incité à participer à un braquage. Non, mon aventure se limite à des plaies purulentes, des patients attachants, et du sang coagulé. N'empêche qu'Alex m'a quand même forcé la main pour que je le suive. Moi, je dis ça, je ne dis rien.

— Toute la journée, j'insiste. Et une journée, c'est long. Et cela n'a rien de romantique.

Toutes deux m'observent curieusement, jusqu'à me mettre mal à l'aise. Peut-être qu'elles ne voient pas où je veux en venir et que je nous ai grillés, en essayant de faire rire la tablée.

— Il t'a laissée t'occuper de ses patients ? demande Camille.

Je secoue la tête mollement.

— Parce que je ne crois pas que ce serait tout à fait légal, enchérit-elle, suspicieuse.

Je déglutis. Je ne veux pas aller en prison. Ni qu'Alex aille en prison. Je ne sais plus ce que j'ai pu dire ou non. Il faudrait peut-être que je fasse appel à un avocat. Si mes souvenirs sont bons, j'ai le droit de garder le silence et ce serait même une excellente idée.

— Je me suis contentée de regarder, déclaré-je, et si ça peut vous rassurer, je n'ai aucune envie de recommencer. J'ai vu des choses si écoeurantes que j'en ai fait des cauchemars, et puis, les gens, ils sont tous malades.

J'insiste sur ce dernier mot. Un frisson glacé remonte le long de ma colonne vertébrale en même temps que les souvenirs. Coline recouvre enfin l'usage de la parole, et un sourire s'épanouit aussitôt sur ses lèvres.

— Tu as emmené Lizzie avec toi ! s'enthousiasme-t-elle.

On m'accuse souvent d'avoir des réactions disproportionnées, mais je crois que Coline me dépasse. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle ait avalé quelques pilules du bonheur.

— Ce n'est rien, assure Alex.

Sa nervosité transparaît pourtant dans ses gestes. Là, il faut qu'on m'explique ce qui se passe. En quoi est-ce « super trop génial » que M. Alex ait jugé bon de me soumettre à une telle épreuve ? Je me tourne vers Alex, attendant un éclaircissement de sa part, alors que ses doigts resserrent leur emprise sur ma cuisse. Cette conversation prend des accents surréalistes. Camille menace de m'envoyer en prison, Coline est aussi euphorique qu'une groupie au concert de Justin Bieber et Alex, gagné par le stress, fuit mon regard.

— Il est amoureux, déclare Camille.

— C'est une évidence ! ajoute Coline.

— Qu'est-ce qui est une évidence ? lance Gabriel.

Il ne manquait plus que lui pour parfaire ce petit déjeuner déroutant. Coline se lève, accueille son frère, en approchant une chaise de la table. Moi la chaise, j'aurais bien envie de la lui jeter dessus.

— Alex est fou amoureux de Lizzie.

Gabriel émet un petit rire qui ressemble à un sifflement. S'il ouvre la bouche pour ajouter un commentaire méprisant, je lui enfonce un croissant en travers de la gorge. Oh non, pitié ! Cela ne va pas recommencer ? Pourtant c'est bien parti pour. Les hostilités sont lancées. Gabriel s'assoit face à son frère et le toise d'un air supérieur qu'on ne trouve que chez les hommes suffisants et chouchous de leurs parents. Le fils prodige et le vilain petit canard sont dans un bateau, l'un des deux tombe à l'eau. Qui sauverais-je en priorité ? Sans hésiter, je choisis le moins aimé des deux, l'autre n'a qu'à se débrouiller tout seul.

— Tu as quelque chose à dire ?

— Oh non, rien, absolument rien.

Comme il n'y a pas de bateau duquel je puisse pousser Gabriel, il va falloir procéder autrement. Le duel au soleil reprend de plus belle. (Encore une fois, il ne manque plus que la petite musique entêtante d'un Ennio Moriconne pour nous mettre dans l'ambiance western spaghetti.) Qu'ils règlent leur différend avec une épée ou un pistolet, et qu'on n'en parle plus. Franchement, elle n'est pas belle la vie ? Pourquoi vouloir à tout prix se chamailler alors que la première tasse de café n'est pas encore avalée ?

Visiblement, ils optent pour le combat intemporel depuis l'invention des pâtisseries, croissant contre pain au chocolat. Et d'abord, on dit pain au chocolat ou chocolatine ? Ou ce sera peut-être à celui qui fera le moins de miettes ? Intérieurement, je ricane, en me souvenant de cette émission du *Club Dorothee* qui a bercé mon enfance *Pas de pitié pour les croissants ! Gabriel, ce serait plus Corbier ou Framboisier ?*

Je me range du côté d'Alex, même s'il a opté pour le « croissant ». À mon tour, je défie Gabriel du regard. Le message est clair : « Mange, bois ton petit café, et fiche-nous la paix ! Des comme toi, je n'en fais qu'une bouchée au petit déjeuner. » Si j'osais, j'ajouterais un grognement à mon expression terrifiante.

— Ça t'en bouche un coin ? le provoqué-je.

Gabriel hésite avant de répondre, une pointe d'ironie anime ses yeux noisette.

— Vu la vigueur avec laquelle tu as défendu ce pauvre Alex, hier soir, je ne doute pas un seul instant que vous soyez faits l'un pour l'autre.

— C'est bon, je vais courir, tranche Alex.

J'apprécie son sang-froid, sa faculté à ne pas réagir à la provocation de son frère. Parce que franchement, moi à sa place, je ne sais pas si j'en serais capable. Alex se recule vivement et se lève.

— Laisse-les tranquilles, nous défend Coline.

— Oh là, je dis juste qu'ils vont bien ensemble, et tout le monde pense que je suis sarcastique. Je suis tout ce qu'il y a de plus sincère.

— Tais-toi, gronde Alex entre ses dents.

Le regard de Gabriel se durcit et se confronte à celui de son frère. Il se lève à son tour. Maintenant que la perspective d'un duel devient plus que vraisemblable, je regrette l'option règlement de compte à base de coups de dents dans des viennoiseries, où les victimes ne pourraient porter plainte. Cela serait plus prudent de cacher les couteaux et les rouleaux à pâtisserie. Les poings d'Alex se contractent, et je ne doute pas une seule seconde de l'endroit où il va les écraser. M. Imbu-de-lui-même le sera nettement moins quand Alex lui aura refait le portrait. Avec deux dents en moins, il la

ramènera moins. Ce serait peut-être une bonne chose que je n'y mette pas mon grain de sel.

Battez-vous une bonne fois pour toutes, et qu'on n'en parle plus, ne puis-je m'empêcher de penser.

Quatre paires d'yeux se braquent sur moi. Un sourire goguenard apparaît sur les lèvres de Gabriel.

— Mince, j'ai pensé à voix haute ?

— Penser, dans ton cas, n'est pas un verbe que tu devrais utiliser, me raille le persifleur.

— Ne t'adresse pas à Lizzie sur ce ton ! Lizzie et moi, c'est sérieux, poursuit Alex. Il va falloir que tu t'y fasses.

Ce qu'il peut être mignon quand il prend notre défense. Non pas mignon, sexy, diablement sexy. Je n'ai pas besoin de me demander à quand remonte la dernière fois qu'un homme m'a soutenue, puisque la réponse est « jamais ». C'est irrésistible un homme qui vous offre son aide. Alex enveloppe mes épaules de ses bras, comme s'il cherchait à me protéger physiquement des attaques verbales de Gabriel. Malgré moi, un sourire se dessine sur mes lèvres.

— Tant mieux pour vous, réplique Gabriel.

Je voudrais tellement qu'il soit sincère, mais le doute n'est pas permis : il se moque ouvertement de nous, et je reste polie. Pressée contre Alex, je ressens ses tensions. Si je lui faisais un petit massage, là, tout de suite, maintenant, ce serait une bonne idée pour dénouer ses épaules et éviter qu'il ne fracasse la tête de son frère. Son corps se contracte et se tend vers l'avant. Même si j'avoue que mon honneur n'aurait rien contre une intervention musclée d'Alex, je crains que l'ambiance familiale en pâtisse. Si on rajoute une bagarre fraternelle, après une remise en cause de l'éducation paternelle, je ne suis pas certaine que nous serons invités à nouveau.

— Vous fêtez Pâques ? Si c'est le cas, on a déjà la cloche, raille Gabriel.

— Espèce de connard !

Tout se passe alors en une fraction de seconde, la tasse qu'Alex tenait entre ses doigts vole au travers de la pièce et se brise sur le mur derrière

Gabriel. Les poings d'Alex se serrent si violemment que ses jointures blanchissent. J'avoue que je prendrais mon pied à voir M. L'Abruti fermer définitivement sa grande bouche, mais mon instinct m'incite à opter pour une solution plus diplomatique. Jeu de mains, jeu de vilains. Et la colère qui inonde son regard m'inquiète, il serait capable de le tuer. Pour que cette famille survive à ma venue, je suis prête à me sacrifier. Sans réfléchir davantage, je saisis Alex par le col de son tee-shirt et l'attire à moi. Ma bouche s'écrase sur la sienne, l'emprisonne. Je refuse que sa colère l'emporte. Je me rapproche de lui. Je le sens hésitant, la haine contracte sa mâchoire. S'il ne renonce pas, je vais devoir sortir les grands moyens. Je me colle contre lui et j'intensifie volontairement la pression, ma langue l'oblige à desserrer ses lèvres et à danser avec la mienne. Son corps cède, son regard s'adoucit. Ses mains remontent le long de mon cou, et se posent sur mes joues. Notre baiser se durcit. Et j'oublie les circonstances qui nous ont menés à ce baiser. J'oublie Coline, Camille et même Gabriel dont l'attention doit être focalisée sur nous. Pour rien au monde, ni personne, je ne romprais le lien de nos lèvres. Rien, sauf l'arrivée inopinée des parents.

— Que se passe-t-il ici ? s'écrie Liliane.

Comme à regret, nous nous détachons l'un de l'autre et je me retiens d'enlacer mes doigts aux siens. Mais comme deux enfants pris en faute, nous n'osons pas. Liliane constate les éclats de porcelaine et le café répandu sur le sol, les corps tendus, le silence pesant.

— J'ai entendu des cris, je...

Ses mots courent les uns après les autres.

— Il n'y a rien, lance Alex.

— Tout va bien, complète Gabriel.

Les regards des deux hommes se croisent, se jaugent, se défient. Et un instant, je crains que ma diversion n'ait été vaine et qu'ils n'en viennent aux mains. Gabriel frotte son visage, esquisse un petit rictus.

— Je suis maladroit, j'ai fait tomber ma tasse, explique Gabriel.

Aussitôt, il se baisse pour nettoyer les dégâts. Je jette un regard en coin à Alex.

— Votre père vide le coffre de la voiture, il ne va pas t...

Liliane n'a pas le temps d'achever sa phrase qu'Alex claque violemment la porte.

Chapitre 32

Alex

Là, c'est trop, trop de tout. Trop de sentiments, de faux-semblants, de mensonges, de colère mal digérée. Je n'aurais jamais dû revenir. Je n'ai rien oublié. Comme si on pouvait effacer de sa mémoire le fait que son frère a conspiré pour vous faire vivre l'enfer et que votre propre père aurait préféré n'avoir qu'un seul fils. Ma tête va exploser, je dois sortir de cette maison et de ses souvenirs qui me frappent à l'instant où je me sens le plus vulnérable. Alors si je croise le regard condescendant et méprisant de mon père, là tout de suite, j'ignore si je serais capable de contrôler mes nerfs. Il est préférable que nous évitions de trop nous rencontrer jusqu'à notre départ. Je prends une profonde respiration, et m'appuie contre le mur. La colère serre mes poings et contracte ma mâchoire. Je dois faire tous les efforts du monde pour ne pas hurler ma rage de ne pas être assez bien pour eux. Je les hais. Il faut que je sorte vite avant de tout péter, à commencer par la sale gueule de mon imbécile de frère. Sidonie s'immisce insidieusement dans mes pensées, alors que j'étais parvenu à l'en chasser. À croire que le destin se ligue contre moi, la croiser lors de cette soirée a réveillé des sentiments que j'avais pris grand soin de détruire. Je m'enfonce les ongles dans la peau. C'est cette maison aussi, à peine la porte franchie, je redeviens l'ado mal dans ses baskets, le vilain petit canard qui refuse de suivre la voie toute tracée et qui se perd en chemin. Et ces gens, ma famille. Ce mot m'écorche la bouche, les hommes surtout, les femmes au final ne sont que des dommages collatéraux. Je les hais. Je m'en étais sorti, putain, je m'en suis sorti, rectification. J'ai tâtonné, affronté le mépris paternel, je n'ai pas pris la route en ligne droite. Mais je suis remonté à la surface, même quand Gabriel a essayé de me couler. J'ai fait des conneries que je regrette et d'autres que je regrette un peu moins. Mais j'ai tenu, et je suis là. J'ai obtenu mon diplôme d'infirmier, je bosse comme un malade, j'ai un appartement, des potes. Ça devrait leur suffire, non ? Je croyais en avoir fini avec tout ça. Quel con !

— Attends.

Nul besoin de me retourner pour sentir qui me suit comme un petit chien. Sa voix m'agace.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Je ne peux m'empêcher de l'agresser. Elle n'y est pour rien, je sais, mais elle est au mauvais endroit au mauvais moment. Et je suis désolé pour elle. En fait, pas tant que ça, tout est sa faute aussi avec son projet à la con. Je ne lui ai rien demandé. Elle débarque et tout part en vrilles. Avant sa venue, les relations avec mon père étaient tendues, glaciales, mais depuis hier soir, elles ont dû perdre encore quelques degrés. Alors, c'est vrai que j'ai trouvé son attitude à la fois courageuse et téméraire, que je me suis senti flatté qu'elle prenne ma défense, mais maintenant, si quelqu'un a des tuyaux pour dénouer ce sac de nœuds, j'écouterai volontiers ses conseils. Ma petite vie me plaisait très bien comme elle était et je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête pour accepter cette proposition, et pire que tout lui suggérer cette contrepartie. J'aurais dû refuser. Comme si ça pouvait marcher, comme si en m'affichant avec une jeune femme bien sous tous rapports, ils allaient voir en moi autre chose qu'un bon à rien instable, un raté, un minable. Si elle ne disparaît pas rapidement, elle va regretter de ne pas être restée dans la cuisine. Tout est de sa faute, tout. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Elle rêvait de voir le vrai Alex, elle le voit. J'espère qu'elle profitera bien du spectacle.

— Ça va aller ? s'inquiète-t-elle.

— Tu veux savoir quoi au juste ? Si je vais retourner casser la gueule à mon connard de frère, ou si... ?

Un flot d'émotions contradictoires m'assaille et je n'ai pas le temps de les analyser. Sidonie, Gabriel, mon père. Et Lizzie. Lizzie et ses grands yeux couleur de l'océan, son impulsivité et son drôle de rire qui vous chatouille les entrailles.

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien...

Elle hausse les épaules, hésite, cherche ses mots, les soupèse. Ses mains triturent nerveusement les coutures de son affreuse robe noire passablement démodée. La petite fille sage dans toute sa splendeur. Si elle n'avait pas pété les plombs pendant le dîner, il y a fort à parier qu'avant la fin du week-end, ils l'auraient adoptée à ma place. Elle rentrerait parfaitement dans le cadre.

— Peut-être que tu voulais savoir l'effet que ça m'avait fait de t'embrasser ? ricané-je en la défiant du regard.

— Pourquoi t'en prends-tu à moi ? se contente-t-elle de me répondre d'une voix monocorde.

J'esquisse un pas dans sa direction et, instinctivement, elle recule. Un nuage d'inquiétude traverse ses yeux. Son baiser, ses lèvres douces, sa comédie. Ses mensonges. Elle ment aussi bien que les autres, finalement, peut-être même mieux. Le ciel d'été de ses prunelles se transforme en tempête. Si elle croit m'attendrir en accrochant quelques larmes à ses cils, elle se trompe lourdement.

— J'en ai marre de jouer.

Je me détourne d'elle, enfile mes chaussures et attrape mon blouson suspendu au porte-manteau. Cette virée en moto vient de passer du stade nécessaire à vital. Sans me soucier davantage de Lizzie, j'ouvre la porte d'entrée. Le vent frais me fouette le visage. C'est ce qu'il me faut. Tout oublier dans le froid, la solitude et la vitesse. Conduire comme un fou pour ne pas devenir fou.

— Et merde !

La Clio de Lizzie se dresse insolemment devant moi, alors que ma roadster noire m'attend bien sagement près de l'appartement. La bordée de jurons que je suis sur le point de lancer meurt au bord de mes lèvres quand j'aperçois la haute silhouette de mon père. Tranquillement, il avance vers la maison, les bras chargés de victuailles. Préoccupé afin de ne rien faire tomber, il ne lève pas les yeux. Aussitôt, je rentre à l'intérieur, Lizzie est toujours plantée dans le couloir, les bras ballants.

— Donne-moi les clés, ordonné-je.

— Non, réplique-t-elle.

— Comment ça, « non » ?

— Non, répète-t-elle simplement.

Son regard devient glacial. Elle croise ses bras sur sa poitrine, fronce les sourcils et me tient tête. En deux enjambées, je suis près d'elle. Si je parviens à l'intimider, je parie qu'elle cédera. Elle ne cille pas, ne tremble

pas, se contente de me toiser. La petite froussarde prendrait-elle du poil de la bête ?

— Tu vas faire quoi maintenant ? me raille-t-elle. Me casser la figure ou me rouler une pelle ?

Mon regard se plante dans le sien. Je n'ai pas encore eu le temps de décider qu'une voix nous interrompt.

— Bonjour.

Je déglutis et reporte mon attention sur celui qui vient d'entrer. Mon père.

— Peux-tu me donner un coup de main ?

Je ravale le sarcasme qui me monte aux lèvres. Depuis quand M. Larchevêque a besoin d'aide ? De mon aide ? Je me contente de me diriger vers lui, et de le soulager d'une des cagettes de fruits et de légumes, sur laquelle reposent également des baguettes de pain et un carton de la boulangerie.

— Merci.

Oh, là, là, il va neiger aujourd'hui, j'ai même le droit à un remerciement ! Je crois que c'est bien la première fois et aucun journaliste n'est là pour immortaliser la scène. Mes oreilles risquent la fracture. Je ne peux détacher mes yeux de lui, alors qu'il pose sa caissette en bois sur le meuble de l'entrée, puis retire soigneusement son manteau. Je devrais sortir avant que les mots ne cavalent hors de ma bouche.

— Bien dormi ? interroge-t-il.

Les dents serrées, je ne parviens pas à répondre.

— Très bien, merci, intervient Lizzie.

Comment fait-elle pour ne pas s'enfuir en courant, pour donner le change ? Un silence gênant menace de s'installer dans ce hall d'entrée bien trop étroit pour nous trois. La soirée est encore dans toutes les mémoires. Mon père me réprimande, Lizzie hurle et moi, je crie sur Lizzie. La boucle est bouclée. Pierre-feuille-ciseau. Qui emporte la partie ? Malgré nos différends, Lizzie s'approche de moi et glisse sa main dans la mienne. Front commun. Le malaise s'installe. Depuis des années, mon père et moi ne nous parlons plus tant la dispute est un mode de communication des plus

décevants. Il y a des limites à ce qu'un homme peut encaisser, et ça fait longtemps qu'il les a allègrement franchies.

— Alex, je t'ai pris un Paris-Brest. C'est toujours ton gâteau préféré ?

Mon père fait maladroitement le premier pas pour renouer le dialogue.

— Euh, oui, bredouillé-je, surpris.

— Lizzie, je ne connaissais pas encore vos goûts ; vous choisirez celui que vous aimez.

— Je ne suis pas difficile, assure-t-elle, j'aime tout.

— Vous savez, moi aussi.

Mon père sourit à Lizzie, Lizzie sourit à mon père. Et moi, je suis bouche bée. De sa part, je n'attendais aucune excuse. Pourtant ces quelques mots banals sont un pansement sur les erreurs passées. Ils disent ce que par pudeur, il n'osera jamais formuler de vive voix.

— Donne-moi la cagette, je vais la porter à la cuisine, lance mon père.

Il cherche ses mots, cela manque non seulement de naturel et de spontanéité, mais il essaie.

— Veux-tu que je...

— C'est gentil, mais je devrais m'en sortir. Allez faire un tour, je ne dirais pas qu'il fait beau, mais au moins, il ne pleut pas.

Ses efforts sont louables, je sais à quel point ce ne doit pas être facile d'accepter qui je suis. Je le lis dans son regard qui s'arrête sur mon piercing et descend sur les tatouages de mon bras gauche. Si physiquement, nous nous ressemblons, nos façons de voir le monde et la vie sont à mille lieues l'une de l'autre. Ses yeux se plantent dans les miens, ses lèvres s'entrouvrent. J'ignore ce qu'il va ajouter, s'il m'avoue qu'il m'aime ou qu'il est fier de moi, il me faudra probablement un massage cardiaque. Mais sa bouche se referme, son sourire s'excuse de ne pas trouver les mots. Bon, fallait pas rêver non plus. Armé de ses encombrants paquets, il se dirige vers la cuisine dont on perçoit quelques voix. Il se retourne vers nous.

— À tout à l'heure... les enfants.

Mon cœur a un raté.

Chapitre 33

— Tu as entendu ?

— Oui, j'ai entendu. Rappelle-toi, j'étais à dix centimètres de toi.

Sa voix sourit. Je ne sais cependant pas comment il fait pour garder son calme après cette conversation quasiment surréaliste avec son père. Si j'étais lui, je ne pourrais m'empêcher de danser et de sauter sur place. OK, j'ai conscience que ce n'est pas encore les grandes embrassades ou les belles déclarations d'amour, mais qui souhaite aller loin ménage sa monture. Et puis, c'est bien connu, les hommes sont avares de sentiments, et je ne parle même pas des effusions. J'étais prête à encaisser les coups, les reproches et au lieu de ça, il m'offre un geste de réconciliation. Certes, il continue de me vouvoyer, mais il m'a appelée « Lizzie », j'apprécie, et m'a acheté une pâtisserie. Il n'aurait pas mis de la mort-aux-rats dedans quand même ? Non, non. Je dois me rassurer, c'est un juge après tout. Il sait la différence entre le bien et le mal, et n'a certainement pas envie de finir sa vie en prison après avoir vu les canailles qu'il y a envoyées. Non, il a suivi l'adage : « la nuit porte conseil » et a tenu compte de mon avis. Alors on pourrait trouver que ma méthode n'est pas très catholique, je ne suis pas loin de le penser moi-même, mais la fin justifie les moyens. Je reprends du poil de la bête. Le soleil se met au diapason de mon humeur ; timidement, il perce à travers les nuages et darde sur nous ses rayons. Après la pluie le beau temps. Oh, là, là, il faut que je me calme avec les proverbes. Toute à ma joie, je redeviens Super Lizzie en route vers la victoire, le défenseur acharné des plus faibles. Bon, c'est vrai, qu'il ne correspond pas tellement à l'image qu'on se fait de la jeune demoiselle en détresse avec son mètre quatre-vingt-cinq de virilité brute, mais que voulez-vous, les mœurs évoluent ! Désormais, les héroïnes volent au secours des grands baraqués enquinés par une famille un poil trop coriace. Il n'y a pas eu le câlin escompté, pas encore. Je rectifie immédiatement ma pensée. Tous les espoirs sont permis, maintenant que Gustave Larchevêque s'est souvenu de la pâtisserie préférée de son fils.

— Tu devrais me dire merci ! fanfaronné-je.

— Comment ça ?

Il plaisante, ou quoi ? Si on en est là, c'est uniquement grâce à mon argumentation et à ma force de persuasion. En mon absence, il aurait fait quoi, le petit malin. Il n'aurait rien fait, je parie. Il aurait tourné les talons, claqué la porte comme un ado en guerre contre la planète entière et aujourd'hui, il en serait toujours au même point. Non, si son père a pris conscience que l'habit ne faisait pas le moine, le mérite m'en revient. C'est un bon proverbe, merci, mamie. Du coup, je le lui répète mot pour mot.

— Sérieusement, j'ai l'air d'un moine ? réplique-t-il, amusé.

— Je ne sais pas, permets-moi de t'observer.

Je penche ma tête sur le côté, plisse les yeux et l'étudie sous toutes les coutures. Gagnée par sa bonne humeur, je retrouve le sourire moi aussi et la perspective de survivre à ce week-end sans y laisser trop de plumes s'accroît.

— Trop grand pour être un moine, assuré-je.

— Tu fais de la discrimination anti-grands, toi, maintenant ?

— Mais non c'est juste qu'un curé, c'est petit, avec un ventre rebondi et une tonsure sur le crâne.

— Il faut que tu arrêtes de regarder *Robin des Bois*, s'amuse Alex.

— Tu crois ?

Je n'entends pas fuser sa nouvelle plaisanterie qu'un cri fluët et joyeux nous interrompt et qu'une frêle silhouette se jette dans les bras d'Alex. Il accueille ainsi son neveu qu'il fait tourner comme un soleil. Les éclats de rire du petit garçon nous élaboussent.

— Qu'est-ce que tu fais là, Henri ?

— C'est maman qui a dit que je pouvais vous accompagner.

— Ta maman a dit ça ?

L'enfant hoche vigoureusement la tête. Aucun doute, il ne ment pas.

— Elle savait que tu passerais par là. C'est ta promenade préférée.

— Et tu es venu tout seul ?

Alex insiste sur les derniers mots.

— Bah oui, s'étonne Henri. Je ne suis pas un bébé.

— Mais tu as quoi, cinq ans ou un truc du genre ?

Henri fronce les sourcils, prêt à mettre les points sur les i et les barres aux t. Je connais les enfants, Alex a perdu une occasion de se taire.

— Six ans et dix mois.

— Tu ne serais pas un peu jeune pour sortir sans ta mère ? Et si tu étais tombé sur un pédophile ou si une voiture t'avait renversé ? Quelle inconsciente !

De son index, Henri tambourine sur sa tempe.

— Je regarde toujours à droite et à gauche avant de traverser, je ne suis pas les inconnus. Et d'abord, je n'aime pas spécialement les bonbons. Je te l'ai dit, je ne suis plus un bébé.

— Ce n'est plus un bébé, répété-je, en souriant.

Déterminé, le petit garçon ne lâche pas Alex des yeux. Il est bien plus malin que la plupart des enfants ; en réalité, il est même bien plus malin que bien des adultes que je côtoie.

— C'est ce que je vois.

D'un geste maladroit, il ébouriffe les boucles blondes d'Henri qui s'empresse de chasser la main et de remettre de l'ordre dans ses cheveux. Alex le regarde, se demande comment se comporter face à ce gamin. C'est dommage que ces deux-là ne se fréquentent pas davantage, car je suis persuadée qu'ils s'entendraient comme larrons en foire.

— Si maman a dit que tu pouvais venir avec nous, alors c'est d'accord. De toute façon, je me vois mal de te laisser rentrer tout seul.

— Je connais le chemin par cœur, s'enorgueillit l'enfant.

— Je sais, je sais. En tout cas, hors de question que je te porte !

Volontairement, il adopte un ton sec que démentent l'éclat rieur de ses prunelles et son sourire.

— Je sais marcher, soupire Henri, face à cet adulte qui visiblement ne comprend rien. Je ne suis pas un bébé.

Naturellement, il se glisse entre nous deux et nous prend à chacun une main. Quiconque nous croiserait en cet instant pourrait aisément s'imaginer

que nous sommes les heureux parents de ce bambin et que la promenade dominicale fait partie des habitudes de notre famille. Une maison, un mari qui ne se barrera pas avec la première poule venue ni avec la seconde d'ailleurs, et des enfants. Je me vois maman, peut-être pas avec dix marmots, mais je ne sais pas, moi trois ou quatre, ce serait bien. Ils pourraient jouer ensemble.

— Tu veux des enfants ? l'interrogé-je à brûle-pourpoint.

— C'est une proposition ? réplique-t-il, en prenant un air canaille.

Il est désespérant. Pour ne pas répondre sincèrement, il préfère passer pour un obsédé de la bagatelle.

— Tu savais que Link devait sauver la princesse Zelda et que le pote de Mario, ce n'est pas Luigi, mais Bowser, babille inlassablement le gamin.

J'ignore si Henri souhaite une intervention de notre part, ou même si sa phrase comporte une quelconque question. Depuis qu'il nous a rejoints, je ne crois pas qu'il se soit tu une minute, si ce n'est pour reprendre son souffle. Il parle sans discontinuer de tout et de rien, de ses copains d'école, de son hamster, de mousse au chocolat et de jeux vidéo. Même si ses parents l'adorent, je suis persuadée qu'à certains moments, ils doivent se demander s'il existe un moyen pour couper le son.

— Non, c'est Luigi, assure Alex.

Henri lui offre une nouvelle stratégie de diversion.

— Tu n'y connais rien, réplique Henri. C'est normal, tu es un vieux.

— Et prends ça dans les dents, papi.

Alex simule une gifle imaginaire et se frotte la joue.

— Tu es prêt ? lance gaiement Alex.

Sans aucune crainte, Henri s'enthousiasme. Ses yeux pétillent, sa confiance est totale. Alex compte jusqu'à trois et nous soulevons l'enfant. Il décolle, un bref instant, accroché à nos mains.

— Encore ! crie Henri.

Ses pieds ont à peine touché le sol qu'il veut que nous le fassions à nouveau voler. Pour entendre son rire, je suis prête à oublier la douleur lancinante qui tiraille mon bras.

— Tu serais parfait avec des gosses, lui assuré-je.

Gêné par mon compliment, Alex hausse les épaules. Je le pense. Comme auprès des personnes âgées, il a un don naturel avec les enfants. Il trouve le moyen de se faire aimer. J'aurais imaginé que son style débraillé, son piercing ou ses tatouages effraieraient et finalement, il n'en est rien. Les bambins ne jugent pas sur les apparences, seuls les adultes le font. Des adultes, comme moi.

— Pour tout te dire, je ne me suis jamais posé la question, finit-il par répondre. Enfin si, une fois, mais...

Soudain, un voile ternit son regard et sa phrase s'interrompt. Si Henri n'était pas là pour nous déverser des flots de joie de vivre, il y a fort à parier que la mélancolie prendrait le pas sur la bonne humeur. J'ai beau savoir que cela ne me concerne pas, j'aimerais comprendre ce qui s'est passé, ce qui lui est arrivé. La plupart de mes questions restent sans réponse. Il ne se dévoile pas. Le puzzle prénommé Alex est encore incomplet, rempli de zones d'ombre : une inconnue belle comme le jour et détestée de tous, une haine viscérale envers son frère, des rapports plus que tendus avec son père, une longue désertion du domicile familial. Je soupire. Il me manque trop de pièces pour découvrir ce que dissimulent ses grands et mystérieux yeux noisette. Il lâche mon regard, passe une main sur son visage comme pour chasser les souvenirs qui affleurent et se tourne vers son jeune protégé, solidement arrimé à son bras. Aucun risque que nous le perdions.

— Je n'aime pas les gosses.

— Mais moi, tu m'aimes ? questionne l'enfant.

Il ne perçoit pas le second degré dans la voix de son oncle.

— Je ne sais pas, répond sérieusement Alex.

Henri, décontenancé, m'interroge du regard et je m'empresse de le rassurer.

— Dis-lui que tu plaisantes, pressé-je Alex.

Sourcils froncés, doigt pointé, Alex a plutôt intérêt à obéir s'il ne veut pas que je le transforme en chair à saucisse.

— Mais je ne plaisante pas, réplique-t-il.

— Tu m'aimes pas ? s'inquiète Henri.

La petite voix grimpe dans les aigus et je crains, un instant, qu'il ne se mette à pleurer. Alex, n'a-t-il jamais été enfant pour savoir que les blagues les plus courtes sont les meilleures ? Il sera bien avancé quand il faudra expliquer à Camille pourquoi son fils est en larmes et ne veut plus jamais nous voir. Alex s'arrête et s'agenouille devant Henri.

— Je ne t'aime pas, répète Alex.

— Pourquoi ?

La voix se mouille de larmes.

— Je ne t'aime pas, je t'adore ! éclate de rire Alex.

Alex éclate de rire. Les larmes disparaissent aussi vite qu'elles étaient arrivées sur les joues de l'enfant qui, soulagé, se jette au cou de son oncle. Il le serre, s'accroche désespérément à lui. Alex, surpris, répond à son étreinte affectueuse.

— Pas si fort, tu vas m'étrangler, râle Alex en se relevant.

— Si plus fort, l'encouragé-je. Tu peux y aller. Ton oncle, c'est un dur à cuire. Ce ne sont pas les bras d'un enfant qui vont lui faire peur.

Henri m'obéit, et il faudrait un pied-de-biche pour les séparer. Je vois bien que cela fait plaisir à Alex, même si (comme c'est un homme) il ne le reconnaîtra jamais.

— Tu ne veux pas monter sur mes épaules plutôt ?

Henri hésite et opte pour cette solution. Je comprends son choix, les petites jambes doivent commencer à fatiguer. Suivre les grandes enjambées d'Alex n'est pas aisé, et j'avoue que si nous n'étions pas sur le chemin du retour, je serais moi aussi en train de râler.

— Tu ferais un super papa ! insisté-je pour relancer la discussion.

Il s'arrête, si bien que j'en fais autant et il me fait face. Au mouvement de ses lèvres, je crois deviner qu'il va me donner une réponse sérieuse. Ce n'est pas bien compliqué, tu veux ou tu ne veux pas. Je bannis le « peut-être », c'est le mot qui tue et rend fou. Je le déteste.

— Pourquoi tu n'avances plus ? proteste l'exigeant cavalier. Allez, on rentre, j'ai faim...

— Lizzie a posé une question à tonton, il faut bien que je lui réponde, sinon ce ne serait pas très poli. Tu ne trouves pas ?

Le jeune garçon, tirillé par son ventre, serait bien tenté de crier que « non », mais il sent que le mot attendu est un « oui ». On lui a assez rebattu les oreilles avec la politesse pour qu'il n'ose s'avancer sur ce terrain glissant.

— Tu me fais descendre ?

— Bien sûr.

Comme s'il n'était pas plus lourd qu'une feuille, Alex soulève Henri et le dépose. Celui-ci se tourne vers nous.

— Le dernier arrivé à la maison est un babouin à grosses fesses !

Et sans perdre une seconde, il s'élançe en courant. Il est nettement moins fatigué d'un seul coup. Amusés, nous le suivons du regard. Non, je ne cours pas. Même pour les beaux yeux d'un adorable gamin.

— Hors de question que je ne le poursuive et qu'un petit monstre de six ans ne me couvre de ridicule.

— Tu ne ferais pas une très bonne mère, lance-t-il.

L'expression de son visage dément ses propos, heureusement.

— Avant de songer à avoir des enfants, précise-t-il, il faudrait penser à les faire, ce qui suppose non seulement que tu te dégottes un jules, mais également que tu fasses tomber la petite culotte.

— Je ne peux pas, je n'en porte pas, lui rétorqué-je.

Dans un éclat de rire, je galope vers la maison, si je n'ai aucun espoir de rattraper Henri, ma repartie a néanmoins eu le mérite de laisser Alex sur le carreau. Passé la stupeur, j'entends ses pas résonner sur le gravier.

— Sérieusement ? crie-t-il dans mon dos.

Comme si j'allais lui répondre.

Chapitre 34

— J'ai trop mangé, chouine Lizzie.

Telle une étoile de mer, elle s'échoue sur mon lit. La classe s'est envolée. On se prétend grande dame, mais on finit par ressembler à une soûlarde après une soirée trop arrosée. Un rire me monte aux lèvres. Si j'étais malin, c'est le moment que je choisirais pour prendre une photo bien compromettante et la faire chanter.

— Personne ne t'a obligée à reprendre trois fois des pommes de terre.

Lizzie me tire la langue avant de frotter son ventre.

— Ce n'est pas ma faute. C'est lui qui me contrôle, je ne suis qu'une esclave face à ses désirs.

À l'aide de ses mains, Lizzie s'amuse à faire bouger son ventre et je ne peux qu'éclater de rire. Cette fille est folle, complètement folle, irrésistiblement folle. D'aussi loin que je me souviens, c'est la première nana que je ramène dans cette chambre qui ose prétendre que son estomac est vivant. Elle est si spontanée et naturelle, quand elle se donne l'autorisation d'être elle-même.

— Et puis, ç'aurait été tellement impoli. Je suis persuadée que ta mère se serait vexée.

— Oh oui, j'en suis sûr, raillé-je.

— Je connais les femmes ; si on ne se sert pas au moins trois fois du plat qu'elles ont concocté, elles vont s'imaginer que nous n'avons pas aimé.

— Mince, alors, je devrais peut-être retourner prendre une portion de poulet.

— C'est trop tard, soupire-t-elle exagérément. Elle est en train de pleurer de dépit dans sa cuisine, en se demandant si elle a raté la cuisson.

— Raison de plus pour que j'aie me faire pardonner.

— Moi, j'ai joué mon rôle à la perfection. J'ai mangé, alimenté la conversation. L'invitée parfaite.

— Un peu trop même !

— On n'est jamais trop, je t'assure.

— Et comment vais-je expliquer que j'ai rompu avec ma si parfaite petite amie ?

Lizzie lâche un soupir, se redresse sur ses avant-bras et plonge son regard dans le mien.

— Tu n'auras qu'à dire que... Tu as de la chance, tu sais. Une grande famille... Ils vont me détester.

J'entends à sa voix qu'elle le regrette par avance. Comme elle a fait de notre rencontre une aventure incroyable, elle sait que la fin ne pourra être que douloureuse. Impossible de se donner le beau rôle quand on plaque quelqu'un.

— On pourrait leur dire que nous sommes restés bons amis.

— Si tu veux. Ce n'est pas comme si...

La sonnerie stridente de son téléphone nous ramène à l'instant présent. La rupture n'est pas pour aujourd'hui. Lizzie se roule sur le lit, étire son bras pour attraper son portable qu'elle avait laissé sur la table de chevet. Elle hésite à répondre. Ma mâchoire se contracte et je siffle entre mes dents que ce doit être son amoureux transi. Deux coups de fil dans la même journée, il doit être sérieusement en manque, le Paulo.

— C'est ma génitrice, soupire-t-elle en levant les yeux au ciel.

À contrecœur, Lizzie fait glisser son doigt et colle son téléphone à son oreille. J'ignore pourquoi elle n'envoie pas promener sa mère une bonne fois pour toutes. Lizzie devrait accepter de grandir et de n'être responsable que de sa propre vie. Ce n'est pas sa faute si son père est parti, et si sa mère a dû l'élever toute seule. Comme je n'ai aucune légitimité pour lui en faire la remarque, je garde ma réflexion pour moi.

— Bonjour, maman... Oui, tout va très bien. Et toi ?... Oui... oui... oui.

Mon attention se déconnecte au bout du troisième « oui » d'affilé. Le ton de Lizzie varie légèrement, on sent l'agacement grandir à mesure que les questions de sa mère se font plus pressantes. Je commence à remplir mon sac de voyage. Il est temps de retourner à Paris. Le déjeuner s'est passé plutôt agréablement. Aussi surprenant cela puisse paraître, tout le monde a fait des efforts, y compris mon père et Gabriel. Nous n'avons abordé aucun

sujet fâcheux ou polémique : politique, travail, tatouages. Mon père n'a fait aucune allusion à ma façon de vivre, l'exploit est à noter dans les annales. Ma mère était aux anges, Henri n'a pas arrêté de venir squatter mes genoux et de me demander quand je lui ferais essayer ma moto. Camille ne l'a pas repris. De deux choses l'une, soit elle est d'accord, soit elle espère que son rejeton oubliera. Si c'est pour la deuxième raison qu'elle a gardé sa langue dans sa poche, elle risque d'être déçue, car je suis convaincu que mon neveu est une vraie tête de pioche. Comme son oncle. J'ai bien cru que ça allait tourner à l'eau de boudin quand Lizzie a commencé à se sentir un peu trop à l'aise et à nous inventer d'improbables week-ends dans les capitales européennes, où elle n'a jamais mis un orteil. Mais elle s'est rattrapée aux branches et le mensonge, une fois de plus, est passé comme une lettre à la poste.

— Nous sommes chez Alex... Oui, maman, il s'appelle Alexandre. Tu sais, les gens aiment bien donner des surnoms... Mais, oui, il existe, il est là près de moi, en chair et en os... Mais non, je ne suis pas sous l'emprise de stupéfiants. Il existe !

J'entends le cri du docteur Frankenstein : « Il est en vie ! » Lizzie semble désespérée par l'attitude suspicieuse de sa mère.

— Pourquoi tu ne me crois pas ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?... Tu traites ta fille de mythomane ! Sérieusement, tu n'as pas honte ?

Je me retiens pour ne pas rire. Elle ne manque pas d'air la petite bibliothécaire. Elle ment comme un arracheur de dents, et après elle vient me donner des leçons de morale ou de savoir-vivre. Soudain, elle se tourne vers moi et intercepte, farouchement, mon regard.

— C'est ma mère. Elle veut te parler, me lance-t-elle.

À son intonation, je n'arrive pas à déterminer si elle est inquiète, ou en colère. D'un geste hésitant, elle me tend le téléphone. Je la comprends. Ses neurones d'angoissée carburent à mille à l'heure. Elle se demande ce que mon cerveau tortueux et torturé va encore inventer. Si elle savait...

— Allo, allo... s'impatiente une voix féminine à l'autre bout du fil.

Je respire un grand coup.

— Bonjour, madame Bayard.

Le silence me répond. Si elle a déjà raccroché, Lizzie va tout de suite s'imaginer que c'est de ma faute.

— Madame Bayard ?

— Oui. Vous êtes Alex ?

À la façon dont elle prononce mon prénom, je comprends à quel point le son de ma voix lui a causé un choc. Elle pensait prendre sa fille en défaut, la voilà servie. Eh oui, le motard tatoué existe bel et bien, et pour tout vous dire, il n'est pas loin de ressembler à la créature de Frankenstein.

— Exactement, je suis Alex.

— Vous vous appelez vraiment Alex, vous n'êtes pas un ami de Lizzie qui...

Elle n'ose achever sa phrase, de peur de formuler à voix haute ses doutes. Je risque un coup d'œil en biais en direction de Lizzie. Cette dernière s'est agenouillée sur le lit, et est suspendue à mes lèvres. Je devine qu'elle retient son souffle.

— Non, vous avez raison, je ne m'appelle pas Alex.

— Je le savais, s'exclame une mère hystérique.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Les yeux de Lizzie se remplissent d'un mélange d'inquiétude et de colère. Je lui adresse un petit geste de la main.

— Mon vrai nom est « Alexandre », mais tous mes proches préfèrent Alex.

Mme Bayard s'étouffe dans un hoquet de stupeur.

— Et vous sortez avec Lizzie ? se permet-elle de demander.

— Oui, depuis plusieurs mois. Et c'est même pour cette raison que j'ai tenu à lui présenter mes parents. Mon père est juge, vous savez.

— Ah, c'est très bien, très bien, déclare-t-elle d'une voix blanche.

— Et vous travaillez...

— Oui, la coupé-je avant qu'elle n'achève sa question. Nous allons nous rencontrer dans une semaine, cela sera bien plus agréable que de converser par téléphone.

Un large sourire illumine le visage de Lizzie. J'ai assuré, renvoyé Mme Bayard dans les cordes. Il va bien lui falloir sept jours, surtout quand j'en aurais fini avec elle. Ce que Lizzie veut, ce n'est pas le gendre idéal, bien sous tous rapports, sinon elle aurait convaincu Paul d'endosser le rôle. Elle lui a vendu un spécimen fort différent, le gibier de potence, le marginal un brin dangereux, celui qui terrorise les vieilles dames dans la rue. Je dois lui en donner pour son argent, sinon ma part de contrat ne sera pas honorée.

— Je vais devoir vous laisser, en vous souhaitant une bonne fin de journée...

Mes yeux ne lâchent pas ceux de Lizzie.

— Il faut absolument que j'enlève la robe de votre fille.

Je raccroche. La bouche de Lizzie s'arrondit de stupeur. Interloquée, elle manque de s'étouffer. Elle rosit. Elle pâlit. Elle rougit. Je ne vois vraiment pas ce qui peut la mettre dans un état pareil. Ce n'est pas comme si j'avais joint le geste à la parole ou mordiller mon piercing, ce qui fait fondre même les plus récalcitrantes.

— Tu es... tu es... bafouille-t-elle.

Sa mâchoire se contracte, et la veine de sa tempe bat violemment.

— Je suis quoi ?

Lizzie n'est jamais contente. Mademoiselle voulait de la crédibilité, je la lui sers sur un plateau et elle joue les mijaurées pudibondes. Cela ne lui viendrait pas à l'esprit de le dire « merci » comme les gens normaux. C'est trop demander. Elle s'empare des coussins qui traînent sur mon lit et me les jette dessus avec force. Elle se lève d'un bond et me fait face, les mains sur les hanches. La harpie dans toute sa splendeur.

— Je pourrais porter plainte pour agression.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? exulte-t-elle.

— Il faudrait savoir ce que tu veux !

— Ce que je veux, ce que je veux... Comme si tu t'en souciais, je ne désirais certainement pas que tu racontes à ma mère que...

— Je n'ai rien dit de spécial.

— Ma mère va s'imaginer que toi et moi, nous avons... Toi et moi...

Son expression de dégoût est limite vexante.

— Exactement, ta mère va penser que sa fille unique a des relations sexuelles avec son dangereux motard. Oh, là, là ! Tu crois qu'elle va s'en remettre ?

— Elle, peut-être, mais moi, pas sûre... avoue-t-elle dans un soupir si déchirant qu'on croirait que son chat vient de passer l'arme à gauche.

— Tu me fends le cœur !

Aux paroles, j'ajoute le geste, mimant ma mort, poignardé et m'écroule sur le sol.

— Tu es vraiment stupide, tu le sais ?

— Mais non, pas stupide. Je préfère amusant, intelligent, ou doué à la rigueur.

— Même pas en rêve.

Je lui tends la main pour qu'elle m'aide à me relever, au lieu de ça, elle me repousse du pied. Théâtralement, je m'effondre sur le sol.

— Si je pose mon pied à cet endroit, tu crois que je vais écraser quelque chose de sensible ? me provoque-t-elle en mimant le geste du bout de sa chaussure. Au moins, tu ne pourras plus prétendre avoir des relations sexuelles avec moi si je t'émascule.

— Et ce serait tellement dommage.

Sans mettre sa menace à exécution (je lui en suis silencieusement reconnaissant), elle se tourne ostensiblement. Elle attrape sa valise sans ménagement et la jette sur le lit.

— Prépare tes affaires, on s'en va, déclare-t-elle.

— À vos ordres, chef !

Elle ne me jette même pas un coup d'œil, car sinon elle aurait vu mon petit salut militaire. Elle ne fait vraiment aucun effort.

Chapitre 35

Alex

D'un geste de la main, je l'arrête avant que nous ne descendions l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as oublié quelque chose ?

Je lui jette un regard en biais, cherchant à deviner si je peux ou non lui faire confiance. Quelles idées tordues se cachent sous sa caboche ? Elle lâche sa valise, et je recule à temps mon pied avant qu'elle ne l'écrase.

— De t'excuser peut-être ? ironise-t-elle.

— Tu ne me prépares pas une nouvelle surprise ?

Lizzie fait semblant de ne pas comprendre, elle lève les yeux au ciel.

— Pas du tout mon genre, réplique-t-elle.

Sait-elle qu'elle n'est pas crédible pour deux sous ?

— C'est la dernière ligne droite, lui expliqué-je patiemment. Ce ne serait pas le moment de tout faire foirer en te mettant à hurler sur un membre de ma famille ou en trahissant notre petit secret !

Je baisse la voix, attrape ses poignets pour l'obliger à me faire face et sonde son regard attentivement.

— Ne fous pas tout en l'air. Je suis sérieux.

— Mais je sais ce que j'ai à faire, je ne suis pas débile, contrairement à ce que tu crois.

Elle repousse mes mains avec fermeté et affiche sur ses lèvres un sourire hypocrite.

— Tu vois ce visage, c'est celui de la fille qui gère, alors ne t'en fais pas.

Elle se permet de me pincer la joue avant de la tapoter, comme le faisait ma grand-mère quand elle était contente de mes résultats.

— Maintenant, on peut y aller. Monsieur est rassuré ?

Elle reprend sa valise. Toujours aussi lourde et encombrante.

— Tu ne voudrais pas être un gentleman et me la porter ? tente-t-elle.

— Tu vois ce visage, c'est celui du gars qui dit non.

— Tu es vraiment trop...

— Ne te fatigue pas, je sais.

Son haussement de sourcils est tellement prévisible que je n'y prête aucune attention. Si elle tape du pied, ou si elle se jette sur moi toutes griffes dehors, je réagirai. En attendant, je la laisse pester, grommeler dans mon dos. Elle tire son bagage qu'elle fait volontairement claquer sur chaque marche. Elle ne m'aura vraiment rien épargné, celle-là.

— Très bien, soupiré-je, en remontant l'escalier. Tu me fais pitié, donne-la-moi.

— C'est tellement aimable de ta part. Et spontané aussi.

— N'abuse pas trop. On dit « au revoir » et c'est tout, tu n'ajoutes rien.

— Motus et bouche cousue.

Même si elle joint le geste à la parole, en fermant sa bouche comme une fermeture Éclair, j'ai un doute. Après avoir déposé les bagages dans l'entrée, nous pénétrons côte à côte dans le salon. Un feu de cheminée crépite diffusant une agréable chaleur dans la pièce. Mon père assis dans son fauteuil en cuir lit des feuilles qu'il extrait d'un gros dossier, posé près de lui. Coline joue avec Henri sur le tapis. Le tableau charmant d'un repos dominical. Je retiens Lizzie avant qu'elle n'annonce notre présence, qu'elle me laisse profiter encore un instant de ce sentiment de bien-être.

— Tu n'es qu'un petit tricheur, s'exclame Coline.

— Mais non, même pas vrai, réplique Henri, en cachant précipitamment ses cartes derrière son dos.

L'expression de son visage dément ses propos. Nous devinons la malice du garnement que le pétitement des yeux trahit aussitôt.

— Voyou, enchérit Coline. Montre-moi ton jeu sinon...

Henri refuse gaiement, attendant avec impatience que Coline en vienne aux mains. Ce qui ne tarde pas à arriver. Elle se jette sur lui, le torture de ses doigts. À peine chatouillé, Henri éclate d'un rire cristallin. Je suis presque désolé de devoir les interrompre.

— On va devoir y aller, lancé-je.

Le premier à se retourner est mon père. Son regard détaille ma tenue, mais nous sommes en progrès, il ne fait aucun commentaire à haute voix.

— Déjà ? s'emporte Henri.

La déception fait s'envoler son sourire. Il se jette dans les bras de Lizzie, surprise. Elle le serre tendrement contre elle.

— Tu reviendras ?

Les yeux implorants se tournent vers Lizzie qui élude la réponse et bafouille un « peut-être » incertain.

— Bien sûr, intervient Coline en se remettant sur ses deux jambes. Il y a intérêt.

— Au revoir, mon bonhomme.

Stratégie de diversion.

— Câlin, tonton ! s'écrie Henri.

Il me force à me baisser pour enrober mon cou de ses bras. Les enfants obtiennent toujours ce qu'ils veulent avec leur joli minois.

— Tu reviens bientôt ?

— Promis.

Ses mains s'écrasent sur mes joues et il me contraint à le regarder.

— Promis ?

— Promis.

Le sourire se glisse à nouveau sur les lèvres, et dévoile des dents d'un blanc immaculé.

— C'est trop génial.

Son nez vient fouiller dans mon cou. Bon, impossible de lui résister, je souris pour de vrai, à mon tour et ferme les yeux pour profiter à fond de ce petit bonheur. Ma promesse en est une. Ce mot a encore un sens pour cet adulte en devenir, et il devrait avoir le même pour moi. Aucune envie qu'il soit galvaudé par ma faute. Je n'ai même pas remarqué que ma sœur et ma mère nous avaient rejoints dans la pièce. Ce n'est qu'en les entendant s'extasier sur notre ressemblance que je relève la tête.

— Vous êtes obligés de partir tout de suite ? demande Coline.

— Nous avons plus que largement abusé de votre hospitalité, lance Lizzie.

— Pas du tout, pas du tout. Vous prendrez bien un café avant...

— Maman, soupiré-je.

Ma mère joue très bien la femme déçue ; je suis persuadé que dans quelques minutes elle va ajouter les larmes et les trémolos dans la voix. Je préfère céder avant qu'elle n'en arrive à de telles extrémités.

— Un petit alors.

Ravie, elle file dans la cuisine. Je me ramollis, ce n'est pas bon. Je vais leur donner de mauvaises habitudes, leur faire croire des choses que je ne suis pas prêt à assumer. Silencieusement, je m'exhorte au calme. Jusqu'ici tout s'est bien passé, il n'y a pas de raison que tout parte en vrille. Nous sommes à quelques minutes de la ligne d'arrivée. Détends-toi, mon gars. Au souvenir du repas de la veille, je ne peux empêcher mon corps de se crispier en prenant place autour de la table basse où ma mère vient de poser les tasses fumantes. Elle me couve de son regard souriant, ravie de m'avoir volé quelques minutes de présence supplémentaires. Elle reporte ensuite son attention sur Lizzie, assise à mes côtés. Ses yeux expriment la même bienveillance. Lizzie a conquis bien des cœurs ce week-end.

— Tiens, Lizzie, tu as une sacrée cicatrice au pouce, remarque ma mère.

Tous se focalisent alors sur la ligne rouge et boursouflée qui court sur la peau blanche.

— C'est vrai. Un stupide accident de vaisselle.

— De vaisselle ? s'étonne Camille à juste titre.

— Faire la vaisselle est très dangereux, assure-t-elle le plus sérieusement du monde. Je me suis coupée en passant l'éponge sur le bord un verre. Il s'est brisé d'un seul coup, et le sang a giclé. Il y en avait partout, je ne savais pas que ça pouvait saigner autant.

Si Henri est le seul à commenter d'un « beurk » l'annonce de Lizzie, une expression dégoûtée s'affiche sur les visages. Ils auraient fait de très mauvais infirmiers. Que des petites natures ! Quelques gouttes de sang, et la moitié de la table tournerait de l'œil.

— Résultat des courses. Hôpital et points de suture. Depuis ce jour, je ne regarde plus un verre de la même façon.

Elle rit de sa propre plaisanterie, et je dois reconnaître que c'est plutôt communicatif.

— C'est Alex qui a aussi une belle cicatrice, sur le ventre, depuis...

— Ah oui, l'appendicite, ajoute Lizzie.

Soudain mon rire meurt au bord de mes lèvres. L'amusement cède le pas à l'incompréhension.

— Mais Alex n'a pas été opéré de l'appendicite...

— Ah, mais je ne... Vous êtes sûre ?

Chapitre 36

Ma question est stupide. Oui, une mère sait si son fils a subi ou non une telle opération. L'air se vide de mes poumons et je sens le rouge me monter violemment aux joues. Nous sommes foutus. Je n'ose regarder mon voisin qui doit avoir subitement des envies de meurtre sur ma personne. Et je ne peux même pas lui en vouloir. Parfois, ce n'est pas facile d'être moi. J'avale mon café d'une traite, sans me soucier de la brûlure de ma langue. La douleur est une information.

— Enfin, c'est parce que je n'ai jamais...

Nerveusement, je commence à bafouiller. De pis en pis. On était à ça de s'en sortir... Coline se met à ricaner bêtement, comprenant ce que mes mots impliquent. Gustave et Liliane me jettent des coups d'œil, étonnés. Aucune idée brillante ne traverse mon esprit, ni aucune idée tout court. Je ne suis pas en mesure d'être exigeante, je me contenterais de n'importe quelle échappatoire, aussi débile soit-elle. Pourquoi suis-je incapable de me souvenir d'une autre blague ? Je leur adresse un sourire un peu contrit, doublé d'un haussement d'épaules.

— Ce que je veux dire, c'est qu'Alex et moi, nous n'...

Je ne sais pas pourquoi j'insiste, alors que clairement la meilleure solution serait de me taire. Mais c'est plus fort que moi quand je panique, je ne suis plus capable de maîtriser les mots qui sortent de ma bouche. Plus rien n'est sous contrôle ni mes paroles ni les tremblements de mes jambes et de mes dents qui jouent des castagnettes.

— On doit y aller, me coupe Alex. Maintenant.

J'intercepte son regard noir et ne peux me méprendre sur ce qu'il ressent. Rien d'agréable, je vous l'assure. D'un bond, il est debout, en deux enjambées hors de la pièce.

— Je vais rassembler mes affaires, puis je viendrai vous dire au revoir.

Ou adieu. L'épreuve touche à sa fin. Je rejoins Alex dans le couloir où il est en train de nouer les lacets de ses baskets.

— On était à deux doigts de s'en sortir, m'agresse-t-il. Et il a fallu...

— Je suis désolée.

— Maintenant ils vont tous imaginer des choses. Ils vont croire que nous n'avons pas couché ensemble.

— Et c'est grave ? s'étonne-t-elle. Personnellement, je ne vois pas le problème...

— Tu ne vois pas le problème !

Il essaie de crier le plus silencieusement possible, ce qui en soi est une gageure. Ses yeux me scrutent attentivement.

— Ce n'est pas du tout crédible, assure-t-il.

— Je ne comprends pas pourquoi...

La mauvaise foi incarnée. Bien sûr que ce n'est pas vraisemblable qu'un homme tel que lui fasse vœu d'abstinence pendant plusieurs mois, même pour moi. Espérons qu'ils le croient malgré tout, ou qu'ils ne réalisent pas tout de suite l'absurdité de ma remarque.

— Avoue que tu as voulu te venger ! m'accuse-t-il, en pointant son index vers ma poitrine. J'en suis sûr ! Tout ça parce que j'ai parlé à ta mère. C'est mesquin, tellement mesquin !

— Mais non, pas du tout ! Je ne l'ai pas fait exprès.

— À d'autres !

— C'est ta faute, répliqué-je aussitôt.

— Ma faute ? Tu ne doutes de rien, me raille-t-il.

— C'est vrai, quoi ! Tu n'avais qu'à me montrer tes cicatrices.

Il émet un petit ricanement, avant qu'une expression amusée n'apparaisse sur son visage. Son agacement s'estompe imperceptiblement et j'en suis la première surprise.

— Ce n'était pas sur ta liste de questions.

— Ah, ah, très malin.

— C'est moi ou tu cherches toutes les excuses possibles et inimaginables pour me voir nu.

— Mais pas du tout.

Je m'offusque. Je crie au scandale, à la diffamation. Cette maison est pleine d'avocats, je trouverai bien une bonne âme pour me défendre quand je lui aurais coupé la langue avec mes dents. Mes pensées sont loin d'être aussi obscènes que les siennes, la mise à nu de nos corps n'est pas à l'ordre du jour, ni au programme.

— Dommage pour toi.

— Je ne crois pas.

Je ne suis plus à un mensonge près. Pour achever de le convaincre, j'adopte un ton volontairement sérieux et déterminé. Hors de question qu'Alex s'enorgueillisse de me troubler, et d'avoir donné un visage à mes rêveries cette nuit.

— Pour ce que j'en ai vu, je n'ai absolument aucune envie de découvrir le reste, le provoqué-je.

Son regard se verrouille au mien, ce regard, je commence à le connaître. Alex est en train de chercher sa prochaine repartie, et je ne vais pas tarder à savoir si monsieur est vexé ou s'il va se la jouer dieu du sexe qui fait tomber les filles comme des mouches.

— Vous avez tout ? lance gaiement Coline, en attrapant son frère par le cou.

Je n'aurais donc pas la réponse à ma question. Alex referme la bouche, et je lui adresse un clin d'œil.

— Je crois bien, assure Alex avec douceur.

Aux autres le sourire et la tendresse, à moi la mauvaise humeur et les blagues salaces. Je ne m'y ferai jamais.

— Je suis contente que tu sois venu, grand frère.

Coline ose dire tout haut ce qu'elle pense. Un instant déstabilisé, Alex se passe une main dans ses cheveux. Je le devine gêné, on voit tout de suite le gars qui a l'habitude de tout garder pour lui et qui ne se confierait jamais (même si sa vie en dépendait) sur ce qu'il ressent.

— Moi aussi, moi aussi, balbutie-t-il.

— Même si c'était trop court, insiste-t-elle. J'espère que tu reviendras vite.

À elle, il ne fait pas de promesse formelle, mais son expression parle d'elle-même. Quoi qu'il en dise, Alex est ravi de ce week-end, qui en annonce peut-être d'autres. Une toute petite boulette comme la mienne ne devrait pas porter conséquence, je parie qu'ils sont encore à mille lieues d'imaginer la supercherie. En tout cas, Coline semble surtout déterminée à tirer les vers du nez à son frère. Je ne peux que lui souhaiter bon courage. Elle n'a pas réussi à lui arracher la promesse d'une nouvelle visite dans la maison parentale, et je doute qu'elle lui fasse cracher sa joie d'être venu.

— Donne des nouvelles.

— Toi aussi.

— Je n'y manquerai pas.

Après avoir serré son frère dans ses bras, Coline se tourne vers moi.

— Ravie de t'avoir rencontrée, tu es...

Gentille ? Brillante ? Époustouflante ? À la rigueur, je me contenterais d'intelligente ou de drôle.

— Rafraîchissante.

C'est la première fois qu'on me fait ce genre de compliment. C'en est bien un, n'est-ce pas ? Allez, on va dire que oui. Rafraîchissante, c'est pas mal. En tout cas, c'est mieux que « sympa » ou « originale ». Quoique.

— J'aimerais beaucoup venir te rendre une petite visite dans ta bibliothèque, tu auras sans doute quelques bons livres à me conseiller. Enfin si tu es d'accord.

— Avec plaisir. Ce serait super. Quand tu veux.

Même pas besoin de mentir, sa sœur est géniale. Je ne manquerais pas de le rappeler à Alex, s'il a le malheur de l'oublier. Sans prévenir, elle me prend dans ses bras et me serre fort contre elle. Son baiser claque sur ma joue. Elle se penche alors un peu plus vers moi, et me glisse à l'oreille.

— Faudra quand même que tu m'expliques, un jour, cette histoire de cicatrice. Je ne te cache pas que je trouve cela fort curieux que tu ne l'aies jamais remarquée...

Je me force à sourire davantage, alors que Coline me relâche et recule d'un pas pour constater l'effet qu'a eu sur moi sa petite boutade. Elle n'est

pas déçue, ses prunelles irradiant de malice. Je ne parviens pas à dissimuler ma gêne. Heureusement, le reste de la famille arrive juste à temps pour empêcher Coline de pousser plus loin ses investigations. Tous nous escortent jusqu'à la Clio. Tous sauf Gabriel, il ne faut pas exagérer non plus. Quelques pas et nous serons en sécurité. Quelques minutes et les masques tomberont. Lizzie et Alex, le jeune couple atypique, redeviendront Lizzie et Alex, deux inconnus embarqués dans la même galère. Mais qui ont échangé quelques baisers et qui ont passé la nuit ensemble. Les lèvres claquent sur les joues, la discussion est légère. Le temps semble s'adoucir pour l'occasion.

— Soyez prudents sur la route, conseille Liliane.

Une mère reste une mère. Après avoir rangé nos bagages dans le coffre, Alex salue tout le monde une dernière fois et grimpe à l'avant.

— Tu te fais conduire ? interroge Camille, mi-surprise, mi-amusée.

Est-ce le moment de lui avouer que nous ne sommes plus au Moyen Âge et que les femmes aussi passent leur permis, même si un homme est présent dans l'habitacle ? Je me retiens de tout commentaire et réponds d'une manière calme et posée.

— Oui. Je ne pense pas qu'Anjali serait ravie que je lui laisse conduire sa Précieuse.

— Anjali ?

— C'est ma meilleure amie. Elle a déjà eu du mal à me prêter sa voiture, je doute qu'elle accepte qu'un type qu'elle n'a jamais vu prenne le volant.

— Ta meilleure amie ne connaît pas ton mec ? s'étonne-t-elle.

Oh purée ! J'ai encore perdu une occasion de me taire. La panique m'envahit aussitôt. Comme je ne sais pas quoi répondre, je me mets à sourire de toutes mes dents et je me recule. Qui me parle ? Qui me parle ? Je n'entends rien. Rapidement, je me glisse dans la voiture à la place du conducteur.

— Démarre, articule silencieusement Alex.

Chapitre 37

— Démarre, répété-je.

L'expression de mon visage a dû se figer en un rictus consterné. Mon ton calme tranche avec le stress que je ressens. Lizzie ou celle qui veut toujours avoir le dernier mot. Ou pour être exact, celle qui dit le mot de trop. On était à ça de gagner la partie. Ses doigts se crispent sur le volant, et elle démarre au quart de tour. Version 24 heures du Mans. Ou plutôt j'ai les flics aux fesses. Machinalement, ma main se lève en un ultime salut, digne d'une miss France à l'apogée de sa gloire. Avant que Lizzie ne tourne dans la rue, pied au plancher, je croise les regards souriants de mes proches et les imprime en ma mémoire. C'est fini. Je peux de nouveau respirer, nous avons survécu. Je lâche un cri rauque, violent, qui monte du fond de mes entrailles. Lizzie sursaute, la voiture fait une embardée et manque de nous renverser dans le fossé.

— Ça ne va pas la tête, tu me fais peur !

Mon cri se transforme en rire un brin hystérique. Je craque. Mes poings tambourinent sur le tableau de bord. Je lâche enfin prise. La voix de Lizzie m'ordonnant de me calmer me parvient de très loin. Son regard paniqué navigue entre la route et moi.

— Waouh ! C'est trop fort !

— Tu es complètement cinglé.

— Et c'est seulement maintenant que tu t'en aperçois, m'exclamé-je.

Je percute qu'elle a toujours le pied vissé au plancher, et que les chiffres au compteur montent inexorablement.

— C'est bon, tu peux ralentir.

— Tu crois ?

J'opine de la tête.

— Je doute que nous soyons suivis par des membres de la famille Larchevêque. La police, peut-être, surtout si tu continues à rouler à cent kilomètres-heure dans une zone limitée à soixante-dix.

Malicieusement, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et vérifie qu'il n'y a rien à craindre.

— C'est bon, risque nos vies ! Pas l'ombre d'un gyrophare ni d'un Larchevêque.

Lizzie lève cependant le pied et opte pour une vitesse plus raisonnable.

— Nous avons réussi, tu y crois à ça ?

Sceptique, Lizzie me regarde en biais, d'une manière appuyée. Elle met en doute ma sincérité, et par là notre sécurité est en jeu. Elle devrait plutôt se concentrer sur la route, je lui en serais fort reconnaissant.

— J'admets que tu étais à deux doigts de tout foutre en l'air, et que là ils doivent se poser des questions, mais je suis prêt à parier ma chemise qu'ils n'ont rien capté.

— Tu ne portes même pas de chemise, bougonne-t-elle.

En d'autres circonstances, je prendrais un malin plaisir à lui répondre. Mais mon taux d'endorphine doit être au plus haut puisque je me sens serein.

— Mon plan était parfait.

Je m'écrase contre le dossier de mon siège, envahi par un déroutant sentiment de fierté, et lève la tête en lâchant un nouveau cri de joie. Putain, c'est trop bon ! Elle ne peut pas comprendre à quel point cela fait du bien lorsque le poids qui vous compresse la poitrine s'allège un peu. C'est comme finir un marathon plus rapidement que la fois d'avant, comme coucher avec une fille tellement sexy que tu doutes qu'elle soit réelle. En fait, non, c'est mieux que ça, mille fois mieux. Franchement, il y avait combien de chances que cette idée débile fonctionne ? Une sur un million ? Moins ?

— Mon plan, tu veux dire, rectifie Miss Ronchonne.

Grand seigneur, je vais lui accorder cette victoire. Parce que je m'en fous. Je m'en fiche d'avoir les genoux qui heurtent dans le tableau de bord à chacun de mes mouvements, ou que mes parents s'imaginent que Lizzie et moi, on enfile des perles. Ce qui compte c'est que la porte se soit ouverte, que les choses commencent à s'arranger et que mon père — c'est juste incroyable quand on y pense — ait pris conscience de qui je suis. Durant des

années, j'ai essayé de le convaincre que ma vie avait du sens, même si ce n'est pas celui qu'il lui aurait donné. Il ne m'a jamais entendu. Il aura fallu qu'une petite bibliothécaire sortie de nulle part, avec ses blagues de Toto et ses coups de gueule débarque pour que Gustave Larchevêque consente à réviser son jugement.

— Ton plan, certes. Pas la peine de vous enorgueillir, princesse ! À cinq mètres de la ligne d'arrivée, vous avez failli tout faire capoter. On va bien voir si quelqu'un me téléphone pour exiger un complément d'information.

Instinctivement, nos regards se posent sur mon portable que je viens d'extraire de ma poche. Je préférerais qu'elle se concentre sur la route. On s'attend presque à ce qu'il sonne, juste parce qu'on pense qu'il va le faire. Mais rien. Elle lâche un soupir de soulagement.

— Ils vont sans doute appeler, tu sais. Ne te réjouis pas trop vite.

— Je pourrais toujours dire que ma meilleure amie habite à l'autre bout de la France et que...

— Tu ne ferais pas une bonne avocate, la coupé-je. Et ta meilleure amie qui ne vit pas dans le coin aurait néanmoins la gentillesse de te prêter sa voiture ?

— Oh, râle-t-elle. Si quelqu'un te pose la question, on aura qu'à dire qu'elle te hait, on ne sera pas très loin de la vérité.

— Mais pour me détester, elle devrait au minimum m'avoir déjà vu une fois, tu ne crois pas ?

— Ce que tu peux être agaçant ! Tu veux absolument avoir raison, c'est ça ?

— C'est plutôt ta spécialité. Moi, je me contente de faire preuve de bon sens.

Mes épaules se détendent, et ma tête part en arrière. Je ferme les yeux pour inciter ma voisine à se taire.

— Je sais que tu ne dors pas, pas la peine de faire semblant.

— Chut... Laisse-moi savourer cet instant.

— Maintenant que ton problème est réglé, on pourrait peut-être réfléchir à la façon de gérer le mien.

Où se trouve le bouton « off » ? Je suis sûre qu'il y a un moyen de la débrancher pour que ses lèvres ne s'agitent plus et ne cessent de prononcer des mots contrariants tels que « projet », « plan » et « ennuis ». Elle ne perd jamais le nord, et encore moins son propre intérêt de vue. Lizzie commente le moindre événement du week-end, prépare le suivant, et parle, parle, parle. Même si je ne prends pas la peine de lui répondre, elle poursuit son monologue et mes pensées dérivent. Après ma phase euphorique, une fatigue intense me tombe dessus. Mes membres s'engourdissent, et le sommeil m'emporte loin des bavardages de Lizzie.

Chapitre 38

Je ne dors pas. Les chiffres lumineux de mon réveil me narguent ouvertement. Je ne cesse de me repasser les différents épisodes de notre week-end, en boucle. Mon disque dur interne est rouillé. Mon appréciation varie, oscille entre « tout s'est bien déroulé et mon petit cœur est toujours bien à sa place » et « c'est un cauchemar, je crois que je me suis fait avoir comme une débutante par ses beaux yeux noisette ». Je me retourne dans mon lit, histoire de ne plus voir qu'il est plus de 4 heures et que je dois me lever à 8 heures.

Pourtant j'étais sûre que je maîtrisais la situation.

Trajet réalisé sans encombre. Il faut dire que M. Alex ne m'a pas trop dérangé, enfin à part ses ronflements bien sûr. Il a dormi tout le temps, n'a pas écouté un traître mot que j'ai pu prononcer. J'ai donc pris un malin plaisir à le secouer pour le réveiller. Je l'ai déposé devant sa porte, l'ai salué de la main et ai accepté sans broncher son « À samedi alors ». J'ai aussitôt démarré, un brin contrariée par son manque d'implication. Tranquillement, j'ai conduit jusqu'à chez moi. Sans les habituels bouchons du dimanche soir pour me ralentir. Et je n'ai même pas galéré pour trouver une place en bas de mon immeuble. Et le fin du fin, j'ai même réussi mon créneau du premier coup. Un sentiment de toute-puissance m'a donc naturellement envahie alors que j'extirpais ma valise du coffre. Nous avons survécu, triomphé. Et les efforts du père d'Alex à son égard étaient un bonus non négligeable. J'avais géré ma part du contrat, Alex remplirait la sienne dans quelques jours et nous serions quittes. Mon « petit » mensonge resterait sans conséquence. Pas de quoi se mettre la rate au court-bouillon, comme aurait dit ma grand-mère. Voilà une affaire rondement menée. Une bonne nuit de sommeil réparatrice, et je serais prête à affronter une nouvelle semaine. Pourtant à peine le seuil de ma porte franchie, un caillou s'est glissé dans ma chaussure et mon sourire d'autosatisfaction a disparu de mes lèvres. Le silence m'a frappée. Et mon havre de paix s'est soudain transformé en grotte lugubre. Après un week-end passé dans le bruit et les conversations, j'ai essayé de me rassurer en me disant que c'était normal d'avoir le blues. C'est comme après une fête d'anniversaire quand tous les

copains sont venus faire la java, leur départ entraîne invariablement un épisode de déprime, accentué par le trop-plein de vaisselle dans l'évier et d'alcool dans le sang. J'ai posé ma valise, et pour chasser ce sentiment désagréable, il n'y avait pas trente-six solutions. Il fallait que je me bouge les fesses. Thé, Aretha et Darcy. Malgré mon tiercé gagnant, je n'ai éprouvé aucun réconfort. Ma boisson manquait de goût, Aretha s'époumonait en vain et Darcy avait toujours aussi mauvais caractère. Je n'ai pas trouvé le courage de téléphoner à Anjali et je me suis traînée, sans conviction, jusqu'à mon lit. Dormir, oublier et repartir du bon pied.

Et donc me voilà, près de cinq heures plus tard, à me tourner et à me retourner.

J'en viens même à me demander si je ne devrais pas me lever et attaquer la réorganisation de ma bibliothèque. Remettre de l'ordre dans mon appartement pour remettre de l'ordre dans mes pensées. Si cela était possible, je décrocherais ma tête et la déposerais sur une des étagères, entre *Mon cerveau n'est jamais en repos* et *Trituration de neurones pour les nuls*. Et le pire, c'est que je ne sais même pas pourquoi je me retrouve dans cet état. Ce n'est pas comme si... Je préfère ne pas compléter cette phrase. En désespoir de cause, je me traîne jusqu'à mon divan, y échoue et zappe. L'abrutissement ultime : les émissions télévisées de la nuit.

Le réveil a été dur, la matinée a été dure, l'après-midi l'est tout autant. Mes pieds ont consenti à me porter d'un endroit à l'autre, mais mes bâillements intempestifs, mes yeux cernés de noir et mon teint blafard ont eu tôt fait d'inquiéter Muriel. Même Géraldine s'est fendue d'une remarque aimable, selon ses critères : « Lizzie, tu as une mine de déterrée, tu fais peur à voir. » Le mode zombie a cependant ses avantages, mes collègues m'ont fiché la paix et m'ont permis de piquer un petit roupillon dans l'arrière-salle, en l'absence de Nathalie. Promis ce soir, dès que je rentre, je dors. Les nuits blanches, ce n'est plus de mon âge, encore si je les avais passées à m'envoyer en l'air, ça aurait été pour une bonne raison, mais ce n'est pas le cas. Loin s'en faut.

— À demain, les filles...

— Prends soin de toi surtout, m'enjoint Muriel.

Je n'entends même pas le sarcasme de Géraldine, puisque j'ai déjà poussé la porte de la bibliothèque, sans attendre son « bonsoir ». Je lève les yeux, et Anjali se tient devant moi. Le repos, ce sera pour plus tard.

— Toujours vivante ? Je suis surprise.

— Désolée, j'étais vraiment épuisée hier...

Et si j'osais, je t'avouerais que je le suis encore parce que j'ai passé la nuit à penser à Alex. Un sourire d'excuse se glisse sur mes lèvres et essaie de charmer Anjali. Sceptique, cette dernière lève un sourcil.

— Je vais faire semblant de te croire.

— Merci.

Anjali m'emboîte le pas, alors que je me dirige vers sa voiture que j'ai garée un peu plus loin.

— Tu es culottée, tu aurais pu venir en métro quand même.

— Mais je suis fatiguée, protesté-je mollement.

À regret, je lui tends sa clé. Ce matin, j'ai hésité entre mon mode de transport habituel, mais la clé d'Anjali a tinté au fond de ma poche et a crié : « Utilise-moi, utilise-moi ! » Je me suis montrée faible, j'ai cédé. Voyant que ma main refuse de lâcher la clé, elle me l'arrache vivement.

— Et maintenant, je veux tout savoir ! lance Anjali gaiement.

— Tout ?

— Tout.

Son ton et son regard sont explicites, sa curiosité ne sera satisfaite que lorsque j'aurai posé mon âme et mes tripes sur la table. Le plus vite possible de préférence. Ma meilleure amie est aussi curieuse que je le serais si elle n'était pas en couple et éperdument amoureuse de Florian. Depuis quelque temps, j'ai revu mes exigences à la baisse. Nulle envie de connaître en détail leurs pratiques sexuelles, surtout quand on a fait comme moi, plus ou moins vœu de célibat (jusqu'à ce que le prince charmant frappe à notre porte).

— Tout s'est bien passé ?

— Oh là là, si tu savais...

— Justement je ne sais rien, car tu ne m'as rien raconté, m'accuse-t-elle.

Anjali croise les bras sur sa poitrine, comme si elle boudait. J'avais promis de lui téléphoner après mon retour, mais je me suis fendue d'un SMS : « Je suis venue, j'ai vu, j'ai survécu. Trop épuisée pour parler. Une soupe et au lit. Ne m'en veux pas, ma belle, mais juré, on s'appelle demain. » Cette promesse du soir ne l'a nullement convaincue, elle me connaît. Ce qui est pénible quand on a une meilleure amie, c'est qu'elle sait très bien que je me serais défilée avec une énième excuse. Si elle ne s'était pas pointée, comme une fleur, devant la bibliothèque. Toutes mes stratégies lui sont connues, il est peut-être temps que je me trouve une nouvelle amie. Même si je doute d'en dénicher une très facilement. Je devrais peut-être déposer une petite annonce dans la feuille de chou locale : « Jeune femme charmante et intelligente cherche meilleure amie, modèle récent, compétences souhaitées : écoute bienveillante, curiosité limitée, conseils avisés. »

La détermination farouche se lit dans les yeux sombres d'Anjali. Son air ne me dit rien qui vaille. Elle a bien l'intention de me tirer les vers du nez avant que je ne me dérobe à nouveau. Mon cerveau embrumé ne trouve pas le moyen immédiat d'échapper à son interrogatoire.

— Mais il ne s'est rien passé de spécial... m'empressé-je de préciser.

Face à son regard instigateur, je tente de me raccrocher aux branches. Pourquoi suis-je incapable de me taire quand cela s'avère nécessaire ? Elle ne va pas me lâcher et ma réponse n'étanchera pas sa soif de potins.

— Sa famille a failli plus d'une fois découvrir le pot aux roses. Tu sais, son père...

— Quand je disais tout, je pensais surtout à toi et à ton motard sexy...

Je manque de m'étouffer.

— Mon quoi ?

— Ne fais pas l'innocente.

— Tu risques d'être déçue.

— Dis toujours.

Je puise dans mes ultimes ressources pour soutenir son regard sans trembler. Si Anjali découvre que nous avons échangé notre salive, je ne donne pas cher de ma peau. Elle m'accablera d'une leçon de morale qui

n'aura rien à envier à celle de Mme Bayard mère. La meilleure stratégie, à mon sens, est de la noyer sous un flot d'informations. Elle me priera d'abrégé le récit de notre opération commando, étoffé de nombreuses digressions dont j'ai le secret. Elle va regretter sa demande, c'est moi qui vous le dis. Avant la fin de la soirée, elle saura tout. Sauf l'essentiel. Ni vue ni connue, je t'embrouille. Le regard d'Anjali quitte, finalement, le mien pour se poser sur son véhicule. Avant de grimper dedans, elle décide d'en faire le tour lentement et méticuleusement. À la liste des aptitudes recommandées, j'ajouterais « croire son amie au lieu de remettre sa parole en doute ». Je peux jurer, main levée, que je n'ai ni abîmé ni sali sa jolie Clio. J'y ai fait attention comme à la prune de mes yeux, c'est dire.

— La confiance règne, déclaré-je.

Agacée, j'attends que mademoiselle achève son état des lieux.

— Depuis que tu as décidé de rouler sur ton jean, je me pose de sérieuses questions à ton sujet et je préfère rester prudente.

Je lui tire la langue. Après avoir inspecté l'extérieur, elle se concentre sur l'intérieur de l'habitacle. Sa maniaquerie dépasse l'entendement. Non, mais franchement ! Elle pousse le vice jusqu'à arpenter la banquette arrière à quatre pattes. Si elle continue à traquer le moindre grain de poussière, je lui offrirai une loupe pour son anniversaire, ou un déguisement de Sherlock Holmes.

— Tu peux m'expliquer ce que tu fabriques ?

Elle m'adresse un regard « Tu sais très bien ce que je cherche », alors que je n'en ai absolument aucune idée. Je soupire bruyamment.

— Puisque cela semble t'inquiéter, laisse-moi te rassurer. Je n'ai pas posé mes pieds sur les fauteuils et encore moins ceux situés à l'arrière. J'ai conduit prudemment et nous n'avons rien mangé dans ta voiture. Satisfaite ?

— Tes pieds peut-être, mais les autres parties de ton anatomie ?

Non, mais elle est sérieuse, là ? Je lui jette un regard en biais. Elle l'est. Je m'offusque. Sous le choc, je ne suis capable que d'arrondir ma bouche, mais aucun son n'en sort. Le poisson hors de l'eau dans toute sa splendeur cherche son souffle, et une repartie cinglante. Je suis déçue, terriblement

déçue. Je secoue la tête frénétiquement. Moi qui croyais qu'elle me connaissait. Changer de meilleure amie va réellement s'avérer nécessaire et urgent. Elle imagine que je me suis envoyée en l'air avec Alex sur la banquette arrière. On va où, là ?

— Tu es tellement loin du compte.

— Vraiment ? ricane-t-elle.

C'est quoi cette nouvelle manie de mettre en doute le moindre mot que je prononce.

— Je n'ai pas couché avec Alex dans ta voiture.

Je détache chaque syllabe de façon à ce qu'elle comprenne bien.

— Et ailleurs ?

Je suis stupéfaite. Ce qu'elle peut être pénible quand elle s'y met ! On dirait un mec. Je devrais la planter, là, elle et ses pensées lubriques et partir en courant. Mon canapé n'a pas eu de mes nouvelles depuis plusieurs heures, je dois commencer à lui manquer. Cependant, malgré la colère qui grandit en moi, je me glisse sur le siège passager, où hier encore la haute silhouette d'Alex se tenait. Je frémis. Anjali a un sourire entendu, je fuis ses yeux inquisiteurs alors que mes joues rosissent légèrement. Effet du froid, bien sûr et non des idées de débauche qu'Anjali vient de réveiller en moi.

— Tu m'énerves.

Ostensiblement, je me détourne d'elle et colle mon nez à la vitre, alors qu'elle démarre la voiture dans un éclat de rire.

— Tu devais être trop occupé avec ton bel Apollon pour te soucier de faire le plein ! s'amuse-t-elle, en constatant que le niveau de la jauge est au plus bas.

Décidément, elle n'a pas écouté un traître mot de ce que je lui ai dit. La soirée va être longue.

— Tu te fais une fausse idée de lui. Et de moi aussi.

— C'est ça, je me trompe sur toute la ligne, ironise-t-elle.

J'imagine très bien l'image qu'elle a dû se façonner de mon motard, un mélange entre Johnny Depp et Julien Doré, un mâle sexy en diable, avec un

côté rebelle, juste ce qu'il faut pour avoir un charme mystérieux et en même temps un homme prêt à rentrer dans le droit chemin.

— Tu as bien raison de t'amuser, tu sais.

Je soupire. Son cas est désespéré.

— Mais qu'avez-vous fait de ma meilleure amie ? Anjali, Anjali, t'es où ?

Je regarde à droite et à gauche, fais mine de la chercher jusque dans la boîte à gants. C'est à son tour de me tirer la langue. Qu'elle peut être puérile !

— Je n'ai aucune envie d'un plan de ce genre-là ; ce n'est pas moi, ça.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as déjà essayé ? me taquine-t-elle.

— Je n'ai jamais fumé un joint, ni sauté en parachute, ni participé à une rave-party, et je devrais tester, selon toi ?

— Je ne t'encourage pas à faire n'importe quoi, mais tu ne devrais pas fermer ta porte à l'amour.

— S'envoyer en l'air avec un mec qui change de nana comme de chemise, je n'appelle pas ça une bonne idée. Le sexe sans amour, c'est un peu comme un gâteau au chocolat sans sucre, ou pire sans chocolat. Absolument sans intérêt, assuré-je.

Je suis convaincue du bien-fondé de ma théorie. Alex ne cherche pas l'amour, il me l'a clairement fait comprendre. Du sexe facile avec une fille facile de préférence. Aux yeux plissés d'Anjali, je la devine en pleine réflexion.

— Il n'y a rien entre lui et moi, et il n'y aura jamais rien, c'est moi qui te le dis. Je veux plus, tellement plus, et ce n'est pas un mec tel que lui qui pourrait me l'offrir.

Je lui tais nos baisers, elle ne comprendrait pas. J'ai cédé à la tentation, mais je me suis reprise. À temps. Dans ma tête, je me rejoue le film, et me donne le beau rôle. J'oublie que c'est moi qui ai quémanté le premier baiser, provoqué le second. En revanche, pour le troisième, on va estimer que les torts sont partagés. Penser à ses lèvres sur les miennes fait naître sur ma peau des picotements et réveille en mon ventre un désir inassouvi.

— Je suis contente de te l’entendre dire. Tu sais que je t’aime, n’est-ce pas ?

Anjali m’adresse un sourire pour le moins énigmatique. Que va-t-elle encore m’annoncer ?

— Alex et moi, ce n’est qu’un mensonge. J’ai besoin d’un homme vrai, de...

— Paul ? suppose-t-elle.

— Oui, c’est ça, d’un Paul.

Elle approuve mon choix. Le sourire d’Anjali se fait plus large encore, et quand Anjali me sourit, je me sens prête à affronter toutes les épreuves de la vie. Même une soirée avec ma meilleure amie et son amoureux.

Chapitre 39

— Qu’as-tu fait d’idiot ? m’interpelle Florian.

Comme toujours, il annonce la couleur. Jamais il ne vous accueillera avec un traditionnel « bonjour, comment vas-tu ? ». Ce n’est pas son genre. Il a toujours une blague à raconter, une question surprenante à poser ou une remarque déroutante à formuler. Il claque deux baisers sonores sur mes joues, et me serre dans ses bras, comme s’il ne m’avait pas vue depuis des mois. La plupart des gens attendraient bien cinq minutes avant de chercher la petite bête, ou plutôt cinq shooter de tequila. Mais pas Florian. Non Florian, lui, ne tourne pas autour du pot. Anjali et Florian forment un couple pour le moins atypique, lui, le frêle rouquin, et ses taches de rousseur, et Anjali, l’Indienne aux longs cheveux, à la peau dorée et aux yeux noirs. Je n’aurais pas parié un sou sur ce prétendant. Selon Anjali, l’homme idéal devait mesurer un mètre quatre-vingt-dix, pratiquer assidûment le rugby et arborer des muscles d’acier. Et pourtant c’est de Florian qu’elle est tombée follement amoureuse.

— Rien, réponds-je.

Mon ton manque de conviction.

— Pas à moi.

Florian, le comique de service, secoue son index et m’adresse un sourire complice. Il ne lâchera pas l’affaire.

— Quand j’avais quinze ans, j’ai avalé une poignée de piments, croyant que cela me donnerait un regain d’énergie pour gagner le cross du collège. Ce n’est pas une bonne idée. Je ne te le conseille pas. Et puis un jour, avec Anjali, on a voulu faire du camping et avons décidé de descendre mon lit dans le salon. À mi-escalier, nous nous sommes octroyé une petite pause et avons appuyé le matelas contre le mur. Ce n’était pas le mur, et la fenêtre était ouverte. Je suis tombée du premier étage.

— Heureusement, il y avait le matelas.

— Oui, heureusement, sinon tes parents auraient pu me servir en crêpe à leurs clients.

— Qu'est-ce que tu racontes ? intervient Anjali.

Elle a finalement trouvé une place où se garer.

— J'évoque mes exploits de jeunesse.

— Le ridicule ne tue pas, assure-t-elle.

— N'est-elle pas la plus belle femme que tu aies vue de ta vie ?

Les bras de Florian s'ouvrent en grand pour accueillir celle qu'il couve d'un regard enflammé. Il la fait basculer et la renverse d'un baiser digne d'une star de cinéma, devant les premiers clients.

— Et aujourd'hui, aucune folie ?

Je secoue la tête.

— C'est dommage. Mais la journée n'est peut-être pas fichue, il reste encore quelques heures jusqu'à demain matin.

Galamment, Florian nous offre à chacune le bras et nous mène à une table ronde joliment dressée pour quatre dans un coin. Prévenant, il me tire une chaise, et m'invite à m'asseoir.

— Si madame veut bien se donner la peine.

J'obtempère, et prends place en face de mes deux amis. À peine sommes-nous installés qu'un serveur dépose devant nous d'extravagants cocktails surmontés de fruits, de bonbons et de petits parasols en papier colorés. Il faut bien qu'il y ait un avantage à être le fils du patron, et celui-ci est bien loin d'être négligeable.

— Et toi, Florian, qu'as-tu fait d'idiot aujourd'hui ?

Lentement, ce dernier se penche vers la table, nous incite à nous baisser, vérifie que nul ne pourra entendre un mot, même en tendant l'oreille.

— Ce matin, je pars à pied. Et là, deux gars, cagoulés, sortent d'une épicerie, en courant. Mon instinct me dit qu'il se passe un truc louche. Pas besoin d'avoir vu ceux cent cinquante épisodes des *Experts* pour savoir que deux types masqués qui ont le feu aux fesses, ce n'est pas normal. Dans un seul élan, je me jette sur un des mecs, pas le grand baraqué, mais sur celui maigrichon qui l'accompagne et...

— Ne me dis pas que tu as arrêté un braqueur, m'esclaffé-je.

— Pas un, réplique-t-il d'un ton on ne peut plus sérieux, mais deux.

Il plaisante, là, non ? Incertaine, je me tourne vers Anjali qui se contente de hausser les épaules. Si même sa propre petite amie ignore si c'est du lard ou du cochon, je ne suis pas sortie de l'auberge. La question à un million d'euros : Florian mérite-t-il l'oscar du meilleur acteur ? Mon regard suspicieux fouille le sien à la recherche de la vérité. Il est doué, le bougre.

— En sautant sur l'un des gars, il a bousculé son acolyte qui s'est, lui aussi, écrasé sur le sol.

— Tu te moques de nous ? l'interroge Anjali.

En guise de réponse, il lui prend la main et embrasse tendrement sa paume.

— Je n'oserai pas, affirme-t-il.

— Eh ben dis donc, je ne savais pas que je sortais avec Bruce Willis.

— Tu ne crois pas si bien dire, mon ange. Je suis le policier le plus catastrophique du monde, quand j'arrête les types, ce n'est pas car je suis bon, mais parce qu'ils ont cessé de courir.

— Hein ?

— C'était un tournage pour un court-métrage, et mes deux voleurs deux étudiants de cinéma.

Nos rires fusent ; Florian, sans se vexer, joint le sien. Les larmes me montent aux yeux, et mes côtes en deviennent douloureuses.

— Ils m'ont quand même applaudi.

— Excuse-moi, mon chéri, c'est juste trop... trop...

Mais Florian est loin de prendre la mouche, je crois même qu'il rit plus fort que nous. En tout cas, si fort que mon téléphone portable a bien dû s'égosiller trois minutes dans ma poche avant que je ne puisse entendre la sonnerie. Prête à raccrocher au nez de cet empêcheur de rigoler en rond (je sais, je sais, je m'accorde certaines libertés avec les expressions françaises), surtout que je suis quasiment sûre de savoir de qui il s'agit (ça commence probablement par « ma » pour se terminer par « man »), je ne risque pas de me servir de pincettes. Mais ce n'est pas elle. Le nom d'Alex vient de s'afficher.

— Je reviens, préviens-je mes deux amis. Il faut absolument que je réponde.

Bon, je sais que j'en fais des tonnes, mais c'est plus fort que moi. Mon cœur s'emballe, et un vent de panique s'insuffle dans mes gestes, alors que je m'éloigne de la table. Pourquoi m'appelle-t-il ? Que se passe-t-il ? En une poignée de secondes, mon rire s'est envolé et mon estomac est noué.

— Allo ?

— Lizzie, tu es où ?

Pas un « bonjour », ni un : « Comment vas-tu ? Ta journée a été bonne ? » Sa question me met mal à l'aise. Pourquoi veut-il savoir où je me trouve ? Il a prévu d'envoyer un tueur à gages m'éliminer, car il estime que je n'ai pas rempli ma part du contrat ? Le manque de sommeil me fait perdre les pédales, et toujours quand je déraile, la meilleure défense est l'attaque.

— Tu me fliques ou quoi ? répliqué-je, d'un ton un poil plus agressif que souhaité.

— Pas du tout, me rassure-t-il. J'ai juste besoin de te parler...

Il n'en faut pas plus pour que mon imagination ne s'enflamme et je ne réponde rien, trop occupée à jouer dans ma tête la plus improbable des conversations.

— Tu es toujours là ?

— Oui, pardon. Je suis dans le 12e, au *Canard à trois pattes* avec...

— J'arrive, me coupe-t-il.

S'il m'avait laissé finir ma phrase, il aurait su que je n'étais pas seule, mais avec Anjali et Florian, et que je n'avais pas très envie d'entendre ce qu'il avait à cœur de me dire. Je frémis, et me frotte le visage. Calme-toi, Lizzie, sois raisonnable. Il est temps de mettre en application ce que tu appris ce week-end et de prouver que tu es une grande comédienne, en cachant ta nervosité et les battements frénétiques de ton cœur.

— Me revoilà. Ce n'était que...

Un homme est assis à notre table, et cet homme est Paul. Il ne manquait plus que lui.

Chapitre 40

— Que fais-tu là ?

Je reconnais qu'il y a des façons plus aimables d'accueillir celui à qui on a décidé de confier son bonheur futur. Paul, sans se départir de son sourire, se lève prestement et caresse mes joues de deux tendres baisers.

— C'est moi qui l'ai invité, c'est une bonne idée, non ?

Fière d'elle, Anjali m'adresse ce que dans le jargon amical on appelle un « clin d'œil complice », mais qui me met au supplice. J'ai beau avoir perfectionné mon talent inné pour le mensonge, il ne faut peut-être pas non plus surestimer mes capacités. Gérer un homme, c'est déjà compliqué, mais en gérer deux en même temps, cela tiendrait du miracle que j'y parvienne. Paul attrape mon regard. Ses yeux bleus ont la douceur d'un ciel d'été.

— Je suis ravi de te voir, assure-t-il avant de se rasseoir.

Sa sincérité est désarmante. Et reposante, au milieu d'une semaine qui ne l'est guère.

— Moi aussi.

— On allait commander, que prendras-tu ? m'interroge Paul.

J'hésite à répondre une salade verte, histoire de me la jouer séductrice qui picore du bout des lèvres, mais mon ventre m'appelle au secours et refusera de se satisfaire de trois feuilles de laitue.

— Choisis pour moi, lancé-je malicieusement.

Saura-t-il relever le test du restaurant ? Fera-t-il un pari original, hasardeux, risqué ou traditionnel ? Pendant qu'il parcourt la carte des yeux, j'étudie les traits de son visage, me concentre sur la fossette qui creuse ses joues rasées de près, le pli qui barre son front. Paul ne porte pas encore les marques de l'âge, et garde une allure très estudiantine. Ses cheveux châains aux nuances de blonds me donnent envie de passer une main dedans pour les ébouriffer. Discrètement, je sors mon téléphone de ma poche.

— À qui écris-tu ?

En moins d'une seconde, Anjali m'a grillée et a souligné mon impolitesse. Paul relève le nez du menu et me jette un coup d'œil curieux.

— À...

La vérité, rien que la vérité. Je déglutis. Point de départ d'une relation. Il comprendra que ça ne compte pas, que ce n'est qu'un jeu sans conséquence.

— À ma mère.

Aucune envie de prendre le risque. Malgré le regard suspicieux d'Anjali, je tape rapidement mon message pour Alex et le lui envoie. Il ne me reste plus qu'à croiser les doigts pour qu'Alex reçoive mon SOS et ne vienne pas mettre son grain de sel dans mes affaires. L'arrivée du serveur m'offre une diversion bienvenue. Sans surprise, Florian opte pour un plat du jour, Anjali un poisson avec une sauce relevée.

— Et pour vous ?

— C'est monsieur qui commande pour moi.

— Nous prendrons deux spécialités.

— Très bon choix, madame ne sera pas déçue.

— Tu aimes bien le canard au moins ? m'interroge Paul, un brin inquiet.

Ma main rassurante se pose sur la sienne. Il a opté pour une valeur sûre, un classique de la gastronomie française, le plat qui a fait la réputation de la maison. Pendant une fraction de seconde, j'entrevois ce que pourrait être une vie ensemble. La certitude de trouver ses bras pour m'y blottir, de partager nos soirées de lecture, le réconfort de son sourire.

— J'aime beaucoup.

Paul semble soulagé d'avoir réussi la première épreuve.

— Savez-vous que l'orange a des vertus aphrodisiaques ? intervient Florian, sur le ton de la confiance. C'est pour cette raison que mon père en ajoute une touche dans la plupart de ses recettes.

— N'importe quoi, répliqué-je.

— Quoi, tu remets ma parole en doute ? s'offusque théâtralement Florian.

— Oui, je pense que tu ne racontes que des bêtises.

— J'en fais plus que je n'en avoue, mais tu ne perds rien...

— Bonsoir.

La voix grave d'Alex percute mes oreilles, et m'arrache un frisson qui remonte lentement le long de mon échine. Il est dans mon dos. Dans deux secondes, je vais me mettre à suer à grosses gouttes. Transpiration et rougeurs sont les signes incontestables chez moi du triomphe de la panique. J'avale une grande gorgée de cocktail, avant de me retourner vers lui. Mes yeux se lèvent vers les siens, et les accrochent. Alex sourit, de ce sourire énigmatique du vilain garçon qui prépare un mauvais tour. Ma bouche asséchée peine à lui répondre.

— Bonsoir, Alex.

— Alex, le « Alex » ? s'étonne Anjali.

Si on pouvait mesurer l'écarquillement des yeux d'Anjali, je crois que nous serions tous surpris de son incapacité à dissimuler ce qu'elle ressent.

— Je constate que tu lui as parlé de moi, s'amuse Alex.

Florian se lève, et prévenant, lui attrape une chaise.

— Le « Alex » viendra bien manger un bout avec nous ? demande gaiement Florian.

Il se présente, serre la main qu'Alex lui tend et l'invite à se joindre à nous. Sans se faire davantage prier, Alex s'assoit entre Florian et moi.

— Bonsoir, moi c'est Paul.

Et moi je suis la pauvre débile qui a pensé que tout allait bien se passer.

— Ah, le fameux Paul.

Alex m'adresse un clin d'œil lourd de sous-entendus, et je déglutis péniblement.

— Comment ça, le fameux Paul ? Tu m'éclaires ?

Bien sûr, Paul se tourne vers moi et attend des explications somme toute, légitimes. Si j'étais courageuse, je prendrais la décision, que dis-je le risque de lui dévoiler mes sentiments. En un mot, je mettrais un terme à cette comédie. Le « ça passe ou ça casse » qui a déjà fait ses preuves. Au moins je serais fixée. S'il se lève de table sans avoir mangé son canard à l'orange, c'est qu'il est particulièrement en colère contre moi ; dans le cas contraire, il

me restera une chance d'arranger la situation. Je sais que c'est ce que je dois faire, et pourtant je ne le fais pas. Super Lizzie n'est plus que Lizzie-la-méga-trouillard. Je devrais mettre mon cœur à nu entre la poire et le fromage, entre les blagues de Florian, les clins d'œil d'Anjali et les sarcasmes d'Alex. Cela me semble un peu compliqué. Jeudi, lors de notre dîner, ce sera le bon moment. Il me reste deux jours pour faire le tri de mes sentiments, je devrais m'en sortir. Une nouvelle nuit blanche se profile à l'horizon. Je n'ai pas le temps de formuler ma réponse qu'Alex prend à nouveau la parole.

— Lizzie m'a beaucoup parlé de toi, et m'a confié à quel point elle avait hâte de te revoir. Vous avez prévu de dîner ensemble bientôt, il me semble, non ?

Mais il ne peut pas se taire, celui-là ! Je ne lui ai rien demandé. Si mon regard jetait des éclairs, il se transformerait instantanément en un tas de cendres que je balaierais d'un geste de la main. Bon sang de bois, tout le week-end, il s'est permis de me subtiliser mon téléphone et de lire mes SMS. Et aujourd'hui, il sert à quoi d'avoir un portable dernier cri si on ne prend pas la peine de l'utiliser ? Je lui donne un violent coup de pied dans le tibia. Fini les messages subliminaux que son cerveau de mâle est incapable de déchiffrer. Là, c'est clair, non soumis à l'interprétation. « Tais-toi, homme, si tu tiens à la vie. La prochaine fois, mon pied ne ratera pas sa cible et tu pourras dire adieu à tes futures parties de jambes en l'air avec des inconnues. Ce sont mes sentiments, je choisis ou non de les poser sur la table. »

Un sourire se faufile sur ses lèvres, ses doigts frôlent les miens et mon souffle se coupe. Je crains de retirer ma main et le laisse glisser la sienne dessus. J'achève mon verre, priant pour que l'alcool me donne le courage et la force nécessaires pour survivre à cette soirée. Coincée entre mon mensonge et ma vérité, je n'ose me tourner ni à droite ni à gauche. Je suis cernée par le danger. « Qu'as-tu fait de plus fou aujourd'hui ? » Voilà, mon Florian, tu as ta réponse, satisfait ? Alex appuie sa main sur le dossier de ma chaise, et se penche vers mon oreille. Je sens son souffle chaud sur ma peau.

— Tu pourrais me dire merci, Lizzie chérie, me susurre-t-il.

— Même pas en rêve, répliqué-je entre mes dents serrées.

Il a la bonne idée de ne pas poursuivre la joute verbale.

— Ça va ? m'interroge Paul.

Je me tourne vers lui, lui adresse un sourire forcé en réponse à son ton plein de sollicitude.

— Tout va bien, j'ai juste hâte de...

Il se suspend à mes lèvres, attend patiemment la fin de ma phrase. Je sens la douce pression de ses doigts sur ma peau.

— J'ai un peu mal à la tête, je crois. Ça ira mieux quand j'aurai mangé.

Je n'en pense pas un mot, mais en tout cas, ça ne pourra pas être pire une fois le ventre plein.

— Alex, j'ai une question à te poser, s'exclame Florian en frappant la table de ses mains. Quelle est la plus grande folie que tu aies faite par amour ?

— Quoi ?

— Ne cherche pas, il est toujours comme ça, lance Anjali en frottant la joue de Florian, avec un regard rempli de tendresse.

Si elle se moque souvent de son côté atypique, de ses blagues oiseuses et décalées, je sais qu'au fond c'est aussi pour cette raison qu'elle a craqué pour lui. Parce qu'il était différent, charmant, extravagant. Parce que dans les coups durs, son humour a fait ses preuves. Parce qu'on a tous besoin d'un peu de folie dans ce monde gris. Leur amour est une véritable bouffée d'oxygène. Je suis jalouse, oh purée, je suis jalouse. Mais non, pas parce que Florian m'aurait tapé dans l'œil, ce n'est pas du tout mon genre. Je voudrais juste sentir moi aussi une douce caresse sur ma joue, un regard tendre posé sur moi. Je dois laisser à Paul une chance d'être cet homme.

— Je t'avoue que c'est déjà une folie d'aimer. Je crois qu'il n'y a rien de plus risqué en ce monde.

— Ça et mentir à sa mère, complète Anjali.

Je lui donne un coup de pied, enfin j'essaie. Mais mon pied se contente de heurter celui de la table et je lâche un petit cri de douleur.

— Sinon, une fois j'ai sauté en parachute.

— Pour une fille ? interroge Paul, mu par une curiosité soudaine.

— À cause plutôt. Mais en fait, c'est...

L'arrivée du serveur coupe Alex dans son élan narratif. Florian lui vient naturellement en aide.

— Tu fais toujours ça ? questionne Alex, surpris.

— C'est le restaurant de ses parents, on est à la maison ici, répond Anjali, à sa place. Sauf qu'on y mange mieux.

— Hé, proteste Florian.

Il dépose une assiette fumante de canard à l'orange devant Paul et moi. L'eau me vient immédiatement à la bouche.

— Elle a totalement raison, je suis sans doute le plus mauvais cuisinier autour de cette table.

Florian ne se vexe pas, au contraire, il s'en amuse. Je ne connais personne d'aussi peu susceptible.

— Je ne fais pas de la grande bouffe, mais personne n'est jamais mort, assure Alex, fièrement.

— Pour ce que tu en sais, ajouté-je, malicieusement.

— Demande à Gombo ou à Lola, et tu verras ce qu'ils en pensent.

— Je le ferai, et je parie qu'eux ne me baratineront pas.

— Tout le monde ment, rétorque-t-il.

L'éclat de ses yeux a changé. Si j'y lisais l'amusement trente secondes auparavant, désormais, une lueur de défi l'anime. Je déglutis.

— Tu as raconté des histoires aujourd'hui, méchant garnement ? le taquine Florian.

Sans demander l'avis à personne, ce dernier sert le vin rouge et remplit les verres à ras bord.

— Aujourd'hui, pas spécialement, quoique...

Mes nerfs lâchent, la panique prend le pas sur la raison. Je voudrais me jeter sur lui, enfoncer mes ongles dans son visage et lui arracher son rictus nauséabond. Je pourrais aussi le mordre. À quoi joue-t-il ? N'en a-t-il pas assez de me torturer psychologiquement ? Ça doit lui plaire de me faire

sortir de mes gonds, que je me sente comme une petite souris à l'agonie ? Je commence à suer. À grosses gouttes.

— D'ailleurs, à ce propos, Lizzie pourra sans doute en parler mieux que moi.

Soudain, je manque d'air et tombe littéralement de ma chaise. Paul s'empresse pour m'aider à me relever et à me rasseoir.

— Ne t'inquiète pas, un petit vertige, rien de plus. Il faut vraiment que je grignote un truc.

Et pour confirmer ce que je viens de dire, je plante ma fourchette dans une pomme de terre sautée et la porte à mes lèvres. Rassuré, tout le monde commence à manger. Cette tactique marche toujours, je l'ai utilisée un certain nombre de fois quand j'étais au collège. Selon son humeur, le professeur s'inquiétait ou s'énervait, mais dans tous les cas, il oubliait qu'il était en train de m'interroger et que je n'avais pas répondu à sa question. La dispersion a fonctionné. Je croise le regard d'Anjali qui n'est pas dupe et secoue la tête, consternée. Elle devrait comprendre qu'Alex ne me laisse pas le choix. Sans la moindre discrétion, elle se tourne vers Alex et l'étudie. Puis elle m'observe intensément et me sourit. Un sourire qui fait peur, qui n'atteint même pas ses yeux. Un sourire qui me donne envie de fuir à l'autre bout de la France, si je ne craignais pas qu'elle se lance à ma poursuite et me retrouve.

— Lizzie, pourrais-tu me suivre dehors ? J'ai deux mots à te dire.

Chapitre 41

— Es-tu folle ? me questionne Anjali. Ma parole, Elizabeth Bayard, tu as complètement perdu la tête !

Anjali me secoue fortement par les épaules au point de me faire claquer les dents. Lorsque Anjali me donne du « Elizabeth » agrémenté de mon nom de famille, je sais qu'elle est inquiète. Ou en colère. Quel que soit le sentiment qui prédomine, je ne vais pas tarder à en être informée. Avant que je n'aie eu le temps de lui hurler dessus : « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu veux ma mort ou quoi ? », la méchante m'adresse un sourire entendu, reprend le fil de la conversation comme si de rien n'était alors qu'elle vient sans doute de me luxer l'épaule. Et après c'est moi qu'elle ose traiter de « folle ». Elle plante ses grands yeux noirs dans les miens.

— Pas besoin de me dire merci.

— Je n'en avais pas l'attention, rétorqué-je.

Je soutiens son regard, et cherche à lui montrer mon énervement. Cependant, je laisse tomber rapidement la phase : « Je suis très en colère, car tu m'as secouée comme une bouteille d'Orangina. » Je suis incapable de lui en vouloir bien longtemps, Anjali est plus forte que moi à ce petit jeu-là.

— Comme ce garçon t'a fait complètement perdre la tête, il est de mon devoir de te remettre les idées en place, assure-t-elle. Alors, surtout, si tu as besoin que j'intervienne encore une fois, n'hésite pas !

— Je vais très bien. Merci.

Je cherche à nier l'évidence, elle m'interrompt aussitôt, courroucée. Et elle ne simule pas.

— Ne me mens pas, pas à moi, Lizzie ! Je ne te reconnais pas. Qu'est-ce qu'il y a entre vous ?

— Rien, rien.

Je ne mens pas. Pas vraiment. À part quelques baisers, quelques caresses, un désir latent et omniprésent, des confidences sur l'oreiller. Rien, quoi. Je déglutis.

— Je suis inquiète. Sérieusement, reprend-elle.

Sa voix s'adoucit, et son bras s'enroule autour de mes épaules.

— Il n'y a pas de quoi, la rassuré-je.

Mes propres mots sonnent faux. Si on compare Alex à une maladie, on peut dire que je suis infectée par le virus et que mes jours sont comptés. L'image est loin d'être flatteuse, je vous l'accorde, je devrais peut-être en choisir une autre.

— Alex est... Il n'est pas...

Pour ne pas me froisser, Anjali cherche ses mots et peine à les trouver.

— Franchement, Lizzie, je ne serais pas ton amie si je laissais faire une telle connerie.

— Il n'y a rien entre lui et moi, insisté-je.

Ma voix perd de sa crédibilité, et bientôt je sens que je vais me mettre à bafouiller. Anjali ricane, elle n'en croit pas un mot. Pourtant, ce que je dis est vrai. Rien, rien. Ça ne rime à rien. Je me prends la tête entre les mains, m'effondre sur le bord du trottoir. Le poids de ma conscience et de mes bobards sûrement. Je suis dépassée par les événements. Complètement larguée. Il y a une semaine, je savais qui j'étais, ce que je voulais, où j'allais. Et maintenant, c'est un borbier sans nom dans lequel je m'enfonce, empêtrée dans mes propres mensonges.

— Toi, m'accuse-t-elle, tu es en train de tomber amoureuse.

— Pas du tout, m'énervé-je.

Cette phrase m'écorche la bouche, et les oreilles. Elle sait très bien ce que je pense de l'amour, et de toutes ces conneries. Elle était là quand j'ai failli mourir de chagrin, et qu'il a fallu des mois pour recoller les morceaux de mon cœur brisé. Elle croit quoi ? Que je vais le donner au premier venu ? Elle se trompe. Lourdemment.

— Pour quelqu'un qui n'éprouve rien, tu réagis bien violemment.

Je soupire. À voir le sourire compatissant qu'elle m'offre, je doute de m'être montrée très convaincante. Pourtant, je suis persuadée que je ne suis pas amoureuse de lui. Si l'histoire avec Mickaël m'a appris une chose, hormis le fait qu'il vaut mieux éviter de rentrer chez soi à l'improviste,

c'est que verrouiller son cœur et en ranger la clé est nécessaire pour affronter la vie et les hommes, ces brutes épaisses dépourvues de neurones et de sentiments. Si je prends le temps d'une introspection sincère, je découvrirai que ce n'est qu'un petit frisson, une pulsion hormonale, mais pas la naissance d'une passion.

— C'est toi aussi, tu ne comprends rien ! Alex et moi, c'est... compliqué.

— Au contraire, c'est très simple. Cette histoire t'a fait perdre le sens de la mesure. Tu t'es inventé un conte de fées moderne, le bad boy qui a un coup de foudre pour la gentille fille et qui, d'un coup de baguette magique, devient le gendre idéal. On a toutes envie de penser que le don Juan de service va se ranger, s'assagir pour nos beaux yeux et se transformer en prince charmant. Bien sûr que nous, il ne nous trompera pas. Il nous sera fidèle jusqu'à la nuit des temps, parce qu'il est incroyablement et profondément fou de nous, pour la première fois de sa vie. Es-tu stupide ?

À quelques centimètres de mon visage, Anjali claque des doigts et de ses doigts fait s'envoler les poussières de l'illusion.

— Réveille-toi, ce n'est qu'un leurre ! Au final, si tu donnes ton cœur à un mec de son genre, tu te retrouveras toute seule et désespérée, car personne ne change jamais. Jamais.

— Jamais.

— Rends-toi service, tire un trait tout de suite sur cette histoire et parle à Paul.

J'écrase la tête sur mes genoux, je veux mourir. Pour une fois qu'un type bien s'approche de moi, il va sans doute prendre la fuite. Et puis quand je pense que Florian, Alex et lui sont en train de discuter, à l'intérieur, il y a de quoi avoir peur. Je suis foutue, foutue, foutue.

— Si j'avais su qu'Alex devait nous rejoindre, je n'aurais pas pris le risque que lui et Paul se croisent, s'excuse Anjali.

— Ce n'était pas prévu, soupiré-je. En même temps, en ce moment, rien de qui arrive n'était prévu.

— Ça te fait quand même plaisir de revoir Paul ? Je pensais vraiment bien faire en l'invitant. J'avais l'impression que c'était une bonne idée.

Elle me donne un petit coup de coude. Je relève les yeux vers elle, accepte son sourire qui s'excuse. Comment lui en vouloir ? Impossible.

— Tu as bien fait, ç'aurait été juste plus facile si tu avais patienté jusqu'à la semaine prochaine.

— Je n'aime pas attendre. Te voir passer à côté de ta chance d'être heureuse sous prétexte que vos mères sont amies, tu conviendras que ça avait tout du prétexte débile. Vous iriez tellement bien ensemble, vous avez tellement de points communs. Si tu as besoin, je te fais la liste.

— Pas la peine, j'ai compris.

— Quand cette histoire à la con sera finie, Paul sera là, j'en suis certaine. C'est un type bien, cela se sent, il est fait pour toi !

Elle a raison. Je voudrais bien qu'elle ait tort, mais ce n'est pas le cas. Un long soupir s'échappe de mes lèvres entrouvertes.

— Rappelle-toi ce que tu me disais ! Paul est un mec aimable, serviable, jovial...

— Oui, mais tu me conseillais de partir en quête d'un homme baisable.

— Je parie qu'il l'est, m'assure-t-elle en riant. Regarde comme il bouge, et cette silhouette élancée, je suis sûre que c'est un super coup. Il est canon, ton beau blond aux yeux bleus, je te le jure, et en plus ce qui ne gâche rien, il très sympa.

On dirait qu'Anjali veut à tout prix me refourguer le gâteau qu'elle a préparé alors que celui d'à côté me tente tout autant. Je devrais peut-être croquer un bout de chaque pour m'assurer que je fais le bon choix et n'avoir aucun regret. Anjali poursuit, imperturbable, la liste de qualités qu'elle impute à Paul. C'est à se demander s'il l'a soudoyée afin qu'elle le couvre de compliments. Suspicieuse, je me concentre sur les expressions du visage de mon amie et n'y lis qu'une désarmante sincérité. Elle pense chacun des mots qu'elle prononce. Si elle veut me pousser dans les bras de Paul, c'est qu'elle est persuadée qu'ainsi je serai heureuse et pour longtemps. Dans la joie, ils vécurent et eurent beaucoup d'enfants. La pensée fulgurante d'une robe de mariée me traverse l'esprit. N'est-ce pas ce que j'ai toujours désiré ?

— En plus, regarde comme Florian et lui s’entendent bien. On a l’impression qu’ils se connaissent depuis longtemps... Tu nous imagines, cet été, on loue une maison sur la Côte d’Azur...

Pour achever de me convaincre, Anjali est prête à me sortir tous les arguments possibles. La petite maline tape dans le mille en me faisant miroiter des moments de bonheur, mêlant amour et amitié. Une vie simple pour une fille simple qui n’aspire qu’à une joie simple.

— Avec piscine ?

— Bien sûr, la piscine, la plage, les cocktails, les barbecues... Ce serait cool, non ?

— Oui, mais...

— Il n’y a pas de mais. Alex, c’est une parenthèse amusante, tant que tu ne le laisses pas entrer dans ton cœur.

Oui, mon cœur est fermé à clé. Mais Alex est... On n’a rien de commun, je déteste tout chez lui, ou presque. Ses goûts musicaux, sa moto, ses soirées, ses tatouages de voyou. Franchement, ce n’est pas mon style. Et puis, il y a les filles... Il y en avait encore une dans son lit, l’autre soir.

Je ne lui avoue pas que c’est trop tard pour ne pas l’effrayer davantage. Elle serait capable de me ligoter ou pire de révéler la supercherie à ma mère. Sous prétexte qu’elle est ma meilleure amie, elle est persuadée que je lui pardonnerai tout.

— Je suis le plan initial. Encore quelques jours, et c’est fini.

J’ai dévié un peu de ma ligne de conduite, mais rien d’irréversible. Ce n’est pas comme si on avait couché ensemble, non plus. Mon cœur est toujours à sa place et je ne doute pas que ma raison reprenne le dessus, une fois que ce tumulte sera passé.

— C’est pour ton bien, Lizzie. Je refuse que tu souffres à nouveau.

Anjali tend la main vers mon visage. Un instant, je pense qu’elle va me gifler, mais elle se contente de caresser ma joue avec douceur.

— Je ne veux plus jamais te retrouver au fond du trou à cause d’un sale type.

Lorsque Mickaël m'a détruite, j'ai échoué sur le canapé d'Anjali pendant de longues et douloureuses semaines. Avec patience, elle a essuyé mes larmes, m'a inlassablement répété à quel point j'étais formidable et que lui était un gros naze. Elle m'a aidée à remonter la pente, quand j'étais persuadée que je n'y parviendrais jamais. Je lui dois beaucoup, alors si elle me dit qu'elle a peur pour moi, je la crois.

— Tu as raison ! Je me reprends, et j'arrête mes conneries.

Je me redresse, déterminée à passer à l'action immédiatement et affiche sur mes lèvres un sourire décidé.

— Oui, mais... mais je fais comment ?

Je lui montre l'entrée du restaurant de la main où Alex, Florian et Paul sont attablés et doivent se demander ce que nous fabriquons.

— Tu renvoies Alex chez lui et tu expliques tout à Paul. Tu ne lui caches rien.

Elle insiste sur la fin de sa phrase.

— Tu joues cartes sur table, et je parie qu'il comprendra, précise-t-elle.

Je lève un sourcil circonspect. Paul a beau être un type particulièrement adorable, je doute qu'il apprécie mon stratagème.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Et puis, il y aura même un truc positif...

— Au milieu de tout ce carnage ?

— Si vous vous formez un couple, Paul et toi, j'en connais une qui sera ravie et te laissera tranquille. C'est bien ce que tu voulais, non ? Tu sors avec un mec génial, et en prime ta mère cesse de te harceler.

— Oh non, pas elle...

Je lâche un long soupir désespéré.

— Je suis sûre qu'elle nous tannera pour savoir la date de mon mariage ou le nom de nos futurs enfants.

— Ce n'est pas faux.

Anjali confirme mes craintes. Un nouveau soupir s'échappe de mes lèvres.

— Ne t'inquiète pas trop. Tout ira bien.

Mon amie m'adresse un sourire réconfortant, avant de presser sa bouche sur ma tempe. Elle me donne du courage.

— Allons voir s'ils ne se sont pas étripés, lance-t-elle.

Elle m'agrippe le bras, de peur que je ne m'enfuie et me conduit à l'intérieur où mon avenir amoureux est probablement en train de se jouer. Sans moi.

Chapitre 42

J'y vois plus clair, vraiment. Merci, Anjali. La voix de la sagesse m'a ouvert les yeux, une fois de plus. Mon cerveau, ainsi remis à sa place, a même réussi à concocter un plan en trois étapes. Premièrement, je me débarrasse temporairement d'Alex. Deuxièmement, je termine mon repas (sinon ce serait le gâcher) et troisièmement, je demande à Paul de me raccompagner. Il acceptera, bien sûr. Paul est un homme galant, il refusera que j'affronte les allées du métro, et alors je lui exposerai la vérité, mais la vérité dans sa version la plus édulcorée, la plus légère. Il n'y a aucune raison que je lui révèle les baisers, la promiscuité nocturne, et les abdominaux parfaitement dessinés. Il sera informé de ma ruse pour que ma mère me fiche temporairement la paix, et surtout qu'après son anniversaire, cette histoire appartiendra au passé. Point barre. Ma langue sera priée de ne pas dire un mot de plus. Depuis qu'Anjali a récupéré sa voiture, je suis de nouveau une va-nu-pieds. Je reconnais que ma stratégie est un peu sommaire et comporte une part de risque non négligeable, mais je n'ai pas d'autre idée. Paul comprendra, acceptera, me fera confiance et on terminera la soirée par un baiser prometteur sur le pas de ma porte. C'est presque sereine que je regagne la table, déterminée à me battre et à remporter la seconde manche. Je sais ce que je fais, ou plutôt je sais exactement ce que je dois faire et je me sens prête. Comme Rocky avant son grand combat. D'ailleurs, mes lèvres murmurent les paroles d'*Eyes of The Tiger*, tous les moyens sont bons pour me donner du courage.

— Vous ne vous êtes pas entretués ? lance gaiement Anjali, en approchant près de la table.

Si c'était le cas, on aurait été alertés par des cris ou à défaut, nous aurions vu des rigoles et des éclaboussures de sang sur le sol. En toute logique, ils ont dû se comporter comme des êtres civilisés ; rien de bien étonnant puisque le vin coule à flots et que le repas est aussi succulent que roboratif. Un homme qui a le ventre bien rempli a nettement moins envie de se battre. Par contre, est-ce qu'Alex aura eu la bonne idée de se taire ? Ça, c'est une autre question à laquelle je ne vais pas tarder à avoir la réponse. Paul est toujours là, ses boucles blondes dansent sur sa nuque. Dois-je l'interpréter

comme un signe que M. Je-tombe-comme-un-cheveu-sur-la-soupe a réussi à garder pour lui ses sarcasmes et ses blagues ? Je cherche son regard afin de connaître l'ampleur des dégâts.

— Il est où, Alex ?

Ma voix se vrille et monte dans des aigus incontrôlables.

— Il est parti.

— Quoi, parti ? Où ? Quand ?

Un rictus railleur se glisse sur les lèvres de Florian.

— Ça fait beaucoup de questions, s'amuse-t-il à mes dépens, mais je vais tâcher d'y répondre.

Je n'ai aucune envie de plaisanter. Alex vient de gâcher la première étape de mon stratagème. Il débarque alors que je lui demande de ne rien en faire, et s'en va, sans même m'avoir permis de le chasser. Contrariée, je me laisse tomber sur ma chaise.

— Pile poil, ce qu'il fallait, non ? intervient Anjali.

Je bafouille un « oui » à peine audible. Je devrais être contente, même pas besoin d'user de menaces verbales ni de violences physiques. Passons à la deuxième partie de mon plan...

— Tu te sens bien ? m'interroge Paul, plein de sollicitude.

Je force mes lèvres à s'étirer en un sourire rassurant. Je vais bien. Tout va bien. La situation est sous contrôle. Preuve que je gère, je prends l'initiative d'attraper sa main et d'enlacer mes doigts aux siens, comme si ce geste était naturel.

— Terminerez-vous le repas sur une note sucrée ?

Je jette un œil distrait à la carte que me tend le serveur. Pour une fois, je crains que le chocolat n'apporte pas une réponse satisfaisante aux questions que je me pose et ne balaie aucun de mes doutes, par la même occasion.

— Je vais faire l'impasse, réponds-je pour la première fois de la vie.

— Balivernes, Thomas, un de chaque.

— Mais non, quand même pas, intervient ma meilleure amie.

Les yeux d'Anjali brillent de gourmandise et démentent ses hésitations.

— Et des cafés pour faire passer tout ça, ajoute Florian.

Grâce à la bonne humeur communicative de Florian, la conversation prend toujours un tour chaleureux. Nous parlons de tout et de rien. Des nouvelles facéties de Johnny Depp, du poisson-clown et du pays qu'on rêverait de visiter. Détendu, Paul participe, rebondit sur les plaisanteries que Florian enchaîne. De temps en temps, Anjali me jette un coup d'œil noir, agrémenté d'un petit coup de pied pour me ramener à l'instant présent. J'essaie de faire bonne figure, de joindre mon rire aux leurs, de prétendre que tout est normal et que ce que je ressens au fond de mon cœur est normal. Je suis une fille normale qui dîne normalement avec un mec normal et un couple d'amis. Tout est parfaitement normal. En toute logique, je dois donc aller bien. Mentalement, je liste les aspects positifs de mon choix : plus besoin de jouer la comédie, plus besoin d'avoir la peur vissée au cœur que ma mère ne découvre le pot aux roses, et en prime, si je laisse les choses suivre leur cours, je gagne un amoureux digne de ce nom. Si je ne fiche pas tout par terre avec mon mauvais caractère. Imperceptiblement, mes épaules se dénouent et mon rire devient plus spontané. Paul est un homme charmant, drôle. J'avais déjà eu l'occasion de m'en rendre compte, mais cela me semble encore plus vrai, alors qu'il affronte le boute-en-train de Florian. De temps en temps, Paul m'accorde un regard plus appuyé. La tendresse que j'y lis me rassure. Des dîners comme celui-ci, des promenades, des jeux de société, des week-ends au bord de la mer et des barbecues l'été près de la piscine.

— Lizzie, m'interpelle doucement Paul, un deuxième café ?

— Ça risque de m'empêcher de... hésité-je. Allez, soyons fous ! Qui a besoin de dormir ?

— Voilà, tu l'auras faite, ta folie du jour ! s'enthousiasme Florian.

Je lève les yeux au ciel. Si ma plus grande folie, c'est de prendre un second café après 22 heures, c'est plutôt pathétique.

— Tiens, Paul, tu as échappé à ma question tout à l'heure, mais là, tu ne peux plus te dérober.

Florian joint ses mains, et les frotte l'une contre l'autre, comme un psychopathe un brin flippant. Il en profite même pour ajouter un rire sardonique.

— Vas-y, je t'en prie, je n'ai rien à cacher !

S'il se doutait de la sauce à laquelle Florian va le dévorer, il perdrait un peu de son assurance.

— Quelle est la plus grande folie que tu aies faite par amour, mon petit Paul ?

Ce dernier se concentre, plisse les yeux, fouille dans les tréfonds de sa mémoire et je me suspends à ses lèvres, pressée d'écouter sa révélation. Merci, Florian, je vais en apprendre un peu plus sur Paul. Je jette un coup d'œil en biais à Anjali qui, aussi curieuse que moi, attend que la langue de Paul se délie.

— Alors, en fait...

— Voici une deuxième tournée de cafés, intervient notre serveur.

Avec un large sourire, il dépose des tasses fumantes devant chacun d'entre nous. Purée, on ne lui avait rien demandé. Il n'aurait pas pu être, un poil moins zélé, celui-là, et patienter jusqu'à ce que Paul ait avoué sa plus grande preuve d'amour. Merci, merci, merci. Bon, maintenant, c'est bon, tu peux y aller. On a tout ce qu'il nous faut. Mais non, ce n'est pas possible, Florian en profite pour échanger quelques mots avec lui. Et voilà que je te parle de la pluie et du beau temps, et de sa petite amie.

— Peux-tu demander à mon père s'il peut se libérer un moment ?

— Pas de problème, je me renseigne tout de suite et je reviens.

Il quitte finalement notre table, mais comme il a promis de nous rapporter la réponse, il y a fort à parier qu'il sera revenu avant que la fumée de mon café ne se soit dissipée.

— Ta mère n'est pas là ? s'intéresse Anjali.

Sérieusement ? Était-ce réellement stupide de ma part de croire qu'elle allait m'accorder son soutien et inciter Paul à parler ?

— Non, elle est partie rendre visite à ma tante, et mon frère est...

— Paul, tu n'as pas répondu à la question !

Au risque de passer pour la plus grande des malpolies, je coupe la parole à Florian. Je m'excuserai plus tard, il y a urgence, je sens que Paul va se défilier. Qu'est-il prêt à faire par amour ? Et puis, soyons honnête, si Florian

commence à nous raconter où se trouvent tous les membres de sa famille, nous sommes encore là demain et je n'ai pas toute la nuit devant moi. Un petit rire étonné s'échappe des lèvres de Paul, surpris par ma réaction. Je l'encourage d'un sourire que j'espère avenant. Florian lui a posé une question, la moindre des politesses c'est de lui répondre. C'est à son tour de parler et nous allons tous l'écouter, sans l'interrompre. Sinon ils auront à faire à Lizzie-la-folle-enragée. Un point, c'est tout. Et s'il faut que je tape du poing sur la table, je le ferai.

— C'était quoi la question déjà ?

Lentement, Paul lève sa tasse de café, souffle sur la fumée et avale une gorgée. Malgré moi, mes mains se crispent sur le bord de la table. Je prends sur moi pour ne pas perdre mon sang-froid et lui faire peur.

— Mémoire de poisson rouge ? Alzheimer précoce ? demande Anjali, malicieuse.

Les deux font la paire. Florian et elle ont le même sens de l'humour tout moisi. Mais j'avoue que ça expliquerait pourquoi Paul affirme ne plus s'en souvenir. À mon humble avis, il cherche juste à gagner du temps, car ce qu'il a fait est incroyablement stupide, ou dangereux, ou émouvant. Mon regard empli de tendresse glisse sur lui, sur les traits fins de son visage, sur ses lèvres étroites.

— Bon, puisque je n'ai pas le choix, je dirais... que c'est quand j'ai fait livrer une centaine de fleurs à mon ex-petite amie.

Ce n'est ni stupide, ni dangereux, ni émouvant. Il a acheté des roses rouges pour la femme qu'il aimait, certes il y en avait un grand nombre, mais cela prouve surtout qu'il a un solide compte en banque. C'est juste, je cherche le mot adéquat... romantique, généreux, normal ?

— Et c'est tout ?

Chapitre 43

— Embrasse-moi...

Je garde pour moi la fin de la phrase : « comme on ne m'a jamais embrassée ». Je pense que ma prière doit déjà suffisamment le déstabiliser pour que je n'en rajoute pas une couche avec l'énumération de mes exigences. Son regard analyse le mien, cherchant à déterminer mon degré de sérieux. Au bout de quelques secondes, Paul parvient à la conclusion que je ne plaisante pas. Le stade de la stupeur passé, il s'arme de courage et d'un sourire à toute épreuve. D'un geste mal assuré, il replace une mèche échappée de mon chignon derrière mon oreille. Un léger tremblement s'empare de mon corps et j'essaie de le dissimuler avec une expression un peu crispée, mais qui devrait lui donner l'impression que je sais ce que je veux. J'humecte mes lèvres, soudainement asséchées, et attends qu'un frisson délicieux balaie mes doutes. Avec une infinie douceur, il effleure ma bouche avant de la poser sur la mienne. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre, troublés. Je ne sais pas ce que je veux. Je gémiss, en colère contre moi-même. Mes mains se nouent sur sa nuque et l'attirent à moi. Je dois le sentir. Face à mon empressement, il hésite, et mon corps se tend, peine à toucher le sien. Pourtant son baiser s'intensifie, sa langue cherche la mienne. Il est celui dont j'ai besoin, ma raison me le crie haut et fort. Qu'importe si mon corps refuse de se laisser aller, refuse de s'enflammer, refuse d'obéir. Ce n'est pas lui qui commande. Lentement, sa bouche se détache de la mienne. Paul effleure ma joue de ses doigts avant de les attarder sur mes lèvres. Ces gestes tendres me déroutent. Comme à regret, il se recule d'un pas.

— Tu n'as rien ressenti, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

La panique me saisit. Sa question a fait mouche. Je déglutis difficilement, envahie par une sournoise angoisse. Je pourrais lui mentir, je suis même devenue plutôt douée en la matière ces derniers temps, mais mes yeux captent le désarroi des siens. Alors à moins de me comporter comme la dernière des dernières, je choisis une autre voie. Face à sa désarmante

sincérité, mes lèvres prennent la bonne décision, elles murmurent les trois lettres. Trois lettres pour la vérité. Trois lettres réduisant ses espoirs à néant, et les miens par la même occasion. Mais comme c'est moi la méchante fille qui s'apprête à briser le cœur du gentil garçon, je n'ai pas le droit de me plaindre. Si j'en suis là, c'est uniquement ma faute, ce que ne manquera pas de me rappeler Anjali, quand j'irai pleurnicher chez elle.

— Non.

Ce mot m'arrache l'âme. Un voile triste éteint sa prunelle. Ça me fait mal de lui faire mal.

— Je suis désolée. Peut-être que tu ne me croiras pas, mais je le pense.

Mes épaules se haussent en guise d'excuse et j'essaie de sourire. Je suis persuadée qu'une mauvaise nouvelle passe mieux enrobée de douceur. D'ailleurs, c'est bien la technique employée par les médecins. Ils demandent pardon, dévoilent leurs dents immaculées et énoncent la vérité. Ma bouche s'étire dans un rictus contraint, qui doit être plus effrayant qu'autre chose. Jamais je ne me suis sentie aussi mal. Je rêverais de pouvoir effacer cette soirée. Ou mieux cette semaine. Si le voyage dans le temps était possible, je retournerais déjeuner avec ma mère et je ferais semblant d'avaler un os de poulet pour qu'elle cesse de me harceler. Rien de tout cela ne serait arrivé et je ne serais pas face à Paul qui m'en veut. Et qui reste calme. Et qui ne me hurle pas dessus. C'est vraiment un mec bien.

— Il y a quelqu'un d'autre ? m'interroge-t-il.

Je déglutis. Pourquoi est-ce si dur de dire la vérité ? Pourquoi faut-il qu'il lise en moi comme en un livre ouvert ? Toutes ses questions tapent dans le mille. Il ferait un bon détective privé ou un psychologue. Il ne pourrait pas se contenter de m'engueuler ? Ce serait plus simple à gérer.

— Il y a une semaine, les choses étaient vraiment différentes, reconnais-je, et puis je l'ai rencontré...

Je n'ose pas prononcer son nom. S'il souhaite la vérité, peut-être ne la veut-il pas totalement non plus. Les battements de mon cœur s'emballent. Je pense aux lèvres pleines d'Alex, à son piercing insolent qu'il s'amuse à faire danser entre ses dents. Il a déjoué ma raison, alors même si tous les signaux m'avertissent que c'est sans doute la pire connerie de ma vie, je dois aller jusqu'au bout. Il me faut plus de lui, plus de baisers, plus de

caresses. Mon corps réclame le sien, exige de frissonner, de trembler, de succomber à lui. Je dois savoir, tant pis si mes ailes brûlent. Sinon mon désir va me ronger.

— Le moment est passé, soupire Paul.

— C'est ça.

Avant je n'étais pas prête, et maintenant je ne le suis pas pour lui. En quelques jours, mes préjugés, mes certitudes et mes croyances ont été chamboulés, balayés. Et mon cœur a baissé sa garde pour un mec, et pas n'importe lequel, le pire. Je lâche un ricanement. Le pire.

— Je suis pourtant persuadée que nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous avons les mêmes goûts, nous nous ressemblons tellement. Tu es un type bien, ça se voit.

— Arrête, Lizzie, je crois que j'ai compris. Je vais rentrer maintenant, j'ai eu ma dose pour la soirée.

Parfois, il est mieux de se taire, mais je ne suis pas équipée de ce genre de décodeur. Les mots continuent de sortir de ma bouche.

— Je suis désolée, répété-je.

— Moi aussi, moi aussi.

Nerveusement, Paul se passe la main dans les cheveux. Ses yeux hésitent à se poser sur moi, il est pressé d'en finir désormais et de s'éloigner le plus possible de la mégère dont il aura toutes les raisons du monde de se plaindre auprès de ses amis. Et de sa mère. Sa mère qui aura toutes les raisons du monde d'en toucher deux mots à ma mère. Ma mère qui croira avoir toutes les raisons du monde de se plaindre d'avoir une fille aussi ingrate, stupide et mal élevée. Je ne lui en veux pas, ce sera de bonne guerre.

— Tu trouveras une fille bien, une fille qui t'appréciera à ta juste valeur, parce que...

— N'en dis pas plus.

Son ton se durcit.

— Je suis désolée.

Paul relève les yeux vers moi, et je lis à quel point je l'ai blessé.

— Je vais y aller, Lizzie, assure-t-il.

— Je comprends.

Son corps se tend vers l'avant, prêt à se jeter dans sa voiture à tout instant. Il hésite, pourtant. Puis il s'approche de moi, effleure ma joue de ses lèvres. Décidément, ce mec est galant jusqu'au bout.

— Au revoir, Lizzie. Porte-toi bien.

Paul contourne sa voiture, s'assoit à la place du conducteur et m'adresse un petit salut de la main. Je le lui rends. Il attarde son regard sur moi puis reporte son attention sur la route, manœuvre et démarre calmement. Je ferme les yeux et essaie de chasser le sentiment de malaise qui s'insinue en moi. Lorsque je les rouvre, quelques instants plus tard, la voiture a disparu et je suis seule.

En temps ordinaire, c'est le moment que mon cerveau choisirait pour se laisser submerger par une vague de panique, mais pas ce soir. Ce soir, je ne vais pas me cacher sous ma couette, en mode autruche. Non, ce soir, je décide. Et je décide que je dois voir Alex. Maintenant. Je ne prends pas la fuite. Et c'est là, dans cette rue, à près de 23 h 30, que je me décide à faire ce que je ne me serais jamais cru capable de faire de mon plein gré, je me mets à courir. Certes, ça ne dure pas longtemps, mes jambes me rappellent vite qu'elles manquent cruellement d'entraînement, mais l'intention y est. Et puis, je dois m'orienter. Bonne excuse pour marquer un temps d'arrêt et reprendre mon souffle. De ma besace, je sors mon précieux carnet où j'ai noté son adresse. Alex peut se moquer de mes petites manies, en tout cas, c'est bien pratique lorsqu'on choisit sur un coup de tête de défier la raison. Prête à repartir au pas de course, je réfléchis que ce n'est sans doute pas la meilleure idée. Arrivée rouge comme une tomate, en mode serpillière dégoulinante de sueur, avouez qu'on fait mieux. Si je souhaite le surprendre, je ne veux pas l'effrayer. J'opte pour une solution moins odorante et appelle un taxi. Je ne réfléchis plus, j'agis. Et mon cœur s'emballe comme jamais en imaginant chacun de mes mots. Lorsque la voiture stoppe devant son immeuble, je suis prête. Je rassemble mes pensées et mon courage, et prends une profonde inspiration. Le destin me donne même un petit coup de pouce. La porte d'entrée est mal refermée, et je peux m'engouffrer à l'intérieur. Son nom se détache sur une des boîtes

aux lettres. Quatrième étage. Chaque marche me rapproche de lui. Je les grimpe, sans me plaindre de leur nombre. Mon cœur menace de sortir de ma poitrine lorsque je frappe à sa porte.

Chapitre 44

— Qu'est-ce que tu fous là ? aboie Alex.

Il y a plus chaleureux comme accueil. Je prends sur moi pour ne pas faire demi-tour et le suis à l'intérieur de l'appartement. Je referme la porte d'entrée, et m'y appuie pour reprendre mon souffle. Les phrases soigneusement préparées m'échappent et je garde le silence. Alex s'agite, attrape une bouteille de bière, la décapsule et la porte à ses lèvres dans le même mouvement. Obstinement, il refuse de croiser mon regard.

— Qu'est-ce que tu fous là ? répète-t-il.

Je ferais peut-être mieux de repartir. Venir ce soir était une mauvaise idée, j'espérais quoi au juste ? Je lâche un profond soupir désabusé. Que pourrais-je lui répondre ? Que j'avais envie de le voir ? Ses yeux s'arrêtent sur un paquet de cigarettes ; il l'attrape et en sort une, se ravise, et le froisse violemment avant de le jeter à travers la pièce.

— À l'heure qu'il est, je croyais que tu serais en train de t'éclater avec ton parfait petit ami...

Ses mots me provoquent, son regard qui croise le mien me défie.

— Ce n'est pas...

À quoi bon ? Il le sait. Je n'ai aucun compte à lui rendre. Je n'ai pas envie de me disputer avec lui, et pourtant cette conversation en prend le chemin malgré moi. Il a un don inné pour me faire perdre le sang-froid que je me vante d'avoir en toutes circonstances.

— Et toi ? Pourquoi es-tu parti ? Tu avais une poule à retrouver peut-être ?

Sa mâchoire se contracte violemment et il s'approche de moi, me frôle de son souffle. Ma respiration devient incertaine. J'ignore ce que dissimulent ses prunelles sombres, ce qui les anime d'une étrange et inquiétante lueur.

— Effectivement.

Alex jette un coup d'œil à une porte fermée que je devine être celle de sa chambre. Je prends sur moi. Quoi, il y aurait une fille à moitié nue à

l'intérieur ? Pendant que nous sommes en train de parler, une nana attendrait bien sagement que M. Larchevêque daigne la rejoindre.

— Penses-tu que je suis stupide ? Il n'y a personne.

— Tu en es sûre ? Tu ne veux pas vérifier ?

J'acquiesce vigoureusement. D'un geste de la main, il m'invite à aller voir par moi-même et j'avoue que je suis tentée de le faire. Je n'ai aucune confiance en lui, absolument aucune et je ne parviens pas à discerner s'il est sérieux ou non. Après tant de jours à le côtoyer, je suis incapable de savoir ce qu'il ressent, et c'est terriblement frustrant. Une colère sourde gronde en moi.

— Tu confonds fantasme et réalité, mon petit Alex !

— Si tu le dis.

Un sourire s'installe sur ses lèvres. Il continue de siroter sa bière, s'appuie contre le bar en bois qui sépare le salon et la cuisine.

— Mais plus on est de fous, plus on rit. Je n'ai rien contre le fait que tu te joignes à nous. Mais bois un truc d'abord, tu es un peu trop crispée pour que ça soit amusant.

Il me tend une bouteille, que j'envoie valser. Le verre se brise violemment contre le mur et vole en éclats. Son regard se vrille au mien.

— Ce que tu peux être un connard quand tu t'y mets ! Eh bien, vas-y, va la rejoindre. Tu as gagné, je me casse.

J'étais venue voir Alex, eh bien je devrais m'estimer servie. Non seulement je l'ai vu, mais j'ai profité de lui dans toute sa splendeur. Il est temps que je rentre chez moi et que j'oublie toute cette histoire surréaliste. Arrivée près de la porte, je me tourne vers lui une dernière fois. Il me scrute de cet air impénétrable qui me met littéralement hors de moi.

— Et pour samedi, ne te prends pas la tête, je me débrouillerai sans toi.

J'ai déjà la main sur la clenche, lorsque ses doigts se referment sur mon poignet. Il m'empêche de sortir et m'oblige d'autorité à lui faire face.

— Pourquoi es-tu venue, Lizzie ?

— Je ne sais pas, lui craché-je au visage. Je... Je voulais te voir.

Son regard plonge dans le mien. Il ne cille pas.

— Me voir ?

Sa voix se transforme en un murmure.

— Oui, te voir.

Les mots trébuchent dans ma bouche, se bousculent. Je ne sais plus rien, ne sais même plus pourquoi je suis là exactement. Ce qui paraissait clair quand je préparais mon discours dans la voiture ne l'est plus face à lui. Alex n'est pas celui que je pense, ou plutôt j'ai, une fois de plus, laissé galoper mon imagination, d'un préjugé à un autre. Son rictus disparaît, son masque se fissure progressivement. Un éclat de vulnérabilité transparaît dans ses yeux assombris. Une vulnérabilité brute, véritable. Un instant, il me permet de voir au plus profond de lui.

— Je suis venue voir le vrai Alex, précisé-je.

J'essaie de me dégager, mais il resserre son étreinte.

— Le vrai Alex ? me raille-t-il.

— Oui, le vrai, pas celui qui joue la comédie. Celui qui...

Je déglutis.

— Je suis fatiguée. J'en ai marre des mensonges, avoué-je, d'un ton soudain las.

Avec d'infinies précautions, mes doigts effleurent ses lèvres. Il frémit. Mes caresses ou mes mots le troublent, davantage qu'il ne veut bien le laisser paraître.

— Arrêtons de jouer.

D'un geste brusque, je me dégage de son emprise. J'ai peine à croire que c'est moi qui lui propose de mettre fin à ce mensonge. J'aimerais penser que je sais parfaitement ce que je fais et que je ne le regretterai pas au réveil, mais franchement ce serait mentir. Ce type a insufflé en moi un désir puissant qui ne demande qu'à être rassasié. Demain est bien loin de mes préoccupations. Mes lèvres se posent sur les siennes, lentement, et ce baiser est différent des autres, car il est vrai. Plus de comédie, plus de faux-semblants, plus de lutte acharnée. Je glisse ma langue contre la sienne. Mes doigts se perdent naturellement dans ses cheveux. Je ferme les yeux et savoure la sensation exquise de sa bouche. Je me recule, un instant et lui laisse le choix. Pendant une seconde, je crois qu'il va me planter là et

tourner les talons. Sa prunelle s'embrase, et le sourire discret qui apparaît sur ses lèvres me remue les entrailles. Et son désir se fait l'écho du mien.

— On ne joue plus, affirme-t-il.

J'en ai le souffle coupé. Quand il fond sur moi avec un air de prédateur, je ne peux m'empêcher de frissonner, effrayée à l'idée de ce qui va se passer. Ou pire ce qui pourrait ne pas se passer. Ses lèvres frôlent ma gorge, où mon pouls bat à toute vitesse. Il s'aventure plus bas avec une infinie lenteur qui me met au supplice, puis se détache de ma peau.

— Tu es sûre de vouloir le vrai Alex ?

Dans la mesure où je ne peux articuler un mot, je hoche la tête. Alex fait courir son index sur ma bouche.

— Tu peux toujours me demander d'arrêter.

Doucement, Alex glisse ses doigts le long de mes joues puis de mon cou, s'attarde dans le sillon entre mes deux seins.

— Je ne ferai rien que tu ne souhaites... vraiment.

Il appuie sur le dernier mot, en détache chaque syllabe de façon indécente. Alex remonte vers mon visage, accroche ses yeux aux miens et semble me demander la permission. Je perçois la faille lorsqu'il me regarde comme si j'étais l'unique fille qu'il avait toujours désirée. Il fait danser une mèche de mes cheveux au bout de son index.

— Tu n'as qu'un seul mot à dire et...

La comédie va trop loin. À force de jouer au couple d'amoureux, on pourrait presque y croire. Presque. Mais il est rompu à ce type d'exercice. Une fille, un soir, une nuit. Aucune promesse. Je parie que les draps sentent encore le parfum de la dernière nana qu'il a ramenée. Et pourtant j'ai envie d'y croire, même si c'est pour une nuit, même si demain, il aura oublié mon nom. Alex pose ses deux mains de chaque côté de mon visage.

— Quel mot tu voudrais entendre ?

— C'est à toi de voir, Lizzie.

Chapitre 45

Lizzie se mord la lèvre si fort qu'une goutte de sang ne devrait pas tarder à perler. Je la sens hésitante avant qu'elle ne murmure un « oui ». Il ne m'en faut pas plus pour que j'écrase ma bouche sur la sienne et emprisonne son visage entre mes mains. Ma langue force le barrage de ses dents et s'amuse avec la sienne. Notre baiser n'a rien de tendre, il s'apparente à un combat. Mes doigts descendent sur ses flancs et s'emparent de ses hanches. Je la soulève et naturellement, elle enroule ses bras autour de mon cou. Sans quitter ses lèvres, je la porte sur le bar où j'essaie de la déposer le plus délicatement possible. Agacé, j'envoie valser les objets qui l'encombrent. Le fracas nous ralentit un instant, sa bouche se détache de la mienne. Elle est à bout de souffle, les lèvres gonflées et une expression indéfinissable sur le visage. Ma rage se mue en un désir violent, décuplé par la frustration de ces derniers jours passés ensemble. D'un geste brutal et impatient, j'agrippe ses cheveux et tire sa tête en arrière pour attaquer sa gorge de baisers. Sa respiration s'accélère, et elle gémit, les yeux mi-clos. Ses ongles s'enfoncent dans ma nuque.

— Alex...

Mon prénom chuchoté par sa voix douce me galvanise. J'en ai connu des filles sexy, cependant elle les surpasse toutes avec sa grâce et sa beauté naturelles. Pas du tout mon genre de nanas pourtant. Trop sage, trop prude, trop vraie. Avec ses queues-de-cheval, son pyjama à licornes et ses habitudes de mamie. Je sens bien qu'elle a déverrouillé une partie de mon cœur que j'avais pourtant pris le plus grand soin de fermer après l'histoire avec Sidonie.

— Je ne suis pas un mec bien.

— Je ne le crois pas.

Si elle s'entête, je vais devoir lui prouver qu'elle a tort. J'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas rentrer dans les cases. Depuis Sidonie et mon cœur brisé, je refuse d'être le genre de types que les filles sont fières de présenter à leurs amies et à leur famille. On ne gagne rien à être un mec bien, on se fait avoir et on souffre. Le plus simple, à mon avis, est de

prendre les devants. Je ne suis pas un homme pour Lizzie, elle s'en rendra vite compte. Elle prendra peur quand elle saura tout ce que j'ai envie de lui faire. Son corps m'inspire. Je vais la faire fuir et éviter qu'elle ne fonde des espoirs insensés sur moi. C'est très facile même. Mes doigts dansent le long de son cou, avant que je ne glisse mon index dans le sillon entre ses seins. Un à un, je fais sauter les boutons de son chemisier. Elle pousse un petit cri offusqué, mais ne cherche pas à m'en empêcher. Elle garde le silence et se laisse faire, se contentant de verrouiller son regard au mien. D'ordinaire, les filles préfèrent se déshabiller elles-mêmes pour éviter que je n'abîme leurs vêtements. Pas Lizzie. Elle est si différente que j'en perds mes repères. J'ai envie de prendre mon temps, de marquer de mes dents l'éclat virginal de sa peau. Je veux embrasser chaque centimètre de son corps et chasser de ses lèvres ce petit sourire triomphant. Elle me rend fou. Sa poitrine enfin dénudée, je fais glisser sa jupe, arrache ses collants noirs et sa culotte en dentelle. Elle est nue, à ma merci, alors que je suis encore entièrement vêtu. Un instant, je me recule pour la contempler dans sa plus parfaite nudité. Ses joues rosissent, mais au lieu de se cacher derrière ses bras, elle pose ses mains sur ses hanches.

— Un gentleman ne se rince pas l'œil de la sorte.

— Quand vas-tu réaliser que je ne suis qu'un connard ?

— Quand tu réaliseras que je n'attends pas autre chose de ta part.

Elle plaque ses deux mains sur mes pectoraux avant de les caresser très lentement. Je déglutis péniblement, plonge mon regard au fond de ses yeux bleu électrique. Fébrilement, elle saisit mon tee-shirt pour m'attirer contre elle et entreprend de me l'enlever. Ses paumes frôlent mon torse, s'attardent et descendent vers le bas de mon ventre. Un sourire malicieux se faufile sur ses lèvres.

— Voici la fameuse cicatrice, s'amuse-t-elle en pianotant dessus.

— Au moins maintenant, tu sais où elle se trouve.

Elle se penche et dessine de sa langue la marque incrustée dans ma peau. Je ferme les yeux. Si elle descend plus bas, je ne réponds plus de rien. Un gémissement m'échappe, alors qu'elle s'attaque avec maladresse à la boucle de ma ceinture. Elle a besoin de mon aide pour faire glisser mon jean et mon caleçon le long de mes cuisses. Sentir sa nudité contre la

mienne m'électrise, mon sang bouillonne. Il n'est plus temps de jouer. Je l'incite à se cambrer pour embraser de baisers sa poitrine et son ventre. Avec un plaisir non feint, je goûte à la fraîcheur de sa peau. Je la lèche, la mords. Lizzie se venge aussitôt en enroulant ses doigts autour de mon sexe. Pour me torturer davantage, elle fait exprès de le caresser doucement, lentement, sans me lâcher des yeux. Son petit air de vierge effarouchée a disparu pour laisser place à une lueur diabolique, appelant au crime. Soudainement, je la renverse sur le plan de travail. Son corps ondule, se contracte. Elle est prête à m'accueillir. J'attrape un préservatif et l'enfile nerveusement. D'un brusque mouvement de reins, je la pénètre, incapable de plus de douceur. Je voudrais disparaître en elle. Son cri ainsi arraché m'excite. Autour de mon bassin, elle enroule ses jambes fines, ses talons s'écrasent sur mes fesses alors que j'entre en elle plus profondément. Elle aurait été vierge qu'elle n'aurait pas été plus étroite et plus serrée. Un juron indécent sort de mes lèvres pincées. Elle se redresse, s'accroche à mes épaules qu'elle pétrit de ses mains avant que ses ongles ne s'enfoncent dans ma chair. S'il est certain que mon dos sera marqué par ses griffures demain, son corps portera également les stigmates de nos ébats. Je suis incapable de me retenir avec elle et je crains que des bleus n'apparaissent sur sa peau. À chacun de mes mouvements, sa poitrine percute mon torse. Elle cherche ma bouche, et m'embrasse comme si sa vie en dépendait. Emporté par le désir, je mords ses lèvres. Au moment où ses yeux se ferment, je sens qu'elle perd pied. Sa tête bascule sur le côté offrant son cou à ma voracité. La veine palpitant sur sa gorge attire mes baisers. Son souffle se coupe. Elle se resserre autour de moi, m'emprisonnant en elle. Sa chair, ses lèvres, sa peau enfiévrée. Plus rien d'autre ne compte.

— Alex, grogne-t-elle. Putain, Alex !

Il ne m'en faut pas plus. Sa voix criant mon nom, j'atteins également le point de non-retour.

Chapitre 46

Maintenant, je peux mourir. Je ne savais pas qu'on pouvait ressentir un tel plaisir, je ne savais même pas que c'était possible, tout simplement. Le mot « orgasme » n'a jamais vraiment fait partie de mon vocabulaire. Compte tenu de ce que je viens de vivre, je peux déclarer à la face du monde que mon ex était non seulement un piètre petit ami, mais aussi un très mauvais coup. Je me sens épuisée, ravagée, comme si mon corps était passé à la machine à laver. Cycle essorage. Je crois même que je souris bêtement, tant je suis détendue, incroyablement et profondément détendue. Malgré moi, mes yeux se ferment et je perçois à peine le baiser délicat qu'Alex pose sur mes lèvres. Un effleurement empreint d'une telle tendresse que je frissonne agréablement. Mes bras se nouent autour de son cou alors qu'il me porte et me dépose sur son lit. Il s'allonge près de moi, et m'attire contre lui pour que je cale mon dos contre son torse. Il embrasse mes cheveux et je retiens mon souffle. Tant de tendresse et de douceur me font monter les larmes aux yeux. Tout ça n'est qu'un jeu, et mon cœur commence à se laisser prendre à son propre piège. J'ai érigé moi-même les règles que je suis en train d'enfreindre. J'ai dû perdre mon bon sens en même temps que ma petite culotte.

— Je devrais partir, assuré-je. (Ma voix n'est plus qu'un murmure engourdi. Il cale une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.)
Maintenant.

— Veux-tu t'habiller d'abord ? s'amuse-t-il, en me mordillant le lobe.

S'il ne me tenait si fort, je le frapperais. Où trouve-t-il la force de plaisanter ? Mes membres tremblent encore, mon cœur peine à retrouver un rythme normal. Il n'a pas tort, je vais laisser une chance à mon corps de se remettre. Je glisse dans un profond sommeil, enlacée par un homme. Un homme que je déteste.

Lorsque Alex retire son bras de ma nuque, je gémiss. Il faut quelques secondes à mon cerveau embrumé pour se souvenir où il se trouve. Et avec

qui. Un frisson glacé me parcourt l'échine sans la chaleur réconfortante de son corps contre le mien.

— Quelle heure est-il ? murmuré-je.

— 5 h 15, répond-il.

Avec beaucoup d'effort, mes yeux s'entrouvrent et constatent qu'il a déjà enfilé son caleçon et son jean.

— Tu te sauves ?

— J'aimerais mieux rester avec toi, avoue-t-il.

Il s'assoit au bord du lit, fait courir son index le long de ma colonne vertébrale. Aussitôt, ma peau s'enflamme et mon corps se contracte délicieusement.

— Je dois aller bosser.

Un petit sourire égaye le coin de sa bouche, je le devine, malgré la pénombre.

— Rendors-toi...

Ses mots chuchotés ont la douceur d'une caresse. Tendrement, Alex effleure de ses lèvres mon épaule nue. Sa main se glisse dans mes cheveux ébouriffés.

— Je t'appelle plus tard. Dors.

Nul besoin de me le répéter, mes yeux obéissent et se referment.

Un rayon de soleil timide me tire de mes rêveries. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Mes doigts partent à la recherche de mon portable qui doit traîner sur la table de chevet, ou qui est peut-être tombé sur le sol. Enfin, il le serait si j'étais dans mon lit, dans ma chambre, non dans celle d'Alex. Seule et nue. Comme un chat ragaillard, je m'étire langoureusement ; un sourire revient s'aventurer sur mes lèvres. J'ai l'impression d'avoir fait une très longue séance de sport. D'un sport bien agréable, ma foi. Ma curiosité, somme toute naturelle, l'emporte sur mon besoin de sommeil et je me redresse pour découvrir son environnement à la lumière du jour. En son absence, cela sera plus facile de fouiner, et j'avoue qu'il me faudra prendre sur moi pour ne pas dépasser les limites. Pendant ces quelques jours, j'ai eu

un bon aperçu de son impulsivité et si je pouvais éviter d'en faire les frais, je n'aurais rien contre. Sans grande surprise, sa chambre ne mérite ce nom que parce qu'elle contient un lit. Le qualificatif qui lui conviendrait mieux est dépotoir ou zone de guerre, à la rigueur. Sans mentir, comment peut-on supporter une telle pagaille ? Très honnêtement, si l'inspection sanitaire venait y jeter un œil, il fermerait probablement l'endroit pour cause d'insalubrité. Après réflexion, je vais me contenter d'un rapide tour de piste. Je n'ai peut-être pas envie de tout savoir. Un monceau de fringues, propres ou sales – je n'ai pas le courage de le découvrir – jonchent le sol. Alex vit dangereusement puisque son ordinateur portable, recouvert d'autocollants de groupes de rock dont je n'ai jamais entendu parler, est posé dans un équilibre précaire sur un tabouret. Sous une pile de papiers et de magazines, je devine un bureau en verre qu'il ne doit pas utiliser en tant que tel. Des paquets de biscuits éventrés et des mugs de café ont été abandonnés. Je doute qu'il passe beaucoup de temps dans cette pièce, et en tout cas, pas à la ranger. Non sans mal, je me retiens d'y faire un coup de ménage, mais je garde dans un coin de mon crâne mes idées frénétiques de rangement et de ménage. J'imagine la tête qu'il ferait. Oh non, il ne serait ni heureux ni reconnaissant. Sa surprise serait telle qu'il roulerait des yeux comme un fou avant de m'aboyer dessus. Un sourire se dessine sur mes lèvres, je commence à le cerner mon motard tatoué. Je juge préférable, en définitive, de ne toucher à rien. Et pour l'instant, ma priorité est tout autre. Je m'enveloppe de la couette et me traîne jusqu'à la pièce principale. Mon programme est simple : café-douche-portable. Lorsque je constate l'ampleur des dégâts dans la salle, je rajoute une étape : cacher toute trace de notre passage. Nulle envie que son colocataire ne tombe sur le lieu du crime. Avant de s'éclipser, Alex n'a pas eu le temps de remettre en ordre le plan de travail, des ustensiles de cuisine et des papiers sont étalés sur le sol. Je ne parle même pas de nos vêtements qui ont volé aux quatre coins de la pièce. Mes joues virent à l'écarlate au souvenir de notre indécente partie de jambes en l'air. Mon corps tout entier s'anime, vibre, se remémore les caresses et les baisers. Dommage qu'Alex ne soit pas là pour un second tour. Finalement, il n'est peut-être pas aussi endolori que je le craignais et réclamerait bien un nouveau corps à corps.

— Ressaisis-toi, ma pauvre fille, m'exhorté-je.

Si je n'avais pas peur de me faire mal, je me collerais moi-même une paire de baffes pour me remettre les idées en place. Il n'y aura pas de seconde fois, juste un coup d'un soir, rien de plus. La raison doit reprendre ses droits. De toute urgence. Je vais avaler un café et me calmer avec une douche froide. Histoire que mes hormones en folie s'assagissent. Oublie immédiatement ses morsures sur la peau tendre de ton ventre. Maintenant. J'ai beau ordonner à mon cerveau de chasser toute pensée impliquant les mots suivants : nudité, corps emmêlés, sexe débridé ; il n'en fait qu'à sa tête. Je soupire profondément, en partant à la recherche de mon précieux breuvage.

— Il n'y a pas de café dans cette foutue baraque, grogné-je en faisant claquer les portes des placards.

— Si, couillonne, dans la boîte en métal.

Ce n'est pas la voix d'Alex qui résonne à mes oreilles. Mon sang se glace et mes idées lubriques s'envolent. Je pousse un hurlement strident digne d'un remake de *Psychose*. Si je ne suis pas encore sous la douche, je suis pourtant quasiment nue.

— Un bonjour aurait été suffisant, raille Gombo.

Si la situation l'amuse, je suis trop surprise pour réagir autrement que violemment.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Mon ton se fait accusateur, alors que je me retourne vivement vers lui.

— Au cas où tu l'ignorerais, je vis ici. C'est donc à moi de te poser la question, triomphe-t-il, goguenard.

Ma réponse meurt au bord de mes lèvres, je reste bouche bée. Mes yeux s'écarquillent, en le découvrant dans le plus simple appareil. Je resserre la couette autour de mon corps nu, craignant de dévoiler toute ou une partie de mon anatomie. Ce qui n'est pas son cas, il est parfaitement à l'aise. Il n'a aucunement l'intention d'enfiler un vêtement. Je toussote, histoire de lui faire comprendre qu'il serait de bon ton de cacher ce que je ne saurais voir. Mes yeux s'agrandissent encore. Démesurément. Des tatouages recouvrent chaque centimètre de sa peau, des boucles transpercent son corps au niveau des tétons et de son.... OH MON DIEU ! Il éclate de rire et je le dévisage.

Derrière son oreille, il replace sa longue mèche de cheveux multicolores et mon regard descend à nouveau vers son sexe. Ce mec que je connais à peine est à poil devant moi et je ne peux détacher les yeux de ce bout de métal situé au bout de son... Ça doit faire sacrément mal, non ? Je devrais tourner les talons, ou au moins détourner le regard, avant qu'il ne pense que je vais me jeter sur lui.

— Si tu veux...

Sa proposition me fait brusquement relever la tête. Mon regard percute le sien.

— Non, je ne veux pas ! le coupé-je. Comment oses-tu ?

— Oh là, doucement ma jolie, que vas-tu t'imaginer ? Attends, ne va pas croire que tu n'es pas sexy, mais tu n'es pas du tout mon genre.

— Me voilà rassurée alors, ironisé-je.

— Je te propose juste une tasse de café. C'est tout.

Gombo s'approche de moi, me frôle et s'empare de la cafetière.

— Je viens d'en faire, affirme-t-il.

— Donc si je meurs, c'est à toi qu'il faudra adresser les reproches.

Je cale la couette sous mon bras le plus étroitement possible, aucune envie de lui donner des idées perverses. Pour ne pas regarder à nouveau son engin, je plaque une main sur mes yeux et lui tends de l'autre une tasse pour qu'il la remplisse.

— Merci.

Gênée, je me dandine et me dépêche d'avaler une gorgée qui me brûle la langue. Cette douleur est réelle, de ce fait cet épisode humiliant que je suis en train de vivre l'est aussi.

— Tu ne veux pas t'habiller ?

— Non. J'aime bien être à l'aise quand je suis chez moi. Pas toi ?

— Si, si, mais...

— Alors, Alex et toi... me coupe-t-il.

Est-ce une question ? Une affirmation ? Que sous-entend-il ?

— Il n'y a pas d'Alex et de moi.

— À d'autres.

Sa méprise est naturelle. Nous avons joué au petit couple modèle depuis samedi dernier et de me trouver ce matin chez lui ne peut que confirmer sa théorie.

— Ce n'est pas ce que tu crois...

J'hésite à lui expliquer notre déconcertante mise en scène pour duper ses parents et ma mère, j'ignore cependant s'il est digne de confiance. Même si j'aurais tendance à penser que si.

— Pas besoin de me faire un dessin, je ne suis pas sourd.

— Quoi ?

Je manque de m'étrangler. S'il était possible de disparaître sous terre, c'est cette option que je choisirais sans l'ombre d'un doute tant je me sens confuse. Découvrir que Gombo était dans sa chambre pendant que nous ravagions la cuisine est au-dessus de mes forces.

— Ce n'est pas ce que tu crois... répété-je mollement.

— Si tu le dis.

— Tu ne travailles pas ?

Ma question l'agresse. Quoi de mieux que l'attaque pour dissimuler un profond sentiment de honte ?

— Le salon n'ouvre qu'à 11 heures le mercredi, il me reste un peu de temps pour me préparer. Et puis, je commence avec une minette qui est toujours en retard, pourtant ce n'est pas comme si elle...

Les informations entendues se fraient un chemin jusqu'à mon cerveau. De la façon la plus malpolie qui soit, je lui coupe la parole :

— Il est quelle heure exactement ?

— Un peu plus de 10 heures, je dirais.

La panique s'empare de moi. Je suis en retard, et pas qu'un peu. Je serais tentée de faire l'impasse sur la douche pour gagner du temps, mais mes collègues risqueraient de mal le vivre. Ma couette difficilement coincée sous le bras, je me précipite vers une porte que j'ouvre à la volée et... c'est une chambre. Une chambre de mâle, mal éclairée et étonnement bien agencée en comparaison de celle d'Alex.

— C'est ma chambre, alors à moins que tu n'aies envie de partager un petit déjeuner coquin avec moi, je te conseille la porte d'à côté.

Je balbutie mon « merci » gêné et je m'enferme, aussitôt, à double tour dans la salle de bains. En sécurité, à l'abri de son regard curieux et de ses questions embarrassantes. J'inspire et expire profondément. Je dois me ressaisir. Le reflet dans le miroir n'est pas rassurant. J'ai la tête de la fille qui a trop fait la fête et pas assez dormi. Un rapide examen de mon corps confirme ce que je craignais j'ai des bleus sur les cuisses et des suçons de la taille des États-Unis sur la poitrine et dans le cou. Je laisse l'eau chaude couler sur moi, pas besoin de la version glacée. Voir Gombo dans le plus simple appareil a eu le mérite de totalement calmer mes ardeurs. Je frotte mes membres endoloris, surprise de découvrir des courbatures à des endroits où je n'aurais jamais imaginé en avoir. Après une douche brûlante et rapide (malheureusement), j'enveloppe mon corps et ma dignité dans une serviette éponge. Le plus discrètement possible, je pars à la recherche de mes vêtements éparpillés dans la salle, en priant pour que Gombo ne soit pas tombé avant moi sur ma petite culotte en dentelle.

Chapitre 47

— Ravie de te voir, lance Muriel. Je commençais à m'inquiéter. Un peu plus, et je téléphonais à ta mère pour savoir si tu avais eu un problème.

Je lui adresse une grimace, je sais très bien qu'elle n'aurait pas appelé ma mère. Enfin, j'espère. Muriel sait que je ne suis jamais en retard. Jamais, enfin jusqu'à aujourd'hui. Je fais vraiment n'importe quoi. Je ne me reconnais pas, je couche avec un quasi-inconnu, et maintenant je commence par la bourre. C'est le début de la fin. Bientôt je vais me faire tatouer des dauphins sur les pectoraux, boire des bières tiédasses en écoutant du métal et sécher le boulot pour me rouler des joints.

— Enfin ! grogne Géraldine. C'est à cette heure-là qu'on arrive ?

Agacée, elle remonte ses lunettes sur son nez. J'aurais dû prendre quelques minutes pour faire un détour à la boulangerie. Les croissants adoucissent les mœurs. En ce qui concerne Géraldine, j'ai un doute, mais j'aurais dû tenter. Rapidement, je passe devant leur table à l'accueil et pénètre dans le bureau. Par chance, ce matin, la bibliothèque est déserte. Le verglas a eu raison des plus téméraires, semble-t-il. Et deuxième raison de se féliciter, Nathalie ne commence qu'à 14 heures, aujourd'hui. Nathalie, c'est notre responsable et elle n'est pas du genre commode, si vous voyez ce que je veux dire. Je doute qu'elle aurait accepté mes excuses, sans exiger que je sois d'ouverture et de fermeture pendant une semaine. D'un geste malhabile, je me débarrasse de mon manteau, jette mon écharpe et mon bonnet de laine sur le perroquet. Mes cheveux encore humides, libérés de leur carcan, s'éparpillent dans tous les sens. Avec mes doigts, j'entreprends de les discipliner. Ils choisissent bien leur jour pour refuser la domestication. En désespoir de cause, je les attache fermement. Pendant que je m'affaire à me redonner visage humain, Muriel me rejoint et me scanne de haut en bas. Sa curiosité ne connaît aucune limite.

— Tu aurais dû rapporter des croissants, commence-t-elle en me menaçant de sa tasse de thé.

C'est bon, la machine Mumu est lancée, je suis sauvée. Entre son domicile et la bibliothèque, il a dû lui arriver une folle histoire qu'elle va

s'empreser de me raconter. J'envie sa capacité à faire de chaque journée une nouvelle aventure, et de chaque événement insignifiant matière à roman. Je souris. Pour une fois, cela m'arrange. Si elle parle d'elle, je vais peut-être échapper aux questions sur les causes de mon retard.

— Tu ne devineras jamais qui...

Brusquement, elle s'interrompt. Je lui jette un regard inquiet, il ne manquerait plus qu'elle s'étouffe sur une gorgée. Il n'en est rien. Ses sourcils se froncent et son regard devient scrutateur.

— Tu as quelque chose de changé... Tu sembles différente.

Impossible qu'elle devine que je viens de m'envoyer en l'air avec un type et que j'ai passé toute la nuit chez lui. Non, impossible. Elle sait à quel point je suis raisonnable, que je préfère mettre deux réveils, par crainte de la panne de courant. Quand une fille a pour slogan : « Deux précautions valent mieux qu'une », il est inconcevable de l'imaginer dans le lit d'un quasi-inconnu. Muriel m'étudie sous toutes les coutures, avant qu'un sourire n'illumine son visage.

— Non, pas du tout.

Convaincante ? J'ai un sérieux doute. Je n'en ai plus aucun lorsque Muriel éclate de rire et se met à battre des mains frénétiquement.

— Tu as couché avec un mec ! s'écrie-t-elle.

Mes yeux s'écarquillent. Stupeur et tremblement.

— Chut !

Aucune envie que les usagers de la bibliothèque ou que Géraldine-je-respire-la-joie-de-vivre soient au courant de ma vie sexuelle.

— Tu ne nies pas, s'enthousiasme ma collègue, aussi extatique que si je venais de remporter le méga jackpot du loto.

— C'est Paul ? Oh, oui, je suis sûre que c'est lui. Je veux tout savoir.

Preuve qu'elle n'a aucunement l'intention de lâcher l'affaire, elle s'assoit confortablement sur une chaise.

— Mais, il n'y a rien à raconter... Ne va pas t'imaginer des...

— Pas à moi, pas à moi.

Sous prétexte qu'elle a dix ans de plus que moi, Muriel se comporte bien souvent comme si elle était ma mère, ou pire encore ma grand-mère. Je suis en train de chercher la meilleure façon d'en dire le moins possible. Heureusement, Géraldine me sauve *in extremis* d'un mensonge supplémentaire.

— Ce n'est pas pour vous interrompre, ronchonne-t-elle, mais une dame voudrait faire prolonger son emprunt et...

— Tu ne peux pas t'en occuper ? s'étonne Muriel.

Elle cache difficilement son agacement.

— Non, réplique Géraldine, je ne peux pas être au four et au moulin.

Cette dernière se tourne alors vers moi. Dans son dos, Muriel fait quelques grimaces bien senties.

— Les enfants ne vont pas tarder à arriver.

— Quels enfants ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Géraldine lève les yeux au ciel.

— L'heure du conte, tu sais, cette animation que tu fais chaque mardi depuis la rentrée pour les élèves de la maternelle Jean-Moulin. À moins que tu n'aies un heureux événement à nous annoncer ? s'amuse-t-elle.

— Il suffit d'une fois, tu sais, affirme Muriel.

— À quoi fais-tu allusion ?

Le ton de Géraldine change. Sa curiosité est piquée au vif.

— Mademoiselle ici présente a fait des folies de son corps !

— Vous vous êtes protégés au moins ?

Je soupire profondément, alors que les deux femmes rient à mes dépens, commentent sans scrupule ma vie sentimentale. Je suis une inextinguible source de risée. Je réprime un bâillement. En moins de cinq minutes, mes deux collègues me voient mariée dans l'année, et mère d'une tripotée de bébés. Si elles savaient à quel point elles sont loin de la vérité, elles éviteraient de mettre la charrue avant les bœufs.

Pour échapper à leurs insinuations et à leurs petites moqueries, j'ai filé en douce pendant la pause déjeuner. Hors de question que je la passe à leur mentir. En plus, mon prétexte est tout trouvé, même pas besoin d'en

inventer un. Je dois partir en quête du cadeau d'anniversaire parfait. Ma mère serait capable de m'en vouloir pendant des mois, à coup de : « Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une fille aussi ingrate ? » Si elle connaissait tous les efforts qu'il m'a fallu déployer pour dégouter un petit ami susceptible de la faire enrager, elle comprendrait que je n'ai pas eu l'occasion d'écumer les boutiques et que j'ai eu à cœur de lui ramener le spécimen idéal. J'ai donné de ma personne ; c'est même frustrant de penser qu'elle n'en saura jamais rien. Dommage que tout cela doive rester secret, elle aurait ainsi pu admirer ma détermination, mon sens de l'organisation et mon souci du détail. Prise par le temps, j'arrête mon choix sur deux cadeaux potentiels. Le sympa : un pass pour l'opéra de Paris et le moins sympa : un week-end pour les personnes du troisième âge. Pour l'instant, je n'ai pas décidé si c'est la gentille fille qui va faire plaisir à sa mère, ou si c'est la diabolotie qui va prendre le dessus. Je me laisse encore le temps de la réflexion. Je verrai samedi. En attendant, il est à nouveau l'heure que j'affronte les regards de connivence de Muriel et de Géraldine. Cette dernière sait désormais tout de mes déboires sentimentaux, depuis que Muriel lui en a fait le résumé. Et puis, Nathalie doit être arrivée et si elle me tombe dessus, je suis foutue. Je les salue, et file dans la réserve pour restaurer des livres abîmés par le temps ou des usagers indécents. Un boulot minutieux et solitaire devrait m'offrir un moment de tranquillité, loin des deux commères et des reproches de ma responsable. J'essaie de me concentrer. D'ordinaire, mon travail de soin me permet de me vider la tête, mais aujourd'hui des souvenirs interdits aux moins de dix-huit ans envahissent mon cerveau.

— Lizzie, il y a quelqu'un pour toi, m'interrompt Muriel.

Pourvu que ce soit Guillaume Canet ! Ou Romain Duris ! Mon fantasme s'arrête aux frontières françaises ; en effet, je doute que Brad Pitt ou Jude Law ne franchissent le seuil de ma bibliothèque. Je me retourne vers Mumu et croise son regard. L'écarquillement exagéré de ses yeux laisse présager une visite nettement moins agréable. Contrôleur fiscal ? Le vieux Norbert à l'haleine de chacal ? Oh non ! C'est probablement ma mère, voilà pourquoi Muriel ne m'a pas attendue et est repartie en quatrième vitesse. J'abandonne pour un temps le livre que je restaure. En guise d'au revoir, j'en caresse la couverture. Peu importe le nom de l'intrus, il ne me faudra

pas longtemps pour le chasser. Ma liste d'arguments est prête. Plus j'avance dans le couloir, plus je suis persuadée que c'est ma mère qui a fait le déplacement dans le seul but de me casser les pieds. La simple perspective de la voir suffit à me mettre de mauvaise humeur. Les poils, sur mes bras, se hérissent. Comment peut-elle avoir un tel effet sur moi ? Je soupire. Comment vais-je survivre quand elle sera à la retraite ? M'expatrier aux États-Unis ou en Australie me semble soudain une solution plus que souhaitable. Je remets mon projet à plus tard. Ce n'est pas ma mère, appuyée contre le bureau de l'accueil, mais un mètre quatre-vingt-cinq de virilité à l'état brut qui m'attend. Le rouge me monte aux joues en même temps que la panique m'envahit. Je me liquéfie sur place. Je fais quoi maintenant ? Je lui saute dessus, le déshabille avec mes dents et dévore sa peau de baisers ou je me contente d'une accolade amicale. Pour mon excuse, je n'ai jamais vécu ce genre de situation. Comment est-on censés se comporter le lendemain après que chacun des partenaires a retrouvé ses vêtements et son bon sens ? Par chance, Alex prend les devants, il dépose à la commissure de mes lèvres un unique baiser. Que n'ai-je un manuel pour comprendre sa signification ! Il regrette ? Il veut remettre le couvert ? Il veut m'épouser ? J'ordonne à mes questions de se ranger dans un coin de ma tête, le temps que je sorte de ma torpeur et que j'agisse à peu près normalement. Muriel et Géraldine nous regardent tour à tour, la bouche ouverte. Je me retiens de lever les bras au ciel et de crier : « Surprise ! Alors les filles, vous en pensez quoi de mon petit ami ? Le terme n'est peut-être pas le plus approprié, mais je n'en trouve aucun autre. Bon, c'est vrai qu'il vient juste de sortir de prison suite à un braquage qui a mal tourné, mais il est gentil, enfin tant qu'on ne touche pas à ses affaires. » Elles voudraient bien assister à l'intégralité de notre échange, mais le devoir et Nathalie les rappellent à l'ordre.

— Tu cherches un livre ? l'interrogé-je.

— Pardon ?

— C'est une bibliothèque. Les gens qui viennent ici cherchent toujours un livre.

— Je peux vous aider ? nous coupe Nathalie.

Son ton traduit une légère inquiétude ; les préjugés ont la peau dure. Si elle osait, elle lui filerait une décharge de sa bombe lacrymogène qu'elle trimballe dans son sac à main.

— Lizzie s'occupe très bien de moi, répond-il avec son sourire le plus enjôleur.

— Vous vous connaissez ?

Nathalie ne dissimule pas son étonnement. Je sais, nous n'avons rien en commun, mais ne dit-on pas que les opposés s'attirent ?

— Très bien, même.

Il n'est peut-être pas obligé d'en rajouter. Sinon autant avouer tout de suite à ma supérieure hiérarchique qu'il m'a vue nue. Il ne ferait pas ça quand même ? Dans le doute, je lui envoie un signal de détresse composé de battements de cils stressés. Il me regarde bizarrement, il ne comprend peut-être pas où je veux en venir, mais au moins il se tait.

— Je vous laisse alors, conclut Nathalie.

Même si elle s'éloigne de quelques pas, je ne la sens pas très rassurée et elle garde, discrètement, un œil sur nous.

— Un auteur en particulier ? Ou un genre de prédilection ?

Je suis une professionnelle, moi. À lui, les furoncles et les plaies purulentes ; à moi, le classement décimal de Dewey et les heures du conte. Son regard intense plonge dans le mien. Je fonds et perds aussitôt tous mes moyens. Un rire de dinde m'échappe. Mes neurones se font la belle et me transforment en poule gloussante et ignare, se dandinant d'un pied sur l'autre. Ses yeux descendent, s'attardent sur mes lèvres et glissent lentement sur ma gorge. Mon souffle s'accélère.

— Je te laisse me surprendre.

Très bien. Monsieur veut jouer, pense m'impressionner. Je suis prête à relever son défi. Mon domaine de prédilection, mes règles. Il se croit malin avec sa gueule d'ange, et ses manières de séducteur de bas étage. Il n'y a pas de sang, de seringues, d'ulcères purulents. Ici, il y a J. K. Rowling, George R.R. Martin, et Michel Bussi. Je suis avec mes amis, et il est seul. Je fais volte-face et m'engouffre entre les rayons, d'un pas rapide. C'est mon domaine. Sans hésiter, j'attrape sur une étagère un livre, puis un autre.

Je les lui tends. Amusé, il se prête au jeu et reçoit entre les mains les ouvrages et les revues que j'ai choisis pour lui. Ensuite, je l'entraîne vers ma collègue.

— Muriel, peux-tu établir à mon ami...

J'insiste sur ce mot.

— ... une carte.

— Pas de problème.

Muriel se mord les lèvres pour ne pas formuler à voix haute les questions qui la démangent. Elles doivent être nombreuses, vu la vitesse à laquelle son regard passe de lui à moi, cherchant à déchiffrer dans l'expression de nos visages le lien surprenant qui nous unit.

— J'ai besoin de connaître vos nom, prénoms et date de naissance. Il me faudra aussi votre adresse, ainsi qu'un justificatif de domicile.

Je ne suis pas peu fière de pouvoir répondre à toutes les questions concernant son état civil, sans la moindre hésitation. Je me tourne vers Alex et lui accorde un sourire entendu, pendant que Muriel pianote fébrilement sur son clavier. Tu vois, petit malin, c'était utile de connaître ton deuxième et ton troisième prénom. Je suis sûre qu'avant la fin de la semaine, je t'aurais converti à l'utilisation intensive de carnets de notes. Muriel est sidérée. Si elle nous imaginait proches, elle était loin de se douter à quel point.

— Il ne me reste plus qu'à enregistrer vos emprunts.

Devant Muriel, il dépose une pile. Sans émettre le moindre commentaire, elle scanne chaque document. Un petit sourire ourle le coin de ses lèvres, à mesure qu'elle lit les titres. Sans ciller, il reprend les différents ouvrages. Je l'accompagne jusqu'à la sortie, un peu gênée, un peu intimidée, un peu émoustillée aussi. Sa main effleure ma joue, et mon cœur se met à palpiter étrangement. Je souris niaisement. Je ne sais même pas si ce mot existe, mais c'est ainsi que je me sens. Stupide, bécasse. Mon cerveau refuse d'aligner deux phrases cohérentes. Je me dandine, d'un pied sur l'autre, tortille une mèche de cheveux. J'ai quinze ans, et je suis une adolescente amourachée du mauvais garçon du lycée. Celui qui sèche le cours, qui

traîne devant la grille, une cigarette roulée entre les lèvres et une cannette de bière tiédasse et bon marché à la main. Je me fais honte, vraiment.

— Tu finis dans combien de temps ?

Le mauvais garçon est venu attendre à la sortie des cours sa petite copine. Celle qui porte une jupe serrée, des talons plats et étudie plus que de raison chaque soir. Mes yeux quittent les siens à regret, pour descendre sur ma montre. Je suis tellement confuse que j'ai du mal à voir l'heure qu'il est. Au fait, je m'appelle comment ?

— Dans pas très longtemps.

Voilà une réponse bien niaise et qui ne veut absolument rien dire. Cela peut signifier tout aussi bien dix minutes que deux heures.

— Très bien, déclare-t-il, je t'attendrai.

Sans hésiter, mon sourire répond au sien. Je veux bien avoir quinze ans, si c'est lui, le gars qui porte galamment mes classeurs et mon sac à dos trop lourd. Alors qu'il s'installe à une table et croise ses jambes interminables, je m'éloigne en marche arrière jusqu'à sentir le comptoir derrière moi.

— Alors, c'est lui ? s'étonne Géraldine.

J'acquiesce. C'est lui. Les minutes s'étirent en longueur jusqu'à la fermeture, tant je n'arrive pas à me concentrer. Je le suis du regard alors qu'il est invité par Nathalie, comme tous les usagers de la bibliothèque, à sortir. Je n'ai jamais salué aussi rapidement mes collègues avant de pousser la porte. Mon cœur bat la chamade. Et s'il avait changé d'avis ? Et s'il était parti ? Et s'il m'attendait, appuyé contre sa moto, plus sexy que jamais ?

Chapitre 48

En quelques enjambées, Lizzie me rejoint.

— Je t’emmène ? lâché-je.

Si elle me dit « non », j’aurais l’air con. Mais, mon instinct ne me trompe pas, même s’il me faut interpréter le borborygme inélégant qui sort de sa bouche. Visiblement, sa gorge est aussi asséchée que la mienne. Du coup, je me dépêche de grimper sur ma Triumph Speed Triple. Au lieu de me faire râler, le fait qu’elle se serre contre moi, ses bras solidement noués autour de ma taille, me réjouit. Sa jupe se relève aussi. Je sens Lizzie confiante, elle me laisse la conduire où je veux. Elle ne sait pas à quel point c’est risqué. Je lui tends la main pour l’aider à descendre, et cette main je ne la lâche plus, sauf quand j’en ai besoin pour ouvrir les portes. J’entre dans l’appartement, quitté le matin même et constate que les dégâts de notre partie de jambes en l’air ont été réparés. Il faudra que je pense à remercier Gombo.

— Ouh, ouh, il y a quelqu’un ? lance-t-elle.

Sans surprise, le silence lui répond. Elle s’attendait à quoi au juste ?

— Qu’est-ce que tu fabriques ?

Sur le bar désormais bien rangé, je pose ma pile de livres et de magazines. Elle écrase son index sur mes lèvres et m’incite ainsi à me taire. Il y a quelque chose que je devrais savoir ? Elle a engagé un tueur à gages pour me régler mon compte ou a planqué sa meilleure amie pour nous espionner ? J’aurais peut-être dû l’obliger à partir en même temps que moi ce matin, au lieu de lui laisser la possibilité de grappiller quelques heures de sommeil supplémentaires.

— Attends une seconde, chuchote-t-elle.

D’un geste assuré, elle ouvre la porte de la chambre de Gombo, puis celle de la salle de bains. Elle commence à me faire peur. Sans surprise, les deux pièces sont vides.

— On est seuls, déclare-t-elle, satisfaite.

— Oui, j’aurais pu te le dire si tu m’avais posé la question. Gombo travaille tard ce soir, puis il a prévu un truc avec le gang des tatoueurs.

— Quoi ? s'exclame-t-elle.

C'est tellement facile de la faire réagir. Il suffit d'un mot pour que son imagination fasse le reste. Elle le voit déjà détroussant les vieilles dames et trempant dans tous les trafics louches de la capitale pour arrondir ses fins de mois.

— Ce n'est pas vraiment un « gang », rassure-toi. C'est une façon de parler.

— Je le savais, me raille-t-elle.

— Ah bon, tu n'étais pas en train de te faire un film ?

Je ne peux que mettre sa parole en doute, mais je m'en amuse plutôt que de m'en offusquer. Elle n'est, finalement, pas aussi difficile à cerner que je le craignais.

— Ce n'est pas mon genre, assure-t-elle en croisant ses bras.

— Il travaille dans un salon de tatouage, et donc...

— J'avais compris, tu sais.

Délicatement, elle dénoue son écharpe en laine, retire son manteau qu'elle pose sur un tabouret. Je ne peux m'empêcher de suivre chacun de ses gestes en espérant secrètement qu'elle poursuive son effeuillage. Mon souhait paraît s'exaucer puisqu'elle déboutonne ensuite son gilet noir. Pourvu qu'elle ne s'arrête pas en si bon chemin. Avant de lui sauter dessus sans autre forme de procès, j'ouvre le réfrigérateur. Il me semble que cela se fait d'offrir à dîner à une femme. Je pourrais lui cuisiner un truc simple, si le frigo n'était pas désespérément vide. Putain Gombo, tu fais chier ! On va devoir commander chez le traiteur. Ou mieux passer directement au dessert.

— Chinois ou indien ?

Je me retourne vers elle.

— Mais tu portes une de mes chemises ?

— Tu ne m'as pas vraiment laissé le choix, s'amuse-t-elle.

Lizzie affiche un sourire malicieux, un brin provocateur et s'approche de moi. Lentement, doucement. Son index fait rouler le premier bouton, et je retiens ma respiration. Mon corps se réveille.

— Tu vois ça ?

Elle fait glisser légèrement sur son épaule ma chemise et pointe son doigt sur la base de son cou, où se dessine un suçon. Une énorme marque s'affiche sur sa peau laiteuse que j'ai envie de dévorer. Même quand cette histoire sera finie, et que Miss Je-sais-tout ne sera plus qu'un lointain souvenir, je me rappellerai sa blancheur virginale. Je déglutis péniblement.

— Je ne te parle même pas de mes bleus ; tu as été un vilain, non un très vilain garçon.

Elle croise les bras sur sa poitrine. De sa poitrine aussi je pense que je m'en souviendrai.

— Je ne t'ai pas trompé sur la marchandise.

— Ce n'est pas faux.

Elle souffle pour dégager la mèche de cheveux qui lui barre le visage.

— Par contre, moi, je t'ai peut-être menti.

— À quel propos ? Tu n'es pas vraiment bibliothécaire ?

— Si, ça, c'est vrai, et j'ai une mère casse-couilles. Mais je ne suis peut-être pas une fille aussi sage que tu te l'imagines.

Elle se mordille la lèvre. Qu'elle prenne garde de se jouer de moi de la sorte ou je risque de la mordre à mon tour. Avec maladresse, elle triture le deuxième bouton de sa chemise avant de le défaire, dévoilant le sillon entre ses seins. Sensuellement, elle retire les autres. Je n'en perds pas une miette. Je ne peux que suivre le mouvement habile de ses doigts, sans répondre à son invitation. Je reste figé. Comme un con. Un vrai con. Le genre de mec qui attend que la femme prenne toutes les initiatives.

— Maintenant, je vais faire glisser ma jupe le long de mes hanches.

Sa voix aux accents sensuels annonce la couleur.

— Par contre, autant te l'avouer tout de suite, je ne porte pas de culotte.

Mes yeux s'écarquillent. La petite sainte-nitouche s'est transformée en dévergondée en l'espace de vingt-quatre heures, je peine à y croire. Qu'a-t-il bien pu se passer ? J'ai sauté un épisode ? Je suis en train de rêver ? Je me pince le bras, et constate que la douleur est bien réelle.

— Je refuse de porter deux fois les mêmes sous-vêtements. Dans la vie, il faut des principes.

— J'aime tes principes.

— Si tu ne m'arrêtes pas, je vais continuer à me déshabiller devant toi.

Un désir violent monte en moi. Lizzie se dévoile de bien des façons, et les différentes Lizzie appellent au crime. La fragile qui mordille inlassablement sa lèvre, la langoureuse qui se dénude lentement et la lunatique qui change d'avis comme de chemise. Avec elle, j'ignore sur quel pied danser et je crois que j'aime ça.

— Puis je vais m'approcher de toi et faire courir ma bouche sur ta peau...

J'ancre mes yeux dans les siens, surpris de n'y déceler aucune hésitation. Elle sait ce que je suis, qui je suis et elle prend le risque d'une seconde nuit.

— Hier, j'y suis allé doucement, précisé-je.

Elle frémit. Je sais très bien ce qu'elle pense à l'instant. Son corps porte encore les marques de ma douceur. Je la saisis par la taille et la soulève. Ses mains s'arriment à ma nuque, alors que ses jambes s'enroulent autour de moi.

— Le plan de travail doit se souvenir de notre passage, s'amuse-t-elle en jetant un œil par-dessus mon épaule.

— J'ai une autre idée.

— Laquelle ? s'impatiente-t-elle.

Son petit air insolemment innocent me met au supplice. J'ai envie de la punir pour que rien ne subsiste de cette pureté quasi virginale qui me fait perdre la tête.

— Nous allons prendre notre temps.

Je prends possession de sa bouche et elle gémit faiblement. Je profite de ce baiser pour la porter jusqu'à mon lit où je la dépose. Elle est nue, offerte à mes désirs, alors que je suis encore entièrement habillé. Je me glisse sur elle, fais durer le jeu sensuel entre nous.

— Jamais je n'ai eu autant envie d'une autre fois, avoué-je. J'ignore si je vais parvenir à me contrôler...

Je parcours son cou de baisers, avant de descendre ma langue dans le sillon entre ses deux seins. Je me plais à la faire languir. Mes doigts la

frôlent, pianotent la peau tendre de son ventre. Elle tente de se soustraire à mon étreinte, en se tortillant, mais mon corps la maintient en place.

— Tu es à ma merci, maintenant.

Elle essaie de se dégager, mais je pèse sur elle de tout mon poids et elle se contente de gémir, incapable de me forcer à lâcher prise. Je me redresse sur mes avant-bras, un sourire malicieux au coin des lèvres. Je plonge mon regard brûlant dans le sien.

— Prouve-le, me nargue-t-elle.

Elle mordille de nouveau sa lèvre, ce qui m'arrache un grognement. Cette fille est en train de me rendre fou.

— Vos désirs sont des ordres, madame.

Chapitre 49

Alex

— Tu devrais perdre le contrôle plus souvent, lance-t-elle malicieusement.

Elle lève ses yeux brillants vers moi. Un sourire béat s'affiche sur ses lèvres gonflées. Naturellement, je dégage la mèche qui balaie son visage et la replace derrière son oreille. Il n'y a rien de plus sensuel qu'une femme décoiffée.

— Je ne suis pas sûr que tu tiendrais le choc.

— Moi ?

Elle s'offusque, pince sa bouche : je parie qu'elle réfléchit à sa prochaine repartie. La jeune demoiselle aime bien avoir le dernier mot. Pas de chance, moi aussi. Et si elle continue de mordiller sa lèvre inférieure, je ne réponds plus de rien. Soudain, elle plaque ses mains impatientes sur mon torse et me saute dessus. Surpris, je lâche un juron qui s'achève dans un éclat de rire. Si elle veut jouer, je ne suis pas homme à me dérober. Je me retiens de caresser ses jolis seins ronds. J'empoigne ses hanches et la maintiens sur moi. Lentement, armée de son sourire énigmatique et indécent, elle se penche vers moi. Ses cheveux tombent sur mon visage, nous emprisonnant dans un fouillis brun.

— On fait moins le malin, s'amuse-t-elle.

De sa langue, elle joue avec le lobe de mon oreille. Je ferme les yeux, le corps électrisé de délicieux frissons.

— Tes seins ont beau être sublimes, et tes fesses... Je crois qu'il me faut une minute ou deux pour me remettre.

— Et après, tu oseras affirmer que c'est moi qui ai besoin de reprendre des forces ? s'offusque-t-elle.

À quelques centimètres de son visage, je ne peux que constater que des cernes se sont glissés sous ses yeux et que ses traits sont tirés. Elle essaie de fanfaronner, de prétendre que la fatigue n'a aucun effet sur elle. Elle étouffe un bâillement. Si elle voulait me convaincre, c'est raté. J'éclate de rire.

— Tu fais ta maligne, mais tu as autant besoin de dormir que moi.

— Pas du tout.

Mauvaise foi incarnée bonjour. Elle devrait accepter qu'elle n'a plus vingt ans, et qu'entre les sorties et ces incroyables parties de jambes en l'air, elle soit plus courbaturée que jamais. Mais elle est plus têtue qu'une mule et n'avouera jamais ce qu'elle considère sûrement comme une faiblesse.

— Tu devrais vraiment te mettre au sport, travailler l'endurance, au lieu de passer ton temps le nez plongé dans tes bouquins.

C'est si facile de la vexer. En moins d'une fraction de seconde, elle prend la mouche et affiche sur ses lèvres un petit air pincé qui la fait encore plus ressembler à un rat de bibliothèque. De ses doigts, elle agresse mes côtes, espérant une réaction de ma part. Pas de chance, je suis indifférent à ses attaques.

— Quelque chose de plus à noter sur ton carnet, je suis insensible aux chatouillis.

La tigresse se réveille. Elle secoue la tête, bombe la poitrine. Une lueur malicieuse anime son regard. Le défi est lancé. Il en va de son honneur d'avoir le dernier mot.

— Tu n'aurais jamais dû me provoquer, déclare-t-elle, vindicative.

Ses lèvres fondent sur mon cou qu'elles picorent de baisers. Je ne peux retenir un frisson.

— Et là, tu sens quelque chose ?

— Rien du tout.

Lentement, elle commence à me mordiller la peau.

— Absolument rien, la taquiné-je.

Je relève le défi. Je parie qu'à ce petit jeu-là, je serai plus fort qu'elle et saurai rester stoïque, indifférent à ses tentatives diaboliques. Je ne céderai pas au chant de la sirène. Ni à ses charmes. Ni à ses propositions indécentes. Je déglutis. Lentement, péniblement. Mon rire se transforme en hoquet quand elle torture de sa bouche mon torse. Elle prend son temps, effleure ma peau ou la mord. De sa langue, elle dessine le contour de mes tatouages. Elle goûte ma chair, semble s'enivrer de mon parfum. Elle s'attarde un instant sur cette fameuse cicatrice qui nous a valu quelques

sueurs froides. Elle se redresse, attrape mon regard enfiévré par un désir insolent.

— Au moins, maintenant, je sais où elle est, même si j'ignore comment tu te l'es faite.

— Tu devrais peut-être le noter, tu n'as pas peur d'oublier cette information de la plus haute importance ?

— Je devrais arriver à m'en souvenir. Enfin, ce n'est pas comme si c'était mémorable non plus...

Je lui arrache un petit cri, en pinçant ses hanches. Du bout de son index, elle fait le tour de mon nombril. Elle replace elle-même ses cheveux derrière ses oreilles, et se penche à nouveau sur mon torse et l'attaque de baisers. Ma respiration se fait plus haletante. Chacun de ses coups de langue me fait réagir. Après tout, je ne suis qu'un homme, capturé par son regard bleu électrique et ses caresses. D'une main, j'incline sa tête en arrière. Elle lève ses yeux vers moi. Son innocence feinte est une atteinte à la vertu. Elle me met au supplice.

— Tu me rends fou, lui avoué-je dans un râle.

— Si tu le souhaites, j'arrête.

Le bon sens voudrait que nous cessions tout, et pas seulement ce que nous sommes en train de faire dans ma chambre. Mais je n'ai jamais été un type très raisonnable.

— C'est insensé d'avoir une telle emprise sur un homme, rien qu'avec sa langue. Et tu n'as rien vu...

Un grognement s'échappe de mes dents serrées.

— Tu peux encore me dire « stop », ajoute-t-elle malicieusement, après ce sera trop tard. Je suis bien décidée à te rendre complètement dingue. Aucune raison que je sois la seule à perdre pied.

En guise de réponse, je bascule en arrière et ferme les yeux. J'inspire profondément, cette fille me fait craquer. Ses mots, son innocente indécence, son jeu. Je n'ai ni la force ni l'envie de lui résister. Mon corps en réclame plus. Je lui accorde sa victoire.

— Tu as gagné.

Je devine son sourire triomphant. Ses lèvres pleines descendent plus bas et je lâche prise quand sa bouche m'enserre.

Chapitre 50

Les yeux fermés, je colle ma tête sur sa poitrine et m'étourdis des battements irréguliers de son cœur. Mes doigts dansent sur sa peau moite et brûlante.

— Je me sens bien, confessé-je, je ne me suis même jamais sentie...

Je me mords les lèvres et n'achève pas cette phrase. Je crains qu'il ne prenne peur et ne me jette hors de son lit si j'annonce que c'est la première fois que je suis aussi vivante. Pourtant, c'est la vérité, entre ses bras, j'ai le sentiment d'être à ma place, au bon endroit et au bon moment ; c'est à la fois étrange et déroutant de découvrir une telle alchimie.

— Moi aussi, me répond-il.

Lorsque Alex dépose sur mes cheveux emmêlés un baiser empreint de tendresse et de douceur, un soupir de satisfaction franchit mes lèvres. D'instinct, je sais que la situation est en train de nous échapper. Ce serait tellement plus simple si ce n'était qu'une affaire de sexe. On se remet plus facilement d'un coup d'un soir que d'un coup de foudre. Mes sentiments évoluent et je ne contrôle plus rien. Rien du tout. Je devais m'en tenir à mon plan, et au lieu de ça, je saute à pieds joints dans les ennuis. Tomber amoureuse du mauvais garçon ne fait certainement pas partie de mes projets. On pourrait croire que je n'ai rien appris de mes erreurs. Je fonds comme neige au soleil sous ses caresses. En moins d'une semaine, je suis dans son lit, prête à renier tous mes principes et mes grandes théories. Anjali a raison, je déconne grave et je vais m'en mordre les doigts. Au final, je risque de me retrouver avec le cœur et les doigts bien douloureux. Mais, pour l'instant, mes doigts sont occupés à inspecter le corps d'Alex et à dessiner le contour de ses tatouages. Je devine qu'ils font partie de son histoire. Sur son flanc et son bras gauche, des inscriptions tribales descendent jusqu'en haut de sa cuisse, et sur sa poitrine, des lettres dansent au niveau de son cœur. C'est sur ces dernières que j'entreprends de l'interroger, tant est grand mon désir de mieux le connaître.

— Raconte-moi...

Sans m'en rendre compte, j'ai soufflé ces mots comme une prière.

— Celui-là, c'était quand...

Un voile de mélancolie se dépose sur son regard et il exhale un soupir. Il me jauge, estime si je suis digne de recevoir ses confidences.

— C'est Gombo qui m'a fait mon premier tatouage, je peux te dire que j'avais vraiment peur qu'il se foire. Nous avions à peine dix-huit ans, et je pense que si je n'étais pas son premier client, j'étais sans doute le deuxième. C'est mon premier acte de rébellion, ces signes tribaux sur mon bras. Voyant qu'il ne m'avait pas trop raté, nous sommes devenus amis et je l'ai autorisé à poursuivre son œuvre. Au niveau de ma cheville, j'ai fait tatouer « invictus », parce que je voulais me sentir invincible, je me croyais invulnérable. « Je suis le maître de mon destin. Je suis le capitaine de mon âme. » Tu as sans doute entendu les vers de ce poème dans le film sur Nelson Mandela, mais c'est la vie du poète qui m'a inspiré. William Ernest Henley s'est fait amputer le pied quand il avait vingt-cinq ans, et à cette époque, c'est un exploit qu'il ait survécu. Moi, j'ai toujours eu l'impression d'être amputé.

— De quoi ?

— De mon cœur souvent, de mes choix le reste du temps. En tout cas, à vingt ans, je me sentais surtout plus fort que jamais, prêt à braver toutes les tempêtes. On est un peu con quand on a vingt ans. On a peur de rien et on se dit qu'on a fait le plus dur lorsqu'on s'est affranchi de l'autorité parentale. À cette époque, je rentrais plus souvent à la maison, j'essayais de maintenir les liens. Je ne sais pas pourquoi au juste, on passait notre temps à nous engueuler et plus d'une fois le mur a reçu les marques de ma colère...

Contre lui, je me fais toute petite, respirant le plus discrètement possible pour ne pas l'interrompre sur sa lancée. Je me représente l'adolescent rebelle et ses cheveux dans tous les sens puis le jeune homme fêtard qui brûle la vie par tous les bouts. C'est bon parfois de n'avoir peur de rien, je devrais en prendre de la graine, moi qui ai peur de tout.

— Et puis, j'ai rencontré Sidonie. C'était la fille la plus parfaite qui soit. Quand nous étions au lycée, elle ne m'avait jamais accordé plus d'un regard. Belle, inaccessible, désirable. Et puis, par hasard, nous nous sommes revus à Paris lors d'une fête. Elle y avait déménagé pour poursuivre ses études. Si tous les adolescents bavaient devant elle, les

hommes aussi. Tous étaient attirés par ses grands yeux de chat, et sa peau de biche. Et c'est sur moi qu'elle a jeté son dévolu.

— Sidonie ?

Je sais, j'avais prévu de me taire, mais c'est plus fort que moi.

— Oui, tu l'as vue l'autre soir.

Mon cœur rate un battement, et la pièce manquante prend place dans le puzzle. Sidonie, la jeune femme évoquée par Gabriel, est la sublime inconnue que tout le monde déteste. Le serpent aux yeux de braise, celle qui a brisé Alex. Un frisson glacé me parcourt l'échine et je me serre davantage contre Alex dont les bras se referment plus étroitement sur moi.

— Je me suis senti le plus chanceux, une fille comme elle qui tombait amoureuse du vilain petit canard. Putain ce que j'étais heureux ! Franchement, pour elle, j'étais prêt à tout. Je pense que tu ne te prépares pas à trouver la bonne personne, ça t'arrive, c'est tout. Elle avait ce petit quelque chose qui me rendait dingue, cette façon de plisser les yeux quand elle éclatait de rire, un côté mystérieux qui me ravissait... Bien sûr, elle restait fuyante, insaisissable, mais je m'en fichais. J'étais amoureux, à fond. Et la suite, c'est une banale histoire de coucherie. On se met des œillères lorsqu'on est accro, elle m'a fait passer pour un con.

— Oh mon Dieu ! ne puis-je m'empêcher de commenter, stupéfaite.

— Je lui ai pardonné, j'ai fermé les yeux, plus d'une fois. Elle revenait toujours avec son sourire enjôleur et ses promesses. Et je ne voulais pas la perdre. Je te l'ai dit, j'étais prêt à tout. Et puis un jour, elle est...

Le mot a du mal à franchir le seuil de ses lèvres, comme si le prononcer allait raviver une fois de plus la douleur. Dans ma poitrine, mon cœur se comprime par empathie.

— ... tombée enceinte, lâche-t-il. Quand elle me l'a dit, j'ai sauté de joie. Je ne savais pas que je voulais de gosse jusqu'à ce qu'elle m'annonce sa grossesse. Moi, j'allais être papa ! Un petit être qui serait à moi et dont il me faudrait prendre soin. Je me suis juré de faire les choses bien, j'allais être là pour lui et je l'aimerais comme un dingue. J'allais être au top, sur tous les plans. Si elle voulait le mariage, la maison, je les lui offrirais. Pour

nous, pour nous trois. Je l'ai rassurée du mieux que j'ai pu, je n'allais pas partir, je lui ai promis.

Ma bouche arrondie par la stupeur reste ouverte. Alex est papa. J'ai du mal à associer ces deux mots. Face à mon air stupéfait, Alex secoue la tête et dissipe le malentendu.

— Elle ne l'a pas gardé.

Son ton devient froid et douloureux. La blessure peine à cicatriser.

— Elle a pris la décision d'avorter et de me quitter. Toute seule. Sans un mot. Du jour au lendemain, elle est sortie de ma vie. Pas un au revoir, rien.

Le jeune homme invincible de vingt ans brisé, détruit, anéanti transparaît dans sa confession. J'hésite à caresser son visage, à baiser ses yeux et ses joues, à le bercer contre mon sein. Je voudrais prendre sa douleur, lui dire : « Ne t'en fais pas, je suis là, et tout ira bien. » Mais je garde mes gestes maladroits de réconfort et mes paroles creuses.

— Et Gabriel dans tout ça ? Pourquoi...

— Tu veux vraiment savoir pourquoi ? me coupe-t-il.

Indécise, je hoche néanmoins la tête. Je ne serais guère surprise qu'elle se soit mise en couple avec l'autre frère, après avoir jeté le premier.

— C'est lui qui l'a conduite à la clinique.

Finalement, j'aurais préféré qu'il m'annonce un sordide plan cul, ou même une histoire d'amour entre les deux.

— Elle l'a appelé, il l'a emmenée, l'a attendue. Et il ne m'a rien dit.

Alex se prend la tête entre les mains, et je ne peux m'empêcher de l'envelopper de mes bras. Il accepte mon étreinte.

— Il aurait dû me le dire ! C'est mon frère ! J'aurais pu...

— Non, tu n'aurais pas pu.

Je ne rajoute pas les formules toutes faites « c'est mieux ainsi », « élever un enfant dans ces conditions, ç'aurait été une mauvaise idée » ou encore « un enfant ne sauve pas un couple ». Ce qui compte, c'est qu'il entende la vérité, il n'aurait pas pu la faire changer d'avis. Il aurait fait quoi l'attacher sur un lit jusqu'à son accouchement ? Alex attrape ma main gauche, la pose sur son cœur. Je le sens battre violemment.

— Le chagrin m’a rendu... fou. J’ai perdu pied, j’ai fait n’importe quoi. J’ai même voulu me foutre en l’air...

Il écrase mes doigts sur sa poitrine. Son soupir est déchirant, et ma gorge se serre en percevant le désespoir qui a dû être le sien.

— Mais heureusement, il y a eu Gombo et les autres, je leur dois beaucoup, tu sais, et à Paulette aussi.

L’ombre d’un demi-sourire passe sur ses lèvres alors que des souvenirs plus joyeux refont surface.

— Ce tatouage, je l’ai fait durant cette période... C’est du gaélique. *Féachann m’anam*, mon âme cherche. Je devais trouver un sens, une raison à cette douleur. Heureusement que mes amis étaient là, sinon... Ce sont eux qui m’ont sorti des ténèbres. Sans eux, je serais...

Je n’ai pas besoin qu’il achève sa phrase pour deviner le mot qu’il tait par pudeur. L’amour, et sa perte peuvent conduire à la pire des décisions. Et puis Alex a dû tirer un trait sur un avenir lumineux qu’il avait entrevu un instant. Il aurait été un père formidable, j’en suis persuadée. Une colère nouvelle monte en moi contre cette femme que je ne connais pas, mais qui a osé revenir tout sourires se frotter à lui.

— Paulette aussi m’a aidée ! Si tu l’avais rencontrée, Paulette ! Elle était tellement drôle, sarcastique, vivante. Des épreuves, elle en avait traversé. Son fils, son mari, son cancer. Mais ce petit bout de mémé s’est accroché à la vie avec une détermination peu commune. Et communicative. Au lieu que je la soigne, c’est elle qui m’a guérie. Et elle a aussi fait de la pub pour augmenter ma clientèle. Elle s’est exprès inscrite dans tous les clubs du troisième âge de son quartier, bridge, belotte, tricot, gymnastique et j’en passe. Nathalie s’est toujours demandé comment je m’y étais pris, je ne lui ai jamais rien ne dit.

Il éclate de rire, d’un rire léger et rassurant. Un rire qui se souvient qu’après le désespoir la vie est progressivement revenue.

— Il vaut peut-être mieux. Elle pourrait penser que tu as tourné gigolo.

— Ça paierait plus ! s’exclame Alex. Surtout auprès des vieilles friquées des beaux quartiers de Paris. Un jour, j’y songerai peut-être.

— Dans la mesure où tu fais déjà preuve de tant d'abnégation, un peu plus ou un peu moins... Ce serait une façon plus moderne de soigner les corps.

— Très drôle, mademoiselle J'ai-peur-d'une-toute-petite-aiguille.

— Elle n'était pas petite, d'abord, protesté-je.

Alex me jette un regard, et du doigt, essuie une larme sur ma joue. Je ne me suis même pas rendu compte que j'avais pleuré. Mon index trace les lettres gothiques sur sa poitrine.

— Féachann m'anam, répété-je.

Chapitre 51

Lizzie dort encore, tendrement lovée dans mes bras. Je sais qu'il va me falloir bouger dans quelques minutes, et que je risque de la sortir de son sommeil. Certes, je commence un peu plus tard, mais la grasse matinée coquine n'est pas pour autant à l'ordre du jour. Un regard jeté sur le réveil me confirme ce que je craignais, il est temps que je quitte mon lit. Bien que j'essaie de retirer mon bras avec douceur, le plus lentement possible, Lizzie se met à gigoter et à grommeler que je la dérange.

— Désolé, je dois y aller, murmuré-je près de son oreille.

Je souffle sur les cheveux fins qui tombent sur sa nuque avant d'effleurer sa peau d'un baiser.

— Quoi ! s'exclame-t-elle, il est quelle heure ?

— Il est très exactement 8 h 05.

D'un geste du menton, je lui indique les chiffres lumineux, au cas où elle aurait l'intention de remettre ma parole en doute. Une lueur inquiète allume sa prunelle. Comme je suis certain que la bibliothèque n'ouvre pas à une heure aussi matinale, j'ignore ce qui suscite un si soudain vent de panique.

— Il faut absolument que je repasse chez moi !

— Je me demande bien pourquoi, ironisé-je.

— Je refuse de porter encore une fois cette jupe et de te voler une autre chemise. J'ai besoin de vêtements propres, c'est une question de vie ou de mort.

— Tu n'exagères jamais, c'est ce que j'apprécie chez toi.

Lizzie me tire la langue et s'enroule dans la couette, dissimulant avec pudeur sa nudité. Je ne fais aucun commentaire, même si je n'en pense pas moins. D'un bond, je me lève et m'étire. La nuit a été courte, vraiment courte. Les courbatures me guettent. La fausse prude, derrière son bout de tissu, est en réalité une vraie dévergondée, miss Lizzie cache bien son jeu. D'ailleurs, cette dernière, sans en avoir l'air, ne perd rien de mon anatomie.

— Ah oui, tu n'avais pas encore tellement eu l'occasion d'apercevoir mon tatouage au bas de mon dos...

— Mais, je n'étais pas du tout en train de regarder, proteste-t-elle, choquée que j'ose prétendre le contraire.

Ses joues rosissent aussitôt et elle détourne les yeux pour se concentrer sur la peinture écaillée de mon mur. Rapidement, j'enfile un caleçon et un jean. Je ne voudrais pas la troubler davantage. Je m'empare d'un tee-shirt propre, constatant avec regret qu'il est grand temps que je lance une lessive. La pile est presque épuisée.

— Tu peux te retourner, j'ai caché mon corps parfait.

— Non, mais, c'est pas ce que tu... Laisse tomber, me sourit-elle.

Elle enroule ses bras autour de ses jambes et attrape mon regard.

— Je ne pense que nous ayons grand-chose à manger, mais je peux au moins t'offrir un café, ça te tente ?

— Tu n'aurais pas du thé plutôt, j'ai envie d'un bon Darjeeling. Enfin, si tu n'en as pas, ce n'est pas grave, un café, ce sera parfait. Oui, un café, ça me réveillera. Mais un thé, ça me désaltérera, oui un thé.

Avant qu'elle ne change une nouvelle fois d'avis, je me recule vers la porte et disparais vivement. Gombo est tranquillement installé, au bar, un livre à la main. Bien sûr, il est à poil.

— Tu ne pourrais pas mettre un truc sur ton cul.

— D'habitude tu n'en fais pas tout un foin. Il y a une fille ? suspecte Gombo.

Son œil inquisiteur m'étudie. Il lâche un grand éclat de rire.

— C'est qui ? Je la connais ? Elle est canon ?

À ces questions, je refuse de répondre. Je commence à fouiller dans les placards, renversant des boîtes qui n'ont pas vu la lumière du jour depuis des années et qu'on ferait mieux de ne jamais sortir, pour des raisons de santé publique.

— On n'aurait pas du thé par hasard ?

— Du thé ? Depuis quand tu bois du thé ?

Je ne relève pas son sarcasme, et entreprends de vider les tiroirs au-dessous de l'évier découvrant au passage du vin rouge.

— Il est un peu tôt pour ça, non ?

Gombo attrape la bouteille et s'amuse à lire l'étiquette. Comme s'il s'y connaissait.

— On doit bien avoir du thé, purée ! grommelé-je entre mes dents.

Il voit que je cherche comme un malade, et Gombo se contente de m'observer en sirotant son café. Ça le tuerait de m'aider ! Dans ma précipitation, je renverse un paquet de farine et lâche une flopée de jurons.

— Tu as regardé dans la boîte en métal, non pas celle-là, oui celle-ci, je crois qu'il y a quelques sachets.

En effet, dans un pot à sucre, je découvre, ravi, deux sachets de thé vert à la menthe. J'ignore depuis quand ils sont cachés là, mais Mlle Lizzie devra s'en contenter. Je remplis une tasse d'eau et la place dans le micro-ondes.

— Tu es vraiment aux petits soins pour cette nana.

— N'importe quoi, répliqué-je, agacé. Je lui prépare un thé, pas une demande en mariage.

— Si tu le dis. Mais elle doit être sacrément canon pour que tu lui serves le petit déjeuner, insiste lourdement Gombo.

— Tu veux dire quoi au juste ? J'offre toujours un café aux filles.

— Vraiment ? me raille-t-il.

J'interroge mes souvenirs, et mon ami replonge le nez dans son bouquin.

— Depuis quand lis-tu *Cinquante nuances de Grey* ?

— Depuis que tu rapportes des livres à la maison.

— Quoi ?

— La prochaine fois que tu as envie de me cacher tes lectures inavouables, range-les dans ta chambre. En tout cas, tes choix ne cessent de me surprendre, mon petit chat, s'amuse Gombo.

Moi, un peu moins. Lizzie a joint à *Cinquante nuances de Grey*, *Gueule d'ange* (je suis sûr que c'est parce qu'elle me trouve beau gosse), *Orgueil et Préjugés*, *Le Charme discret de l'intestin : tout sur un organe mal aimé*,

ainsi que deux magazines *Nous deux*, la revue hebdomadaire qui porte bonheur aux plus de soixante-dix ans. Elle ne m'a pas raté. C'est de bonne guerre. Je comprends mieux cependant les petits coups d'œil et le sourire en coin de sa collègue quand elle a procédé à l'enregistrement. Elle ne perd rien pour attendre. Je connais deux ou trois trucs qui devraient chasser son arrogance. Cette nuit m'a ouvert l'appétit, et je me coupe un morceau de pain que je tartine généreusement de beurre. J'ai besoin de reprendre des forces surtout si elle nous a prévu un nouveau round.

— *Nous deux*, là il faut quand même que tu m'expliques.

— J'avoue tout. J'adore les romans-photos et leurs conseils pour estomper les rides au coin des yeux sont super.

— Cette fille t'a rendu complètement...

— Salut, Gombo, lance Miss Je-me-crois-drôle.

Gombo préfère ne pas achever sa phrase et saluer l'intruse.

— Ah, bonjour Lizzie.

Il ne dissimule pas sa surprise en reconnaissant la jolie brune avec qui j'ai passé une seconde nuit. Il nous regarde l'un puis l'autre, un sourire amusé étirant sa bouche. Lizzie s'approche de moi, attrape ma tasse et la porte à ses lèvres.

— Je t'ai fait un thé.

— Je préfère un café, finalement, réplique-t-elle en buvant une seconde gorgée.

Je me retiens de faire un commentaire désobligeant et un brin misogyne, de peur de casser l'ambiance. Grand seigneur, je lui cède mon mug et m'empresse d'aller m'en servir un autre.

— Veux-tu manger quelque chose ?

— Oh non, je n'ai pas faim, assure-t-elle.

Maladroitement, elle se hisse sur un des tabourets.

— Alors ce livre te plaît ?

— C'est un peu olé-olé tout ça.

Gombo joue à l'homme prude, que des propos audacieux ont réussi à choquer. À haute voix, il nous offre même la lecture d'un passage, mes

yeux s'écarquillent et pour un peu, je rougirais comme un jeune homme. Lizzie écoute attentivement mon ami, avant de commenter le succès littéraire d'un tel roman. Ce qui me surprend le plus, pour dire vrai, ce n'est pas son manque de réaction face à des descriptions érotiques crues, mais le fait qu'elle ne s'offusque pas de la nudité de Gombo. Soit elle n'a rien remarqué, soit elle n'est pas insensible aux charmes de mon coloc. Je parierais sur la première option. Connaissant le caractère de la jeune dame, elle pousserait des cris d'orfraie et plaquerait sa main sur ses yeux si elle se rendait compte que Gombo est à poil. Pendant qu'elle s'amuse à mes dépens, en racontant ma venue à la bibliothèque et les livres qu'elle a choisis pour moi, elle attaque une de mes tartines beurrées. Il ne faut pas se gêner surtout. Mon café, mon pain, maintenant. Et ce sera quoi ensuite ? Sans se soucier de mon regard interloqué, elle engouffre la première puis la seconde de mes tartines. Elle ne leur laisse aucune chance.

— Tu veux que je te prépare un truc ? la questionné-je.

— Non, non, je ne peux rien avaler.

Sans ménagement, elle attrape mon poignet et consulte l'heure qu'il est. Ses yeux s'agrandissent démesurément.

— Mais il fallait me le dire qu'il était si tard, s'emporte-t-elle. Je me suis assoupie deux minutes quand tu es sorti de la chambre. Je... Oh zut ! Je dois repasser chez moi. Oh, et puis zut de zut !

Lizzie est ce genre de femmes à utiliser des mots comme « saperlipopette » ou « sapristi » quand elle est énervée. Elle se lève, renverse le tabouret, manque d'envoyer valser la tasse. Je la rattrape de justesse, avant qu'elle ne heurte le sol. D'un pas énergique, Lizzie se dirige vers la chambre, sort aussitôt, entre dans la salle de bains pour quelques secondes. Elle s'agite dans tous les sens, c'est épuisant de la regarder, d'autant plus qu'on ne peut que se demander ce qu'elle fabrique.

— Elle est toujours comme ça ? s'inquiète Gombo.

— Je le crains. Et tu n'as encore rien vu ! Là, elle s'échauffe.

Amusé, Gombo hausse les épaules et reporte son attention sur le roman érotique qu'il dévore en même temps que ses petits pains au lait. Son écharpe nouée à la va-vite autour du cou, les cheveux épars, Lizzie revient se planter à côté de moi. D'un pied sur l'autre, elle se dandine.

— Je prendrai une douche chez moi, me confie-t-elle. Je vais y aller, maintenant.

— Très bien.

À croire que sa gêne est communicative, les mots me manquent. On dirait un adolescent mal dans ses baskets qui se demande comment se comporter face à une fille. D'habitude, c'est simple, je leur sers le grand numéro du macho. Un café, pas de promesse et au revoir. Si je suis d'humeur, je leur offre un merci, sinon je leur montre la porte. Pour tout dire, elles n'en attendent pas plus du brun ténébreux qu'elles imaginent torturé, elles ne cherchent pas à soulever les masques. Une heure, une nuit, parfois deux ou trois, jamais plus. Je n'ai qu'une règle de conduite : ne pas m'attacher et c'est facile. Et là, je ne sais pas ce qui me prend. Je dois me ressaisir de toute urgence.

— On se voit ce soir ? hasarde-t-elle.

— Peut-être.

— OK.

Face à ma réponse laconique, son sourire s'estompe et ses lèvres se pincent. Ostensiblement, elle se tourne vers Gombo à qui elle souhaite une belle journée. Comme si je n'existais déjà plus, elle gagne la porte qu'elle ouvre vivement.

— Au revoir, les gars, balance-t-elle par-dessus son épaule.

Son ton est devenu soudain plus froid qu'un iceberg, et son regard fuit le mien. Ses talons claquent. Et je me laisse tomber sur mon tabouret. Sans conviction, je croque dans une tartine.

— Tu as un souci, déclare Gombo.

Chapitre 52

— Quoi ? Comment ça ?

J'avale ma bouchée de travers. Quel problème va encore s'écraser sur ma tête ?

— Tu es en train de t'attacher à cette jolie petite nana, affirme-t-il.

Je ne perçois aucune once d'ironie dans ses yeux. Je ne prends même pas la peine de lui répondre tant il est à mille lieues de la vérité. Pourtant, je lui ai expliqué le plan en long en large et en travers l'autre soir. Gombo me brandit sous le nez la preuve irréfutable, selon lui, que ce qu'il avance est vrai.

— Quoi, ces livres ? Ces livres, ça ne veut rien dire, rétorqué-je, en riant. Je suis allé chercher Lizzie à la bibliothèque et du coup...

— Du coup, tu as emprunté des romances et un ouvrage... Euh, tu as des soucis gastriques, mon pauvre lapin ?

Amusé, Gombo me tend le livre et j'en étudie la couverture colorée : des intestins se réjouissent lorsque l'homme enfourne un gâteau. Soyons honnêtes, c'est assez étrange, mais après tout pourquoi pas. Je regarde les suivants. Sur le roman de Katja Lasan, il y a une chaussure¹. Je soupire. Suis-je vraiment en train de « m'attacher », de trouver chaussure à mon pied, comme dirait ma grand-mère ? Ou vais-je me prendre un coup de pied au cul ? Je soupèse le livre, le retourne machinalement pour en découvrir le résumé. Une jeune bibliothécaire s'éprend du beau brun torturé. Serait-il possible que Lizzie soit tombée amoureuse de moi ? Je secoue la tête, comme pour en chasser cette stupide idée.

— Gueule d'ange, c'est sans doute parce qu'elle te trouve beau gosse, affirme Gombo.

— Ou peut-être faut-il comprendre qu'elle a envie de me casser la gueule ?

— Mais avec *Cinquante nuances de Grey*, là, tu ne peux pas nier que le message est explicite ! Elle veut de toi dans son lit, même si je me demande bien pourquoi.

— Si elle est vraiment sadomasochiste, adepte du fouet et des châtiments corporels, j'ai du souci à me faire. Et puis, tu crois qu'en me donnant des magazines de *Nous deux*, c'est pour me signifier qu'elle veut finir sa vie à mes côtés en maison de retraite ?

— Pourquoi pas ? Tu serais son Darcy, elle est déjà ton Elizabeth.

Gombo ajoute un battement de cils absolument grotesque. Nerveusement, je roule mon piercing entre mes dents.

— Ce sont juste des bouquins qu'une intello coincée a choisis pour me ridiculiser devant ses collègues. Je commence à croire que tu mates des séries à l'eau de rose, dès que j'ai le dos tourné. Combien de fois faudra-t-il que je te dise que c'est un jeu, rien de plus ? On épate la galerie grâce à notre petit couple d'amoureux atypique.

— Un jeu ? répète Gombo incrédule. C'est pour cette raison que vous couchez ensemble ? Pour être plus convaincants aux yeux de belle-maman, peut-être ?

— Nous nous amusons, c'est tout. Il n'y a aucun mal à se faire du bien. Et puis...

Un instant, j'hésite à mentir à mon meilleur pote. Je suis à deux doigts de lui sortir un bobard du genre, d'abord on ne couche pas ensemble. Je ne sais même pas pourquoi. Mais heureusement, je me reprends à temps. Il faut que je fasse attention, Lizzie est en train de déteindre sur moi. Bientôt, je serai un mythomane aguerri.

— Je te croyais moins stupide, me coupe Gombo.

Son ton sérieux est aussi tranchant qu'une lame de rasoir. Je lui jette un regard noir, un de ceux que je ne sors que quand je suis à bout de nerfs. Et là, il joue avec le feu, il ne devrait pas me titiller de la sorte alors que j'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Il insiste lourdement et ne se rend pas compte que cela confine au ridicule. Lizzie et moi ne sommes pas « amoureux », ce mot ne fait pas partie de mon vocabulaire, et encore moins parce que M. Gombo a cru lire notre destin entre les lignes de bouquins.

— Je ne lui ai rien promis, elle sait très bien que je ne suis pas un mec pour elle. Une fille, une nuit et je passe à la suivante.

— Donc, ce soir, tu ne vas pas la revoir ?

Gombo appuie là où ça fait mal, il insiste et sa perplexité me tape sur les nerfs. Je pianote sur le bar.

— Je ne sais pas.

Pour ne pas avoir à continuer de parler, je m'empresse de porter mon café à mes lèvres. Il me semble amer. Je croque dans ma tartine. Mon pain est trop sec. Si Gombo voulait me pourrir mon petit déjeuner, il a réussi avec ses insinuations plus que déplacées. Il n'y connaît rien. Absolument rien.

— Non.

— Non, quoi ?

Gombo lève un sourcil interrogateur.

— Non, c'est vrai. Je vais me ressaisir, affirmé-je.

— Et tu comptes faire quoi au juste ?

— Après ma tournée, je vais enchaîner les bières et partir en chasse.

— Tu viens vraiment de te comparer à un chasseur ? Néandertal, hors de ce corps !

Ma détermination augmente à mesure que les mots sortent de ma bouche. Cette nana m'a fait partir en vrille, j'ai commencé à baisser ma garde. Et c'est trop dangereux. Ma vie me convient. Le boulot, les potes, les filles. Rien que du pluriel, pas du singulier. Pourquoi m'enquiquiner avec une petite bibliothécaire avec qui je n'ai aucun point commun ? Au mieux ça durera quoi une semaine, deux si je prends sur moi, et puis après ? On se rejouera la scène de rupture, les cris, les « tout est ta faute » ou « il faut que tu changes » et « c'est à toi de faire des efforts ». Je nous épargne bien des soucis et des souffrances inutiles. Elle pourra me remercier.

— Le plan est simple. Ce soir, toi et moi au *Burning Man*. Je te parie une bouteille de tequila que je me vais me dégouter une jolie fille recouverte de tatouages et de piercings, avant toi.

— Tu es plus con que ce que je ne le pensais ! s'exclame-t-il.

Euh, je crois que j'ai mal entendu ou mon meilleur ami vient de m'insulter. Mon meilleur ami si calme et si pondéré. Je fronce les sourcils, et l'observe, stupéfait. L'incompréhension doit se lire dans mon regard puisqu'il prend la peine de m'expliquer le fond de sa réflexion.

— Lizzie te fait du bien, alors arrête de jouer au con ! Elle est sympa, décalée, peut-être un peu dérangée, mais franchement...

— Mais je n'en ai rien à cirer de cette meuf !

Mes mains heurtent le comptoir, mon café saute hors de ma tasse et éclabousse le bois. Gombo me fait sortir de mes gonds. Pourquoi a-t-il choisi ce matin où j'ai un peu de temps avant de débiter ma tournée pour me prendre la tête ? C'est bien la première fois, qu'il se soucie de la fille qui se trouve dans mon lit.

— Si tu t'en fiches de Lizzie, tu...

— Quoi ? Elle t'intéresse peut-être ? grogné-je entre mes dents serrées.

— Maintenant que tu le suggères, je dirais pourquoi pas, répond Gombo, avec un calme olympien.

Si d'ordinaire sa désinvolture est rafraîchissante, aujourd'hui, elle est plutôt exaspérante. Qu'est-ce qu'il souhaite me faire comprendre ? Lizzie lui plaît, lui plaît vraiment ? C'est pour cette raison qu'il cherchait à connaître mes intentions ? Il voulait juste savoir à quel point c'était sérieux entre Lizzie et moi ?

— Franchement, elle est mignonne, a l'air d'en avoir dans la cervelle, et puis elle est moins farouche qu'elle n'y paraît.

Péniblement, je déglutis. Ce n'est même pas son style de nana, je suis sûr qu'il dit ça avec l'espoir de me faire chier. Et ça fonctionne. Chaque mot qu'il prononce écorche mes oreilles et réveille un instinct invouable de chevalier servant qui cherche à défendre l'honneur de sa belle. Malgré moi, mon corps se tend vers l'avant, comme mu par un ressort invisible, et mes poings se serrent douloureusement.

— Lizzie, crois-moi, j'en ferais bien mon quatre-heures.

— Fais ce que tu veux ! Je m'en fous, éclaté-je.

Je bondis sur mes pieds, renverse mon café sur le bar. Mon regard noir s'accroche à celui de Gombo. Il ne cille pas, n'a même pas un mouvement de recul.

— Tu vas me frapper ? s'étonne Gombo.

— Bien sûr que non.

Ma surprise répond à la sienne. Je baisse les yeux, et ne peux que constater le blanchiment de mes jointures. Je détends mes doigts, les secoue. Je suis debout, prêt à me jeter sur mon adversaire. Jamais je n'aurais cogné mon ami. Jamais. À la rigueur, j'aurais écrasé mon poing contre le mur, ou fracassé deux ou trois assiettes, mais jamais je ne l'aurais blessé volontairement, quand même pas. J'observe mes mains que j'ai serrées sans m'en rendre compte quand il a commencé à parler de Lizzie. Je perds la boule. Gombo attend patiemment ma prochaine réaction. Un rictus amusé se dessine sur ses lèvres.

— Alors ? demande-t-il.

Alors ? Alors quoi ? Je lâche un soupir, ou plutôt un grognement exaspéré. Je n'en sais rien, moi. C'est quoi mon problème au juste ? Cette fille n'est rien, ne représente rien. Je ne suis pas prêt pour me laisser glisser dans l'enfer de l'amour. C'était bien cette nuit, mais en même temps, n'ai-je pas connu mieux ? Si je fouille les méandres de ma mémoire, je suis persuadé qu'il y aura une blonde tatouée et délurée. Je préfère les blondes. Mais Lizzie se rappelle à moi. Son corps souple et indolent, sa peau laiteuse, ses boucles sauvages... Ma tête est trop lourde. Une seule pensée s'impose au milieu de ce chaos de sentiments.

— Je suis dans la merde.

— Jusqu'au cou, approuve Gombo.

[1.](#) Katja Lasan, *Gueule d'ange, tome 1 : Alice*. Éd. Cyplog, 2019.

Chapitre 53

— Je crois que tu as raison.

Et cet aveu à demi-mots me fait trembler des pieds à la tête. Moi, amoureux ? Impossible ! J'ai tout mis en preuve pour ne plus me laisser prendre au piège des sentiments. Malgré tout ce que je peux dire – ou plutôt tout ce dont je voudrais me convaincre –, cette fille, je n'ai aucune envie de la perdre. Pas encore, pas tout de suite. Peut-être même jamais. Gombo hausse les épaules, et opine de la tête. La mienne s'écrase sur le comptoir, en mode crash aérien.

— Je sais.

Il ne tire aucune fierté d'avoir raison. Il me connaît, c'est tout, et se montre sans doute plus clairvoyant que je ne le suis. Mes lamentations et mes grognements lui arrachent un éclat de rire. Cela ne va pas m'aider s'il se fout de ma gueule, alors que je suis déjà au fond du gouffre, à patauger dans un bordel sans nom. Je me redresse, prêt à l'invectiver, mais il me dissuade de m'en prendre à lui avec son sourire sincère de l'ami qui te veut du bien. Machinalement, je me lève et me dirige vers la salle de bains.

— Ne joue pas au con ! me conseille Gombo alors que je referme la porte.

Sous la douche, sa recommandation m'accompagne. Comment ne pas jouer au con ? Ça, je ne sais plus comment faire. Depuis Sidonie, j'ai oublié comment on fait pour se comporter comme un type normal, un mec qui fait confiance. Je n'irai pas jusqu'à penser que je peux devenir un homme bien, la marche serait un peu trop haute à mon avis. On va se contenter de reprendre les bases, au moins d'essayer. Je devrais lui offrir des fleurs, c'est sympa les fleurs. Elle aime quoi ? Ou des chocolats ? Mais si elle est au régime... Ou faire une prise de sang pour lui montrer que je suis un mec clean... En essuyant le miroir embué, je m'exhorte au calme. Un pas après l'autre. Mon reflet n'est pas rassurant, j'ai une sale gueule. Objectivement. Le manque de sommeil n'y est pas pour rien. Je souffle plusieurs fois. Rien de visible à l'œil nu n'a changé et pourtant je sens qu'à l'intérieur un verrou est en train de sauter. Ma décision est prise, je vais essayer vraiment. En

quelques minutes, je me dépêche de me sécher et de m'habiller. Un nuage de fumée m'accompagne lorsque je sors de la salle de bains. J'ai dû cogiter plus longtemps que je ne le croyais sous le jet d'eau chaude. Gombo est toujours plongé dans la lecture de *Cinquante nuances de Grey*, et sirote négligemment son café. Comment fait-il pour être aussi calme ?

— Tu ne pourrais pas t'habiller, lancé-je gaiement en passant près de lui.

— C'est un monde... J'ai quand même le droit d'être à l'aise chez moi.

Comme je n'obtiens pas gain de cause sur ce sujet, je laisse tomber et rassemble mes affaires sous son regard amusé.

— N'oublie rien, surtout.

— Oui, papa. T'inquiète, je gère.

J'enfile ma veste, attrape mon casque de moto.

— Je vois ça, ironise Gombo.

Comme je pense qu'il fait allusion à mon histoire avec Lizzie, je me contente d'une grimace en guise de réponse. Mais il se lève, me fait face, exposant sans vergogne ses bijoux de famille. Il éclate d'un rire sonore, franc et massif. De son menton, il pointe mes pieds seulement vêtus de chaussettes. Je ne vais pas aller très loin.

— Tu ne gères rien du tout, mon pote.

Une fois encore, il a raison, mais je ne vais pas lui faire le plaisir de le reconnaître à voix haute. Au lieu de ça, je cours enfile une paire de chaussures et attrape ma sacoche.

— Bonne journée.

— Ne tue personne ! me conseille-t-il, en m'adressant un salut de la main.

— Je vais faire de mon mieux.

— Espérons que cela sera suffisant, sinon je connais un avocat très doué.

Je claque la porte sur son visage hilare et dévale l'escalier.

Tous mes patients pâtissent de ma bonne humeur, la plupart s'en réjouissent ou s'en étonnent.

— Bonjour, monsieur Laurentin, tiens je vois que vous n’avez pas été raisonnable. Je vous ai expliqué qu’il fallait rester tranquille quelques jours le temps que la plaie cicatrise et après vous pourrez gambader où vous voulez. Ce sont vos petits-enfants sur la photo ?

— Voilà, c’est fait, je vous avais prévenu que la prise de sang, ce serait rapide. Mais dites-moi, quelle est cette bonne odeur qui me chatouille les narines ? Un crumble à la pomme ? Je ne voudrais pas abuser. Puisque vous insistez...

— Il faudra veiller à garder votre pansement bien au sec pour éviter l’infection, mais ne vous en faites pas trop. Tiens, vous regardez quoi, *Les Miracles de l’amour* ? Je vous avoue que je ne suis pas très télé, mais vous connaissez Netflix ?

La matinée s’étire, et l’infirmier rapide et efficace devient un escargot ramollo distribuant les médicaments comme autant de friandises. Bien sûr, lorsque je rentre dans l’immeuble de M. Fidelli, je sais que je vais avoir droit à une autre chanson. M. Fidelli m’ouvre la porte et, égal à lui-même, me tire une tronche de six mètres de long.

— C’est à cette heure-là que vous...

— Comme vous le voyez, répliqué-je, en me délestant de ma veste.

Je pourrais me tuer à lui expliquer que mon emploi du temps varie selon les jours, et qu’il n’est pas mon seul patient. Ou plus probablement, je l’aurais étranglé avant qu’il ne change d’état d’esprit. M. Fidelli est... M. Fidelli.

— Au prix où je vous paie.

— Monsieur Fidelli, on ne va pas reprendre cette conversation. Vous ne déboursez pas un centime.

— Enfin, ce n’est pas une raison pour me traiter par-dessus la jambe. J’aurais pu avoir des choses prévues.

Lesquelles ? Déposer vos poubelles sur le paillason de votre voisine, monter au maximum le volume de votre vieux radiocassette, verser du détergent dans les pots de fleurs de la boulangère, engluer la serrure de l’immeuble ?

— Eh bien, pour que vous puissiez vous adonner à vos nombreuses passions, on va se dépêcher.

— Si c'est pour que vous me perforiez le corps avec vos aiguilles, je préfère encore que vous preniez votre temps. Ma journée est fichue de toute façon, c'est trop tard, alors autant que vous fassiez votre travail correctement. Pour une fois.

— Je ne demande que ça.

Comprenez-vous pourquoi mes collègues rechignent à me remplacer ? D'un geste théâtral, je l'invite à s'asseoir, un sourire niais vissé sur mes lèvres. Mon ton guilleret ne lui échappe pas. Suspicieux, il m'observe par en dessous, le nez retroussé et les sourcils qui se rejoignent. Il hésite avant de se déplacer, se demandant peut-être si je n'ai pas absorbé quelques petites pilules du bonheur dont il aurait bien besoin.

— Vous m'avez l'air de sacrément bonne humeur, jeune homme, s'étonne-t-il.

Je ne réponds rien, me contente de hausser les épaules et de sortir mon matériel avec la précision d'un chirurgien, et avec une étrange envie de chanter à tue-tête.

— Pas plus que d'habitude.

Nullement convaincu, il s'installe dans son gros fauteuil marron qui aurait bien besoin de céder la place à un modèle plus récent et plus confortable. Je parie que les ressorts doivent lui rentrer dans les fesses, mais il est bien trop grippe-sou pour envisager un tel investissement.

— Vous allez bien ?

Ne vous méprenez pas, sa question n'a rien à voir avec une quelconque empathie de sa part. S'il s'interroge sur mon état de santé, c'est surtout parce qu'il s'inquiète pour lui-même.

— Maintenant que vous le dites...

Sa bouche s'arrondit de stupeur et telles deux billes, ses yeux roulent dans leur orbite.

— J'en étais sûr ! Vous avez pris de la drogue ! Je vais appeler la police, le préfet, le président ! Vous ne me toucherez pas, espèce de...

Je ne lui laisse ni le temps d'achever sa phrase ni de faire une syncope et m'empresse de lui préciser que je plaisante.

— Eh bien, apprenez que je goûte fort peu votre humour, et que s'il s'avère que vous êtes sous l'emprise de quelques substances illicites, je vous ferai radier de l'ordre des Médecins.

Mon rire fuse aussi sonore que violent, et quand bien même je le voudrais que je ne pourrais le contrôler. Les larmes me montent aux yeux, et je les essuie du bout des doigts.

— J'aimerais bien savoir ce qui vous fait rire, bougonne M. Fidelli dont la peau d'ordinaire rougeaude a viré au cramoisi.

La tomate est prête à éclater, ulcérée par cette bonne humeur qui jaillit de mon être. Ma joie le dérange, comme un caillou dans sa chaussure. Il me préfère concentré et rapide, économisant mes paroles et mes sourires.

— Votre stagiaire ne vous accompagne pas aujourd'hui ? Vous vous en êtes déjà débarrassée ? Vous avez bien fait. Il faut dire qu'elle était encore moins douée que vous ne pouvez l'être. Au moins vous êtes un homme.

Misogynie, intolérance et mauvaise foi se battent pour savoir qui aura le dernier mot. Je suis loin d'être un saint, et le désir de le remettre à sa place est toujours latent. Je prends sur moi, je le jure. Parce que cet homme est vieux. Et seul. Et aussi un gros con. Ceci explique sans doute cela. Alors, je me dis que je dois être encore plus patient, on n'a aucun mérite à être sympa avec des gens qui le sont. M. Fidelli est à lui seul mon challenge de la journée. Je peux au moins le remercier pour une chose. Grâce à lui, je ne m'ennuie jamais et il alimente, quotidiennement, mon stock d'anecdotes. Je leur raconterais quoi aux copains sinon ? Comment Robert m'a offert une tasse d'un succulent café, ou comment Léontine a pouffé à mon compliment. Au mieux ils s'en amuseraient un instant au pire ils n'y croiraient pas. Alors que lorsque je leur narre les aventures de M. Fidelli, alias « Fifi-la-grimace », mon public est captivé et mon succès garanti.

— Vous avez entièrement raison.

— Quoi ? s'étonne-t-il.

Bien sûr, il s'attendait à ce que je lui fasse la leçon et je prends un malin plaisir à le déstabiliser. Entre ses dents, il grogne et marmonne des paroles

inintelligibles, mais que je devine fort peu amènes. Le fou rire me guette, et je me retiens. Difficilement. Surveillance glycémique, injection d'insuline, prévention des ulcères. Et je pense : Lizzie rira aux éclats quand je lui répéterai, ce soir, les propos de M. Fidelli. Je souffle un bon coup et me ressaisis.

— On ne va pas y passer la journée, j'espère !

Chapitre 54

Peut-être ? Non sérieusement, il a bien dit peut-être. Après la nuit, les confidences et le reste, il se demande s'il a envie de me revoir. Il m'offre un « peut-être » en guise d'au revoir, il aurait aussi vite fait de me gifler, je ne l'aurais pas plus mal pris s'il l'avait fait. Quel sale... Je refuse que mes pensées formulent ce qualificatif qu'il mérite tant. La petite voix de ma raison se réveille et me nargue : « Ne fais pas ton innocente, tu savais à quoi t'attendre. » Même pas la peine de téléphoner à Anjali pour la leçon de morale, je m'en charge très bien toute seule. Mon cerveau cogite à mille à l'heure, et la douche brûlante n'a pas l'effet escompté sur mes épaules nouées. Son « peut-être » est un non qui ne s'assume pas. Je soupire, écrase ma tête contre le carrelage glacé et laisse l'eau couler sur moi pour y cacher des larmes sournoises. Rageusement, je les essuie d'un geste brusque du bras. OK, fin de la parenthèse. Hors de question que je me laisse aller, d'être la pauvre fille dont le cœur est brisé par le premier minable venu. Il a toujours été honnête, c'est un connard. Et pourtant j'ai fini par croire qu'il y avait plus qu'une comédie entre lui et moi, qu'une petite étoile avait favorisé la rencontre de ces deux êtres opposés et solitaires. Ce que je peux être stupide ! OK, fin de la minute auto-apitoiement. Je me secoue, étire mes bras, contracte ma mâchoire, serre les dents. Je pousse un cri (pourvu que ma voisine ne m'ait pas entendue) et réveille l'instinct de la guerrière. Le contrat se termine samedi soir, je tiendrai bien encore quatre jours et ce sera fini, je pourrai lui régler son compte. Au rayon des souvenirs agréables, je rangerai ces deux nuits, et le reste je l'oublierai. J'irai de l'avant, vraiment. Peut-être même que je m'inscrirai sur un site de rencontres. De nos jours, tout le monde fait ça. Ou à un cours de danse de salon, je suis sûre qu'il y a moyen de faire la connaissance d'hommes dignes d'intérêt. En plus, cerise sur le gâteau, maman me fichera royalement la paix, elle me laissera tranquille un bout de temps. C'est tout ce qui importe. Cela vaut la peine que je supporte M. Peut-être encore une fois.

Je m'enrobe dans une serviette moelleuse qui sent bon l'adouçissant à la vanille, et essaie de calmer mes nerfs. Je tire les rideaux du placard et observe les robes pendues sur les cintres. Parmi toutes celles que je

possède, j'opte, convaincue, par la plus classique, tellement classique que je pense que ma grand-mère a dû avoir la même dans sa prime jeunesse. Il y a fort à parier qu'Alex désapprouverait mon choix, les lèvres pincées en un rictus méprisant. Il la détesterait ouvertement. Tant mieux. Je n'ai plus aucune envie de lui plaire. Après un maquillage léger pour adoucir l'expression courroucée de mon visage, je dompte mes boucles rebelles en plusieurs tresses que je relève en chignon et me voilà prête à redevenir moi-même. Sérieuse et raisonnable. Je suis Lizzie, Super Lizzie, la bibliothécaire qui aime mieux les livres que les gens. Je jette un regard autour de moi, ma chambre est de nouveau en ordre, rien ne traîne. Parfait. Je vérifie ma besace, tout est également à sa place. Parfait. Avant de sortir de mon appartement, je prends le temps de choisir un ouvrage sur une des étagères. Le trajet en métro est l'occasion pour moi de grappiller quelques minutes de lecture et d'oublier le monde qui m'entoure. D'ordinaire, le livre me saute dans les mains. Selon la saison ou l'humeur du jour. Comme nous sommes en hiver, mon choix se porterait normalement sur une comédie sentimentale de Noël, ou encore sur *Neige* de Maxence Ferminé. Je pourrais aussi opter pour *Heidi*, si j'ai envie de parcourir des sentiers montagnards, chercher des marmottes endormies et déguster du fromage de chèvre sur une tranche de pain au milieu des alpages. Mais là, mon cœur indécis balance, même mon colonel Brandon ne me fait pas de l'œil ce matin, et les sœurs Dashwood m'appellent en vain. Ma raison et mes sentiments ne sont pas encore assez en harmonie. Je tergiverse en proie à une angoisse naissante. Pour la première fois de ma vie, je suis en panne de lecture. Ma bibliothèque déborde, et je suis là, incapable de choisir. Comme je n'ai plus le temps de faire la difficile, je ferme les yeux, effectue un tour sur moi-même, le doigt pointé et prends l'ouvrage que le hasard me désigne. Le destin a un sacré sens de l'ironie : *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.

— À l'heure, bravo ! s'amuse Géraldine, moqueuse.

Elle tape dans ses mains pour ponctuer sa remarque. Je m'épargne un commentaire sarcastique, je ne suis pas d'humeur pour l'échange d'amabilités matinal. Je suis toujours à l'heure, toujours. TOUJOURS.

J'arrive une fois, en retard, en quatre ans, et madame se sent autorisée à me juger.

— Où est ton motard ?

— Il gare la moto.

La mâchoire de Géraldine se décroche un instant avant qu'elle ne reprenne sa mine blasée. Elle jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, se demandant si Alex va apparaître.

— Tu t'occupes de l'accueil ou de la réserve ? la questionné-je.

— Comme tu veux. Est-ce que ton chéri viendra déjeuner avec toi ?

De quel droit Géraldine se permet-elle de me questionner sur ma vie privée ? À quel moment avons-nous dépassé le stade purement professionnel ? Je hausse les épaules, ce qui confère à ce geste la signification d'un « peut-être ».

— Je t'avoue que je ne t'imaginai pas...

Je devrais la planter là, avant de l'assommer avec mon exemplaire des *Liaisons dangereuses*. Elle va ouvrir la bouche, et ce sera trop tard pour feindre de ne pas avoir entendu ses inepties.

— Pas avec un homme couvert de tatouages et de piercings, avec un style de rockeur, c'est ça ?

Mon ton est agressif, je sais très bien que je vais prendre sa défense. Même s'il ne le mérite pas. Même si au fond de moi, je suis terriblement en colère contre lui. Terriblement. Géraldine a un étrange mouvement de recul, comme si elle ne comprenait pas où je voulais en venir. Ses sourcils s'arquent en point d'interrogation. Je lâche un petit ricanement.

— Tu peux le dire, tu sais.

— C'est simplement que je ne t'imaginai pas du genre à accepter que ton amoureux vienne te chercher au travail.

Dire que je suis étonnée est un euphémisme.

— Vraiment, je pensais que tu séparerai toujours ta vie personnelle de ta vie professionnelle, c'est tout.

Il n'y a rien à répondre. Géraldine, la râleuse, la pénible, celle qui compte les trombones, qui ne prête pas ses stylos, qui m'énerve tellement, a moins

de préjugés que moi.

— Réserve ou accueil ?

— À toi de choisir.

— Alors, je vais derrière...

— Mais ce serait mieux que tu sois à l'accueil. Vu ta tête, je suppose que tu souhaitais piquer un roupillon en douce.

Je serre les lèvres, les dents, les poings. Mais j'avoue que je suis incapable d'esquisser un sourire poli. Il ne faut pas surestimer mes talents de comédienne.

— Très bien, comme tu veux.

— Mais si ton bel apollon te rejoint, je vous laisserai la salle arrière pour vous encanailler. J'ai été jeune, tu sais. Et je parie que la photocopieuse est accueillante.

Pourquoi ne suis-je pas sourde ? Ne rien répondre, rester maîtresse de ses émotions. Et serrer les dents. Fort.

J'ai aussi serré les dents quand ma mère m'a rappelé pour la millième fois combien les préparatifs pour son anniversaire avançaient bien et combien elle avait hâte de rencontrer mon amoureux. Elle a même osé utiliser le terme de « fiancé ». Ce mot à lui seul défie les lois de l'entendement.

J'ai encore serré les dents quand Muriel m'a titillé sur la venue d'Alex, et savoir si nous avons mis en pratique quelques positions de *Cinquante nuances de Grey*.

Je n'ai pas desserré les dents non plus sur le chemin du retour, alors que ma voisine de métro écoutait trop fort des chansons d'amour débiles.

J'ai fermé ma porte à clé. Peut-être que je ne l'ouvrirai jamais plus. J'ai rangé mes affaires, soigneusement. Peut-être qu'Alex devrait en faire autant. Je vais m'installer sur MON canapé préféré, avec MON thé préféré et MON livre préféré. Peut-être qu'ainsi je parviendrai à oublier son « peut-être ».

Il est 19 h 10. Mon téléphone sonne, sonne, sonne. Et je ne réponds pas. C'est Anjali. Je sais qu'elle va insister jusqu'à ce qu'elle obtienne gain de cause. Je voudrais croire qu'au jeu de la patience, c'est moi qui gagnerais, mais soyons honnêtes, Anjali est forte, trop forte. La lâcheté me fait glisser le doigt pour refuser la communication. Elle laisse un message sur le répondeur.

« Lizzie, tu ferais mieux de décrocher. Je sais très bien que tu filtres mes appels. Je peux te voir. »

Par acquis de conscience, je jette un coup d'œil à droite et à gauche. On ne sait jamais, elle aurait très bien pu installer des caméras en mon absence pour surveiller mes faits et gestes. Oui, je le reconnais, je frôle la paranoïa.

« Tu regardes mon nom s'afficher et pour une raison qui m'échappe encore, tu m'évites. Tu ne vas pas pouvoir faire ça très longtemps. Tu as besoin de moi, et sans doute plus que tu ne le crois. Tu as fait quoi ? Crache le morceau. »

Je soupire. La sonnerie retentit. Elle ne lâche rien.

« Lizzie ! Tu réponds ! Maintenant ! »

Je souffle. La sonnerie, encore. Bien sûr, je pourrais le mettre en silencieux. Mais si M. Alex Larchevêque m'appelle, je pourrais lui faire part de ma façon de penser, lui montrer que je suis bien au-dessus de lui, au-dessus de tout ça.

« Pas la peine de jouer à la morte ! J'ai compris. J'ai tout compris. Tu roucoules avec ton motard, et tu n'oses pas me le dire. Allez, avoue. Tu as le droit de t'envoyer en l'air. Et comme je suis ta meilleure amie pour toute la vie, je veux tout savoir. Ne sois pas avare de détails bien croustillants et salaces. Vous l'avez fait combien de fois ? Dans quelle position ? Tu as eu un orgasme ? Mais non, Florian, je suis sûr que Lizzie ne s'est pas tapé Paul. Mais qu'est-ce qui te fait dire ça ? Arrête de dire n'importe quoi ! »

Je soupire. Si le sixième sens d'Anjali lui a permis de découvrir le pot aux roses, et si Florian est comme d'habitude à côté de la plaque, ils vont néanmoins avoir besoin de moi pour combler les blancs. La sonnerie persistante m'agace une fois de fois plus. Je ne suis pas loin de craquer.

« Quelle est la plus grande folie que tu as commise depuis deux jours ? Anjali et moi ne parvenons à aucun consensus. Une folie lente et douce comme un Paul réchauffé aux petits oignons ou une folie torride comme un Alex aux charbons ardents ? »

Le nouveau soupir qui s'échappe de mes lèvres est doublé d'un rire nerveux. Anjali a vraiment trouvé un mec incroyable, dans tous les sens du terme. Je n'ai pourtant aucune envie de rire.

« Décroche, pétasse, ou je te jure que je te refais le portrait. Tu ne peux pas laisser Florian avoir raison, sinon je vais en entendre parler durant des mois. Donc si tu n'as pas encore couché avec ton tatoué, tu n'as pas le choix, tu dois passer à la casserole. Il en va de mon honneur. Je te répète que tu n'as plus le choix. Couche avec Alex. »

Nouvelle sonnerie. Je ferme les yeux, et laisse mon index décider de ma sentence.

— Allo.

— Enfin ! J'ai bien cru qu'il me faudrait venir défoncer ta porte pour obtenir les derniers potins.

— Anjali, arrête un peu...

Je souffle, enserme fermement mes mains sur ma tasse de thé. Ne pas penser à lui, ne pas penser à ses lèvres charnues, à son piercing, à ses doigts. Ne pas penser.

— Lizzie, tu m'écoutes ?

— Non. Euh, oui, je veux dire, je t'écoute.

Je me force à prendre une fois enjouée. Si je parviens à la duper, j'exécuterai une danse de la victoire sur une chanson de Beyoncé. Dans le cas contraire, ce sera la danse des canards.

— Alors tu lui as demandé ? insiste Florian.

— Pas encore. Mais laisse-moi parler...

J'entends leurs chamailleries à l'autre bout du fil. Ils en viennent aux mains, on dirait.

— Rends-moi ça !

— Bon, comme tu peux le constater, chère Lizzie, l'opinion de ma dulcinée et de moi-même diverge. Avant que la troisième guerre mondiale n'éclate dans mon salon, je t'invite à répondre clairement à la question à un million de dollars. Qui d'Alex ou de Paul a ravi ton cœur et fait des folies avec ton corps ?

J'ai beau exhaler le soupir le plus profond qu'un être humain (désespéré) puisse émettre, modulé de trémolos expressifs, Florian ne lâche pas l'affaire.

— D'ordinaire, j'attendrai sereinement que tu surmontes ta gêne pour avouer tes péchés de chair, mais Anjali est en train de tester ma résistance aux chatouillis, et je doute de tenir très longtemps.

Et en effet, au bout de quelques secondes, un rire tonitruant résonne à mon oreille. Les doigts d'Anjali ont triomphé. C'est de nouveau la voix de mon amie que je reconnais et qui réclame à son tour et à grands cris ma sédition.

— J'ai couché avec Alex.

Elle hurle. Je suis sourde. Elle bat des mains.

— Nous avons juste couché ensemble, ce n'est pas comme si nous allions nous marier.

— J'ai gagné, j'ai gagné ! J'en étais sûre, s'exclame Anjali. Allez, aboulez la monnaie, mon petit gars. Non, je ne te ferai pas crédit. Vous êtes faits l'un pour l'autre !

La mauvaise foi incarnée. Bientôt elle va avoir le culot de prétendre que c'est grâce à elle que nous avons franchi le pas, Alex et moi.

— Et c'était comment ?

Intense, passionné, irréel. Parfait.

— Bien.

— Non, non, je ne veux pas que tu me paies en nature ! s'amuse Anjali.

— Hein ?

— Je dois gérer un Florian particulièrement inspiré, gazouille-t-elle, mais ne crois pas que je vais me contenter d'une réponse aussi lapidaire !

— Ce n'est pas ce que tu imagines.

— Au contraire, c'est exactement ce que j'imagine, petite dévergondée ! À une histoire à l'eau de rose, tu as préféré l'aventure sulfureuse et dangereuse, ça se discute. En tout cas, tu ne vas pas t'en tirer avec un « c'était bien » et hop, c'est fini.

— Mais que désires-tu que je te dise ?

Veux-tu que je te raconte à quel point j'ai pris mon pied, à quel point nous avons fusionné ? C'était tellement... différent. Imagine une machine à laver en mode essorage, le corps et le cœur dans tous les sens. Intense, sulfureux, épanouissant, jouissif, drôle, tendre, sage, dépravé. Je ne savais même pas qu'il était possible de ressentir autant de choses à la fois.

— Tout ! Puisque tu ne tiens pas compte de l'avis de ta meilleure amie, tu as le devoir de tout partager. Depuis un an, il n'y a qu'un seul homme dans mon lit, et bien que ce soit le plus excentrique qu'il m'ait été donné de rencontrer, je n'aurais rien contre le récit de quelques nouveautés.

— Hors de question !

— Après deux ou trois Mojitos, je parie que ta langue se déliera et dans le cas contraire, je te raconterai ma nuit avec Florian dans un hôtel un peu spécial, où les chambres sont louées à l'heure...

À nouveau, les protestations de Florian et les miennes se superposent. Si je n'ai aucune envie d'entendre que monsieur aime se faire fouetter, recouvert de chantilly, je crois que lui aussi préférerait garder son jardin secret. Un frisson me parcourt l'échine, non pas que je sois particulièrement prude, mais imaginer mes deux amis dans ce genre d'endroit... Comment dire, on ne devrait jamais avoir de telles images à propos de gens qu'on voit tous les jours.

— Meilleure amie, déclare Anjali.

Je ne sais pas si elle s'adresse à Florian ou à moi-même, mais l'un comme l'autre nous n'ignorons rien de ce que ce qualificatif implique. Anjali est entière, totale, sans retenue. Je soupire lourdement.

— Tu es chez toi ?

— Où veux-tu que je sois un mercredi soir ? la raillé-je.

— Oh, ne monte pas sur tes grands chevaux, princesse, tu aurais pu être avec ton...

De peur de me froisser, Anjali cherche le terme adéquat, peine à l'identifier et opte pour la facilité.

— Avec Alex, se reprend-elle.

— Sérieusement, si j'étais avec lui, tu crois que je perdrais mon temps à répondre au téléphone ?

— Avec toi, on ne sait jamais.

Elle n'a pas tort.

— Prépare un cocktail, j'arrive.

Mes protestations se superposent à celles de Florian. Elle les balaie vigoureusement.

— Je viens de me faire une infusion et d'enfiler mes pantoufles.

— Mamie, on va plutôt se la jouer *Sex And The City* ce soir, si tu n'y vois aucun inconv...

La sonnerie annonçant un double appel retentit et je n'entends plus les babillages de mon amie. Mon regard descend sur le nom qui s'affiche et qui me coupe le souffle. Ce n'est pas ma mère. C'est lui, c'est M. Peut-être. J'ai froid, j'ai chaud, je perds le nord, le sud, l'est et l'ouest. Je perds la boule, je ne sais plus rien. Je tremble et je sue. C'est lui qui appelle, c'est lui qui m'appelle.

— Anjali, c'est lui.

— Lui, quoi ? Mais il est là ? Que se passe-t-il ? Expl...

Je lui coupe le sifflet, sans autre forme de procès. Pour la politesse, on reviendra. De toute façon, je ne lui donne pas deux minutes avant d'envahir mon répondeur de messages variés et hauts en couleur.

Chapitre 55

Lizzie/Alex

C'est lui qui me téléphone, c'est lui ! Alex veut me voir, Alex a envie de me parler, il veut faire voler mes vêtements. Ma danse de la victoire est absolument nécessaire, j'ai le dernier mot. Il a craqué, je lui plais, et je lui manque. Soudain, mon cerveau connecte ses neurones et un élan de panique me saisit. Il ne m'appelle peut-être que pour m'annoncer qu'il ne viendra pas samedi, ou me demander si j'ai passé une bonne journée, ou déclarer que j'ai oublié une culotte sur le sol de sa chambre. Peut-être que ce n'est pas ce que j'espère. Comment être dans la confusion la plus totale en quelques secondes et poser, malgré tout, son index sur le téléphone vert. Je ferme les yeux et retiens mon souffle. Peut-être que c'est ce que je crois.

Les symptômes sont simples : mains moites, accélération du rythme cardiaque et respiration saccadée, le diagnostic tombe : j'ai les chocottes de parler à la fille qui me plaît. Heureusement Gombo n'est pas encore rentré sinon il se serait bien foutu de ma gueule. Si le verbe existait, je dirais bien que je me « niaisifie ». La définition que le dictionnaire proposerait alors : « niaisifier : spécimen masculin considéré comme normal devenant niais en présence d'un individu de sexe opposé. Exemple : avant de rencontrer Lizzie, Alex se comportait comme un mec en pleine force de l'âge, qui savait ce qu'il voulait, mais désormais, il n'est plus qu'un blanc-bec, un brin bêta, incapable de prendre la moindre initiative. » Il m'a bien fallu cinq minutes d'intenses réflexions, du genre à te filer la migraine pendant des jours, pour trouver le courage de taper son numéro sur mon portable. Et le pire dans tout ça, c'est que je risque de me mettre à bafouiller lorsqu'elle décrochera. Si elle décroche... Voilà un nouveau symptôme, c'est grave docteur ? Je doute, doute de ce que je veux, doute de moi. C'est donc ça, avoir la tête comme une pastèque à force de cogiter. Ce n'est pas moi, cette loque dégoulinante de stress. Agis, mec, agis. Agis comme un mec. Arrête. Une sonnerie, deux, trois. Elle décroche. Les dés sont jetés.

— Allo, Lizzie, c'est moi. Enfin, c'est Alex, je veux dire.

Bien sûr qu'elle sait qui tu es, crétin ! Calme-toi !

— Ah oui, Alex.

Jouer la fille étonnée qui reçoit tellement d'appels qu'il lui faut quelques secondes avant de remettre un nom sur un visage.

— Je... Comment... Tu...

Je bégaye... C'est le début de la fin. Bientôt, il me faudra écrire une lettre couverte de petits cœurs rouges pour me faire entendre.

— Comment vas-tu ?

Jouer la fille normale, indifférente, comme si son « peut-être » était digéré.

— Bien, très bien.

Je suppose.

— Tant mieux.

Comment ça, il va bien ? Il se fout de moi, ou quoi ? On verra s'il se porte toujours aussi bien quand j'en aurais fini avec lui.

— Et toi ?

Rester sur un terrain neutre, c'est un bon début.

— Je vais bien.

Quel connard !

— Je voulais savoir si tu...

Respire, respire. Pas trop non plus, attention à l'hyperventilation ! Lance-toi, et qui vivra verra.

— Je t'écoute.

Mon ton me glace le sang, j'espère qu'il tressaille jusqu'au fond de ses chaussettes.

— Euh, je souhaitais...

Je ne sais même plus ce que je voulais dire... Est-ce que je dois lui proposer de la rejoindre, ou plutôt qu'elle me retrouve ? Si je l'invitais au restaurant demain soir, ce serait plus correct et prometteur, non ? J'aurais dû réfléchir avant.

— Oui, que veux-tu ?

Si tu me veux, il va falloir faire mieux que ça pour me faire oublier ton « peut-être » matinal.

— Euh...

Ce que je veux ? Je te veux tout de suite, maintenant, là et ici aussi. Cela me plairait d'étrener chaque meuble de ce salon, et j'ai plein d'autres idées indécentes... Je rêverais de faire danser mes mains et ma langue sur ton corps parfait. Mais je veux le reste aussi, les soirées, les jeux de société, les petits déjeuners au lit quand on met des miettes partout et qu'on s'en fout, la musique trop forte pour faire enrager les voisins, les échanges de SMS, même si je trouve ça ridicule... Il faudra m'apprendre, te montrer patiente parce que je ne sais plus. Mais je crois que ça vaut le coup d'essayer, non ?

— Je ne t'entends pas très bien.

Il se moque de moi ? Il n'a rien à me dire ?

— Tu as quelque chose de prévu demain soir ?

J'ai pris ma décision. J'ai eu trop peur de heurter un mur si je montrais trop direct. Moi vouloir toi, tout de suite.

— Pourquoi ?

— On pourrait faire un truc.

— Quel genre de truc ?

— Ce qui te ferait plaisir...

Je n'aime pas son ton, mais là pas du tout. Lizzie ne facilite pas les choses, avec sa suspicion. J'imagine son petit nez retroussé et ses sourcils arqués. Elle doute que mes intentions soient honorables. Même s'il faut reconnaître qu'elle n'a pas tort. Elle pourrait faire semblant d'être enjouée.

— Aucun concert au *Burning Man*, en tout cas.

— Me voilà rassurée.

Si elle l'est, cela ne s'entend guère. J'ai l'impression de lui avoir annoncé que j'avais roulé avec ma bécane sur son chat.

— Alors ?

Son silence assourdissant me tape sur les nerfs. Ce n'est pas comme si je n'étais pas déjà tendu comme une corde de guitare. Si elle croit que je vais lui courir derrière, on n'en est pas là, Dieu merci.

— Peut-être.

J'ai du mal à me contenir. Mes dents se serrent et mon silence répond au sien. Si elle voulait me vexer, elle a réussi.

— Très bien. Je vais te laisser et te souhaiter une bonne soirée.

Va te faire voir, princesse ! Je garde pour moi les insultes qui me brûlent les lèvres. Elle peut s'estimer heureuse.

— Et c'est toi ou c'est moi...

Chapitre 56

Il a déjà raccroché sans avoir l'occasion d'entendre la fin de ma question, pourtant de la plus haute importance : c'est lui ou c'est moi qui dois téléphoner ? Je déglutis. Mon « peut-être » me reste au travers de la gorge. Le mot de trop, celui qui a glissé hors de ma bouche. J'ai l'étrange sensation d'être prise à mon propre piège. Je voulais qu'il sente à quel point il m'avait blessée, eh bien je crois que j'ai gagné. De rage contre moi-même, j'envoie valser mon téléphone à l'autre bout de la pièce. Doucement, quand même, il ne faudrait pas qu'il se brise. Si je ne suis pas encore devenue complètement cinglée, j'avoue que ça ne saurait tarder. C'est fini, Lizzie ferme la boutique, elle n'est plus là pour personne. Comme un lion en cage, je tourne dans mon salon. Les murs sont trop étroits, mes étagères trop nombreuses. Mes orteils ne cessent de rencontrer les coins du canapé, ou de tout autre meuble que j'ai soudain envie de brûler.

— Tu te calmes ! Maintenant ! Zen. Un thé, un chocolat...

Je m'exhorte à voix haute à respirer, à emplir d'air mes poumons et à expirer lentement et profondément. Je presse mes paumes sur mes yeux, puise en mon for intérieur la force de ne pas céder à des pulsions destructrices. Et particulièrement inutiles.

— Je dois réfléchir. Je pourrais aller le voir, lui dire que c'est un quiproquo et que...

Mon manteau sur les épaules, mes mains cherchent mes clés.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques, ma pauvre fille ? Tu n'es pas folle, tu es stupide, ce qui est pire encore, car à ma connaissance, il n'existe aucun remède. Alex risque de te croire en manque si tu débarques comme un petit chien affolé. Un peu de respect, non ?!

Oui, je parle toute seule, et alors ? Je n'ai même pas un chat pour me servir d'alibi. Je me laisse tomber sur mon canapé, et tambourine contre un coussin. Je craque. Ce mec me rend folle, au sens littéral. L'hôpital psychiatrique me guette. Quand cette histoire sera finie, non seulement mon cœur sera en miettes, mais il ne restera plus que des lambeaux de mon cerveau. Mon discernement est en train de ficher le camp à vitesse grand V.

Où se cache ma raison lorsqu'on a besoin d'elle ? Mon âme confusément réclame baisers, tendresses et affections. Si j'osais appeler Anjali, elle pourrait m'aider à y voir plus clair et me conseiller. Mais comme il est absolument hors de question que je la joigne aujourd'hui, après le sketch de tout à l'heure, je décide de me débrouiller toute seule et d'assumer ma bêtise. Je suis une adulte, et comme tout adulte, je vais régler le problème.

À ma façon, cela va s'en dire.

Parmi tous les mots de la langue française, il a fallu qu'elle opte pour le pire. Celui qui fait te sentir comme une vieille chaussette au fond d'un panier de linge sale. Celui qui dit : « Si je n'ai rien de mieux à faire, je penserai éventuellement à toi. » Celui qui te fait croire qu'on te laisse le choix, tout en te dévalorisant. Je lâche un grognement mécontent. Elle s'imagine que c'est facile pour moi de lui proposer autre chose qu'une partie de jambes en l'air. J'essaie de me comporter comme un type bien, du genre qu'on peut présenter sans crainte à sa mère, et Lizzie Bayard se la joue femme fatale, aguicheuse et orgueilleuse ? La mijaurée voudrait que je la supplie sans doute ? C'est mal me connaître. Elle peut toujours compter dessus et boire de l'eau. La nana qui me fera perdre tout sens de la mesure n'est pas encore née. Elle s'amuse à ça, sérieusement ? Avec moi ? Sait-elle vraiment à qui elle a affaire ? Ma bonne humeur s'est envolée, c'est M. Fidelli qui serait ravi. Mes doigts se resserrent autour de mon portable, et malgré moi, je fais glisser la liste de mes contacts. Les prénoms défilent. Des silhouettes lascives, des bouches pulpeuses, des seins imposants. Mon index hésite à franchir le cap.

— Salut, mon lapin.

Dans l'entrebâillement de la porte, mon colocataire vient de passer sa tête. Il ferait un bon voleur, je ne l'ai pas entendu arriver.

— Ça va, toi ?

J'acquiesce, évitant de croiser son regard. Je fais mine d'être passionné par ce qui s'affiche sur mon portable.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai... Mais ça va, toi ? Vraiment ?

Son ton soudain sérieux m'incite à lever les yeux vers lui, même si je sais qu'il va être nettement plus difficile de jouer la comédie ainsi. Ses sourcils se froncent, et il me scrute avec attention.

— Bien sûr. Pourquoi cette question ?

— Tu sors ce soir ?

— Je ne pense pas.

En même temps, il suffirait que je tente ma chance avec l'un ou l'autre de ces prénoms, et sur un malentendu ou un bon souvenir, j'obtiendrais une échappatoire à la morosité. Sous mes yeux dansent les « Rachel », « Laetitia » et les « Gaëlle », et j'hésite à en contacter une. Après tout, je ne lui dois rien.

— On pourrait se commander des pizzas, propose Gombo, et se mater quelques épisodes de *Game of Thrones* ?

— Des pizzas ? Encore ?

— Promis, demain, je fais les courses, et je prendrai même des légumes, histoire qu'on se donne bonne conscience, mais là, j'ai la flemme. J'ai passé la moitié de la journée, penché sur une fille à qui je fais un ange sur le flanc droit.

Il délimite sur son propre corps un espace qui descend de l'aisselle jusqu'au milieu de la cuisse. Ce n'est pas une petite pièce sur laquelle il travaille.

— Elle est mignonne, mais qu'est-ce qu'elle cause... Un moulin à paroles, et j'ai la tête farcie. Je comprends pourquoi William lui a filé mon book, il ne voulait pas se la coltiner.

— Va pour des pizzas, alors, mais c'est toi qui paies.

— Tu ne vas pas me croire, mais j'ai oublié ma...

Gombo ne perd jamais le nord, un vrai radin derrière ses airs de grand seigneur. Je laisse tomber mon portable sur mon lit, l'écran redevient noir, effaçant les prénoms de filles que je n'avais finalement aucune envie de revoir.

Fébrilement, j'attends. La sonnerie me délivre. Le mélange chocolat et beurre est fondu à la perfection. Je casse les œufs, pèse le sucre et la farine. Mon coup de fouet énergique calme mes nerfs soumis à rude épreuve. J'en mets partout, je m'en fiche, j'ai besoin d'extérioriser mes pulsions négatives. Ce n'est pas grave, je nettoierai cette nuit. En effet, avant l'internement psychiatrique, l'insomnie me guette. Et puis, ce n'est pas comme si j'attendais de la visite. En quelques secondes, je remplis les moules de muffins à ras bord et les enfourne. Onze minutes, pas une de plus, et le cœur sera coulant à souhait. Pendant que mon apport calorique se prépare, je lèche le saladier du bout de mes doigts. Je ne partage pas. Tout est pour moi. À l'aide de la spatule, je vais jusqu'à racler les bords. Quand la situation l'exige, je cuisine, et là, la situation l'exige.

— Qu'est-ce que tu désires, Lizzie, à la fin ?

Un coup de langue rageur. Je n'en sais rien, je n'en sais rien. Je voulais qu'il me téléphone, il le fait. Je devrais être contente. Il reste sept minutes. Je ne tiendrai jamais aussi longtemps. J'ouvre mon frigo, et en fais son autopsie. Il est presque vide, à l'exception d'un paquet de jambon entamé, d'une salade défraîchie, d'un peu de beurre, et de deux yaourts à la cerise. C'est le seul parfum que je déteste, si bien qu'ils patientent là, en attendant de dépasser la date de péremption. Bien sûr, si je partageais ma vie avec un homme, on se compléterait et peut-être qu'il se réjouirait de manger ceux qui me font vomir. Je claque la porte. Ça ne risque pas d'arriver. Pensée déprimante. Je jette un regard agacé sur le four, il reste quatre minutes. Sur le réfrigérateur dansent quelques magnets, ramenés de voyage, deux Polaroids d'Anjali et moi lors d'une fête déguisée et une photo de mon enfance. Ma mère me serre dans ses bras. Visiblement émue, elle couve des yeux le petit bébé vêtu d'une grenouillère jaune. Elle me tient contre elle, comme si elle craignait de me faire tomber. Mon père se cache derrière l'objectif, je le sais, et je me plais à croire que c'est un regard empli d'amour qu'il porte sur ces deux femmes. Sur celles qui étaient, alors, les deux personnes les plus importantes de sa vie. Il a choisi d'immortaliser cet instant précieux, de graver en sa mémoire et sur la pellicule cette tendresse inouïe, ce lien indestructible entre un parent et son enfant. Enfin, dans certains cas, le fil se rompt. Je soupire profondément et donne un coup de pied dans le placard qui ne m'a pourtant rien fait. Deux minutes encore.

— Ils arrivent, ces gâteaux ? J'en ai besoin, moi.

Mon four ne me répond pas. Ce qui en soi est plutôt rassurant. Je suis tellement seule.

Avachi sur le canapé, une bière dans une main et une part de pizza pimentée dans l'autre, je suis un cliché masculin sur pattes. D'une oreille distraite, j'écoute mon ami et mate les jolies courbes de Daenerys Targaryen. Il n'y a pas à dire, j'aime les blondes. Gombo me raconte avec force détails sa journée non seulement l'interminable tatouage avec Bouche-en-cul-de-poule (ce n'est pas de moi, c'est de lui), mais aussi la venue d'une actrice qui a demandé à voir les books, affirmant qu'un de ses copains lui avait vanté le salon. Il ose se plaindre de Bouche-en-cul-de-poule, mais c'est l'hôpital qui se moque de la charité. Il n'a pas la langue dans sa poche, dès lors qu'il se passionne pour le sujet, on ne l'arrête plus. Habitué à mon côté taciturne, il ne s'offusque guère de mon silence et me laisse avaler de larges parts de pizzas dégoulinantes de fromage sans attendre nécessairement que je coopère outre mesure.

— Il faut vraiment que je retrouve le nom de cette actrice... Tu sais, elle est dans le film que tu aimes bien...

Dans l'air, il dessine des courbes généreuses qui me font lever un sourcil interrogateur. Effectivement si la silhouette est à la hauteur de la représentation que je m'en fais, je devrais parvenir à m'en souvenir.

— Française ?

— Fais un effort, s'agace Gombo, elle joue dans le film là... Tu sais celui avec l'acteur archiconnu... Tu ne peux pas ne pas le connaître.

— Et ça parle de quoi, ce film, ça pourrait m'aider ?

Je veux bien essayer de réactiver ma mémoire, mais dire que les indications de mon colocataire sont vagues, c'est un euphémisme. S'il ne me fournit pas quelques indices, on risque d'en être encore là demain matin.

— Mais tu sais bien, râle-t-il.

Bientôt cela va être ma faute s'il ne retrouve pas le nom de cette actrice qui est passée dans son salon.

— Elle est bandante, vraiment, le genre de nanas pour laquelle tu tuerais père et mère pour une nuit.

— À ce point-là ! Si elle revient, n'oublie pas de lui demander son 06 et profite-en bien, mon cochon. Au fait, tu ne m'as pas expliqué, c'est sur quelle partie de son anatomie, elle le veut son tatouage ? Si c'est sur son cul, tu es juste le mec le plus chanceux de la capitale. Dis, tu pourras prendre des photos ?

Gombo grimace et lève son majeur.

— Je vais faire comme si je n'avais rien vu. Passe-moi une part de la pizza...

— D'abord, ce n'est pas moi qui vais la tatouer, elle a flashé sur les attrape-rêves de William, et ensuite, avant de tomber sous le charme de ta belle brune, tu aurais été plus disposé à remettre un nom sur un visage.

Pourquoi faut-il qu'il casse l'ambiance ? On n'était pas bien, là, tous les deux à boire des bières et à saturer nos artères avec du gras et du mauvais sucre ?

— Ça n'a rien à voir, je ne trouve pas, je ne trouve pas. On ne va pas y passer la nuit !

Je râle, et fais tomber un morceau de pastrami sur mon tee-shirt. Aussitôt je frotte la tâche, mais trop tard, la graisse auréole le tissu. Super. Je ne pourrai pas le porter à nouveau demain.

— Tu as fini de bougonner, monsieur Je-devrais-être-sur-mon-petit-nuage.

— Je le suis, mais...

Mais c'est son « peut-être » qui m'a mis les nerfs en pelote. J'étais persuadé qu'elle aurait envie qu'on se voie, qu'il y avait un petit truc en plus entre elle et moi. Mais tout ça n'est peut-être qu'une illusion à laquelle j'ai voulu croire. Gombo arque un sourcil, m'encourageant implicitement à poursuivre.

— C'est compliqué.

— Les choses bien le sont.

— Les autres aussi, répliqué-je.

Entre voir le verre à moitié vide ou à moitié plein, j'ai toujours un mal de chien à me décider. Mon défaitisme chronique se bat constamment en duel avec un désir de positiver. Je ne sais pas si je vais parvenir à pencher du côté le plus clair si elle m'assène ses « peut-être ».

Je dors. Je dors. Maintenant, je dors. J'arrête de penser, je laisse mon cerveau se déconnecter, oublier que ce monde est peuplé d'hommes, et d'un en particulier. J'oublie son nom, c'est ça, je suis un poisson rouge qui se heurte aux parois de son bocal. Réfléchir, c'est le mal. Les poissons ont de la chance. Et je ressasse, je fais rouler ce « peut-être » dans ma bouche, analyse chaque événement passé d'une manière de plus en plus sombre. Je ne comprends plus rien, je suis perdue, et j'ai mal au cœur. Mal au sens littéral, ce n'était pas une bonne idée de manger cinq muffins. Je crois que je vais vomir, et je préférerais éviter de souiller mes draps. En grommelant, je me tourne de l'autre côté pour que cessent de danser devant mes yeux les chiffres lumineux de mon réveil. Je compte. Les moutons ont beau sauter, j'ai juste envie de leur tirer dessus, ou de les massacrer à coups de pelle. Si mes pulsions meurtrières et mes insomnies me conduisent à passer à l'acte, je ne me contenterais pas de ces animaux inoffensifs, Alex aura à subir ma vengeance, en premier. Et ce ne sera pas joli à voir, je vous l'assure. Gombo n'aura plus qu'à ramasser les morceaux de cadavre éparpillés dans le salon. « Tu te crois vraiment innocente ? Tu savais à quoi t'attendre, non ? » me susurre la voix pernicieuse de ma conscience. Je me tourne à nouveau. « Une fille, un soir ! Tu t'imaginais compter plus que les autres ? Plus que Sidonie ? À quel point te considères-tu comme une jeune femme naïve ? » La nausée monte au bord de mes lèvres, en même temps que les larmes à mes yeux. Je me redresse dans mon lit. Quelle conne, putain, quelle conne !

Gombo s'est montré meilleure oreille que je n'aurais pu le croire. Il a mis de côté ses railleries et ses sarcasmes pour me conseiller. Sans grande surprise, il trouve que je me prends trop la tête, et que je devrais me laisser une chance d'être heureux. « Qu'as-tu à perdre ? Sérieusement, qu'as-tu à perdre ? » Il a appuyé sur l'adverbe « sérieusement » en détachant chaque syllabe. Le regard que je lui ai adressé a répondu pour moi. « Tout. » Et je le pense. Santé mentale, comportements dangereux, tendance suicidaire. Ma

guérison de Sidonie a été lente et laborieuse, et j'ignore si elle est totale. J'ai peur de fermer les yeux et de me rendre compte que ce cauchemar revient. Si Lizzie rêve de son père, de temps en temps, Sidonie vient hanter mes nuits. Tel un serpent, elle s'enroule, aguicheuse, autour de moi. Ses cils papillotent, ses lèvres mentent : « Je te donnerai ce que tu désires, tout ce que tu désires. » J'essaie de la chasser, mais elle revient. Parfois, elle n'est pas seule, elle berce un bébé avant de me le tendre triomphalement : « C'est le tien, prends-le. » Reconnaissant, j'accepte ce petit être aux traits indéfinis et le presse si fort que mes bras enserrant bientôt du vide. En lieu et place de l'enfant, le néant. Lizzie est-elle réellement une chance à saisir ou une désillusion de plus ? Si je suis honnête avec moi-même, c'est la première femme, depuis longtemps, avec qui j'envisage de partager plus d'une nuit. La voix de Gombo résonne dans ma tête : « Et si tu t'autorisais à être heureux ? »

Chapitre 57

— Je suis content de constater que vous êtes redevenu vous-même, jeune homme.

Je réponds à M. Fidelli par un haussement de sourcils. Mon visage de déterré le rassure. Au moins un que le malheur des autres réjouit et reconforte. Il me voit en vrac avec des cernes de six pieds de long, blanc comme un cachet d'aspirine et étouffant mille bâillements à la seconde, et il estime que tout va pour le mieux. Sans commentaire. Je suis en pilotage automatique. Les mêmes gestes répétés des milliers de fois. Et comme d'habitude, mon patient me reproche mon manque de douceur et ma précipitation. Il faudrait savoir ce qu'il veut, l'Alex ancien modèle est rapide et efficace. Les sourcils froncés, M. Fidelli se frotte le bras.

— Vous n'êtes décidément pas très doué, je devrais me trouver un autre infirmier, grogne-t-il entre ses dents.

Lentement, je relève les yeux vers lui, l'observe un instant avant d'ancrer mon regard dans le sien. Ce n'est pas la première, et sans doute pas la dernière fois que ce bougon menace de me remplacer. Est-ce à ça que je vais ressembler ? Vais-je devenir un vieux croûton aigri si je n'y prends pas garde ?

— Je vous en prie, faites donc, répliqué-je froidement.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas sourd, vous m'avez parfaitement compris. Mais je veux bien faire un effort et répéter mot pour mot ce que je viens de dire pour vous faire plaisir.

— Pas la peine.

Je me penche, prends son pied à soigner entre mes mains expertes.

— Dois-je poursuivre ou préférez-vous attendre mon remplaçant ?

Le vieil homme hésite, et finalement opte pour ce qui lui paraît être une réponse appropriée. Il esquisse un sourire grimaçant et tourne un compliment.

— Allez-y. Et puis vous êtes le moins pire des infirmiers qui se sont occupés de moi.

Parfois, j'aimerais mieux être sourd. Ma conscience professionnelle m'interdit de verser de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés sur la lésion, je me contente de la nettoyer au sérum physiologique. Avec précision, j'excise les tissus dévitalisés et infectés avant de réduire l'hyperkératose. Lorsque, pour finir, j'applique un pansement à base d'alginate de calcium, je ne peux m'empêcher d'imaginer la tête que Lizzie ferait si elle se trouvait à mes côtés. Un sourire timide se glisse sur mes lèvres. Avec dignité, elle apposerait le pansement, tentant de dissimuler un rictus dégoûté. Elle n'est pas très douée pour cacher ses émotions. Sauf quand il s'agit de nous.

— L'amour, c'est une belle connerie, si vous voulez mon avis.

Hormis le fait que je ne lui ai absolument rien demandé, je suis surpris qu'il énonce sa sentence au moment où je l'aide à s'installer plus confortablement dans son fauteuil. Ma bouche s'arrondit, mais aucun son ne sort. Heureusement. Je crois que ce que mon esprit aurait proféré s'apparenterait à un « putain de bordel de merde ». Je ne veux pas parler d'amour, et encore moins avec lui. Comment se fait-il que le jour où je commence à analyser mes sentiments, le type le moins empathique de la planète lâche son verdict ? C'est écrit sur mon front que je suis en train de tomber amoureux ? Ce mot sonne étrangement. Amoureux, comme adorer quelqu'un, lui faire confiance, lui ouvrir les portes de son cœur. Je secoue la tête, chasse aussitôt ces idées perturbantes. Cependant, face à mon air ahuri et mon silence obstiné, M. Fidelli prend les devants et poursuit sa réflexion à voix haute.

— Vous me croyez né de la dernière pluie ? Vous pensez que je ne vous ai pas vu, avec votre expression de merlan frit et vos sautes d'humeur ? Je vais être direct avec vous.

Le contraire serait-il possible seulement ?

— Fiez-vous à la grande expérience d'un homme qui a eu plus de femmes dans son lit qu'il n'y a de jours dans une année, fuyez. Au besoin, engagez une pute de temps en temps, mais sinon gardez vos distances avec elles.

Le mépris qu'il crache dans ce « elles » suffirait à me clouer le bec, si j'avais eu l'intention de parler. Comme un automate, je rassemble mes affaires, histoire de ne pas rester comme un con.

— L'autre jour, j'ai bien vu que la petite essayait de vous mettre le grappin dessus. Toutes les mêmes, le langage du corps est source de renseignements pour celui qui en possède les codes. Ses minauderies, ses rougeurs disgracieuses. Cette tension sexuelle quasi palpable entre vous ne trompe pas. Elle se la jouait vile tentatrice, prête à écraser votre dignité et votre amour-propre sous ses baskets. Je n'ai rien dit, parce que ce n'est pas mes oignons.

S'il savait combien je voudrais qu'il se taise maintenant, mais mon regard noir ne calme en rien sa hargne.

— Mûre à point, la petite. J'espère que tu l'as bien cueillie. Elle n'attendait que ça.

Une lueur concupiscente traverse ses prunelles et me force à détourner la tête. Dire que les mots de mon patient me choquent est un euphémisme. Pourtant, j'avoue qu'entre Gombo et Medhi, je suis plutôt habitué à en entendre des vertes et des pas mûres. Je déglutis. Il faut bien l'admettre, mon vocabulaire est loin d'être des plus châtiés non plus lorsque j'évoque mes conquêtes. Mon langage est aussi fleuri que le leur. Mais son mépris affiché me fait froid dans le dos. La gifle que je reçois est à la hauteur de mon effarement. Est-ce que je ressemble à M. Fidelli ? Ou même si je n'en suis pas arrivé à ce stade avancé et désespérant de misogynie, en suis-je néanmoins aussi éloigné que je le prétends ? Tout en enfilant ma veste, j'observe une dernière fois mon patient. Vieux, grognon, colérique, solitaire.

— Ne fais pas la même erreur que moi.

Le regard de M. Fidelli se perd, s'étirole dans un passé peu réjouissant. Je le connais ce regard qui souffre, qui se souvient, qui ne se tourne plus que dans une seule direction.

— Les femmes brisent. L'amour, ça ne sert à rien. Vraiment, à rien.

Les formules de politesse refusent de sortir de ma bouche, aucun « au revoir » hypocrite ne franchit la barrière de mes lèvres scellées. Et lorsque

je referme la porte doucement, contrairement à mon habitude, il me semble entendre quelques sanglots étouffés.

Pour ne pas affoler Léontine, je prends sur moi et me recompose un visage avant d'entrer dans l'appartement.

— La belle au bois dormant, il est l'heure de se réveiller, lancé-je d'une voix faussement enjouée.

Le bruit de mes pas est atténué par la moquette et avec cette semi-obscurité, j'ai toujours l'étrange impression de pénétrer dans un sanctuaire, or je sais qu'il n'en est rien. La vie peuple encore ces lieux, comme en témoignent les photos sur les murs. Pas un week-end où ses enfants ou ses petits-enfants ne viennent lui rendre visite, pas un après-midi où elle ne se rende chez une amie pour une partie de bridge ou un poker, pas une visite où elle ne me raconte le coup de fil d'un parent. L'amour circule dans les couloirs autant que dans ses veines.

— Debout là-dedans, il fait grand jour...

Recroquevillée en position fœtale, la silhouette commence enfin à remuer.

— On ouvre les yeux, sinon le seau d'eau sera de sortie.

Un grognement répond à mon injonction.

— Que tu es rosse avec moi, se plaint-elle, et moi qui croyais que tu m'appréciais un peu...

— Juste assez pour ne pas mettre ma menace à exécution.

— Et je ne peux que m'en réjouir.

Tel un chat, Léontine s'étire langoureusement avant de s'extraire de son lit et de replacer sur son nez ses lunettes de marque. « Ce n'est pas à mon âge qu'il faut se priver du luxe, je préfère plutôt me passer du nécessaire », avait-elle ri quand je m'étais exclamé qu'elle ne se refusait rien, en l'aidant à nouer autour de son cou un carré Hermès. Soudain, elle plisse les yeux et m'observe avec plus d'attention. Je doute d'avoir une trace de dentifrice sur la joue, mais sait-on jamais. Instinctivement je frotte ma peau.

— Tu as quelque chose à me raconter, mon petit cœur ? Tu me fais des infidélités ?

— Je n’oserais jamais.

Léontine secoue un doigt accusateur devant mon nez.

— Ce n’est pas aux vieux singes qu’on apprend à faire la grimace.

Je soupire.

— Allez, on y va.

Alors que je commence à sortir le nécessaire pour vérifier la glycémie de Léontine, elle se campe devant moi, bras croisés et regard déterminé.

— Je fais grève.

Mon sourcil s’arque. J’aurai tout vu.

— Tant que tu ne m’auras pas tout raconté, décrète-t-elle. Je m’ennuie tellement. Ta visite est le seul plaisir que m’offre encore la vie. Vas-tu ôter à une mourante un dernier instant de bonheur ?

J’éclate de rire. Elle ment comme un arracheur de dents. Si je ne la connaissais pas aussi bien, je pourrais peut-être me faire avoir. Cependant elle va devoir se montrer bien plus convaincante pour me tirer une larme et me délier la langue. Allez Léontine, un petit d’effort d’imagination. Elle hésite entre taper du pied ou me supplier, ses armes de prédilection. Elle me toise.

— Je vais commencer par prendre ta tension.

J’essaie de ramener la conversation sur un terrain plus professionnel. Je ne suis pas venu m’allonger sur un divan et confier mes déboires sentimentaux à un psychologue. Ce serait bien de ne pas inverser les rôles pour une fois. Ce qui m’inquiète, c’est qu’en moins d’une heure, mes patients ont percé mon cœur. La journée risque d’être longue si tous se montrent aussi perspicaces. J’exhale un soupir. Quand cette semaine sera achevée, j’ouvrirai un sondage pour savoir qui de Lizzie ou de moi est le plus doué pour dissimuler ses pensées.

— Non. Je ne céderai pas.

— Alors on fait quoi ? J’appelle Nathalie pour qu’elle prenne le relais ?

Léontine m’adresse une moue boudeuse.

— Je te propose un deal : une information, un soin. C'est le mieux que je puisse faire.

Pour sceller notre accord, elle me tend la main. Après une hésitation, je la serre vigoureusement.

— Les termes du contrat me semblent honnêtes.

Un sourire s'arrime à ses lèvres. Et je sonde les recoins de mon esprit torturé afin de déterminer quel élément lâcher et lequel garder pour moi.

— Première information, et non des moindres, je crois que j'ai encore un cœur.

— Je n'en ai jamais douté, mon petit.

Je la conduis jusqu'à la salle de bains, l'installe sur le siège et prends sa tension. Puis elle se déshabille. La gêne s'est envolée depuis longtemps entre nous, et mon regard n'a rien d'impudique quand je vérifie ses jambes puis ses pieds. Aucune plaie n'est à déplorer.

— J'ai couché avec Lizzie.

— Oh ! s'exclame Léontine.

— Choquée ?

— Non, pas du tout, s'amuse-t-elle. C'est juste que j'avais parié avec Madeleine du sixième étage qu'il y avait anguille sous roche avec la petite stagiaire. Je suis rassurée de constater que je n'ai pas perdu l'œil. Et il est où, le problème ?

C'est bien ça la question ? J'aurais bien envie de prétendre qu'il n'y en a pas, mais la vérité, c'est qu'il y en a peut-être trop. Malgré moi, mes épaules se haussent.

— On contrôle la glycémie, et...

— J'attends, s'entête la vieille dame.

— Tu es dure en affaires, toi. Je ne sais pas. Nous sommes tellement différents, j'ignore ce que Lizzie veut. Si à un moment j'ai envie de la serrer dans mes bras, la seconde d'après je n'ai plus qu'une idée en tête, lui enfoncer une chaussette dans la gorge pour la forcer à se taire. Je crois même qu'elle est folle...

— Et alors ? Nous aussi, nous avons pris notre temps pour nous apprivoiser. Je pensais que tu étais un délinquant, tout juste bon à mettre en prison.

— La faute aux tatouages ?

— Et aux piercings, et à ce regard sombre que tu trimballais partout. Et tu me considérais comme une vieille bique, avoue.

La glycémie est parfaite. Comme quoi, un homme est aussi capable qu'une femme de faire deux choses à la fois. Piqûre, soins, je gère, même si mon esprit est à mille lieues d'ici. Je lève les deux mains en l'air.

— Pas faux, plaisanté-je. Petit déjeuner, madame.

— Mais nous avons fini par nous entendre, à nous apprécier même.

— Je ne sais pas, Lizzie est... Je ne trouve pas mes mots. Elle est incompréhensible, instable. On n'a rien en commun.

— Et alors ? répète Léontine, farouchement déterminée à me tirer les vers du nez.

Elle devait être un pitbull lorsqu'elle était avocate, du genre à ne rien lâcher. Jamais.

— Je ne sais même pas si c'est à moi de l'appeler ou à elle... Pathétique.

Je lui déballe notre conversation téléphonique, essaie de lui rapporter les termes exacts et de deviner les sous-entendus. Léontine ne fait aucun commentaire, écoute attentivement chacune de mes phrases alors que je la mène à la table de la cuisine.

— Elle va te joindre, affirme Léontine.

Son assurance est communicative.

— Et puis si elle ne le fait pas, tu pourras toujours contacter Suzanne.

— Suzanne ? Pour quoi faire ? Elle ne va pas tarder.

— Suzanne ne dirait pas non à un rendez-vous galant.

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Depuis quand l'auxiliaire de vie aurait craqué pour moi ? Ça vient de sortir. Comme si je ne me prenais déjà pas assez la tête avec Lizzie, Léontine suggère que Suzanne en pince pour moi. Pour l'instant, mon problème essentiel est d'effacer de mon visage cette

expression d'amoureux égaré qui pousse chacun de mes patients à me donner son avis sur le sujet.

— Elle va appeler, insiste Léontine, et puis si elle ne le fait pas...

— Oh là là, il pleut comme vache qui pisse, s'exclame une voix depuis l'entrée, en faisant claquer la porte.

Les cheveux dégoulinant, Suzanne passe la tête dans l'entrebâillement de la cuisine. Son maquillage a coulé et lui donne un air de panda.

— Bonjour vous deux, sourit-elle, en attardant son regard sur moi. Je reviens, dans un instant, le temps de me rendre présentable.

Alors que Suzanne disparaît dans un effluve de parfum, Léontine se penche vers moi.

— Qu'est-ce que je te disais ? chuchote-t-elle.

Si elle n'avait pas peur d'être surprise par le retour inopiné de Suzanne, je parie qu'elle battrait des mains. Mes histoires la passionnent bien plus que ses téléfilms de l'après-midi. J'ignore, en revanche, ce qu'elle me souhaite dans le prochain épisode. Une aventure torride et éphémère avec la charmante aide-ménagère, ou un aller simple pour le grand n'importe quoi avec la déroutante bibliothécaire ?

— Elle va téléphoner, m'assure-t-elle, en posant doucement sa main sur la mienne.

J'espère qu'elle ne se trompe pas.

— Qui va appeler qui ? interroge Suzanne.

Un sourire irradie son visage ; je parie qu'elle se fait blanchir les dents. Ce n'est pas normal qu'elles soient de cette couleur. Maintenant que j'y pense, les signaux envoyés par Suzanne sont clairs. Elle est plutôt jolie, de bonne composition et d'humeur constante. Sa légèreté serait une bouffée d'oxygène. Je pourrais prendre son numéro, lui donner rendez-vous dans un bar et attendre de voir si la magie opère. Ce serait facile. D'un bond, je me lève et chasse cette idée. La simplicité, ce n'est pas pour moi.

Chapitre 58

Mes collègues ont eu à pâtir de ma mauvaise humeur, les usagers de la bibliothèque aussi. Et si ma mère avait téléphoné, elle aurait également eu la chance de bénéficier de mes réparties cinglantes et de mes remarques acerbes. Je ne suis pas à prendre avec des pincettes.

— Tu as tes règles ou quoi ? me lance Géraldine.

— Impossible, je suis enceinte.

La bouche de ma collègue s'arrondit tellement qu'elle pourrait avaler une mouche. Malheureusement, ça ne dure pas. Au bout de quelques secondes, sa langue de vipère fonctionne à nouveau normalement et siffle à mon oreille.

— Quoi ? Déjà ? Mais comment ? Vous, les jeunes, prenez tous les risques ! Ça sert à quoi un préservatif à ton avis ? Mais comment...

— Tu sais très bien, un homme, une femme, la coupé-je, tu n'as quand même pas oublié comment on faisait ?

— J'espère que tu garderas le sens de l'humour lorsque tu te retrouveras les quatre fers en l'air sur une table d'auscultation, badigeonnée d'un gel bleu gluant, et quand ton mec se tirera avec la première pétasse venue parce que tes seins tombent et que tu as une bouée autour de la taille. Tu crois qu'il changera une couche à 4 heures du matin ton motard ? Tu veux la vérité ?

— Je n'y tiens pas particulièrement.

— Tout parfait soit-il, un homme n'est qu'un homme ! Dès la naissance, il jouera aux abonnés absents, et tes larmes n'ont pas fini de couler si tu le penses différent.

Est-ce que je lui dis maintenant qu'aucun bébé n'est en train de s'ébattre joyeusement dans mon ventre ?

— C'était très... très instructif. Je te remercie pour ton point de vue éclairant.

Je pèse mes mots, les choisis avec soin et souris hypocritement.

— De rien.

Elle me jette un dernier regard désapprobateur, secoue la tête et tourne les talons.

— Au fait, je...

— Quoi ? m'agresse Géraldine. Si tu espères que je vais te remplacer, il fallait penser aux conséquences de tes actes avant tes cinq minutes de plaisir.

— C'était sept.

— Sept ?

— Sept minutes, c'est un peu mieux que 5.

Géraldine souffle comme un bœuf et s'éloigne. Je crois que je me suis fait une amie. Mon sourire ironique s'évanouit quand elle disparaît de mon champ de vision. Faire sa maligne face à ma collègue est aisé, mais lorsqu'on se retrouve face à soi-même, les choses sont différentes. Mon cerveau recommence à cogiter, à remuer les informations dans tous les sens et voir ce qu'il en sort de bon. En un mot, je réfléchis. Ce n'est pas comme si je ne faisais pas que ça depuis une semaine. Il est trop tard pour regretter ma tranquillité, ma vie d'avant, regretter Paul qui aurait pu être un choix (si mes lèvres ne s'étaient pas posées sur celles d'un autre), regretter de ne pas avoir eu le courage de dire la vérité à ma mère. En attendant, je vais devoir refermer une parenthèse un peu folle, et veiller à ne pas perdre trop de plumes. Je baisse mes paupières et inspire profondément. Cette conversation avec Géraldine a néanmoins eu un point positif. Non, je n'ai pas décidé de faire un gosse avec Alex, ou qui que ce soit pour le moment, mais je ne veux pas non plus laisser la rancœur me ronger. Plutôt mourir tout de suite que de vieillir en mode Géraldine, la collègue qui te plombe le moral dès qu'elle ouvre la bouche.

Courageusement (certains avanceront que ce n'est pas du courage, mais de la témérité, ou de la folie), je prends une de ces inspirations qui me permettraient de rester une bonne minute sous l'eau et dégage mon téléphone portable. Agir sans réfléchir. À vos marques, prêt, feu, partez. Une sonnerie, deux sonneries, trois sonneries. Une dernière et je basculerai

sur le répondeur. L'horreur. Parler sur un répondeur, c'est avoir l'air deux fois con. Une fois quand on bafouille un message incompréhensible, et une seconde quand votre interlocuteur vous rappelle pour vous demander des explications.

— Allo.

Sa voix chaude et intense résonne à mon oreille et réveille aussitôt les papillons endormis. Oublié son « peut-être », et le mien. Même si le sien était pire que le mien, parce que d'abord c'est lui qui a commencé. Si on rembobine le film, tout le monde est d'accord que cela ne se fait pas du tout de lâcher un « peut-être » après une nuit d'amour, on opte pour le « oui, avec plaisir » et c'est tout. Aucune autre réponse n'est ni envisageable ni acceptable. Fin de non-recevoir. Bon, j'avoue que ma petite vengeance à coup de « peut-être » était de trop.

Mon cœur se met à palpiter dangereusement, tout ça avec un « allo ». Malgré moi des souvenirs canailles s'immiscent. J'en perds mon latin, enfin les mots politiquement corrects, non interdits aux moins de dix-huit ans. Aux adjectifs qui me qualifient dans l'immédiat, on peut ajouter « obsédée » et « dévergondée ».

— C'est Lizzie. Ça va ? Je voulais te... Mais je ne sais pas si...

Alex soupire. Ce soupir a beau être plus léger qu'un murmure, il n'échappe pas à mon ouïe fine.

— Je suis un peu pressé là, je ne suis pas tout seul.

— Pas tout seul ?

S'il n'est pas devenu sourd, je peux recommencer. Mon ventre se contracte, mais pas de la plus agréable des façons, et mon imagination ne demande qu'à s'enflammer. Il ne faut pas plus d'une phrase pour que je ne le croie en train de s'envoyer en l'air avec la belle auxiliaire de vie manucurée ou une rockeuse artistiquement tatouée. Et il ose me dire ça comme ça, comme si c'était naturel de coucher avec n'importe quelle nana alors que... Alors que quoi ? Ce n'est pas comme si nous formions un vrai couple, qui s'était juré fidélité. Intérieurement, je râle contre ma propre stupidité et sa grande muflerie.

— Abrège, je suis occupé et je...

Tu n'aurais pas dû répondre si tu as une grognasse à satisfaire. Mais vas-y, va la rejoindre, je m'en fiche. Je reconnais bien là son amabilité légendaire. Je téléphone et il trouve le moyen de me faire enrager.

— Elle s'appelle comment ?

— Tu ne la connais pas.

Donc ce n'est pas l'auxiliaire de vie. Après tout, je m'en fiche. Pas du tout.

— Je voulais...

Entre-temps, les papillons se sont fait la malle, et mon moral est descendu dans mes chaussettes. Dans mes collants pour être exacte.

— Elle m'attend.

Les jambes en l'air peut-être ? Je suis jalouse, oh mince alors, ce sentiment, je ne l'avais pas vu venir. En même temps, étant donné le chaos qui règne à l'intérieur, ce serait miraculeux que je parvienne à faire le tri. Comment un mec est-il capable de te faire basculer de la joie à la haine, au désir à la désillusion en moins de deux minutes ? C'est un mystère.

— On s'appelle plus tard ? propose Alex d'une voix radoucie. J'en ai pour une seconde, madame Michelet.

— Madame Michelet ?

Les papillons reviennent en faisant la chenille. J'ai toujours dit qu'il ne fallait pas imaginer le pire. Mme Michelet, ce n'est pas sa maîtresse, mais sa patiente.

— Lizzie, qu'est-ce que tu veux ?

— On dîne ensemble ce soir.

Je jure que j'avais l'intention de formuler une question, et malgré moi, mes lèvres ordonnent. Je refuse une réponse négative ou un « peut-être ». J'ai beau ne pas très bien savoir où j'en suis, je peux néanmoins admettre une chose, une seule. Mon corps réclame les soins particuliers prodigués par un infirmier sexy en diable.

— J'ai le droit de dire non ?

— Non.

— Et peut-être ? me provoque-t-il.

— Tu ne dois pas vraiment tenir à la vie !

— J'arrive, j'arrive. Lizzie, il faut que je te laisse maintenant. Un resto ?

— Un vrai restaurant alors ! Pas un de ceux où on mange avec les doigts.

— Madame est exigeante, soupire Alex.

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Je trouve un vrai restaurant pour satisfaire madame, répète-t-il, et on s'y retrouve à 20 h 30. Je t'envoierai un message.

Je raccroche. Souriante, confiante. Je jette un coup d'œil sur ma montre, il est 16 h 30. Il me reste quatre heures pour me préparer. Je suis large.

— Pourquoi ne réponds-tu pas quand on t'appelle ? me gronde Géraldine, en passant son visage dans l'entrebâillement de la porte.

— Mais qu'est-ce que tu as ?

— Bah, rien.

Le corps de ma collègue suit le mouvement de sa tête et elle me lorgne étrangement. Pourtant aucun morceau de salade n'est coincé entre mes dents ; pour la bonne raison que j'ai dévoré un plat de pâtes carbonara ce midi. Manger trop gras, trop salé, trop sucré, ce n'est certes pas bon pour la santé, mais c'est bon pour le moral.

— C'est quoi ce sourire béat ; tu as vu apparaître la Sainte Vierge, ou tu as fumé un petit joint en douce ? Avoue.

Elle renifle l'air autour de moi.

— Ton mec-là, il ne dealerait pas par hasard ? Si tu es tombée dans la drogue, tu peux me le dire, tu sais. Je trouverai bien une association pour te venir en aide.

Je secoue la tête. Maintenant qu'un dîner se profile, je commence à regretter mon déjeuner hyper calorique. Si j'avais pris l'option « légumes », j'aurais pu m'empiffrer sans remords. Mais j'y pense, hors de question de goûter à tous les plats, ce n'est plus un simple repas. C'est un rencard, je ne suis pas large, je suis à la bourre. Les couleurs quittent mon visage sous le regard effaré de Géraldine.

— Ah, ces fichues hormones ! compatit Géraldine, en tapotant brièvement mon épaule.

Si elle semble rassurée que je ne sois pas une junkie, c'est seulement parce qu'elle est convaincue de ma grossesse. J'ignore ce qui est le pire. Elle me jette un coup d'œil navré.

— Tu n'es pas sortie de l'auberge, ma pauvre ! Mais comme disait ma grand-mère, comme on fait son lit, on se couche.

Chapitre 59

— Mon Anjali, ceci un appel au secours.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète aussitôt mon amie.

— J'ai un rendez-vous galant.

— Avec qui ?

À croire qu'elle n'a pas suivi le film ! Pense-t-elle qu'entre hier et aujourd'hui, j'ai eu le temps de draguer et de me dégouter un nouveau prétendant ?

— Avec Alex.

— Alex, bien sûr, que je suis bête ! Explique-moi tout, c'est quoi ton urgence ?

— Tu es à côté de tes baskets ou quoi ? Je viens de te le dire. J'ai un rencard, un vrai de vrai. Alex m'emmène dîner.

— Et tu as peur de ne pas savoir quelle fourchette utiliser ?

Ses sarcasmes me font lever les yeux au ciel. Dans le miroir, mon reflet rit jaune.

— Je te conseille *Pretty Woman*, c'est une référence en la matière. On commence toujours par les couverts les plus éloignés de l'assiette, ou tu peux compter le nombre de dents.

— J'ai compris. Je vais me débrouiller toute seule.

Violamment, je tire les rideaux de ma penderie. Ce n'est pas une bonne idée de passer ses nerfs sur le mobilier, il ne manquerait plus que la tringle ne me tombe dessus. La question est à la fois simple et compliquée : comment je m'habille ? « Avec des vêtements, ce serait mieux », aurait répondu mon grand-père.

— Ma chérie, ne te mets pas dans un état pareil. Ce n'est pas ton premier rendez-vous. Ni avec un mec ni avec lui. Vous avez déjà franchi les premières étapes. Le dîner, le premier baiser, la première nuit. Pourquoi ce serait différent ce soir ? Tu as même rencontré sa famille !

— Tu ne comprends rien...

— Je crois surtout que tu stresses pour rien.

— Mais ce n'est pas ça, ce n'est pas un crime de souhaiter être à mon avantage...

— Parce que ce mec te plaît vraiment, complète Anjali, sûre d'elle.

En cet instant, Anjali est bien plus psychologue que meilleure amie. Sauf que c'est la seconde qu'il me faut. Je m'en fiche de savoir pourquoi je suis en train de me prendre la tête pour trouver la tenue parfaite, je sais juste que j'ai besoin d'un coup de main.

— Admettons, concédé-je, mais ce n'est pas la question. Je m'habille comment ?

— Tu as besoin de moi, se réjouit Anjali. C'est parti. Mets ton portable sur haut-parleur.

Elle prend les choses en main, et comme un bon petit soldat, je m'exécute. Sur ma table de chevet, je pose mon téléphone et attends la suite de ses instructions.

— Déshabille-toi, m'ordonne-t-elle. Complètement.

— Quoi ?

— Tu veux que je t'aide, oui ou non ?

— Oui, mais...

— Alors à moins qu'un pervers ait le nez scotché à ta fenêtre, au quatrième étage, tu peux retirer tes fringues sans crainte. Dois-je te rappeler que l'heure tourne.

Elle a raison ; fini de jouer ma chochette, je dois passer la seconde. Je fais voler mes vêtements, et me retrouve face à ma penderie en culotte et soutien-gorge.

— Commençons par le commencement. Tu es bien épilée ?

— Anjali...

— On a vu des histoires capoter à cause de poils disgracieux, crois-moi, une petite vérification n'est pas inutile. Et ensuite tu enfiles un ensemble coordonné, et surtout ultra sexy, celui qu'une stripteaseuse pourrait arborer.

— Je n'ai rien d'aussi affriolant, pouffé-je.

Les culottes Petit Bateau ne sont malheureusement pas à la mode chez les danseuses du *Crazy Horse*. Docilement, j'ouvre mon tiroir à sous-vêtements dans lequel Alex s'est amusé à farfouiller et sors le fameux string en dentelle noire. Le seul et l'unique.

— La culotte de grand-mère à la poubelle ! Mets ton string, tu sais celui que tu n'as jamais dû porter.

— Mais comment...

Je n'achève même pas ma phrase et lâche un profond soupir. Puisque mon intimité n'a plus rien d'intime, je décide d'enfiler cet inconfortable petit morceau de tissu et opte pour le soutien-gorge assorti.

— C'est bon, râlé-je. Et maintenant ?

De mon placard, je commence aussitôt à sortir mes pièces préférées.

— Par pitié pas la robe prune.

— Mais elle est très bien, elle est...

— Mets du noir.

— Mais j'aime bien celle avec les cerises, ou celles avec les flocons de neige, elle est plus de saison.

Aux mots je joins le geste qui consiste à extraire ladite robe de la penderie et à l'étaler sur mon lit, avant d'en attraper une autre et de lui réserver le même sort, à mesure qu'elle essuie les critiques de mon amie.

— Du noir, je te dis, insiste Anjali.

Elle n'en démord pas. Elle et moi n'avons pas exactement la même définition de la garde-robe idéale. Moi, j'aime chiner, farfouiller dans les friperies et dénicher des ensembles rares, datant des années 1920 aux années 1960, ces années rêvées où les vêtements mettaient le corps des femmes en valeur. Sans trop en dévoiler.

— Je ne voudrais pas t'affoler, mais il est déjà plus de 19 heures, dans dix minutes Florian franchira le seuil et je doute qu'il me laisse tranquille.

— Comment ça ?

— Depuis qu'on a décidé de faire un bébé, il est comme fou dès qu'il rentre du travail.

Ma mâchoire en tombe. Et le cri qui sort de mes poumons est à percer les tympans.

— Tu sais, beaucoup de couples font l'amour plusieurs fois par jour, cela n'a rien de surprenant, s'amuse-t-elle.

— Tu attendais quoi pour me le dire, traîtresse ?

— Le bon moment.

— Tu considères vraiment que le moment le plus opportun est celui où je joue ma vie, vêtue en tout et pour tout d'un bout de ficelle qui me rentre dans les fesses et d'un soutien-gorge effet push-up ?

— C'est le moment idéal, assure-t-elle. J'attendrai un jour où tu seras à poil pour t'inviter à nos fiançailles.

— Le contraire m'aurait étonné. En tout cas, c'est une super bonne nouvelle et j'espère sincèrement que tu seras vite enceinte.

— Oh, tu sais, ça ne fait que trois semaines que j'ai fait enlever mon stérilet...

— Je suis confiante, ça va marcher et vous serez de super parents ! Et ce bébé aura de la chance, car il aura la meilleure des tatas.

— Et modeste surtout.

— C'est mon deuxième prénom. Promets-moi juste une chose. Ne parle jamais ni de grossesse ni de maternité avec Géraldine.

— Ta collègue ? Mais pourquoi irais-je...

— Jure-le-moi, c'est tout.

— OK, croix de bois, croix de fer. Si je meurs, je vais en enfer.

— Maintenant, à moins que tu aies autre chose à m'annoncer qui ne puisse attendre, je suis vraiment en train de me geler les fesses, on peut en revenir à mes moutons ?

— Mets du noir, reprend-elle.

J'ai déjà sorti une bonne douzaine de tenues, sans obtenir son approbation. Trop longue, trop volumineuse, trop étrange, trop « petite fille », trop été, trop sage.

— Très bien, ma chère Geneviève de Fontenay, je vais essayer de suivre vos conseils.

Comme à regret, je triture les tissus de mes dernières robes encore suspendues, déplace les cintres, avant d'apercevoir un modèle qui pourrait convenir.

— Mais la bleu marine, elle n'est pas...

— Non, celle qui est juste à sa droite, la noire. Coupe parfaite, mise en valeur de tes formes...

— Que je n'ai pas.

— Et décolleté...

— Indécent.

— J'aurais dit vertigineux, mais indécent, cela aussi est intéressant. Juste ce qu'il faut pour que ton Alex n'en perde pas une miette. J'ai bien fait de te l'offrir, je savais qu'un jour tu en aurais besoin.

Une fois la robe enfilée, je me tourne sur moi-même et constate que le résultat est loin d'être catastrophique. De là à penser que je suis jolie, il y a un pas que je n'ose franchir. Elle est trop étroite, trop fendue, trop « pas moi ».

— Verdict ? s'impatiente Anjali, en battant des mains.

J'hésite un instant, me regarde encore une fois dans le miroir. S'il faut bien reconnaître que je gagne en sensualité, j'ai un sentiment dérangeant de porter un déguisement, de perdre en authenticité.

— Pas trop mal, admets-je. Mais...

— Sois honnête, ça ne te tuera pas d'avouer que j'ai un goût excellent. Ton Alex va en tomber à la renverse. S'il te sort le grand jeu avec un restaurant chic, du genre étoilé prout-prout, cette robe est une valeur sûre. Quand je pense à tout le temps que tu aurais économisé si tu m'avais écoutée dès le début, ça laisse songeur.

Un bruit de porte d'entrée qui s'ouvre se fait entendre.

— Enlève tes fringues, beauté tourbillonnante ! crie Florian.

Un éclat de rire s'échappe des lèvres d'Anjali, et je devine qu'il vient de se jeter sur elle à coups de baisers. Je toussote.

— Mon amour, je suis sur haut-parleur avec Lizzie, parvient-elle à articuler entre deux gloussements.

— *Alea jacta est*, Lizzie.

— En effet, mon cher Florian. Les dés sont lancés, mais vous devriez peut-être attendre que j'aie raccroché avant de tester une nouvelle position du Kama Sutra.

— *Carpe diem*, Lizzie, *carpe diem*.

— Va dans la chambre, vilain garçon, ordonne Anjali.

— Comme il vous plaira, ma Cléopâtre...

Anjali pouffe. Je parie qu'elle secoue sa lourde chevelure ébène, et lui offre une œillade sensuelle, en lui faisant comprendre qu'elle ne sera pas longue.

— Tu vas t'en sortir ? m'interroge-t-elle

— Normalement, si je ne me plante pas mon mascara dans l'œil, ça devrait aller.

— Je suis sérieuse. Si ta technique de maquillage est parfois plus que douteuse, je pensais plutôt au reste. Essaie de ne pas trop stresser durant ce rencard.

— Ça devrait aller, enfin si je parviens à reconnaître la fourchette à salade.

— Rappelle-toi, c'est celle à deux dents. À demain ! Je compte sur toi pour me faire un rapport précis et circonstancié.

— Oui, maman, me moqué-je gentiment.

— Bientôt, avec un peu de chance. Mais j'espère que ma fille sera moins pénible que toi.

— Et si c'est un garçon ?

— J'espère aussi qu'il sera moins pénible que toi. Comme on sait toi et moi que tu n'en feras rien et que tu vas oublier de me téléphoner, je te cuisinerai samedi pendant la fête de ta mère. D'une façon ou d'une autre, tu me raconteras ta soirée dans les moindres détails. De gré ou de force, à toi de voir.

Chapitre 60

Je me sens comme un pingouin. Ou un clown. Jamais je n'aurais dû me laisser convaincre de porter ce costume. Gombo a argumenté : « Tu auras l'air con de te pointer dans un restaurant prestigieux, habillé comme un pouilleux. » Je l'ai remercié comme il se doit pour ses compliments vestimentaires ; mais pour une fois, j'ai jugé que sa remarque n'était pas si stupide qu'elle en avait l'air. J'ai donc enfilé un costard et même la chemise blanche qui va avec. Par contre impossible de retrouver une cravate au milieu de mon foutoir. La dernière fois que je l'ai portée, ainsi que le reste de la panoplie, c'était au mariage de ma sœur, quatre ans auparavant. Heureusement, je n'ai pas pris de poids durant ce laps de temps, sinon, non seulement j'aurais eu l'air d'un pingouin, mais en plus d'un pingouin coincé et constipé. J'allonge le pas, pour essayer de maintenir mon retard dans le domaine de l'acceptable et tente de ne pas penser aux auréoles de sueur qui doivent se dessiner sous mes bras. Bien sûr si j'avais pu enfourcher ma moto, je serais arrivé à l'heure, et me serais même payé le luxe d'être en avance. Je l'aperçois en premier. Juchée sur des talons aiguilles, les cheveux tirés en un chignon de danseuse, elle est concentrée sur son téléphone et ne m'aperçoit pas. Ses doigts tapent fébrilement un message. Vêtue d'un long manteau noir que je ne lui ai jamais vu porter, je devine qu'en dessous se cache une de ces affreuses robes rétro qu'elle affectionne plus que de raison. On est au XXI^e siècle putain, il va falloir qu'elle s'y fasse. *La Petite Maison dans la prairie*, c'est passé de mode. Enfin, peu importe, ce qu'elle a sur le dos, tant qu'elle m'autorise à le lui enlever. Un sourire gourmand étire le coin de mes lèvres. Si j'ai faim, ce soir, ce n'est pas de nourriture. Un tourbillon de souvenirs indécentes me pousse à me dépêcher de la rejoindre. Et si on sautait le dîner pour passer directement au dessert, ce serait une bonne idée, non ?

— Lizzie, l'interpellé-je doucement.

Comme prise en faute, elle sursaute au son de ma voix et se tourne vivement vers moi. Le bleu de ses yeux vire au ciel d'été, où le risque d'orage grandit.

— Alex, enfin.

J'ignore si le soulagement ou le reproche prime dans cet adverbe. « Enfin », c'est comme « peut-être » à bannir définitivement du dictionnaire. Ces petits mots en trop distillent le doute dans n'importe quel cerveau. Ça commence bien.

— Excuse mon retard. Le métro, tu sais...

— Ce n'est pas grave, s'empresse-t-elle de me couper.

Comme deux cons, on s'observe, un peu gênés, un peu indécis. On est censés se comporter comment ? Son regard s'arrime au mien, et je réfrène, inconsciemment un violent désir de la serrer dans mes bras. J'aurais envie de la coller contre le mur, de glisser mes mains sous ses vêtements et de lui faire comprendre ce que mes mots ne sauraient exprimer. Je n'ose pas. Elle non plus. Comme si la distance entre nos deux corps était devenue infranchissable pour elle comme pour moi. L'étrangeté de la situation me frappe de plein fouet. Elle tremble, et je suppose que c'est à cause du froid.

— Tu vas bien ?

— Oui, je...

La fin de sa phrase reste en suspens. Péniblement, elle déglutit et enfonce ses mains dans ses poches, au lieu de les enrouler autour de mon cou. Finalement, je m'approche un peu plus près d'elle, et m'autorise à déposer sur ses lèvres un léger baiser. Pas plus qu'un effleurement sur sa bouche maquillée. Un gentleman ne roule pas des pelles à sa chérie. Pas devant un restaurant aussi chic. Aussitôt une sorte de gêne insidieuse se réinstalle entre nous. Nos propres corps semblent nous embarrasser, ils voudraient se toucher, mais ils n'osent pas.

— Dis donc, tu ne te moques pas de moi, ça a l'air vraiment classe, lance Lizzie pour mettre fin au silence pesant.

Glisser la conversation sur un terrain neutre est une excellente idée. Parler de la pluie et du beau temps, du lieu et du menu ; tout plutôt qu'évoquer les doutes et les sentiments qui nous assaillent.

— On m'en a dit beaucoup de bien.

— Super.

Bon si elle le dit, c'est qu'elle le pense. Inspire, expire. Ce n'est qu'un rendez-vous, comme un autre, pas un entretien d'embauche. Lizzie recule d'un pas et un sourire amusé apparaît sur ses lèvres quand elle me détaille de la tête aux pieds.

— Tu es vraiment très élégant, assure-t-elle.

Si c'était un boulot, je l'aurais obtenu. C'est déjà un bon point. Merci, Gombo.

— Je te remercie. La dernière fois que j'ai porté ce costume, c'était au mariage de Camille.

— Tu devrais le mettre plus souvent, il te va à ravir.

Je reçois son compliment et percute qu'il est de bon ton que j'en fasse autant. Ne pas dire à une femme qui s'est pomponnée pendant des heures qu'elle est parfaite, c'est prendre le risque de s'attirer ses foudres pendant les dix prochaines années. Et je refuse qu'elle passe le dîner à me faire la gueule, parce qu'une fois de plus, je me serais comporté comme un gros naze. Je dois faire un effort pour être un mec bien, celui qui sait quand la fille à ses côtés s'est préparée pour lui.

— Toi aussi, tu es très belle.

Je me retiens de lui faire remarquer que ses cheveux sont trop tirés, son maquillage trop appuyé et qu'au final, on peine à la reconnaître. Si c'était le bon moment, je lui avouerais à quel point elle est tellement plus belle quand ses boucles dansent follement autour de son visage nu. Tous ces artifices sont inutiles. Je crois cependant que ce jugement serait mal reçu, autant rester dans le politiquement correct et garder le fond de mes pensées pour moi.

— Merci, tu sais, je me suis préparée vite fait, minaude-t-elle.

Mais bien sûr, et moi je m'appelle Débile. Je ne fais aucun commentaire. La flatterie a de beaux jours devant elle. Puisque le compliment a l'air de faire mouche, il serait regrettable que je lui fasse remarquer le temps nécessaire à un tel ravalement de façade et que je jette un froid. La conversation peine déjà à devenir chaleureuse ; si je la traite de menteuse, ça ne risque pas d'aider. Spontanément, elle attrape mon bras et ce simple

contact me rassure. On est loin des effusions torrides de la veille, mais ce geste rallume l'espoir de transformer cette soirée stressante en bon moment.

— On y va ? proposé-je.

— Super.

Une fois passe encore, mais deux fois à trente secondes d'intervalle, je suis en droit de me demander ce qui lui arrive. Quand une fille dit « super », c'est qu'elle le pense, ou qu'elle ironise ? Purée, qu'on me fournisse le décodeur. Comme il est trop tard pour prendre la poudre d'escampette, je vais bien être obligé d'affronter le reste de l'épreuve. Ma comparaison avec l'entretien d'embauche n'est peut-être pas anodine en fin de compte. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai la trouille de commettre un impair et de casser l'ambiance. Qu'est-ce qu'il y a de mal à vouloir être le gars de la situation ? D'un geste vif, je pousse la porte d'entrée et nous annonce au serveur. Son regard critique ne m'échappe pas, mais je me garde de commentaires. Il nous conduit à notre table avec quelques mots aimables (et hypocrites). Un rapide coup d'œil circulaire, et je me rends compte que je ne suis vraiment pas à ma place. L'habit ne fait pas tout, et malgré mon costume du dimanche, on devine que je n'ai pas l'habitude de me confronter à une telle déferlante de luxe. Je pourrais porter toutes les montres en or, les vêtements de grand couturier, qu'on me prendrait toujours pour le petit provincial débarqué de sa campagne. Nerveusement, je joue avec mon piercing que je regrette de ne pas avoir retiré. Au moins mes tatouages sont cachés sous ma chemise, sinon je parie qu'il serait capable de nous foutre à la porte. Déjà qu'on nous a placés au bout de la salle. Jamais je n'ai emmené une fille dans un tel endroit, ni Sidonie ni une autre. J'espère qu'elle se rend compte du traitement de faveur. Elle ne pourra pas dire que je ne fais aucun effort. J'essaie un sourire, auquel elle ne répond pas, trop occupée à retirer son manteau avec l'aide du serveur. Discrètement, il s'éloigne, après que je lui ai assuré que je ne lui donnerais pas ma veste. Je reste bouche bée, envolée la robe rétro tout droit sortie d'un magazine *Elle* des années 1920 et bienvenue à la robe sexy version 2020. Un sifflement admiratif m'échappe. Le couple, à la table voisine, nous jette un regard surpris.

— Waouh, tu es magnifique !

Tant pis, j'ai quand même le droit de penser que ma copine est canon.

— Tu trouves ?

Son scepticisme s'apparente à de la fausse modestie. Elle est diaboliquement sensuelle, envoûtante comme jamais. Cette petite robe noire fendue jusqu'à mi-cuisse offre à mes yeux une vue étonnante, le décolleté plongeant également. Si sa penderie recèle d'autres surprises du même acabit, je suis plus que prêt à les découvrir. Et à les lui ôter une à une. Percevant mes pensées inavouables, sa peau se marbre de rouge.

— Oh que oui. Je ne mentirai pas sur un sujet aussi grave.

Elle étouffe un rire discret, derrière sa main.

— C'est vrai, j'oubliais. Toi, tu ne mens jamais, glousse-t-elle.

— Exactement.

Mon regard s'ancre au sien, y recherche la complicité, attend un encouragement de sa part. En vain. Mal à l'aise, Lizzie observe autour d'elle. Nous sommes placés à côté de M. et Mme Morts-dînants, qui fêtent leurs dix ans de mariage avec autant de joie que s'ils étaient à un enterrement. Lizzie s'assoit, et me persuade d'en faire autant.

— Mais elle est à toi, cette robe ?

— Bah, oui, réplique-t-elle, déroutée par ma question.

La Lizzie effrontée aurait joué la carte de la sensualité, fait glisser une bretelle, aurait provoqué une réaction en bombant le torse.

— Je ne l'ai pas volée.

Devant mon regard surpris, et constatant que sa réponse ne me satisfait pas totalement, elle lève les yeux au ciel.

— Si tu veux tout savoir, c'est Anjali qui me l'a offerte, et je ne l'avais jamais portée jusqu'à ce soir. Voilà, tu es content.

— Je me disais aussi que ce n'était pas ton style habituel.

— Ça veut dire quoi exactement ?

Un brin vexée, elle détache chaque syllabe pour me faire croire que je ne peux pas aussi aisément la cataloguer. Pour désamorcer la bombe avant qu'elle ne m'explose au visage, je choisis de me raccrocher aux branches. Je tourne un compliment rempli de clichés.

— Quoi que tu portes, tu es toujours sublime.

Ses lèvres se pincent, elle ne pipe mot, mais le regard narquois qu'elle me jette est clair. Premier faux pas de la soirée. Ou le second si on compte le retard consécutif à l'usage des transports en commun. Ce n'est pas la phrase qu'elle attendait, pourtant c'est plutôt sympa, non ? Ringard, je vous le concède, mais agréable. Expliquer à une fille qu'elle est « sublime » en toutes circonstances à vos yeux devrait vous valoir au minimum un baiser, ou tout du moins un « merci » sincère. Alors que là, j'ai droit à : « Qu'est-ce qui m'a sorti un abruti pareil ? » Je n'y comprends rien. Le type qui inventera le décodeur à femmes sera milliardaire, c'est moi qui vous le dis. Décrypter les réactions féminines est un casse-tête chinois. Plus je me montre sympa, plus elle est sur la réserve. Je vais bientôt être à court d'arguments, et nous n'avons même pas encore le menu entre les mains.

— Et si on commandait du champagne ?

Chapitre 61

Du champagne ? Monsieur ne nous refuse rien. Les petits plats dans les grands. Cependant je crains qu'il n'allège davantage son portefeuille que la conversation. Une carte apparaît entre nos mains, et je manque de la lâcher, en découvrant le prix prohibitif associé à chaque intitulé. Le serveur nous propose la « fantaisie gourmande » et « symphonie maritime », mais mes oreilles ne peuvent écouter, obnubilées par le prix.

— Je vous laisse prendre connaissance de notre carte, et n'hésitez pas si vous avez la moindre question.

— Pas de souci.

Légèrement, je me penche vers Alex pour être sûre de ne pas être entendue de nos voisins immédiats. Persuadée que nous passons déjà pour des ploucs, je refuse de leur donner davantage de grain à moudre.

— Tu as vu ?

— Quoi ?

Alex, aussi, se baisse et adopte naturellement le même ton de confiance que moi.

— Les prix !

— Ne t'en fais pas, tu pourras payer en chèque.

— Quoi ? m'offusqué-je en élevant la voix malgré moi.

Mon corps se tend. S'il croit que je vais laisser la moitié de mon salaire dans un dîner, il se fourre le doigt dans l'œil. Je prétexterai un besoin urgent et prendrai la poudre d'escampette. Tant pis s'il faut que je relève ma jupe pour courir plus vite et que j'aie l'air d'une pauvre nouille, mais c'est à lui de payer, un point c'est tout. Il surpasse tous les êtres humains en muflerie et incorrection. Il m'a déjà fait le coup. Je propose qu'on fasse un vote à main levée. Allez, les filles, sincèrement, pensez-vous qu'un homme qui vous invite à dîner doit vous offrir ledit dîner ? On est d'accord.

— Tu es sérieux ?

— Toujours lorsqu'il s'agit d'argent, réplique-t-il du tac au tac.

— Je croyais que tu ne prenais rien au sérieux.

— Détrompe-toi, je le suis toujours quand on parle de sous et de... sexe.

Je manque de m'étouffer et frémis. Son regard s'intensifie. J'ai peur de comprendre ce que ces mots impliquent. Un ange passe, et il ne me lâche pas des yeux, guettant ma réaction.

— Tu devrais voir ta tête, s'exclame-t-il soudain dans un éclat de rire.

— Malin, très malin.

— Commande ce que tu veux, c'est moi qui paie...

— Monsieur est un grand seigneur.

Il ponctue mon affirmation d'un sourire. Comme si j'étais sincère...

— Eh bien, pour la peine, déclaré-je, je vais faire exprès de prendre ce qu'il y a de plus cher sur la carte.

— Si cela peut te faire plaisir, chère Lizzie... Au besoin, je pourrai toujours vendre un de mes reins, s'amuse-t-il.

Alex plonge le nez dans la carte.

— Et puis, contrairement à ce que ton cerveau de jeune femme prude et vertueuse craint, je n'ai pas besoin de payer pour avoir une fille dans mon lit, mon *sex appeal* suffit.

— C'est vite dit, grogné-je.

Rapidement, je jette un regard en biais à la table voisine, gênée à l'idée qu'elle puisse avoir surpris notre échange.

— Je préfère être une godiche qu'une traînée.

— Et si moi, je préfère l'inverse ?

— Je te répondrais que tu n'as pas frappé à la bonne porte.

— Je ne crois pas. Peut-être as-tu besoin que je réveille ta mémoire ? Hier, quand tu as...

— Tu ne me connais pas, le coupé-je.

Mon ton froid me surprend moi-même et je me passionne soudain dans l'étude de la carte sans relever le nez avant le retour de notre serveur zélé.

— Avez-vous fait votre choix ?

Sans me laisser le temps de répondre, Alex intervient.

— Tout à fait. Madame prendra ce qu'il y a de plus cher.

Ma bouche s'arrondit en un O scandalisé. Non seulement il s'amuse à me faire passer pour une gourde, et maintenant pour une femme vénale. Si, avec une telle attitude, il espère me glisser dans son lit, il va vite se rendre compte qu'il s'est plus que fourvoyé.

— Je plaisante, se reprend-il.

Juste à temps. Mon pied menaçait d'entrer en collision avec ses parties intimes.

Ma flûte à champagne dans une main, je suis Julia Roberts dans *Pretty Woman*. Non, je n'ai pas l'impression d'être une prostituée et je n'aurais pas la prétention de me trouver aussi canon qu'elle. Il me faudrait bien plus d'alcool pour parvenir à un tel résultat, mon manque de confiance en moi est de notoriété publique. Mais j'ai tout autant qu'elle le sentiment de ne pas être à ma place. Tout sonne faux, les verres qui se heurtent, le tintement des couverts, le froissement des robes de grand couturier. Qu'est-ce qu'on fait là ? Devrais-je lui avouer que je préférerais déguster une pizza, accompagnée d'une bière ?

— Nous trinquons à quoi ? demandé-je.

Alex hésite, un instant, et s'apprête à parler avant que je le devance :

— Tant que ce n'est pas à l'amour.

Il se tait. Son sourire se crispe, et il fait danser nerveusement son piercing entre ses dents.

— Bien sûr que non. Il n'est nullement question de ça entre nous.

Son ton me glace le sang.

— Levons gaiement nos verres à cette vaste fumisterie !

Une boule se noue dans ma gorge et, sans conviction, je porte le champagne frappé à mes lèvres. C'est comme si dès que j'ouvrais la bouche, je m'ingéniais à ne proférer que des bêtises. Il y a d'abord eu ma plaisanterie sur le fait qu'il ne commandait pas de fruits de mer, pourtant aphrodisiaques. Il est allergique. Puis maintenant, je casse l'ambiance grâce

au mot de trop. « Il n'est nullement question d'amour entre nous. » De pulsions charnelles, de faux-semblants, de tromperies. Une petite piqûre de rappel s'avère fort utile pour la fleur bleue qui se réveillait en moi : tout ceci est faux. Comme les seins de la femme d'à côté. Malgré sa parure de diamants, elle a l'air de s'ennuyer comme un rat mort. Un nouveau silence s'installe entre nous, perturbé seulement par le tintement des couverts lorsque les plats nous sont servis. La boule dans ma gorge s'est déplacée dans mon estomac, et j'ai le ventre noué plus que de raison. Nous peinons tous deux à retrouver la complicité de ces derniers jours, même avant nos deux nuits de débauche et de confidences sur l'oreiller. Mes pensées dérivent vers des considérations moins agréables, alimentées par les doutes et les questionnements. Où en est-on ? Est-ce qu'une vraie histoire peut naître sur des mensonges ? En tout cas, le bout de carotte que je chipote dans mon assiette n'a aucune réponse à m'offrir. Peut-on effacer cette soirée, et rembobiner ?

— Prendras-tu un dessert ?

Notre serveur attiré a énuméré les propositions du chef pour terminer ce dîner en beauté, avant de nous glisser la carte entre les mains. Malgré moi, mon regard descend. Je me mords la lèvre, hésite, relève les yeux vers lui.

— Alors ?

— Et toi ?

— Je t'ai posé la question en premier.

— Je croyais que lors d'un rendez-vous galant, il fallait absolument que l'homme et la femme piochent dans la même assiette, armés de leur petite cuillère.

— Encore faut-il que les deux parviennent à un accord.

— Lorsque je t'écoute, je crains que ce soit mission impossible.

Je hausse les épaules. Inutile de préciser le fond de ma pensée.

— Le Mont-Blanc, déclinaison autour du marron et de la meringue ?

Je réponds à sa proposition par une moue dubitative.

— Une pastorale de chocolats.

Si j'osais, je m'en lécherais les babines. Je parie que mes yeux brillent de gourmandise à l'idée de goûter une des merveilles du chef pâtissier.

— Le chocolat, ce n'est pas ma tasse de thé.

— Bah non, c'est du chocolat.

Ma blague tombe à plat, et ne déride pas le front soucieux d'Alex.

— Je serais plutôt séduit par les fleurs des champs en sorbet.

Une grimace dégoûtée déforme mon visage. Il me prend pour une vache ou quoi.

— C'est impossible, soupire Alex.

Je me fige. Parle-t-on toujours de dessert ? Je n'ai pas le temps d'approfondir le sujet que le serveur réapparaît.

— Vous laisserez vous tenter par une de nos douceurs ?

Alex m'interroge du regard, et son « impossible » me reste au travers de la gorge.

— Pour madame, ce sera une pastorale ; et pour ma part, je vais prendre le risque de goûter aux fleurs glacées.

— Vous ne serez pas déçu, affirme le serveur avant de se retirer.

Un voile de tristesse assombrit les prunelles d'Alex. Si on n'arrive même pas se mettre d'accord sur un dessert, comment peut-on espérer partager bien plus ? Je me perds dans des pensées pour le moins défaitistes. Ce dîner tourne en eau de boudin.

Chacun son choix, chacun sa cuillère. En d'autres circonstances, je me serais enthousiasmée devant cette déferlante gourmande rien que pour moi. Cet apport calorique garantirait mon bien-être pendant au moins une semaine. Ce soir, pourtant, j'attaque la montagne sucrée sans grande conviction. L'ascension en solitaire me semble soudain moins attractive.

— Alors, cette glace champêtre ?

— Un vrai délice, un mélange de saveurs incroyables et indescriptibles...

Un instant, je m'attends à ce qu'il me propose de goûter et ne tende vers moi sa cuillère pour que je la lèche. Sans connotation sexuelle. Mais il n'en fait rien, il continue de déguster son sorbet, et je n'ose pas lui piquer une bouchée.

— Et toi ?

— Pareil.

En silence, nous achevons notre dessert. Dans un même élan, nous refusons le café, pressés de mettre un terme à cette soirée. Au moins nous sommes d'accord sur un point. En quelques pas, nous quittons la chaleur oppressante de la salle de restaurant pour affronter la morsure du froid. Comme il est de bon ton de se montrer polie avec celui qui a généreusement payé ce dîner, je le remercie vivement, ajoute quelques compliments puis je me tais tant cela me semble difficile de jouer la carte de l'hypocrisie.

— Où est garée ta moto ?

— Je suis venu en métro. Le costume est loin d'être la tenue idéale...

— Oui, excuse-moi, j'avais oublié.

— Je vois ça, on n'aura qu'à dire que c'est le champagne. Ce soir, je suis à pied, comme toi.

— Super.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça, ce commentaire est aussi débile que superflu. Je suis la fille qui a trois mots de vocabulaire, qui glousse comme une pintade et balance des « c'est trop méga génial », au lieu de tenir des propos sensés. Il y a des claques qui se perdent... On fait quoi maintenant ? On efface tout et on recommence, ou bien chacun rentre chez soi et essaie d'oublier ce rendez-vous de morts-dînants ? *Impossible*, me susurre ma conscience, qui a décidé de me pourrir la vie. Hésitant, Alex se tourne vers moi. La proximité de nos corps est telle que je sens son souffle sur mon visage. Son regard s'accroche au mien, et le sonde.

— On va chez toi ou chez moi ?

Chapitre 62

À l'effarement de Lizzie, je mesure son degré d'incompréhension. Il faut qu'on m'explique où s'est envolée notre complicité si naturellement acquise. En moins de trente-six heures, on a fait trois pas en arrière. Ce dîner a tout du premier rencard, le fiasco en prime. Coucher avec une fille est plus simple que de l'inviter au restaurant. Si j'avais su ce qui m'attendait, je serais resté tranquillement à l'appart, à mater une série.

— Chez toi.

Un petit rire sarcastique m'échappe. Madame veut bien se rouler dans la luxure, mais seulement dans mes draps. In extremis, je retiens mon commentaire désobligeant. Aussi surprenant que cela puisse paraître, j'aurais aimé qu'elle m'invite à la suivre chez elle, qu'elle m'autorise à pénétrer dans son intimité. Enfin, au sens figuré. Est-elle prête à me laisser une place dans sa vie ? Soyons honnêtes, pourquoi le ferait-elle ? Nous marchons côte à côte, rapidement et en silence. Si nous étions un couple ordinaire, ma main se glisserait dans la sienne et notre rythme s'harmoniserait. De temps en temps, son épaule frôle mon bras et je voudrais qu'elle s'appuie sur moi. Mais je ne dis rien, je me contente d'accélérer le pas.

— Hé, ralentis, râle-t-elle. Mes jambes ne sont pas aussi longues que les tiennes...

— Mange de la soupe.

— Très malin. Et puis, tu as déjà essayé de parcourir des kilomètres sur des chaussures avec des talons aussi fins ?

— Non jamais, je l'avoue. Je ne me transforme pas en Alexia, arpenteuse des boulevards, le vendredi soir !

— Dommage, car tu saurais ce que cela fait de sentir gonfler ses pieds et d'être effrayée à la perspective de faire un pas de plus.

— Tu es sûre que tu n'en rajoutes pas un peu ?

— Pas du tout, assure-t-elle.

— Tu ne t'attends pas à ce que je te porte quand même ?

— Si tu me le proposes, je ne refuserai pas.

La malice prend possession de ses prunelles, et elle se campe devant moi, les mains accrochées à ses hanches. Son regard me défie.

— Comment dire non à une femme en détresse.

Le soulagement adoucit les traits de son visage et elle me remercie.

— Non. Voilà comme on fait. On dit simplement non.

— Tu es... Tu es...

— Sincère.

— J'aurais dit un gros connard, mais désagréable, ça marche aussi.

Comme j'ai pitié d'elle (et de mon dos), je nous commande un taxi. Si elle veut me faire passer pour un sale type qui ne se soucie que de lui-même, grand bien lui fasse ; je sais personnellement que je n'ai rien à me reprocher. Ce soir, en tout cas. Elle désirait du « normal », et même un peu plus. Je lui ai offert un dîner étoilé dans un super restaurant, j'ai fait péter le costard, j'ai fait chauffer la carte bleue. Pour ses beaux yeux. Pour ses yeux plus clairs qu'un ciel d'été quand la joie allume la prunelle d'une lueur brillante. Je l'aide à grimper à l'arrière du taxi, et garde sa main dans la mienne. Elle sursaute, mais me l'abandonne. Le contact physique renoue le lien, ressuscite un espoir latent que j'avais enfoui sous une épaisse couche de morosité et de rancœur. Une force irrépessible me pousse vers celle dont les doigts jouent avec les miens. Et si cette histoire, aussi étrange soit-elle, était notre seconde chance ? Quelle était la probabilité de nous croiser dans la vraie vie ?

— Tu penses à quoi ? me questionne-t-elle.

Je pourrais mentir, me dérober par une boutade ou une plaisanterie. Je pourrais même (et ce serait très facile) la faire monter sur ses grands chevaux. L'Alex d'avant ne chercherait pas à dépasser ses peurs, il sortirait son baratin habituel. Apparaître comme un connard me semblait toujours mieux, plus simple, que de passer pour un être humain.

— À nous.

— Et c'est positif ou négatif ?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant.

Sa main m'échappe, son regard se durcit. Ostensiblement, elle appuie son front contre la vitre.

La clé dans la serrure tourne, tout comme mes pensées dans ma boîte crânienne.

— Ton colocataire est là ? m'interroge-t-elle.

— Gombo !

Zéro réponse.

— Il n'est pas là, lui assuré-je, tu peux donc jeter tes fringues aux quatre coins de la pièce si tu souhaites qu'on teste la table basse ou le canapé.

Aussitôt Lizzie proteste. Je peux oublier les vêtements qui volent. Dommage.

— Un café ?

Sans attendre sa réponse, je me dirige vers le coin cuisine et ouvre les placards.

— Tu n'aurais pas de la tisane ?

— De la quoi ?

— Je suis bête, laisse tomber. Je prendrai une eau chaude.

Stupéfait, j'ai besoin d'une explication.

— Tu as de l'eau, tu la fais bouillir et tu la verses dans une tasse. Et ensuite, je la boirai. Merci.

— Sans un sachet de quelque chose pour lui donner une couleur pâlichonne et un semblant de goût ?

— Exactement.

— Je ne devrais même plus essayer de te comprendre. Tu es trop bizarre.

— Venant de ta part, je prends ça pour un compliment, ironise-t-elle.

Pour la première fois de ma vie, je verse une tasse d'eau brûlante nature, sans même une rasade de vodka et me sers un café bien serré. Lizzie se glisse sur le canapé et enserme ses genoux avec ses bras. Je dépose un mug fumant devant elle.

— Et une eau chaude pour madame.

— Merci, me lance-t-elle.

Comme je ne suis pas sûr de moi, je m'assois non pas à côté d'elle, mais sur le clic-clac de Gombo. Depuis le temps que nous partageons cet appartement, nous avons quelques habitudes. Comme deux petits vieux, on a chacun notre canapé ou un mug attitré. J'observe Lizzie plonger le nez dans sa tasse et avaler une gorgée bien trop chaude. Je refuse que le silence s'installe de nouveau entre nous, et avant de diriger la conversation vers un sujet plus personnel, je préfère tâter le terrain.

— Alors, tu conseilleras ce restaurant à Florian et Anjali ?

— Oui, oui, assure-t-elle.

Alors pourquoi n'en crois-je pas un mot ?

— Plus de mensonges, on a dit.

— Qui a dit ça ?

— Toi.

— Ah oui ?

— Tu n'as pas aimé ?

Malgré moi, je sens poindre une inquiétude.

— Si, ce n'est pas ça...

— Explique, je ne te suis pas, là.

Froncement de sourcils, bras qui se croisent ; si elle ne comprend pas que je suis sérieux, c'est qu'elle ne comprendra jamais.

— C'était très bien, mais...

À la liste des mots en trop, le « mais » figure en bonne position. Il induit de la négativité là où il n'y en avait pas.

— Comment ça « mais » ? C'est quoi le problème, ce n'était pas encore assez bien pour Mlle Bayard ?

— Bien sûr que si, se défend-elle, mais...

— Arrête avec ce mot.

— Une pizzeria aurait fait l'affaire.

Franchement, elle m'agace, et je pèse mes mots. D'un bond, je me lève.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? C'est toi qui as réclamé le restaurant romantique, qui as exigé que je te sorte le grand jeu, que je me transforme en pingouin ridicule !

— Moi ? Mais moi, je n'ai rien demandé. Je ne veux pas de tout ça...

— Tu ne veux pas de tout ça. De mieux en mieux...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, assure-t-elle.

Comme pour me retenir, elle pose sa main sur mon avant-bras et je la repousse sans ménagement. La colère monte en moi. Cette fille me rend fou.

— J'étais prêt à t'ouvrir mon cœur, à me dire que tout ça n'était peut-être pas une grosse connerie, mais...

— T'étais pas obligé de faire tout ça, moi, une pizza, ça me va très bien.

— Je l'ai fait pour toi !

— Et moi, je ne t'ai rien demandé ! s'énerve-t-elle.

— Tu te fous de moi ? Tu n'arrêtes pas de m'imposer des trucs. Je ne suis jamais assez bien pour toi, et je ne le serai sans doute jamais assez.

— Pas du tout. Je... On parlait du restaurant, et...

— Que je t'ai offert.

— Et je t'ai dit merci.

— Pas de la façon que je l'attendais.

Un ricanement railleur lui échappe, ses yeux lancent des éclairs et rageusement, elle attrape son manteau avant de se diriger vers la porte.

— J'ai dit quoi encore ?

— Pas de la façon que monsieur l'attendait, tu me prends pour qui ? Tu croyais que j'allais sauter dans ton lit, parce que tu m'as sortie dîner...

— De quoi vas-tu encore m'accuser ?

— Je sais maintenant pourquoi tu es célibataire, tu es un pauvre type.

— Et toi, tu es tellement chiant, que je comprends mieux pourquoi ton père s'est barré. (Les paroles ont été lâchées, avant que je ne puisse les ravalier.) Je suis désolé, je ne voulais pas dire ça.

C'est d'abord son regard qui s'éteint, puis les mots meurent au bord de ses lèvres. Dire qu'elle est sous le choc est un euphémisme. Ses mains se crispent sur le cadre de la porte, ses jointures sont livides, ses nerfs, martelés par des émotions violentes et contradictoires. Elle se trouvait près d'un gouffre, et sans le vouloir, je viens de la faire trébucher. Son regard se durcit et me transperce bien plus sûrement que la lame aiguisée d'un poignard.

— Je suis désolé, répété-je aussitôt. Je ne le pensais pas.

Zéro réponse. Peut-être ne m'a-t-elle pas entendu ? Tout est parti en vrille en quelques secondes. Si elle criait, j'encaisserais sans broncher. Si elle pleurait, je la consolerais. Mais elle reste là, immobile. Je me retrouve démuné face à son silence ; je perds complètement mes moyens. Comme elles semblent lourdes ces secondes. J'ai envie de tout péter, d'écraser mon poing contre le mur, et de la serrer contre moi. Je tente un geste apaisant, mais laisse retomber mon bras. Lizzie n'esquisse pas le moindre mouvement, me fixe sans me voir et déglutit.

— Les mots ont dépassé ma pensée.

Elle relève les yeux vers moi. Le bleu, d'orangeux est devenu polaire, à vous glacer le sang. J'ai merdé. Pour changer.

— Putain, Lizzie, dis quelque chose !

Son regard se vrille au mien, instaure une distance infranchissable. Ses lèvres s'entrouvrent, mais elle les referme aussitôt et tourne les talons. Paralysé, je n'esquisse pas un pas vers elle, la porte claque violemment. Elle est partie. J'ai grave merdé.

Chapitre 63

Mon cœur éclate de douleur, ma poitrine bloque mon souffle. Détruite par la violence de ces mots, je dévale l'escalier et sors de son immeuble, sans qu'il ne cherche à me rattraper. Je ne sens pas la morsure du froid, je ne vois pas la nuit qui m'enveloppe, aveuglée par mes larmes. Je chancelle sous le poids de ma bêtise. Comment ai-je pu avoir la naïveté de croire qu'il y avait plus qu'un simple jeu ? Pourquoi lui ai-je confié mes blessures ? Il a utilisé ce que je lui ai dit, a retourné le couteau dans la plaie. Il a volontairement choisi de me faire souffrir. Je lâche un rire narquois, il a eu ce qu'il voulait. Il craignait que je ne m'attache, il a réussi à me faire fuir. Une fille, une nuit, deux tout au plus. Alors, pourquoi sortir le grand jeu ce soir, m'inviter dans ce restaurant étoilé ? Je n'en sais rien, je n'en sais absolument rien. Peut-être que lui aussi l'ignore. *Il voulait juste profiter un peu plus de la gourde de service*, raille ma conscience. *Tu lui as tout donné sur un plateau*. Je secoue la tête et essaie d'en chasser les pensées confuses, toutes plus pessimistes les unes que les autres. Je dois rentrer chez moi, fermer la porte à clé et oublier. Je mesurerai demain l'ampleur de la catastrophe, quand les effets du champagne se seront dissipés et que mes larmes auront cessé de rouler sur mes joues. Je n'essuie pas de ma manche les dégâts du chagrin, de ma colère, de mon désespoir, de mes regrets et de ma solitude. Un instant, je pense que je dois faire peur à voir. Tant mieux si mon maquillage a coulé, si mes yeux sont bouffis. Tant mieux. J'ai perdu ma dignité dans ses bras.

Sans m'en rendre compte, je me retrouve devant mon immeuble et me jette à l'intérieur. Je me précipite dans l'escalier dont je grimpe les marches quatre à quatre. Lorsque je referme la porte de mon refuge silencieux, je m'effondre, le dos collé contre le bois et laisse exploser ma rage douloureuse. Je dois ouvrir les yeux, bannir de ma vie toute forme de romantisme mièvre. Définitivement. Je me croyais vaccinée contre l'amour, je me rends tristement compte qu'il n'en est rien. Le pire dans cette histoire, c'est que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Si Alex a sa part non négligeable de responsabilité, j'en porte honnêtement la plus grande. Face à ma mère, j'ai été lâche. C'est moi qui suis allée le chercher dans son pub

pourri, qui lui ai proposé ce pacte absurde, alors qu'il n'avait rien demandé. Je l'ai embrassé. Je me suis jetée à son cou, comme une mort-la-faim, et j'ai quémanté d'autres baisers, d'autres caresses. Prise au piège de mon propre jeu.

— Ce que tu peux être affligeante, ma pauvre fille.

Bien sûr d'autres qualificatifs me viennent à l'esprit, mais je vais éviter de les égrener à haute voix pour ne pas me sentir encore plus mal. Je suis Elizabeth Bayard, la nana qui a une vie tellement pathétique, morne et inintéressante qu'elle choisit de se la pourrir elle-même. Je me prends la tête entre les mains, et reste sur le sol, incapable de me relever. Le courage me manque pour me mettre debout et déplacer mon mal-être jusqu'au canapé.

— Et Alex est un moins que rien, un pauvre mec qui écoute une musique immonde, boit comme un trou, fume comme un pompier... fumait, rectifié-je machinalement. Monsieur se croit le nombril du monde, sous quel prétexte ? Qu'il fait preuve d'abnégation et de patience et... d'humanité.

Mon acharnement à me persuader qu'Alex est un type bien, à le présenter comme tel confine à la folie. Peu importe ses qualités ou ses valeurs, ce mec est un connard, un séducteur de bacs à sable. Anjali m'avait prévenue, même mes collègues, à leur façon. Et malgré tout, j'ai voulu croire que nous formions une version modernisée de *La Belle et la Bête*. Mais une bête reste une bête, même si on la pare de somptueux atours. Il a vite retrouvé sa nature profonde. Les mots scandaleux martèlent mon cerveau. Il regrette, il est désolé. Enfin, c'est ce qu'il a dit, qu'est-ce qui me prouve que l'alcool ne l'a pas aidé, au contraire, à balancer le fond de sa pensée ?

— Alex, tu n'es qu'un connard et je te hais ! Je te hais ! hurlé-je.

Finalement, je suis bien obligée de me lever, gagnée par une violente nausée. Inspire, expire. Calmement. Je retiens mon souffle, avant d'expulser l'air lentement, les yeux fermés. Des images s'invitent dans mon esprit sans avoir été conviées. Ses grands yeux noisette, son sourire toujours un brin railleur, son corps musclé. Je déglutis. Sa joie de soulever Henri et de le faire tourbillonner, ses failles, ses tatouages dansant sur sa peau. Une sensation de vertige me saisit, mes sentiments se mélangent. Aussitôt mes

sanglots redoublent. Sa fierté quand j'ai rabaissé le caquet à son père. Son père imparfait, irritable, maladroit, mais qui est là.

— Tu ne sais rien, espèce d'idiot !

Ton père est parti, Lizzie, et c'est de ta faute. Il a verbalisé ce que je pense depuis toujours. Je regrette de ne pas avoir labouré son visage de mes ongles, arraché ces mots cruels de sa bouche. Je suis sûre que devant un tribunal, j'aurais obtenu l'acquittement. À défaut de changer quoi que ce soit, je parie que je me sentirais un peu moins mal. Je ne l'ai pas frappé, je n'ai rien fait. Pire, je n'ai rien dit du tout. Je ne l'ai ni insulté ni abreuvé de reproches. J'ai ravalé ma colère et j'ai tourné les talons. À quoi bon se battre pour une histoire qui n'en vaut même pas la peine ? Un soupir déchire ma poitrine.

Comment espérer être un jour heureuse quand on a un karma aussi pourri que le mien ? Dès le début, les dés étaient pipés. J'aurais dû me faire une raison depuis bien longtemps, au lieu de m'acharner à croire que les choses pouvaient changer.

C'est ta faute si ton père est parti. Tout est ta faute. Tout sera toujours ta faute, enchérit ma conscience. Mon père, Mickaël et les autres. Les hommes de ma vie partent toujours. Et le seul type bien à des kilomètres à la ronde, je l'ai chassé. Paul n'a pas eu de chance, ou plutôt il en a eu, mais il ne le sait pas encore. Et tout est ma faute. *Mais tu ne l'aimais pas*, précise ma conscience. Une boule se forme dans ma gorge.

— Mais lui, tu ne l'aimais pas.

La vérité aussi terrifiante soit-elle me saute aux yeux. Je suis amoureuse d'Alex, follement et désespérément amoureuse de lui. Et je ne le veux pas. *Comme si tu pouvais décider*, raille ma conscience, qui s'y connaît mieux que moi en la matière. Si je n'ai pas le choix de l'aimer ou pas, il me reste la possibilité de le « désaimer ». Mon cœur n'est plus à une cicatrice près. Le corps vidé de toute énergie, je me glisse encore habillée entre mes draps propres, que j'ai soigneusement arrangés. Comme on fait son lit, on se couche. Seule et malheureuse.

— Si je rêve de toi, cette nuit, je vais être très en colère.

Bien sûr que je vais rêver de lui.

Lorsque le réveil sonne, j'émerge difficilement, retenant la sensation des lèvres d'Alex sur les miennes et de ses bras autour de ma taille, avant de me souvenir que ce n'est rien de plus qu'un fantôme. Mon imagination trop fertile me joue des tours, et ma mémoire est plus que sélective, comme si elle avait déjà balayé les raisons de ma solitude nocturne. Alors que je me lève, j'essaie de raviver mon courroux, mais en vain. La nuit, plutôt que de me porter conseil, a semé en mon esprit davantage de doutes. Ma main tâtonne, attrape mon portable et je me le plaque devant les yeux. Mon doigt ouvre la liste des contacts, sélectionne le troisième nom : Alex. Mon index s'apprête à appuyer, mais ma raison décide de ne pas aller plus loin. Un soupir douloureux m'échappe. À quoi bon se battre ? À quoi bon sauver une histoire fondée sur le mensonge ? Mon index fait glisser en arrière le nom d'Alex, ma main relâche mon portable et mon bras retombe mollement. J'inspire, expire bruyamment, et jette mon corps hors de mon lit. Ma résolution est prise quand mon pied droit heurte le sol en premier : douche-boulot-cadeau pour ma maman. Demain soir, je lui offrirai une box (compte tenu des événements récents, l'option la plus onéreuse est la meilleure) et mon plus beau sourire. Et je lui dirai la vérité ; je parie que la pilule aura moins de mal à passer si j'ajoute un bouquet de pivoines et une énorme boîte d'oursins à la guimauve. Je me redresse, prête à affronter cette journée et la suivante. Et la suivante. Et... non, il ne faut pas abuser, je ne suis pas surhumaine non plus.

Chapitre 64

Mes bonnes résolutions et mon courage légendaire ont commencé à me faire défaut vers 16 heures quand ma responsable m'a très gentiment proposé de partir plus tôt. Ma conscience professionnelle a bien sûr refusé. Voici la version officielle. La vérité, maintenant. J'ai beau prétendre être une grande fille, libre et indépendante, lorsque je me retrouve en présence de ma mère, je me sens toujours la sale gamine qui trouait ses jeans et parlait à tort et à travers. Alors si je peux retarder le face-à-face de quelques heures, j'avoue que je ne m'en porte que mieux. Les choses se sont encore aggravées : mon métro et mon RER se sont ligüés contre moi pour être ponctuels. Arrivée à bon port, le bus venait de démarrer. Dommage, je vais devoir attendre trente-cinq minutes le suivant. Mais c'était sans compter sur le zèle du chauffeur qui a freiné, ouvert les portes et m'a fait signe de monter.

— Merci.

Ce mot franchit péniblement le seuil de mes lèvres. Pourquoi ne pouvait-il pas être un gars lambda, indifférent à la nana qui va poireauter à l'arrêt de bus ?

— On peut dire que c'est votre jour de chance ! sourit-il.

— Ça, c'est vous qui le dites, pensé-je, en me glissant sur un fauteuil.

À 19 h 25, j'étais devant la porte, le bouquet à la main et le sac rempli de douceurs. Si ma tante ne s'était pas pointée à ce moment-là, je me serais peut-être cachée derrière un buisson le temps que tous les invités soient à l'intérieur.

— Lizzie, attends-moi ! m'interpelle la voix familière de Clara.

Vivement, je me retourne et plaque sur mon visage une expression que j'espère joviale, alors que son arrivée inopinée rend caduque toute stratégie de repli, ou de fuite. Après avoir posé deux baisers sonores sur mes joues, elle me regarde de la tête aux pieds.

— Tu es superbe, me lance-t-elle gaiement. Il faut absolument que tu me confies ton secret.

Son compliment sincère fait apparaître un sourire sur mon visage. S'entendre dire qu'on est jolie fait toujours plaisir, même quand on a le moral au trente-sixième dessous. Au clin d'œil complice, je devine que ma mère n'a pas manqué de lui dire que j'avais enfin trouvé un amoureux. Je refrène le commentaire qui me monte aux lèvres.

— D'ailleurs, où est...

— On devrait y aller.

Je sais, je sais. Je suis pathétique, en retardant l'échéance. En même temps que j'appuie sur la sonnette, je presse la poignée de la porte et la pousse. Me voilà dans l'antre du monstre. Quand on parle du loup... Il bondit sur nous dans un éclat de rire.

— Oh, vous êtes là ! s'enthousiasme-t-elle.

L'une après l'autre, elle nous embrasse et nous entraîne joyeusement dans la salle à manger. De nombreux invités sont arrivés et ont déjà un verre à la main. Alors que je m'apprête à leur fausser compagnie, ma mère me retient par le bras et sans me prévenir, me serre longuement contre elle.

— Je suis tellement contente que tu sois venue, ma chérie.

— Je n'aurais manqué cet événement pour rien au monde, ma petite maman.

— Tu peux te moquer, va, me raille ma mère. Alors n'a-t-on pas bien bossé, Rosaline et moi ?

Je prends le temps de regarder plus attentivement la pièce. La salle a, en effet, subi un relooking extrême. Les meubles ont été poussés, et la table dressée dans un coin est recouverte de victuailles. Pour créer une ambiance plus chaleureuse et plus intimiste, des bougies ont été disposées un peu partout. Au plafond, des lampions colorés ont été accrochés et pour celui qui ignorerait le nom de l'héroïne de la soirée, une banderole a été punaisée au mur : « Joyeux anniversaire Suzanne ». La mère de Paul, Rosaline, et la mienne ont fait du bon boulot.

— C'est super beau, la félicité-je sincèrement.

La sonnette retentit, et j'ai le secret espoir de gagner quelques minutes de répit si elle va ouvrir la porte.

— Ne bouge pas, chantonne Clara.

— Merci.

Aussitôt ma mère me regarde intensément, et je comprends qu'elle va passer à l'attaque. Elle jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Pas une offensive franche et directe, cela va de soi. Mais une agression insidieuse, l'air de rien. La guêpe tourne autour de sa proie...

— Où caches-tu ton amoureux ?

... et la pique. Je me liquéfie. L'instant de vérité tant retardé, et tant redouté est arrivé. Comme les gens sur le point de passer l'arme à gauche, je vois ma vie défiler sous mes yeux. Enfin plus exactement, ces deux dernières semaines. Reprendre tout depuis le début serait un peu long, et je dois avoir en tout et pour tout dix secondes de sursis avant qu'agacée, elle ne répète sa question. Comment ai-je pu en arriver là ? Comment un homme qui conduit comme un dératé, boit comme un trou et se comporte comme un goujat a pu me retourner le cœur ? Une rencontre, un baiser, un week-end en famille, deux nuits de sexe torride, un dîner. Une rupture. Le triste résumé de toutes mes histoires. Passées, présentes et probablement futures, si tant est que j'aie, un jour, envie de me confronter à un individu masculin.

— Il est en retard ? hasarde-t-elle. Vient-il avec sa moto ?

Ma bouche s'ouvre, mais je la referme, hésitante. Bien sûr, je pourrais mentir, grappiller quelques minutes, inventer un nouveau bobard. Une urgence médicale, une panne quelconque sur le périphérique. Je pourrais promettre que ce n'est que partie remise, qu'on sera là samedi prochain pour le poulet et les frites avec une bonne bouteille de bordeaux. Et que si elle y tient, je ferai un fondant un chocolat. Mais c'est ma mère, et au-delà d'une curiosité certaine, je lis au fond de son regard la joie de penser que sa fille est enfin heureuse et à quel point elle a hâte de mettre un nom sur une voix. Même s'il s'agit d'un motard tatoué.

— Il ne viendra pas.

Ses sourcils se froncent d'incompréhension.

— Comment ça ? N'a-t-il pas conscience que c'est mon anniversaire ?

— Bien sûr qu'il le sait. Même s'il l'avait voulu, il ne pourrait l'ignorer.

— Une panne peut-être ? suggère-t-elle. Avec ces engins diaboliques, cela ne serait guère étonnant...

— Maman, il n'y a pas de motard, il n'y a personne. Je suis désolée. Je t'ai menti.

Chapitre 65

— Monte dans cette voiture, lance Gombo. Et je...

— Je ne pense pas, rétorqué-je.

Je me plante fermement devant lui, il doit comprendre que je ne plaisante pas. Les bêtises, c'est bel et bien fini.

— Je me doutais que tu dirais ça.

Les épaules de Gombo s'affaissent.

— Tu es sûr ? m'interroge-t-il.

Son regard sonde le mien, essaie de chercher la plus petite lueur d'incertitude, mais je secoue ma tête avec vigueur. Cette histoire est terminée. Point à la ligne. Marre des mensonges, des complications et du reste. C'était une belle connerie, et ça en serait également une si je débarquais maintenant chez sa mère. Il croit quoi, Gombo, que je vais me pointer à l'anniversaire, la bouche en cœur, et jouer au rebelle caricatural, la cigarette au bec et la bouteille de bière bon marché à la main. Non vraiment, non merci. Me confronter à miss iceberg en prime, je n'en ai aucune envie. Depuis jeudi, j'ai repassé le film de la soirée une bonne dizaine de fois dans ma tête et j'en arrive toujours à la même conclusion, si on exclut ma repartie merdique bien sûr. Elle attendait la moindre erreur, le moindre faux pas pour se débarrasser de moi. Dans le fond, je lui simplifie les choses. À force de chercher la petite bête, elle a trouvé la grosse. Le gros connard, oui. Bref, jusqu'à un certain point, j'ai fait mon maximum, j'ai tenté de lui faire plaisir, j'ai joué la carte du mec tendre et galant, et cette fille... N'y pensons plus, ça ne sert à rien. Refermons cette parenthèse.

— Comme tu voudras.

Pour une fois que Gombo lâche l'affaire si vite, je m'en félicite. Sa leçon de morale me sera épargnée. Je parie qu'elle lui brûle les lèvres et qu'il doit se faire violence pour accepter ma décision. Un jour, il faudra quand même qu'il m'explique comment il a pu s'imaginer que Lizzie était faite pour moi, que notre semblant de couple avait une chance de devenir vrai.

— Je propose un billard chez Snookie. Vous en dites quoi, les gars ?

Je parie que Medhi et Nathanaël seront d'accord avec moi. Connaissant ces deux-là, impossible que mon idée leur déplaise.

— On a d'autres plans, affirme Medhi.

Fait chier, il ne va pas s'y mettre non plus. Je le sens pourtant gros comme une maison que les mecs se sont passé le mot pour me convaincre de tenir ma part du contrat. Je ferais mieux de me casser tout de suite et de rentrer chez moi.

— Allez-y ! lance Gombo.

La fraction de seconde que je perds à me retourner vers Gombo suffit à Medhi et à Nathanaël pour se jeter sur moi et me pousser à l'arrière de la voiture. Maintenu par une clé de bas, écrasé contre le siège, je vois mon colocataire se glisser prestement à la place du conducteur et verrouiller les portières, Nathanaël à ses côtés.

— Démarre, démarre, lance Medhi, en appuyant son genou au creux de mon dos.

— Dégage, tu m'étouffes, grogné-je entre mes dents serrées.

La surprise cède le pas à une rage décuplée par le sentiment d'être piégé. J'essaie de me débattre, de le forcer à lâcher prise, mais Medhi resserre sa main autour de mon poignet.

— Veux-tu vraiment que je t'assomme ?

Medhi, ses cent dix kilos et vingt 20 ans de judo, rigole. Enfin, j'espère. Tout bien réfléchi, il en serait sans doute capable, le bougre, pour s'assurer de ma tranquillité.

— Prends-lui son portefeuille.

La main libre de Gombo fourrage dans la poche de ma veste, et en extrait triomphalement l'objet de ses recherches.

— Ça ne va pas la tête ! m'écrié-je. Vous allez me dépouiller et jeter mon cadavre dans la Seine ?

— Tu le mériterais pourtant, mais pas ce soir.

— Me voilà rassuré, ironisé-je. Allez, s'il vous plaît... Vous m'avez bien eu, c'était drôle cinq minutes, maintenant on peut aller boire un coup. Je paie ma tournée, si ça peut vous faire plaisir.

— C'est trop tard. On est partis et je ne ferai pas demi-tour. Même si tu me supplies, avance Gombo.

— Et si tu décidais de sauter en route, ce que je ne te conseille pas, sache que nous avons pensé à verrouiller la sécurité enfant, ajoute Nathanaël.

Le souffle court, écrasé contre le siège poussiéreux, je perds patience et me débats à nouveau. L'étreinte de Medhi se resserre. Ce mec pèse une tonne ou quoi. Il va me tuer.

— Tiens-toi tranquille, je risque de te faire mal.

— Tu n'as qu'à me lâcher.

— Cela ne fait pas partie du plan, désolé.

— Vous me faites tous chier ! Putain ! Je n'en ai rien à foutre de cette fille, absolument rien. Je ne vous ai rien demandé. Laisse-moi, Medhi, ou je te jure...

— Tu me jures quoi, hein ? me raille mon ami.

— Que je... que je... Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il faut que je vous le dise en quelle langue ? Cette fille, je m'en bats les reins ! Pourquoi faites-vous ça ?

— Prends à droite, lance Nathanaël.

— La circulation est plutôt fluide, on devrait y être dans vingt-cinq minutes, assure Gombo sans quitter la route des yeux.

— Super.

— Mais vous allez me répondre, oui ou...

— Pas tant que tu diras n'importe quoi, me coupe Gombo.

Je croise son regard dans le rétroviseur. J'y lis sa détermination, sa force tranquille. Son air calme et confiant me donne envie de lui coller mon poing dans la figure. Il ne risque pas grand-chose à me narguer de la sorte, avec Teddy Rinner qui compresse mes vertèbres. Ces trois-là, quand je vais me les payer, ils vont le regretter. Ils croient savoir ce qu'il y a de mieux pour moi, mais ils se gourent. Lizzie n'est pas une fille pour moi. En plus, elle ne veut pas que je vienne. Ce qu'elle souhaite, c'est que je lui fiche la paix et que je sorte de sa vie. Avant mes copains, elle a compris que cette comédie n'a que trop duré et qu'elle est terminée. Elle devait le sentir que ça n'avait

aucune chance de coller entre elle et moi. Pourquoi ne veulent-ils pas entendre raison ? C'est quoi leur problème ? Je vais bien, elle va bien. Voilà, il n'y a pas mort d'homme. Je ne suis pas au trente-sixième dessous, au fond de mon lit, à écouter du Céline Dion. Ce soir, je vais me pointer, alors qu'elle ne m'attend plus, et puis quoi ? On va se rouler des pelles et tout sera réglé comme par magie ? Dans un monde idéal peut-être. Dans la vraie vie, elle va me jeter dehors et ils auront l'air de trois pauvres cons. Le motard et la bibliothécaire ne vont pas finir leurs jours ensemble. Même s'il y avait eu une infime chance que nous dépassions le stade des premiers rendez-vous, j'ai tout foutu par terre.

— J'ai merdé, leur avoué-je, je lui ai dit un truc dont je ne suis pas vraiment fier et que je ne pensais pas... J'ai vraiment merdé. Alors, croyez-moi sur parole, c'est mort de chez mort.

— Et donc tu as décidé que le meilleur moyen de te faire pardonner est de la laisser aller à cette soirée toute seule, alors qu'elle a promis à sa mère de lui présenter un mec ? m'interroge Gombo.

— Mais tu es sourd ou tu le fais exprès, elle ne veut pas que je vienne ! Elle n'a pas téléphoné...

— Pourquoi l'aurait-elle fait ?

Pourquoi faut-il que Gombo appuie toujours à l'endroit où ça fait mal ? De temps en temps, ne pourrait-il pas avoir tort ? C'est vrai, j'aurais dû prendre mon courage à deux mains, ravalier ma fierté et mes doutes, et m'excuser. Mais je ne l'ai pas fait. Sinon je ne serais pas dans cette situation compromettante, le corps à moitié engourdi.

— C'est bon, lâche-moi, soupire-je. Je ne vais pas me sauver...

— Enfin, tu te montres raisonnable, déclare Medhi.

Le poids sur mes omoplates s'allège, avant que les bras puissants de Medhi me tirent en arrière et me redressent.

— Tu m'as pété le dos, marmonné-je.

— Arrête de faire ta chochette !

— On arrive dans cinq minutes, intervient Nathanaël.

Je déglutis. Et l'idée de sauter de la voiture en marche me semble envisageable. Malgré leurs sourires, ils ne parviennent pas à me transmettre

leur confiance et leur détermination ; je me sens comme un bœuf conduit à l'abattoir. Alex-la-déprime est de retour avec sa théorie très pessimiste, inspirée de la Loi de Murphy : « tout ce qui peut merder va merder », et mon cœur a déjà eu l'occasion de le vérifier à plusieurs reprises.

— Vous avez conscience que votre plan stupide ne va pas fonctionner, n'est-ce pas ?

Tous trois éclatent de rire, comme si je venais de leur sortir la blague de l'année. Pour eux, Lizzie va me tomber dans les bras et en un regard, nous surmonterons tous les obstacles.

— Je devrais songer à me trouver des copains moins débiles, lâché-je.

— On a les amis qu'on mérite, réplique Medhi, gagné par un irrépressible fou rire nerveux.

— Ravi de constater que ma misérable vie sentimentale est source d'hilarité.

— Nous y sommes, déclare soudain Nathanaël.

Brutalement, la voiture freine. Nos regards convergent vers la maison la plus éclairée de la rue. Si on avait eu un doute sur l'adresse, nous aurions été rassurés par les fanions et les guirlandes lumineuses accrochés à la façade et à la porte d'entrée. Mon rythme cardiaque s'accélère.

— Maintenant, sors de cette voiture, lance Gombo.

— Ne m'oblige pas à en venir à nouveau aux mains, précise Medhi.

De mauvaise grâce, j'obéis, et extrais ma haute silhouette de l'habitacle. Le bip de la fermeture centralisée retentit. Ils ont vraiment peur que je me tire. Je soupire, me retourne vers mes amis qui ont abaissé leur vitre.

— Courage, lance Nathanaël, en se penchant sur le côté.

— Ne m'oblige pas à revenir te botter les fesses ! clame Medhi, en brandissant son poing.

— Vous allez me laisser là ?

— Tu croyais qu'on allait t'attendre ? rétorque Gombo.

Exaspéré, il lève les yeux au ciel.

— Sois un homme, bon sang, ajoute-t-il.

Et il démarre sans voir mon majeur se dresser.

Chapitre 66

— Bonjour... Bonsoir, je veux dire... Euh, bon anniversaire !

En face de moi, la femme éclate de rire. Et moi, j'ai l'air d'un con. Putain, les mecs, revenez ! Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. La rue est déserte. Ils se sont vraiment barrés, tu parles de potes. Ils ne perdent rien pour attendre, ces trois-là. La prochaine fois qu'ils seront dans la merde, je les y enfoncez un peu plus. Sans scrupule.

— Ce n'est pas mon anniversaire.

— Pas votre anniversaire ? m'inquiété-je.

— Je suis de juin, il me reste quelques mois avant de souffler mes bougies.

Elle prend pitié de mon air abasourdi, puisqu'elle se dépêche d'enchaîner.

— Ce soir, c'est ma sœur qui vieillit, pas moi. Et vous êtes ?

Son regard devient scrutateur. Mon côté débraillé, mon piercing et mon expression revêche ne peuvent que l'interpeller. Ah oui, c'est vrai, qui suis-je censé être aujourd'hui ? Lizzie a été claire sur le rôle que je devais remplir. Elle a listé tous les critères. Si elle m'a choisie, c'est qu'elle trouvait que j'incarnais à la perfection le bad boy, jusqu'à la caricature. Pour lui faire plaisir, je vais me donner à fond dans le genre macho vulgaire et ténébreux. Elle ne sera pas déçue.

— Le mec de Lizzie.

— Ah oui, c'est vrai... Suzanne me l'a dit, mais j'avoue que...

Sa phrase reste en suspens, alors que sa main se tend machinalement. Je la serre vigoureusement, sans la lâcher du regard. Elle ne se départit pas de son expression suspicieuse.

— Vous et Lizzie, alors...

— Vous n'auriez pas une clope ? la coupé-je. J'ai oublié mon paquet à l'appart.

— Désolée, je ne fume pas.

— Pas grave. Lizzie est là ?

Mon corps se tend vers l'avant.

— Elle est arrivée il y a un moment. Vous n'êtes pas venus ensemble ?

L'interrogatoire commence, ça doit être une tare familiale.

— Ce n'est pas notre genre.

Ma réponse laconique la déroute, mais a le mérite de faire cesser les questionnements. Ostensiblement, je bâille. L'hésitation se lit sur le visage de « tata ».

— Entrez, me lance-t-elle finalement. Lizzie doit vous attendre...

Je lui emboîte le pas et la suis jusqu'à la salle à manger. Parmi la foule d'invités, je repère aussitôt Lizzie, en grande conversation avec sa mère. Je ne laisse pas le temps à sa tante de l'avertir de ma présence. En quelques enjambées, je rejoins ma « petite amie », attrape son bras, et malgré son étonnement me jette sur sa bouche comme un mort-la-faim. Sans gêne, je l'embrasse passionnément, faisant fi des regards braqués sur nous. Je prends possession de sa bouche, et intensifie notre baiser. Si d'abord ses lèvres ont opposé une timide résistance, elles ont vite abdicé. Lizzie voulait le sale type rebelle qui se moque de tout et de tout le monde, la voilà servie. Quand cette soirée sera finie, nous pourrions discuter, et elle pourra me remercier. Moi, et Nathanaël, et Gombo. Et cet ours de Medhi. Après un baiser plus que mémorable, je desserre notre étreinte et lui permets de reprendre son souffle. Les éclairs que son regard me lance me réjouissent, preuve que j'ai tenu mon rôle à la perfection. Elle n'est jamais contente. Je ne serais pas venu, je parie qu'elle aurait également fait la tête.

— Qui êtes-vous ?

Je me tourne vers celle qui ne peut qu'être la mère de Lizzie, la ressemblance est frappante. La même silhouette élancée, les mêmes boucles. Son regard s'accroche au mien, des yeux bruns. Lizzie a dû hériter de ceux de son père. Je lève un sourcil étonné. Vu la scène que nous venons de lui offrir, je ne sais pas très bien pourquoi elle pose la question.

— Son mec.

Volontairement, je prends ma voix la plus grave, celle du type qui a trop bu et trop fumé la veille. Ça devrait faire l'affaire.

— Mais, je... Quoi ? Dites-moi plutôt qui vous êtes.

Je perds de ma superbe, Lizzie aurait pu me dire que sa mère avait des soucis de compréhension, ou de mémoire. N'a-t-elle pas simplement du mal à croire que sa fille sort avec un homme de ma trempe ? Et elle n'a encore rien vu.

— Je suis le copain de Lizzie, Alex Larchevêque.

Je lui tends la main. Paraître révolté n'empêche pas un minimum de politesse. Sa bouche s'arrondit de stupeur, et ses mains se campent sur ses hanches. Qu'est-ce que j'ai fait encore ? Vu l'attitude de Suzanne Bayard, je sens que Lizzie et moi allons prendre une sacrée soufflante. Je laisse retomber mon bras.

— Lizzie, tu m'expliques ?

— Oui, Lizzie, explique-lui, insisté-je en enlaçant sa taille. Tu as oublié de la prévenir que je venais ?

Nos regards se croisent à peine. J'ai tellement de choses à lui avouer, si seulement sa mère remettait son interrogatoire à plus tard. Je lui dirais que j'ai envie d'essayer, que je suis un con, qu'on devrait tirer un trait sur le dîner foireux, qu'on devrait tout recommencer. Mais je dois me contenter de ce geste, de cette pression de mes doigts sur sa taille pour qu'elle sente que je suis là pour elle. J'espère que Lizzie appréciera que je sois venu lui apporter mon soutien. Son plan est certes à la con, mais maintenant que nous y sommes, autant y aller à fond et ensuite... Ensuite, on verra.

— Je croyais que tu n'avais pas de copain et que tu avais tout inventé. Je ne comprends plus rien. Tu ne pourrais pas juste dire la vérité ! accuse-t-elle. C'est qui ce gars qui ne ressemble à rien ?

En silence, j'encaisse. Oh purée ! Lizzie a tout dit. En moins de vingt-quatre heures, la petite peureuse a joué la carte de la sincérité et a assumé son mensonge. « Coucou, maman, joyeux anniversaire, je t'ai menti. Mais tiens, j'ai un joli cadeau pour me faire pardonner. » Tu m'étonnes que madame mère ne soit pas de bonne humeur.

— Depuis quand tu ramènes un voyou à la maison ?

— Je t'ai dit la vérité, grogne Lizzie.

Elle me jette un regard en biais. Colère, surprise, désarroi. Super. J'ai bien fait de me pointer. Moi qui pensais naïvement lui venir en aide et de ce fait acquérir le statut privilégié de sauveur, c'est raté. Elle aurait pardonné les paroles malheureuses au héros auréolé de gloire et nous nous serions réconciliés sur l'oreiller. Cette issue me semble fort compromise.

— Je peux savoir qui vous êtes.

— Je suis Alex Larchevêque, m'énervé-je. Lizzie ne ment pas. Je ne suis pas son copain...

Mon regard s'ancre dans celui de Lizzie. La tristesse prend le pas sur les autres émotions. Une boule se noue dans ma gorge.

— Mais qu'est-ce que vous faites là, alors ?

La voix s'est adoucie.

— Mais je voudrais bien l'être. Vraiment, je veux dire. Un vrai petit ami, digne de ce nom.

Une nouvelle lueur apparaît ; le ciel orageux de ses yeux devient d'été quand elle me sourit enfin. À côté de nous, perplexe, la mère de Lizzie trépigne. Elle n'en croit pas ses oreilles, et doit se demander comment tirer cette histoire au clair, à quel point nous sommes aussi fous l'un que l'autre.

— Mais c'est d'un compliqué, soupire-t-elle, en secouant la tête. Je vais aller servir mes invités, mais comptez sur moi pour démêler le vrai du faux !

Son index accusateur se pointe dans notre direction.

— Suzanne, tu n'aurais pas des serviettes en papier ? interroge un homme, près du buffet.

— J'arrive, lance-t-elle. Ne vous croyez pas sortis de l'auberge tous les deux, parce que tout cela me paraît pour le moins étrange...

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant, réplique Lizzie, amusée. Alex et moi, on est ensemble, c'est tout ce qu'il y a à savoir.

— Et puis que je suis un motard tatoué, qui boit et qui... C'est quoi la suite déjà ? plaisanté-je.

J'adresse un clin d'œil à Lizzie, ravi de retrouver notre complicité.

— Qui fume comme un pompier, complète Lizzie.

— J'ai fumé, c'est vrai, mais depuis que j'ai fait une promesse à une femme, j'ai arrêté.

— Donc quelque part, j'ai un peu menti, avoue Lizzie. Alex ne fume plus.

— Tu fais tourner en bourrique ta vieille mère, s'agace Suzanne.

— Pas si vieille que ça, raille Lizzie.

— Et ce n'est pas bien, pas bien du tout ! gronde sa mère.

Un instant, elle hésite, puis un large sourire fend son visage. La tendresse qui unit ces deux femmes se lit à leurs mines réjouies. Je parie que ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'elles se crêpent leur chignon, mais que leur amour et des fondants au chocolat les aideront à surmonter leurs différends.

— Je t'aime, petite menteuse, conclut Suzanne Bayard.

Elle m'a volé ma réplique ! À reculons, sa mère et son air suspicieux s'éloignent, nous laissant l'un face à l'autre. J'oublie le monde autour de nous, les discussions, les regards peut-être, pour me concentrer sur elle. Les questions se bousculent au portillon.

— Alors, tu en dis quoi ? En vrai ?

— Tu pourrais être un peu plus précis ?

Elle ne m'aura rien épargné. Enfin, si elle croit que je vais me mettre à genoux pour lui présenter mes excuses, il ne faut pas pousser mémé dans les orties.

— Toi et moi ?

Je n'arrive même pas à formuler une phrase correcte. Lizzie hésite, puis mordille sa lèvre inférieure.

— Je ne sais pas.

Moi qui m'attendais au mieux à un baiser, et au pire à un oui, je reste comme deux ronds de flan. Sans prévenir, elle tourne les talons avant de s'éloigner. L'ascenseur émotionnel est lancé à pleine vitesse et va s'écraser au sol. Une fois de plus, elle a manipulé tout le monde avec sa gueule d'ange et ses grands yeux rieurs. J'ai toujours dit qu'il fallait se méfier des filles sexy dans des robes démodées. Au moins, j'ai essayé. Alors que je

suis en train d'extraire mon téléphone portable de ma poche, une main me tapote doucement l'épaule. Je relève le nez.

— Bonsoir. Moi, c'est Lizzie Bayard, déclare-t-elle. Je déteste le hard rock, j'ai peur du noir, mon canapé est mon meilleur ami, je pourrais passer mes soirées à regarder les adaptations des Jane Austen réalisées par la BBC. J'ai une trouille pas possible de monter à l'arrière d'une moto, sauf si c'est derrière toi.

Comme mue par un ressort, elle me tend formellement sa main. Je m'en empare, elle est tendre et chaude. Rien ne me fera la lâcher.

— Moi, c'est Alex, je suis un mec super compliqué, je crois que je vais me faire un nouveau tatouage sur la cheville, je trouve que rien ne remplace un café noir et que la vente des vêtements orange devrait être interdite. Je n'ai jamais lu un roman de Jane Austen, mais depuis qu'une jolie bibliothécaire m'en a prêté un, je vais faire un effort.

— C'est fort aimable de ta part, sourit-elle.

— J'ai quelque chose à ajouter avant que tu ne te jettes sur mes lèvres.

Lizzie s'offusque.

— Les goûts musicaux, ça ne se discute pas. Mais je suis prêt à parier que tu finiras par apprécier le hard rock, et que tu m'accompagneras au prochain Hellfest.

— Aucune chance, ricane-t-elle.

— *Dystopie anarchique* sera notre chanson.

— Pardon ?

— Quelle mémoire de poisson rouge ! C'est le titre qui passait quand tu es venu me draguer...

— Hors de question.

Elle est tellement choquée à l'idée que *Dystopie anarchique* devienne notre chanson, celle qui sera jouée si un jour on se marie, qu'elle ne prend même pas la peine de s'offusquer du verbe « draguer » que j'ai employé.

— Pas le choix, soupiré-je, c'est le jeu, ma pauvre petite chérie.

— Non, non, non. Mon jeu, mes règles, affirme-t-elle.

— Mais, comme on ne joue plus, c'est dommage.

— Je refuse que notre chanson soit une incitation à la haine, à la destruction du système, et aux drogues. Je pose une fin de non-recevoir. Je suis catégorique.

Face à sa moue boudeuse, je ne peux que rire. Il est si facile de la faire grimper sur ses grands chevaux, et c'est tellement amusant.

— Si tu veux une autre raison de te fâcher, je pense que tes robes sont les plus affreuses qui soient.

De sa main libre, elle me tape violemment sur le bras.

— De ta part, je vais prendre cette remarque comme un compliment.

— Mais tu les portes avec classe, je précise. J'aime les tatouages, les piercings, les films d'horreur avec des litres et des litres d'hémoglobine. Le bazar ne me fait pas peur, c'est ranger qui m'effraie.

— Ça, je l'avais constaté, commente-t-elle.

— Et tout ça, c'est nouveau pour moi, et je ne sais pas si je ne vais pas tout faire foirer...

— C'est nouveau pour moi aussi, et rassure-toi, tu parles à la reine des gaffes en personne.

— Les deux poissards de la vie vont former une fine équipe.

La douce pression de ses doigts m'encourage à continuer, ma langue se délie.

— Je t'ai menti aussi.

— Ah oui ?

Je retarde ma réponse afin de créer un effet dramatique, mais mon sourire me trahit.

— Finis les mensonges, on part sur des bases saines et solides. Quand je t'ai dit que je n'aimais pas le chocolat...

Son rire éclate à mes tympans. Et ce son est le plus doux qu'il soit.

— Et il y a autre chose...

Je marque un temps, noie mon regard dans le sien, étire cette seconde de bonheur où rien ne semble plus pouvoir nous atteindre. Nous sommes, là, l'un contre l'autre, à l'épreuve de la famille et des questions indiscretes.

Quand on aura besoin de reprendre nos esprits, et notre souffle, nous affronterons, main dans la main, les tontons relou et les tatas critiques. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais dans les prochaines heures, tout devrait bien se passer. Normalement.

— J'ai très envie de savoir l'effet que ça fait d'embrasser la jolie bibliothécaire ringarde et coincée.

Je replace une mèche folle derrière son oreille, caresse tendrement sa joue. Lizzie noue ses bras autour de mon cou et se hisse légèrement. Les battements affolés de son cœur répondent aux miens, lorsqu'elle souffle contre ma bouche, retardant son baiser.

— Mieux vaut tard que jamais.

Elle se mord la lèvre inférieure de façon indécente, le pétilllement de sa prunelle luit de malice. Qu'a-t-elle encore en tête ?

— Ce serait plus à propos de dire : mieux vaut motard que jamais.

Remerciements

Si j'ai retenu une bonne leçon en écrivant ce roman, c'est qu'il faut éviter de mentir, et pas seulement à sa mère, surtout quand on est la reine des gaffes. Donc comptez sur moi pour ne dire que la vérité.

Contrairement à mon héroïne, je ne mens jamais, et je ne mentirai pas en remerciant les personnes qui m'ont soutenue tout au long de la rédaction de ce roman. Ce qui est vrai, c'est que je risque d'en oublier, non pas parce qu'elles ne comptent pas, mais parce que j'ai une mémoire de poisson rouge (et que je ne suis pas la personne la plus organisée, mes meilleures amies ne pourront que le confirmer).

Un grand merci d'abord à mes bêta-lectrices qui ont traqué mes incohérences et donné leur avis sans concession. Votre aide est toujours plus que précieuse : Nancy Adler, Christine Thomas-Chancel, Marushka Tzirounnikoff, Isabelle et Valérie. Un merci pailleté à ma belge préférée dont le soutien m'est réellement essentiel, surtout quand je doute de ce que j'écris. Elle était certaine que mon motard trouverait bien vite une maison pour l'accueillir.

Je ne remercierai jamais assez toutes mes amies, vous m'inspirez sans le savoir et me donnez envie de sourire. Merci à ma punkette : you rock!, à ma poulette de Lyon qui trouve toujours le temps de me lire, à ma mav, la motarde dans l'âme, à ma Didine et nos séances de papotage sur canapé avec une bonne soupe, à ma Laurence qui attend mes sorties livresques avec impatience, à ma Christine qui fait ma pub, à Amélie et son fondant au chocolat divin, à Sarah et ses bonnes idées, à Charlène ma super colocataire, à Aurélia ma presque jumelle d'anniversaire, à ma Juju et ma Chacha et nos fous rires, à mes super collègues... J'oublie forcément des noms. Accusez le manque de chocolat et le trop-plein de soleil ! La honte sera sur moi quand je me rendrai compte avec stupeur que ma mémoire capricieuse a encore fait des siennes, acceptez par avance mes excuses.

Une pensée particulière aux nombreux hommes de ma vie : mon chéri qui met mon ordinateur à recharger, Lucas qui fait la promotion de mes livres à

sa maîtresse, Hugo qui veut lire ce que j'écris, Eliot qui pense que sa mère a écrit tous les livres de notre bibliothèque, mon papa qui est toujours fier de moi et qui ose lire tout ce que j'écris, même si ce n'est pas son domaine de prédilection, mon frère qui aura son exemplaire dédicacé sur sa table de chevet et mon frère que je n'oublie pas.

Et une pensée encore plus particulière à ma mère. Promis, un jour, j'écrirai un polar pour te faire plaisir.

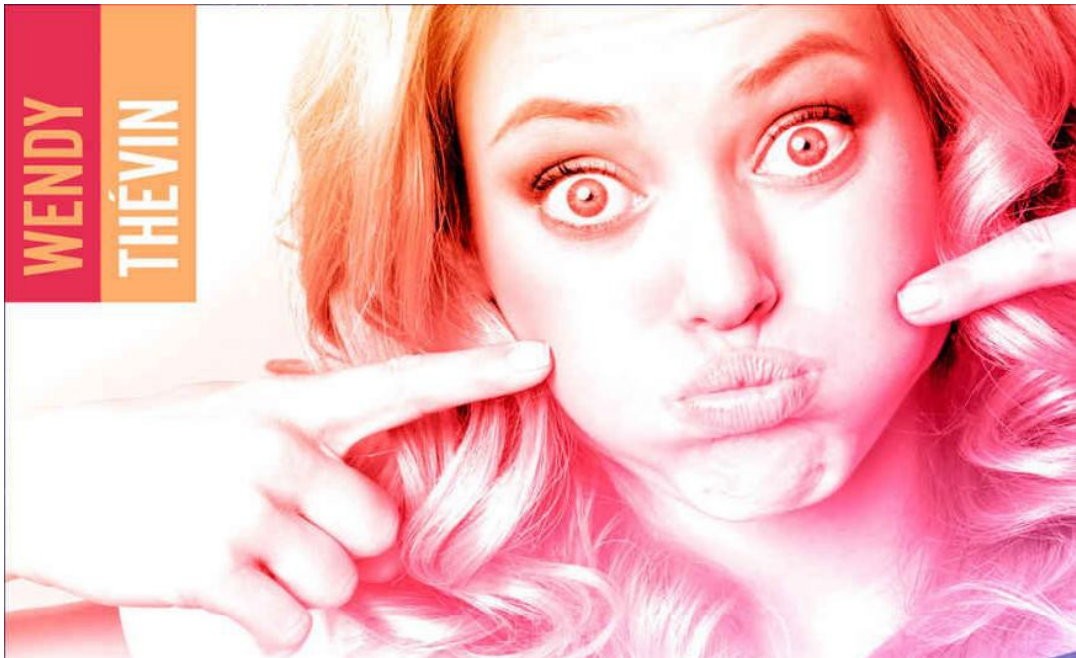
Merci à vous, ma famille, qui me permettez de trouver du temps pour écrire et me pousser toujours à m'accrocher à mon rêve.

Ce rêve, je n'aurai jamais pu le réaliser, sans Antonine et Vanessa. Tout comme Sandra qui a traqué les ultimes petites erreurs, vous êtes mes bonnes fées et avez illuminé mon confinement grâce à cette bonne nouvelle : mon premier roman solo allait être publié chez BMR.

Enfin, j'adresse mon dernier merci (et pas des moindres) à vous, mes lecteurs et lectrices, qui avez pris le risque de découvrir les mensonges d'Alex et de Lizzie, j'espère que cette lecture aura glissé sur vos lèvres un sourire.

WENDY

THÉVIN



**POUR
LE MEILLEUR
ET POUR
LE PIRE**



WENDY THÉVIN

POUR LE MEILLEUR
ET POUR LE PIRE

BMR

Couverture : Studio BMR
Visuels : © Shutterstock

© Hachette Livre, 2019, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean-Bleuzen, 92170 Vanves

ISBN : 978-2-016-27886-4

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*Je dédie ce livre à Audrey et Laura,
merci de m'avoir demandé d'être à vos côtés
pour le jour le plus important de votre vie.*

Chapitre 1

Nous sommes assis à la table d'un grand restaurant, le Select. Pour avoir la chance de poser ses fesses sur l'un de ses merveilleux fauteuils, il faut soit avoir de bonnes connaissances soit s'y prendre plusieurs mois à l'avance. C'est confortable et très intimiste, ce n'est pas pour rien que ce restaurant est réputé. Pour l'occasion, je porte ma plus belle robe noire moulant mon corps à la perfection. J'ai pris la peine de passer chez le coiffeur et c'est bien l'une des rares fois où je laisse mes cheveux détachés. Des chandelles sont disposées au centre de la table, un bouquet de roses blanches décore la nappe ivoire, tandis que la musique d'ambiance donne un petit côté cocon au lieu. Tout est réuni pour rendre l'atmosphère romantique et passer une merveilleuse soirée. Je remarque que Jonathan est très tendu face à moi. Il ne cesse de jouer avec ses couverts et de fuir mon regard. Il est très beau comme à son habitude. Il porte un costume sombre et une chemise assortie qui contraste élégamment avec son teint nacré. Une peau aussi claire que de la porcelaine et un regard aussi sombre que l'ébène, je le trouve terriblement beau, comme lors de notre première rencontre.

— Alors comment s'est passée ta journée ? tenté-je pour alléger la conversation.

— Bien, bien.

Il ne répond que par des monosyllabes, n'engage pas de réelles discussions et son manque d'enthousiasme à ce repas me fait légèrement peur. C'est vrai que ces derniers temps nous avons dû essuyer pas mal de disputes, mais quel couple ne passe pas par là ? Après un an de relation, il est logique que de petits conflits viennent troubler le quotidien, et je sais que la question sur notre lieu de résidence n'y est pas pour rien. Je refuse d'emménager chez lui pour la simple et bonne raison que je dois rester à proximité de ma mère pour m'en occuper. Il ne le comprend pas mais, finalement comment le pourrait-il ? Je devrais commencer par lui expliquer les raisons de son état et je n'en suis toujours pas capable. J'ai bien essayé

de lui demander de venir habiter avec moi, mais il est aussi borné qu'une mule et n'est pas décidé à céder.

— Jonathan, qu'est-ce qui cloche ?

Alors que je tente de percer le malaise qui persiste depuis le début du repas et d'attraper sa main pour le ramener à moi, un serveur se présente à nous et dispose nos desserts. Mais ? Je n'ai pas encore commandé...

— Emilie, aujourd'hui ça fait un an que nous sommes ensemble.

Oh merde ! Un an aujourd'hui ? Et voilà, je commence à zapper certains détails... Je note tout, programme des alertes, je colle des Post-it. Tout ça dans l'unique but de ne rien oublier. Tout est répertorié dans mon agenda, j'ai des rappels pour tout, du réveil le matin jusqu'à l'heure de ma pilule le soir, sans compter ceux qui concernent les nombreux coups de fil que je dois passer au cours de la journée. Et pourtant, là, j'ai oublié !

Il ne faut pas que je me focalise là-dessus, ces derniers temps au travail j'ai eu pas mal à faire.

C'est ça, c'est l'unique raison de mon oubli, tenté-je de me rassurer.

Se pourrait-il que Jonathan soit enfin prêt à faire sa demande ou bien qu'il ait pris la décision de s'installer chez moi ? Comme une gamine un matin de Noël, je trépigne d'impatience et je souris à m'en faire décrocher la mâchoire. Je le laisse parler, dans l'attente de sa déclaration.

Une fourchette à la main, je commence à piquer dans le dessert gourmand qui se trouve face à moi. Un moelleux au chocolat, mon préféré ! Précautionneusement, je plante mon couvert à la recherche d'une éventuelle bague.

— Durant cette année, on a traversé pas mal d'épreuves. Parfois des bons moments, mais aussi des étapes compliquées.

J'opine tout en continuant de torturer ce malheureux gâteau en soupçonnant le serveur d'avoir volé la bague à l'intérieur.

— Le problème, c'est que je ne suis pas réellement sûr de pouvoir continuer comme ça, m'avoue-t-il, gêné.

Ses mains s'entrelacent l'une à l'autre. Son regard me fuit de nouveau et ses joues se teintent d'une couleur rosée qui ne me dit rien qui vaille. Rien que le ton de sa voix m'interpelle et suffit à m'inquiéter.

— Oui, justement, je pense qu'on a fait le plus dur, hasardé-je pour le rassurer.

Je tends ma main dans sa direction et essaie de me saisir de la sienne mais il m'esquive. Je suis en alerte face à son comportement et sens mon cœur s'emballer dans ma cage thoracique. Pourtant, je reste confiante, il doit simplement être stressé, dans un sens je le comprends, ce genre de demande n'est jamais facile. Et si je disais non ? C'est sûrement ça, il a peur de ma réponse !

— C'est possible, mais ton besoin constant de tout contrôler m'horripile de plus en plus, Em'. C'est trop difficile de continuer, tu m'oppresses, avec toi j'ai l'impression de manquer d'air et de ne plus réussir à respirer. Je ne sais pas comment te dire ça...

Non... Ne me dites pas qu'il va me larguer... Ce n'est pas possible...

Mon sourire qui était aussi éclatant que dans une pub pour du dentifrice commence à se faire la malle. J'appréhende ce qu'il s'apprête à me dire et un sentiment d'angoisse s'empare peu à peu de mon être. Je n'attends qu'une chose : qu'il soit plus clair.

— Bah dis les choses tout simplement.

— J'ai rencontré quelqu'un, m'avoue-t-il, honteux.

À cette simple phrase, ma gorge s'obstrue. Je sens une énorme boule se former dans ma trachée et des larmes affluer à mes yeux. Je tente de les réprimer, ce qui accentue la douleur qui continue de se propager dans mon corps. Mes mains tremblent, ma vue se trouble, et je fais mon possible pour me contrôler et ne pas exploser. Ai-je rêvé ses paroles ? Peut-être que je comprends tout simplement mal ce qu'il essaie de m'expliquer ? C'est sûrement ça !

— Qu'entends-tu par « j'ai rencontré quelqu'un » ?

— Je suis amoureux Em', mais ce n'est plus de toi. Tu es trop prévisible, trop parfaitement organisée. Tu notes tout, tu définis ta vie selon ta petite liste sans laisser place à l'imprévu. Je n'en peux plus. J'avais besoin de fun dans cette vie trop bien rangée. Ça m'est tombé dessus, j'ai rien vu venir.

— Bah ouvre les yeux la prochaine fois ! Ça t'évitera de prendre des choses en pleine face !

— Écoute, Caroline m'apporte ce dont j'ai besoin, elle me rend heureux. Je te jure qu'on avait rien calculé, c'est venu naturellement et je ne peux plus nier les sentiments que je ressens pour elle. Rester avec toi serait hypocrite.

— Attends, tu parles de la Caroline que je connais ? Tu veux dire, LA Caroline qui est également ta nouvelle assistante, celle-là même qui a dix ans de plus que toi ?

— On s'en fout de l'âge tu sais. Maintenant la mode est aux cougars, qui l'aurait cru ? ! me dit-il avec un sourire.

Ne fais pas d'esclandre, ne fais pas d'esclandre, me répété-je.

C'est trop dur ! Je n'arrive pas à contenir tout ce flot de haine que je ressens à présent pour cet homme. Et le voir sourire ne fait qu'accentuer la colère qui se propage en moi. Il y a à peine quelques minutes, j'espérais qu'il me demande en mariage et me voilà face à lui avec une soudaine envie de lui foutre mon poing dans la face, ou même pire, de saisir ce joli couteau argenté qui se trouve près de ma main et qui me supplie de le lui planter en plein cœur. Car oui ! Là c'est exactement ce que je ressens ! Un énorme coup de poignard.

N'arrivant plus à me contrôler, je décide de ne pas laisser mon envie de meurtre prendre le dessus, pas sûr que la prison me convienne après tout ! J'éloigne donc ma main du couteau et me lève complètement furax pour me saisir du verre d'eau qui trônait sur la table devant moi et je lui jette en pleine face. Trempé, il se redresse aussitôt et analyse ses vêtements mouillés d'un mauvais œil.

— Mais t'es complètement malade !

— Tu voulais de l'imprévu ? En voilà ! Pauvre con ! Un an de ma vie que j'ai perdu avec toi.

Sa colère grandit, je le vois à la manière dont ses poings se contractent contre son corps et comment sa chemise se tend sous sa veste. Il fulmine et réfléchit aux paroles qu'il me crache quelques secondes plus tard, assez haut pour que tout le monde l'entende :

— Un an de perdu... Eh ouais, je t'ai fait perdre du temps sur ton précieux planning. Car avec Mlle Emilie Moreno, tout est programmé,

jusqu'au soir où nous devons nous envoyer en l'air. Aucune place à l'imprévu, aucune place au fun ! On se fait chier !

Son ton acerbe me percute en plein dans l'estomac comme un coup qu'il m'aurait porté à l'aide de ses poings. La douleur que j'aurais ressentie s'il m'avait frappée n'aurait rien été comparée à ce que j'éprouve à cet instant. Tous les visages se sont tournés vers nous. Notre petite scène ne leur a pas échappé et les a même intrigués, et moi comme une gourde, debout face à lui, je suis complètement humiliée et n'arrive pas à répliquer à son attaque.

Je tourne les talons. Quitte la table sans demander mon reste et me précipite rapidement à l'extérieur. Une fois sortie du restaurant, je me laisse choir contre la façade et évacue tout le flot de sentiments que je contenais jusque-là. Les larmes inondent mes joues, et les sanglots que je réprimais me saisissent à la gorge et s'expriment de manière bruyante et désordonnée. Je suis pathétique, mais heureusement j'ai réussi à garder la face devant lui. Dans quelques semaines j'aurais trente ans et me voilà seule, célibataire et complètement déprimée.

Chapitre 2

Voilà presque une semaine que Jonathan et moi avons rompu, ou plutôt devrais-je dire qu'il m'a larguée de la même manière qu'on jette un plat dont la date de péremption vient d'être dépassée. J'ai été éprouvée depuis cette fameuse soirée, à pleurer seule dans ma chambre la nuit tout en donnant le change la journée au travail. Bien évidemment le plus difficile a été de gérer ma mère entre deux. Mais ce soir, à mon grand soulagement, je vais enfin pouvoir me lâcher. J'ai mon rendez-vous hebdomadaire avec ma meilleure amie, ce petit moment dans la semaine où je peux enfin être moi-même et oublier les dures épreuves que la vie a mises sur mon chemin. Si nos emplois ne nous permettent pas de nous voir aussi souvent que nous l'aimerions, nous tenons à entretenir nos habitudes du vendredi soir. Au programme : malbouffe, alcool, l'émission pourrie qui passe à la télé et surtout les nouvelles de la semaine, les scoop ! Et du potin, il va y en avoir, ce soir. Des semaines que je lui disais que j'attendais cette demande en mariage, que malgré nos disputes j'avais l'impression que Jonathan était de plus en plus amoureux.

Tu parles ! Il avait simplement le sourire car il s'envoyait en l'air avec sa secrétaire le midi et rentrait donc comblé le soir. Quel goujat !

Du coup, pour fêter mon retour au célibat et traiter mon ex de tous les noms d'oiseaux qui me viendraient en tête, j'ai apporté une bouteille de vin, mon préféré. Un côteaux-du-layon, un blanc légèrement sucré qui fera la joie de mes papilles au lieu de la rancœur qui me laisse un goût amer dans la bouche depuis plusieurs jours.

Je passe la porte de son immeuble et me précipite de justesse dans l'ascenseur. Après avoir sélectionné son étage, j'ai un hoquet de surprise quand je croise mon reflet dans le miroir de la cabine. J'ai une mine affreuse ! Des cernes marquent mes paupières inférieures, mes yeux sont bouffis et mon nez pourrait faire pâlir Bozo le clown. Son teint habituel s'est transformé en un rouge vif cramoisi, irrité et malmené par mes nombreuses heures passées à pleurer et à me moucher. Je suis lamentable !

Va falloir te reprendre, ma petite !

Lara va péter un câble en voyant ma tête, surtout quand elle va savoir que je ne lui ai rien dit plus tôt. J'ai préféré attendre pour avoir son réconfort en lui en parlant de vive voix. Un câlin n'a jamais fait de mal lorsqu'on est en pleine déprime. *Mouais...* En réalité, j'étais juste pas assez courageuse pour composer son numéro et l'entendre me sermonner par un : « Je te l'avais bien dit ! » Elle n'a jamais aimé Jonathan et elle ne cessait de me répéter que son côté trop « propre sur lui » comme elle le disait si bien, cachait en réalité quelque chose. Lara n'avait pas tort, ce quelque chose a deux obus à la place des seins et doit se badigeonner le visage de crème anti-rides.

J'arrive au bon étage, sors de la cabine et me poste face à son appartement, puis je prends une grande inspiration avant de sonner à sa porte. La main tremblante, j'appuie sur le bouton. Je n'ai même pas le temps de souffler que la porte s'ouvre avec énergie sur ma meilleure amie. Un énorme sourire barre son visage et le bras tendu elle m'attire à elle vivement pour me faire entrer.

— Milou ! T'es enfin là ! J'ai bien cru que tu n'arriverais jamais ! J'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Ouais... Moi aussi...

Elle a l'air surexcité, complètement euphorique, et je n'ai pas le temps d'en placer une qu'elle exhibe fièrement devant mon nez sa main qu'elle agite avec frénésie devant moi. À son annulaire trône une pierre blanche gigantesque ! On ne voit que ça ! Elle est tellement grosse que je me demande comment elle fait pour lever sa main jusqu'à mon visage ; ça doit peser une tonne !

— Pierre m'a demandée en mariage !

Ce n'est pas vrai...

Je suis tellement choquée que je reste la bouche grande ouverte, les yeux fixés sur sa bague. Je n'arrive même pas à la féliciter tant je suis surprise. Faut dire que le mariage n'a jamais fait partie de ses plans. Si moi j'ai toujours bien planifié ma vie et mis un point d'honneur à vouloir cocher chaque point de ma liste les uns à la suite des autres, elle a toujours préféré vivre au jour le jour. Et quand, enfant, je rêvais du prince charmant, du mariage, elle s'évertuait à me répéter qu'il faut tester tous les produits du

rayon avant de passer à la caisse. Et la voilà fiancée alors que je viens de me faire plaquer.

Elle m'attrape par la main et m'entraîne jusqu'à son canapé. Je me laisse tomber comme un phoque sur le divan et tends le bras pour lui montrer ma bouteille de vin.

— Oh t'es une cheffe, mais j'ai pris du champagne pour fêter la grande nouvelle.

Elle trépigne d'excitation, sautille jusqu'à la cuisine pour revenir quelques secondes plus tard avec deux flûtes et ses bulles. Elle fait sauter le bouchon, laissant par la même occasion un peu de mousse et de liquide dégouliner le long de la bouteille. J'ai tout d'un coup trop chaud, j'ôte ma doudoune et mon écharpe que je n'avais pas encore pris la peine de retirer. J'ai l'impression d'être passée dans la quatrième dimension. Ma meilleure amie, ma copine libérée qui enchaîne les conquêtes et change de mecs au fil des saisons va se marier tandis que moi, je vais finir vieille fille, avec un chat et des livres à l'eau de rose, c'est sûr !

— Alors je te raconte : Pierre m'a invitée dimanche soir au Select.

Au Select ? Non mais vraiment, là plus de doutes, on se moque de moi ! Remarque on est vendredi 13, où est planquée la caméra ? C'est sûr, il doit s'agir d'un canular.

— Il s'est levé de sa chaise, a posé un genou à terre et m'a avoué ses sentiments. Putain, tu aurais vu ma tronche ! rigole-t-elle. J'étais aussi choquée que s'il m'avait révélé être une femme. Ouais car clairement, vu son engin, c'était carrément impossible.

Si habituellement je ris de ses blagues, là je reconnais avoir du mal...

— J'ai d'ailleurs cru qu'il se payait ma tête, mais non ! Quand il a sorti la bague de son écrin de velours rouge, j'ai compris. Il m'aime réellement et est prêt à passer le restant de sa vie avec moi. Du coup, j'ai fait le grand saut et j'ai dit oui.

J'imagine, vu l'énorme diamant qui orne son doigt.

— Mais je pensais que tu étais contre le mariage ? Que ce n'était qu'un moyen pour les hommes de nous avoir à leur botte et de nous forcer à faire

toutes leurs tâches ménagères en fermant la bouche ? Et puis d'ailleurs ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

— Ouais c'est vrai, mais comme on dit, il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis, et puis je dois dire que tu m'as bien vendu la chose ces dernières semaines. En plus, ça fait quatre mois, t'imagines ? C'est bien la première fois que je reste aussi longtemps avec un homme et que je n'ai pas changé en voyant l'automne arriver, d'autant que j'ai généralement du mal à rester fidèle durant l'été ! Mais dis-moi pourquoi tu fais cette tronche ? T'as pas l'air contente pour moi.

Mon cœur se serre, je vois à sa manière de me poser sa question qu'elle est triste et déçue de me voir réagir de cette manière. Bien sûr que je suis heureuse pour elle, c'est ma meilleure amie, elle est comme ma sœur et je ne souhaite que son bonheur. D'autant que Pierre est vraiment un type charmant. D'ailleurs, pour supporter tous ses caprices, il faut l'être ! Je remplis nos deux coupes, lui en donne une et tends la mienne en signe de paix.

— Mais si, ma poule ! À tes fiançailles !!! m'écrié-je en trinquant.

— Assez parlé de moi, c'est quoi cette mine affreuse, ma chérie ? me demande-t-elle en empruntant la voix aigüe de Cristina Cordula.

— Rien, juste une allergie, j'ai croisé un chat.

— Ah bon ? T'es allergique aux chats, c'est nouveau ? doute-t-elle.

— Apparemment, réponds-je avec un haussement d'épaules. Bon sinon, c'est prévu pour quand ?

Je tente de détourner l'attention de moi. Hors de question que je lui confie que je viens de me faire plaquer dans le même restaurant que celui où elle a reçu sa demande. Non ! Lara mérite d'être heureuse et je n'ai aucunement envie de gâcher sa bonne humeur et sa joie. Je lui en parlerai d'ici quelques jours voire quelques semaines quand elle s'étonnera de ne plus entendre parler de Jonathan.

— C'est bien ça le problème... On aimerait faire ça le 9 novembre.

— Je ne vois pas où est le souci, ça vous laisse un peu plus d'un an, c'est super.

— Non, le 9 novembre prochain.

— Tu veux dire dans huit semaines ?

— Oui, dit-elle, confuse.

— Mais pourquoi se marier aussi vite ?

— Écoute, tu le sais aussi bien que moi, chaque minute compte. Pourquoi attendre ? En plus je tiens à ce que ta mère, que je considère comme ma propre mère, soit là et tu te doutes que plus on attend et plus...

— Oui je sais, la coupé-je

Parler de ma mère suffit à me faire monter les larmes aux yeux. J'ai encore du mal à gérer son état qui se dégrade chaque fois que nous nous voyons.

— Et puis avec une témoin comme toi, comment ne pourrais-je pas réussir ce challenge ?

— Tu veux dire... ? dis-je, émue, en pointant un doigt vers moi.

— Bien sûr, banane ! Qui veux-tu que ce soit ? Nous n'en prendrons qu'un chacun et moi je veux que tu sois ma témoin, toi et personne d'autre ! Alors tu acceptes le défi ?

Je n'arrive pas à contenir le flot de larmes qui coule le long de mes joues. J'opine vivement du chef. Elle m'attrape par les épaules et me colle contre sa poitrine pour exprimer sa joie à son tour. Une fois dans ses bras, je me laisse aller et l'euphorie communicative de mon amie est vite remplacée par le vide que je ressens et la tristesse d'avoir perdu l'homme de ma vie, il y a à peine quelques jours.

Chapitre 3

J'ouvre les yeux avec difficulté et m'aveugle presque en attrapant mon téléphone portable pour voir l'heure qu'il est : 13 h 10 ! Punaise, j'ai dormi comme une véritable marmotte. Je m'étire de tout mon long mais mon ventre se tord d'une façon très désagréable. Je tente de me redresser mais le moindre mouvement provoque une douleur persistante au niveau de mes tempes. Je porte mes mains à mon crâne, comme si ce simple geste allait réussir à faire diminuer ma peine. Pourtant, malheureusement, mis à part sentir la chaleur de mon front contre la paume de ma main froide, je n'obtiens rien.

Argh ! Pourquoi ai-je autant abusé des bulles hier soir ?

Me noyer dans l'alcool était le seul moyen pour ne pas perdre la face et fondre en larmes devant mon amie, même si ce n'est pas forcément dans mes habitudes. J'aime boire un coup de temps en temps mais ne pas être en capacité de maîtriser mes actes et mes paroles ne me plaît pas. Nous avons passé la soirée entière à parler de son futur mariage et j'ai pris soin d'éviter tous les sujets qui pouvaient me concerner. Elle était tellement excitée de tout programmer qu'elle n'a même pas pris la peine de me poser la moindre question personnelle. Si ça avait été un autre jour, je pense que j'aurais boudé d'être ignorée de cette manière, mais là, je l'en remercie.

Je décide de traîner au lit, j'allume la télé et opte pour une chaîne de vidéo à la demande. Rien de mieux un samedi après-midi que de se mettre un film débile ou une série télé et rester à ne rien faire. En plus après je serai forcée de sortir de ma tanière pour aller faire des courses pour ma mère. Avec joie, ou plutôt avec désespoir, je tombe sur *Bridget Jones*. Ce film, je l'adore. Hugh Grant et Colin Firth sont carrément trop charmants. Malheureusement, le comique de la situation suffit à me faire monter les larmes aux yeux : moi aussi, à bientôt trente ans, je suis seule !

Je suis célibataire depuis à peine une semaine et me voilà déjà à faire ma larve devant la télé. *Je suis pathétique !* Mais affronter ce premier jour de week-end seule est au-dessus de mes forces, je n'ai pas le courage de me

lever avec ce mal de crâne horrible et faire comme si de rien n'était. J'ai été larguée, et méchamment ! J'ai bien droit à une petite pause, rester en pyjama au chaud sous la couette et ne pas me confronter à la pluie battante qui tape contre les vitres de mon salon. Alors que je me goinfre de pop-corn en plein milieu de la scène où Hugh Grant alias Daniel Cleaver découvre la magnifique gaine que porte Bridget et que, bien évidemment, comme il s'agit d'un film, il en rigole et ne fuit pas, je sursaute en sentant mon téléphone sonner. Comme une détraquée en manque de son ex-petit ami qui vient de la plaquer, je saute dessus dans l'espoir qu'il ait finalement changé d'avis mais déçante vite en découvrant le nom de Lara s'afficher. J'ai à peine le temps de décrocher que la voix stridente de ma meilleure amie vient me casser les oreilles.

— Milou ! Ça va ? Dis-moi, tu pourrais me passer ton classeur spécial mariage ? J'en aurais bien besoin, je sais pas du tout par où commencer et vu que toi tu notes tout et programmes tout, j'ai bien besoin de ta bible rose.

Son débit est rapide et son volume sonore est plus qu'élevé. Je suis forcée d'éloigner l'appareil de mon oreille pour ne pas risquer de me faire exploser le tympan et finir sourde.

— Hé, tu m'écoutes ? lance-t-elle face à mon absence de réponse.

— Ouais, ouais, désolée, j'ai un peu la gueule de bois donc je te saurais gré d'arrêter de hurler.

— Roh, ça va, hein ! T'as l'air de super humeur, dis donc. Tu t'es levée du mauvais pied ou quoi ? Bon, ton classeur, tu me le files ou pas ?

— Passe en fin d'après-midi et je te le donnerai, laisse-moi juste le temps de le trouver, je ne sais plus où je l'ai fourré.

— T'es la meilleure, je passerai le prendre avant d'aller chez Pierre. Bisou ma poule.

À peine a-t-elle raccroché que je me laisse retomber contre mes coussins moelleux. Mon mal de crâne qui commençait à s'atténuer vient de réapparaître en trombe.

Je laisse quelques minutes passer puis sors enfin de mon lit. J'ouvre le placard de ma chambre et attrape sur la dernière étagère, tout en haut, mon fameux classeur rose. J'ai menti en lui disant que j'allais devoir le chercher

car je savais exactement où il se trouvait. Je retourne m'asseoir et ouvre mon précieux, page après page. J'ai commencé ce dossier à l'adolescence et j'y ai toujours noté toutes mes idées, au cas où j'oublierais certaines choses avec le temps. Le type de fleurs, le genre de robe, le style de décoration, la musique d'ouverture du bal... Bref, tout y est répertorié. Je m'amusais même à découper dans les magazines de mariage les pages qui comportaient les modèles que je chérissais. Toute cette époque me paraît si lointaine et à présent c'est à ma meilleure amie que cette bible va servir. Je ne peux m'empêcher de ressentir un léger pincement au cœur. J'espérais tellement pouvoir l'ouvrir prochainement pour moi et pas pour quelqu'un d'autre. Mais Lara mérite d'avoir la plus belle cérémonie qui soit et je pense que tout le travail que j'ai mené durant plusieurs années va lui être utile, d'autant que les délais pour les préparatifs sont extrêmement courts.

Je décide d'aller me préparer avant son arrivée mais quand je sors de ma chambre et jette un œil sur mon salon, je manque de faire une crise cardiaque. Je réalise enfin devant tout ce désastre à quel point je me suis laissée aller ces derniers jours. On pourrait croire qu'une guerre a éclaté dans mon appartement. C'est le souk. J'ai laissé la vaisselle s'accumuler dans l'évier, le pot de glace que j'ai ouvert il y a deux jours est resté sur la table basse, et la crème glacée que contenait la cuillère a fondu contre le joli bois blanc du meuble.

Purée, tout ça ne me ressemble pas !

Pour couronner le tout, dans ma folie, j'ai jeté par terre tous les cadres de Jonathan et moi avec la même ferveur que dans les fêtes grecques, sauf que là clairement ça n'a rien d'une fête. Au final, je retrouve mon sol jonché de morceaux de verre qui risquent de m'entailler les pieds.

Punaise ! Si Lara trouve mon appartement dans cet état elle va très rapidement faire le lien, et ça, c'est juste hors de question.

Je n'ai qu'une solution, me retrousser les manches, attraper un balai et une serpillère et me munir de beaucoup d'huile de coude !

Après avoir passée plusieurs heures à briquer l'appartement de fond en comble, ramassé les bris de verre, jeté la glace à la poubelle et enfin nettoyé

puis essuyé la vaisselle, ma maison ressemble enfin à quelque chose de viable. Les deux dames de *C'est du propre !* seraient fières de moi.

Je m'accorde une petite pause et m'affale sur mon canapé quand la sonnette retentit. Mince ! Je n'ai même pas le droit à cinq minutes de repos. Je me lève et vais ouvrir. À peine ai-je mis la main sur la poignée que la porte s'ouvre avec fracas et que ma tornade de meilleure amie débarque chez moi.

— Oh ça sent bon ici dis donc ! T'as fait le ménage toi ! Par contre, tu mériterais un petit ravalement de façade, car t'as une de ces têtes !

Bonjour la franchise de Lara ! Cette fille n'a aucun filtre, et si parfois j'apprécie son honnêteté, il serait également agréable par moment qu'elle prenne des pincettes.

— Ma chérie, va vraiment falloir que tu fasses un effort sinon Jonathan va fuir !

Ne pas craquer... Ne pas craquer ! Je m'éloigne d'elle et attrape le classeur que j'avais laissé sur le plan de travail. J'en profite pour essuyer les larmes qui menaçaient de couler du coin de mes yeux avant qu'elle ne les remarque.

— Tiens, lui dis-je en lui tendant mon précieux classeur un peu plus froidement que je ne l'aurais voulu.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma poule ? me sonde-t-elle.

— Rien, t'en fais pas, c'est juste dû au champagne d'hier. La migraine ne m'a pas lâchée.

— Mouais... Viens par-là.

Elle m'attrape par la main et m'incite à m'asseoir près d'elle sur mon canapé. Son regard inquisiteur commence à me mettre mal à l'aise ; elle attend que je lui balance toute la vérité. Mais il en est hors de question ! Il faut que je tienne bon ! Si je lui dis tout, elle va forcément, d'une, aller foutre son poing dans la tronche de mon ex – ce qui ne serait pas pour me déplaire, après tout – mais surtout elle va se focaliser sur ma situation et mettre ses préparatifs de côté. Car Lara est comme ça, malgré son excentricité et sa folie, elle a un cœur énorme et fait passer le bien-être des autres, et surtout le mien, avant tout le reste.

— Écoute Milou, j'ai très bien vu ce qui clochait, tu peux tout me dire, je ne t'en voudrais pas.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, me coupe-t-elle. T'as simplement un peu les boules car Pierre m'a fait sa demande avant Jonathan, et je suis sûre qu'au fond de toi, inconsciemment, tu penses que je vais t'oublier une fois la bague au doigt. Mais rassure-toi. Rien ne changera entre nous, toi et moi c'est pour la vie, et ce n'est certainement pas une bite qui va changer cela.

Je ne peux m'empêcher de rire et de sauter sur son prétexte pour ne pas lui avouer toute la vérité. Je souffle un bon coup en la prenant dans mes bras. Il est vrai que j'ai eu légèrement peur quand elle a commencé sa tirade en empruntant une voix solennelle et en me regardant, pleine de compassion. Je sais qu'elle a un instinct infallible même si, pour le coup, elle fait complètement fausse route.

— Oui, tu as raison. J'avoue que j'ai un peu peur que les choses changent.

— N'aie aucune crainte, j'enverrai Pierre le vendredi soir voir son pote Nate, et nous, on continuera à se faire nos soirées télé. Rien ne changera !

— Ouais, sauf que nos soirées alcool à gogo, chips guacamole et programme débile va vite se transformer en coca, concombre et marmot qui court à tout va dans le salon avec *La Reine des neiges* en fond sonore.

— Beurk ! Parle pas de malheur ! Ce n'est pas parce que je me marie que je suis prête à me faire engrosser ! On va attendre encore un peu pour ces conneries !

Nous rigolons pendant plusieurs minutes et elle en profite pour m'aider à descendre une bouteille de vin avant de rejoindre son futur mari et de me laisser seule avec l'alcool et la télé comme unique compagnie.